

SOUS LA DIRECTION DE
Michel Peraldi et Mohamed Tozy

Casablanca

Figures et scènes métropolitaines



Au début de l'année 2007, l'Université Hassan 11 Ain Chock de Casablanca nous a donné la possibilité exceptionnelle de préfigurer ce qui devait devenir l'une des rares écoles doctorales de sciences sociales ouvertes au Maroc depuis les années de plomb. Nous réunissons alors, dans une très tonique absence d'académisme, des doctorants, enseignants, chercheurs, acteurs, journalistes et militants, autour de la vague ambition de donner un espace d'expression et de création aux sciences sociales, avec un penchant marqué pour l'anthropologie, telle qu'elle est pratiquée du côté des miniaturistes, façon Clifford Geertz. La référence (plus que la révérence) à l'École de Chicago s'est imposée aussitôt, moins parce qu'il s'agirait de l'ériger en courant ou tendance dont nous suivrions le modèle que comme moment créateur dans le processus de production du savoir et des compétences. L'objet commun apparaît alors comme conséquence de cette référence : la métropole, qui nous irradie de sa présence autant que par le silence académique dont elle est l'objet.

Métropole en effet. Casablanca le devient à une vitesse qui dépasse toutes les prévisions, toutes les projections, parce que, à l'identique des villes africaines ou américaines, elle est une ville en croissance exponentielle dans un dispositif urbain lui-même explosif.

Comme dans toute métropole, à Casablanca aussi les citadins sont d'anciens paysans venus des douars. Certes, à la différence de la Chicago de l'ère industrielle, Casablanca n'est pas faite de « migrants » venus de la lointaine Europe. Si les colons l'ont bâtie, les paysans l'ont peuplée et en quelque sorte réinventée. Voilà donc la question anthropologique : quel travail fait la ville sur ces paysans ? Comment fabrique-t-elle « du citadin » ? Comment se transmettent les compétences urbaines, les codes et les routines d'une urbanité réinventée ? Bref quels sens donner au chaos apparent ?



CM2S
Centre Marocain des Sciences Sociales



ISBN : 978-2-8111-0456-6

Casablanca

Figures et scènes m  ropolitaines

Collection « Hommes et sociétés »

Ce livre a été publié avec le concours du projet ANR 07-SUD-018
« Sud, Imaginaires, Imaginaires des Suds, Héritage, Mémoires,
Représentations en Méditerranée »

ISBN – 978-2-81110456-6

© Éditions Karthala

22-24 bd Arago – 75013 – Paris

<http://www.karthala.com>

paiement sécurisé

Illustration de couverture : Enseigne d'un restaurant populaire à
Casablanca. Photographie © Abdelmajid Arrif

SOUS LA DIRECTION DE

Michel Peraldi et Mohamed Tozy

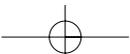
Casablanca

Figures et scènes métropolitaines

**Centre
Jacques Berque
35, av. Tarik Ibn Ziyad
10010 Rabat**

**KARTHALA
22-24, bd Arago
75 013 Paris**

**Centre marocain
des sciences sociales
Université Hassan II
Aïn Chock, Casablanca**



Les auteurs

Mostafa ABOUMALEK, Sociologue, Université Hassan II A n Chock, Casablanca

Fadma AIT MOUS, doctorante en science politique et chercheure associée au CM2S, Université Hassan II A n Chock, Casablanca

Marie-Pierre ANGLADE, architecte, doctorante en sociologie de l'urbain, LAUA,  cole d'architecture de Nantes

Fulvia ANTONELLI, doctorante en anthropologie à l'Université de Bologne

Abdelmajid ARRIFF, ethnologue, USR-MMSH-CNRS, Aix-en-Provence

Jamila BARGACH, anthropologue, directrice de Dar Si-Hmad, Ifni

Ahmed BENDELLA, doctorant en science politique, chercheur associé au CM2S, Université Hassan II A n Chock, Casablanca

Yasmine BERRIANE, doctorante en sociologie politique, IEP de Paris, CEVIPOF, chercheure associée au CM2S, Université Hassan II A n Chock, Casablanca

Leïla BOUASRIA, doctorante en sociologie, Université Mohammed V, Rabat, chercheure associée au CM2S, Université Hassan II A n Chock, Casablanca

Mériam CHEIKH, doctorante, Université de Provence & Université Libre de Bruxelles, Aspirante FNRS

Anouk COHEN, doctorante en ethnologie et sociologie comparative au LESC de l'Université de Paris X-Nanterre

Fanny DEBARRE, doctorante en ethnologie et sociologie comparative au LESC, Université Paris X-Nanterre

Badimon MONTSERRAT EMPERADOR, doctorante en science politique IEP Aix-en-Provence, ATER Lyon 2

Habiba ESSAHEL, doctorante en géographie, UMR 6173 CITERES, Laboratoire EMAM, Université de Tours

Youssef HAMOUMID, éducateur à l'association Bayti pour les droits des enfants au Maroc

Jamal KHALIL, sociologue, enseignant-chercheur CM2S, Université Hassan II A n Chock, Casablanca

Mohamed OUBENAL, doctorant-chercheur en sociologie économique à l'Institut de recherche interdisciplinaire en sciences sociales (IRISSO-UMR 7170), Université Paris-Dauphine et chercheur associé à l'Observatoire des Réseaux intra- et inter-organisationnels (ORIO)

Michel PERALDI, anthropologue, directeur de recherche CNRS, CADIS/EHESS, Paris

Abderrahmane RACHIK, sociologue, urbaniste

Mahfoud SOUAIKI, doctorant en science politique et chercheur associé au CM2S, Université Hassan II Aïn Chock, Casablanca

Gilles SUZANNE, sociologue, maître de conférences esthétique et sciences des arts, Université de Provence, Aix-en-Provence

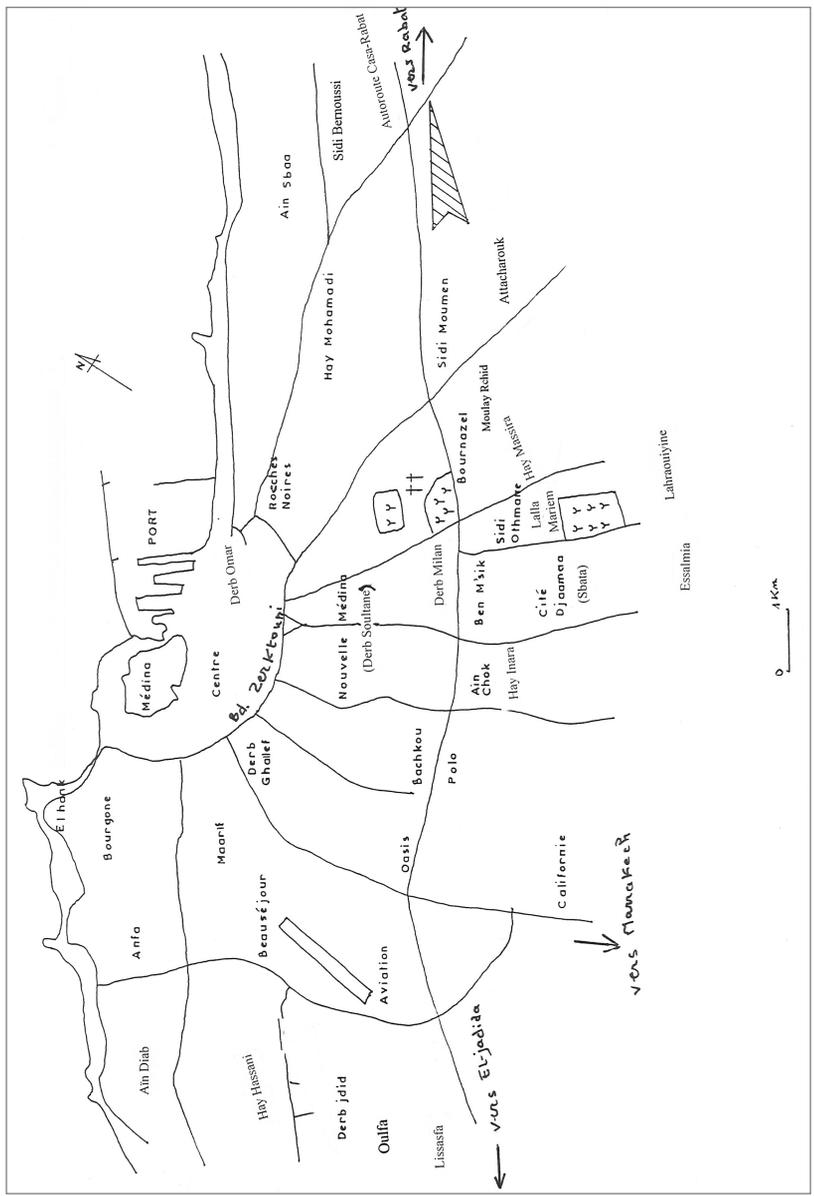
Mohamed TAMIM, géographe à l'Institut national d'aménagement urbain, Rabat

Mohamed TOZY, professeur des universités en science politique et en sociologie, IEP Aix-en-Provence, LAMES (MMSH)

Mohamed WAZIF, doctorant en science politique, chercheur associé au CM2S, Université Hassan II Aïn Chock, Casablanca

Sommaire

Peraldi Michel, Tozy Mohamed, <i>Introduction. Métropole et (production de) subjectivités</i>	9
Aboumalek Mostafa, <i>Casablanca aux yeux des célibataires casablancais</i>	33
Ait Mous Fadma, <i>Portrait d'une ménagère casablancaise</i>	47
Anglade Marie-Pierre, <i>Des frontières sociales : vendeurs de rue entre stigmaté et distinction</i>	67
Antonelli Fulvia, <i>Dar el Baida mon amour</i>	95
Arrif Abdelmajid, <i>Café de France, un personnage !</i>	111
Bargach Jamila, Youssef Hamouimid, <i>Wlad Ziane du fond du cœur. Portrait d'une gare routière</i>	121
Bendella Ahmed, <i>Artiste de rue</i>	137
Berriane Yasmine, Leïla Bouasria, <i>Casablanca racontée par ses vendeuses de lben : trois regards à la croisée de la ville et de la campagne</i>	141
Cheikh Mériam, <i>L'urbain en détail et au féminin : portraits de colocataires femmes à Casablaca</i>	167
Cohen Anouk, <i>Le Café de la Presse ou le laboratoire d'une élite intellectuelle casaouie</i>	197
Debarre Fanny, <i>Stigmat�� et stratégies de présentation de soi. Au fil des quartiers, les espaces sociaux de deux jeunes Casablancaises divorcées</i>	215
Montserrat Emperador Badimon, Essahel Habiba, <i>Les écrivains publics, témoins de la vie quotidienne casablancaise</i>	229
Khalil Jamal, <i>Le joueur de dames. Vers la disparition d'un jeu à faible enjeu</i>	245
Oubenal Mohamed, <i>La métropole économique à travers le parcours d'un jeune cadre en audit</i>	255
Rachik Abderrahmane, <i>Les bâtisseurs de la nuit du côté de Lahraouiyine</i>	265
Suzanne Gilles, <i>Hassan Darsy ou l'art de la ville</i>	279
Tamim Mohamed, <i>Un territoire connecté : Ouneine-Casablanca-Shangai</i>	295
Tozy Mohamed, Souaidi Mahfoud, <i>Taleb en métropole</i>	317
Wazif Mohamed, <i>Le portefaix. Une figure de la précarité à Casablanca</i>	327
Glossaire, toponymes et autres noms de lieux.....	345



Casablanca par Abderrahmane Rachik

Métropole et (production de) subjectivités

Michel PERALDI et Mohamed TOZY

Au début de l'année 2007, l'Université de Aïn Chock à Casablanca nous¹ a donné la possibilité exceptionnelle de préfigurer ce qui devait devenir la première école doctorale de sciences sociales ouverte au Maroc depuis les années de plomb. Nous réunissons alors, dans une très tonique absence d'académisme, des doctorants, des enseignants, chercheurs, acteurs, journalistes et militants, autour de la vague ambition de donner un espace d'expression et de création aux sciences sociales, avec un penchant marqué pour l'anthropologie telle que pratiquée du côté des miniaturistes, façon Clifford Geertz². L'appui institutionnel et financier du Centre Jacques Berque vient donner la possibilité d'associer des chercheurs et doctorants français à cet atelier³.

1. Mohamed Tozy, Hassan Rachik, Michel Peraldi, Mohamed El Ayadi.

2. « Nous sommes les miniaturistes des sciences sociales, peignant sur des toiles minuscules par touches qui se veulent délicates. Nous espérons trouver au niveau du plus réduit ce qui nous échappe au niveau de l'ensemble, tomber sur des vérités générales en passant au crible des cas particuliers », C. Geertz, 1992, p. 18.

3. Ont participé à cet atelier de manière régulière et fidèle, les enseignants : Ahmed Bendella, Fadma Ait Mous, Anouk Cohen, Montserrat Emperador Badimon, Fanny Debarre, Mériam Cheikh, Yasmine Berriane, Leila Bouasria, Mohamed Wazif, Marie-Pierre Anglade, Habiba Essahel, Catherine Miller ; et de manière occasionnelle, Gilles Suzanne, Driss Ksikès, Jamila Bargach, Aïcha Belhabib, Mahfoud Souaidi, Mohamed Jeghlaly, Mohamed Oubenal, Amine Allal, Abdelmajid Arrif, Laila Hamili, Abderrahman Rachik, Aziz Iraki, Mohamed Tamim, Jamal Khalil, Mostafa Aboumalek, Zakaria Agadid, Aziz Chahir, Lamia Zaki. Invités : Franck Mermier, Abdellatif El Azizi (journaliste), Omar Saadoun (Bayti), Abdallah Zaazaa (RESAC), Noureddine Hachemi (Centre d'études socio-économiques de la Fondation ONA), Selma Zerhouni (Archi Media) ; Abderrahim Sijelmassi (architecte), Béatrice Hibou, Marine Vassort, Line Lanthemann, Amel Abou el Aazm, David Hogstad, Abdelmksod Rachdi, Dominique Caubet, Aïcha El Beloui.

Évidemment la référence (plus que la révérence) à l'École de Chicago s'impose aussitôt, moins parce qu'il s'agirait de l'ériger en courant ou tendance dont nous suivrions le modèle que comme moment créateur dans le processus de production du savoir et des compétences⁴. L'objet commun apparaît alors comme conséquence de cette référence : la métropole, qui irradie de sa présence autant que par le silence académique dont elle est l'objet, aux portes même de notre salle de travail.

Métropole en effet, Casablanca le devient à une vitesse qui dépasse toutes les prévisions, toutes les projections, parce que, à l'identique des villes africaines ou américaines, elle est une ville en croissance exponentielle dans un dispositif urbain lui-même explosif.

Désormais, la seule ville de Casablanca avance d'un pas tranquille vers les cinq millions d'habitants. Mais Casablanca n'est pas seule. Elle est une pièce d'un tissu métropolitain qui s'étend grosso modo d'El Jadida au sud à Kenitra au nord, incluant l'autre métropole marocaine de Rabat Salé Temara. Cet ensemble atteindra la barre « psychologique » des dix millions d'habitants, sans aucun doute dans les toutes prochaines années⁵. Si l'on se souvient que Casablanca n'était qu'une bourgade au premier tiers du xx^e siècle, on mesurera que cette densification urbaine s'est faite très rapidement, et qu'elle range alors Casa et sa métropole dans la catégorie des villes géantes, américaines ou africaines, même si elle n'atteint évidemment pas les dimensions démographiques du Caire, de Lagos ou de Mexico⁶.

Sans vouloir abuser de la métaphore organique qui a déjà beaucoup servi, le dispositif métropolitain dont Casa est une pièce pousse par tous les bouts mais surtout par son milieu, pour reprendre la métaphore deleuzienne. Car désormais les bords de chacune des villes sont les bords d'une autre qui la joint et toute nouvelle urbanisation forme donc un « milieu », un centre émergent qui déplace et corrompt les autres centres. Mais surtout parce que, nous en avons l'intuition, c'est d'abord par les classes moyennes que la ville bouge, se déplace, s'étend, en un processus qui est autant d'extension comme

4. Jean-Michel Chapoulie, 2001.

5. Avec 3,6 millions d'habitants (12,1 % de la population légale du Maroc en 2004), le Grand Casablanca est la première région urbaine du pays. Si on se limite à Casablanca préfectures (dix préfectures), on approche les trois millions de personnes (2 950 000 personnes), soit un Marocain sur dix (HCP, 2004).

6. En 2009 la ville est concurrencée par le pôle tangérois et gadiri à drainer 30 % des actifs urbains du pays ; 47 % des emplois industriels ; 44 % du textile & cuir ; 74 % des établissements de service informatique ; 90 % de l'activité de Recherche-Développement (Ingénierie industrielle). Elle abrite 400 des 500 premières entreprises du Maroc selon Kompass et 2 700 des 5 200 investisseurs étrangers au Maroc y sont installés ces cinq dernières années.

ces classes moyennes casaouies qui vont faire lotir à Mohammedia, que de mobilité et de déplacement, comme ces navetteurs qui se croisent désormais dans ce RER qui n'en a pas le nom mais la fonction, sous la forme du train entre Rabat et toutes les gares de Casablanca.

Or si les travaux historiques fleurissent et continuent de fleurir sur Casablanca, si les travaux d'experts s'accumulent sans grande visibilité au-delà des sérails techniques, les travaux de sciences sociales manquent cruellement ou datent dans ce qui est pourtant un laboratoire social évident, émergent. Non qu'il manque de données statistiques ni même d'excellents travaux sociologiques sur Casablanca, au contraire. Il faut tordre le cou à cette représentation, parfois diffusée par les planificateurs eux-mêmes, selon laquelle Casablanca serait une ville anarchique, chaotique, sans ordre ni plan, ni mesure, ni connaissance.

Si l'on pense d'ailleurs que la ville est née de la volonté du pouvoir colonial d'inventer une métropole affranchie des contraintes de la ville arabe et du pouvoir des bourgeoisies et aristocraties, fassi surtout (lesquelles d'ailleurs sauront bien s'en emparer), Casablanca est tout le contraire : une ville au développement planifié, organisé, gouverné. Ce qui, par contre, est moins gouverné, c'est le peuple urbain, formé en dehors des structures tribales traditionnelles qui définissent ailleurs, y compris dans les mondes urbains anciens, les règles de la société policée ; un peuple dont on sait peu de choses sinon qu'il est volontiers frondeur et affranchi. Les plus pertinentes et les plus aiguës des analyses sociologiques, anciennes ou récentes, portent d'ailleurs sur la formation de ce peuple urbain⁷.

Les compétences des citadins

L'énigme de cette ville concerne le plus ordinaire d'une expérience urbaine qui, en forçant un peu le trait, n'a justement pas de mémoire au-delà de la formation de la ville elle-même. C'est d'ailleurs en ce sens qu'elle est bien radicalement métropolitaine. Et donc plutôt que d'ajouter une pierre au jardin des experts ou des aménageurs, l'idée s'impose à nous progressivement d'aborder la ville, si immense et démesurée soit-elle, en miniaturistes justement, faisant le pari un peu baroque que quelque chose d'une expérience citadine singulière peut s'aborder dans un croisement des

7. André Adam, 1968 ; Robert Montagne, 1952.

subjectivités : celle des chercheurs et acteurs de l'atelier, eux-mêmes, concrètement confrontés au poids silencieux de la ville en arrière-fond de leur recherche ; une ville dont certains d'ailleurs sont originaires et qui s'inscrit alors dans leur propre parcours militant et personnel vers les sciences sociales ; mais subjectivité des citoyens eux-mêmes, multiples, fluides, solubles au quotidien dans le tohu-bohu de la ville.

Que vient faire la subjectivité dans un lieu qui semble en être l'antithèse ? Car le chaos urbain ne ferait-il pas du citoyen une matière aléatoire et inutile ?

La quasi-science de la ville, les savoirs experts qui sont rattachés à son gouvernement ne sont-ils pas eux-mêmes fondés et légitimés en se détachant de la narration, du savoir subjectif des voyageurs ? De quelle subjectivité parlons-nous donc alors pour la ramener ainsi sur la scène urbaine ?

On peut suivre une piste théorique ouverte par Jean-François Bayart⁸, relisant Foucault⁹ à la recherche d'une manière moins manichéenne d'aborder la mondialisation. Comme il le propose, il nous semble pertinent de comprendre le sujet dans le double sens philosophique et paradoxal du terme : le sujet est à la fois « acteur », producteur de ses conduites, libre et volontaire, et en même temps « assujéti », dominé par des ordres supérieurs. Si les cultures de la mondialisation sont bien des usines à fabriquer des sujets, c'est d'abord parce qu'ils découvrent eux-mêmes et « bricolent » les ordres auxquels ils s'assujétissent. Autrement dit, c'est le paradoxe des nouvelles cultures mondiales, elles peuvent sinon « libérer », du moins singulariser autant qu'elles soumettent et banalisent. Il en va de même de la ville, telle était notre hypothèse.

Comme dans toute métropole, à Casablanca aussi les citoyens sont d'anciens paysans venus des douars. Certes, à la différence de la Chicago de l'ère industrielle, Casablanca n'est pas faite de « migrants » venus de la lointaine Europe. Si les colons l'ont bâtie, les paysans l'ont peuplée et en quelque sorte réinventée. Ces paysans arrivent de façon continue, à flux réguliers encore et encore, même si aujourd'hui ils transitent par un séjour, d'une génération parfois, dans les villes moyennes qui, signalons-le au passage, entrent ainsi dans l'orbite de la métropole (Iraki et Tamim). Même si les connexions sont donc médiatisées par des séjours plus ou moins longs en ville moyenne, le branchement entre la métropole et les montagnes et les campagnes est actif. Jusqu'aux années 1980 il était direct, les relogés de bidonville en savent quelque chose, eux qui désespéraient de voir les bidonvilles se vider. Avant le grand démarrage de la spéculation

8. Jean-François Bayart, 2004.

9. Notamment Michel Foucault, 1976 ; Id., 1984.

sur le logement social, dès que l'on croyait un îlot vidé, ceux qui partaient avertissaient immédiatement ceux du douar qui débarquaient pour réoccuper les lieux presque immédiatement.

Voilà donc la question anthropologique : quel travail fait la ville sur ces paysans ? L'air de la ville rend libre disait Simmel, à ceci près que la « liberté » n'est peut-être rien d'autre que cette capacité de rendre des « paysans » à la condition d'individu, dans le même temps que les routines qu'ils pratiquent les assujettissent, bien mieux qu'une loi ou qu'un ordre aboyé, à des conformismes. Pas de manichéisme au demeurant. Il ne s'agit pas de dire que dans la montagne il n'y a pas d'individus, ne serait-ce que parce que là aussi les cultures mondiales et les « communautés imaginaires »¹⁰ assujettissent et singularisent dans le même mouvement. Du reste il y a dans le douar aussi des « individus », au sens psychologique et il n'en a jamais été autrement : l'ordre des lignages n'ignore rien de la logique des caractères et des singularités individuelles. Simplement, chacun vaut d'abord par la place qu'il occupe dans les lignages et dans la répartition très rigoureuse des fonctions, productives, symboliques. À la ville au contraire, tout cela ne sert à rien, la société lignagère se fragmente, se pulvérise car chaque membre peut aussi bien et doit inventer sa place dans une pluralité d'ordres¹¹. On a certes des parents disséminés ici ou là dans la ville, mais ils font leurs affaires et les liens se recomposent sur la base de rituels de convenance (il faut s'inviter et se visiter à dates régulières) et de liens pragmatiques. On pourrait remarquer, en poursuivant ces observations, que les citadins se comportent avec leurs proches comme on se comporte dans le douar avec des parents éloignés, quand bien même ils vivent à cinq minutes de trajet. Cette logique de l'éloignement, non pas physique mais social, fait « libération ». Le citadin se forme de cet affranchissement. Libéré du contrôle social sous le regard des autres, il tombe dans l'ordre des singularités démultipliées.

Un « art de faire » (M. de Certeau) résume bien ce renversement. Le regard dans le douar est ce qui nivelle : un coup d'œil du père et les femmes réintègrent la maison, l'enfant baisse la tête. Le regard plie. En ville, au contraire, regarder les autres est un art, un art de la rue, un sport national. Il a même son nom vernaculaire, *tberguig*¹². On se jauge, on se juge, on s'évalue en permanence, le regard scrute, enquête, évidemment en bout de

10. Arjun Appadurai, 1996.

11. Ulf Hannerz, 1980.

12. Dans le douar, aussi, le *tberguig* est pratiqué à grande échelle. Mais là on est dans une société de face à face, où l'on n'a pas besoin de scruter pour savoir. On devine et on valide par un usage de l'ouïe. On sait déchiffrer les sons...

course pour traquer le ridicule et soumettre, humilier parfois. Mais là n'est pas le problème, le regard urbain, celui des hommes sur les femmes, celui des femmes sur les passantes, entérine l'individualité. Chacun en somme, ici, se comporte comme un entrepreneur de morale dans une société globalement conformiste, mais dès qu'il sort des espaces intimes, des cercles familiaux, des espaces de mutuelle familiarité, où il est l'un des agents les plus efficaces de contrôle social, le regard se fait évaluation des « performances » d'acteurs et reconnaissance implicite des singularités.

Si la métropole fait du citadin un « sujet », c'est d'abord parce qu'il s'empare des codes, s'approprie les routines, les bricolent, exactement comme le dit Bayart du sujet politique. Il faut un petit détour par la circulation et la mobilité urbaine pour le comprendre.

La ville avance plus vite que les mots qu'on se donne pour en nommer ses lieux. De sorte qu'il y a très peu de cette grammaire de signes, de panneaux, d'ordres et de fléchages composant l'écriture urbaine qui strie les villes occidentales. Les noms des rues ou des avenues sont souvent illisibles, les panneaux indicateurs n'indiquent souvent que le nom générique des grands quartiers, même la publicité dans les magazines se réfère régulièrement non pas à une grammaire des adresses mais à une expérience urbaine de lieux que l'on suppose pratiqués : rue X (en face du Marjane), rue Y (derrière le Technopole), etc. Un voyageur peut se faire une idée très précise de ce chaos indécodable, lorsque, arrivant à la gare de Casa Port, il est assailli par la meute des chauffeurs de taxi qui, soucieux de rentabiliser leur course en chargeant des clients pour des destinations communes, aboient des noms de lieu à la figure des voyageurs : Sidi Maârouf, Anfa, Derb Soltane, tandis que le voyageur, muni de son bout de papier chiffonné d'angoisse cherche désespérément à aller, disons, 35 rue Mahmoud Darwich. Étrange aussi ces bus qui n'ont qu'un numéro et rien qu'un numéro, sans autre indication de leur parcours ou de leur itinéraire. Ce qui rend leur identification totalement impossible, cabalistique, à qui ne connaît pas l'itinéraire du bus en question.

Mais voilà justement la clef de ce qui rend acceptable cet indéchiffrable : car comment connaître l'itinéraire des bus ? Demander au chauffeur bien sûr (pour autant que l'on puisse y accéder, dans l'assaut que constitue la montée dans un bus aux heures de pointe), demander aux usagers eux-mêmes. Ce faisant, on change alors radicalement d'expérience urbaine, car vivre ici suppose donc de parler, négocier, dialoguer¹³.

Pour connaître la ville, s'y glisser, rien ou presque ne supplée à l'expérience, qui n'est alors pas simplement faite de parcours répétés, lentement et mécaniquement appris avec les pieds et les roues, mais une

13. Le sketch de Gad sur le GPS casablançais est très intéressant...

expérience largement formée d'interactions et de relations en face à face, dans un contexte, il faut le préciser, de pression perpétuelle. Le flot continu ne laisse personne s'échapper, tout un chacun ne lâche qu'au dernier moment la possibilité de marcher sur la tête de son voisin, lui brûler la priorité ou la politesse ; et tente tout, dans un respect minimaliste des règles du vivre ensemble, presque épuré, des contraintes (en gros, seuls les feux rouges, les trottoirs et les bandes centrales, si elles sont matérialisées, sont respectés).

Même les ordres des policiers sont discutés *in situ*, selon la double logique du passe-droit et de l'urgence. Pour un Européen formé à la discipline des codes routiers et civils, il est extrêmement étonnant de voir des automobilistes ne pas tenir compte de l'interpellation impérieuse d'un agent de « la force publique », lequel d'ailleurs ne s'en formalise pas lorsqu'il reconnaît une marque de voiture et un numéro d'immatriculation qui risque de signaler un fonctionnaire ou un conducteur socialement important. De même qu'il est très étonnant pour le même Européen de vérifier que, lorsqu'un individu s'arrête néanmoins, il discute souvent avec passion voire colère, les « raisons » de la police.

Certes, il est toujours commode de considérer les embarras de la circulation comme une métaphore de la vie sociale, même si elle est légitimée par les plus fins observateurs de ces négociations¹⁴. Il ne s'agit d'ailleurs pas de métaphore mais de codes culturels communs aux registres de la vie urbaine. Imaginons que ce qui vaut là pour chercher un itinéraire, des « passages » dans la ville entre ses frontières mystérieuses, vaut aussi pour qui cherche un travail, un logement, de la nourriture, les cinq fonctions canoniques d'Hannerz : le foyer et la parenté, l'approvisionnement, les loisirs, le voisinage et le trafic, entendu au sens strict, celui de la circulation dans la ville¹⁵.

Car le citoyen à Casablanca (et c'est vrai sans doute de nombreuses villes du Sud) doit régulièrement négocier sa route en interaction, faute de faire de lui une sorte d'estropié urbain, incapable de coller pièces et morceaux de sa vie et de ses espaces.

Dans sa pratique circulatoire de la ville, il se comporte alors de la même manière que le commerçant et l'acheteur dans le souk¹⁶, à la recherche constante d'informations fiables, lesquelles dépendent étroitement de rapport de confiance qui ne sont pas préétablis automatiquement sur la base des lignages ou des ordres statutaires.

14. Erving Goffman, 1974.

15. Ulf Hannerz, 1980.

16. Voir à ce propos Clifford Geertz, 2003.

Or c'est là où cette expérience urbaine de la recherche d'information devient productrice de subjectivité : plus le citoyen avance en compétence et en aisance, plus cette compétence signale la densité de ses réseaux, des liens fiables qu'il a su fabriquer pour en arriver là. L'aisance du citoyen confine alors à la performance et à l'illusion de puissance et de maîtrise.

Ce qui peut sembler être un cliché pour guide touristique, à savoir que chaque expérience subjective de la ville crée ses itinéraires, sa propre illusion de géographie « intime » prend ici un sens renversé : c'est la nécessité d'avoir à se faire le géographe de sa propre expérience qui crée de la subjectivité, et non l'inverse. Voilà donc pourquoi cette affaire de subjectivité nous semblait si importante comme condition en quelque sorte primitive de constitution des ordres urbains et de l'appropriation de la démesure qui est sans doute aujourd'hui, plus encore que jamais, la compétence culturelle du citoyen.

On y reviendra d'ailleurs plus loin, cette grammaire minimale est sans aucun doute aussi une formidable matrice à fabriquer des histoires et des fables qui, mieux que la mémoire écrite, sont la vraie mémoire vive de la ville, en permanente nécrose et renaissance.

Urbanités et mémoires citadines

L'historicité propre de la ville participe des trajectoires des grandes métropoles qui ont dû se construire des identités clivées autour d'une compétence citadine réinventée, en rupture avec le référentiel de la citadinité construite autour des modèles d'une urbanité spécifiquement marocaine. Quand Jacques Berque¹⁷ évoquait l'esprit de Fès, il mettait en avant les atours d'une cité policée, mariage de sonorités du négoce et du sacerdoce, de l'eau qui coule dans des milliers d'alvéoles qui sont autant de bronches par lesquelles la cité respire la spiritualité. Pour Casablanca, on ne dispose pas de texte emblématique, même si les poèmes d'Abdallah Zrika¹⁸ et de Mostafa Nissabouri¹⁹ peuvent jouer ce rôle. Casa a fait la promotion d'autres valeurs traversée par le concept d'énergie, une énergie

17. À l'intérieur du Maghreb.

18. Abdallah Zrika, 1990.

19. Alain Bourdon, Didier Folléas, 1997.

débridée, brute et parfois brutale. La ville se targue d'être devenue une métropole avant d'être consacrée cité, elle rappelle par plus d'un aspect le nouveau monde, conquérante digérant sans complexes tout ce qu'il lui vient d'ailleurs. Avec le même entrain, elle intègre divers dons venus des horizons. Ces *afaqis*²⁰ se muent immédiatement en autochtones du cru, qu'ils viennent de la Chaouia, des plateaux de l'Oriental ou des confins du Sous. La définition de la citadinité, qui nous est proposée avec dédain par les géographes de la ville arabe²¹, colle aux réinventions des généalogies par les grandes familles, stigmatise en creux les gens des horizons (*afaqi*) et ne fonctionne pas pour décrire les formes d'appropriation de la ville. Les leviers d'intégration urbaine sont une langue volubile, âpre et irrévérencieuse, et sont fondés sur le foot et la musique. Ils associent une réinvention du *haouzi* par Mostafa Bourgogne et une culture Undergrounds rendue vivante (rap, rock, fun) et presque hégémonique par les enfants du boulevard²².

C'est avec de nouvelles compétences citadines²³ qui n'ont rien à voir avec les villes impériales que la ville invente une mémoire qui se projette dans l'avenir, pragmatique à outrance, au point de devenir irrespectueuse de la culture des ancêtres.

Engagé dans une compétition qui vise à réinventer l'urbanité, les Casablancais ont parié sur la modernité sans se sentir l'obligation de composer avec la tradition. Ils ont tout simplement inventé sans complexe leurs propres mythes. Ce pari sur la modernité permet de tourner le dos aux origines et de sacrifier dans un même mouvement l'homme de Sidi Abderrahman, le bourg d'Anfa et le projet de ses faux vrais fondateurs, Sidi Mohamed ben Abdallah et Lyautey.

La ville n'a pas les atouts d'une cité impériale, mais l'étoffe d'une cité du monde. L'histoire de ces petites gens qui l'on faite est l'histoire de la faillite des collectivités qui ont essayé de la marquer spatialement dès le départ. En moins de cinquante ans la ville a repensé les généalogies et les cultures paroissiales et neutralisé les ethnicités et leur inscription dans l'espace, y compris par les toponymes, et c'est alors ce qui produit le caractère énigmatique de la grammaire urbaine (voir plus haut).

20. Ces ruraux, ainsi nommés par les savants de la Qaraouiyyine qui, par ce terme, montraient tout le mépris dans lequel ils les tenaient.

21. Mohamed Naciri, 2005, p. 19-30.

22. La revue *Exit Urban Guide* créée par Nayla Tazi au milieu des années 2000 a publié plusieurs reportages sur la nouvelle scène casablancaise.

23. Abdelmajid Arrif, 1997, p. 296.

Casablanca invente le bidonville, le bordel délimité (Bousbir²⁴), la mosquée sur l'eau, aujourd'hui détournée pour garder les touristes auxquels Casa propose fort peu de monuments historiques ni même de lieu où déambuler, d'esplanade pour les rencontres amoureuses, tandis que les femmes de la médina voisine étendent l'orge sur le marbre brûlant du parvis pour le faire sécher. Elle a aussi initié la révolte du pain, permis des Tchétchénie aux portes de la ville, dans le même temps où les anciens abattoirs se muaient en lieu novateur de création, rap et fusion sous les crocs encore sanglants des carcasses qui y ont été si longtemps suspendues.

On ne naît pas bidaoui, on le devient. Casablanca est une promesse, un cadeau de la mondialisation, c'est pourquoi les citoyens peuvent se permettre de la pervertir, la retourner, la malmener.

Aménager ou dé-peupler ?

Une ville qui se joue ses paradoxes est ainsi obligée de produire ses propres repères, de fabriquer du sens et le lien qui va avec. Les frontières de l'altérité sont très mouvantes. Le déplacement physique des autochtones souvent violent participe d'une consolidation de la résilience de cette vertu intégrative. Les statuts hérités par la société traditionnelle ne sont pas mis à mal par le jeu habituel de déclassement et du reclassement propre à la dynamique métropolitaine mais par un travail de déconstruction systématique des loyautés anciennes. On peut observer ce travail de sape et de régénération à propos des statuts, y compris ceux issus des ordres de métiers et des ethnicités.

La lisibilité actuelle de l'inventaire qu'a produit la science coloniale du peuplement de Casablanca et de ses monuments est totalement compromise, non pas parce qu'il est erroné ou épistémologiquement contestable mais tout simplement parce que cet inventaire ne fait plus sens pour les habitants actuels de la ville. André Adam et avant lui Robert Montagne²⁵ sentaient bien que la métropole en devenir échappait aux canons de la ville marocaine ; ils ont néanmoins persisté à l'approcher comme un réceptacle des restes du Maroc tribal et confrérique²⁶.

24. Abdelmajid Arrif (éd.), 2004.

25. Robert Montagne, 1952.

26. Mission scientifique du Maroc..., 1915, p. 64 *sq.* ; Mohamed Tozy, 2004.

L'ethnicité dont ils font usage ne rend pas compte d'un contenu stable. Elle pâtit de la résistance que le concept de tribu a toujours opposé aux géographes, voire aux ethnologues²⁷.

Le laboratoire d'anthropologie que nous avons mis en place au CM2S s'est donné pour modeste objectif d'accompagner les dynamiques en cours au moment où une infinité d'acteurs ont commencé à les nommer pour leur donner du sens dans la perspective de construction d'une historicité orientée vers des formes d'appropriation en concurrence. Il s'ensuit une lecture équivoque du concept de laboratoire. Les stratégies de patrimonialisation débouchent sur des postures de conservation ou de réinvention, mais cherchent dans un joyeux désordre à construire le statut de la marque Casablanca. Les articles de notre atelier ont essayé de saisir ces moments de mutations en ne prenant pas toujours en compte les discours dominants sur la ville, en l'occurrence ceux des urbanistes et des historiens. Les premiers ont toujours mis en exergue le décalage entre le projet et la réalisation, se faisant l'écho de la voix des aménagistes qui ont pensé la ville sans réussir à la contenir ; les seconds, socio-historiens de la modernité ont davantage pensé la ville dans une perspective archéologique. Pour eux Casablanca se raconte à travers les sédiments de son peuplement pluriethnique et la rapidité de son expansion démographique dans les plis d'une histoire coloniale. Elle serait un laboratoire à ciel ouvert qui servirait de scène décalée aux comtistes pour raconter la naissance du prolétariat et l'émergence de nouvelles catégories en rupture avec le passé communautaire.

Donner la parole aux acteurs des marges en privilégiant une description des lignes de fracture et des frontières invisibles, telle est la posture revendiquée par ce livre. Mais avant d'entrer dans le vif de ces narrations rassemblées, il faut revenir sur le Casablanca des urbanistes²⁸. Dans les dizaines de livres consacrés à la ville, celle-ci est le plus souvent présentée comme résultat d'un geste urbanistique précoce, audacieux mais inachevé. Dès 1914, la première législation en matière d'urbanisme est promulguée par dahir avant même qu'elle ne devienne loi dans la métropole, en 1919 (Loi Cornudet). Casablanca est ville planifiée avant même que la planification soit pensée en France.

Deux figures symbolisent l'expression de cet urbanisme moderniste, Prost et Écochard. C'est Lyautey qui fit appel au premier pour concevoir le plan d'urbanisme de Casablanca. Ce plan devait obéir à la vision qu'avait Lyautey d'une colonisation qui se voulait différente de celle qu'avait connue l'Algérie. Une vision à la fois impériale et paternaliste qui

27. Mohamed Tozy, 2004.

28. André Adam, 1968.

se nourrissait d'un sens esthétique marqué par l'exotisme orientaliste. Lyautey tenait fermement à ériger une frontière étanche entre deux cités, l'euro péenne et l'indigène. Lyautey tenait à cette dualité comme s'il craignait une corruption prématurée de la culture autochtone.

Prost appliqua la consigne de la « séparation complète des agglomérations européenne et indigène » dans son plan, mais n'y réussit pas dans sa réalisation. Il décida de fixer définitivement l'emplacement des zones d'activités et de résidence : le commerce et l'industrie allaient avoir leurs quartiers implantés à l'est tandis que les quartiers résidentiels seraient localisés à l'ouest. Entre les deux pôles de la cité moderne devaient se situer les zones d'habitat de la population musulmane. Comme la médina ancienne était déjà saturée, des quartiers *extra-muros* s'étendaient vers l'ouest en même temps que l'axe de la route de Marrakech était occupé par une quantité de commerces et d'ateliers d'artisanat. En 1917, Prost a envisagé de construire une nouvelle médina (*medina jadida*) proche du palais dont le roi projetait la proche construction. L'emplacement de cet ensemble est un vaste terrain privé dont la cession allait accélérer l'édification de cette partie de la ville devenue plus tard un quartier des Habous emblématique de l'art mauresque. Mais, en 1923, Prost quitte le Maroc. Ses options resteront pour autant valables du point de vue du Service de l'urbanisme. Mais sur le terrain casablançais, la conjoncture de l'entre-deux-guerres marquée par la crise économique de 1929, et le déferlement des petits paysans vers la ville, rendront rapidement caduques ses prévisions. Au niveau des extensions prévues par le plan Prost, rien n'aura été respecté : la spéculation sur les terrains gèle l'espace intermédiaire entre des lotissements situés en bordure de mer et l'intérieur des terres. Il s'ensuit alors une dispersion des lotissements privés. D'où un accroissement démesuré et chaotique de la ville²⁹. Les années particulièrement dures entre les deux guerres où sévissait une grande sécheresse (1936, 1937, 1939 et 1945) et une colonisation foncière agressive vont drainer vers la ville des milliers de familles de petits propriétaires ruinés venant de la proche Chaouia, mais aussi des Doukalas, voire du Sous et du Draa.

Les besoins de Casablanca en main-d'œuvre, notamment dans le bâtiment et les travaux publics, n'ont cessé d'entretenir ce flux. D'où l'emplacement des bidonvilles « spontanés » près des lieux nouvellement construits. Les grands bidonvilles, tels ceux de Ben Msik ou Carrières centrales vont d'ailleurs nomadiser au gré de l'avancement des aménagements pour se fixer définitivement au-delà de la grande ceinture (*kariane* Ben Msik quatre fois jusqu'à l'indépendance, *kariane* central quatre fois également), le premier

29. Michel Écochard, 1959, p. 59.

emplacement du bidonville de Ben Msik se trouvait dans les années 1920 en lieu et place du quartier des Habous. Rien n'a échappé à ces déplacements, les toponymes, mais aussi les saints (Sidi Maârouf.....)

Le plan Prost a été très vite dépassé et il n'en restait que le principe d'un urbanisme dualiste. Ses effets se sont arrêtés aux portes du nouveau marché aux grains (Rahba) la ville a pris son envol tout azimut.

La deuxième figure de cet urbanisme prométhéen est Écochard qui va d'ailleurs en donner une version très généreuse et social-démocrate dans *Casablanca : le roman d'une ville*. M. Écochard débarque à Casablanca en 1945, empreint des recommandations de la Charte d'Athènes et du courant progressiste de l'urbanisme. Il prend acte de la puissance du lobby foncier et de la nécessité de tenir compte de la croissance désordonnée de la ville ainsi que du cours général de l'urbanisation au Maroc. Il va parler autant urbanisme qu'aménagement du territoire à l'échelle du pays. Il prévoit l'extension de la ville sur l'axe Casablanca-Mohammedia (comme « combinat »), pour former à l'avenir un ensemble urbain, relié par un tissu industriel. Il tourne le dos à un projet de réinvention de la médina pour générer dans une perspective fonctionnaliste un produit sur mesure : l'habitat de type marocain, décliné sous la forme d'une maison individuelle évolutive, une trame 8x8 m. Mais la ville va toujours échapper à ses aménagistes, assoupie pour un temps entre 1956 et 1980, elle va se réveiller au son de la clameur du peuple casablançais, *awbach* descendu dans la rue en 1965, 1981 puis 1984. Cet affront fait à un Makhzen en plein virage autoritaire va la mettre en quarantaine et la soumettre à un réaménagement sécuritaire.

Hassan II fit appel à l'architecte parisien Michel Pinseau³⁰ pour la réalisation d'un schéma directeur susceptible de jeter les grandes lignes du « nouvel urbanisme ».

Le mot d'ordre est une institutionnalisation de la fragmentation par un maillage administratif matérialisé par de grands complexes administratifs. Dès 1981, Casablanca est divisée administrativement en cinq grandes préfectures (Ben Msik-Sidi Othmane, Aïn Chock-Hay Hassani, Casablanca-Anfa, Aïn Sebaâ-Hay Mohammadi et Mohammedia-Zenata). En 2010, la ville vient de rendre publique son quatrième grand plan d'aménagement (SDAU) à un moment où elle a retrouvé son unité sans pour autant retrouver son autonomie envers le pouvoir central.

Quand on déplie les mémoires de la ville, on se rend compte qu'à part les thèses des géographes urbanistes, livres de photos et les films nombreux depuis le fameux *Casablanca*, l'épaisseur historique se décline sous la forme d'une chronique orale des quartiers. Celle-ci s'est faite par

30. Michel Pinseau, 1984.

l'incorporation de matériaux qui racontent des émeutes, des luttes syndicales³¹ ou tout simplement des fables. La médina, qui aurait pu être l'expression d'une citoyenneté authentique dans une perspective orientalisante est plutôt marginalisée, et est d'ailleurs en mal de gentrification si l'on excepte le point de fixation mémoriel que constitue le café Rick's qui prolonge l'effet de l'imaginaire hollywoodien. Par contre, les Carrières centrales et les cités ouvrières sont revendiquées comme un lieu central de la constitution de cette mémoire collective attestant d'une grande efficacité de la culture populaire représentée par les groupes d'al Ghiwan, Lamchaheb et Taqadda, d'un côté, et du théâtre amateur de l'autre.

Dans un premier temps les historiens du protectorat n'ont pas fait mieux que les chroniqueurs du XIX^e siècle. Le développement de la démographie de la ville est raconté sous la forme d'une chronique comme pouvait l'être le *Tarikh* de Do'ayef³² ou *al-Ithafi* d'Ibn Zaydan³³. Flux et reflux des fragments de tribus dépecées par la sécheresse ou par les offensives de l'armée coloniale au-delà du Sargho. Il en a résulté un décompte impressionnant des *ikhss* (lignages) en déshérence reconstitués dans l'enceinte de la médina en développement. L'histoire du peuplement fournit très peu d'informations sur cette géographie urbaine à réinventer. Certes la ville était dotée de postes de douanes, les fameuses *qamra* que regrettent dans des moments de colère feinte quelques Casaouis. Quand ces *oulad lablad*, qui se revendiquent comme de vrais *bidawa*, ne se reconnaissent pas dans certaines incivilités de *zmagria* du 93 ou de ruraux récemment installés, ils ont tendance, en blaguant, à exagérer en sollicitant le temps où la ville avait des portes. En fait, elle n'avait jamais eu de vraies portes à l'instar des cités du Makhzen, tout juste trois entrées principales, qui ont fini par accentuer la dimension ethnique de l'identité des arrivants, route de Mediouna, route des Ouled Zyane, et route de Mazagan. Une intelligibilité par l'ordre traditionnelle s'est très vite avérée impossible à cause de la mobilité. C'est par le jeu implacable des classes sociales et les niveaux de richesse que se sont organisées la succession et la mobilité des commerçants et industriels à la faveur de la marocanisation des *habous* à Polo et aux crêtes voire vers la colline d'Anfa ou le quartier Californie, alors que les petits blancs et leurs héritiers, les petits bourgeois, se sont contentés de descendre de Derb Soltane, Derb Ghallef et Al Hay vers le Mers Soltane, belvédère, et Maârif en fonction des proximités spatiales, transformant les anciennes frontières d'Écochard en indigènes, et colons en frontière culturelles en instruits de gauche et le peuple.

31. Albert Ayach, 1993.

32. Mohamed Ribati Do'ayef, 1986.

33. Abderrahman Ibn Zaydan, 1933.

Dans l'un des premiers inventaires sur le peuplement de Casablanca, les recenseurs tentent vainement de nous restituer un instantané du Maroc des tribus au moment même où la traçabilité de celle-ci commence à devenir incertaine. Tout en nous donnant des chiffres assez précis sur les appartenances des nouveaux arrivants, le texte d'Adam sur « la population marocaine dans l'ancienne médina de Casablanca est symptomatique de ce malaise. Les nouveaux arrivants disparaissent dans la cité et échappent aux contrôles par les notables que le protectorat avait mis en place dans le Maroc profond. En 1949 la population marocaine de la médina était de 139 899 dont 62 968 sont des israélites, soit 45 %, on sait ce qu'il est advenu depuis de ces Casablançais. Dans la population musulmane Adam distingue les vrais citadins venus des villes traditionnelles qui représentent 10,7 % des gens des tribus. L'auteur fait état d'une vingtaine d'origines ethniques attestées, il se perd entre confédération, grande et petite tribus et aussi région géographique mais nous restitue les modalités d'auto-désignation des nouveaux arrivants (Chaouia, Doukkala, Drawa, Tadla, Abda, Haouz, Anti-Atlas, Sous, Haut-Atlas occidental, Ahmar, Chiadma, Chtouka, Haha, Hawara, Rehamna, Sraghna, Dadés, Tafilalet, Zerhoun, Jabla)³⁴. L'élasticité de ce répertoire rendait compte d'une performance inédite de Casablanca : affranchir les arrivants de leurs attaches, leur offrir de nouvelles possibilités. Les gens nomadisaient dans la ville, changeant de quartiers en fonction de leur progression dans l'échelle sociale. D'ailleurs, très vite, Adam va substituer à l'affiliation tribale une affiliation régionale (Maroc atlantique, montagne, Sous, Sahara, oriental, Rif), et se demander si l'entrée ethnique est pertinente aussi bien pour l'habitat que pour le choix des métiers³⁵.

Très vite les mots pour dire l'espace ont été désethnicisés. Les toponymes, qui étaient les marqueurs d'une appropriation, ont été rapidement érodés, Jama' Achlouh, Derb Gnawa, pour laisser la place, au-delà des schémas directeurs qui racontent l'histoire de la France conquérante, à des toponymes liés à l'histoire en cours se faisant entre entrepreneur lotisseur, spéculateur foncier ou aménagiste. Ces toponymes ont évolué pour rendre compte du durcissement de la métropole et de la violence du geste de l'aménagiste qui parle la langue de la normalisation, de l'intégration du passage du formel à l'informel.

On peut repérer au moins quatre strates dans la mémoire urbaine. Les premiers toponymes évoquent les restes de corporations ou des groupes

34. André Adam, 1950, p. 5.

35. Adam se pose la question suivante : Les immigrés restent-ils groupés selon leur origine ?, le lien tribal se maintient-il ou va-t-il en s'affaiblissant ? *Ibid.*, p. 7.

sociaux : Derb Gnawa, Derb al Foqara, Derb Tolba, Derb Chorfa, Maârif, Nzalet Drawa, Derb Ouled Brahim³⁶. Dans un deuxième temps, les quartiers issus d'une effraction du projet Prost ont porté la marque de l'entrepreneur aventurier petit blanc (Kariane et Derb Carlotti, Derb Martini) ou petit notable (Derb Sadni, Bouchentouf, Derb Tazi, Derb Ghallef, Derb al Mitr, Sbata, Ben Msik). Le temps de l'état providence qui a fait une grande place aux petits fonctionnaires et aux investissements des émigrés dans les années 1970 et 1980 a enfanté de toponymes liés à une langue de bois décalée avec la réalité des années de plomb (Al Farah, Ifriquia, Al Hana, Al Oulfâ, Idrissia, Mandarouna, Florida, Annassim) alors que les quartiers des marges jettent à la face du pouvoir un lexique de détresse et d'autodérision (Daima Derb Lahouna, Raja fi Allah). Chaque toponyme raconte une histoire souvent cruelle, mais annonce aussi une identité fièrement affichée.

Dans l'ancienne ville européenne, l'espace mémoriel est saturé par une présence surfaite des anciens habitants, notamment les petits blancs et les israélites des quartiers de Belvédère, des Roches noires et du Maârif qui, via le Net, entretiennent la nostalgie et vivent les rares retours sur le mode du tragique. Pour eux, les nouveaux occupants participent à la dégradation des lieux de souvenir. La mémoire indigène est presque absente de ces lieux anciennement européens. Si l'on excepte quelques romanciers (Zafzaf et Khoury pour le quartier Maârif), elle est restée repliée sur les quartiers qui se sont imposés aux aménagistes à proximité de la nouvelle médina.

Parlons des quartiers parce que ce sont les véritables producteurs d'une histoire de la ville, la seule qui ne se lit pas à travers les documents d'aménagement, les livres d'architectures ou dans l'histoire officielle des saints et des lieux de culte. Je ne vais évoquer que le seul Hay Mohammadi/Carrières centrales, à titre d'exemple, pour une raison évidente : l'histoire du quartier participe d'une quête d'absolution de la ville en la détachant de son passé de villes de colons et en la transformant en ville bastion d'un nationalisme populaire qui vient contrebalancer l'hégémonie du nationalisme urbain de la bourgeoisie des villes impériales (Salé, Fès, Tétouana et Rabat). L'histoire anthropologique des autres quartiers reste à faire dans le sillage du travail de David Hogstad sur Bouchentouf.

Les Carrières centrales sont plus qu'un bidonville. Le lieu, comme le concept qui le porte dans sa double déclinaison latine et arabe, fait partie du patrimoine culturel revendiqué avec fierté.

36. Adam remarquait, à ce propos, que le groupement ethnique s'opère d'autant plus volontiers et se maintient d'autant plus longtemps que l'originalité du groupe est plus accusée. C'est ainsi que les *drawas* sont ceux qui manifestent le plus de propension à rester groupés ». *Ibid.*

Le terme bidonville ou *kariane* (carrière), qui connote une stigmatisation, a été retourné pour porter un fait d'arme constitutif de l'identité de la ville. En arabe dialectal (darija) le mot carrière rend compte historiquement de la naissance d'un mode d'exister dans une enceinte urbaine qui va au-delà de la précarité et la misère urbaine. Il restitue une épaisseur historique qui fonde l'identité de la ville, la dote d'aspérités lui permettant de sortir de la banalité de l'excroissance anarchique d'une ville qui échappe à ses planificateurs pour la doter d'une identité creuset qui associe révolte, marginalité créative et culture alternative.

De ce fait, Carrières centrales n'est pas que le bidonville. Le mot a une origine bien précise qui l'associe à une vraie carrière de pierre et au chantier de la première centrale thermique des Roches noires. Les ouvriers y construisirent le premier bivouac en tentes et en tôle. En fait, très vite les carrières de la Centrale sont devenues Carrières centrales puis se sont confondues avec un énorme espace aux allures métropolitaines qui lie des lieux de travail et des bastions de la lutte ouvrière : Cosumar, la Cimenterie de Roche noire, la zone industrielle d'Aïn Sebaâ, des zones de l'habitat social en dur construit dans le prolongement de la trame 8x8 d'Écochard et le bidonville proprement dit. Le retournement s'est fait quand les ultras de la colonisation ont appelé le Sultan Mohamed V, le Roi des Carrières centrales.

Le passage du sultan au roi traduit l'impossibilité de reconduire les anciennes loyautés

Dans cet espace neuf qu'est Casablanca, ajouté à d'autres indices, la ville informe sur le processus de détribalisation qui va favoriser l'émergence de l'individu simmelien. Omar Sayed³⁷ raconte à sa façon cette fracture.

« Nous vivons dans un quartier populaire de Casablanca, Hay al Mohammadi anciennement Carrières centrales. C'est là que notre musique est née. Nos parents ont émigré de leur région directement dans ce quartier. Ils étaient comme déplacés. Mon père et celui de Boujemi³⁸ sont venus il y a une soixantaine d'années. Ce qui est formidable dans ce quartier, c'est que chacun est venu avec sa culture ; et chez nous Derb Moulay Chrif, il y avait chaque semaine des gens qui venaient du Sud faire de la musique des

37. Un des leaders fondateurs du groupe Nass al Ghiwane.

38. Chanteur et poète du groupe Nass al Ghiwane.

howarras et des gnawas... l'âne est l'animal que je préfère... je vais vous raconter une histoire : l'usine Cosumar a été construite grâce à un âne qui assura à lui seul le transport de tous les matériaux. Une fois l'usine construite, le directeur envoya chercher l'âne et chargea un ouvrier de s'en occuper jusqu'à sa mort ; l'ouvrier en question était le père de Bakhti, un membre du groupe Lamchaheb. La réhabilitation par l'art comme la mobilité par l'école ont remodelé le visage de la ville mais n'ont pas fait disparaître les traces d'une stratification qui se joue entre ancien et nouveau, même si la ville affiche une grande capacité intégrative.

Les clefs d'une dichotomie, qui a généré des frontières, produisent des identités plurielles qui peuvent s'agréger sous le vocable *bidaoui* et sa déclinaison plus intégrative *casaoui* sont à chercher dans plusieurs registres qui créent les différences et démultiplient les « parochial identities ». L'autoroute Casa-Rabat, telle une balafre, a le temps d'une décennie coupé la ville en deux. Elle est passée au milieu du bidonville de Ben Msik, obligeant les habitants à traverser la route au risque de leur vie pour aller faire leur besoins de l'autre côté. Depuis, la construction de plusieurs ponts et la dynamique de la société civile autorisée à investir les lieux a accéléré la cicatrisation sans pour autant faire disparaître des frontières devenues invisibles. Après les événements du 16 mai 2003, Les kamikazes de Kariane Toma, rescapés décrivaient leur périple vers le centre comme une véritable aventure, autant par la gravité de l'acte qu'ils s'apprêtaient à commettre que par la frontière symbolique qu'ils avaient à traverser pour rejoindre leurs objectifs au centre-ville. Les résidants de ce no man's land n'hésitaient pas à dire qu'ils habitent dans le cul de Casablanca.

Deux vecteurs importants ont permis à la métropole de se forger une personnalité où se reconnaissent tous ces habitants anciens et nouveaux : la langue et le foot.

Le Casaoui est une langue rugueuse venue des plaines atlantiques. Ce dialecte devenu langue véhiculaire novatrice a développé une grande capacité à absorber les apports des migrants en les dépouillant des accents des terroirs d'origine. En passant à l'écrit grâce à certains journalistes et écrivains³⁹, puis en devenant la langue des agences publicitaires installées pour la plupart à Casablanca et aussi le véhicule d'une reconquête identitaire dans le cadre de Casa Nayda, elle s'est imposée comme la langue standard du marocain (darija).

39. Ce fut le cas, entre autres, des écrivains Zefzaf, Driss Khouri (Maârif et Derb Ghallef), Youssef Fadel et Mohamed Jabrane (Derb Soltane). Dans le domaine de la presse, on citera l'hebdomadaire *Nichane*, la chaîne radio Casa Fm.

Extraits de la notice de l'histoire du club qui participe à la construction de cette identité intégrative

Le Wydad Athletic Club

« L'origine de la création du Wydad Athletic Club, se trouve dans la résistance à l'oppression du protectorat. Ainsi, bien avant l'indépendance, le port de Casablanca était entouré d'un grand nombre de piscines, et pour pouvoir avoir accès à ces piscines, il fallait appartenir à un club, clubs qui étaient créés et gérés par des Européens. À partir de 1935-1936, un certain nombre de Marocains, juifs et musulmans, purent adhérer à ces clubs et ainsi profiter des piscines de la ville. Mais rapidement le nombre de marocains devint trop important ce qui provoqua une certaine forme de crainte de la part des Européens qui renvoyèrent les « indigènes » des clubs. C'est ainsi qu'est venue l'idée de la création d'un club par des Marocains, de telle sorte à permettre aux juifs et aux musulmans de se baigner dans les piscines du port. Ainsi vint l'idée de créer le club du Wydad avec, pour objectif avoué, de participer aux compétitions de Water Polo... Tout ne fut pas très facile, car après avoir demandé plusieurs fois l'autorisation aux autorités françaises pour la création du club, demandes qui furent chaque fois sans réponse, les Wydadis de la première heure (Haj Mohamed Benjelloun et le docteur Haj Abdellatif Benjelloun Touimi), contactèrent l'association franco-marocaine pour tenter de régler le problème de l'enregistrement du club. C'est ainsi que le Résident général Nogues intervint personnellement pour autoriser la création du Wydad, ceci sous certaines conditions très contraignantes : l'éloignement de la religion (pas de religion dans le sport), l'éloignement de la politique, pas de racisme (envers les Français), partage des 12 sièges du comité entre Marocains et Français à part égales. C'est ainsi que le 8 mai 1937 pour la première fois au Maroc, fut créé un club par des Marocains. En raison de sa spécificité, le Wydad était l'incarnation de la résistance du peuple marocain face à l'occupation française. Les grandes victoires du Wydad face au symbole de la France dans le football qu'était l'USM étaient vécues comme des fêtes nationales pour l'ensemble des marocains. C'est entre autre pour ces raisons que le principal support du Wydad n'était autre que le Prince héritier de l'époque (et Président d'honneur), Feu Hassan II, qui n'hésitait pas à descendre dans le vestiaire lors des mi-temps pour encourager les « troupes » marocaines. In <http://www.wydad.com/histoire3>.

Le foot est un autre vecteur identitaire, il joue une fonction de différenciation à l'intérieur de la ville. Il intègre des éléments d'histoire mais aussi de style de vie qui dépassent la question des origines pour leur substituer des identités clivées campées sur des territoires bien définis. Six grandes équipes se partagent l'espace de la ville. Elles ont cristallisé les identités des quartiers en construisant des équivalences entre culture du jeu et culture tout court. Le Widad symbolise l'establishment, le jeu académique, l'expression d'un nationalisme conservateur et la sollicitude du Makhzen. Il est ancré dans une sorte d'artefact de médina (cf. Extraits de la notice de l'histoire du club, p. 19). Le Raja qui essaie d'incarner cet esprit de révolte qui colle à la ville arbore son fanion d'équipe au jeu débridé, non académique, créatif capable du meilleur comme du pire. Il draine le public de Derb Soltane, indiscipliné mais joyeux⁴⁰. Plus loin dans les faubourgs, le TAS incarne l'identité des Carrières centrales relayé plus tard par Rachad al Bernoussi, une culture de banlieue aussi débrouillarde qu'imaginative : le paternalisme et la communauté⁴¹. Entre Derb Soltane et la médina, c'est l'étoile jeunesse (EJSC)⁴² qui incarne l'identité du quartier Ghallef à la fois proche et très éloignée du Tas, une vraie culture urbaine de voyous élégants qui s'inscrivent dans la lignée d'un Marcel Cerdan ou d'un Larbi Ben Mbarek.

40. En 1949 naissait le Raja, club prestigieux puisant ses racines dans le militantisme et la ferveur des masses populaires bidaouies et dont la vocation première était de répondre aux aspirations légitimes d'une jeunesse avide de pratiques footballistiques spectaculaires et attractives. C'est à partir d'une troupe théâtrale, baptisée FATH, que le Raja est créé en 1949. L'interdiction de confier la présidence à un Marocain sera vite contournée en laissant ce fauteuil, pour six mois, à feu Benabadji, d'origine algérienne et qui bénéficiait de ce fait de la nationalité française. Depuis sa création, le Raja a toujours eu la réputation d'équipe composée d'artistes pratiquant un jeu agréable et plaisant. Feu Père Jego lui a inculqué un jeu collectif, spécifique, basé sur les passes courtes, les une-deux, l'offensive et bien sûr, l'exploit individuel. Avec ce système, le Raja effrayait ses adversaires car il était capable d'humilier les plus grands clubs, mais n'arrivait toujours pas à remporter de titre national. <http://www.rajasablanca.com/Club.php?id=historique>

41. Feu Mohamed El Abdi, militant nationaliste de la première heure, est le fondateur de l'équipe du TAS. Vers la fin des années 1940, début des années 1950, il était l'un des grands hommes que les Carrières centrales ont produit. D'aucuns se souviendront de la terrible guerre déclenchée entre El Abdi et un certain M. Rose que l'administration sportive de l'époque avait délégué afin d'attirer les jeunes des Carrières centrales en les soudoyant et en tentant de les corrompre. La victoire finale était donc revenue en outre à El Abdi et ses compagnons... celui-ci a constitué l'Ittihad Al Bidaoui. Il était tel qu'il fut durant les années 1940, un vrai nationaliste, intègre et modeste et adroit jusqu'à sa mort. Quant au sort de l'équipe du TAS, elle fut remise entre les mains d'un autre nationaliste, Larbi Zaouli, joueur, entraîneur et dirigeant. Celui-ci a dignement porté le flambeau. Il a donné au TAS son cœur et son âme jusqu'à son dernier soupir. De nos jours, l'équipe du TAS évolue sous l'égide d'une femme. Samira Zaouli est la première femme présidente d'un club de football.

42. Étoile Jeunesse Sportive de Casablanca créé en 1942 à Derb Ghallef.

INTRODUCTION

29

Au terme de cette introduction le Casablanca, qui se donne à voir, ne ressemble pas beaucoup à celui de Michael Curtiz, il est faux et peu mystérieux en un mot paradoxal : la métropole que ces propres habitants appellent chaleureusement l'ogre, la bête impitoyable et affectueuse, donne sa chance à chacun y compris aux jeunes chercheurs. Les textes qui vont suivre passent en revue la diversité des personnages qui jouent quotidiennement sur ses multiples scènes. La mise en récit voire la mise en scène de ses personnages n'a pas sacrifié l'enquête ethnographique et la description attentive. Notre souci était de combiner dans un grand désordre la rigueur du métier ethnographique et les vertus d'une certaine naïveté qui collent aux Casablancais que nous sommes devenus après deux ans d'un atelier d'écriture anthropologique au sein du CM2S.

Bibliographie

- Adam André, 1950, « La population marocaine dans l'ancienne médina de Casablanca », *Bulletin économique et social du Maroc*, n° 47-48.
- Adam André, 1968, *Casablanca, essai sur la transformation de la société marocaine au contact de l'Occident*, 2 vol., Paris, CNRS.
- Adam André, 1972, « Urbanisation et changement culturel au Maghreb », in René Duchac *et al.*, *Villes et sociétés au Maghreb. Études sur l'urbanisation*, Paris, CNRS (*Annuaire de l'Afrique du Nord*).
- Adam André, 1980, *La médina dans la ville d'aujourd'hui au Maroc, Système urbain et développement au Maghreb* (collectif), Tunis, Ceres.
- Agence urbaine de Casablanca, *Séminaire sur les instruments d'un urbanisme opérationnel pour Casablanca*, 4 et 5 juin 1990, Royaume du Maroc, ministère de l'Intérieur.
- Ameur Mohamed, Naciri Mohamed, 1985, « L'urbanisation clandestine au Maroc : un champ d'action pour les classes moyennes », *Revue Tiers Monde*, t. XXVI, n° 101, Paris, janv.-mars.
- Appadurai Arjun, 1996, *Modernity at large. Cultural Dimension of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Arrif Abdelmajid (éd.), *Bousbir; La prostitution dans le Maroc colonial : Ethnographie d'un quartier réservé*. Étude réalisée en 1949 et 1950 par J. Mathieu et P. H. Maury, Paris, Paris-Méditerranée.
- Arrif Abdelmajid, 1991, *Le passage précaire, du bidonville au lotissement, anthropologie d'une mutation résidentielle, le cas de Hay Moulay Rachid à Casablanca*. Thèse de doctorat nouveau régime, Université de Provence, Aix-Marseille I.
- Arrif Abdelmajid, 1997, « Les compétences citadines à l'épreuve de l'exclusion, l'exemple du bidonville de Benmsik à Casablanca (Maroc) », in Pierre Signoles, Galila El Kadi et Rachid Sidi Boumedine (dir.), *L'urbain dans le monde arabe. Politiques, instruments et acteurs* (*Annuaire de l'Afrique du nord*), CNRS Éditions.
- Ayach Albert, 1993, *Le mouvement syndical au Maroc*, Paris, L'harmattan.
- Bayart Jean-François, 2004, *Le gouvernement du monde. Une critique politique de la globalisation*, Paris, Fayard.
- Berque Jacques, 1962, *Le Maghreb entre deux guerres*, Paris, Seuil.
- Berque Jacques, 1978, *Fès, le destin d'une médina, De l'Euphrate à l'Atlas*, t. 1, Paris, Sindbad.

- Bourdon Alain, Folléas Didier, 1997, *Casablanca, fragments d'imaginaires*, Casablanca, Institut français de Casablanca, Éditions Le Fennec.
- Chapoulie Jean-Michel, 2001, *La tradition sociologique de Chicago*, Paris, Seuil.
- Dernouny Mohamed, Zoulef Boujemâa, 1980, « Naissance d'un chant contestataire : le groupe marocain Nass El Ghiwane », *Peuples méditerranéens*, n. 12, juil.-sept.
- Écochard Michel, 1955, *Casablanca : le roman d'une ville*, Paris, Éditions de Paris.
- Foucault Michel, 1976-1984, *Histoire de la sexualité*, t. 1 : *La volonté de savoir* ; t. 2 : *Histoire de la sexualité. L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard.
- Geertz Clifford, 1992, *Observer l'Islam. Changements religieux au Maroc et en Indonésie*, Paris, Éditions La Découverte.
- Geertz Clifford, 2003, *Le souk de Sefrou. Sur l'économie du bazar*, Paris, Éditions Bouchène.
- Goffman Erving, 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit.
- Hannerz Ulf, 1980, *Explorer la ville*, Paris, Éditions de Minuit.
- Ibn Zaydan Abderrahman, 1933, *Al Ithaf*, Rabat, Imprimerie Nationale.
- Julien Charles André, 1978, *Le Maroc face aux impérialismes*, Paris, Éditions Jeune Afrique.
- Lehzam Abdellah, 1982, *Structuration et dynamique de l'espace urbain au Maroc. Genèse et devenir d'une forme d'habitat : le bidonville*. Thèse de 3^e cycle, Université de Saint-Étienne.
- Miège Jean-Louis, 1961-1963, *Le Maroc et l'Europe, 1830-1894*, 4 vol., Paris, PUF.
- Mission scientifique du Maroc, *Casablanca et les Chaouia, Villes et tribus du Maroc*, Paris, E. Leroux, 1915.
- Montagne Robert, 1951, *La naissance du prolétariat marocain, enquête collective 1948-1950*, Paris, Éditions Peyronnet (*Cahier de l'Afrique et de l'Asie*, III).
- Naciri Mohamed, 2005, « De la citoyenneté à la citoyenneté, les problèmes de l'intégration urbaine », in David Richards, Taoufik Agoumi, Taieib Belghazi (eds.), *Urban Generations post-colonial Cities*, Rabat, Publication de la Faculté des lettres et des sciences humaines, Université Mohamed V, Série Conférences et colloques, n° 126, p. 19-30.
- Naciri Mohamed, 1985, *Regards sur l'évolution de la citoyenneté au Maroc*, Tours, Urbama-Université de Tours.

- Navez-Bouchanine Françoise, 1991, « Modèle d'habiter et crise de l'urbain : la situation vue à partir du Maroc », *Espaces et sociétés*, n° 65, n. 2, Paris, L'Harmattan.
- Pinseau Michel, 1984, *Schéma directeur de Casablanca*, Rapport justificatif, Royaume du Maroc, ministère de l'Intérieur, avril.
- Ribati Do'ayef Mohamed, 1986, *Tarikh a-Do'ayef*, annoté par Ahmed Ammari, Dar al ma'tourat.
- Salahdine Mohamed, 1988, *Les petits métiers clandestins, le « business populaire »*, Casablanca, Eddif Maroc.
- Tozy Mohamed (en collab. avec A Lakhsassi), 2004, « Le Maroc des tribus, mythe ou réalité ? », in Hosham Dawod (dir.), *Tribu et pouvoirs en terre d'Islam*, Paris, Armand Colin.
- Zriqa Abdallah, 1990, « Écrire à Ben Msik », *Autrement* (Maroc, Signes de l'invisible), n° 48, Paris, sept.

Casablanca aux yeux des célibataires casablancais

Mostafa ABOUMALEK

La présente étude se propose de broser le portrait de Casablanca à travers le vécu quotidien de ses habitants. Un portrait où l'objectivité de la description se mêle à la perception existentielle et parfaitement légitime que s'en font les Casablancais. Il s'agit en particulier de celle des jeunes célibataires. Nos acteurs sociaux ont donc tout l'avenir devant eux, dans une ville en pleine métamorphose. Ne dit-on pas que l'avenir d'une société dépend de celui de sa jeunesse. C'est parfaitement le cas de Casablanca et de ses jeunes qui jouent et joueront un rôle déterminant dans le développement socio-économique de tout un pays.

Dans ce portrait sociodémographique, il s'agit de se pencher sur ce que la ville est dans son essence socioculturelle. Notre attention se tourne vers une définition des caractéristiques d'organisation sociale de la ville : une spécificité des relations sociales, de groupes sociaux et de stratification sociale. La démarche consiste à définir la ville en mettant l'accent sur les caractéristiques de personnalité urbaine et de comportement collectif. Nul besoin de rappeler que les acteurs sociaux en général, et les jeunes en particulier, contribuent directement et grandement à la mouvance de leur ville. Cela consiste en une forme particulière d'association humaine et d'un genre de vie commun qui se rapportent à des modes d'existence matérielle (logement, loisirs, travail...)¹.

1. Louis Wirth, « Urbanism as a way of live », *American Journal of Sociology*, n° 44, juillet 1938. Marie-Laure Roggemans, « La ville est un système social », in *L'agglomération bruxelloise : approche géographique et sociologique*, I, Éditions de l'Institut de sociologie, Université Libre de Bruxelles (Collection du Centre de sociologie générale et de méthodologie), 1971, p. 9.

En effet, le mode de vie renseigne sur le vécu quotidien et détermine les attentes et les perceptions. La vie quotidienne peut être approchée comme un système d'organisation sociale, ce qui implique un modèle typique de relations sociales.

L'autre dimension, et non des moindres, est celle qui a trait aux opinions et attitudes et renvoie à une approche psychosociologique. À Casablanca, les jeunes se reconnaissent des valeurs et des symboles communs. On évolue dans un contexte où le mode de vie urbain peut être approché comme un lot d'attitudes et d'idées. On peut pousser l'analyse plus loin et dire que les jeunes, citoyens en général et Casablancais en particulier, sont manipulés par des symboles et des stéréotypes construits par des individus non présents sur la « scène urbaine » mais qui ont le contrôle des instruments de communications. Casablanca s'intègre de plus en plus dans une société de masse dans laquelle « les moyens de communications de masse modèlent les individus : l'homme de la ville y devient plus passif et plus conformiste »². On baigne dans un microcosme social généralisé qu'on appelle communément la ville. Celle-ci sera considérée, sur un plan sociologique, comme un système social ou plus exactement comme « un sous-système dans le système social plus large de la société globale dans laquelle il est intégré »³.

Méthodologie

Puisque aujourd'hui l'heure est plus que jamais à la pluridisciplinarité, on ne peut qu'adhérer à cette approche qui permet d'appréhender la ville dans sa globalité. S'informer sur les habitants et leurs modes de vie, en combinant des données quantitatives – telles que les données démographiques – et qualitatives – tirées des entretiens et des observations sur le terrain – offre l'opportunité de donner à l'analyse toute sa pertinence en mettant en valeur les dimensions démographiques, économiques, sociologiques et psychologiques. C'est du moins ce que nous avons tenté dans cette étude circonscrite⁴.

2. Raymond Ledrut, *Sociologie urbaine*, Paris, PUF, 1968, p. 203.

3. Henri Janne, *Le système social*, Université libre de Bruxelles, Éditions de l'Institut de sociologie, 1968.

4. Nous avons emprunté un aspect d'une étude plus large et plus approfondie sur le célibat à Casablanca : Mostafa Aboumalek, *Mutations familiales et changement social : les déterminants sociologiques du célibat*. Thèse d'État en Sciences politiques. Faculté des sciences juridiques, économiques et sociales, Casablanca, 2006.

La démarche psychosociologique, comme son nom l'indique, offre la possibilité de cerner deux des principales facettes de la vie des Casablancais. Casablanca est leur lieu de vie, mais en tant qu'acteurs sociaux, ils contribuent à lui donner une certaine image ; une manière comme une autre de prendre le risque de « laisser aux personnes rencontrées le privilège de produire leur propre analyse du monde social tel qu'ils le voient »⁵. L'approche psychosociologique se présente comme étant « le langage du social, une manière de donner accès au "réel" de la vie quotidienne »⁶. Il n'est pas inutile de rappeler que l'objectif n'est pas uniquement de décrire Casablanca sur le plan sociologique ou démographique. Il s'agit aussi et surtout de la présenter à travers le vécu et le regard de ses habitants, en l'occurrence les jeunes célibataires. Mais pour comprendre et sentir l'environnement urbain, il est impératif de côtoyer de près les gens et les lieux, en se gardant de se conforter dans la position de surplomb de l'intellectuel, qui est une vision panoptique (voir sans être vu) qui sait en quelque sorte à la place des autres. Nous avons « revisité » les lieux en essayant d'avoir un regard et une image aussi objectifs que possible. Ce regard gagne en pertinence en étant nourri de témoignages du vécu casablancais. C'est cette image de Casablanca que nous souhaitons présenter.

En effet Casablanca constitue la toile de fond de cette étude collective et se présente comme un élément moteur dans le processus de socialisation et de développement socio-économique. Par conséquent, c'est au niveau de l'organisation et du fonctionnement même de la société globale que se situe l'explication tant spatiale que sociale de la ville. Celle-ci constitue un champ où se tissent des relations sociales et où la réalité est appréhendée selon le capital socioculturel dont on dispose. Ainsi notre attention portera sur un type socioculturel et non sur une réalité démographique ou une forme socio-économique. À ce titre, la ville – comme système social – possède des mécanismes d'intégration des individus, déterminés par la diffusion de valeurs culturelles dont le système est porteur.

Nul besoin de rappeler que le milieu socioculturel – le quartier qui nous a vus naître par exemple – se présente comme un élément moteur dans le processus de socialisation et de l'épanouissement de la personnalité. On finit par se forger une image de son quartier, de son milieu et de sa ville. Outre cette dimension psychologique, c'est au niveau de l'organisation et du fonctionnement de la société globale que se situe l'explication tant spatiale que sociale de la ville. Ainsi, notre attention portera sur un type socioculturel et non sur une réalité démographique ou une forme socio-

5. Fanny Colonna, *Récits de la province égyptienne ; une ethnographie sud-sud*, Arles, Sindbad/Actes Sud, 2004, p. 453.

6. *Ibid.*, p. 458.

économique. À ce titre, la ville comme système social possède des mécanismes d'intégration des individus, déterminés par la diffusion de valeurs culturelles dont le système est porteur.

Dans un pareil contexte, les acteurs sociaux n'évoluent pas d'une manière arbitraire dans le champ social qui constitue leur lieu d'habitation et reflète par là même leur origine sociale. Casablanca, à l'instar de toutes les mégapoles dans le monde, ne constitue pas une ville socialement homogène, elle est même l'expression d'une société composite⁷. L'une des manifestations du caractère composite de la ville apparaît à travers l'organisation et la gestion de l'espace. On assiste, depuis plusieurs années, à un éclatement de plus en plus accentué de la ville, reflet de fortes différenciations sociales et sociologiques de ses habitants. On assiste à l'émergence de nouveaux quartiers constituant des zones périphériques (Essalmia, Lissasfa, Sidi Maârouf, entre autres), qui connaissent une organisation socioculturelle et des relations sociales qui leur sont propres. Mais la ville, en tant que métropole, continue à être perçue comme le poumon économique du royaume. Cette mégapole, où les gens ont de plus en plus tendance à se sentir noyautés et engloutis dans le tas, offre néanmoins à ses jeunes célibataires une vie collective à travers les lieux de rencontre et les activités de loisirs, ce qui dénote la présence d'un marché matrimonial large et diversifié. On ne trouve nulle part ailleurs de tels avantages. Ces échanges collectifs sont vécus à la fois sous le signe de la convivialité et de la concurrence. Ils peuvent être matériels (cafés, parcs, cinémas) ou immatériels (amitiés, sociabilité, sexualité).

L'observation sur le terrain et les informations recueillies laissent entrevoir que la vie de quartier à l'ancienne (qui suppose convivialité, complicité et entraide entre les gens du quartier, *nass lhouma* est en voie de disparition. De même, les rapports sociaux entre quartiers voisins diminuent d'intensité. Persistent cependant certains îlots où les échanges et les rapports sociaux restent relativement intenses (bidonvilles et certains quartiers déshérités de la périphérie (Sidi Moumen, Lahraouiyyine). Le sentiment d'appartenance, d'identification et d'attachement au quartier (des années 1960 et 1970 par exemple) s'effiloquent ; on s'identifie de moins en moins comme un habitant de Derb Soltane (quartiers nés aux alentours du Palais

7. À ce titre, dans sa contribution à la définition sociologique de la société marocaine Paul Pascon estime que le Maroc n'est pas dans une situation de transition, puisqu'il n'y a pas un projet de réaliser une forme de société, considérée comme idéale. Il s'agit d'une société composite, en ce sens qu'on compose avec les traditions. On maintient, on soutient et on tolère des rapports sociaux d'un autre âge. « La grande maladie du Maroc, c'est la greffe des modèles et l'absence d'innovation ». Propos recueillis par Zakia Daoud, *Lamalif*, n° 94, janvier-février 1978.

royal sous le protectorat) ou de Lamdina Laqdim (ancienne médina limitrophe du port), sauf pour les nostalgiques du bon vieux temps. Le souci de préserver sa vie privée devient manifeste dans le traintrain de la quotidienneté, puisque les relations dominantes sont sinon impersonnelles, du moins superficielles. Subsistent néanmoins quelques fragments de familiarité et d'entraide dans les vieux quartiers de Casablanca (Derb Soltane, Lamdina Laqdim, Hay Mohammadi). Là, l'ancienneté d'installation, l'homogénéité générationnelle et sociale signifient également solidarité. Cela contribue en tout cas à neutraliser l'individualisme qui plane sur une grande ville comme Casablanca. La cellule d'habitation ou le « coin de rue » constitue le repère et l'horizon social des habitants du quartier. La chaleur sociale propre à la vie collective de quartier se manifeste de temps à autre, quoique plus faiblement que par le passé, à l'occasion d'événements heureux (mariage) ou malheureux (décès). Les rapports sociaux au niveau des unités de voisinage conservent de l'importance dans les catégories sociales défavorisées et chez les anciennes générations (qui manquent rarement l'occasion de papoter, d'échanger des informations, d'aller ensemble à la mosquée, bref de se tenir compagnie). Cet élan de sociabilité est très présent dans les couches pauvres vivant dans les zones périphériques. Cette manière d'être offre de l'intimité et constitue un refuge contre la froideur et l'indifférence de la vie urbaine ou urbanisée⁸, « un milieu où l'individu peut se libérer de l'emprise de la société organisée »⁹. Ce besoin de familiarité et d'échange humain constitue en lui-même une sorte de bouclier contre « l'agressivité extérieure » et une soupape pour faire face aux aléas de la vie quotidienne. Certains de nos informateurs positivent leur vision des choses, comme ce jeune célibataire (32 ans, comptable), qui estime que la sociabilité est salutaire dans une grande ville comme Casablanca :

8. Bon nombre de personnes âgées vivant à Casablanca sont issues du monde rural. Elles se rappellent constamment et avec nostalgie la chaleur et la simplicité des relations du terroir. C'est dire que les premiers Casablancais (du moins ceux qui se sont installés au lendemain du protectorat) sont originaires de la campagne. Bien que menée il y a 22 ans, l'enquête sur le choix du conjoint à Casablanca avait montré que sur un échantillon de 1 370 cas, uniquement 13 cas concernant les parents des conjoints casablancais (soit 1,37 % des cas) ont vu le jour à Casablanca. In Mostafa Aboumalek, *Qui épouse qui ? Le mariage en milieu urbain*, Casablanca, Afrique Orient, 1994, p. 103.

9. A. J. van der Staay, « Réflexions sur les besoins des familles dans les grandes agglomérations », in *Famille d'aujourd'hui*, colloque consacré à la sociologie de la famille, Éditions de l'Institut de Sociologie de l'ULB, 1968. Tous les auteurs y parlent de la famille comme ayant acquis une fonction essentielle, celle d'« affectivité ».

« il y a une grande diversité entre les gens, on en rencontre de tous les genres, ceux qu'on côtoie au travail diffèrent de ceux qu'on croise dans le quartier. Mais à mon avis, je trouve cela très enrichissant, on n'est pas obligé de ressembler à l'autre, elle me fascine cette diversité culturelle, cela permet de corriger pas mal d'idées reçues, comme par exemple les *'roubis* (population de souche arabo-orientale) sont agressifs, les amazighs sont avares, les fassis sont hypocrites... »

Cette étude s'inscrivant dans le cadre de ce qu'on appelle la « grande ville », celle-ci se trouve immergée dans la culture urbaine qui imprègne chaque moment de la vie quotidienne.

En effet, les transformations qui ont marqué les mobilités quotidiennes ces dernières décennies sont à la mesure des évolutions sociales, mais aussi économiques et culturelles observées dans le même temps. C'est vrai des mobilités des biens et de l'information, mais également des mobilités des personnes. À Casablanca, les mobilités quotidiennes sont de plus en plus intenses. Elles deviennent également plus diffuses. Elles ne se concentrent plus à certains moments de la journée et de la semaine, mais tendent à s'étaler au point que les notions d'heure de pointe perdent de leur sens. Imane, enseignante de 28 ans, schématise le phénomène ainsi :

« on se réfugie dans son activité quotidienne pour échapper au tumulte engendré par la circulation et la foule. Il m'arrive quotidiennement de sortir très tôt de chez moi pour ne rentrer que très tard le soir, même le petit déjeuner, il m'arrive très souvent de le prendre en taxi ».

Mohamed (comptable, 32 ans) enchaîne et entérine cette vision des choses, ce qui laisse penser qu'il mène un mode de vie similaire :

« ce qui me dérange, c'est le problème du transport, cela devient infernal, c'est pénible de se déplacer, une souffrance quotidienne ; il m'arrive très souvent de laisser tomber certaines occupations à cause de cela ».

Force est de constater que la périurbanisation, l'entrée massive des femmes sur le marché du travail, l'apparition de nouveaux modes de consommation, l'essor des activités liées au loisir..., autant d'évolutions qui ont transformé en profondeur ces dernières décennies les mobilités quotidiennes. Tout porte à croire que d'un modèle fordien (tout le monde fait le même déplacement, en même temps et à la même heure), on est en train de passer à un modèle post-fordien qui suppose que chacun se déplace à son rythme, en fonction d'horaires moins prévisibles. Dans un pareil contexte, force est de se demander si l'on peut parler d'une « ghettoïsation » des banlieues casablancaises (à l'instar de Sidi Moumen, Lissasfa, Lahraouiyyine et autres). La thématique du ghetto (telle qu'elle est observée dans les banlieues américaines comme le Bronx, Harlem,

Chicago... est d'actualité et s'impose, depuis les attentats du 16 mai 2003, comme l'un des lieux communs du débat sur la ville¹⁰. Les bidonvilles ont presque tous disparu. Leurs anciens « locataires » ont été « relogés » (ils ont dû payer leur logement de fortune) aux alentours des zones périphériques, déjà surpeuplées et situées bien en marge des lieux de travail et de sociabilité. Cette situation ne manque pas d'alimenter la spirale de la stigmatisation qui fait de ces banlieues populaires « autant de lieux maudits, synonymes d'indignité sociale et de relégation civique. Ils ont ainsi aggravé le poids de la domination symbolique que les habitants de ces cités doivent aujourd'hui subir en plus de leur exclusion socio-économique »¹¹. Une bonne partie de leurs habitants subissent une frustration permanente et intériorisent la rage silencieuse de la vie de tous les jours, qui fait de ces quartiers un champ de bataille perpétuelle pour la sécurité et la survie.

L'intensification comme la complexification des mobilités ne résultent pas seulement de cette urbanisation massive et quasi sauvage à laquelle on assiste depuis ces dernières années. Elle est aussi la conséquence (à moins qu'elle n'en soit la cause, ou les deux à la fois) de transformations sociales, économiques et culturelles. Parallèlement, le développement de la bi-activité à laquelle s'adonnent les jeunes Casablancais – bon gré mal gré –, la désynchronisation des temps sociaux, elle-même due à l'essor du temps libre et aux nouvelles organisations du travail, sont autant de caractéristiques qui donnent à la dynamique sociale et au caractère composite de la ville toute son ampleur.

Sur le plan psychologique, à travers la perception que les jeunes ont de leur ville, on peut dire que les mobilités sont très mal gérées et généralement perçues négativement, du fait des nuisances qu'elles occasionnent : engorgement de la circulation (comme cela a été signalé) mais aussi et surtout la pollution, le stress et l'insécurité, comme en témoignent les jeunes avec qui nous nous sommes entretenus :

« à mon avis, le grand problème à Casablanca, c'est le changement dans le désordre, il n'y a pas un schéma directeur qui permet à la ville d'évoluer d'une manière rationnelle, on assiste à un développement sauvage : on nous dit que la zone d'Ain Sebaâ est une zone industrielle, en fait on y trouve de tout, et Derb Omar qui est considéré comme un quartier commercial ne l'est plus ; les activités à caractère commercial se sont répandues partout, à Derb Ghallef, à Derb Soltane, au quartier Bernoussi... » (Hamid, banquier, 34 ans).

10. Loïc J. Wacquant, « De l'Amérique comme utopie à l'envers », in Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 263.

11. *Ibid.*, p. 26.

Et Nezha (cadre dans les assurances, 30 ans) de renchérir :

« je vis très mal ma vie de femme à Casablanca : manque de liberté insoutenable et harcèlement permanent, on n'est pas libre de ses mouvements, on est à la merci d'une insécurité totale, personne n'est épargné, pas même les policières qui sont constamment taquinées et/ou ne sont pas respectées ; c'est la ville du stress, je ne me vois pas vivre toute ma vie à Casablanca ».

Dans certains cas, mobilité et changement sont plutôt perçus comme la marque d'une plus grande autonomie et liberté individuelle. À ce titre, elles paraissent incarner les valeurs de la modernité :

« Casablanca est l'univers du travail, de l'avenir, de la course effrénée pour le gain, c'est la ville des opportunités où on a la perspective d'évoluer, elle rassemble toutes les couches et toutes les énergies ; il m'est difficile de vivre ailleurs » (Rachid, 35 ans, cadre dans une entreprise publique).

Sans doute, cette manière de voir les choses doit-elle être nuancée ; elle est le fait d'une minorité (jeunes, cadres, instruits). Mais pour le reste de la population casablancaise, la mobilité (fort relative d'ailleurs pour les catégories socioprofessionnelles défavorisées) est vécue comme une hantise et constitue de la sorte une source d'insécurité ou de refoulement.

En tout cas, les jeunes célibataires qui nous ont informé ne sont ni naïfs ni dupes (du fait de leur expérience professionnelle et de leur aptitude intellectuelle). Ils comprennent que mobilité rime avec flexibilité car elles répondent aux nouvelles exigences de la vie moderne à Casablanca. Désormais et comme chacun le sait, il ne suffit pas de bien travailler à l'école pour réussir, encore faut-il avoir les moyens et la capacité d'être mobile. Les jeunes n'occupent pas la même position sociale et n'entretiennent pas des rapports identiques avec leur espace social, « il n'y a pas d'espace, dans une société hiérarchisée, qui ne soit pas hiérarchisé et qui n'exprime les hiérarchies et les distances sociales »¹². Cela suppose, comme c'est le cas dans toutes les villes émergentes, que la position d'un individu dans l'espace social s'exprime dans le lieu et l'espace physique où il est situé. En outre, l'espace social n'est pas uniquement inscrit dans les structures spatiales, il l'est également dans les structures mentales qui sont le produit de l'incorporation de ces structures.

12. Pierre Bourdieu, « Effets de lieu », in Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 251.

Le vécu des Casablancais

Quand on circonscrit un phénomène social comme le célibat dans son contexte social, cela nous rappelle que la capacité de dominer l'espace (dans une ville où la concurrence est rude pour s'accaparer une place au soleil), notamment en s'appropriant (matériellement ou symboliquement) les biens rares (publics ou privés) qui s'y trouvent distribués, dépend du capital possédé. La proximité dans l'espace physique permet à la proximité dans l'espace social de produire tous ses effets, en admettant, par exemple, de profiter continûment des échanges et des rencontres à la fois fortuits et prévisibles qu'assure la fréquentation de certains lieux qui font partie des activités de loisirs auxquelles s'adonnent les jeunes Casablancais.

En effet, parce qu'elles conditionnent l'accès à l'emploi, aux loisirs, aux services, aux pratiques culturelles, les mobilités dans un espace social comme celui de Casablanca contribuent aussi à entretenir les débats autour des inégalités. Selon qu'on habite les centres-villes (il n'y a plus un centre-ville unique comme par le passé en raison de l'extension des zones résidentielles) ou les banlieues périphériques, selon la catégorie sociale à laquelle on appartient, son niveau de revenu..., les jeunes célibataires (garçons comme filles) n'ont pas accès de la même manière aux lieux de travail, de culture ou de loisirs. L'inégal accès aux différents types de services est accentué par une moindre compétence dans la gestion des mobilités, car les barrières peuvent être aussi de nature psychologique ou culturelle. À titre d'exemple, les déplacements des jeunes filles hors de leur espace familial et à certains moments de la journée (début de soirée ou tard dans la journée) sont source de peur, d'insécurité et de stress limitant ainsi leur capacité à profiter des lieux publics (cafés, parcs, cinémas...) qui représentent les lieux de rencontre et d'échange par excellence.

Au-delà de l'insécurité qui prévaut à Casablanca, les luttes pour l'appropriation de l'espace peuvent prendre une forme individuelle : la mobilité spatiale intra ou intergénérationnelle est un bon indicateur des succès et des échecs obtenus dans ces luttes et, plus largement, de toute la trajectoire sociale. Encore faut-il rappeler qu'il faut impérativement disposer des moyens matériels et symboliques pour s'approprier certains services et investir certains espaces. Ceux parmi les espaces qu'on peut considérer comme étant les plus fermés, les « selectifs », exigent à la fois un capital économique, culturel et social.

En définitive, l'autonomie grandissante des nouvelles générations – quand il s'agit de se mouvoir dans l'espace qui lui est réservé – prend bon an mal an le chemin d'une liberté attentive à la liberté d'autrui. Les règles du jeu social sont parfois mises en cause ou plutôt questionnées quant à leur justesse, mais

elles ne sont jamais refusées dans leur principe. Elles font partie d'un système de valeurs propre aux jeunes. Celui-ci subit des transformations notables de par les activités auxquelles s'adonnent les jeunes célibataires et à travers l'usage qu'ils font de leur temps libre. Faut-il rappeler que les jeunes constituent la catégorie de la population placée à la charnière des mutations sociales, subissent d'une part une action de socialisation en vue d'intérioriser les valeurs sociales dominantes, disposent d'autre part de la capacité de dévoiler les contradictions sociales et de négocier les limites de l'interdit. Les jeunes sont en ce sens de futurs agents de reproduction sociale ainsi que des acteurs porteurs de changement et d'histoire.

Ainsi, les loisirs font partie intégrante de la vie en milieu urbain, *a fortiori* dans une grande métropole. Ils incitent à cultiver des normes qu'on se doit de respecter. On y trouve son compte parce qu'on se sent reconnu et souvent même valorisé. À Casablanca, on assiste à la large diffusion d'un mode de vie à l'occidentale, vécu par bon nombre sous le signe du désenchantement. L'image en est fournie par les jeunes d'un certain âge, déscolarisés et en mal d'intégration à cause de la précarité et du chômage dont ils souffrent. Il n'empêche que les activités les plus prisées et les plus accessibles par les jeunes sont celles qui favorisent la rencontre et l'échange (cafés, promenades, conversations). Les jeunes donnent l'impression de couler des jours tranquilles.

En réalité, pauvreté, précarité, ennui, absence d'encadrement handicapent leur vie quotidienne et hypothèquent leurs perspectives d'avenir. L'environnement dans lequel ils évoluent ne suscite guère des activités saines et rentables. Casablanca souffre cruellement d'infrastructures sportives et culturelles susceptibles de prodiguer aux jeunes l'occasion de s'extérioriser et de s'épanouir. Mais en attendant, ils s'accordent le droit de rêver à des jours meilleurs. Ils sont livrés à eux-mêmes et composent avec leur réalité selon les moyens du bord. Le vécu du temps libre en tant qu'activité sociale suppose l'adhésion à des modèles culturels nouveaux de plus en plus répandus à Casablanca. « Café » et « mixité », deux forces d'emprunt et d'adaptation¹³. Dans cette mouvance, les différenciations entre les sexes tendent à s'estomper. Ces modèles de comportement à travers la gestion du temps libre tendent à atténuer les discriminations culturelles et à instaurer une culture du dialogue et de l'échange. On réalise dans ce cas de figure que les modèles modernistes constituent toujours l'apanage des grandes villes et des groupes sociaux prédisposés à adhérer aux valeurs nouvelles et plus ou moins outillées pour le faire (école, travail), et c'est parfaitement le cas des jeunes Casablancais.

13. Mostafa Aboumalek, 2006, *op. cit.*, tome 2, p. 240.

À Casablanca, on peut dire qu'un processus de transformation des valeurs est entamé (depuis au moins trois décennies), mu par la capacité et le désir d'évolution, d'échange culturel et d'intégration de valeurs nouvelles. Ce processus prend de l'ampleur et de la vitesse dans une grande métropole où les ingrédients du changement social sont beaucoup plus réunis qu'ailleurs. La scolarisation et l'activité professionnelle font partie de ces valeurs nouvelles qui permettent l'émergence d'une jeunesse et de célibataires qui se reconnaissent de moins en moins dans les valeurs traditionnelles qui régissent les rapports entre les sexes. La vie sociale à Casablanca semble s'avancer vers le type de société industrielle où l'emprise des organisations « rationnelles » (école, entreprise) prime sur celles des cellules sociales « naturelles », telles que la famille ou le quartier par exemple.

Mais ce processus ne se fait pas sans heurts, ni contradiction. Les jeunes Casablancais vivent souvent douloureusement de tels paradoxes entre une idéologie glorifiant l'épanouissement de l'être et une réalité faite d'autorité et de soumission, entre un paysage économique stimulant les désirs de consommation et la précarité que subit une frange non négligeable de jeunes Casablancais. On s'empresse à acquérir la capacité à endurer les problèmes que l'homme rencontre dans sa vie de tous les jours, à commencer par le rythme infernal imposé par le *modus vivendi* casablancais. Ainsi, parmi les choses pour lesquelles on doit peiner, il y a celle d'apprendre à gérer son temps. Gérer est une manière de dire, car au fond, on est quotidiennement confronté à une équation de 3^e degré, qui consiste à établir un équilibre entre l'impératif professionnel, le plaisir des loisirs et la chaleur familiale :

« mes parents me parlent souvent du "bon vieux temps", où l'on organisait des veillées familiales, on discutait, on riait, on chantait, on ne sentait pas passer le temps ; alors qu'aujourd'hui, le stress n'épargne personne, on vit mal sa vie, celle-ci n'a plus de saveur... » (Imane, enseignante, 28 ans).

Mais au-delà du désenchantement et au fil du temps, la vie juvénile (et à travers elle le célibat) se présente comme l'apprentissage de l'autonomie, au plein sens du terme. On possède en soi des capacités et une énergie permettant de s'adapter et de vivre avec les autres, plus particulièrement les pairs. On investit partout des lieux où l'on peut s'exprimer, s'extérioriser et s'affirmer. Il n'empêche que les jeunes filles en particulier (du moins celles qui nous ont livré leurs expériences) occupent une position inférieure à l'intérieur d'un univers privilégié (cadres, instruits). La discrimination sociale selon le sexe n'est pas difficile à démontrer dans toutes les sphères de la société. Une expérience d'autant plus douloureuse que cet univers dont elles font partie juste assez pour éprouver leur abaissement relatif, est situé plus haut dans l'espace global.

En outre, le milieu et l'entourage au sein duquel évoluent les jeunes Casablancais – et ce tant qu'ils sont célibataires – contribuent d'une manière ou d'une autre à la stigmatisation de leur statut et de leur identité, en y voyant une sorte de déviance. Cette stigmatisation s'étend au-delà des jeunes et finit par percevoir Casablanca comme le lieu de « débauche » en raison de la permissivité qui caractérise la dynamique relationnelle des jeunes Casablancais. Certes, les apparences restent les apparences, mais il n'empêche que ces jeunes recèlent en eux-mêmes de profondes attentes. Le décalage qui tend à s'instaurer entre ce que l'on veut et ce que l'on vit n'a jamais été aussi grand qu'aujourd'hui. Une misère de position, faite de petites misères et qui constitue une composante de la grande misère dont souffre ce groupe social. On subit un célibat difficilement gérable et stigmatisant dans la mesure où l'institution matrimoniale tend, depuis toujours, à définir complètement l'identité sociale.

Très souvent, comme l'ont montré les données de l'enquête sur le célibat à Casablanca, on n'a pas d'autres choix que de s'abandonner au désespoir de soi, en reprenant à son compte l'image totalement négative que renvoient les verdicts de la famille, de l'entourage et même des autres que l'on côtoie dans la vie de tous les jours. Les autres sont en particulier les jeunes – bien que minoritaires – qui ont poussé leurs études plus loin et qui jouissent d'un statut socioprofessionnel respectable. Ils ont les moyens matériels et psychologiques de mieux gérer leur célibat, mais surtout de se mouvoir dans une mégalopole comme Casablanca. Ils accèdent plus facilement aux activités culturelles et de loisirs. Ils parviennent à entretenir une sociabilité qui renvoie à cette idée que c'est dans le regard des autres qu'ils voient la confirmation de leur existence, qu'ils se sentent à la fois semblables et différents et qu'ils peuvent trouver les sources de l'amour et de l'estime de soi. Nous avons tous besoin d'être reconnus par autrui pour exister, et cela est vrai pour toutes les catégories de jeunes. Que l'on cherche à être perçu comme leur semblable ou comme différent d'eux, les autres nous confirment notre existence.

Vue d'ensemble

Nous avons essayé de reproduire en interprétant les témoignages que nous ont confiés des jeunes filles et des jeunes gens à propos de leur existence et de leurs difficultés d'exister dans ce macrocosme social qu'est Casablanca. Nous avons aussi rapporté les causes et les raisons qu'ils ont d'être ce qu'ils sont. Loin d'être soucieux de ce qu'ils vivent, les jeunes s'investissent dans la vie professionnelle ; une réussite pour combler la

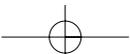
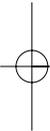
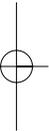
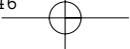
frustration permanente causée par l'esseulement et le dénigrement. Le voyage en solo perdure et tend à devenir une aventure accablante. Mais rien de tout cela ne les empêche de faire contre mauvaise fortune bon cœur ; preuve en est qu'ils mènent leur barque en quête d'eux-mêmes et de reconnaissance.

Nos acteurs sont les témoins privilégiés des changements effrénés que connaît leur ville. Cause ou conséquence de nombreuses évolutions sociales, économiques, culturelles, les mobilités deviennent une entrée pertinente pour comprendre nombre de débats de société actuels. Parler de mobilités, c'est également et surtout parler de la ville elle-même et son devenir. De fait, elles participent à la production de nouvelles formes urbaines de plus en plus étendues, hétérogènes, polynucléaires, c'est-à-dire organisées autour de plusieurs centres. La question des mobilités amène à poser un autre regard sur la ville en ne l'appréhendant pas seulement en termes d'agglomération, mais aussi comme mouvement.

André Adam affirme, à juste titre, que lorsqu'on a dit de Marseille qu'elle était en France la porte de l'Orient, Casablanca a été pour le Maroc la porte de l'Occident. C'est par elle que sont entrés les instruments matériels et intellectuels de la grande mutation qui fait passer le Maroc – à l'image de Casablanca – de l'âge des civilisations traditionnelles à l'ère de la civilisation technicienne et dont la ville elle-même a été le théâtre privilégié¹⁴.

Tel est le destin des « mégapolis » : si le XIX^e siècle les a vues naître en Europe et en Amérique, le XX^e et le début du XXI^e siècle n'annoncent pas leur déclin mais seulement leur prolifération à la surface du globe.

14. André Adam, *L'histoire de Casablanca (Des origines à 1914)*. Publication des Annales de la Faculté des lettres (Aix-en-Provence), Éditions Ophrys, nouvelle série, n° 66, 1968, p. 176.



Portrait d'une ménagère casablancaise

Fadma AIT MOUS

« La ménagère pousse le caddie, compte les sous du porte-monnaie, et elle est nombreuse. La ménagère est une force politique, économique, culturelle. Femme sans frontières, elle est multi-couleurs, multi-langues et citoyenne du monde » (<http://www.lamenagere.net/a-propos/>)

Mercredi 13 juin 2007, Saadia accepte que je l'accompagne à souk Larbâ (souk de mercredi) de Sidi Othmane où elle fait ses courses. Vêtue d'une djellaba vert clair et d'un foulard jaune, munie d'un petit sac à provisions, j'en déduis qu'elle ne fera pas de grands achats ce jour-là. Au boulevard Commandant Driss Lharti, dit communément Chari' Chejar (boulevard des arbres), on prend le bus ligne 28, cela coûte 3,50 dirhams. Saadia m'explique qu'on aurait tout aussi bien pu prendre le grand taxi, mais cela aurait coûté 4 dirhams. Cette petite différence compte énormément pour cette ménagère qui doit gérer son budget au compte-gouttes.

Saadia, une femme au foyer ménagère¹ de milieu modeste, habite Hay Sbata². En plus du travail proprement ménager (en termes d'activités domestiques : cuisine, lessive, ménage, éducation des enfants, etc.), le terme « ménagère » désigne essentiellement la femme qui s'occupe de l'approvisionnement en différents biens quotidiens (aliments, vêtements, etc.) et de la gestion financière du foyer. Contrairement au sens commun selon lequel une femme au foyer ne « travaille pas », Saadia revendique un statut à part entière. Pour cette prescriptive des provisions du foyer, elle fait bel et bien partie de la population active puisqu'elle travaille pour ses enfants.

« Eh oui ! C'est mon métier à moi. Je travaille pour mes enfants [...] Chez moi, je fais tout par moi-même, je fais tout le ménage et je m'occupe de mes enfants... Je suis femme au foyer depuis que je me suis mariée... Je m'occupe du panier depuis le jour où je suis venue chez le mari... Il me fait porter toute la responsabilité) ».

Le mari est ici absent au sens propre comme au sens figuré. Pour le désigner, Saadia en parle en ces termes, il, lui, le mari (*rajel*) ou encore *rajli* (litt. mon homme) :

« Il me dit de faire ce que je veux. Il me donne l'argent, et il me dit de me débrouiller... Il n'a pas le temps. Dès qu'il ferme son local, il part directement rejoindre ses amis, il ne rentre que vers 23 heures ».

Une fois son travail fini, il s'adonne à son sport favori : avant c'était le foot et actuellement il joue aux boules. Et lorsque Saadia lui reproche de ne pas lui apporter de l'aide pour la gestion du foyer, il lui répond : « en toi, il y a l'homme et la femme » (*nti fik rajel ou lemra*).

Origines

Saadia est une *mezabiya* d'origine. Elle est née en 1955 à Sidi Hajjaj³, au sein d'une famille composée d'un père, fellah de son état, et d'une mère, femme au foyer, et de trois frères et sœurs.

1. Afin d'éviter toute ambiguïté, précisons d'emblée que le terme « ménagère » signifie ici femme au foyer mariée s'occupant de son ménage en termes d'approvisionnement en différents aliments et de gestion du budget du foyer, et non en termes de femme de ménage (bonne, domestique). Signalons par ailleurs, qu'au Maroc, une femme au foyer ne fait pas toujours ses courses, c'est en général une activité du mari. À ce propos, Saadia nous donne son avis sur les femmes au foyer. Elle considère que « les femmes ne sont pas égales. Il y a celles qui font tout le ménage par elles-mêmes, et il y a celles qui ont une bonne. Il y a celles qui ont leurs filles qui les aident comme Fatna, ma sœur, par exemple. Et il y a les pauvres qui doivent s'occuper du foyer et sortir faire du commerce pour subvenir aux frais du foyer (elles jouent le rôle de l'homme et de la femme). Et il y a celles qui ont des conditions meilleures, et ont une bonne mais elles ne savent ni gérer le budget du foyer ni faire le marché. Bref, il y a beaucoup de différences entre les femmes au foyer, ce n'est pas pareil. Il y a aussi les femmes au foyer riches : parmi elles, il y a celles qui font le marché par elles-mêmes... »

2. Sbata est un quartier résidentiel populaire. Il est situé entre Aïn Chock, Sidi Othmane, Hay Salama et avenue Driss el Harti. Il a accueilli des marées humaines venues surtout de la région de Chaouia mais aussi d'autres coins du pays.

3. Administrativement, Sidi Hajjaj dépend de Chaouia Ouardigha.

Saadia arrive à Casablanca à l'âge de 5 ans après le décès de sa mère. Élevée par sa cousine, elle a donc grandi à Dar el Baida. À l'époque, elle habitait près de la mosquée Sounna au quartier Polo. Et vers l'âge de 14, 15 ans, elle est retournée à Sidi Hajjaj. « À l'époque, mon père était encore en vie. Mais je ne restais pas longtemps au bled, je venais très souvent à Dar el Baida ». D'après ses estimations, elle est donc à Casablanca depuis environ 47 ans. Elle a vécu ainsi entre le bled et Casablanca jusqu'à son mariage en 1978 à Casablanca.

Son mari n'est autre que son cousin germain. Il loue un petit local dans lequel il fabrique des chaises, à Hay Sbata. Ils ont cinq enfants : deux filles et trois garçons. Les deux garçons aînés (nés en 1980 et 1981) sont bacheliers et ont ensuite suivi une formation professionnelle à Aïn Borja⁴. L'un d'eux, technicien en textile, effectue actuellement un stage dans une société d'export. Et l'autre, technicien frigoriste, contribue au budget familial. La fille (née en 1985) fait un stage en infographie dans une imprimerie au Maârif. Et les deux autres, plus jeunes (1990 et 1993), sont encore au collège.

Contrairement à son mari qui a quitté l'école au CM2, Saadia n'a pas fait d'études. « Je n'ai pas fait d'études ni à la mosquée ni à l'école, rien ». Par ailleurs, elle ironise sur l'apprentissage des activités domestiques et ménagères en disant : « j'ai juste appris la *qassriya* (plat pour faire le couscous), la cocotte et le panier ».

Déménagements

Saadia n'a pas toujours habité au même endroit à Casablanca. Depuis son mariage, le couple a déménagé six fois, sans toutefois s'éloigner de Hay Sbata. Au tout début, ils ont habité chez l'oncle maternel du mari qui leur avait loué une chambre dans sa maisonnette. Saadia s'occupait de tout le ménage, elle faisait la cuisine pour tout le monde (l'oncle du mari, sa femme, ses sept enfants, elle et son mari), la lessive, la préparation du pain... Son mari – qui gagnait bien sa vie à l'époque – lui donnait l'argent et elle s'occupait de tout. L'oncle qui jugeait toutes ces dépenses inévitables, leur a demandé de chercher un autre loyer :

4. L'Office de la formation professionnelle et de la promotion du travail (OFPPT) : <http://www.ofppt.org.ma/>

« son oncle nous a demandé de quitter et d'aller louer ailleurs, car il a vu qu'on dépensait beaucoup sur ses enfants et il a trouvé que ce n'était pas équitable puisqu'on n'était que deux alors qu'eux sont nombreux, donc ce n'était pas équitable puisqu'on payait le loyer de la chambre en plus du marché et du budget ».

C'est là qu'ils ont loué, en association avec une proche parente, une maison chez des Chleuhs « près du cinéma Al madina. Le loyer était de 153 dirhams (en 1979) ». Ils y sont restés deux ans. En 1981, ils l'ont quittée pour louer un autre appartement⁵ à 325 dirhams et ils y sont restés cinq ans. Vers 1986, ils ont déménagé à Hay Moulay Rachid, près de la faculté des sciences. La belle-mère de Saadia habitait dans un bidonville et lorsque l'État a fait bénéficier aux habitants dudit bidonville d'habitats salubres, Saadia et son mari se sont associés avec elle pour bâtir⁶. Ils y sont restés peu de temps avant de retourner à Hay Sbata pour acheter un appartement au croisement du boulevard Oued Dahab et du boulevard El Joulane. Saadia situe la cause de ce nouveau déménagement dans le fait que Hay Moulay Rachid est « mauvais » et qu'elle a eu peur pour ses enfants :

« Là-bas, le Hay est mauvais (*khayeb*) ; j'ai eu peur pour les enfants, j'ai eu peur qu'ils apprennent de mauvaises choses ; il y a beaucoup de clochards, d'alcooliques et de sniffers ».

Enfin « parce que les enfants ont grandi et ont besoin de plus d'espace », le mari a vendu sa part et a acheté la maisonnette actuelle. Même si cette dernière n'est pas encore toute équipée (couverture du toit d'étain, pas de douche), la possibilité de pouvoir acheter une maison pour une famille aussi modeste que celle de Saadia renseigne sur les représentations sociales de certaines catégories sociales. D'abord l'acquisition d'une maison à soi est très souvent assimilée à une sorte de garantie contre les aléas de la vie. Le terme qu'utilise Saadia à ce propos est *dwira*, une petite maison mais à soi. Ensuite, l'épargne est érigée ici en valeur et le savoir-faire de Saadia en la matière est synonyme de son endurance au profit de sa famille.

5. En rez-de-chaussée de la maison où a eu lieu notre entretien.

6. Pratique courante dans la mesure où les habitants du bidonville n'ont pas les moyens financiers pour construire ; ils s'associent avec d'autres personnes.

Calendrier journalier des activités domestiques

Celui de Saadia se présente ainsi.

Matinée	Après-midi	Soir
<ul style="list-style-type: none"> – réveil vers 7h ou 7h30 – faire sa prière – préparer le petit déjeuner – ménage (ranger, balayer et passer la serpillière) – préparer le pain – préparer le déjeuner – présenter le repas du déjeuner – faire la vaisselle 	<ul style="list-style-type: none"> – sieste – lessive (ce n'est pas une activité quotidienne) – laver, faire sécher et trier le blé (n'est pas une activité quotidienne) – vers 17h ou 18h, aller au souk pour l'approvisionnement en aliments (2 à 3 fois par semaine) 	<ul style="list-style-type: none"> – préparer le dîner – rangements à la maison – faire la vaisselle – regarder la télé – se coucher vers 23h30

Pour elle, « c'est un calendrier permanent, c'est toujours pareil », sauf en été où elle va au bled pour un mois de « vacances ».

Loin d'y voir une pénible charge, Saadia considère que les travaux domestiques, dans tous leurs détails, sont passionnants. À travers la description minutieuse de ses différentes activités, elle met en valeur la dimension ludique de son savoir-faire :

« tu sais moi, tout ce travail, je m'y suis habituée, c'est devenu normal pour moi, malgré tout le ménage, le marché, le port du panier lourd, tout ça je m'y suis habituée. Je le fais avec plaisir (*makaybqâch fiyya lhal*) ».

Ce genre de sentiments est généralement dominant chez les ménagères qui combinent ce qui est une « corvée » nécessaire et indispensable, par une certaine compensation qui peut prendre diverses formes (par exemple se faire un petit cadeau en s'achetant quelque chose pour soi, etc.).

Par ailleurs, Saadia se dit *hâdga*. Ce terme désigne l'une des qualités que l'épouse, traditionnellement, doit avoir au Maroc. Cette valeur qualifiée de « grappe de qualité » est souvent associée au statut de femme au foyer. Une femme *hâdga* est « une femme avisée et intelligente. C'est aussi une femme vivace (l'opposé d'une femme paresseuse), qui se réveille tôt, n'arrête pas de faire le ménage, etc. La *hâdga* réfère donc à une vivacité mentale et physique »⁷.

7. Voir à ce propos le rapport sur les valeurs du RDh50 :

http://www.rDh50.ma/fr/pdf/rapports_transversaux/valeura474pages.pdf

***Al massrouf*⁸ (dépenses) : gestion et économies**

Saadia dispose chaque mois d'une somme de 1 800 dirhams que son mari lui remet après avoir payé le loyer de son local et mis de côté son argent de poche. Cette somme, qui peut sembler modique pour d'autres portefeuilles, lui sert à régler plusieurs choses : les factures, la nourriture, les vêtements, la santé de toute la famille, etc. Pour savoir comment elle arrive à tenir tout le mois avec une telle somme, elle dit user de plusieurs astuces. Elle commence par payer les factures d'eau et d'électricité. Elle paye entre 200 et 230 dirhams par mois alors que ses voisins en paient, par exemple, 1 500. Son astuce ? Elle économise l'eau :

« Je ne gaspille pas l'eau parce que je fais la lessive à la main, je n'ai pas de machine à laver, donc j'économise un peu. D'autre part, je n'ai pas de douche (on ne l'a pas encore installée à la maison). Et si on veut prendre une douche, on fait chauffer une bouilloire d'eau et c'est tout. C'est la réalité ! »

Par ailleurs, Saadia utilise quatre bouteilles de gaz butane par mois parce qu'elle possède, en plus de la cuisinière, le four à pain. Cela lui coûte 160 dirhams par mois, le prix d'une bouteille étant de 40 dirhams.

Saadia doit aussi payer les frais de soin de sa fille cadette qui est malade⁹ : une ampoule buvable qui coûte 36,50 dirhams (x 4 = 146 Dh/mois) et des comprimés : 51,50 dirhams par mois. De plus, elle paie 100 dirhams pour voir le médecin spécialiste traitant sa fille à l'hôpital Averroès (Mourizgou). Pour les analyses que doit effectuer sa fille tous les trois mois, elle dispose du certificat d'indigence, ainsi elle ne paie que la moitié des frais.

Cette somme de 1 800 dirhams comprend aussi les frais du bus et éventuellement le repas du déjeuner de quatre de ses enfants. Elle répartit cet argent comme suit :

- 10 Dh/jour pour sa fille qui fait le stage d'infographie au Maârif ;
- 15 Dh /jour pour le fils qui fait son stage à l'export. Cette différence entre la fille et le garçon est due au fait que la fille rentre déjeuner à la maison, elle ne travaille en fait qu'une demi-journée ; soit la matinée, soit l'après-midi.
- 2 Dh pour chacun des plus jeunes qui sont au collège, mais uniquement de temps en temps. Ils vont à l'école à pied.

8. *Sayr* (pl. *swayer*) est l'autre terme utilisé par la ménagère pour désigner les dépenses du foyer.

9. « Ma fille souffrait d'anémie dont elle a été soignée mais cela lui a laissé en quelque sorte des séquelles, des rhumatismes. Cela fait deux ans que je la soigne et grâce à Dieu, elle va mieux. Mais elle doit encore suivre le traitement durant deux ans ».

Saadia fait ses courses alimentaires aussi bien à la *swiqa*¹⁰ qu'aux souks hebdomadaires à la périphérie de la cité blanche¹¹, qui reculent toujours face à l'accroissement urbain. Saadia avait l'habitude de faire le marché une fois par semaine au souk Larbâ où elle dépensait environ 80 à 100 dirhams. Maintenant, elle s'approvisionne dans la *swiqa*, deux à trois fois par semaine, à côté de chez elle, et y dépense environ 20 dirhams, ce qui lui revient à peu près à 60 dirhams par semaine (240 Dh/mois). Remarquons que ces dépenses ne concernent que les légumes et les fruits.

Dans son calendrier journalier, Saadia nous a signalé qu'elle faisait son marché en fin d'après-midi (vers 17 ou 18 heures). Même si elle ne le dit pas explicitement, c'est une autre de ses astuces pour économiser, car à ce moment de la journée, les prix sont très bas, mais la qualité des aliments aussi.

Une autre astuce pour économiser consiste en la préparation du pain. Saadia utilise essentiellement le blé qu'elle achète au bled en été. Elle ne l'achète pas sur le budget du foyer, mais plutôt l'argent qu'elle gagne d'un petit projet qu'elle avait initié à Sidi Hajjaj pour aider son frère. Le projet était d'élever des ovins dont la vente assure à Saadia entre 1 000 et 1 300 dirhams par an. C'est avec cet argent qu'elle achète 300 kg de blé (= 3 grands sacs) au souk du bled. Elle ramène ce blé à Casablanca et elle paie le prix du transport, environ 15 dirhams le sac : « Ce blé m'aide, ça me permet d'économiser un peu. Et c'est aussi un aliment sain et ma famille s'y est habituée ». Elle le lave, le fait sécher au soleil, et le trie avant de l'envoyer au moulin pour le moudre. Le prix du moulin n'est pas cher : ça coûte 0,50 Dh/kg ; Saadia dépense environ 20 dirhams par mois pour moudre le blé. À cela, elle ajoute la farine, elle en achète environ 50 kg par mois (environ 150 Dh).

À l'instar de Saadia, plusieurs autres familles ramènent du blé de leur parenté rurale. Ce produit constitue une partie importante de l'approvisionnement alimentaire pour les foyers modestes. Ce type d'aide de la parentèle s'inscrit dans les transferts générationnels et les réseaux urbains ruraux.

10. Petit marché de quartier (pour vente de denrées alimentaires). La *swiqa* fonctionne dans plusieurs quartiers comme commerce de proximité.

11. En plus du souk Larbâ de Sidi Othmane, il y a le souk de Sidi Messaoud (dimanche) ; souk Lakhmis (jeudi) de Madiouna, souk Sbite (samedi) de Tit Mellil. Il s'agit, comme dit M. Laoudi d'une « vieille tradition rurale transférée en ville ». M. Laoudi, *Casablanca à travers ses petits entrepreneurs de la pauvreté : aperçu sur les micro-activités marchandes de rue dans une métropole maghrébine*, Casablanca, Faculté des lettres et sciences humaines, 2001, p. 147. Par ailleurs, parce qu'ils sont situés à la périphérie de la ville, on peut les qualifier, à l'instar de F. Mermier, de « porte de la ville » dans la mesure où ils sont un relais entre la ville et le monde rural et autres alentours (F. Mermier, *Le Cheikh de la nuit, Sanaa : organisation des souks et société citadine*, Paris, Sindbad-Actes Sud, 1997, p. 12 et 71).

Toujours pour économiser, Saadia n'achète les habits neufs que pour les enfants cadets et uniquement pour les cérémonies religieuses.

Et si Saadia réussit le plus souvent à gérer son budget sans problèmes, il n'en est toujours pas le cas dans certaines circonstances, où elle doit faire face à des frais imprévisibles :

« Ce déséquilibre du budget est causé surtout si j'ai des frais qui n'étaient pas prévus. Par exemple, les invités ; tu dois ajouter sur l'argent du marché ordinaire, c'est nécessaire. Il y a aussi les urgences (maladie...). Surtout les invités, ils « cassent » le budget. Car tu dois absolument ajouter à ce que tu dépenses d'ordinaire, pour préparer autre chose que d'habitude. Sans parler des dépenses lors du Ramadan... ».

Pour résoudre ce problème, Saadia se contente d'informer son mari qu'elle n'a plus d'argent. Ce dernier se débrouille pour en emprunter à ses amis. Saadia emprunte rarement l'argent à ses voisins ou sa famille. Même si ces voisins lui conseillent de devenir membre d'une tontine (*darete*), elle refuse dans la mesure où elle ne possède pas d'argent suffisant pour y participer : « Mon budget me suffit à peine pour mes enfants et la vie ».

Avec tout ce *sayer* (frais et dépenses), Saadia n'arrive plus à épargner comme dans le passé. Auparavant, lorsque son mari gagnait bien sa vie, elle avait réussi à faire, en bonne fourmi, des économies en argent et en or. Soulignons ici que Saadia est considérée comme « *mra dial zmane* ». En dialectal marocain, ce qualificatif résume la femme idéale qui possède de la patience, de l'endurance (*sbar*) et qui sait faire des économies. Mais elle a tout dépensé pour ses enfants et leur scolarité :

« Les enfants ce n'est pas facile, rien que pour payer la scolarité d'un seul, ce n'est pas évident. Actuellement, je me suffis tout juste à peine avec le budget ».

***Lgouffa* (le panier) : approvisionnement et pratiques de la ville**

Saadia ne fait pas ses courses dans un seul endroit. À travers ses déplacements pour l'approvisionnement en différents aliments et biens (légumes, fruits, viande, vêtements...), elle nous décrit en fait ses pratiques de Casablanca et nous dessine sa cartographie de la ville dont elle définit l'« extérieur » et l'« intérieur ». En diversifiant ainsi ses lieux d'acquisition, elle donne à chacun un sens particulier en relation avec un aliment. Cette diversification des espaces marchands s'avère ainsi bien pensée par Saadia qui précise ses descriptions (tel produit acquis dans tel endroit pour telle raison) dont elle retire une certaine satisfaction. Car elle met en valeur sa compétence et son habileté dans sa « course au produit à moindre coût ».

Saadia avait l'habitude de s'approvisionner en légumes et fruits une fois par semaine au souk Larbâ qu'elle situe proche du marché de gros de Sidi Othmane, près de Hay Lalla Meriem. C'est dans ce même souk qu'elle vendait les produits de sa couture. Pour s'y rendre, elle prend le bus 28 ou le 107 et le grand taxi. Mais cela faisait environ trois mois qu'elle n'y allait plus pour y acheter des légumes : elle est fatiguée, commence à avoir mal aux genoux et n'a plus de force pour supporter le poids du panier. Même en utilisant un panier à roulettes qu'elle tire, elle a certaines difficultés :

« Lorsque je demande aux gens de m'aider à faire monter mon panier dans le bus, il y a ceux qui m'aident et ceux qui m'ignorent, alors je me bats jusqu'à ce que je le fasse monter lentement ».

Elle fait désormais son marché dans la *swiqa*, juste à côté de chez elle, près de la grande mosquée de Sbata. La *swiqa* en question n'a pas de nom, cela fait une année environ que les vendeurs de légumes et fruits s'y sont installés avec leurs charrettes. Saadia y va à pied, avec son panier à roulettes, pour s'approvisionner en légumes et fruits deux à trois fois par semaine : « avec ce panier, je marche un peu, et je me repose un peu jusqu'à ce que j'arrive à la maison ». À défaut d'établir une liste de ses besoins avant d'aller au marché, Saadia qui ne sait pas écrire y va tout de même avec la liste établie dans sa tête :

« j'y vais en sachant ce que je veux acheter et je n'apporte avec moi que l'argent qui me suffira pour cela. Et si mon regard rencontre une chose qui me plaît, je ferme les yeux et je suis mon chemin » (*Rires*).

Si la consommation des légumes est quotidienne dans la famille de Saadia, tel n'en est pas le cas pour la viande. La viande reste une consommation « de luxe » que Saadia ne peut s'offrir que rarement et encore faut-il aller la chercher loin, à « l'extérieur de la ville », là où les prix sont un peu moins chers :

« Si je veux acheter de la viande, je sors au souk à l'extérieur (souk hebdomadaire qui a lieu à l'extérieur de Dar el Baida), c'est comme le souk hebdomadaire du bled (*'aroubiya*) je vais par exemple au souk Madiouna, ça s'appelle souk al-Khamis car il a lieu hebdomadairement le jeudi ; ou bien je vais au souk Sabte dit Sbite à Tit Mellil qui a lieu chaque samedi ».

Le prix de la viande rouge est un peu moins cher dans ce genre de souk comparé à l'« intérieur » de la ville (Une différence de 10 Dh/kg). Et pour acheter du poulet, Saadia va à l'abattoir, près de Hay Mohammadi : « par exemple, si je l'achète ici à 18 dirhams, là-bas je le prends à 8 dirhams ». Elle justifie ces déplacements en ces termes :

« d'abord, on achète la viande fraîche, neuve et bonne ; ensuite le prix est moins cher et enfin le vendeur ne triche pas avec la balance (*el mizâne wafi*) ».

Pour se rendre au souk Madiouna, Saadia prend le bus 300 (4 Dh) et ensuite une charrette (*karwila*) à 2 dirhams. Pour aller au souk Sbite, elle prend le bus 143, et une fois arrivée à Sabte, elle prend le grand taxi (7 Dh). Saadia effectue rarement ses déplacements, environ une fois tous les trois mois. C'est l'occasion aussi pour elle de changer d'air : « j'y vais pour acheter un peu de viande et aussi pour me balader un peu, me défouler... ».

Pour l'achat du poisson, Saadia s'approvisionne dans un marché à Sbata où l'on vend de tout. Mais elle n'y achète que le poisson, car c'est un marché trop cher pour son budget.

Saadia se déplace à Garage Allal pour acheter les épices (*al-'atriya*). Elle dit s'être habituée à cet endroit depuis son mariage pour ce type d'achats :

« J'ai pris l'habitude d'y acheter les ingrédients, que ça soit pour ramadan, la fête du mouton ou pour le reste de l'année. De plus, il y a du mouvement là-bas, les gens y achètent beaucoup les ingrédients, donc ces derniers ne sont pas périmés ; et en plus je connais bien les vendeurs. Et même la balance est bien là-bas, on n'y triche pas (*la 'bâre meziane zwine*), j'achète la quantité dont j'ai besoin et une fois consommée, j'en rachète. Pour m'y rendre, je prends le bus 81... ».

Le souk Larbâ reste le lieu préféré de Saadia lorsqu'elle veut changer de salon, acheter des matelas ou d'autres fournitures pour la maison. C'est un souk économique, à la portée de son budget :

« par exemple si je veux changer les matelas de mon salon, j'y vais car j'y trouve un prix bien meilleur qu'à la *qissariya* de Derb Omar ou Koréa. Le prix y est de moins de 5 ou 10 dirhams »¹².

Pour s'approvisionner en vêtements pour elle, ses enfants et même son mari – qui selon elle « ne sait même pas acheter ses chaussures » –, Saadia va à la *qissariya* de Cheteba (à Mabrouka) :

« là-bas, c'est moins cher et en plus on y trouve de beaux vêtements ; ceux déjà utilisés comme ceux neufs. Il y a du neuf comme il y a ce qu'on appelle *lebbal*. *Lebbal* signifie des vêtements déjà utilisés qui viennent de l'étranger. Pourquoi on l'appelle ainsi ? Car ces vêtements arrivent (*mahzouma, machdoua*) "ballé" de l'étranger » (vêtements emballés).

12. Pour nuancer un peu les propos de Saadia, soulignons qu'à Derb Omar et Koréa, il y a des grossistes et des marchandises de bonne qualité comparé au souk Larbâ où il y a beaucoup de marchandises d'occasion, de moindre qualité et même volées.

Le moyen de transport le plus utilisé par Saadia reste le bus. Elle n'utilise jamais le petit taxi – dit communément à Casablanca *taxi hmar* (taxi rouge) et réputé pour son prix élevé. Le grand taxi, nommé *taxi byad* (taxi blanc) est des fois utilisé mais elle l'évite si elle le peut :

« Par exemple lorsque je t'ai dis que je vais à Garage Allal en bus (81), le grand taxi est plus proche pour moi, mais je préfère marcher 15 mn à pied pour arriver au bus 81, et ce pour économiser 1 dirham (car le bus coûte 3 dirhams alors que le grand taxi coûte 4 dirhams). Ce dirham économisé est important : rien que pour acheter de la levure avec (*wakha tchri bih lakhmira*) ».

Marché et savoir-faire

Pour juger de la qualité des aliments qu'elle achète, Saadia use de son évaluation sensorielle, essentiellement le regard et le toucher. Elle dit avoir acquis ce savoir-faire avec le temps et la pratique. Petite, déjà, elle accompagnait sa cousine au marché et en observant ses faits et gestes, elle a appris. Maintenant, elle dit que ce savoir est ancré dans son cerveau : « Maintenant, je regarde la chose et je sais si elle est fraîche ou pas... Rien que par le regard, par l'œil ». Par exemple, pour se garantir de la qualité du poisson, Saadia nous explique son procédé en ces termes :

« je l'examine par ses "oreilles" (i.e. nageoires), si elles sont rouges comme du sang, ça veut dire que le poisson est neuf et beau. Par contre si leur couleur est pâle, jaunie, là je sais qu'il n'est pas frais. Et je réexamine le poisson en y pointant et pressant mon doigt, si le poisson est dur ça veut dire qu'il est bien frais ».

Et les légumes :

« lorsqu'ils vieillissent ils ont l'air rabougris et la couleur terne. Par contre, lorsqu'ils sont neufs, ils donnent à voir (*katkoune 'atya lil 'ayn*), ils brillent. Moi je vois les légumes et je sais s'ils sont frais ou pas, la même chose pour les fruits ».

Dans sa pratique du marché, Saadia a également appris à négocier le prix des aliments :

« Oui je négocie les prix (*kantchattar*). Par exemple, si le vendeur me dit que le prix est de 3 dirhams, je lui dis : juste 2 dirhams. Mais auparavant, un tour du souk est indispensable pour connaître tous les prix et, à ce moment-là, si les prix sont pareils partout, je cherche la qualité. J'ai appris tout ça avec la pratique. Plus j'avance dans l'âge et plus j'apprends. Dans le souk, tu apprends petit à petit ».

Ce savoir-faire est transformé en véritable ressource pour Saadia puisqu'elle a acquis ainsi une bonne réputation dans sa famille en tant qu'experte :

« Maintenant même toute la famille, mes sœurs et autres lorsqu'elles veulent acheter des choses (vêtements, etc.), elles me demandent de les accompagner parce que j'ai acquis de l'expérience et je sais bien négocier et je connais la qualité des produits ».

Notons là encore que la qualité de *chtâra* (négociation de prix) est érigée en valeur sociale et fait de Saadia une femme socialement valorisée et sollicitée.

Saadia effectue ses achats aussi bien chez des vendeurs que des vendeuses. Cependant, elle dit sa préférence pour les vendeurs, car pour elle, les femmes sont dures et intransigeantes, elles n'acceptent pas de baisser les prix.

Avec Saadia à souk Larbâ

Le souk est un espace public ouvert à tous, hommes et femmes. C'est un lieu d'échange, de rencontre et de sociabilité. On observe cependant que ce sont les femmes qui, massivement, investissent – en tant que clientes – le souk Larbâ. La problématique des interrelations entre espace privé/domestique (maison) et espace public (souk) fait apparaître l'importance du souk dans la vie des femmes au foyer. Cet espace public joue ainsi dans le cas de Saadia une fonction importante, c'est une sorte de « soupape » destinée à lui permettre de « souffler » et de « se défouler ». Elle a construit un lien particulier avec le souk Larbâ. C'est son lieu d'approvisionnement préféré. Sortir de son quartier de résidence pour aller faire ses courses dans un souk périphérique peut être lié à des raisons d'ordre économique qu'à la recherche de produits dont la qualité est réputée meilleure. Mais au-delà, l'enthousiasme de Saadia en dit plus sur ses liens tissés avec ce lieu. S'approvisionner au souk Larbâ est devenu pour elle un véritable « vice » ou de « dépendance » (*blya*). Il fonctionne comme une sorte de « dérobade » qui lui permet de se défouler, de croiser sa sœur qui n'habite pas loin (à Lahraouiyine) et d'enrichir à chaque fois son savoir-faire ménager.

Le fait de se déplacer dans différents espaces (souk, *qissariya*, *swiqa*) pour s'approvisionner n'est-il pas en définitive la volonté de se libérer des quatre murs de son foyer ? Le paradoxe demeure, qu'en fin de compte, elle reste au service de ce foyer...

Ce mercredi 13 juin 2007, en attendant le bus, Saadia, en bonne pratiquante de ce genre de souks, me promulgue toute une série de conseils pour éviter les voleurs (*shab al hassanate*¹³) : enlever ma montre, la mettre dans la poche de mon jean ainsi que mon téléphone portable et surtout porter mon sac devant, en le maintenant bien. Pour sa part, elle avoue cacher son porte-monnaie dans la poche de son tablier porté sous sa djellaba.

On arrive à destination à 16h15. Le souk commence le matin très tôt à partir de 6 heures. Pour cette ménagère de classe populaire, seul le prix compte. L'après-midi, les prix baissent incontestablement et Saadia en profite, ce jour-là, pour s'approvisionner en légumes.

Bien à l'aise sur « son terrain », elle me dit : « voici le souk Larbâ ! Par où veux-tu commencer ? ». En effet le souk est vaste, c'est un paysage parsemé de tentes qui se tient sur un grand terrain poussiéreux. Les vendeurs commencent à remballer leurs marchandises. Les femmes venues acheter les vêtements pour elles et pour leurs enfants sont nombreuses : elles sont habillées en djellaba et foulard. Certaines portent une casquette sur le foulard pour se protéger du soleil.

Nom du souk	Souk Larbâ, chaque mercredi (à partir de 6h du matin)
Autres noms	Les jeunes nomment ce souk Wednesday ou encore le labélisent comme une marque à l'instar de Zara : Stibidik (littéralement, fouille et choisis par ta main)
Lieu	Reculant de plus en plus devant l'accroissement urbain, il s'est installé dans un terrain vague près des abattoirs de Sidi Othmane
Produits/marchandises	Équipement domestique, accessoires de décoration usés, friperie, alimentation (légumes, fruits et un peu de viande grâce à la proximité des abattoirs), produits d'entretiens
Clientèle	Les petites bourses, mais aussi d'autres catégories sociales (surtout pour la friperie)

13. Plusieurs termes sont employés pour parler des voleurs : *shâb al hassanat* ; *zerrama* (experts en vols) ; *smayriya* (voleurs par confiance).

Reculant sans cesse devant l'accroissement urbain, le souk est toujours objet de rumeurs quant à son éventuel déplacement :

« de l'autre côté, me dit Saadia, là bas c'est Lahraouiyine ! la rumeur court sur son prochain déplacement. On va le déplacer là-bas, loin au fond, après Lahraouiyine. Un groupe immobilier a acheté le terrain actuel pour y bâtir des immeubles ».

Endossant la figure d'étrangère, je laisse Saadia me guider dans « son souk ». Elle m'explique qu'il faut y venir le matin très tôt, vers 6 heures du matin, si on veut acheter des matelas pour salon, des rideaux, des nappes et autres fournitures pour la maison. Le matin, il y a plus de monde, les clients viennent tôt, se précipitent sur les balles pour chercher la pièce « rare ». En cette fin d'après-midi le souk est différent : presque vide, on y circule facilement sans bousculer. Plusieurs vendeurs replient leurs grands sacs de balles et les « remballent » de nouveau pour le rendez-vous hebdomadaire suivant.

« Je vais d'abord te montrer les balles de fringues avant d'acheter les légumes » me propose Saadia. Les vêtements de la friperie sont étalés sur des tablettes en bois maintenues sur des languettes en fer. Le tout est couvert par une tente. Les vendeurs du bric-à-brac s'en servent d'abord pour se couvrir du soleil mais surtout pour délimiter l'emplacement de chaque vendeur.

On commence notre promenade. Sur les premières tablettes des vêtements d'enfants. De temps en temps, un petit rassemblement de femmes se fait sous une tente et devant un tas de vêtements qu'elles scrutent, elles vont les soulever de fond en comble pour y dénicher une « pièce rare ». Quelques-unes, les habituées, ne font que passer car elles savent exactement ce qu'elles cherchent, alors que d'autres continuent à se presser autour des vêtements entassés et à rôder en quête de tel ou tel objet.

S'il est clair que les clients de ces objets de pacotille sont en majorité issus des couches démunies, d'autres catégories sociales y trouvent aussi leur compte. « Ce n'est pas uniquement des pauvres qui viennent dans ce souk. Il y a également des « riches » qui viennent le matin très tôt pour acheter des matelas et des rideaux car la coutume veut qu'on change le salon très souvent... », me dit Saadia. Souvent, les balles contiennent effectivement des articles de très grande qualité, des fins de série des grands magasins occidentaux.

Saadia s'arrête devant un vendeur de vêtements pour femmes (sous-vêtements et foulards). En guise de publicité, il a accroché des soutiens-gorge sur un fil : « c'est comme s'il accrochait la viande à sécher » (*bhal ila nacher lgaddid*), ironise Saadia. Elle scrute de plus près le tas de foulards de fond en comble et en sort un, puis un autre qu'elle me remet

pour les lui garder. « Si tu veux une pièce, il faut la garder car si tu la remets sur la tablette, les autres clientes vont la prendre ». Finalement elle choisit trois foulards pour sa fille. Elle me demande mon avis, j'opte pour un joli châle avec des couleurs rose, bleu et vert et avec des signes du zodiaque. Elle commence à négocier le prix. Finalement, elle achète les trois pièces à 25 dirhams après que le vendeur lui a fait une réduction de 5 dirhams du prix annoncé au début. « Plus tu achètes de pièces, plus tu as de la chance d'avoir une réduction », me dit-elle en bonne conseillère.

On passe ensuite devant une tablette de chemises de nuit et de couvre-lits et on s'arrête devant une autre où sont étalées des petites pièces de toutes sortes : mouchoirs, gants de bain, petites serviettes, etc. Le prix est ici unique : 1 dirham la pièce. Plusieurs femmes s'arrêtent à nos côtés, remuent ce tas de fond en comble et rigolent lorsqu'elles y dénichent des pièces « insolites » ; comme par exemple lorsque l'une d'elles a trouvé une toque et lance joyeusement à sa copine : « c'est ça que tu devrais mettre en faisant la cuisine pour que tes cheveux ne tombent pas dans la nourriture ! »

Saadia me montre par la suite une tente-café au milieu du souk. À l'intérieur, une vingtaine de théières sont lavées et déposées sur une étagère. Ce petit espace est destiné aux pratiquants du souk, aussi bien vendeurs que clients. La journée étant longue, les uns et les autres y trouvent rafraîchissement et détente.

Après, Saadia fait le tour des vendeurs des ustensiles de cuisine (verres, plateaux, récipients de jus, couscoussiers, etc.). Par curiosité, elle demande le prix d'un plateau, le vendeur intransigeant lui lance « 25 dirhams ! »

Fière et avec son regard vif, elle me dit : « Tiens, là-bas il y a des bouquinistes – moins nombreux que la matinée – ça va t'intéresser ! ». Je me prête au jeu et je scrute les quelques livres et magazines étalés par les deux bouquinistes encore là en cette fin d'après-midi. Finalement, je choisis un roman et un livre d'histoire et je concède à Saadia le soin de les marchander :

« *Bechhâl ?* (combien ?), lance-t-elle.

Le bouquiniste commence par regarder de plus près les deux livres et finit par prononcer :

- 20 dirhams pour celui-ci (le roman) et 50 celui-là (le livre d'histoire).
- C'est trop cher !, s'empresse de répondre Saadia.
- C'est le prix, les livres sont chers, dit le bouquiniste.
- Oui mais là, on vous en achète deux. Alors faites-nous une réduction, argumente Saadia.
- Quel est votre prix ?, demande le vendeur.
- 30 dirhams pour les deux, répond Saadia.
- Non. 50 dirhams pour les deux, rétorque le vendeur.
- Non. C'est encore trop cher, dit Saadia qui me fait un clin d'œil en reposant les deux livres. Viens on s'en va, c'est trop cher ici. On s'éloigne lentement...

- Revenez, prenez-les à 45 dirhams, nous lance le bouquiniste...
 — Non, à 40 dirhams, répond Saadia. Et le bouquiniste finit par accepter... »

Après avoir fait le tour du souk, ou de ce qui en restait, on se dirige vers l'emplacement des légumes, à l'autre bout du souk. Sur notre chemin, quelques jeunes se sont fait de modestes *ferrâcha* pour y vendre quelques objets récupérés sur place. Un peu plus loin une femme et un vieillard sont encore en train de fouiller dans les restes abandonnés par les vendeurs de balles. Ils y récupèrent ici et là des chaussures usitées et d'autres bric-à-brac (un demi-peigne, une sandale déchirée, une casserole trouée, etc.).

Les vendeurs de légumes crient haut et fort les prix, d'autres encore utilisent un haut-parleur. Saadia, la liste d'achats en tête, me dit :

« je vais me balader dans le souk et voir ce que je vais acheter en fonction de ce qui me manque ou du bon prix car les prix ont diminué depuis la matinée d'environ 1 ou 0,50 dirham ».

Cette après-midi-là, Saadia a acheté :

Produit	Prix initial du vendeur	Prix d'achat	Remarques
4 bouquets de menthe sauvage	1 Dh	1 Dh	Saadia n'a pas marchandé car trouve le prix « raisonnable ».
1 kg de potiron (<i>gar'a</i>)	2 Dh le kg	1,50 Dh	
1 kg d'oignons	1 Dh le kg	1 Dh le kg	
2 kg de pommes de terre	3,50 Dh le kg	0,56 Dh le kg	Saadia m'explique que le prix des pommes de terre est cher en été car les gens consomment beaucoup de frites.
2 bouquets de menthe	1,50 Dh	1,50 Dh	
2 kg de carottes	3 Dh le kg	0,25 Dh le kg	Elle a fait le tour du marché, dit que le prix est cher. Elle trouve finalement un vendeur qui veut liquider ce qui lui reste et lui laisse à un prix très bas.
1 kg haricots verts	5 Dh le kg	5 Dh le kg	

Sociabilités et endroits fréquentés

Alors que son mari est membre d'une association de pratiquants de jeux de boules et participe de ce fait à un tournoi qui l'amène chaque week-end dans une autre ville (Settat, Berchid, Marrakech...), Saadia, quand à elle, ne dispose pas d'assez de temps libre pour se divertir et se défouler (*bach tfawwej*). En dehors de ses déplacements distrayants au souk, elle n'a qu'un mois en été où elle se rend à Sidi Hajjaj :

« Moi j'ai ce petit mois où je vais au bled en été. C'est un congé pour moi. Là-bas, j'ai deux sœurs et mon frère Hajjaj chez qui je passe les vacances d'été. Je m'y rends par car (20 dirhams par personne) avec mes enfants les plus jeunes et je laisse les grands avec leur père ».

De retour à Casa après ce mois de vacances, Saadia avoue un peu fièrement que le mari et les enfants laissés seuls à la maison sont perdus sans elle et ne savent plus quoi faire :

« À mon retour, je les trouve désespérés et la maison toute dessus-dessous, tout est sale, désordonné. Et je passe beaucoup de temps à faire la lessive, le ménage, remettre de l'ordre. C'est comme s'ils me faisaient payer mon mois de repos ».

Saadia se rend aussi à Khouribga où son père avait habité peu avant son décès. Elle y va de temps en temps pour rendre visite à sa sœur. Elle a également visité la ville de Fès, et Moulay Yacoub : « C'était l'époque où on avait les moyens et où les enfants étaient encore petits ».

Contrairement à sa pratique dynamique de Casablanca lorsqu'elle y effectue ses achats, Saadia ne sort que très peu (environ une à deux fois par mois) pour voir sa famille, principalement l'après-midi entre 14 heures et 18 heures. Pour voir une de ses sœurs, qui habite à Salmiya, elle prend le bus 11. Elle a un frère et une autre sœur qui habitent à Lahraouiyyine (près de souk Larbâ), et pour s'y rendre elle prend le bus 28.

Les autres membres de sa famille – qui est également la famille de son mari – sont presque tous à Casablanca (Mabrouka, Sbata ...). La grande famille se réunit lors des cérémonies (mariage ou décès).

Elle fréquente d'autres endroits : elle va au hammam (proche), mais pour des raisons d'argent, elle n'y va qu'en hiver et jamais en été :

« J'y vais juste en hiver et quand il fait vraiment froid. En été, on se lave à la maison. Le hammam coûte 11 dirhams par personne. Si j'y vais avec mes deux filles, ça me coûte environ 37 dirhams sans parler du shampoing et du *ghassoul*. En été, comme on n'a pas encore installé de douche dans notre maisonnette, on se lave dans les toilettes ».

Elle va également au dispensaire du quartier (*sbitar el houma*) en cas de maladie de l'un de ses enfants.

Avant, elle allait en famille à la plage :

« Mais là, ça fait dix ans que je n'y suis plus allée. Avant j'étais très active et je me divertissais plus. Maintenant, la responsabilité est lourde et la contrainte grande. Tu sais moi, je n'étais pas comme ça auparavant, j'étais bien meilleure... »

Elle ne va pas chez le coiffeur :

« On m'a amené chez une coiffeuse le jour de mon mariage et depuis je n'y ai jamais plus remis les pieds, depuis 1978 ».

Cette image de femme au foyer, ménagère dynamique, indépendante, libre de ses mouvements et déplacements, ayant la responsabilité de son foyer et de sa gestion financière dans tous ses détails, s'assombrit cependant par une petite contradiction. Saadia ne va jamais chez le couturier. C'est uniquement ici qu'on voit émerger l'image du mari, resté à l'ombre tout au long de ce récit. À ma question « vas-tu chez une couturière ? », Saadia rit longuement avant de me répondre :

« *hadi li rajli kaya'raf idirha* (C'est uniquement ça que mon mari sait très bien faire. Il ne me laisse pas aller chez le couturier, car c'est son copain et donc il refuse qu'il mette ses mains sur moi pour me prendre les mesures ».

Pour remédier à ce problème, Saadia donne à son mari un vêtement qui lui sied au niveau des mesures ainsi que le tissu qu'elle a acheté elle-même :

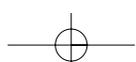
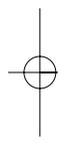
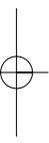
« C'est moi qui achète le tissu et je lui donne. Et je lui donne aussi l'argent pour qu'il paie le tailleur. Je n'ai pas cherché à changer ce tailleur pour une femme couturière car il nous offre des facilités de paiement et il nous fait de bons prix ; par exemple, si le produit coûte 220 ou 230 dirhams, nous il nous demande juste 200 dirhams. Et on paie quand on peut »...

Paroles et représentations sur Casablanca

« Dar el Baida¹⁴, je m'y suis beaucoup habituée (*ouleftha bezzaf*)... Lorsque je me rends dans d'autres bleds (i.e. villes), je ne les trouve pas comme Dar el Baida. Pourquoi ? Je ne sais pas. Dar el Baida, malgré tout, elle est belle (*zwina*), son climat, son air est beau ... et on y trouve les moyens de vivre (*fiha el ma'icha*). Tout y est beau (*fiha koulchi zine*). Par exemple, si je pars à Khouribga ou Settat, ce n'est pas comme Dar el Baida. Là-bas, tout est imposé à toi, ce qui est offert (au marché) t'es imposé, tu n'as pas le choix, tu n'y as pas la liberté du choix. Mon fils m'a proposé de vendre notre maisonnette (*douira*) et d'acheter une maison à Berchid. J'ai refusé car je me suis beaucoup habituée à Dar el Baida. (...) C'est vrai qu'il y a beaucoup d'embouteillages, de saleté, de clochards (*chemkâra*), de voleurs, d'alcooliques (*skayriya*), sans compter les sniffeurs, ils sont partout... Mais Dar el Baida est belle. Ce sont ces mauvaises gens qui lui causent du tort et nuisent à sa réputation... Dar el Baida a beaucoup changé... Avant, il y avait beaucoup de bidonvilles (*kariyanate*), maintenant tout de même, ils ont beaucoup diminué... Le bâtiment a changé, il a beaucoup augmenté. Et c'est devenu propre. Maintenant, tout est parfait (*dniya tgaddate*)... À propos du transport, on a augmenté le nombre de bus. D'après mes souvenirs, il y avait ce bus accroché aux fils électriques, il marchait avec l'électricité... Le bus marchait accroché aux fils, il a une sorte de rails (comme le train). Il a comme des antennes accrochées aux fils. C'était durant les années 1960 (j'avais 12 ans), on l'appelait *toubiss selk* (le bus du câble). Je ne me rappelle pas du prix du bus ; ça devait être 3 ou 4 rials, on allait du Derb Soltane à Aïn Chock. En tout cas, à l'époque, les prix étaient très bas ; avec 1,50 dirham (30 rials), on y faisait le marché (légumes, viande, etc.). La vie a changé. Les légumes sont maintenant très répandus, et l'abondance est partout... Même la population a aussi beaucoup augmenté. Et il y a maintenant beaucoup de jardins publics, les ronds-points sont bien aménagés avec des fleurs et des plantes... Dar el Baida est devenue très belle... Dar el Baida n'a pas de limites, elle a beaucoup grandi... : il te faut deux jours pour la parcourir et tu ne peux pas tout voir et cela même en étant motorisé. Moi je ne la connais pas entièrement. Je connais quelques places, comme Bernoussi, Aïn Sebaâ, Hay Mohammadi, Derb Soltane, Mellah, Hay Hassani, et ici Sbata, Hay Inara, Hay Moulay Abdellah... Le centre de Dar el Baida c'est la ville, en bas, vers *al koura al ardiya* (globe terrestre), vers le port, le *mellah*, les bazars, Derb Omar. Ça s'appelle Lmdina Idakhel (intérieur de la ville). Dans mes souvenirs, c'est la place du *mellah* qui était très connue, et aussi la place Derb Omar. Y habitaient des gens de Fès (i.e. *Ahl Fâs*), et dans le *mellah*, habitaient les juifs. Plusieurs fois, j'avais fait le marché dans le *mellah*...

Dar el Baida est belle ; il y a l'abondance des biens... il y a les moyens de vivre du pauvre comme du riche. Tout y est. Elle est belle (*froujiyya*), c'est-à-dire qu'elle est plaisante, attachante et agréable... ».

14. Saadia utilise le nom « Dar el Baida » et non « Casa ».



Des frontières sociales : vendeurs de rue entre stigmatisme et distinction

Marie-Pierre ANGLADE

Lors de mes recherches de terrain de thèse menées à Casablanca, j'ai rencontré et fréquenté deux personnes appartenant à des mondes différents. Pourtant tous deux sont *ferrâcha*¹, ils travaillaient dans des quartiers que tout oppose. Abdellâti² est dans la confection neuve à Derb Soltane, Hassan dans le portable de récupération au marché aux puces (*joutia*) de l'ancienne médina, le quartier historique. Je passais souvent sur leurs lieux de travail après mes après-midi d'investigation dans leurs quartiers. Je m'asseyais sur un tabouret, derrière leur étal. Ils s'amusaient à faire rire leurs collègues de mes prouesses linguistiques laborieuses, dans le seul but de me distraire d'apparentes difficultés qui m'apparaissaient soudain comme un travers puéril de ma part. Des mois d'enquêtes mouvementées en espaces publics auprès de populations très marquées par leurs pénibles conditions de vie trouvaient enfin des espaces de respiration dans les foyers d'Abdellâti et de Hassan. Ils m'invitaient chez eux, à manger avec leur famille, me reposer ou passer la nuit. Les voisins de Hassan, qui étaient mes enquêtés de thèse, riaient de ses bizarreries bien avant que je ne le connaisse. J'ai fait avec lui le trajet qui le mène à son

1. Un *ferrach* est un vendeur au sol. Ce mot vient du terme *ferrach*, « couche », en allusion aux matelas formés par les marchandises déposées au sol par les vendeurs improvisés. Par extension, le terme désigne aujourd'hui l'ensemble des vendeurs de rue.

2. Dans le souci d'assurer l'anonymat des enquêtés, les prénoms ont été changés et le nom du quartier du logement de Hassan, ainsi que son surnom n'ont pas été mentionnés. Les autres noms de quartiers sont exacts.

travail. Nous avons rendu visite à sa tante, dans sa maison natale. Abdellâtif me présenta sa famille émigrée en France, venue à l'occasion du décès de sa grand-mère. Sa mère m'expliqua au marché comment négocier un bon prix pour les fruits. À leur contact, leurs quartiers se transfiguraient et, au-delà, j'appréhendais les vastes processus de changements sociaux à l'œuvre par le biais de l'infime.

À des échelles différentes, les quartiers de l'ancienne médina et de *Derb Soltane* sont des univers commerciaux à eux seuls. Le premier, n'assurant sa survie que grâce à la clientèle des habitants du quartier, s'essouffle face à la concurrence du second, fief de l'économie informelle. Au contraire, c'est tout Casablanca qui semble pratiquer *Derb Soltane*, nom que les habitants de la ville utilisent pour désigner le quartier et les espaces de vente de la confection bon marché pour femmes et enfants, disponible à la fois dans des boutiques et auprès des vendeurs installés dans les rues. Bien plus vaste que les seuls lieux de vente, tout *Derb Soltane* n'est pourtant pas commerçant. Mais l'imaginaire collectif a retenu ce nom pour évoquer la puissance économique de ces activités, en grande partie illégales mais plébiscitées par les clients et les vendeurs improvisés, à l'image de *Derb Ghallef*, son pendant technologique. Et on comprend cette puissance par les facilités d'accéder à *Derb Soltane* de n'importe quel quartier de la ville : par le quartier des *Habous*³ en traversant la voie ferrée à *Baladiya*, par le *Garage Allal*⁴ sur l'avenue *Mohamed VI*⁵, immense artère deux fois quatre voies, et par *Sahat Sraghna*⁶. À proximité également, le quartier de grossistes de *Derb Omar*, le quartier de la confection masculine et du matériel de construction de *Koréa*, et la ceinture autoroutière. Bus et taxis convergeant vers les mêmes accès saturent l'espace, et leurs gaz d'échappement, l'atmosphère, au point de douter de pouvoir survivre à l'engorgement de l'avenue *Mohamed VI* la semaine précédant l'*'Id el-kebir* ! Lors des fêtes les plus importantes, c'est toute la ville – clients et vendeurs opportunistes – qui semble s'être donnée rendez-vous à *Derb Soltane*. Le trottoir de l'avenue devient à son

3. Biens de mainmorte religieux.

4. Le garage existait jusque dans les années 1960, près de la prison de *Ghbila* aujourd'hui désaffectée. Mais le nom continue de désigner le quartier et par là même, la portion de l'avenue *Mohamed VI* au droit des *ferracha*. Pour demander un taxi blanc pour *Derb Soltane* et donc pour *Garage Allal*, on ferme sa main et on abaisse le poing, faisant semblant de fermer un capot de voiture !

5. Cette avenue était appelée route de *Mdiouna* jusqu'en 2003, date à laquelle elle prit officiellement le nom du jeune Roi institué en 1999. *Mdiouna* est un petit centre de la ceinture périphérique rurale de Casablanca.

6. La place *Sraghna*, du nom d'une région du Nord du Maroc, est un centre névralgique de *Derb Soltane* où s'entremêlent commerçants ambulants et taxis blancs.

tour espace de chalandise : la première et la seconde voie de l'avenue, des espaces de stationnement automobile et de déchargement des marchandises ; la troisième voie que la foule dense de piétons s'approprie, cherchant à pénétrer dans les ruelles déjà encombrées de *Derb Soltane* ; la circulation des automobiles, des bus et taxis se concentre sur la quatrième voie le long du terre-plein central, considérablement ralentie par les tireurs à bras et les tentatives de la police de rétablir l'ordre en interdisant notamment aux taxis de faire halte !

En dehors des fêtes les fréquentations, même les plus importantes, comme le samedi, ne gâchent en rien le plaisir de la déambulation. La densité de vendeurs de rues interdisant toute circulation, l'absence de nuisances automobiles et la faible hauteur des immeubles – guère plus de trois étages – font du cœur commercial de *Derb Soltane* un quartier piéton recherché, donnant à la promenade une dimension humaine appréciée dans cette ville que ses habitants comparent souvent à une jungle urbaine sans loi. Les ruelles ne présentent, par ailleurs, aucune difficulté pour s'orienter, l'offre étant regroupée par produit à l'image de corporations. La clientèle, majoritairement féminine qui vient souvent en famille, déambule dans les rues de chaussures, *bijama*⁷, vaisselle en plastique, sacs pour hammam, couvertures synthétiques de production espagnole (le produit phare de *Derb Soltane*), échantillons de parfums⁸, cosmétiques et autres crèmes blanchissantes. Parc d'attraction voué au seul plaisir féminin, emplettes ou promenades, *Derb Soltane* détonne et crée la surprise parmi les quartiers consacrés à la confection : les clientes viennent y goûter la modernité dans un quartier dont l'offre reste à la portée de leurs bourses contrairement aux boutiques légalement installées. Rien à voir ici avec le luxe flamboyant du *Maârif*, ou la nostalgie de marques désuètes de la rue du Prince du centre-ville. Quant au quartier des *Habous* pourtant proche de *Derb Soltane*, ses vêtements traditionnels de luxe ne conviennent qu'en cas de fêtes. Par ailleurs proposées dans un cadre architectural d'exception à Casablanca, les *djellabas* et autres *babouches* échappent à la frénésie organisée des sens de *Derb Soltane*, les vitrines les tenant d'emblée hors d'atteinte des mains expertes des clientes. Les dispositifs de vente de rue ajoutent en effet au succès de *Derb Soltane* en faisant du quartier une merveille commerciale

7. Le terme générique de *bijama* (pyjamas) désigne tous les vêtements d'intérieur : des pantalons et hauts assortis façon vêtements de sport portés par les femmes pour dormir ou enfilés directement sous les *djellabas*, des chemises de nuit au toucher velours pour l'hiver, des pyjamas en coton léger pour l'été.

8. Il s'agit de ces échantillons distribués gratuitement et interdits à la vente en Europe, disponibles ici pour 10 dirhams : un bon compromis dans l'accès au marché du luxe ! Quelques marques au hasard : J'adore de Dior, CK One, Hugo Boss, Pink de Lacoste, Hermès...

polymorphe, objet de toutes les curiosités. Certains vendeurs installés au milieu des voies scindent en deux flux la circulation piétonne contrainte de parcourir la rue deux fois si elle souhaite profiter pleinement de l'offre. Les rues les plus larges présentent des vendeurs des deux côtés sur les trottoirs, le long des boutiquiers ressentant un certain envahissement et contraints à leur tour de faire preuve d'inventivité : habits sur cintres en hauteur, portiques de colliers et miroirs à hauteur de visages, « parois » d'accessoires multicolores à cheveux pour la mise en beauté des fillettes, alternent avec bâches au sol, tables basses et bacs de lingerie où fouiller allègrement. Les lieux de vente, loin de n'être que des surfaces planes de présentoirs fades, baignent de babioles colorées et attractives qui font tourner plus d'une tête.

Cette ambiance festive liée à la diversité de l'offre et à son succès rappelle toutefois la cruauté des différences socioprofessionnelles entre *ferrâcha*. Devant les difficultés à accéder à un niveau de vie digne et décidés à tenter leur chance comme vendeurs, certains habitants des quartiers populaires ont alimenté, malgré eux, des tensions incarnées aujourd'hui dans la variété des espaces de vente. Les vendeurs les plus aisés sont ceux qui ont su conquérir les espaces proches de leur habitat et se greffer sur les réseaux de sociabilités permettant les acquisitions de produits les plus courus : la confection féminine bas de gamme et les chaussures⁹ pour femmes. Parmi les *ferrâcha* les plus pauvres ou installés le plus récemment, beaucoup proposent à la vente de petits objets de consommation courante et peu chers (gants de hammam, coupe-ongles, petits jouets, serviettes hygiéniques à laver, mouchoirs en papier, cure-dents) disposés sur des bâches à même le sol. Ceux situés sur l'avenue Mohamed VI sont les plus vulnérables par rapport aux interventions policières car ils n'ont que la fuite, leur outil de travail renversé sur le dos, pour se prémunir du vol de leurs marchandises et des coups. Mais la catégorie de *ferrâcha* la plus démunie se trouve au petit marché aux puces réfugié auprès des bennes à ordures des '*achab*'¹⁰ de Baladiya après avoir été délogés en 2004 par les Groupes urbains de sécurité d'une petite place à la visibilité plus grande, le jardin Moulay Abdellah, près des vendeurs de viande de chameau. Les boutiques bien tenues de plantes à infusions, épices, roses séchées, peaux de gazelles et autres hérissons séchés s'interrompent sur un espace rendu toujours boueux par le « jus » s'échappant des déchets sans cesse explorés. Les vendeurs d'objets de récupération se mêlent aux femmes proposant leurs services de *henna*, opposant ainsi une faible concurrence aux boutiques réputées du bout de

9. Plutôt des chaussons, sabots en plastique de hammam et mules légères servant à la pratique des espaces domestiques et extérieurs sans distinction.

10. Vendeur de végétaux et animaux pour la préparation de remèdes traditionnels.

la rue. D'autres micro-activités se sont greffées sur le fourmillement de ce petit monde : les mendiants handicapés, les tourneurs de fils¹¹, les vendeurs ambulants – mais peu mobiles – de jus d'orange confectionné sur place, les vendeurs mobiles de *detail*¹², viennoiseries, café ou de faux jus d'orange de style Tang. Certains habitants du quartier entretiennent par ailleurs des habitudes de business auprès des vendeurs installés qu'ils démarchent avec téléphones portables, montres de contrefaçon, petits objets souvent acquis auprès de voleurs à la tire.

Face à cette profusion d'activités, on oublierait presque les *qissariya*¹³ officielles dont parle Abdellâtif, et le marché du Gharb, structure en dur dont les boutiques proposent olives, dattes, épices, viande et volailles. Ses accès et recoins – escaliers retirés et étroits – offrent aussi des espaces à la mendicité et à la consommation de *silisyone*¹⁴ de jeunes habitants du quartier. Le marché échappe, bien entendu, à l'appropriation des vendeurs au sol, à la manière du quartier clos de Bousbir qui ne dit plus son nom, car ancien quartier de prostitution sous le Protectorat devenu, depuis, un quartier de logements de fonction pour *mokhazni* (fonctionnaires). Mais hors du circuit commercial, on retrouve le tissu habituel d'épiceries, boulangeries et vendeurs de fruits et légumes pour l'approvisionnement quotidien des habitants. Situées à l'écart, parallèlement aux grandes artères, ce sont ces ruelles sombres d'habitations, encore ignorées par la vente de confection, que les vendeurs empruntent pour se déplacer entre la scène du travail et les coulisses de leurs logements. Les vendeurs passent de leurs représentations en public au privé de leurs domiciles sans transition, juxtaposition de mondes respectée d'instinct par la clientèle.

À l'instar de Derb Soltane, l'ancienne médina fait cohabiter le monde commercial du grand public des bazars et le monde résidentiel populaire.

11. Utilisés dans la passementerie en confection de djellabas et dans l'ameublement traditionnel. Les fils de soie s'achètent à Derb Soltane.

12. La vente à l'unité de cigarettes, souvent de contrebande.

13. Magasins à l'origine regroupés en galeries couvertes organisées par corporations. Par extension, tous les magasins en dur. À Hafari, les *qissariat* sont connues pour les djellabas de femmes, les kaftans de luxe, et les bijoux. Suite de l'installation des *ferracha*, de nombreux boutiquiers se sont tournés vers le bas de gamme, sans présenter néanmoins des prix aussi compétitifs.

14. De « solution ». Le terme générique regroupe les colles (utilisées rarement aujourd'hui car trop chères), le *doulio* (diluant de peinture) et le caoutchouc naturel. Disponible en petits tubes, celui-ci est destiné habituellement à la réparation de chambres à air de bicyclettes et peut être inhalé, entraînant hallucinations et dépendance. Au marché noir, son prix modique (4 dirhams soit un peu plus qu'un ticket de bus en 2005, 8 dirhams en 2006) a fait connaître à la marque Norlatex un succès rapide auprès des enfants et des jeunes adolescents à partir des années 1980.

Sa localisation géographique centrale complexifie par ailleurs les situations sociales de ces quartiers ayant à souffrir de surcroît d'une réputation déplorable. Personne ne peut se targuer de connaître l'ancienne médina à la manière dont les habitants de toute la ville semblent inclure Derb Soltane dans leurs lieux de vie. Tous ceux ne pratiquant que les bazars ont à l'esprit l'image d'un centre historique vétuste, dédale inextricable d'habitations rendues insalubres sous l'effet d'une population croissante et démunie, et de rues dangereuses où il est difficile de cheminer sans se perdre. Le risque fantasmé est surtout lié aux incivilités et faits divers relatés fréquemment par la presse – bagarres de sang, guerres armées entre jeunes des *derb*¹⁵, meurtres de rues – et souvent associés dans l'imaginaire collectif au commerce de drogues. Le fait que le quartier de Boutwil soit devenu l'une des plaques tournantes du *qarqoubi*¹⁶ à Casablanca a consacré l'ancienne médina tout entière comme espace de transgression. C'est pourtant le quartier populaire de Derb El-Kebir à Derb Soltane qui s'est fait le spécialiste du LSD¹⁷ à partir de 2006, creusant la veine de ses activités souterraines liées à la vente d'objets volés. Si les habitants de tout Casa n'ont retenu que la mauvaise réputation de l'ancienne médina, c'est que l'économie de ses bazars est beaucoup moins florissante que celle de la confection de Derb Soltane, comptant néanmoins parmi les quartiers de Casablanca les plus actifs en matière de vente et de consommation des psychotropes avec Hay Moulay Rachid, Sidi Bernoussi, Derb Moulay Chrif, Kariane Centrale, Sidi Moumen.

15. Le tissu social de l'ancienne médina continue de s'appuyer sur les *derb*, sous-espaces multiples correspondant à la fois à la structure spatiale d'impasse et aux réseaux d'entraide de proximité. Des distances sociales au sein des *derb* sont apparues malgré la proximité spatiale, porteuses de tensions quant à l'accès aux activités informelles du port, quant à la division territoriale organisant la vente de haschich et aux revendications d'appartenance à l'authentique ancienne médina. D'aucuns avancent la légitimité de la localisation *intra-muros* de leurs logements et du véritable mode de vie *bidaoui* – de Casablanca – par la transmission intergénérationnelle d'un patrimoine, d'autres prétextent des difficultés analogues d'accès au monde du travail faisant de leur identité économique le ferment du quartier. Ces derniers conçoivent « leur » ancienne médina allant des bazars à la Foire internationale de Casablanca.

16. Psychotropes sous forme de comprimés de contrebande. Issu du verbe *qarqab* qui signifie « faire du bruit », ce mot associe l'ingestion de ces comprimés à l'image du bruit qu'ils produisent dans la tête des usagers. Des cicatrices faites par des lames de rasoir sur les avant-bras sont les stigmates les plus fréquents des consommateurs de ces produits qui les rendent dépendants et totalement transfigurés par un sentiment incommensurable de puissance physique. On appelle aussi ces comprimés *fanid* (bonbons) ou *bola hamra* (boule rouge) à cause de la couleur du Rivotril, antiépileptique, et de son emballage. La *samta* (ceinture) ou plaquette de dix peut seulement coûter 10 Dh, un drame lorsque le cours du *silissione* s'envole.

17. Psychotrope hallucinogène de synthèse très coûteux et prisé dans les soirées entre jeunes de la haute société de Casablanca.

Pour les touristes et non-initiés à l'ancienne médina, les bazars organisent la promenade de la Tour de l'Horloge à Bab Marrakch, le long de ruelles engoncées de vêtements et *spadrilles*¹⁸, allant de l'artisanat du cuir aux bijoux en passant par les Cd pirates de musique mp3. La circulation parfois dense sur un bon mètre de large fait le bonheur des voleuses à la tire opérant par équipes de deux et des faux guides, sorte de mendiants parlant toutes les langues et aucune en particulier dont on se débarrasse avec quelques pièces et l'aide des boutiquiers, assurés que ces « parasites » causent du tort aux affaires. À l'approche de Bab Marrakch, les touristes rebroussement chemin, las de la promiscuité et détectant les premiers signes du quotidien populaire. Les plus aventureux explorent alors le hasard du marché entremêlé de *carrossat*¹⁹ chargées de fruits et légumes, d'épicerie et de boutiques de volailles égorgées sous leurs yeux. Les moins téméraires préfèrent se livrer au jeu local, portant davantage leur attention sur la qualité de l'offre : les commerçants entretiennent la légende du « vrai » dans les marchandises, malgré le bon niveau d'information des touristes en matière de contrefaçon. Ce jeu des apparences se retrouve de l'organisation commerciale de l'accueil touristique aux aménagements de l'ancienne médina dans son pourtour accessible. Ainsi, un circuit touristique, dessiné par l'implantation d'équipements et de la réhabilitation des remparts, mène des bazars au Rick's Café²⁰, en passant par le restaurant haut de gamme Sqala, et un lieu saint, le tombeau de Sidi Allal el-Kairouani, à qui l'on fait désormais jouer un rôle dans l'origine du nom de la ville par une plaque explicative. Ce trajet de promenade, à proximité immédiate du mouillage des bateaux de croisière et des services du centre-ville, ambitionne de fournir aux touristes un parcours de découverte des attraits commerciaux et patrimoniaux de la ville, sécurisé car balisé et contournant les quartiers d'habitation en situation socio-spatiale précaire ne comportant, par conséquent, aucun attrait justifiant que les touristes s'y risquent.

Mais au-delà de cette mise en scène programmée de l'authentique se cache une réalité sociale autrement plus édifiante. La proximité aux loisirs du centre-ville et aux équipements touristiques exacerbe le malaise et les tensions liés aux conditions de vie qui font que les quartiers de l'ancienne médina, sous tous leurs aspects – architecturaux, sociaux, économiques –, donnent l'image d'une implosion sociale. La précarité du travail a pour conséquence la promiscuité extrême dans des logements anciens que les

18. Chaussures de sport et non « espadrilles » d'inspiration gasconne !

19. Littéralement charrettes. Par extension, tout vendeur ambulant équipé de tables à roues.

20. Le film de 1942, *Casablanca*, entièrement tourné à Hollywood, mettait en scène ce club qui ouvrit à proximité de la Marine Royale et du front de mer en 2004.

propriétaires, tout autant appauvris que leurs locataires par la décroissance économique subie par le pays depuis une vingtaine d'années, ne peuvent se permettre de rendre simplement dignes : il est ainsi fréquent de rencontrer des familles de dix membres avec des enfants en bas âge, sous-louant une pièce unique sans salle d'eau, dans une ancienne maison à cour sans eau courante. Certains propriétaires louent les terrasses où les familles, au fil des années et de l'aide pécuniaire de quelques oncles émigrés, construisent leur logement. Dans ces conditions, la rue est l'endroit où beaucoup d'habitants, lassés des disputes familiales et ivres du manque de sommeil, trouvent refuge, à l'image de tous ceux qui sont refoulés par le marché légal du travail. Se mêlent vendeurs de haschich et d'alcool de contrebande, debout, à proximité de leurs lieux de stockage, vendeurs ambulants, jeunes proposant leurs services de nettoyage du poisson, cordonniers, écrivains publics, aux débordements des boutiques et autres ateliers d'ébénisterie sur les espaces publics appropriés à l'extrême, espaces-ressources de toute une population revendiquant le droit à la ville à défaut de moyens de subsistance suffisants. Les espaces *intra-muros* offrant peu de marge d'action, les habitants s'approprient massivement l'avenue Tahar el Alaoui longeant le mur d'enceinte et les espaces-portes de Bab Essouq, Bab Marrakch, Bab Jdid – où se trouve le *joutia* de Hassan.

Cette place rectangulaire entourée d'une boutique de tapis en raphia bon marché, d'un atelier de *seddâri*²¹, d'une boutique d'ustensiles en plastique, de deux cafés, d'un bureau de tabac vendant les cartes de recharge pour téléphones portables, accueille près de la porte aménagée dans le mur d'enceinte la station de petits taxis²². En effet, leur circulation est interdite dans les ruelles trop exiguës de l'ancienne médina. Deux hommes se relaient à la station : s'inventant cette activité régulatrice de l'attente des clients et de l'aide au demi-tour des véhicules, en échange de quelques dirhams, ils se disent courtiers de taxis dans une ville où les autres courtiers n'aident d'habitude que les grands taxis. Les trottoirs de cette extrémité de la place sont également envahis de Honda, ces petits camions aidant au transport de quelque réfrigérateur, matelas, meuble ou mouton lors de l'*Id* pour 20 à 50 dirhams. Responsables de nombreuses incivilités routières, ils n'en restent pas moins les acteurs essentiels pour la mobilité des biens des habitants de la ville, la majorité ne disposant ni de permis de conduire, ni de véhicule. En attendant la clientèle, les chauffeurs

21. Banquettes. La plupart des logements comportant une ou deux pièces, les canapés des salons sont utilisés pour le sommeil des enfants, des membres de la famille et des invités.

22. Les petits taxis exécutent de petites courses pour un minimum de 7 dirhams et n'acceptant que 3 personnes. Les grands taxis opèrent sur de longues distances au forfait (5, 7 ou 10 dirhams). La prise en charge des passagers – 6 personnes dans des Mercedes blanches d'un autre temps – se fait selon des arrêts fixes, un peu à la manière des bus.

sirotent un thé à la terrasse du café. Les clients, cherchant à se retrancher dans le ventre obscur d'une salle cachée de la vue de tous – famille, voisins – où se partage éventuellement le haschich, préféreront fréquenter l'un des deux cafés situés immédiatement après la porte de Bab Jdid. Ces hommes ne souhaiteraient en aucun cas être pris pour des *ferrâcha* du marché aux puces fréquentant les deux cafés de la place. Point de non-retour, la perte de l'honneur est une frontière sociale étanche que les *ferrâcha* ont peu de chance de franchir en sens inverse.

L'âge avancé des vendeurs du *joutia* dénote en effet la perte de combativité dans l'accès au travail. Devenir sédentaire du marché aux puces au point de ne plus échafauder aucun projet de clandestin comme la plupart des habitants masculins de l'ancienne médina de moins de 25 ans est un signe de résiliation. Contrairement à Derb Soltane où les habitants des quartiers populaires tentent de profiter des opportunités commerciales en s'installant comme mendiants ou vendeurs au sol, l'ancienne médina ne draine aucune population « étrangère » selon les mots d'Abdellâtif, ni chez les vendeurs, ni parmi les clients. L'organisation sociale des acteurs du marché aux puces et la hiérarchie entre vendeurs lisible dans leur proximité spatiale avec la benne à déchets cristallisent le repli des sociabilités sur le quartier de toute une population dont les déplacements urbains se réduisent à quelques visites annuelles à la famille et à Derb Soltane pour habiller les enfants de neuf à l'approche de l'*'Id el-kebir*.

Avec un *ferrâch* de Derb Soltane

Organisation de la « table »

Il est 9h30 à Hafari, l'une des rues les plus commerçantes de Derb Soltane. Abdellâtif se dirige vers une rue étroite en courant, un sac poubelle sur l'épaule. Dans une demi-heure, tout doit être en place : l'étal, les chemises de nuit, le parasol, le mannequin portant le modèle le plus apprécié du moment. La foule de *ferrâcha* commence à envahir les rues, Abdellâtif se dépêche : les clientes ne vont pas tarder et il lui faut déplier la marchandise de manière à rendre le tout attractif. Seul à la table basse installée sur des cartons d'égales dimensions, Abdellâtif sort de deux énormes sacs ses *bijama* qu'il plie patiemment, selon un tour de main enseigné par sa mère qu'elle tenait elle-même d'un grossiste de Derb Omar : les chemises tournent autour des doigts et se retrouvent pliées sur la table en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. « Si on veut faire des affaires, il faut impressionner les clientes ». Et ce geste digne des meilleurs commerçants participe de l'image du professionnalisme

d'Abdellâtif. À ce titre, la présentation du commerce pourtant rudimentaire fait sans cesse l'objet d'attentions parfaitement étudiées. Dans la rue, l'étal d'Abdellâtif est entouré de deux tables identiques : même dispositif, mêmes marchandises. Mais l'été dernier encore, Abdellâtif s'épuisait avec une table à roulettes haute qui ne lui permettait pas de s'asseoir. Il s'imposait de toujours garder un œil sur la clientèle, perdue par ailleurs en comparaison avec la marchandise voisine. D'un commun accord, les trois *ferrâcha* s'entendirent sur la présentation de leurs tables. Ils partagent aujourd'hui les parasols, les tabourets, se dépannent en sacs en plastique, en monnaie, et renseignent les clientes en cas d'absence de l'un d'eux. Cette complicité est rendue possible par le fait que la famille d'Abdellâtif est installée de longue date. Car le commerce familial, la *tabla* comme ils l'appellent entre eux, fait vivre toute la famille, et cela depuis plus de vingt ans : les parents d'Abdellâtif, leurs trois enfants (18, 26 et 29 ans), son épouse (26 ans) et le fils d'Abdellâtif (2 ans et demi), tous vivent sous le même toit.

Contexte de survie

Dans les années 1980, les parents d'Abdellâtif habitaient la maison de sa grand-mère. Le contexte économique difficile se faisait cruellement ressentir, les parents d'Abdellâtif ainsi que quelques habitants du quartier décidèrent de s'installer comme vendeurs de rue dans leur quartier de Hafari à la tradition commerçante déjà ancienne. Ils complétèrent l'offre des *qissariya* en proposant à la vente ce qu'ils estimaient pouvoir rencontrer un certain succès, les vêtements de bas de gamme pour femmes. Le quartier Koréa, non loin de là, débuta à la même époque dans le vêtement pour homme. Une dizaine d'années plus tard, avec le succès du commerce, les parents d'Abdellâtif achetèrent dans le même quartier un appartement vaste et bien éclairé dans une rue aux immeubles moins vétustes. Ils conservèrent néanmoins l'usage d'une pièce pour le stockage du commerce dans l'« ancienne maison », très proche de la table. Une partie de la marchandise est néanmoins stockée dans le salon d'apparat du nouvel appartement. Lorsque Abdellâtif manque d'articles d'une certaine couleur, il lui suffit d'appeler de la rue, à une trentaine de mètres de la table, un membre de sa famille qui lui lancera par la fenêtre les pièces réclamées par la clientèle.

Au début du commerce des parents d'Abdellâtif, les vêtements de bas de gamme étaient encore produits à Casablanca. Ensuite, l'offre de vêtement se tourna vers la contrefaçon d'abord de production locale, puis importée de Chine, Corée, Inde et Turquie, ainsi que vers la contrebande en provenance d'Espagne, via Tanger, Ceuta et Melilla. Cette transformation des filières est d'ailleurs à l'origine du nom du quartier des grossistes de Derb Soltane, souk Chamal (marché du Nord), et fit le bonheur du quartier des grossistes

de Derb Omar, approvisionnant toute la ville et la majeure partie du pays. Ces filières de la confection bas de gamme trouvent leur raison de vivre à la fois dans l'accès aléatoire des habitants peu diplômés de Casablanca à des activités professionnelles stables, et dans une certaine habitude de la cliente féminine à des pratiques de consommation qui leur font renouveler leurs vêtements d'intérieur avec une frénésie incontrôlable, mais naturelle chez les dames, selon Abdellâtif ! Les clientes aiment donc le bas de gamme pour en changer souvent. Et elles sont si prévisibles et frivoles : Abdellâtif se fait fort de la connaître, cette âme féminine. L'une de ses stratégies de vente consiste à tenter de retenir la cliente le plus longtemps possible jusqu'à ce qu'un attroupement se forme autour de la table : toute femme sensée souhaite profiter de promotions, forcément à l'origine d'une ruée sur la marchandise d'une table !

Deux ou trois fois par semaine, c'est Abdellâtif qui se charge de l'approvisionnement en *bijama*, façon jogging à souk Chamal et en chemises de nuit auprès de couturières à domicile qui démarchent les *ferrâcha* directement sur leurs lieux de travail. Abdellâtif se fait fort d'améliorer la qualité des modèles dans un premier temps en faisant porter les articles par toute la famille. La couturière et Abdellâtif s'accordent ensuite sur les modifications à opérer afin de satisfaire la demande. Fin connaisseur en matière de préférences féminines, c'est lui-même qui achète le tissu à Derb Omar, et donne ensuite ses directives à la couturière concernant l'évasement des manches, le choix de la matière d'un détail en dentelle, la couleur des perles ajoutées à l'encolure, la longueur de la chemise de nuit. Tous les modèles ne sont pas disponibles dans toutes les tailles, ce qui ne gêne en rien les opérations commerciales : les clientes sont habituées à la restriction de l'offre en contrepartie de l'assurance de prix extrêmement compétitifs. Selon les modèles, elles pourront acquérir un vêtement d'intérieur pour une somme allant de 80 à 120 dirhams en hiver, entre 50 et 90 dirhams en été. Mais Abdellâtif annonce les prix indifféremment en dirhams pour la clientèle plutôt jeune et en rial²³ pour les personnes plus âgées, comme dans tout quartier populaire. Quels que soient les articles, la règle est immuable : annoncer un prix trop fort mais pas rédhitoire afin de lancer la négociation, tenter de mener le jeu sans se montrer pressant, mais de toute manière, gagner 30 dirhams au moins par article, ce qui n'empêche pas de faire de temps à autre un cadeau par charité.

23. Le rial est la résurgence d'une ancienne monnaie. Il est surtout utilisé par les adultes, les jeunes utilisant couramment le rial et le dirham. 1 rial équivaut à 5 centimes marocains. 20 rial équivalent à 1 dirham. Par ailleurs, l'expression *alf frank* (1 000 centimes ou 10 dirhams) est aujourd'hui encore très courante.

La chance amère d'un destin de rêve

« Derb Soltane, c'est le rêve de tout Casablanca ». Abdellâtif se vante en riant : pas un habitant de la ville n'a un jour rêvé d'être *ferrâch* à Derb Soltane. Libres de tout impôt, taxe, ou aucune autre charge à part les frais d'entretien de la mobylette dont se sert parfois Abdellâtif pour s'approvisionner, les revenus de la table sont pourtant la rançon de vies étouffées au travail en famille, sans un souffle de fantaisie, du matin à la nuit, chaque jour de la semaine. Le vendredi offre un répit. Durant ce jour de repos traditionnel respecté par de nombreux boutiquiers, les *ferrâcha* continuent les affaires. Ce jour-là, la table de la famille d'Abdellâtif est disposée à partir de 15 heures dans un endroit plus passant, mais plus aéré, à une dizaine de mètres de l'emplacement habituel, en face du cinéma désaffecté Le Mouritania dont la crise a eu raison. Hafari change de visage et respire. Les *ferrâcha* taquinent un '*achab* présent à Hafari uniquement le vendredi. Le vieux monsieur, assis sur une bâche et entouré de ses plantes et autres herbes à potions distille conseils et recettes aux clientes sous l'œil amusé des vendeurs. Le soir les plus jeunes improvisent une partie de football avec une balle de papier froissé. La foule se fait moins dense, Abdellâtif peut rêver. Le piège semble s'être refermé sur lui dès son plus jeune âge. Trop absent du lycée²⁴, il manqua le baccalauréat par deux fois, puis abandonna pour travailler définitivement au commerce familial : aîné de la famille, il estime n'avoir guère eu le choix. À 29 ans, il essaie de repasser le baccalauréat en candidat libre. Un rêve : faire autre chose de sa vie. Hélas, le commerce et la paternité laissent peu de temps libre. Il s'intéressait depuis longtemps à la photographie lorsqu'un de ses amis lui proposa un contact avec un laboratoire dont le propriétaire faisait partie de ses connaissances. Très vite, le laboratoire permit à Abdellâtif d'assurer la prise de vue photographique de mariages, puis de s'initier à la vidéo. L'arrivée du numérique enthousiasma Abdellâtif dont l'intérêt pour la technologie continue de le faire rêver d'un emploi loin de Hafari, pourtant sans espoir dans le contexte actuel. Le salaire proposé ne rivalise en rien avec les revenus du commerce familial qui requiert toute son énergie sur l'injonction de sa mère, à la tête de la comptabilité familiale. Chaque anniversaire de famille, chaque appel du laboratoire pour un mariage ou une fête, sont autant de bouffées d'air frais pour les talents d'Abdellâtif, pourtant captif de son destin inexorablement lié à Derb Soltane.

24. Comme souvent en entretien, il est difficile de faire la part des choses entre difficultés scolaires liées à de moindres facultés intellectuelles, et l'absentéisme dû au travail. Par ailleurs, il est un fait admis que l'enseignement public de moindre qualité n'offre aucune chance aux élèves des quartiers populaires dont les oreilles sont rebattues dès leur plus jeune âge qu'ils n'arriveront à rien grâce à cette école-là !

Pénibilité du travail et de la gestion des relations sociales

L'amertume que l'on peut lire sur le visage d'Abdellâtif alterne pourtant avec un sentiment de fierté immense, celui d'être né au bon endroit. Car dans tout Casa, c'est ce quartier où il faut être en ce moment pour bien gagner sa vie. Abdellâtif s'impose, dit-il, de garder à l'esprit que les bidonvilles ne sont jamais loin, qu'il doit remercier Allah chaque jour pour la chance qu'est la sienne aujourd'hui. Sa chance, c'est un quartier qui lui a tout donné : une famille, un emploi, « une femme honnête » rencontrée dans le même quartier. Pour continuer d'accepter la routine du quotidien, Abdellâtif aime à rappeler toute la difficulté de son travail due principalement aux rapports avec l'ensemble des personnes impliquées dans les activités commerciales de *Derb Soltane*.

Dans les années 1990, le quartier avait fini par attirer toute une population de voleurs de rue devenus une menace pour le bon cours des affaires. Les commerçants firent la loi en livrant eux-mêmes les voleurs à la police. Abdellâtif décrit son quartier comme le haut lieu de dynamismes de rue enviés par toute la ville. « Celui qui veut, il peut faire ici quelque chose de bien pour sa famille ». Les jeunes, tout particulièrement, admirent le milieu de la débrouille qui a su, à leurs yeux, conquérir un honneur perdu d'avance sur le marché de l'emploi si prévisible de Casablanca. Une autre sorte de voleur, plus insidieuse, peuple les rues de *Derb Soltane* : les arnaqueurs proposent aux passants *apparemment* fortunés de devenir leurs intermédiaires auprès de grossistes, vantant les mérites d'une production de qualité, miraculeusement disponible à peu de frais. « Dans la rue, il y a tout : le bon et le mauvais. Il y a les vendeurs comme moi, mais aussi les voleurs. C'est un danger car ce sont eux qui peuvent ruiner les vendeurs honnêtes de *Derb Soltane* ». Abdellâtif décrit précisément ces dangers de la rue et l'engouement pour le quartier devenu tel que tous se plaignent : les boutiquiers des *qissariya* de ne plus assurer leurs revenus d'antan, les clients piétons et les automobilistes de l'avenue Mohamed VI de ne pouvoir circuler, les habitants de ne plus pouvoir compter sur les services publics (pompiers, ambulances) en cas d'incident du fait de l'encombrement des rues par la foule dangereusement dense, les *ferrâcha* enfin de ne pouvoir exercer leur commerce sans le racket de la police. Abdellâtif reproche même aux *ferrâcha* moins bien organisés que lui d'avoir envenimé les choses. Il y aurait un droit naturel des habitants du quartier à vendre dans la rue, comme l'a fait sa famille. Mais aujourd'hui, beaucoup d'habitants de quartiers éloignés et sans le sou sont venus tenter leur chance dans le commerce. Les ponctions hebdomadaires des policiers en mal de compléments de revenus sont tolérées car considérées par tous les *ferrâcha* comme un mal nécessaire. Abdellâtif condamne, bien entendu, les rafles de police (*hamlât*) et le lot de violence

qui accompagnent la confiscation des marchandises revendues par les policiers eux-mêmes à leur entourage, ce qui lui fait dire que de nos jours, « être policier, c'est aussi un commerce ». Malgré tout, Abdellâtif ne peut s'empêcher de regretter la profusion de *ferrâcha*, se référant toujours à un ordre naturel, à une hiérarchie dans les statuts sociaux qui ferait des anciens des vendeurs prétendument respectés, y compris par la police, et des nouveaux arrivants, « les étrangers » au quartier, ceux qui perturbent le fonctionnement de rouages bien huilés. Abdellâtif rend responsable la pauvreté des habitants de Casablanca d'avoir laissé se pourrir la situation. Derb Soltane s'est ainsi diversifié dans le bas de gamme en général, loin des vêtements qui faisaient sa renommée : cosmétiques, parfums, jouets, vaisselle plastique et « marchandise chinoise », synonyme de camelote et de mauvaise qualité.

Il est pourtant, à Hafari, des vendeurs qui se revendiquent d'une légitimité encore plus grande que celle de la famille d'Abdellâtif : ce sont les vendeurs des *qissariya* en conflit permanent avec les *ferrâcha*, incarné dans les tréteaux métalliques disposés au droit des boutiques. Ils permettent aux clients de franchir la première ligne des *ferrâcha* pour atteindre l'arrière-garde bien décidée à poursuivre la lutte dans cette guerre des nerfs où aucun mètre n'est concédé sans peine à l'ennemi. Les tréteaux ménagent un accès vers les boutiquiers contraints désormais de s'approvisionner en bas de gamme. Ils accusent les *ferrâcha* de dégrader l'image du quartier – « C'est la plage ici, ou quoi ? » à l'adresse des parasols de rue – et de faire couler leurs affaires. Abdellâtif rétorque que les boutiquiers tirent leur épingle du jeu en embauchant des *ferrâcha* en complément des ressources de leurs commerces légaux. Un boutiquier évoque quelques discussions informelles ayant mis à jour l'intention de s'unir – restée vaine aujourd'hui – afin d'exprimer leurs doléances en haut lieu. Mais à la fois conscients du manque à gagner et de la foule de clients drainée par les *ferrâcha* qui, peut-être, s'attardent auprès de leurs commerces, les boutiquiers hésitent à mieux s'organiser : ne serait-ce pas tenter le diable que de se plaindre et peut-être perdre davantage encore par cupidité ?

La « table » comme hygiène de vie

Si la lutte aux affaires est si âpre, c'est que les réseaux des sociabilités urbaines viennent s'incarner dans les relations sociales de Derb Soltane où est représenté en fin de cycle l'ensemble des catégories socioprofessionnelles de la ville : « C'est la ville qui vient à nous. Je ne sors plus de Derb Soltane ». À l'instar de nombreux jeunes qui annoncent toujours en entretien leur

décision récente de reprendre les études, la formation inachevée, l'ancien boulot peu rémunéré, l'énergie avec laquelle Abdellâtif dit croire en son baccalauréat, témoignent moins d'une volonté de contrôler sa vie que de révéler la conscience de l'échec et ses conséquences dans le mal causé par le quotidien. Car la réalité de sa persévérance à perpétuer l'effort parental est toute autre que celle réduisant son travail à sa pénibilité : pour la famille d'Abdellâtif, la table est son hygiène de vie. Elle règle les minutes de la vie de chacun des membres de la famille : Abdellâtif, son frère ou sa mère convoqués tour à tour à la prière ou à prendre le relais à la table, le père assigné à la surveillance nocturne de la marchandise dans « l'ancienne maison », selon l'adage paternel qu'il n'y aurait « pas de confiance, même dans la famille. Surtout dans la famille ». Aucun des déplacements n'est envisagé en dehors d'elle. Aucun loisir non plus. Guère d'illusion pour Abdellâtif et son frère que l'âge se chargera de remettre sur le droit chemin de la table, loin de la photographie, loin des études. Les lieux de vie de la famille s'articulent au quotidien autour de trois lieux presque équidistants de la table : l'appartement de la famille, l'« ancienne maison », et la maison de la famille de l'épouse d'Abdellâtif qui y passe tous ses vendredis avec leur fils.

L'image de bonne moralité occupant le premier plan des préoccupations de la famille, la jeune femme est vêtue de vêtements noirs à l'iranienne qui la protègent, selon Abdellâtif, des interactions masculines indignes redoutées dans l'espace public. Il est loin le temps où Abdellâtif les installait, avec leur fils, sur son vélomoteur pour aller manger une glace dans le centre-ville ! Le commerce et son lot de fatigue ont rattrapé leur jeunesse. Et puis comme un membre de la famille, la routine a pris ses aises. La jeune femme ne fréquente pas non plus la table : selon Abdellâtif, c'est à l'homme de subvenir aux besoins de sa famille.

Interrogé sur la présence de sa mère à la vente, Abdellâtif évoque son âge avancé : dénué désormais de tout intérêt charnel, le corps de Hajja, fourbu d'arthrose, ne se résume plus qu'à son esprit rompu au calcul et à son habileté comptable. La table, temple païen de sa famille, occupe désormais toutes ses pensées entièrement tournées vers l'œuvre de sa vie : le commerce et sa transmission à ses enfants. Résolue à assurer la gestion de l'économie familiale et, au-delà, l'application des moindres de ses décisions, elle est devenue au fil des années l'incarnation de ces contre-pouvoirs grâce auxquels les femmes prennent leur revanche sur la perpétuation et la mainmise des volontés masculines sur leur destin. Dépasant ici le cadre étriqué de la domesticité, le rôle de Hajja a su déborder sur les espaces publics, passant des coulisses de l'appartement à la scène de la table, le temps d'enfiler djellaba et deuxième fichu sur la tête. Il faut la voir héler en pleine rue son voisin vêtu d'une *fouqia*

blanche²⁵ de retour de la prière à la mosquée de la rue et faire rire tous les *ferrâcha* des environs : « Eh, Hajj, tu vas finir par avoir le dollar ! », car « avoir le dinar » signifie faire la prière avec tant d'application que le front du fidèle finit par porter une marque ronde forgée par le tapis.

Mais si Hajja a pris les rênes de l'entreprise, c'est qu'elle connaît les risques de laisser dériver ce qui a fini par donner du sens à sa vie : faire vivre sa famille. La rumeur de la ville consacre les revenus des *ferrâcha* comme confortables, voire considérables : ils ne le sont en fait que dans la mesure où le travail du quartier procure un emploi relativement stable par rapport à l'offre du marché, tous vendeurs confondus, jeunes et moins jeunes, avec et sans formation. Pour cette raison, Hajja veille car ici, point de fortune. Les tenues vestimentaires ne se distinguent pas de ce qui se trouve dans le quartier, l'économie du budget régente la nourriture suffisante mais sans excès, les pièces de l'appartement sont claires, sans fioriture, et comme dans beaucoup d'intérieurs de la classe moyenne sans le sou, des problèmes de plomberie dans la salle de bains révèlent la réalité des difficultés.

C'est donc chaque soir, dès son retour, qu'Abdellâtif remet à sa mère les billets froissés dans ses poches, et « à moi seulement », insiste la mère. Marié, père de deux enfants bientôt et occupant l'unique chambre munie de l'unique grand lit, il redevient à domicile l'enfant au garde à vous qu'il parvient à distancer à la table lorsque sa mère n'y assure pas son tour de garde avec lui. Un soir, elle lui signifie de lui remettre le billet de 100 dirhams manquant. Abdellâtif esquisse un sourire gêné : est-ce cela la réussite matérielle ? Est-ce suffisant pour combler une vie ?

Avec un *ferrâch* du marché aux puces de l'ancienne médina

Prendre sa place

Il est 15 heures au *joutia* de l'ancienne médina. Hassan arrive sur la place en traînant son caddie à roulettes d'un autre âge derrière lui. Dans un quart d'heure, il sera prêt à vendre tout ce qui se fait dans le domaine du

25. Longue chemise de coton colorée ou blanche d'origine saoudienne portée par les hommes. La couleur blanche revêt de multiples sens : pour les uns, refuge identitaire vis-à-vis de pratiques prétendument trop « occidentalisées » au Maroc, pour les autres soucis d'expression de sa moralité. C'est dans ce sens que beaucoup l'enfilent sur leur pantalon pour se rendre à la prière. Mais d'aucuns répondront qu'elle est simplement pratique pour la gestion de l'eau des ablutions, comme les sandales en plastique !

téléphone portable : chargeurs, batteries, housses en caoutchouc, oreillettes « *bloutoute* », « *carcasses* » de téléphones, claviers démontés, puces, cordons de cou et autres accessoires. Il s'approche, en saluant les autres *ferrâcha*, de sa place habituelle, toujours la même pour fidéliser les clients, habitants des environs. C'est qu'il ne viendrait à l'esprit d'aucun promeneur du centre-ville de venir se hasarder au *joutia* de l'ancienne médina, hors des sentiers battus des bazars. Les clients potentiels sont des habitués des lieux, proches de leurs domiciles. La foule de clients n'est véritablement plus nombreuse que les vendeurs qu'en période de Ramadan, la place de *joutia* faisant alors partie du parcours de promenades menées après le *flor*²⁶. Le reste de l'année, les quêtes déambulatoires entre objets, poussière et déchets se résument somme toute à des passages obligés d'habitants regagnant leurs pénates : l'illusion d'y trouver son bonheur n'est que vague, lorsque tout vient à manquer. Car acquérir une pièce de l'édifice aiderait-il à supporter le quotidien ? Vieux *Tel Quel*, dentiers, joints de plomberie, outils, chaussures, produits cosmétiques, médicaments, plaquette entamée de pilule contraceptive, porte-clefs, roues de rollers, manches de brosses à dents, photos de familles, calculatrices, boucles d'oreille et autres bijoux rouillés.

La voisine d'Hassan fait dans le vêtement d'occasion sur une bâche disposée au sol, et son voisin et ami car collègue de longue date, dans la télécommande de télévisions et de boîtiers numériques. Ensemble, ils parviennent à donner à leurs commerces un aspect soigné : pour les téléphones, une table faite d'une planche de moins d'un mètre carré maintenue par des cartons bas ; pour les télécommandes, le dessus d'un ancien buffet dont les étagères sont partagées par les deux collègues. Un vendeur de *detay* a disposé devant le meuble sa boîte à cigarettes lui servant d'enseigne aux couleurs de Marlboro. Derrière eux, l'un des deux cafés de la place stocke les planches d'un jour à l'autre en échange d'une fidélisation sans faille : les vendeurs y commandent thé à la menthe et café et utilisent les toilettes en ramenant les verres.

Un client s'approche de la table d'Hassan en l'appelant par son prénom et lui propose de reprendre son vieux portable. Les appareils dernier cri lui font envie, surtout ceux avec écran couleur, mais il doit d'abord se débarrasser de l'ancien. Hassan sort de son caddie son outil le plus utile, un vieil ampèremètre et teste quelques circuits. Le verdict tombe : il ne veut pas de ce portable hors d'usage qu'il n'arrivera pas à revendre. Atteint dans sa dignité, le client se plaint. Malgré le scandale qui éclate, il n'y aura pas de transaction. Quelques passants se sont arrêtés pour observer la scène, les

26. Petit déjeuner. Repas pris à la rupture du jeûne à la tombée de la nuit pendant le Ramadan, mois de carême.

enfants rien, mais rien n'y fait. Hassan se veut intransigeant à ce sujet : il ne négocie qu'avec du matériel en état de marche. « C'est une question d'honneur », l'attitude est un gage de sérieux professionnel, et l'insalubrité des lieux ne justifie aucune dérive. Le client s'éloigne, furieux, sur l'ordre d'autres vendeurs. Aujourd'hui est un jour ordinaire au *joutia*.

Les liens sociaux du commerce

Hassan est *ferrâch* depuis neuf ans. À la suite d'une grave crise d'asthme, il décide de quitter son domaine de travail et de créer sa propre activité professionnelle, pas forcément une fonction mais au moins un statut social : il commence par faire le *detail*. Enfant, il avait déjà tout connu : réparateur de chambres à air, vendeur de journaux en bas du café La Chope... Il savait qu'au *joutia*, « chacun a le droit de prendre sa place ». Il n'aurait pu aller à *Derb Ghallef*. « Là bas, c'est pas ma rue ». Il n'y connaissait pas les réseaux de sociabilités qui permettent l'installation des vendeurs, comme il en est d'usage. Si Hassan a pu débiter au *joutia*, c'est parce qu'il pouvait y bénéficier de l'aide de vendeurs déjà installés qu'il connaissait en tant que voisins. Après avoir fait les poubelles, il testa successivement plusieurs types de vente au sol : les briquets, puis divers objets de récupération qu'il achetait au *joutia* du bidonville de son quartier pour le revendre à celui de Bab Jdid. Son talent, c'est de savoir s'adapter à la demande sans cesse changeante. Ce fut ensuite le tour des Moulinex : tout le monde voulait s'équiper en robots ménagers pour la préparation de jus de fruits à domicile. Il fit alors dans les petites pièces de robots et les petits jouets. Le tour du téléphone portable vint en 2002, mais s'essouffle aujourd'hui : il est temps de rechercher un nouveau filon, mais tout le problème est là. Pour les portables, Hassan avait observé un autre vendeur qui lui avait appris quelques ficelles du métier. Mais les réparations plus compliquées nécessitent du matériel, des outils et surtout une maîtrise dont il ne dispose pas. Bien sûr, il y a toujours le recours à de la marchandise volée qui constituerait, selon Hassan, une facilité mais représente surtout un bien trop grand risque, souvent plus redouté que la prison. Hassan baisse la voix pour évoquer les dangers physiques dans les interactions avec les « vrais » professionnels spécialisés dans le recel, ceux qui s'en sont fait une carrière comme à deux pas d'ici, à *Djayjiya*, près de Bab Marrakech.

Le jeu du commerce consiste à acheter à un intermédiaire qui, lui, ne vend pas directement sur la place : le *bou'ar*²⁷, celui qui cherche partout dans les poubelles des quartiers aisés de la ville, et qui dispose de réseaux

27. Terme venant de « éboueur ».

de généreux donateurs. Lorsqu'il arrive au *joutia*, il fait tomber sur le sol au milieu de la place le contenu d'un sac en toile de jute. Les vendeurs s'y précipitent et s'interpellent lorsqu'un objet est repéré. « Hassan ! Il y a un chargeur ici. C'est bon pour toi ». Le renseignement mérite récompense, ce sera plus tard un service à rendre. Beaucoup de vendeurs ne se spécialisent pas et achètent au *bou'ar*, pêle-mêle, des objets de récupération qu'ils nettoieront et remettront dans le circuit de l'hétéroclite. L'évaluation n'est pas source de conflit. Personne ne trouverait son compte à troubler l'ordre de la chaîne. Au début de son activité, on expliqua à Hassan où se fournir en objets de récupération pour cesser de faire les poubelles comme un *skayri*²⁸. Les *skayriya* sont, en effet, à l'origine de certaines tensions au sein des *ferrâcha*, car le *bou'ar* de passage au *joutia* entend bien obtenir l'exclusivité auprès de la benne disposée sur la place en 2005 pour davantage d'hygiène. Hassan décrit dans les rapports entre catégories professionnelles un certain équilibre pour lequel la proximité de Bab Marrakch constitue un avantage rare, les policiers concentrant la perception de leurs taxes sur les *carrossât*. Hassan jette un œil dépité sur ce qui l'entoure : « Il n'y a rien à prendre ici ».

« *Ma vie, c'est du vide* »

Avant de partir, Hassan range à nouveau ses trésors dans son caddie encombré d'un pliant, parfois d'un parapluie dégingué, de bâches en plastique et toutes sortes de câbles. Le retour à la maison se fait péniblement, une vingtaine de minutes à cheminer à travers les petites rues commerçantes de Bousbir, de Derb Tazi, puis le terrain vague jonché de déchets. Non pas que les rues soient encombrées mais le trajet est trop long. Vingt minutes, c'est assez pour ruminer le triste bilan comptable de sa journée. Un portable ? 400 rials. Une réparation élémentaire ? 100 rials. Est-ce réellement échapper à la mendicité ? Tout juste de quoi s'acheter de la marijuana, une bouteille de *mahia* (eau de vie) les jours de chance, ou sa dose quotidienne de tabac à chicha qu'il consomme en solitaire, dans sa chambre. Vingt minutes, assez pour dresser le bilan d'une vie : rien au bout du compte. « *Ma vie, c'est du vide* ». Un homme l'interpelle bruyamment de la terrasse d'un café. Il accélère le pas : « Tous ces cons, je veux plus les voir ». C'est tout juste si, parfois, il accepte d'aller au café en voiture avec le cousin rentré de Belgique. Une grande occasion. Une bouffée d'oxygène.

28. Ivrogne (pl. : *skiriya*). Le terme désigne souvent les buveurs d'alcool à brûler que l'état de délabrement physique stigmatise beaucoup plus que les personnes consommant de l'alcool dans la rue, quotidiennement ou occasionnellement.

Hassan annonce qu'il est né « l'année de la mort de Mohamed V, en 1961 » et insiste sur le repère car il le sait, plus aucune date n'a survécu dans son esprit. Tout s'y emmêle inextricablement. Une autre chose est cependant certaine : à 45 ans, il ne s'est jamais marié, et le poids des regards se fait douloureux dans la maison qui peu à peu se vide. La famille comptait encore onze enfants après le décès de deux filles et d'un garçon. Depuis le décès du père à La Mecque en 1996, la famille n'a guère d'entrain à survivre, entre le diabète de la mère et les difficultés des enfants restés au foyer : un fils marié vivant au foyer avec sa femme, un fils veuf avec son petit garçon, et la fille cadette. Hassan, pas tout à fait l'aîné, mais toujours pas marié. Et les émigrés de la famille, non contents de les maintenir otages d'une mendicité déguisée, qui font miroiter un confort domestique inaccessible...

Comme Hassan n'a pas toujours connu ces reproches de se trouver à la traîne de la famille, il en souffre avec l'avancée de l'âge : les années fastes ont laissé un goût amer, ce qui rend chaque jour plus pénible que le précédent. Il n'est tout simplement pas né au bon endroit : asthmatique depuis toujours, il est né à Derb Lmaâzi, un de ces quartiers près de la Foire internationale de Casablanca concernés par les démolitions, mais il n'en dira rien : il en est à essayer de se souvenir et l'exercice est douloureux. Le départ de la maison d'enfance aurait pu être une chance pour lui de s'éloigner de l'humidité du bord de mer rendue responsable de ses maux par les médecins. Ses parents emménagent au contraire en bordure de mer, là où le vent souffle en hiver à casser les oreilles. Hassan a 11 ans. Il lui faudra devenir adulte pour trouver les fonds et remédier à l'humidité des murs de la maison, à la faveur d'un bon travail dans la confection du cuir, emploi qu'il occupe la première fois à l'âge de 18 ans dans le quartier de la Croix-Rouge, dans l'ancienne médina. Les souvenirs de Hassan de ces années se teintent d'envie et de souffrance : les travaux apportés à la maison avaient, certes, assaini son environnement domestique, mais que dire de l'effet des colles utilisées dans son travail, et surtout des produits qu'il aime à consommer à outrance depuis son adolescence – tabac, marijuana et alcool ? Influençable et faible, il ne réagit pas à temps lorsqu'un des gars du quartier l'affuble d'un surnom ridicule rappelant son addiction à la marijuana et son adoration pour Bob Marley, un nom sous lequel il est encore connu plus de vingt ans après, à la fois sur son lieu de travail, son quartier, jusque dans sa famille !

Conscient de ses addictions, de son instabilité professionnelle et de sa faible santé, il dit ne pas s'être marié de manière délibérée. C'est de changements plus profonds dont il est en quête, curieux de connaître d'autres mentalités, avec le sentiment constant de ne pas trouver sa place dans cette société. « Le Maroc, c'est de la merde. Les gens ne sont pas corrects ». L'occasion lui en fut donnée en 1981, « l'année des émeutes ».

La confusion totale régnait sur la ville, Hassan en profita – « Où est-ce avant ? Je ne sais plus... » – pour s'embarquer clandestinement avec un ami du quartier plus jeune à bord d'un bateau. Il était en fait attiré par les États-Unis mais à la faveur d'une erreur de reconnaissance, les deux *herraga* arrivèrent à Lisbonne où ils restèrent deux semaines avant de se livrer de leur chef à la police sous prétexte que la mère du plus jeune lui manquait. Hassan pensait qu'avec une telle facilité, il recommencerait une autre fois avec un peu plus d'organisation. Le temps a passé. Depuis, à chaque fois que la mère de Hassan croise l'ami d'enfance, elle l'assomme de reproches : « Ici, mon fils ne fait rien, il traîne. Là-bas, ça aurait été mieux pour lui. Aujourd'hui, il serait devenu quelqu'un ».

En quête d'identité

Entre Portugal et États-Unis, on rirait presque de la confusion due à un amateurisme bon enfant si l'on ne lisait pas ici toute la détresse de l'existence de Hassan, avide d'ailleurs. Encore aujourd'hui, il fait remarquer combien son allure a peu à voir avec celle des habitants de l'ancienne médina et les éternels « jean tricot » d'Abdellâtif. Son look et son exubérance dans la mise en scène de ses gestes font de lui un bien étrange personnage comme le rappellent sa mère, ses collègues de *joutia* et ses voisins du quartier, plus à même de se moquer qu'à tenter de le comprendre. « Et même lorsque la mode des Nike est arrivée, et que tout le monde avait les mêmes chaussures », il était à part. Aujourd'hui, il porte des lunettes de soleil rondes, un jean foncé, une chemise noire, un gilet et une veste à carreaux imitation tweed, et une casquette assortie qui laisse échapper les anglaises de ses cheveux longs, savamment brossées en dreadlocks de *rastaman* : allure certes étudiée mais qui ne parvient à faire oublier le gouffre de ses dents rescapées et un air de santé précaire mal caché par son teint mat hérité d'une mère sahraouie et d'un père berbère. « Je suis ni noir, ni blanc. Je suis pas berbère : je suis barbaaaaaare ! », lance-t-il d'un ton rageant faisant de lui un pirate d'un nouveau genre à l'identité recomposée par choix, quelque part entre berbéritude, Jamaïque, addictions et ancienne médina.

L'univers de sa chambre révèle la complexité de cette identité hors norme et de sa personnalité. « Lorsque j'étais petit, je n'étais pas comme les autres. Je jouais toujours seul. J'élevais des pigeons sur la terrasse ». La mère de Hassan lui a concédé un réduit sans fenêtre de moins de 6 m² devenus, depuis, tout un monde dédié à l'expression de ses envies selon l'humeur du moment, et à ses pratiques de consommation compulsives. À la famille, la fadeur des salons ! S'approprier une chambre pour y entasser les objets qui peuplent sa vie, pour meubler son vide social : deux petites étagères noires de style

chinois et trois armoires à pharmacie sans porte croulent sous des photos avec ou sans cadre, un flacon d'huile de Monoï, des bijoux et montres, des bagues d'hommes et de femmes, des disques vinyle de Bob Marley et les Wailers, une photo de magazine de l'idole sur scène, des balles en caoutchouc multicolores d'enfant sur un jeu en bois, des journaux, des pièces de monnaie étrangère, la montre jaunie de son père. Une kippa usée, un objet en cuivre d'imitation représentant un chandelier à sept branches, une petite Vierge Marie et un vieux Coran de poche témoignent d'une stratégie « on-ne-sait-jamais » : « La kippa, je l'ai achetée. Les Juifs sont riches. Si ça leur porte bonheur, ça peut marcher pour moi ». Un bloc de trois tiroirs en plastique supporte un petit tableau reproduisant le *Cri* de Munch sur fond rose Barbie, une boîte rouillée remplie d'inhaler de Ventoline²⁹, de vis, et autres boulons ou pièces minuscules de téléphones portables, un vanity case contenant une armée de chargeurs entremêlés, une image brillante des Alpes, la photo des trois frères enfants posant en habit blanc, des photos de groupes traditionnels de musiciens découpées dans des magazines. Une télévision neuve due au hasard d'un tiercé gagnant³⁰ trône sur ce bric-à-brac enchanté acquis au fil des trouvailles à *joutia*, comme ce portable hors d'usage aux couleurs de la Jamaïque rehaussées d'une feuille verte de haschich, conservé dans une boîte en bois, objet de tous les soins du maître des lieux : « C'est mon trésor ! » Dernier projet de décoration : les pièces d'un aquarium à bricoler traînent au sol. Au mur, les photos de Hassan des temps heureux, entouré d'amis souriants, et moins maigre qu'aujourd'hui. Près du lit, le narguilé bleu. Tout autour, une odeur âcre de cendres froides mêlée de saveurs fruitées écœurantes. Rentré chez lui, c'est dans sa chambre qu'il se saoule. Il lui faut bien la matinée pour récupérer. Mais la gueule de bois n'est rien comparée au moment où tout ressurgit...

Les ressorts du déshonneur

Bien plus que les coups d'éclat ratés, c'est le sentiment au réveil qu'on ne peut rien à la descente dans le gouffre social jusqu'à toucher le fond. À la suite de son escapade portugaise, Hassan a continué son chemin dans son domaine de prédilection, le cuir. Il aime à rappeler combien la tâche était pénible car rémunérée à la pièce. Mais la passion était là, l'envie de créer de ses mains, d'être fier du travail bien fait. Hassan profitait d'un marché de l'emploi alors souple dans les années 1980, passant d'un atelier de confection à l'autre, certain de son habileté et de ses compétences, assuré d'un lendemain

29. Médicament pour le traitement d'urgence des crises d'asthme.

30. Manœuvre plus digne que l'aide des émigrés de la famille.

meilleur auprès d'autres patrons plus respectueux du travail bien fait. Mais un jour, il oublia de se faire réembaucher. Il passa une année à la rue, consommant en alcool le fruit de sa mendicité concédé par les habitants du quartier par respect pour sa mère. Il but à ne plus savoir où il était. « J'étais un *skayri*, plus sale que la poubelle. Je puais. Je dormais à la plage. Je voulais mourir. Même là, j'ai échoué ». Vingt ans après les faits qui le firent se tourner vers une forme lente de suicide, il ne livre toujours pas les raisons réelles de son abandon, insistant sur ses addictions contractées en dépit de son asthme et de tout bon sens. Une année passa, Hassan reprit le travail et connut une période de prospérité jamais égalée. Il se souvient d'une scène, lui-même roulant sur sa moto, habillé de cuir noir, heureux et fier comme un roi. Mais tout bascula à nouveau. « Dieu m'a puni. Je me souviendrai toute ma vie de l'année 1998 ». Une crise plus grave que d'habitude survenue sur son lieu de travail le conduisit à l'hôpital pour 21 jours d'angoisse. On annonce son décès imminent à sa famille. Le retour à la vie sera le début d'un autre enfer : ne pouvant plus retrouver de place dans la confection auprès des anciens patrons, d'une maigreur à faire peur, il devient *ferrâch*.

Un scénario qui en dit long sur le travail de la honte... La crise d'asthme survint sans nul doute à l'issue de l'année d'abandon. Et un sursaut de dignité lui fit trouver le chemin du *joutia* : peut-être la vue des larmes de sa mère, peut-être le dégoût au fond des yeux des infirmières, peut-être la peur de mourir seul.

Des *ferrâcha*, il y en a toujours eu ici, de mémoire d'habitant de l'ancienne médina. Mais Hassan fait remarquer que d'une vingtaine de vendeurs en 2004, on est passé à une foule dense à l'affût du moindre espace, parmi laquelle des femmes de tout âge. « C'est un signe que la misère grandit. Normalement, c'est pas aux femmes de vendre dans la rue. Tout est sale ici ». Ceci sous-entend qu'une femme bien n'y a pas sa place. Ça n'est pas tant la saleté que le délabrement qui frappe. L'afflux de personnes n'a pas manqué de venir à bout des équipements des années 1950. L'endroit était pourtant attrayant. Hassan se souvient des deux fontaines en zelliges bleus situées aux extrémités de la place et reliées par un cordon d'eau qui s'est mise à croupir il y a une quinzaine d'années. Il accuse les services de la ville d'avoir délaissé l'ancienne médina. « *Choufi la fontaine diel lhmâm*³¹. Elle travaille toujours ». Mais le *joutia* n'est pas encadré d'administrations ! Tout au plus a-t-il été affublé, en 2005, d'un poste de police de proximité qui a contraint Hassan et son collègue à changer de place. Celui-ci commente :

31. « Regarde la fontaine des pigeons » : située place Mohamed V à côté de la mairie, elle se nomme ainsi à cause de la profusion d'oiseaux des villes avec lesquels se font photographier toutes les familles. Elle continue de représenter pour les habitants de l'ancienne médina la destination préférée des promenades familiales, pour goûter au centre-ville à peu de frais. On y croise de nombreux vendeurs ambulants de cacahuètes, sucreries, et ballons.

« À notre place, ils ont planté des fleurs. Les *ferrâcha* valent moins que des fleurs ! » Lucide, le collègue de Hassan prédit un avenir des plus fugaces aux fleurs naissantes, à l'image des *Kroatia*³², désormais hors d'état de nuire. Il décrit le régime de terreur dans lequel étaient plongés l'ancienne médina et l'ensemble des quartiers populaires : les habitants de toute la ville, témoins de scènes de rue d'une rare violence, redoutaient plus que tout au monde d'être pris à tort pour des criminels.

Hassan se tait, cela ne le concerne pas. Cela fait de nombreuses années qu'il a cessé de s'intéresser aux choses de ce monde. Le dernier événement sur lequel sa logorrhée peut encore s'exercer, c'est la construction de la Grande Mosquée et l'injustice de l'impôt forcé « à cause de ce Hassan putain de merde », et pour cause : elle a privé les gens de son quartier de leur seule consolation d'être vivant, la mer, la plage, l'air vif, l'oubli par un bonheur simple l'espace d'un instant. Et ça n'est pas un hasard si le monument a été bâti à Casablanca. C'est que rien de bon ne peut venir de cette ville : « Ma première maladie, c'est Casa. Et ma deuxième maladie, c'est la pauvreté ». Avec de l'argent, sa mère aurait pu le soigner. Au lieu de cela, il a eu affaire à tous les *'attar*³³ de Baladiya, ce qui n'a eu aucun effet. Dans une autre ville, il aurait peut-être eu une seconde chance. Mais les usines et « les fumées », les gaz d'échappement des voitures, des taxis blancs et autres bus malsains ont eu raison de sa santé. De toute manière, des projets, il n'en a plus aucun, et toute son énergie est aujourd'hui au service de ses efforts à oublier qu'il en a nourris autrefois. « J'attends la mort ici ».

En fin de journée, Hassan restera à *joutia* jusqu'à l'écœurement, jusqu'à la fuite de cet endroit qu'il déteste. Il ne viendra travailler ni samedi ni dimanche : ce serait affronter les promeneurs qui ont « un vrai travail », un poste stable, et qui viennent lancer de rageurs « *choufouni* » (regardez-moi) à la face des *ferrâcha*, comme pour dire que quelqu'un de bien n'a pas à faire ce sale travail : comme un écho aux innombrables lieux communs de l'exclusion, la pauvreté impliquerait une moralité douteuse. Pourtant, la misère sociale n'est pas partout synonyme d'isolement social comme en souffre Hassan dont la personnalité a sans doute contribué à faire le vide autour de lui. Certains de ses voisins, autrefois copains dans les jeux de rue de l'enfance, se regroupent dehors et partagent, dans l'intimité des liens festifs de la boisson, les sociabilités menant à des activités professionnelles ponctuelles qui permettent de temps en temps

32. Surnom des Groupes urbains de sécurité – ayant officié de 2004 à 2006 – à cause du damier qui ornait leurs casquettes à l'image du drapeau croate. Les habitants de l'ancienne médina et de Derb Soltane s'attribuent conjointement la paternité du surnom, tenant leur source des matchs internationaux de football.

33. Herboriste et soigneur musulman.

une survie digne. Ils ne pardonnent pas à Hassan de boire à domicile, sous les yeux de sa mère et d'entraîner sa famille dans son propre déshonneur. Il faut ajouter aux esclandres cycliques de Hassan dans la rue, lorsque l'alcool coule à flot et que les insultes à l'adresse des voisins pleuvent, les visites dans sa chambre d'une jeune femme de moindre réputation, droguée, mariée à un détenu trafiquant de drogue et affichant sur elle les cicatrices des nombreux déboires de sa vie.

À la suite de la sortie de prison du mari, Hassan, à nouveau seul et replié dans sa chambre, est de plus en plus triste et boit plus qu'il ne faut. L'an dernier, il s'obligeait encore à penser qu'il n'avait pas les moyens de s'offrir d'avoir des enfants et que cela aurait été égoïste. Aujourd'hui, il ne s'impose même plus d'essayer de le faire croire et affiche impudiquement ses doutes : peut-il encore se permettre de rêver d'avoir des enfants en tant que *ferrâch* ? Après le *joutia* et une fin de carrière de déshonneur, il lui reste à affronter l'âpreté d'une vieillesse en solitaire.

Repli et rêves d'évasion

J'avais profité des moments de solitude de deux *ferrâcha* pour faire connaissance avec eux. Connaissant Hassan depuis deux ans et Abdellâtif depuis un an, je fis le pari, lors d'un bref séjour en 2007, de compléter mes informations en pointillés afin de mettre en parallèle leurs portraits. Alors que j'annonce de but en blanc ce projet à Abdellâtif, je préfère taire mes motivations à Hassan. Tout deux accueillent avec enthousiasme mes questions qui rompent la monotonie de leur quotidien. Abdellâtif, ravi d'échanger en français qu'il tente de faire revivre par la pratique, se dévoile encore davantage. Mais le temps que je passe avec Hassan est une preuve à ses yeux de mon intérêt croissant. Peu habitué à cette attention et à cette qualité d'écoute, il se met à rêver d'un peu de tendresse de ma part. Ses questions de plus en plus explicites concernant mon célibat et mon éventuelle carrière future au Maroc révèlent la maladresse de ma méthode d'approche. J'avoue ici souffrir d'une admiration équivoque pour les transgresseurs de normes sociales dans un pays où l'injonction sociétale à la bonne moralité et au respect de l'honneur de la famille fait peser de tout son poids une pression sociale infinie sur les conduites et pratiques. Mais cette malheureuse anecdote nous renseigne également sur la solitude de Hassan, homme de peu d'honneur aux yeux de sa famille car célibataire aux revenus médiocres, de faible santé et consommateur de produits illicites. En le côtoyant sur son lieu de travail, je redore le blason des sociabilités de Hassan, fier de m'offrir une verveine à la terrasse jouxtant

son étal, à la vue de ses collègues et des passants. Mais si Hassan prend soin de nous installer en terrasse et non dans la salle de fréquentation masculine, c'est qu'une telle audace aurait pour désastreuse conséquence de me faire passer pour une femme de moindre vertu et de mettre par là même mes jours en danger : Hassan le sait, on peut emprunter des chemins de traverse par rapport aux normes ambiantes et garder à l'esprit la réalité de leur prégnance dans l'esprit des autres. C'est en victime de malchances que Hassan s'épanche sur son sentiment de gâchis d'une vie de bohème contre laquelle il ne peut lutter, là, assis à la terrasse, avec sous les yeux des dizaines de malchanceux à son image.

Avides d'être enfin entendus, tous deux se posent contre toute attente en victimes pour la même raison : ils trouvent dans leur naissance et leurs lieux de vie l'origine de son malheur pour Hassan, et de sa profonde insatisfaction pour Abdellâtif. Mais si ce dernier se pose lui aussi en victime, il n'en reste pas moins une victime illégitime. Car bien que son sort soit envié de tous, sa vie, dont l'issue est tout entière liée à son quartier, le déçoit. Ce que Abdellâtif décrit est une toute autre réalité du quartier dont la profusion d'activités et l'attractivité économique leurrent les habitants de la ville : la puissance de l'argent ne peut faire oublier aux commerçants que leur réussite sociale s'est faite au détriment de l'identité de leur quartier où beaucoup d'habitants ne se retrouvent plus. Le quotidien d'Abdellâtif et des autres *ferrâcha* est dicté par une appropriation spatiale forcenée dont le prix à payer fut un coup d'arrêt à toute autre activité dans le quartier et le sentiment irréversible, chez les habitants, de ne plus totalement être chez eux.

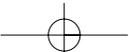
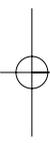
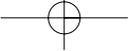
On comprend combien la parole peut se faire pénible. L'évocation du rôle d'Abdellâtif dans l'entreprise familiale ponctuée de silences et de longs soupirs montre l'enfermement socio-spatial d'une vie entière sans surprise, comme jouée d'avance. Il faut tourner les questions à son avantage pour éviter le recours à la langue de bois, prendre soin de répondre aussi aux questions pour ne pas verser dans l'interrogatoire policier, parler de son enfant à venir dès que le moral est au plus bas. Lorsque Abdellâtif ressent la honte de souffrir d'une situation pourtant enviée de tous, il se tait si lourdement que sa détresse, interdite d'expression par sa réussite, devient assourdissante. Au contraire, Hassan se lance dans des discours envahissants n'ayant ni queue ni tête, images de délires psychédéliques qui ne laissent pas l'ombre d'une chance d'extraire les souvenirs des rêves, de distinguer les projets d'autrefois des histoires ou rumeurs de réussite des autres. « Je sais plus » ponctue les phrases à intervalles réguliers, comme pour s'excuser d'en être arrivé là, mais le prétendu oubli résonne comme un aveu de faiblesse tout autant emprunt de honte qu'Abdellâtif pour d'autres raisons. Mais ces raisons ne se valent-elles pas toutes ?

Au-delà du sentiment de honte qui réside dans leur repli socio-spatial, là où leurs destins se rejoignent également, l'un est en situation de rejet des loisirs de la ville et des réseaux constitués dans sa jeunesse, tandis que l'autre est assigné à résidence par la réussite, esclave du quartier regroupant désormais l'ensemble de ses lieux de vie. Tous deux sont victimes des frontières sociales de leurs statuts à l'origine des limites spatiales de leurs pratiques quotidiennes. Conscients à l'extrême de l'état de fait instauré dans les espaces publics par la précarité économique de tout un pan de la population de Casablanca, ils témoignent aussi de leurs illusions perdues concernant les ressources offertes par la rue, y décelant tour à tour opportunités économiques et ruines de l'âme. Autrefois admiratifs des dynamiques de rue permettant la maigre survie à la majorité, ils n'y voient aujourd'hui que perte. Cela n'est donc pas un hasard si leurs rêves, palliatifs aussi impuissants que les drogues de Hassan et les prières d'Abdellâf, essaient leurs paroles, si leurs esprits s'égarer si souvent : ils n'en sont plus à croire que leur avenir relève encore du possible, tout est joué, ils ne le savent que trop bien.

Au-delà du gouffre économique, leur rapport différencié aux normes sociales, image de conflits intérieurs animés, les sépare un peu davantage, Hassan paie le prix fort de son exubérance professionnelle, sociale et identitaire. Abdellâf plus jeune en est encore à se demander s'il aurait le cran de mettre à distance son destin de *ferrâch* chanceux et de vivre son rêve professionnel : tandis que l'un rêve de rentrer dans le rang, l'autre ne rêve que d'en sortir !

Et l'on ne manque pas de remarquer combien ces destins sont emblématiques du quotidien des habitants des deux quartiers, ivres de leurs stratégies de fuite pour les *harrâga*³⁴, de leurs rêves éveillés devant les séries télévisées égyptiennes, de leurs délires d'habitues des drogues et des alcools forts... stratagèmes ultimes de délivrance.

34. Au singulier : *harrag*. Ce terme, du verbe *h'rag* signifiant « il a brûlé », désigne une personne ayant réalisé ou envisagé un voyage à l'étranger sans autorisation adéquate : un « clandestin » au sens journalistique consacré. La légende urbaine voudrait que les *harraga* brûlent leurs papiers d'identité et leurs effets personnels avant le départ. Dans la pratique, les tentatives sont si nombreuses que plus personne ne brûle plus rien !



Dar el Baida mon amour

Fulvia ANTONELLI¹

« *El Baida mon amour nediha bla shour* ».

« Baida mon amour, je te veux sans recourir aux sortilèges... » chante Cheb Hasni dans une chanson célèbre et bouleversante que l'on peut écouter à Casablanca dans la vieille médina, sur l'appareil stéréo de l'un de ces nombreux étals qui vendent les Cd piratés pour 4 dirhams l'un, ou bien encore, sortant mélangée aux odeurs de cuisine d'une des précaires demeures d'un *kariane* – c'est ainsi que l'on nomme les bidonvilles au Maroc – dans le quartier de Sidi Moumen, ou bien transmise par la radio d'un petit taxi rouge, dont tous les chauffeurs sont d'authentiques *dj*.

Dans la chanson de Hasni la femme aimée s'appelle « la blanche », et cette femme d'outremer désirée est aussi le symbole de ce rêve d'Europe que partagent tous ceux qui vivent aujourd'hui dans les quartiers populaires de Casablanca. Mais « la blanche » c'est aussi, dans le « slang » de la rue, le nom donné à la cocaïne. Avec le temps la chanson, en jouant sur le double sens du mot, est devenue une hymne à cette drogue des riches, et à l'esprit de « battant » qu'elle symbolise.

Dar el Baida est bien sûr le nom familial arabe de Casablanca.

L'histoire de vie qui suit se déploie entre l'Italie et le Maroc, histoire singulière et cependant emblématique de correspondances entre des lieux qui, plus que de banals espaces entre lesquels s'organisent des vies, deviennent des territoires identitaires personnels, marqueurs qui signifient une origine, une histoire personnelle, des réseaux relationnels, même des techniques corporelles et sans doute un style de destin.

1. Fulvia Antonelli poursuit un doctorat d'anthropologie à l'Université de Bergame (Italie).

Né à Casablanca²

« Je m'appelle Anouar et j'ai presque 21 ans, je les aurai en mai prochain. Je suis né à Casablanca parce que mon père y est né tandis que ma mère est de Safi. À Casablanca nous vivions avec mon père... Avec nos deux parents. Nous sommes quatre frères et une sœur, Isham l'aîné, il a 35, 36 ans, ensuite ma sœur qui a 29 ans, Abdellaq qui en a 27, Noureddine 24 et moi, presque 21. À Casablanca, on vivait dans un quartier qui s'appelle Hay Moulay Rachid. Nous vivions dans une rue où il y avait trop de trafic, avec beaucoup de bars ouverts par des gens du type de ceux qui ont vécu un peu en Italie et qui, en revenant, donnent à leur bar des noms comme "Bar Italie", "Bar France", "Bar Belgique" ... Ce genre...

C'est un quartier au centre-ville, on y trouve tout, vraiment tout et de tout. Un peu comme le quartier de la Bolognina en Italie mais en plus grand³. C'était vraiment un beau quartier. Et puis mon père est parti en Italie et on ne l'a plus revu, en 89, juste quand je suis né. Je suis à peine né et il est parti ».

Après plusieurs déménagements dans différents quartiers de Casa, Anouar et sa famille vont habiter à Safi, reviennent brièvement à Casa avant de rejoindre le père installé en Italie. Je rencontre Anouar en 2008 à Bologne, par l'intermédiaire d'un ami commun, Jordie, un gosse d'origine camerounaise du même âge qu'Anouar et que je connais depuis quelque temps. À ce moment-là Anouar, à peine majeur, faisait déjà l'objet d'inculpations pour des petits actes de délinquance (vol, deal, recel) qui lui ont valu une obligation à intégrer les associations qui, en Italie, s'occupent de ces mineurs « étrangers non accompagnés », la plupart en rupture familiale. Ils y accomplissent des peines substitutives à la prison, même si Anouar, à cette époque, a déjà connu la prison. Quand il arrive en Italie, il n'a plus vu son père depuis cinq ans. Ce récit est son histoire et celle de sa famille. Petit et maigre, Anouar fait moins que son âge, il se réclame d'un style « tektonik » lié à la musique qu'il écoute, il a le crâne presque rasé au centre duquel trône une crête de cheveux sans cesse gominés. De nombreuses cicatrices sur ses bras attestent des blessures qu'il s'est lui-même infligées depuis son adolescence, et un tatouage qu'il s'est fait faire en prison, représente un bracelet, symbole de sa spécialité, le vol. Lorsqu'il sourit, l'absence de l'une des incisives centrales perdue en

2. Sont mis en citation, les extraits directs de l'un des entretiens de Anouar et Fulvia.

3. La Bolognina est un quartier du centre historique de Bologne, qui reste marqué dans l'imaginaire collectif local pour sa forte identité ouvrière et populaire. C'est là que s'établirent les premières usines, les premiers ensembles de logements sociaux. À partir des années 1990 et l'augmentation des flux migrants, la Bolognina devient le quartier de la ville qui connaît le plus fort taux de population étrangère, avec une forte dominante marocaine.

jouant au foot achève de lui donner un air bizarre, peu conforme, moins par ses vêtements ou son « look » que précisément par ces marques qui attestent d'une vie mouvementée, en contradiction avec son air d'enfant.

« Nous venons de la vraie pauvreté, surtout du côté de mon père... Maintenant je me rends compte qu'on a un peu avancé, mais à l'époque de mes grands-parents, on prenait plaisir à passer du temps à la mosquée... Les enfants lisaient et on les obligeait à rester à la mosquée pour apprendre le Coran pour leur éviter la rue... En ces temps, il y avait plus de gens sérieux qui allaient à la prière.

Mes grands-parents venaient d'Al Massira, un quartier voisin de Hay Moulay Rachid, ils venaient aussi d'un *kariane*, et puis mon père est parti chercher sa propre route... Mes oncles ont vécu en institution, type orphelinat, parce qu'ils sont si nombreux, tant de frères et de sœurs... la plus grande partie des frères de mon père sont aujourd'hui en Europe, ils vivent bien maintenant ».

Hay Moulay Rachid est un quartier créé en 1984 par une opération d'éradication des bidonvilles de Ben Msik et Al Massira et de relogement de leurs habitants dans des logements dotés du confort minimal. Cette opération a été décidée après que, en 1981, de violentes émeutes eurent lieu dans ce quartier, causées par l'augmentation des prix des aliments de première nécessité⁴.

Le quartier fut construit avec l'intention de donner une réponse à l'ingouvernabilité de ce type de périphérie : les émeutes avaient très clairement mis en évidence la question du « droit à la ville » des exclus, ces couches sociales que leur marginalité urbaine rendaient jusqu'à ce jour littéralement invisibles et qui, soudain, se manifestaient comme une « pression » sur le centre.

À partir de ce moment l'administration ne changera plus de ligne politique, la résolution du problème des *kariyanate* passera invariablement par un déplacement radical et massif des habitants les plus révoltés. On raisonne en termes d'éradication, jamais en termes de réhabilitation des habitats informels. Il est d'abord question de démanteler les liens sociaux et l'auto-organisation interne qui, justement, « organise » l'apparent chaos de ce type d'habitat. Les pouvoirs sont d'abord préoccupés par le fait que les *kariyanate*, aujourd'hui comme hier, semblent être, selon les règles du centre, des mondes « à part », dotés de leurs propres règles et lois, mondes de trafics et de commerces clandestins, et donc potentiellement producteurs de déviance et de criminalité. Les nouveaux quartiers n'ont cependant rien produit d'autre que de redécliner le ghetto en une autre forme urbaine : de

4. Abdelmajid Arrif, *Le passage précaire. Anthropologie appliquée d'une mutation résidentielle. Le cas de Hay Moulay Rachid à Casablanca*. Doctorat nouveau régime, Université Aix-Marseille 1, Aix-en-Provence, 1992.

l'horizontalité à la verticalité. C'est ainsi que sont nées de nouvelles zones d'habitat populaire, qui ont le style anonyme et sérialisé des banlieues parisiennes, sans les services qui vont avec. Du béton sans les transports en commun, l'école et les services culturels et sociaux en moins également.

« À Hay Moulay Rachid j'habitais au bâtiment quatre. C'était un lieu vraiment mal famé et infâme, où il y avait de la criminalité, des gens qui se piquaient et trop de police qui venait régulièrement. Mes frères étaient déjà trop embringués là-dedans, surtout Noureddine et Abdellaq. Ils foutaient le bordel. Noureddine se disputait souvent, les mères des autres venaient se plaindre à la nôtre. On était toujours dans la rue, toujours en "virée". Abdellaq sniffait la colle, aujourd'hui il a arrêté. Il suffisait de passer les porches des immeubles où nous habitons pour se retrouver dans des lieux étranges où tout pouvait t'arriver ».

Entre ces nouveaux quartiers populaires et les anciens *kariyanate*, deux mondes d'habitudes et de façons de vivre radicalement hétérogènes : des bâtiments tout en hauteur contre les maisons basses, de grandes avenues à doubles voies contre le dédale de ruelles en terre battue, des espaces organisés de manière rigoureusement fonctionnelle contre la promiscuité et la superposition des usages sans distinction du public et du privé, une apparence de fluidité de circulation et de liberté de mouvement, mais le vide, contre l'impénétrable compacité des bidonvilles.

« Tu vois, le *kariane* c'est comme ça. Quand tu entres, tu te perds, tu commences à marcher et tu ne comprends plus par où sortir, il te semble suffoquer parce que tu ne vois plus rien autour de toi, juste des baraques serrées les uns contre les autres, sans point de repère, et tout te paraît semblable parce que tout se répète. Une fois entré dans ce dédale t'es foutu, parce que s'ils voient que tu n'es pas du coin, bien habillé ou simplement un air différent du leur, si là tu demandes ton chemin pour sortir, ils te font marcher et t'emmènent où ils veulent. En quelques minutes tu es encerclé, plein de gens autour de toi et tu peux en sortir dépouillé, ils te prennent même les chaussures, tu en sors à poil. L'autre jour quand nous sommes allés à Sakouila⁵, le *kariane* semblait tranquille, mais c'était parce qu'il n'était que 4 heures de l'après-midi et on ne voyait que des femmes et des enfants qui jouaient. Au *kariane*, tu vois la vie normale, des gens normaux jusqu'à une certaine heure, mais le soir vers 19 heures tu ne vois plus les femmes, elles sont rentrées dans les maisons, et le *kariane* appartient alors aux hommes, et là sort la délinquance, parce que la délinquance c'est une affaire d'hommes ».

5. Sakouila est dans le quartier de Sidi Bernoussi. Le *karyan* a été complètement démoli, ses habitants ont été en partie relogés dans d'autres zones périphériques, en partie se sont eux-mêmes transférés dans d'autres *karyan* du quartier voisin de Sidi Moumen. Les *karyan* Sakouila (Sidi Bernoussi) et Thomas (Sidi Moumen) sont les bidonvilles où vivaient les deux kamikazes impliqués dans les attentats du 16 mai 2003. C'est d'ailleurs immédiatement après cette date qu'a commencé le programme de leur éradication.

En effet, la nuit le *kariane* devient une zone de non-droit, où l'on va chercher tout ce que la ville légale rend introuvable : l'alcool de production locale (*meja*), les drogues de synthèse (*qarqoubi*), le haschich et le kif, des armes artisanales bricolées sur place (*sba tache*, *shaqor*).

« Ce qu'on appelle le "17" est un couteau fabriqué uniquement dans les quartiers à Casa, ils ne l'achètent pas, ils le font eux-mêmes et c'est avec ça qu'ils se promènent et se battent. Compris ? »

Les habitants du *kariane* transportent avec eux dans les nouveaux ensembles leur mode de vie, les stigmates et le ghetto, ils se le transmettent de génération en génération.

« Hay Moulay Rachid est exclu de la ville... Casablanca pour les Casablancais c'est la ville, "fashion", chic, car ça existe à Casablanca et là, on peut se croire à Miami... Je t'explique mieux : les gens riches disent que Hay Moulay Rachid n'est pas Casablanca. Pour eux nous sommes hors la ville, mais c'est à Hay Moulay Rachid qu'il y a les vrais Casablancais ! Les gens de Hay Moulay Rachid, Derb Soltane, Attacharok, sont des gens pauvres, tu comprends ? Mais ce sont eux les vrais Casablancais, parce que les riches, si ça se trouve ils viennent de la campagne...

Il y a des zones, par exemple Californie, tu n'y vois que des riches, que de la richesse, tant de quartiers.... Sbata aussi est un quartier dangereux, beau mais dangereux où il y a la "malavita", comme vous dites en Italie. Au Maârif par exemple, il y a des riches et des pauvres, c'est un quartier tranquille et pourtant là aussi il y a de la "malavita". Un autre encore, Bernoussi, c'est un quartier où les gens ont de l'argent, mais le quartier est divisé en deux parties... On te dira : "tu ne peux pas entrer dans ce quartier, parce qu'il y a de la richesse, mais il est composé de deux mondes, et là aussi il y a des riches et des pauvres... Une partie de Bernoussi s'appelle Qods, et c'est un endroit mal famé, un quartier de pauvres où les gens souffrent, et puis il y a Sidi Bernoussi... Le lieu des riches, mais c'est toujours Bernoussi... Et c'est pareil pour d'autres lieux, comme Sbata, Hay Mohammadi.

Savoir qui sont les « vrais » Casablancais, est une dispute sans fin : tous les problèmes de la ville sont imputés aux « paysans », ceux que l'exode rural ramène aux périphéries de la ville. Après des dizaines d'années de vie urbaine, après des générations successives, on peut encore être accusé d'être un étranger qui s'attribue indûment le « titre » de Casaoui. Qui veut offenser quelqu'un le traite de paysan, il n'y a pas pire insulte à Casablanca, parce que le terme est synonyme d'étroitesse et de faiblesse d'esprit, de naïveté, des tares impardonnables dans une ville où la fourberie, la vivacité de la langue et de l'esprit sont des traits distinctifs de l'identité locale. Les habitants des bidonvilles sont donc toujours considérés comme des « migrants », fils du Maroc rural qui n'amènent que pauvreté et misère pour perturber le rêve de modernité dont la métropole

est porteuse. On leur nie toute citoyenneté, même si ce sont eux qui connaissent la ville dans ses plis les plus intimes et les plus honteux, par-delà l'image de progrès et de modernité qu'elle veut donner d'elle-même.

Finalement, la stabilité économique ne suffit pas à qui veut échapper au stigmat. Il est plus difficile qu'on ne le croit de sortir du « quartier » et du stigmat qui y est attaché, car le bien-être et l'aisance ne suffisent pas. Le monde est divisé entre ceux qui parlent français, ont fait une scolarité longue, ont un capital social qui leur permet de se sentir « du centre », et ceux qui au contraire n'ont que leur darija rapide et plein de double sens, leur expérience de la rue, même s'ils l'ont vécu en Europe, et qui, même s'ils reviennent en « battants » dans le lieu d'où ils ont pu s'enfuir, n'ont d'autre reconnaissance que dans les quartiers où ils sont nés et qu'ils ont cherché à fuir.

« Ici, tout le monde ne rêve que de s'en aller du quartier, partir et aller vivre à Casablanca, dans une zone normale, dehors, où il y a sécurité, contrôle, hors du bordel ».

Mais le stigmat de l'appartenance au quartier peut être retourné, transformé en orgueilleux symbole de fierté et d'appartenance à un territoire singulier, dans un rapport qui apparaît du coup paradoxal, fait d'un mélange d'amour et de haine de son origine. Savoir vivre à Casablanca finit par induire un sentiment de distinction, parce que dans un contexte où tout est affaire d'expérience et d'épreuve, savoir « nager » et se déplacer dans la ville signifie savoir y survivre et donc pouvoir affronter toute situation les yeux ouverts.

« À Casablanca pour te déplacer d'un quartier à l'autre il te faut prendre un grand taxi. Ce sont tous de vieilles Mercedes "modifiées" où sept personnes en plus du chauffeur peuvent prendre place. Le voyage te coûte au maximum 5 dirhams, mais ces taxis ne font que certains parcours et tu dois les connaître. En fait, pour traverser plusieurs quartiers, tu dois prendre plusieurs grands taxis et tu dois savoir à l'avance où sont les arrêts, même si tu peux les arrêter le long de leur parcours, en dehors des arrêts obligés. Or, pour arrêter un grand taxi sur son itinéraire, il faut savoir quel signe il faut faire. Par exemple à El Azhar, il y a un endroit où travaille mon cousin, près d'une place qu'on appelle "Chaabi". Bien sûr elle ne s'appelle pas officiellement comme ça, c'est le nom que lui donnent les habitants. Du coup, pour faire arrêter un taxi à Bernoussi, si tu veux aller à "Chaabi", il faut que tu fasses mine de jouer du violon, parce que "chaabi" c'est le nom de la musique traditionnelle où il y a du violon ! Tout est comme ça à Casablanca, si tu ne sais pas quelque chose il faut trouver quelqu'un à qui le demander, quelqu'un qui a plus d'expérience de la ville que toi. Puis ensuite, après quelques années vécues là, tu vas où tu veux ».

Malgré sa mauvaise réputation, l'appartenance au quartier sous-tend une identité qui peut devenir positive, surtout dans la diaspora migratoire, comme un nouveau possible ouvert à ces gamins dont la « carrière » est

relancée par un destin transnational, quand bien même il ne fait que reproduire les mêmes stigmates, les mêmes codes de comportement et les mêmes échelles de valeur que celles qu'il partageait avec ses compagnons du *ghorba*. Les chaînes migratoires entre le Maroc et l'Italie sont aussi dépendantes de correspondances entre territoires singuliers, y compris périphériques, dont la légende entretient les récits de ceux qui ont expérimenté le voyage migratoire.

« Tu n'es jamais allée à Porta Palazzo? À San Valentino ? À Lago san Vittore ? Vas-y, tu trouveras tout Hay Moulay Rachid et tout Sidi Othmane. À Bologne aussi ils sont nombreux... Il suffit que tu entres dans la rue Ferrarese et tu vois tout Hay Moulay Rachid.

Là, ils font tous le deal. Là, en Italie, tu ne trouveras jamais quelqu'un de Hay Moulay Rachid dont tu peux dire qu'il est "régulier", peut-être au Maroc tu pourras en trouver un qui est honnête, mais en Italie, non. Ils parlent ainsi : "je vais en Italie et je me lance dans le trafic de drogue"... C'est l'information qui circule que c'est possible. Je vais en Italie, sans papiers, et je me lance dans la drogue, je me fais du fric et je rentre au Maroc. Quand j'arrive au Maroc, je le raconte à un et un autre et qu'est-ce qu'ils font alors ? Ils font la même chose ».

Les récits des compagnons de route créent une légende épique de la migration, un imaginaire de réussite et de projection vers le futur, qui constitue aussi un véritable répertoire de savoir-faire expérimentaux qu'il suffirait de reproduire fidèlement pour espérer réussir en migration. Le problème de ces narrations tient à ce qu'elles oublient et falsifient la réalité vécue de l'expérience migratoire : le coût personnel des humiliations, des difficultés du quotidien de la marginalité, de clandestinité, de l'illégalité. Tout le secret tient, au pays comme à l'étranger, dans la capacité à dissimuler la pauvreté, signe de déshonneur et de faiblesse, en donnant de soi une image de force et de capacité d'action et de réaction aux environnements dans lesquels on évolue.

« Ceux qui viennent de Casablanca et spécialement des quartiers comme Hay Moulay Rachid, ont amené la criminalité en Europe. Si tu es de Khouribga, même si là aussi il y a de la pauvreté c'est différent, ce sont des gens de la campagne, tranquilles. À Casablanca, dans nos quartiers ce sont des enragés. On dit souvent que même s'il y a la pauvreté à Hay Moulay Rachid... Bon, celui qui vient de là est plus éveillé qu'un riche, en toutes choses. Les ruses que les gens utilisent, même la façon de s'habiller... Tu n'as jamais vu quelqu'un de *kariane* qui s'habille en costume et cravate ? Il est pauvre, et pourtant il met la cravate et dit : "allez vous faire voir, aujourd'hui je suis en balade à Casablanca !" Il est fou, il n'a rien, il n'a que des barreaux dans sa vie et dans sa tête. Ce jour-là, il va au marché aux puces, il achète tous les vêtements dont il a besoin, chemise, cravate, chaussures, ça va lui coûter au maximum 200 dirhams (18 euros)... Il les fait ajuster par sa mère ou par un tailleur, il va dépenser 10 dirhams (9 euros) de hammam, il se fait couper les cheveux par un copain, s'habille bien, se coupe la barbe et il part en vadrouille. Et comme ça il va à Californie, à Ain Chock, mais il est fou.

J'en connaissais un de notre quartier, un jour je le croise à Bologne et il me dit : "tu venais acheter des glaces chez moi quand tu étais petit !" On était avec mon frère dans un bar de la Piazza Maggiore quand je l'ai rencontré... Et il dit : "tu te souviens que tu me cassais les c... quand on était au Maroc, tu venais toujours chercher la glace et tu t'en allais sans payer !" Moi étonné : "quoi, toi tu vendais des glaces ?" "eh oui ! je vendais des glaces dans ton quartier, espèce de p'tite merde !" Et on s'est mis à rire. Il est du *kariane* mais il fait une fixation sur les fringues, Talama il s'appelle. Il gagnait peu d'argent avec ses glaces... Tu ne les a sjamais vus avec leur charreton, criant : "*labanii, labanii...*" Il est fort lui, c'est un enragé, il est encore jeune, noir, il sait faire rire et il se trouve de belles femmes.

Une fois on parlait de lui avec des amis du quartier en Italie, moi je les écoutais, je ne parlais pas parce que j'étais le plus jeune et ils disaient : "Talama, tu te souviens de Meryam ?"

Meryam était une fille riche de Hay Falah. Elle venait à Moulay Rachid pour acheter des glaces chez lui... Elle venait le voir en faisant des mines, demandait la glace en minaudant et elle s'en allait en tortillant du cul. Lui, qu'est-ce qu'il faisait ? Il faisait le romantique, il lui disait : "non, c'est gratuit, ne paie pas, je te donne tout si tu veux..." Je te jure, il disait ça, il est vraiment fou ! Il fait trop rire ! Mais il est malin aussi, il te fait croire qu'il est débile mais il est malin... Et un jour il se dit : "quoi, cette meuf elle me sous-estime, tu vas voir. Là il faut se rappeler que c'était l'époque de la fixation sur les Air Max de Nike... Tous en voulaient" ! Donc lui il achète une paire d'Air Max, une paire de jeans D Diesel, une veste en cuir, il va chez le coiffeur se faire tailler la boule à zéro, la barbe de près, et il va à Hay Falah, il se boit une bouteille de vodka et il s'assoit devant son immeuble à elle. Si bien que quand elle le voit elle est restée... Lui, un glacier... Après il la suivait partout où elle allait, et finalement ils se sont mis ensemble, il l'a prise ! »

La fourberie dont parlent ces enfants du quartier n'est au fond rien d'autre qu'une ruse, un artifice pour échapper aux mécanismes de reproduction sociale, lorsque les statuts sont si rigoureux qu'ils ne permettent aucune mobilité promotionnelle. C'est une manière de montrer non pas ce que l'on n'est pas, mais de se jouer différent de ce à quoi l'on pourrait se croire assigné. En tant que tel c'est alors une forme de dissidence.

Le quartier de l'intérieur

Le destin d'Anouar semble différent de celui des autres enfants du quartier, il est prédestiné à la migration et en ce sens plus chanceux que les autres, avec l'espoir d'en sortir :

« Mon père a mis du temps avant de nous emmener avec lui en Italie. Je les entendais parler au téléphone, ma mère lui disait toujours : “emmène-nous, sors tes fils de là, on en peut plus, je les perds !” Quand il était parti, il téléphonait de temps en temps, de temps en temps il envoyait de l’argent, une fois oui, une fois non, tu vois le genre... Puis un jour il est venu et on est repartis avec lui. Il est venu nous chercher mais du temps était passé.

Quand j’étais à l’école élémentaire j’avais une gentille maîtresse, elle savait que je devais partir en Italie, je me souviens que je n’apprenais rien, mais elle était gentille avec moi. Elle disait : “quand tu iras en Italie, apprends, ici même si tu étudies il n’y a pas de futur”, elle me le disait : “regarde-moi, j’ai dépensé pour étudier plus d’argent que je n’en gagne à enseigner”. Tout le monde savait que nous partions en Italie, ma mère le disait partout ».

Même s’il doit à son père l’espoir d’une vie meilleure, celui-ci reste néanmoins l’homme ambivalent qui sauve la famille mais qui l’abandonne aussi, jusqu’à ne plus donner signe de vie. La mère, au contraire, est tout son monde affectif, en tant que cadet il construit avec elle un rapport de grande complicité et d’empathie.

« Mon père est un bel homme, il plaît aux femmes et il est fort parce qu’il a toujours été maçon. Mais il n’a jamais rien dit de son expérience en Italie et je ne lui ai jamais rien demandé, c’est pas le genre à confidences qui rit ou qui plaisante. Quand il entre à la maison, il dit “bonjour, ça va ?” et on ne parle pas de ce qu’on fait. Si je le connaissais depuis tout petit, je lui parlerais, mais je ne l’ai pas vu de si longtemps qu’on a rien à se dire. En Italie il s’énervait beaucoup quand je faisais des conneries, il me frappait avec le fil de la parabole, il nous enfermait dans la chambre, mes frères et moi, Et il nous battait. Mais moi j’aimais les coups, parce que, ok, mon père me battait, mais quand tu es petit, il te bat, tu te mets à pleurer et après on te câline. Un jour mon père m’a jeté par terre, j’ai cogné contre le fauteuil et je me suis ouvert la tête... Là, ma mère s’est inquiétée, ils se sont mis à me câliner, ils m’achetaient des jouets. Quand j’avais 11 ans, mon père me disait de rentrer à 22 heures, “ne dépasse pas minuit, au maximum rentre à 11 heures”... Et moi je rentrais à 2 heures du matin, à 11 ans. Je traînais et ma mère m’attendait près de la porte, et elle disait : “à faire ici ce que tu faisais au Maroc, tu veux rentrer dans deux jours ?” Je lui répondais : “ne t’inquiète pas, maman, ici il n’y a pas de criminels, c’est tranquille, ils sont gentils, ce n’est pas comme au Maroc où la nuit les criminels sortent, les fous”. E elle me disait : “tu me prends pour une imbécile ?” Ma mère aussi me frappait parfois mais elle m’aimait bien, surtout parce que j’étais le plus petit et elle m’embrassait souvent : “allez, donne-moi un baiser”... je te jure, j’avais de très bons rapports avec ma mère ».

Avant le départ en Italie c’est le frère aîné, Isham qui s’occupe de la famille. Il travaille au port de Casablanca, et le port, comme dans toutes les villes portuaires, est un lieu de trafics clandestins où il faut s’affirmer y compris par la violence pour pouvoir survivre, dans un monde où la frontière entre licite et illicite est très floue.

« Isham est l'ainé, il a aidé la famille quand nous étions petits. Il partait avec les bateaux, il pouvait rester une semaine en mer à pêcher du poisson. Avec ce boulot il arrivait à ramener quelques sous à la maison. Au port ça fonctionne comme ça : tu peux aussi travailler pour toi, tu portes le poisson, mais ceux qui travaillent sur les bateaux ne donnent pas tout le poisson au patron du bateau. Ils en gardent pour eux et ils vont le vendre pour gagner quelque chose, c'est comme ça sur le port. C'est tout un business entre eux : un prend un poisson, le passe à un autre, qui le vend à un autre... Et tous gagnent quelque chose.

Isham était un enragé depuis tout petit, mais il ne rapportait jamais les problèmes à la maison. Il les réglait seul, loin de la maison, loin du quartier. Il passait beaucoup de temps à la mer. Il venait deux ou trois jours à la maison, puis il retournait travailler à la mer. Quand j'étais petit, on allait tout le temps le voir en prison. Il a été condamné une fois à six ans ; la dernière, il s'était bagarré au port, ils étaient deux contre lui, il en a blessé un au ventre. Le type n'est pas mort mais il est parti dans le coma parce qu'il l'avait vraiment ouvert. Ces six ans il les a tous faits. Une autre fois ils l'ont mis dedans... mais maintenant mon frère est marié, il est tranquille, il ne va plus en prison. C'est pour nous qu'il allait en prison, il se battait parce que c'est comme ça sur le port, tu dois te battre pour gagner ton espace, pour dire j'existe, et il le faisait pour pouvoir ramener du poisson à la maison. Isham était l'homme de la maison, et on nous respectait parce que nous étions ses "fils", les fils de "wild birred", c'est le surnom qu'ils lui avaient donné. Isham est un pur produit de Moulay Rachid, il y vit depuis tout jeune, il se faisait respecter, ici il faut être méchant, prêt à tout, lui il était un de ceux qui se baladait avec un couteau et tous en avaient peur ».

Inspirer le respect et faire peur dans le quartier comme sur le port est une condition de la survie dans un monde où il faut défendre son honneur, seul : pour ne pas être « mangé », dans un monde sans droit ni loi, il faut connaître en partage les codes de conduite des territoires. Anouar apprend ces codes par ses frères et ses copains, mais en Italie il se trouve confronté à d'autres normes sociales, et il met alors à profit ce qu'il a appris au Maroc pour survivre en Italie.

« Alors on se bat au couteau, moi je te coupe, toi tu me coupes, je porte plainte et tu me dénonces à ton tour. Comme ça nous allons tous les deux en prison et, bien sûr, aucun des deux ne veut ça ! On est bon tous les deux. C'est ça la loi. En Italie, si je te marque au couteau, et toi aussi tu me marques, la police nous envoie en prison tous les deux, ça n'arrive pas que la police laisse filer, on va tous les deux en taule pour rixe. Au Maroc non. On se bat, la police arrive, et elle te dit : "tu veux porter plainte ? L'autre doit porter plainte aussi, puisque tu l'as blessé... Alors qu'est-ce qu'on fait ?" On laisse et ça se règle en famille. Il y a des familles où on va se disputer en défendant le fils, d'autres où on va s'excuser, même on peut faire la paix et organiser un repas entre les deux familles, dans le quartier tu dois toujours te méfier de ceux avec qui tu as eu des histoires ».

Quand il arrive à Zocca, petite ville de la province de Modène, Anouar est vite déçu par les lenteurs de la vie provinciale en Italie, et le Maroc devient dans son souvenir le lieu de l'aventure, de la liberté, qu'il cherche alors à retrouver.

« Ça me semblait bizarre que personne ne sorte de la maison après l'école. Moi je sortais et j'étais toujours en balade. Ceux de mon âge, au contraire, étaient tous à la maison, et donc je ne fréquentais que des gens plus âgés que moi. Je tournais en bicyclette dans Zocca... Mes jeux marocains me manquaient... Depuis tout petit j'aimais m'habiller, et quand je suis arrivé à l'école, on m'a tout de suite remarqué. Parmi les élèves de l'école il n'y avait qu'un seul Marocain, il s'appelait Hamas. C'était un Marocain né en Italie, à Vignola, il était le seul à comprendre ma langue, je parlais avec lui et il traduisait. Je te jure, à Zocca à cette époque il était le seul Marocain ! Et puis après l'école s'est remplie de Marocains, garçons et filles... On a explosé ! En fait, au début je voyais peu de familles, peu de Marocains, deux ou trois maximum, et après il en est arrivé beaucoup ! En classe je faisais rire tout le monde, j'étais le déchaîné de la classe, je faisais n'importe quoi, petit déjà je me mettais des boucles d'oreille, celles aimantées, je me mettais du gel dans les cheveux et tous disaient : "ouahou, regarde ses cheveux !" À l'école j'étais vraiment déchaîné, le plus déchaîné de tous. Il y avait Teresa, une enseignante, celle qui m'a fait apprendre l'italien, une très brave femme, je te jure. Quand je suis allé à l'école, au bout d'un moment je me suis aperçu que mes chaussures étaient cassées. Quand on était au Maroc, on mettait toujours des sandales en plastique, on en vend encore aujourd'hui, on mettait les chaussettes, les sandales et on portait en virée, des chaussures comme celles-là on en mettait pas, et donc même quand les sandales se cassaient, on s'en foutait, on les mettait. En Europe c'est différent. Et donc Teresa me disait : "après mon départ ne reste pas à l'école, de toute façon tu ne comprends pas l'italien, viens te promener avec moi !", Et elle m'emmenait balader pendant les heures d'école. Un jour elle m'a acheté une paire de chaussures, en me disant : "je t'achète des chaussures parce que les tiennes sont cassées". Même si j'étais déchaîné en classe, elle me traitait bien, et même si j'étais déchaîné, ça me plaisait beaucoup d'aller à l'école. En fait, quand j'ai commencé à apprendre l'italien j'ai pris confiance avec les autres enfants et j'ai commencé à rigoler avec eux. Tu le sais, vous avez l'habitude de dire : "allez, viens chez moi, reste un peu chez moi à la maison", et donc moi j'allais à la maison des autres enfants de ma classe, pas un jour où je restais chez moi. Le plus souvent j'allais chez Vito, parce que c'est là qu'on s'amusait le plus, mais j'allais aussi dans d'autres maisons. Je leur plaisais parce que je leur faisais découvrir nos jeux du Maroc, ça leur plaisait, et puis comme ça, petit à petit, on a appris à se connaître ».

Anouar est arrivé légalement en Italie, dans le cadre d'une procédure de regroupement familial. Pourtant, malgré cela, l'expérience des migrants clandestins habituelle des gens originaires de son quartier, sa familiarité aux mondes de l'économie illégale, les récits qu'il en rapporte, forment l'image que les autres se font de lui et qu'il incorpore en retour. Le deal, les petits larçons, deviennent des actes banals, comme il devient familier des perquisitions policières à la maison dès l'âge de 12 ans.

« La police venait très souvent à la maison, pour moi. Ils perquisitionnaient la maison et à un moment on ne faisait plus attention, c'était devenu normal même pour ma mère, elle disait : "c'est bon, la prochaine fois on les invite à manger avec nous !" »

En Italie ce n'est pas l'appartenance à un quartier qui est stigmatisante, mais le statut d'étranger. Les migrants sont une classe sociale en soi. L'étranger n'est toléré que s'il accepte le modèle d'intégration que lui propose la société italienne, inspirateur des politiques migratoires, et qui suppose pour lui d'accepter son infériorisation. En ce sens, la déviance de nombreux jeunes d'origine étrangère constitue une forme de refus d'un modèle où l'intégration présuppose l'acceptation d'humiliations quotidiennes.

« Quand je suis arrivé à l'école, les enseignants étaient sympas, à part celle d'anglais qui était un peu con... Je t'ai parlé des chaussures qui étaient ruinées parce que je les mettais tous les jours pour tout faire, même jouer au foot toute la journée... Donc elles étaient pourries et sentaient mauvais et cette prof, elle me faisait toujours "manquer" devant les autres : "Anouar, tu devrais te laver, tes pieds puent !" Et elle en rajoutait : "ah mon Dieu, on suffoque ici !" Tu sais, quand j'étais petit et qu'on me disait ça, ça m'offensait mais je ne disais rien. Je plaisantais et je riais jusqu'à ce que la prof Teresa m'achète des chaussures. Je m'en foutais, j'étais petit, de toute façon, si tu vas à l'école avec des chaussures ruinées, c'est que tu te fous de tout, non ? Je les connaissais tous ceux qui étaient à l'école avec moi. Quand je suis arrivé en Italie on me prenait pour un plouc, maintenant c'est moi qui les prends pour des ploucs. Quand j'étais petit, parce que j'étais marocain, ils avaient l'avantage sur moi, ils étaient mieux traités que moi, tu saisis ? Ils avaient la Game Boy, ils avaient plein de trucs de plus que moi, et je les faisais rire, donc ils me prenaient pour un plouc. Et puis en grandissant, j'ai compris que c'étaient eux les ploucs ».

Pour Anouar, être marocain commence à signifier se conformer fidèlement à l'image pleine de préjugés que se forme la société italienne des Marocains, en même temps que se conformer à la représentation tout aussi péjorative que se font les bourgeoisies de Casablanca des habitants des quartiers pauvres, en un jeu de miroir de l'une à l'autre qui ne lui laisse aucune issue. Autour de lui, rien ne lui permet d'échapper aux préjugés et stéréotypes de déviance et de dangerosité sociale dont il n'arrivera plus à se libérer et qui vont peser lourd dans ses choix de vie.

« Une jeune femme, elle devait avoir dans les 35 ans, m'a poursuivi dans tout Zocca pour son sac de merde, parce que j'étais entré dans sa voiture, j'avais volé son sac, je pensais qu'elle ne m'avait pas vu, mais au lieu de ça je la vois qui se met à gueuler : "arrêtez-le, arrêtez-le !" Je savais pas quoi faire, si je devais jeter le sac, puis finalement j'ai tracé un peu et j'ai jeté le sac, mais elle continuait à me courir derrière... Je l'ai revu un autre jour, elle m'a arrêté et m'a dit : "quel con, tu te mets à voler maintenant". Et moi je lui dis : "non, moi je t'ai volée ? Non, reste tranquille, c'était pas moi". Et elle continue, elle me dit : "Vous êtes bien des Marocains de merde, vous volez !" Et je lui dis : "plus tu diras que je suis un Marocain de merde, et plus je volerai". Je pense comme ça : plus tu m'offenses, plus j'ai envie de te faire du mal, c'est logique, non ?

Du moment où je suis rentré à l'école, plus je grandissais, plus j'entendais ce discours... Même les flics me disaient : "toi, si tu fais tout ça à ton âge, qu'est-ce que tu vas faire à 20 ans ? Tu vas tuer quelqu'un". Et ils disaient ça aussi à mon père. Quand il entendait ça, devant les profs, mon père s'énevrait très fort. Mon père le sait qu'on est marocains et qu'on est faits comme ça, mais là, devant les profs et dit par des Italiens, il en perdait la tête de rage ».

Dans son récit, Anouar évoque la découverte accablante qu'il fait de sa propre image de dangerosité, image dans laquelle il ne se reconnaît pas et contre laquelle il ne sait comment lutter, dont il a sous-évalué les conséquences pour finalement, par rage et dépit, la faire sienne et s'y conformer.

« La Giulia. Elle, c'était la plus belle de la classe, quand elle entrait dans la classe j'aurais fait n'importe quoi pour elle. En grandissant elle a changé, mais petite... Elle aimait s'amuser avec moi, plaisanter... Une fois, on avait le cours de français... Et tu sais, quand tu es petit, tu es curieux, et je touche le cul de la Giulia, comme ça... J'avais 14 ans, et la prof de français nous a vus, elle me détestait. Elle me dit : "Anouar, qu'est-ce que tu fais ?" Moi : "rien..." Elle ne m'a plus parlé, elle partait quand elle me voyait, mais je ne faisais rien de mal, on plaisantait, j'étais petit. On les fait ces choses quand on est petit, on s'amuse entre garçons et filles, non ? Je ne la brutalisais pas, je n'avais pas de mauvaises intentions ! En somme, ce genre de femme appelle aussitôt la police, elle me détestait et en plus c'était une conne, elle a appelé ses parents sans le dire à Giulia. À la fin de son cours elle a appelé Giulia, et je l'ai vu revenir qui pleurait. Pourquoi ils l'ont fait pleurer ?

En classe ils le faisaient tous, les garçons, tous les garçons s'amusaient avec les filles, même les garçons italiens touchaient les filles. Ils m'ont accusé de violence, à 13 ans, pense un peu ! Tu le sais que c'est pas vrai, toi, une chose comme ça, tu le sais que je ne pensais qu'à rire et m'amuser avec elle, on riait ensemble ! Et on m'accuse de violence ! Tu imagines la honte sur moi ! Je ne le raconte jamais ce truc, c'est un truc de merde ! Je te jure, ils sont fous ! Et là est venue une assistante sociale et je me suis retrouvé dans une institution, pour ça ! »

En pension, Anouar se retrouve avec beaucoup de jeunes Marocains, certains sont même de son quartier, arrivés clandestinement en Italie sur le statut de « mineurs étrangers non accompagnés ». Il se lie avec un gosse de son quartier et après quelques mois, il s'enfuit de la pension et disparaît pendant un an sans laisser de trace. Il arrive à Turin, au quartier de Porta Palazzo, et là commence sa carrière de dealer. Il parcourt ainsi un chemin maintes fois emprunté par d'autres avant lui et qui, en ce sens, a toutes les apparences d'un destin, celui de la vie dans la rue.

Il fait quelques brefs retours dans sa famille, mais celle-ci se divise et se brise après un nouvel abandon du père et la maladie de la mère. Il finit par vivre seul un moment, abandonné dans la maison familiale, puis retourne à la rue où, avec ses amis, il vole et trafique.

Il mène quelque chose comme une double vie, celle qu'il vit entre Marocains avec ses copains du quartier, dont ils se remémorent la légende, et celle d'un garçon grandi en Italie, avec d'autres Italiens dont il partage les goûts musicaux et vestimentaires, le style de vie, fait de virées en discothèque, d'usage de drogues diverses. Le deal et le vol ne seront jamais pour lui vécus comme une profession, mais seulement comme un expédient pour survivre. Il n'a aucun rêve de retour au Maroc, aucun fantasme d'enrichissement non plus, pas même une « mission » de migrant ou un désir de revanche. Il mène une vie dangereuse mais il est ancré en Italie, comme tout Marocain vivant à l'étranger.

Retour à Casablanca

En septembre 2009, Anouar en est à son troisième séjour en prison et il n'a pas encore 21 ans. Il a sur le dos une série de condamnations qui cumulent une peine de six mois de prison et qui doit se terminer le 20 septembre. Le 21, Anouar m'appelle de l'aéroport de Bologne, d'un téléphone prêté par un policier et me dit : « ils sont en train de me rapatrier au Maroc, vient me dire au revoir ! »

Après douze années passées en Italie, il expérimente à son tour la double peine, et rentrant dans « son » pays, il va y vivre comme un étranger : arrivé sans papiers à Casablanca il est arrêté et relâché après quelques jours d'incarcération. Il revient dans son quartier et mesure les changements : il lui est difficile de reconnaître le Casablanca où il a grandi, transformé au point qu'il ne retrouve plus sa propre géographie subjective de la ville, privé aussi de ses amis disparus ou transformés. Certains se sont abîmés dans le sniff de la colle, d'autres dans l'alcool, l'économie de survie faite de gâches à la journée, l'expérience de l'émigration clandestine pour d'autres met le corps à dure épreuve, les use, et ils sont alors très différents du souvenir d'enfance qu'il avait gardé d'eux.

Même l'instruction qu'il a acquise en Italie est difficilement utilisable dans le Maroc où il arrive : comment peut-il rendre compte de son expérience et de ses connaissances, dans un arabe qu'il n'a appris qu'à l'oral ? Comment expliquer sa non-connaissance du français et à quoi peut lui servir son italien même s'il a une expérience professionnelle à faire valoir ? Il subit y compris le préjudice fait aux migrants qui reviennent vaincus au pays et à qui alors il n'est plus pardonné d'avoir vécu aussi longtemps dans un monde « haram ». Une fois encore, Anouar voit se fermer toute possibilité d'existence, malgré son jeune âge.

Je le retrouve à Casablanca six mois après son expulsion. On boit un café ensemble dans un bar du quartier Bernoussi. La rue vibre de mouvement, pas très loin d'un souk déployé au pied d'une mosquée, à peu de distance du *kariane*. Un ami d'enfance d'Anouar qui apprend l'italien et rêve de partir en Italie est avec nous. Il a déjà fait une tentative de passage en s'embarquant sur un bateau en partance pour l'Espagne. Il s'est fait prendre aussitôt arrivé et réexpédié aussitôt. Anouar tord le cou à ses espérances, lui parle sincèrement de sa propre expérience mais son ami est sourd, et ne croit qu'aux légendes qui alimentent son propre désir d'émigrer.

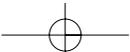
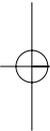
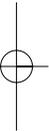
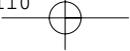
Anouar n'a plus goût à arpenter le quartier, il a peur de rencontrer ses vieux amis et les trouver changés, il a peur aussi de retrouver certains de ceux qui ont vécu avec lui en Italie, entre la rue et la prison, la même expérience. Il veut laisser cette partie de sa vie derrière lui, sans se retourner.

« Ici je n'ai pas de futur. Plus rien. Je ne suis plus de ce monde. Je veux m'en aller, même si ça veut dire retourner à la rue et me confronter au danger. Il faut être fou ou inconscient pour émigrer, tu ne peux pas passer sur la peur de la mer, la course de nuit avec les chiens des gardiens aux fesses, tu ne peux pas le faire sans être fou. J'en ai fini avec cette vie, avec la drogue. Mais si pour survivre je dois renouer avec ce monde je le ferai, je dois chercher les réseaux de gens, de relations qui peuvent m'aider à en sortir, mais revenir vers eux signifie retourner à cette mentalité de criminel qui te commande de te méfier de tout, de ne te fier à personne, de rester sur le qui-vive, fermé à tout, méchant. Et je suis fatigué ».

Il n'a plus d'amour pour Baida, juste du désenchantement. Il s'est donc aussi libéré d'un sortilège, double, celui qui le tenait à Casablanca mais aussi celui qui l'attachait aux mondes extérieurs, qu'il regarde avec moins de romantisme, comme les mondes de l'argent facile.

Cette fois il me parle d'une autre chanson, écrite par Mohamed Ray, et qui s'intitule *La Souffrance*.

Traduit par Michel Peraldi



Café de France, un personnage !

Abdelmajid ARRIF

Café de France se trouve en un point de jonction entre la médina et la ville européenne, à l'angle du boulevard Mohammed V. C'est un des monuments de la ville, non qu'il soit consacré par un classement et un périmètre de protection, mais parce qu'il s'inscrit dans les mémoires intimes de Casablanca et a cet avantage précieux sur le patrimoine : il a toujours collé au présent de la ville et a pris les couleurs de sa contemporanéité. Ni espace traditionnel ou moderne, mais un espace du présent de la ville.

Au début du xx^e siècle, il faisait partie de la géographie imaginaire de Casablanca en tant que territoire du Far West, un territoire en cours de conquête, poussant la médina dans ses retranchements muraux et posant les jalons d'un ordre urbain à venir. Café de France vivait de ce rythme et des personnages jouant aux aventuriers et aux pionniers, échappant à l'étroitesse de leur horizon en métropole, parfois à la justice, ou élargissant le marché de leurs investissements, jouant du *différentiel* et de ses régimes précoloniaux. Ils se retrouvaient ici, en ce point du monde en reconfiguration, à l'ombre des soldats et des bateaux de guerre qui, au large, pointent leurs canons sur la médina.

Café de France, une matière composite, précaire, pas encore cristallisée, faisait déjà partie du paysage européen qui se formait.

Les fortunes et les ruines s'y faisaient et se défaisaient chaque jour, chacun jetait ses dés dans une partie de jeu incertaine. Les terrains « pacifiés » changeaient de main dans la même journée. Les pionniers étaient saisis de la fièvre du rêve et de ses hallucinations en terre exotique. Un esprit de pionnier-fondateur nourri de la méprise de l'existant et de sa mise sous pli.

La terrasse du Café de France offrait aux attablés le privilège d'observer de près les forces qui travaillaient la ville et retournaient son territoire. Plus particulièrement celui situé entre les remparts de la médina et ses portes. Une large bande parcourue de roseaux, habitée des tentes des vendeurs de toutes sortes et des cercles de saltimbanques. Une bande qui faisait la suture entre le terroir et le territoire urbain. Des chemins menaient vers l'arrière-pays, La Chaouia, vers Marrakech, El Jadida...

Ce paysage s'enrichira d'installations de missionnaires, de cimetières pour chrétiens, de représentations diplomatiques et de leur envie d'*adopter* le pays et ses richesses !

Cette bande a été le théâtre de la confrontation, du vis-à-vis, un terrain de malentendus et d'intentions non confraternelles. On y trace les ratures de la rencontre sous surveillance. Un hôtel digne du Far West, une bicoque en somme, un point de départ pour les diligences qui parcourent les chemins de l'intérieur et de l'inconnu pas tout à fait encore cartographiés et mis à l'échelle.

J'imagine la langue qu'on y parlait : un balbutiement d'une langue à venir, à inventer. Elle ne devait pas être encore du niveau du sabir des ports méditerranéens. Prendre des mots de ci de là pour assurer le nécessaire : commercer, se découvrir, se haïr, partager le vin et le thé et l'eau de vie du juif du *mellah*. J'imagine également les personnages de l'intermédiation, les passeurs de mots, d'objets, les guérisseuses des maux du corps et de ses frustrations, les chanteurs qui meublent l'absence de nostalgies obsédantes et convoquent les spectres de l'intime.

Le *tordjman*, le juif du *mellah*, la nonne missionnaire, l'aventurier sustenté de ses différents ports d'attache méditerranéens, l'explorateur nourri de toutes les intentions, le notable flairant la bonne affaire et franchissant les frontières de son territoire culturel, échangeant valeur contre valeur, la prostituée, blanche ou indigène, embarquée dans le même mouvement du départ et de l'arrivée, et le chanteur d'un music-hall improvisé, aux airs familiers. Tout un univers de bricolage entre le là-bas d'ici et ses fictions en devenir.

Café de France a été le port d'attache de tous ces marins casablançais. Il les mettait à table et abreuvait leur soif. C'était l'arrière-chambre de cette ville entrée dans une phase de forte intensité, une ville affairée dans le désordre d'un ordre à venir, dans la frénésie des destins grisés par la réussite promise, les hallucinations, les cauchemars des êtres brisés...

J'imagine le sentiment de liberté et d'angoisse qui devait saisir au corps le pionnier affranchi de ses attaches et de sa glaise métropolitaine, foulant la boue de la bande qui le sépare de la médina à portée de main et qui ouvre vers l'horizon dessiné par ce no man's land dont il ignore les signes de l'histoire, de la mémoire ; un terroir tatoué de présences ancestrales.

Les murailles devaient le rassurer. « Ils ont leur chez-eux ceint de murs avec des portes qui ferment et les protègent dans leur sommeil. À nous l'au-delà des murailles et ses songes ».

Café de France a été un de ces lieux de songes qui croisaient des ambitions plus impériales et dont l'écho assourdissant est arrivé jusqu'aux portes de la médina.

Aujourd'hui, Café de France exhibe en son fond deux tableaux dessinés d'une seule main qui représentent, justement, cette bande une sorte de *border line* du contact et de la confrontation des perspectives. Une ligne n'est pas faite pour figer les positions, mais pour les *dé-placer* selon un certain rite et ordre de passage. Elle est faite pour être franchie, sinon elle meurt de la mort du sens et des différences qu'elle trace.

Quel sens et quelle vie cette bande a-t-elle fait éclore ? De quelle frontière symbolique était-elle la matrice ? Quel franchissement de soi à soi et vers l'autre a-t-elle initié ? Je parle des individus et des particules en mouvement et non des grands glissements magmatiques de l'histoire qui ont retourné la mappemonde et ont désorienté sa boussole en quête d'un Sud en point de fuite.

Que s'est-il passé dans le face à face autour des tables du Café de France ou dans le jeu de regard que sa terrasse ménageait entre l'attablé et le passant ordinaire ?

Une histoire malheureusement pas tout à fait restituée, ni écrite encore, prise dans les grands récits ordonnateurs de l'histoire. Ceux qui fondent le grand partage lyautéen : séparation/préservation. Un ordre qui, pris à la lettre, donnerait à penser l'apartheid. Or des espaces comme Café de France, des cinémas, des terrains de football, des marchés, des plages à Aïn Diab, des piscines... ont été la scène coloniale : côtoiement, évitement, hiérarchie ; mais côtoiement quand même avec le sentiment de sécurité quant à la préservation de l'ordre des choses : colonisés, colonisateurs chacun avec ses maîtres et ses serviteurs.

25 juillet 2007, trois heures du matin

Café de France, port d'attache des assoiffés

Café de France est un des lieux vivants qui ne ferment jamais ses portes aux pas perdus dans la nuit de cette ville. C'est le dernier port d'attache où l'on jette ses amarres pour meubler le noir de la nuit, la solitude ; où l'on tue le temps en attendant le réveil de la ville pour prendre un bus vers la

périphérie ; où l'on attend à l'abri des mauvaises rencontres le car en partance de la CTM à l'aube ; où l'on dessoûle avant de rejoindre le lit familial ; où l'on provoque des occasions de commerce de toute sorte avec la faune qui l'habite à cette heure tardive de la nuit.

Une vraie gare de triage vers laquelle convergent les cheminements solitaires ou accompagnés en cette nuit casablancaise qui repartiront chacun vers leur point d'attache diurne. C'est aussi une économie sociale qui rend les occasions de faire affaire, faciles à provoquer, la fatigue, l'abandon des corps, la solitude, l'anonymat, la mixité, la soûlerie... aidant.

Un vrai creuset casablancais qui mixe les destins, crée la rencontre, meuble le temps et anime le théâtre urbain.

Les bars, les night-clubs, les cabarets « orientaux » (désignation héritée de la période du protectorat et gardant encore le décorum « exotisant » de cette période) ferment à 2h30 du matin. C'est l'heure du *régime de la soif*, de l'avant-dernier verre qu'on n'a pas eu le temps de boire, celui qui porte toutes les promesses de l'ivresse et a le goût de la frustration. Tous ces lieux déversent leur clientèle qui vers un taxi en direction d'un appartement meublé par la promesse, accompagnatrice d'un soir, qui vers son domicile, qui vers les abattoirs de la ville (*battoir*, comme on dit ici) autre creuset de la nuit casablancaise où toutes les fortunes et les infortunes croisent le fer autour d'abats grillés, de cervelles, de côtelettes ou d'une tête d'agneau. Le creux de la nuit casablancaise !

La prostituée toise le flic, le trader l'ouvrière du textile en heures supplémentaires, les amoureux des abats, les adolescents faisant l'apprentissage de la nuit, le directeur des ressources humaines le bidonvillois, échappant à l'étroitesse de ses conditions... Après la beuverie le plaisir de la chair grillée à point !

Le grand écart des conditions, des positions et des espaces de vie et de travail s'amenuisent ici dans un régime de proximité violent. Les frontières visibles et invisibles de la ville se télescopent. La nuit tous les chats ne sont-ils pas noirs ? Le 4x4, la Mercedes, la Honda, la bicyclette, la mobylette, le petit et le grand taxi voisinent sous la protection d'un gardien qui distribue ses cigarettes au détail – de la Marquise, Casa Sport, à la Winston... à la faune bigarrée attablée autour de ce festin casablancais. Un policier repu, somnolent, pas loin.

La viande est un ciment de la société marocaine, symbole de l'opulence, de la revanche sur la vie et sa dureté, quintessence de l'hospitalité. Une chair qui, quand elle s'invite à table, fait de l'ombre au reste des nourritures terrestres. Elle est exclusive et scelle les liens.

Une autre chair a fait son apparition dans cette nuit noire casablancaise et a envahi ses rues, ses bars et le désert de ses fantômes. Une chair à la conquête de l'espace public, rompant sa moralité hypocrite, au nez et à la

barbe des cerbères des mœurs. « Tu veux de la chair ? », me demanda un chauffeur de taxi cairote. J'ai mis un moment avant de décoder ses paroles et d'en mesurer la métaphore et sa violence.

Café de France est le point de chute des prostituées ruinées, celles qui n'ont pas eu la chance de monter un homme dans un petit taxi en direction de quelque alcôve sordide de la ville. Celles qui ont bu la bière de leur poche escomptant un remboursement voire un gain en nature. Elles ont dansé, se sont montrées patientes et bienveillantes avec les incivilités des hommes voire leur débilité aggravée sous l'effet de l'alcool. Certaines sont instruites, filles de bonnes familles, comme on dit ici, et doivent supporter la connerie humaine. D'autres sont en congé de l'atelier de textile de Sidi Bernoussi, en périphérie de la ville, à la recherche d'un complément de salaire défiscalisé, d'autres louent un *seddâri*, une banquette, en compagnie de locataires partageant le même destin. L'habitat réduit à son unité structurale ne dépasse pas la longueur du corps. Le degré zéro de l'habiter.

« Café de France, je le remercie. C'est un bien précieux pour nous les femmes de la nuit. Il nous accueille, nous protège. *Allah i 'ammarha dar*, Que Dieu rende cette maison prospère ! », me dit une prostituée que ses menstrues acculent au chômage obligatoire. Son état d'*impureté* et les règles sexuelles la rendent indisponible au travail. Le Marocain a sa morale !

Son âge et sa longue expérience l'ont rendue philosophe et porte un regard désabusé sur les hommes. Le dégoût habite son visage.

« J'en vois et j'en rencontre de toutes les couleurs, les riches et les pauvres. Presque tous sont minables et te parlent comme à une chienne. Que Dieu les maudisse, ses fils de putes. Il te paie une bière et il te malaxe la chair. Il croit que Sa Spéciale (marque de bière nationale) lui donne tous les droits. Moi je travaille et j'accepte cette merde, car je veux sauver ma fille et l'élever comme il faut, lui payer une bonne école et en faire une femme, une vraie ».

Plus loin, un homme éméché se lève de la table, son corps dans un geste incertain dessine un demi-cercle, se penche, risque la chute puis se reprend en s'appuyant sur son voisin de table. Il se penche et lui imprime un baiser mouillé d'une salive débordante sur le front en guise de reconnaissance. Certains souldards deviennent aimables, par trop aimables et exagèrent les bonnes manières jusqu'au débordement de la bonne distance nécessaire aux relations anonymes. Il se reprend et dirige ses pas vers une table occupée par une dame âgée, 55 ans à peu près mais la vie y ajoute les marques du labeur et de sa férocité. Elle buvait son café au lait, habillée d'une djellaba, un tatouage sur le front, trace d'un attachement tribal dissolu dans le temps et dont l'alphabet du sens s'est perdu dans le tumulte de cette ville. L'homme à la démarche branlante s'assoit à côté d'elle sans lui demander la permission. Elle le regarde durement mais accepte sa compagnie. Elle connaît le scénario et ses acteurs. Elle en subit la présence

dans l'espoir de rembourser ses dépenses en cette nuit blanche de dirhams et en escompte un commerce rémunérateur. L'homme était dans un tel état d'ivresse et d'abandon qu'il s'est penché vers elle et a appuyé sa tête contre son épaule. Elle lui glisse quelques mots dans le creux de son oreille et le prend par le bras pour le diriger vers la queue de taxis qui attendent en face du Café de France. Café de France c'est aussi l'espoir de réparer la faillite et de relancer la partie.

J'ai suivi la scène du début à la fin jusqu'à son point de fuite à l'angle du boulevard Mohammed V. Je ramène alors mon regard vers d'autres scénettes de ce café. Café de France c'est aussi un exercice de jeux de regards, le fixe, le fuyant, le fourbe, le curieux, l'attentif, le voilé d'alcool, le fermé incubateur, celui qui cligne pour l'invite à la compagnie...

Dans un autre angle, une fille jeune, 18, 20 ans, tripote son portable resté sans voix. Elle en attend l'appel salvateur, celui qui acheminera la commande. Des adolescents, devant elle, se lancent dans une drague sauvage. Ils font l'apprentissage de Casablanca la nuit, ils sortent en groupe pour faire corps, anxieux d'affronter la ville, et leur collectif leur donne le sentiment d'impunité et de hardiesse face à une jeune fille presque de leur âge mais dont la maîtrise des relations, des espaces et de leurs codes sociaux surpassent leur virilité naissante.

Elle leur répond du tac au tac. Ils y répondent par un rire collectif aux sonorités désaccordées de l'adolescence. Elle les fusille de son regard alourdi de maquillage. Mais sa condition réduite, aux yeux de ces ados, à de la chair dans un étal urbain, n'a aucun effet sur leur comportement. Son regard, qui sollicite puis exige théâtralement le respect et la tranquillité, est voué à l'échec face à la verdeur de cette virilité en apprentissage.

Femmes publiques dans un espace public qui dissout les frontières entre les sexes, les générations, les conditions. Il suspend les territoires de réserve et de protection. Il crée un espace d'impunité et neutralise les codes de bienséance et de pudeur.

Café de France est le territoire d'expérimentation d'un nouveau langage du corps, du sexe, de l'affect et des rapports de mixité. Ici se fabriquent de nouveaux rapports entre les hommes et les femmes. Celles-ci se virilisent et leur présence s'assimile à une geste urbaine emprunte d'héroïsme et de bravoure. Se faire une place en terrain hostile parmi les hommes.

Café de France, Casablanca, est un laboratoire d'une société à venir, une patte molle informe, sédiment de temporalités disjointes, que le four de la vie n'a pas encore durci dans un pattern figé. Un territoire en mouvement dont la figure métaphorique serait celle du monstre accumulant le singulier, l'inhabituel, l'inédit, le bizarre, le remarquable, l'anormal et leur énergie créatrice. Cela donne une intensité violente au paysage urbain, déconstruction féconde de ses signes et de ses valeurs.

Un homme aux lunettes larges, double foyer, foule le seuil de Café de France. Il a l'air déficient mental. Il demande pardon à tous ceux qu'il croise sur le chemin le menant vers une table centrale. Il commande un lait chaud et achète au serveur une cigarette au détail. Il paraît excessivement poli en cet espace à la violence latente. Plus tard, il tend un billet de cent dirhams au serveur. Ce dernier lui rend la monnaie amputée de pas mal de dirhams. Un *oubli*, dira-t-il, plus tard quand le déficient fera preuve de lucidité.

Café de France ne pardonne pas la somnolence, l'inattention ou la déficience. Chaque signe de faiblesse est une faille, invite à la prédation.

Un garçon, 15, 16 ans, vient rejoindre notre communauté attablée. Il s'assied, pose ses deux cigarettes La Marquise sur la table, et plonge son regard dans ses pieds. Il porte le masque de l'apeuré. « Qui t'a poussé à être dans la rue à cette heure si tardive ? ». Il n'avait pas l'audace du client habitué du café. Il n'ose passer commande. C'est bien plus tard que le serveur le hèle pour lui demander sèchement ce qu'il veut. Le serveur a passé commande. « Un lait chaud », dit-il timidement. Juste le temps de lever les yeux pour les replacer rapidement en leur point initial. Quelques minutes plus tard, il se risque à sortir de ses chaussettes une petite liasse de billets, des euros qu'il compte discrètement. Puis il les roule, serré serré, et les remet dans ces chaussettes. L'angoisse vous amène parfois à force d'inquiétude et de questionnements intérieurs, à dévoiler vos secrets, à les rendre publics pour s'assurer qu'ils sont bien dissimulés et hors de portée des regards malveillants. Se prépare-t-il à un long voyage, passage de frontière qui exige conversion des devises ?

Pendant ce temps, mon regard se repose sur la fille harcelée tout à l'heure par les adolescents. Je suis surpris de voir maintenant un adolescent en sa compagnie en train de lui compter fleurette et de graver en pixels son visage sur l'écran de son téléphone portable. Le commerce entre les hommes est le ferment de la paix disait l'autre !

Les sentiments et l'amour propre sont convertibles ! Et la faillite d'une nuit vous impose de dépasser et d'élargir la palette des goûts et des couleurs. « *Had chi li kayn fi souq !* » (C'est tout ce qu'offre le marché !).

Café de France serait-il toujours ce territoire du Far West où l'on pousse plus loin les frontières du possible au-delà de l'étroitesse des conditions ? Un territoire habité de pionniers qui inventent l'alphabet et les signes d'une société à venir dans la nuit casablancaise ? Un rassemblement précaire dans ce port à la dérive suspendu aux rivages de la nuit et de l'aube, entre le noir couchant et le blanc naissant ?

Il accueille les *harrâga*, les assoiffés, les clochards, les difformes exhibant leurs monstruosité en quête de dirhams, les prostituées en faillite vite harponnées par les experts ou les apprentis en chair féminine, le *haji* et la *hajja* en attente d'un car en partance, l'ouvrier du port attendant que la sirène

donne le top départ de sa journée de labeur, l'insomniaque dévoreur de journaux et de *Ahdath al Maghrib* (les Nouvelles du Maroc), le policier gardien du cabaret oriental venant réchauffer son café... Sans parler des passagers ordinaires de Café de France, ceux en mouvement. Je veux parler du malheur en défilé incessant et de l'effraction du réel casablançais en cette enceinte : mendiants, femmes alourdis de marmaille, clochards, sniffeurs de colle, voleurs, aveugles guidés par un enfant dans le noir de la vie et invoquant bonté et clémence des cœurs des hommes... Mon œil !

Toute une faune habitant le territoire de l'entre-deux : la nuit-le jour.

Le jour, Café de France recèle une autre réalité et s'y joue une autre variation du théâtre urbain. Il devient le cercle des hommes, de leurs sociabilités affairées ou gratuites. La tranche d'âge est plus avancée dans la vie. Plus rares sont les femmes qui le fréquentent. Il devient par trop raisonnable. Les affaires du monde font concurrence au commerce de la chair humaine. Les fantasmes changent de registre. La terrasse ouverte sur l'agitation de la ville et sur le défilé urbain devient un terrain d'exercice de chasse, de drague, de clins d'œil alourdis. La virilité devient paroles de séduction, interpellation du regard de celle qui passe, voire insulte proférée en récompense de sa démarche hautaine, son refus ou son indifférence. De jeunes filles, à l'aube de l'adolescence, parcourent cet espace pour y vendre Kleenex, chewing-gum... Elles ouvrent leurs yeux à la férocité de la vie et font l'apprentissage du commerce entre les hommes et les femmes.

La terrasse aussi est le lieu d'attraction de la misère qui s'y invite. Bras cassés, plaies purulentes, témoignages vifs sans artifice du malheur, enfants un chiffon imbibé de colle à inhaler, face à l'air ambiant, femmes exhibant une ordonnance et de la Ventoline vide, cri haletant sans souffle, face à la vie qui l'étrangle... Ceux attablés à la terrasse peuvent mesurer leur bonne fortune et le différentiel, petit ou grand, qui les sépare de la déchéance et de la chute sans filet.

Ce café n'est pas une halte, un cercle fermé. Il permet juste de prendre place pour s'ouvrir une fenêtre de tir sur le spectacle urbain. Café de France est un grand balcon qui vous offre une vue sur cette partie agitée de la nuit casablançaise somnolente. Un spectacle vu au ras du sol, à hauteur d'hommes et de femmes. Café de France transversalise les territoires de la ville, les croise en ce point-carrefour.

Café de France participe ainsi de la ville, de ses temporalités, de ses rythmes, de ses agitations. C'est un des personnages de la ville, scène de performance de toute une palette contrastée de ses acteurs. Il était, jusqu'à récemment, l'unique café du centre-ville, voire de toute la ville, ouvert 24 heures sur 24 sur sa frénésie, son ennui, ses débordements, ses émois urbains...

C'est l'auberge casablançaise, un espace hospitalier ouvert à toutes les perspectives, positions, conditions qui se frottent ici selon les codes réglés

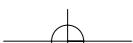
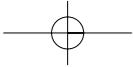
de la civilité et de l'hostilité. D'ailleurs souvent des relations de sociabilité chaude ont débuté par de la violence verbale voire physique avant de se pacifier autour d'un *moitié-moitié*¹ dans l'effusion des sentiments, des embrassades réparatrices.

L'ambiance peut être calme, sereine, certains absorbés dans leurs dialogues intérieurs et d'autres plongeant dans un sommeil passager interrompu par le serveur quand celui-ci devient profond. La présence prolongée doit être relancée par de nouvelles commandes. Puis d'un coup, l'animation des corps agités de violence rompt le silence. C'est alors le règne du spectacle. Les commentateurs zélés haussent la voix et vous expliquent et réexpliquent, sans se lasser, les circonstances de l'incident, vous exposent leur morale et établissent leur jugement en vous désignant la victime et le fautif. D'autres s'interposent, et quand ils reçoivent en pleine figure un coup de poing perdu, se mêlent à la bagarre et changent de position, leur patience est alors désarmée. Ainsi, le cercle des combattants s'élargit. Le policier occupant l'angle du boulevard, blasé d'un spectacle sans intrigue, daigne enfin intervenir pour remplir son panier à salade de sa collecte.

Le café continue quelques minutes encore à fructifier l'événement et à prolonger l'animation qu'il provoque pour retomber après dans sa léthargie passagère.

Café de France est un de ces lieux éligibles à la qualité d'emblème urbain, cristallisation de l'histoire de la vie citadine, de ses rythmes diurnes et nocturnes, de ses valeurs en mouvement, de son ordre de proximité et de distance entre sexes, classes et générations. Les voix de la ville le pénètrent et lui renvoient en écho opinions, jugements et rumeurs. Un espace public, des publics qui font l'urbanité de cette ville et s'ouvrent au rétrécissement territorial de la ville la nuit. Lieu de travail, refuge hospitalier, fabrique d'événements de paroles et d'épreuves des corps... Autant de trames tendues pour le récit et le portrait de ville.

1. Moitié café, moitié lait.



Wlad Ziane du fond du cœur Portrait d'une gare routière

Jamila BARGACH
Youssef HAMOUMID

Préambule ou seuil d'entrée

Peut-on imaginer une maison ou une demeure sans porte ? Peut-on imaginer un lieu construit mais qui soit sans un point d'entrée ? Oui, nous pouvons certainement imaginer ces lieux-là hermétiques, mais alors mériteraient-ils de porter le nom de « maison, de demeure » ? Une porte, une barrière amovible, une fois à la devanture et une fois sur le côté, une fois en haut, une fois en bas, définit ce lieu construit en tant que tel et elle est, de surcroît, porteuse d'une symbolique multiple. Elle sépare deux mondes, elle délimite le privé du public, le soi de l'autre qui est un acte symboliquement fondamental chez l'être humain. Une porte permet ou de se fermer au monde ou de s'enfermer dans le chez-soi. Elle est séparation et union, une porte est un seuil qui marque le dedans du dehors mais c'est aussi le lieu du non-lieu qui est à la fois *et ce dedans et ce dehors*. Une porte s'ouvre sur le monde et ouvre la demeure au monde ; une porte qui se ferme et renferme la demeure au monde¹.

1. Voir à cet effet le texte fondateur de Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1961.

La ville aux portes, c'est là la genèse de la ville, antique, médiévale, c'est aussi la ville chinoise avec ses portes qui humanisent le temps et l'espace. La porte du Nord, celle du froid et de la mort, la porte du Sud de la jeunesse et la fougue, celle de l'Est qui connote la naissance et la vie et puis l'Ouest, celle de la mort². La ville aux portes, c'est la ville musulmane de Bagdad à Tombouctou et à Fès. Les murs, ces structures défensives, ponctués par ces points d'entrées et de sorties que sont les portes. Des lieux de contrôles, mais aussi d'avertissements car c'est là où, à titre d'exemple, les têtes de voleurs et d'autres malfrats pouvaient être suspendues après leur exécution, pour indiquer que l'espace que l'on est sur le point de pénétrer n'est autre que celui d'une éthique précise, s'y dérober c'est risquer le même sort³.

Mais changeons d'échelle et d'époque et rentrons dans notre ère contemporaine, avec ses portes hypersophistiquées que constituent les passages aux frontières entre les États-nations et les aéroports. Lieux de divers contrôles, de formalités administratives, de vérifications de toute sorte, il n'en reste pas moins que ces dispositifs complexes remplissent symboliquement la fonction d'une porte. Le souci essentiel dans toute conception d'un lieu de transit est d'allier imperméabilité et flux, c'est-à-dire minimiser, sinon annuler toute porosité du lieu, exercer un contrôle absolu sur toutes les formes de passage possible ; c'est donc là une des fonctions primaires d'une porte qui s'ouvre et qui se ferme en laissant ou en obstruant le passage grâce aux services du gardien de la porte. Mais les enjeux post-11 Septembre au niveau de la « sécurité » des aéroports dans le monde ne sont pas de la même échelle lorsque nous nous situons dans d'autres exemples nationaux. Tout espace de passage est certes policé et contrôlé, mais ces espaces constituent néanmoins le support pour plusieurs types de rapports et de formations qui y prospèrent comme cet article désire le démontrer pour la ville de Casablanca.

L'exemple présenté ici sera celui de Wlad Ziane. Wlad Ziane est le nom donné à une porte, celle qui s'ouvre et se referme sur la métropole de Casablanca. Wlad Ziane est une gare routière qui dessert le Maroc tout entier, tel un point rayonnant à partir duquel les liens et les contacts s'établissent avec le reste du territoire marocain, s'en nourrissent mutuellement et continuellement. Un regard, qui se concentrerait sur la seule fonction de ce lieu, réduirait non seulement sa richesse à néant mais annulerait toutes les formes de sociabilité qui s'y déroulent. C'est un lieu d'un grand flux et reflux, d'un mouvement incessant entre les voyageurs qui

2. Voir toute la partie concernant l'humanisation de l'espace et du temps dans le texte d'André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, vol. 2, Paris, Albin Michel, 1965.

3. Évariste Lévi-Provençal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1950 (rééd. 1999).

viennent d'arriver et ceux qui s'apprêtent à partir. C'est un lieu d'échanges perpétuels pour tous les services et produits possibles et imaginables. C'est un lieu de richesse et de mouvements constants et si le mouvement de va-et-vient est la constance du lieu, l'anonymat devient sa résultante.

Le lieu de transit et de passage est aussi un lieu de vie quotidienne pour un ensemble de personnes qui opèrent dans les sphères parallèles à celles qui sont institutionnellement reconnues, police et commerce en l'occurrence. Il y a à l'intérieur de cette masse anonyme qui circule les habitués, les « piliers de la gare », ceux qui fréquentent ce lieu de passage car on ne peut pas dire qu'on « habite » à Wlad Ziane. C'est le lieu où s'agrège, par excellence, ce que l'on identifie dans l'architecture de nos sociétés modernes comme étant « les marges précaires » de cette même société : c'est-à-dire individus seuls, sans attaches et sans ressources qui s'assemblent alors (ou y sont souvent forcés) dans des formes alternatives de « groupement » telles les bandes, les clans qui possèdent leurs repères et fonctionnent selon des codes internes bien arrêtés. Parmi ce genre d'agrégation, nous trouvons des réseaux organisés pour la vente de drogue, la prostitution et des enfants de la rue et, en plus, toute une strate de vendeurs ambulants, d'arnaqueurs de tout genre et d'éléments – ou atome – libres !

Parce que Wlad Ziane abrite justement ces deux réalités, pratiquement les deux faces d'une même pièce, celle de passage, de transit puis celle d'enracinement et de contrôle de l'espace, ce lieu devient synonyme d'un espace à la limite du danger, danger surtout pour ceux et celles qui ne sont ni conscients ni informés de cette double réalité. Il est par conséquent le terrain privilégié pour l'intervention des forces de l'État dans sa forme répressive (police, police des mœurs, réseau d'indicateurs) afin « d'établir l'ordre », mais aussi des acteurs de la société civile avec leur logique d'habilitation et de réhabilitation qui s'inspire largement de schémas réformateurs. Dans cet article, il s'agira surtout d'un Wlad Ziane investi, défini et régi par un regard *autre*, celui de l'activiste qui, comme nous le verrons dans l'interview de la personne clef, se trouve et/ou constitue lui-même, dans sa propre chair, une jonction de rencontres entre les multiples mondes occultés de Wlad Ziane. Nous puiserons ici dans cinq thématiques, la morphologie, l'appréhension, la situation, type et typologie et finalement le langage du cœur de Wlad Ziane, comme j'ai pu les extrapoler des interviews de l'activiste Youssef Hamouimid en question qui travaille dans l'association Bayti. Cette dernière possède une antenne à la station, un petit local adossé au bureau de la commune, car la station est un lieu idéal pour les bandes d'enfants de la rue.

Morphologie du lieu

Wlad Ziane est le nom d'une tribu qui vivait jadis dans la région du grand Casablanca d'aujourd'hui ; il est le nom donné à la gare routière de la métropole Casa. Elle est construite de manière longitudinale, en forme de rectangle partagé en trois parties : une sorte d'enclos interne aligné avec des bancs, desservi par deux portes, en face à face, l'une permettant l'accès à l'antre du lieu et l'autre donnant accès aux quais et aux bus, parsemés par-ci et par-là de kiosques, de points de vente et de sanitaires. Les escaliers nous mènent vers un sous-sol où l'on trouve cafés, divers services, sanitaires et autres. Mais le café du fond se distingue par ses attractions : un énorme écran passe des films indiens bon marché. C'est aussi un lieu de rencontre, de « vie » pratiquement pour certains comme le restant de cet essai l'illustrera. Certes, il y a le souci de contrôle aux portes (notamment depuis les divers attentats à Casablanca) et le nouveau venu sur la scène est cet agent de sécurité. Les services sont la pharmacie, la mosquée et le poste de police, cela n'est que la « vitrine » disons visible car il y a ce que seul l'œil de l'habitué peut voir. Le choix architectural était de mettre les services en bas et de ne garder que l'accès aux bus et les services de la police au rez-de-chaussée. Le pouvoir doit être visible aux premiers abords. Il y a ensuite la sous-pente qui est composée d'une autre série de cafés et aujourd'hui voit la naissance d'un espace de jeu.

Mais cela n'est qu'une description de l'espace, sa pratique et la circulation sont autres car chaque coin, chaque recoin est baptisé par les habitués du lieu, chacun est théâtre d'un ensemble spécialisé de pratiques, voire de rituels. Youssef nous éclaire plus : « ... dans la station, elle-même, il y a le bas, le sous-sol, le point d'entrée normal et puis il y a une sous-pente ». Il y a donc trois lieux ou alors ce que les gens d'ici appellent *rkani* (pl. de *rokna*) qui, sémantiquement, renvoie à l'image de cet espace réduit, qui peut être ou intime et chaleureux, un espace de jeu pour les enfants (charge positive), ou alors de dépôt d'objets non désirés ou de détritrus (charge négative). Malgré l'ouverture physique de cet espace, ces praticiens n'y voient qu'un ensemble de *rkani*, chacun servant un but ou une pratique précise. Le propriétaire du café d'en bas ne laisse pas les gens s'endormir le soir malgré les apparences. Youssef a lui-même fait l'expérience à plusieurs reprises :

« Durant la nuit, c'est-à-dire à partir de 21 heures jusqu'à 6 heures du matin, tu dois payer au moins trois cafés. Dès que tu commences à somnoler, il vient te réveiller et te dit de déguerpir si tu es seul, alors il te faut encore payer une autre consommation et tu dois rester éveillé et regarder un film indien ou de karaté. D'ailleurs ce lieu s'appelle *siniya*, le plateau rond dans le langage interne ».

Il est vrai que ce café constitue architecturalement parlant l'axe central de la station, mais le plateau rond du thé n'est pas sans rappeler la réunion et la famille dont il est la métonymie. Lorsque ces consommateurs du soir sont nombreux, le propriétaire laisse faire car il sait, à l'instar des familles, qu'une personne du groupe paiera. Youssef le décrit comme le travail de la *chaîne* [en français dans l'interview] comme la chaîne alimentaire où l'un doit vivre de l'autre et quelqu'un d'autre vivra de nous ; c'est ainsi que les gens survivent ici ».

Lors de nos discussions, ressort l'image d'un Wlad Ziane aux tops multiples dont l'évident espace physique, statique, foulé, mais surtout cet autre espace sauvage, à l'instar d'une forêt, pleine de prédateurs où seul le plus fort (et non le plus futé) peut triompher ; il s'agit de survie certes, mais c'est surtout d'une volonté d'accéder au pouvoir et à la domination, une révision du darwinisme. Lors des grèves des chauffeurs de 2006 concernant les propositions pour un nouveau code de route, Youssef décrit la situation à l'intérieur de la station :

« L'entrée était absolument déserte, dans l'apparence il n'y avait rien du tout mais lorsque je suis descendu en bas il y avait une autre vie. Il y avait un mouvement incroyable ... tous les courtiers, les chauffeurs, les garçons, les filles, et les cafés ont très bien marché. S'il y avait une vraie grève, comme il se doit, la gare aurait entièrement fermé. Mais pour eux, la *rokna* du sous-sol est comme un lieu de distraction [un monde souterrain de plaisir qui rappelle maisons closes et lieux de plaisir], ils y viennent pour prendre un café, pour jouer, pour prendre une fille ou un garçon de la station – d'ailleurs, il faut que tu saches que tous ces habitués de Wlad Ziane, garçons et filles, ont souffert de violence et d'abus sexuel sans exception, un rite de passage obligé, nous explique Youssef, tout le monde est et doit passer par ce cercle du feu ».

Dans les clans des courtiers, des faux-courtiers (quoique la différence est difficile à établir) et des chauffeurs, la loi est *toujours* au plus fort. Les rixes, comme nous allons le voir plus loin, sont un ingrédient essentiel à la vie de Wlad Ziane et Youssef nous explique qu'à travers son expérience de neuf ans il sait que malgré le fait qu'il y a des leaders dans leurs clans, chacun d'entre ces hommes veut être le leader, ne serait-ce que pour un jour. Ils se bagarrent pour avoir l'autorité et, entre eux, ils se disent et savent que celui-là est un « homme » et que l'autre ne l'est pas... Pour eux le concept d'homme, *rojoula*, se réduit à crier, hurler, se déshabiller et montrer ses muscles.

« Tu remarqueras que les courtiers sont toujours en train de s'entraîner à la barre fixe. Pour eux être un homme, c'est la barre fixe, c'est des épaules larges, un torse saillant ... ».

Une masculinité dont les seuls attributs sont la force et le vice car si quelqu'un est en dehors du clan et qu'il devient faible, ces hommes se comportent comme des loups, nous informe Youssef car ils s'en prennent

« au plus faible dans le troupeau de moutons, ils guettent et attaquent l'agneau qui est faible, ou celui qui est malade ou qui souffre d'une fracture... celui qui ne peut résister ou se battre. Tu vois cet exemple, eh bien dans la station c'est comme ça et ça marche comme ça. Tu vois, ils se bagarrent tous les jours entre eux, celui qui gagne à la haute main aujourd'hui mais dès qu'ils voient quelqu'un, ils ne le ménagent pas du tout, ils le dévorent tous ».

Cette réalité dans les clans des hommes ne se répète pas chez les femmes car, à l'ouverture de la station, nous dit Youssef,

« il y avait toutes sortes d'exploitation et de violences sexuelles contre les filles, mais petit à petit elles ont commencé à s'organiser et elles ont créé aussi un clan. Elles disent à présent *non*... nous, on ne veut pas sortir avec cette saleté [en se référant aux courtiers, etc.] mais il faut se rappeler que les premiers à avoir eu des relations avec ces filles c'est justement cette saleté comme elles disent. Elles ont une image "*noire*" [en français dans l'interview] de ces hommes car ils les ont fait vraiment souffrir. Mais lorsqu'il y a des gens "propres, biens" comme, par exemple, ce rédacteur en chef qui emmène les filles pour les exploiter et les retourne à la station, elles se laissent faire car c'est ce qu'elles font. Attention, ce type est un rédacteur, il est éduqué et conscient, mais il cherche des filles qu'il doit aider en principe mais... ».

Youssef attire notre attention sur ce mode de prédateurs et de saleté qui n'est pas seulement le propre de la station, mais l'extension d'une réalité beaucoup plus grande. Il y a aussi le ton de l'activiste, celui qui se nourrit sans cesse aux sources de la cité idéale ; même si je partage cet idéalisme, que peut-il en advenir lorsqu'il est engrené par d'autres réalités comme nous allons le voir ? Question en suspens pour l'heure.

Appréhender l'espace

On est déjà dans le voyage à l'idée de se rendre à Wlad Ziane, son enveloppe extérieure vous y invite, vous y incite. Dès que l'on foule réellement le périmètre de Wlad Ziane il y a les zélés des *griçuns* (garçons) et des *courtivyé* (courtiers) qui vous accostent en position un peu inclinée, tickets à la main, toujours sur une ligne imaginaire de départ. Ils ont toujours pour « vous seulement » la meilleure affaire de ce bus qui va partir à la minute qui vient et qui n'attend que vous pour partir. Souvent,

ils s'adonnent au jeu de deviner votre destination, votre visage, vos habits, et votre démarche sont leur indices. Les *griçuns*, tels des chasseurs aguerris, cherchent leurs proies en fouillant les visages avec des regards plus que probants. Ils cherchent ceux qui se laisseront faire, les *vrais* Casablancais, eux, sont différents. Souvent des bagarres éclatent entre ces chasseurs, et le voyageur se trouve tout d'un coup libre d'aller acheter ou se renseigner. De ces bagarres les *griçuns* peuvent vous en raconter plus d'une. Cet enlacement ou coups de poing et de pied volent aveuglément, des étreintes violentes, des cris stridents et des insultes incultes rythment la vie des *griçuns* et ils ont droit à leur dose quotidienne, sans elles ils ne peuvent continuer. C'est l'exutoire par excellence. La culture des *griçuns*, des *chwafriya* (chauffeurs) et les autres est mâle, agressive et machiste.

Devant la façade de la gare se trouve une lignée de kiosques pour la vente des billets. Cette lignée offre une carte de l'espace national, elle le coupe et découpe en territoires précis. Toute cette entité territoriale et politique est réitérée encore et encore. Ici ce sont les groupements géographiques qui sont à l'honneur. Le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest. Chaque point est desservi par un nombre de sociétés de transport, et ceux qui connaissent une plus grande affluence sont les régions non desservies par le train et qui ne rentrent pas dans la logique de proximité et de fréquence à la base du fonctionnement des grands taxis. Lors des vacances et les fêtes (surtout la grande fête) Wlad Ziane est inondée par les voyageurs. On achète son billet, sans pour autant cesser d'être harcelé, on entre dans la grande salle, ce lieu de passage, ce lieu de l'attente avant d'avoir finalement accès aux bus. Mais l'attente dans un lieu de passage s'avère être la plus féconde, la plus intéressante pour l'anthropologue.

Cette enceinte d'attente aux bancs en mosaïque est aujourd'hui d'une grande propreté (la nouvelle direction insiste à donner une autre image du lieu, les femmes de ménage) qui, selon Youssef, ne peut être que passagère. Une forme d'accueil circulaire qui aspire à créer une atmosphère chaleureuse. Mais les *griçuns*, cette fois aidés par les *chwafriya* et autres mélanges de phénomènes uniques du lieu : mendiants professionnels, pickpockets occasionnels, profiteurs de toute sorte, curieux invétérés, oisifs spécialisés (une sorte de lumpen-prolétaire) s'adonnent à leur sport préféré d'insultes et de rixes. Les mots considérés vulgaires fusent de toute part, l'autre, le voyageur, n'existe pas. C'est comme si le fait d'être dans ce statut de voyageur, de celui qui change d'un lieu à un autre annule son être, il devient non-personne et les mots qui autrement n'investissent le lieu privé qu'occasionnellement, voire rarement, sont monnaie courante. Être dans un lieu de passage, un lieu de transition permet le dépassement des limites de la morale ou alors est-ce tout simplement l'ethos de ce lieu ? Le tempérament chaud, souvent alimenté par la drogue, la concurrence pour les places font que la bagarre reste très

près, elle attend au tournant d'une phrase ou même pas. Elle se traduit dans un geste brusque qui n'est que la norme, c'est l'état de non-bagarre qui est anormale comme nous l'avons vu plus haut.

En posant la question à Youssef concernant sa présence et les services de Bayti à Wlad Ziane, il commence par attirer mon attention sur un fait d'une importance capitale :

« Chaque jour il y a à peu près 500 bus qui proviennent de tout le Maroc. Et si nous disons 500 bus, nous devons multiplier ce chiffre par 50 passagers. Et lorsque nous disons 50 places, nous nous en tenons seulement au nombre légalement autorisé, mais nous savons pertinemment que les bus prennent toujours au-delà de ce qui est permis, c'est-à-dire qu'aujourd'hui ils mettent même des petits tabourets en plastique dans le couloir du bus. Donc pour une moyenne de dix bus il y a un garçon ou une fille qui s'est enfui de chez lui, ou un père de famille qui a quitté son foyer ou une mère qui a déserté ses enfants et la famille, on va trouver au total 50 cas ».

Voilà il est là pour ces 50 cas qui débarquent quotidiennement à Casablanca, qui restent à la station car ils sont sans attaches, pauvres, meurtris (car ils fuient souvent un problème) et proie de toute sorte d'exploitations, de violence et d'abus.

« Certes, nous dit Youssef, il y a les autorités publiques (il y inclut incidemment les gardiens de voitures qui forment aussi leur propre clan), mais ils ne font rien, ni pour arrêter l'hémorragie, ni pour trouver des solutions aux cas présents ».

La politique reste en premier lieu répressive ou/et hygiéniste. Les autorités concernées viennent pour rétablir l'ordre, mais seul l'ordre, apparent celui-là, où les « éléments nuisibles » seraient éliminés. Mais appréhender cet espace, se laisser saisir par son esprit, c'est aussi connaître le sort ne serait-ce que d'une dizaine de ces 50 fugueurs qui atterrissent à Casablanca.

Lorsque je fais remarquer à Youssef que certains de ces enfants ont eu du courage pour s'enfuir, il est prompt à me corriger en disant :

« Non, moi je n'appellerai pas ça du courage... regarde si toi-même tu devais vivre sous beaucoup de pression, un jour tu ne vas plus réfléchir, penser ... non, tu vas prendre tes affaires et peut-être même sans affaires, tu te lèves et tu fiques le camp. C'est la même chose pour ces enfants, lorsqu'il y a une très grande pression, ils quittent. La seule chose c'est qu'ils sont petits, c'est ce qui se passe d'habitude, il y a ceux qui volent l'argent ou au père ou à la mère, il y a ceux qui mettent petit à petit de l'argent de côté, ou celui qui n'a que 10 dirhams. Mais bon, voilà pourquoi je te parlais des problèmes avec les chauffeurs. Lorsqu'un garçon vient leur demander de monter dans le car à Ain Taoujdat ou à Khouribga et qu'il n'a que quelques dirhams, ils lui disent quand même de monter. Au fait, ni la société de transport, ni le chauffeur, ni son aide ne devraient laisser monter un enfant mineur. Il y a des enfants qui sont venus dans les malles des autobus pour 5 dirhams. Tu vois un peu la culture de ces chauffeurs qui sont, eux-mêmes, tous des ex-enfants

de la rue. Donc cet enfant vient pour changer sa situation, il rentre à la station, il n'a jamais été à Casablanca, la plupart arrivent la nuit. Le soir c'est les lumières, alors que là d'où ils arrivent il n'y a pas de lumière. Ils voient pour la première fois ces spectacles de lumières et ces grands écrans de télévisions des cafés, lui ne paie rien il s'assoit sur une marche des escaliers et regarde. Il est absolument émerveillé, les boutiques et les snacks ouverts, les lumières, la musique fuse de partout 24h/24 car Wlad Ziane ne sait pas ce que veut dire *fermer*. Et cet enfant reste, si nous ne l'interceptons pas et qu'on n'arrive pas à le convaincre de retourner chez lui (ce qui est plutôt rare), il va petit à petit apprendre à fonctionner après avoir été violé et terrorisé ».

C'est le scénario typique des enfants qui se transforment avec le passage du temps en enfant de la rue.

Youssef est catégorique, tous ceux et celles qui viennent à Wlad Ziane fuient un problème, un traumatisme, une honte mais une fois la première nuit initiatique passée, ils se trouvent face à une horde d'autres problèmes dont ils ne pouvaient même pas soupçonner l'existence. Les filles s'y cachent car elles sont enceintes, viol d'un père ou d'un beau-père, une belle-mère qui les maltraitait ou finalement elles sont envoyées pour travailler, il y a aussi celles qui s'enfuient du lieu de travail. L'expression « va à la maison du Caïd ou du Pacha », c'est-à-dire les adultes qui associent la ville avec un ordre établi dont l'image par excellence est la maison ouverte et nourricière, la maison du maître. Mais cette image est trompeuse car ce qui se passe à l'intérieur de cette maison déterminera le reste de la vie de la personne de manière inéluctable. Pour les garçons, nous informe Youssef, se seront nos futurs chauffeurs et courtiers.

L'image que nous dresse Youssef de ces chauffeurs et courtiers et loin d'être édifiante. Son jugement est acerbe, sans appels car

« la plupart d'entre eux n'ont ni famille, ni racine, ni religion, ni rien du tout. C'est pour cette raison qu'une fois dans le bus tu trouves le courtier toujours en train d'insulter ... tout ce qui lui importe, c'est qu'il crie et qu'il ramasse son argent. En général il a 5 dirhams pour chaque place qu'il vend. Pour moi, le courtier et le faux courtier sont les mêmes, ils occupent la même position car il n'y a rien de légal, une sorte de contrat qui existe entre les deux. Si un jour le propriétaire s'énervé contre lui, il le remplace par quelqu'un d'autre, c'est tout. Le courtier, lui aussi, possède des envies, il a des rêves. Nous, étant enfants, on rêvait de devenir médecin ou autre, pour le courtier son rêve depuis qu'il a été dans la rue – et d'ailleurs, ça je l'ai vécu avec un de nos bénéficiaires – est de devenir chauffeur. Tous les chauffeurs que tu vois là étaient des *ex-griçuns* et des *ex-courtya*. Donc tous ses "emplois" sont au fait des sortes de *grades* (en français dans l'interview)... ils commencent d'abord avec la rue, il dort là, ensuite il commence tout simplement à laver les autocars, il les garde le soir, il doit subir l'exploitation sexuelle des plus âgés sans exception aucune. Et c'est à partir de là qu'il commence à changer, cette exploitation grandit avec lui et se manifeste par une haine de la société, la haine du milieu dans lequel il vit ... c'est là que la loi de la jungle commence à paraître de manière très claire. C'est à ce moment-là que des changements autres s'opèrent et

il commence à se dire : si moi aussi je veux avoir une position et si je veux m'imposer dans ce monde, si un jour je ne fais que laver les bus, un autre jour je deviendrai courtier et puis finalement chauffeur ».

Oui, celui qui conduit, celui à qui des gens confient leur vie et pour Youssef de continuer toujours sur son ton implacable :

« Et pourquoi penses-tu que les autobus se renversent ? Hein sais-tu le pourquoi ? Moi, je ne vois pas que le code de la route. Certes il le connaît le code de la route ce chauffeur, nous tous on peut et on a des accidents, on peut commettre des erreurs au niveau du code de la route, mais lui, celui qui fait monter dans son autobus plus de 50 personnes, nous... nous n'avons jamais pensé à lui, lui non plus n'a jamais pensé à ce citoyen qu'il fait monter dans l'autobus, il est souvent saoul, et il conduit l'autobus à une grande vitesse ; et puis au niveau d'un virage, il peut renverser l'autocar et tuer tout le monde. Souvent on entend dans les médias qu'après l'accident le chauffeur s'est enfui, on l'entend ici aussi dans la station. Pourquoi, on doit se poser la question ? Si ce chauffeur avait eu une éducation précise dans le domaine de la conduite et celui du respect du citoyen, du voyageur ... Mais ceci est juste une façon de parler. Lui ne peut même pas se respecter lui-même car toute sa vie n'a été que pression, injustice, violence, et *hogra* [tort, humiliation et arbitraire] ... foncièrement, il s'en fout de ce bus, il ne voit rien de valorisant ou de valorisé ; c'est comme si c'était une sorte de vengeance aveugle ».

L'espace de Wlad Ziane qui a nourri ces chauffeurs et ces courtiers, cette supposée maison du Pacha ou du Caïd n'ont engendré qu'affres et souffrances, il semblerait que la notion du bien ou de l'altruisme y soit une parfaite étrangère. Afin d'en comprendre le processus, situons tout d'abord le lieu.

Lieu situé

Il y avait d'abord Garage Allal que Youssef a connu professionnellement pendant une période limitée car le fameux garage devait être transféré à Wlad Ziane. Ce lieu est en fait originaire de Garage Allal et Youssef se remémore :

« Il y avait un courtier boiteux ; ce monsieur avait marqué l'esprit du jeune que j'étais alors car je le connaissais depuis mon enfance, lorsque je participais aux sorties avec mon école. Il était particulièrement dur avec ces chauffeurs, c'était lui le patron et puis avec le temps je vais le retrouver à Wlad Ziane ; les circonstances vont faire que je vais beaucoup lui parler aussi. Et je me rappelle qu'il m'avait dit qu'avec l'ouverture de Wlad Ziane "les choses allaient vraiment être bien" (*iwa daba 'ad zyanina*). Au début j'ai cru comprendre par sa remarque que ce n'est qu'avec la réalisation de Wlad Ziane que les choses allaient finalement s'arranger, que le décompte des bus allait se faire comme il se doit, c'est-à-dire qu'il y aura

une sorte de "rationalisation", qu'il y aurait une transparence au niveau de l'espace et donc un respect des voyageurs, mais après avoir vécu à la station, avec ses nuits et ses jours, j'ai découvert que le monsieur qui boitait était un vrai cynique. Il est parti mais il a laissé derrière lui beaucoup de cerveaux boiteux à l'image de sa jambe ».

Youssef explique qu'il a tout simplement suffi de transplanter les pratiques mafieuses de Garage Allal à Wlad Ziane pour qu'elles deviennent plus sophistiquées, pour qu'elles s'améliorent car ce quartier lui-même était déjà connu par sa caserne militaire et Derb El-Kebir.

Les pouvoirs français à l'époque coloniale avaient érigé une caserne militaire dans cette partie de la ville. Les soldats venaient à Derb El-Kebir pour s'approvisionner en alcool, en hachich et *ma'joun* (la pâte aux graines de kif), demandaient aux petits revendeurs s'ils savaient où ils pouvaient trouver des filles. Ceux qui ont contribué à la foison de la prostitution sont en fait ces revendeurs et les grandes matrones qui vont venir s'installer à proximité de la caserne. Pour Youssef le fait que Wlad Ziane se soit implanté si près, c'est comme s'il avait tout simplement fallu

« arroser une terre aride et pleine de saleté pour qu'elle produise absolument la même chose, à savoir la misère et la crasse. Aujourd'hui à Derb El-Kebir, on ne trouve que des chambres à louer, les filles sont nouvelles, elles arrivent tout le temps et quelquefois elles partent de Wlad Ziane mais les matrones, elles, sont anciennes et sont connues et reconnues pour le type de commerce qu'elles font. Mais on laisse faire, on sait que c'est la *pépinière de la prostitution* [en français dans l'interview] et des drogues. La station a trouvé le milieu idéal pour ces pratiques et a renforcé ce qui existait à Derb El-Kebir. C'est comme si, nous dit Youssef, une sorte de renforcement de capacité de part et d'autre s'est installée dans la préfecture de Mers Soltane El-Fida ».

Aujourd'hui la station peut même rivaliser avec Derb El-Kebir car toutes les drogues y sont vendues et il y a, en plus, tous les jeux d'argent. Youssef me montre lequel des

« cafés ... là où il faut que tu rentres pour jouer aux cartes, tu peux miser sur les chevaux... tu peux imaginer tout le mouvement que ça crée dans la station. Certes il y a des lieux connus, marqués dans l'avenue Mohamed V ou le vélodrome où se déroulent ce genre d'activités, mais ici, à l'intérieur de la station avec tout ce que je viens de te décrire ... ».

Pour Youssef il n'y a pas de doute, les responsables veulent noyer les gens de la station dans une sorte de facilité, de dépendance et de surexcitation continues pour ne jamais pouvoir s'en sortir, relever la tête et contempler d'autres possibilités. Et il se demande pourquoi il y a cette absence de l'ordre et du droit et continue en précisant que la

« station est une petite ville qui contient tout un ensemble de types humains, chacun son style personnel, ses lois, son affiliation ... chacun vivant sur un autre. Le petit revendeur de *chira* dehors qui vient la vendre à l'intérieur aujourd'hui, et en plus tu remarqueras que l'architecture du bâtiment est ouverte avec présence de policiers, de la commune, les SOS... bref tout ... malgré tout ça je n'ai jamais entendu un jour qu'un revendeur a été emprisonné. Au fait tous les courtiers devraient être emprisonnés. Regarde, par exemple, un courtier a un problème avec un client, ils descendent en bas au commissariat, un procès-verbal est rédigé, le plaignant est rassuré et dès qu'il quitte les lieux, le courtier est libéré. Pourquoi ? Car tous les courtiers sont des mouchards à la solde de la police... Il travaille mais en même temps il doit ramener des informations à la police concernant celui-ci et celui-là. Et une fois, en parlant avec les hauts gradés de la police de la station, ils m'ont dit qu'ils ne pouvaient pas faire autrement car ces gens-là leur facilitent la tâche quant aux informations. Mais, pour moi, cette idée de "ils nous facilitent le travail" est trop apparentée à la notion de *sellek* [laisser faire/laisser passer/négocier]. Ce mot pour moi est synonyme d'échec, de l'impossibilité d'aller de l'avant ».

Pour Youssef, tout le vocabulaire désignant l'échec ne peut trouver meilleur endroit pour être et croître à Wlad Ziane, comme si ses commentaires devaient faire revivre cette autre notion de *siba*, état aux antipodes de l'ordre et de la sécurité dévoilant le long processus de nidation (*'achach*) de cette culture d'exploitation et d'indifférence.

Type et typologies

L'expression « le vent de la ville rend libre » est toujours d'actualité pour ces jeunes qui viennent à Casablanca, mais ils ne savent pas qu'ils troquent une misère contre un semblant de liberté. La ville séduit, la ville attire, les images qui associent la ville aux richesses, aux opportunités et à une possibilité, voire promesse, de nivellement restent bel et bien vivants. Mais ces désirs se paient très cher, souvent au prix d'une vie intègre, voire sa propre vie. Les parcours des jeunes dans cet espace ne sont pas similaires, ils ne peuvent pas être réduits à un archétype dominant mais il est possible de parler de « groupes d'expériences » comme le précise Youssef. Il y a certes le rite de passage obligé qu'est l'agression sexuelle et puis il y a toutes les confrontations quotidiennes pour la simple survie. Or il y a aussi la touche de l'individu même dans la précarité la plus extrême. Ce n'est pas en faisant de l'observation à Wlad Ziane qu'on peut détecter les particularités de ces trajectoires, seul l'œil du réformateur et personne de terrain est capable de voir et de dévoiler ces processus. La station est un lieu très complexe, avec des paliers de réalité où des liens sont solidement enchâssés en plus d'un système de circulation

d'information sophistiquée qu'aucune observation ou même des interviews avec les habitués du lieu ne saurait révéler. La démarche anthropologique conteste, en principe, l'idée de travailler dans un contexte afin de le changer ; et ici le point de vue qui structure cet essai n'est autre que cet esprit réformateur de l'association incarnée par Youssef et qu'il reconnaîtra pour ce qu'il est. Mais, comme il l'a remarqué, peut-on changer quelque chose si on ne maîtrise pas tous ces aspects ? Je réponds par l'affirmative, sans le moindre doute, mais pour l'anthropologue il s'agit d'abord de comprendre, sans avoir autant à juger ; cependant il reste difficile de ne pas s'indigner devant un tel scénario macabre et accablant.

L'œil de l'expert nous dit que dans le type de relation dominant à Wlad Ziane c'est de payer pour tout et que

« même si je ne paie pas, je sais que je dois payer quelque part, que ce soit une fille ou un garçon. Si c'est une fille, elle doit se préparer pour aller se fourrer dans un autobus et si c'est un garçon ça doit être la même chose ou alors aller cimetière ou d'autres lieux situés juste à côté. Mais là, je vais revenir un peu à la vie clanique qui se pratique à l'intérieur de la station. Le mode de vie de ces clans et leur organisation qui compte un chef, son remplaçant... comme dans une administration. Il y a ceux qui suivent et ceux qui cherchent une protection et donc lorsqu'il est en train d'être abusé, il se dit que c'est mieux d'être avec un seul groupe et de vivre avec lui. Comment ? Quelquefois, tu trouves quelqu'un qui ne fait rien, c'est lui le leader qui protège et se sont les autres qui travaillent pour lui. Ceux qui lavent les autobus, ceux qui vendent les bonbons... les petits marchands ambulants. Donc tous ces petits emplois marginaux (en français dans l'interview) lorsqu'ils se retrouvent l'après-midi, ils commencent à partager l'argent et aucun n'a le droit d'en cacher un peu pour lui. Il y a aussi des filles qui vendent les cigarettes et autres trucs. Ici filles et garçons sont à égalité, ils et elles font la même chose. Aujourd'hui même tu as trois femmes qui sont des courtiers dans la station. Il y en a deux qui portent des djellabas et tout mais la troisième ressemble absolument à un homme... elle s'habille comme un homme, se drogue, parle comme eux, injurie aussi... Mais il faut dire que lorsqu'elle arrive à atteindre ce niveau de courtier, c'est qu'elle n'a plus d'amour propre, plus de respect pour elle-même, plus d'honneur... tous ces principes qui font l'apanage de l'être, n'existent plus ».

Pour Youssef les termes sont clairs.

« Cette femme, fausse femme, a rompu toutes les limites du tolérable socialement. Elle n'a aucune excuse, contrairement aux filles qui, elles, vivent à l'intérieur de la station, dans l'enceinte même du bâtiment, dans les cafés que tu as vus. Elles mangent là et se lavent là, dans les deux toilettes qu'il y a à côté, elles achètent de l'eau chaude des filles qui travaillent là à 5 dirhams, elles se lavent, se changent et ressortent ».

Au début elles étaient aussi crasseuses que les garçons, mais quand elles se sont réunies et ont créé leur propre clan, toutes disent qu'elles ont un problème, mais elles se sont créé une sorte de solidarité fragile, je rajouterai, à l'image des alliances qui doivent changer selon les intérêts

individuels. Elles n'ont pas de chef permanent, mais se réunissent pour se créer une protection et pour Youssef de continuer :

« Si par exemple un des courtiers vient, elles commencent à le repousser, à l'insulter... elles lui sortent son CV en entier et il s'en va, mais les courtiers ne sont pas restés les bras croisés, ils se sont en fait révoltés contre cette situation. Ils ont riposté, comment ? Il y a un petit coin attenant à la station, souk Hadda où il y a des marchands ambulants et si l'une d'elles va là-bas pour dîner, ils vont la massacrer. Dernièrement j'ai eu un cas de viol collectif, elle a été violée par quatorze types. Je ne savais même plus comment écrire, comment rédiger pour pouvoir véhiculer la monstruosité de l'acte. J'entendais souvent qu'il y a eu deux ou trois types à avoir violé une fille, mais là c'est quatorze et le cas était vraiment devant moi... et le plus étrange c'est que cette fille s'est enfuie de chez sa mère d'El Jedida, car cette dernière la poussait à se prostituer. Mais là, en arrivant, elle a trouvé une situation très dangereuse. Elle disait qu'au moins chez sa mère il y avait une protection et elle était payée mais, là, ces types l'ont violée, battue et l'ont jetée sans lui donner même une gorgée d'eau ».

C'est l'image du loup qui guette l'agneau affaibli comme Youssef me l'avait précisé auparavant et c'est cela la réalité de ce lieu.

Autre réalité du lieu, économique celle-là, participe à la création de cette atmosphère lourde d'hostilité et d'agressions. On effectue des rentrées d'argent permanentes, enfants de la rue et enfants originaires des quartiers pauvres attenants à la station en attestent. Youssef en apporte les preuves :

« On se fait entre 50 à 70 dirhams, les cireurs se situent entre 30 à 40 dirhams, 50 si c'est une bonne journée. Dans la station, on peut avoir une marge de bénéfice importante car les vendeurs rajoutent jusqu'à 50 %, s'ils achètent un truc à 1 dirham, ils le revendent à 2 et même à 3. Quant aux enfants qui sniffent, ça c'est différent, eux mendient et eux c'est les riches-pauvres. Ils gagnent jusqu'à 80 dirhams, cela dépend des moyens et des compétences de chacun pour que l'autre lui donne. Les filles elles, ça dépend encore, les passes c'est 50 au plus, jusqu'à 150 c'est le top. Elles ne dépassent pas ces montants ».

Le langage du cœur

Dans cette interview avec Youssef, fin connaisseur de ce lieu, nous avons eu droit à un regard privilégié, le regard du professionnel avec une touche critique de l'étudiant de sociologie. Mais dans cet échange intense qui dura deux longues séances, intercalées par des visites sur le terrain et la région, il y transpire une sorte de réquisitoire à l'encontre d'une certaine société marocaine, là où il n'y a que violence, que *hogra*, que loi de la

jungle qui investit et délimite l'ethos de la ville atrophiée qu'est Wlad Ziane. Une sorte de refrain moral surgit tout le temps dans cet échange, et cette morale dit tout bêtement, « ceci est terrible, c'est mauvais », mais celui qui émet cette critique est aussi dans une position d'impuissance, un spectateur qui veut mais ne peut changer le cours des choses. Par le langage du cœur, *klam lqalb*, je veux dire toute cette sincérité et ce dévouement dont fait preuve Youssef et d'autres comme lui afin de pallier cette « marginalité précaire » qui habite un tel lieu. Quel lendemain pour ces jeunes et quel lendemain pour cet espace ? Il est absolument facile de dresser une image de ce lieu dans un jargon sociologique qui souligne déviance, anomie, pauvreté et tous les indicateurs qui s'y associent, mais il me semble être vraiment une conclusion ingrate.

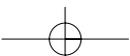
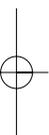
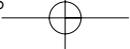
Tout en reconnaissant les dures réalités de ce lieu, comment font ces jeunes pour s'en sortir ? Je pose la question à la limite de l'incrédulité et de la naïveté. En guise de réponse, Youssef me raconte une histoire :

« Il y a des gens qui sont là depuis que je suis venu vers la fin de 1999. J'avais toujours le jeudi et vendredi et je venais y passer la nuit ; il y a des gens qui sont là depuis ce moment-là. Mais ils ont changé, l'enfant de la rue est devenu *griçun*... et il passe son permis de conduite pour devenir chauffeur, tu vois il y a eu une progression. Il n'est pas dans la situation de *chemkâr*, de crasseux... il y a aussi un qui est aujourd'hui un courtier, il est heureux aussi, il joue pour gagner de l'argent afin d'acheter un autobus. Encore un troisième cas, un type qui a été chassé par son père, ce dernier lui mettait une chaîne autour du cou et lui donnait à manger comme un chien. Tous ces demi-frères et sœurs se moquaient de lui. On a travaillé avec ce garçon de 2001 jusqu'à aujourd'hui et il est absolument métamorphosé. J'ai un autre cas d'un garçon ici qui a vraiment un cœur d'or, et j'en ai vu des garçons, mais celui-ci est vraiment spécial. Il est certes un leader et d'habitude les leaders son très violents, mais lui non, il est plus protectionniste qu'autre chose. Après maintes vicissitudes nous avons pu lui trouver un extrait d'acte de naissance, mais nous n'arrivons pas à le lui faire car il n'a pas de certificat de résidence. À la fin il m'avait dit qu'il allait juste s'adresser à la station pour qu'elle lui donne ce damné certificat de résidence. Je suis resté silencieux. Regarde-là, lui il a un bon cœur, il a de très bonnes idées dans sa tête, mais il a été brisé par la rue et il vit toujours à la station. Ça c'est dur ... ».

Et en dernière conclusion ? Eh bien ! Youssef nourrit un rêve :

« ... et pourquoi la station ne deviendrait-elle pas comme les comptoirs professionnels comme à la CTM ou même la RAM ? Que celui qui est au guichet soit bien habillé, propre et respectueux, qu'il y ait des genres d'hôtesse qui aident les voyageurs. Voilà, c'est ça mon imagination d'un lieu pareil ».

Et c'est sur ce propos que notre porte se referme sans commentaires additionnels.



Artiste de rue

Ahmed BENDELLA

Le quartier est plutôt calme, comme si les gens s'étaient pliés aux instructions d'un écriteau invisible « Clinique. Silence ». Car il faut le rappeler, nous sommes dans le quartier des Hôpitaux. Notre homme est gardien de voitures dans la rue Abou Alaa Zahar, au tracé bizarre entre le boulevard Moulay Driss I^{er} et le boulevard du 2 mars. On le trouve soit devant la porte latérale de la Faculté de médecine et de pharmacie, soit devant ou à l'intérieur du café Les deux magots car il passe plus de temps à peindre qu'à (re)garder les voitures. On peut se demander quel est son métier.

Quand on le lui demande sans préciser, c'est de gardiennage qu'il nous entretient. Mais rapidement, à mesure qu'on avance dans la discussion, il parle plus volontiers de peinture que d'autre chose.

Casablanca. On peut retrouver la moindre de ses ruelles dans les sillons que le temps qu'il y a passé a marqué sur son visage. Tout y est, jusqu'aux traces de pollution qui ont jauni le haut de ses moustaches, aussi impeccablement taillées que les haies du jardin Murdoch. Mais le plus éblouissant est cette lumière réfléchiée par le blanc de la ville qui s'est accumulée au fond de son cœur, et dont les yeux, à chaque fois qu'il sourit, laissent échapper un petit aperçu.

Calme, serein, presque résigné, notre homme a plus les yeux rivés sur la toile qu'il ne surveille les voitures, il a même une attitude dédaigneuse à l'égard des chauffeurs dont il laisse une bonne partie filer sans payer.

Quant il parle du métier de gardien il dit que sa devise est de ne pas se prendre la tête. On rencontre tous types de clients, et si on n'est pas patients, on ne s'en sort pas. Il y a ceux qui paient, ceux qui se dérobent, ceux qui paient à la semaine. Il faut savoir ne pas se bagarrer avec les clients.

Chez les gardiens, il y a ceux qui possèdent une autorisation et les autres. Les premiers ne travaillent pas eux-mêmes, ils louent leur place. Souvent, ils en possèdent plusieurs. Les autres n'ont pas le choix, ils doivent travailler pour pouvoir vivre et payer leurs redevances.

Disposant d'une panoplie de chaises, dont certaines sont pliables, et qui lui permettent de recevoir convenablement ses hôtes, parmi lesquels probablement des clients, il se sert à volonté dans le café près duquel il officie. Du café noir exclusivement.

Sa tenue est impeccable, propre, élégante et sobre. Il porte aux pieds une paire de Collèges noires bien cirées. Sous son veston noir à rayures, une chemise boutonnée jusqu'au cou est impeccablement repassée. Et au-dessus, un tablier bleu propre, sans plis ni froissements. Une casquette cache ses cheveux qu'on devine largement grisonnants, vu son âge et la couleur des poils de sa moustache.

Il est né à Casablanca en 1948. À Derb Soltane plus précisément, où il a continué à vivre jusqu'à il y a trois ans, date à laquelle il a déménagé vers le boulevard Ibn Tachefine.

Il est marié et père de quatre enfants, deux filles et deux garçons, dont le plus jeune a 24 ans. Il n'a aucune honte à avouer ses infidélités passées, dans ses années de jeunesse, dans sa ville natale. Il a même travaillé dans des mines aux environs d'Oujda, mais c'était il y a longtemps, avant que la cité blanche ne marque son visage, avant que ses moustaches ne virent au gris, pour ensuite être teintées par la fumée qui s'échappe de ses narines.

De ses années de jeunesse, il garde de bons souvenirs, souvenirs d'un autre Casablanca, dont des âmes charitables se sont appliquées à démolir autant de joyaux qu'ils purent afin de les sauver de la perversion qui a, inmanquablement, touché ce qui n'a pas pu être sauvé par la destruction.

D'ailleurs, notre homme se demande qui a payé la note de la démolition, car on ne démolit pas gratos. Et ils ont démoli pas mal de lieux qu'il fréquentait jadis, le cinéma Vox, le cinéma Le Rio, le Théâtre municipal, les arènes. Mais ce n'est pas parce qu'ils ont démoli tous ces lieux qu'il a réduit ses loisirs à une seule sortie dominicale, pour aller au bain.

Il fréquentait les cinémas, les stades, les cafés, les jardins. Il n'y va presque plus. Aujourd'hui, avec la télévision et la parabole, on n'a plus à aller voir un film, tout arrive jusqu'à vous.

Il supporte toujours le Rajâ, grand club de foot casablançais, mais c'est à la télé qu'il regarde désormais les matchs. L'ambiance dans les stades ne lui convient plus, il ne peut pas être sur les gradins avec ses enfants et entendre ce que scande le public. Il s'efface donc pour laisser les jeunes à leur aise. D'ailleurs, s'il est fan, il n'a jamais été fanatique, il est amusé quand il raconte que son fils est capable de laisser tomber son boulot pour aller regarder son équipe jouer dans une autre ville.

Il a bien élevé ses enfants d'ailleurs, ils sont tous *rajaouis*. Il est donc fier et confiant, et pense bientôt arrêter le travail dès qu'il s'assurera qu'ils sont bien installés. Il n'écarte pas l'éventualité de quitter Casablanca, d'ailleurs, seul le boulot l'y retient. Pour lui, on ne peut parler de gardiennage de voitures que dans cette ville. Les gens ne viennent-ils pas d'ailleurs de partout à la recherche de travail ou de fortune ? Mais Casablanca n'arrive même pas à trouver du travail à ses enfants.

Il a commencé à peindre dès l'enfance. Il a passé un mois à l'École des beaux-arts, mais il a rapidement compris qu'il ne pourrait espérer apprendre ici que la technique, et ça ne l'intéressait pas. L'art est un don, on l'a ou on ne l'a pas.

D'ailleurs, il a commencé à peindre à l'école, avec ses camarades, mais ils ne sont pas tous devenus peintres. Il a fréquenté l'école Rif, située d'abord près de chez lui à *Derb Soltane*, puis transférée rue d'Alexandrie, à quelques pas de l'endroit où il travaille aujourd'hui. Il a passé son brevet quelques pâtés de maisons plus loin, dans le lycée Abdelkrim Lahlou, en 1960-1961, pour fréquenter ensuite le lycée Moulay Abdellah.

Le gardiennage, ça fait 17 ans qu'il le pratique. Avant, il tenait le commerce de sa famille à *Garage Allal*. Il était marchand de tissus. Mais à la mort de ses parents, l'entreprise a été démontée, car chacun des héritiers a réclamé sa part, et l'affaire a éclaté. Il en parle sans amertume.

Il y trois ans, il a aussi dû quitter son quartier, *Derb Soltane*, où il est né et a grandi, où il s'est marié et où ses enfants sont nés. Mais le quartier n'était n'est plus le même, il s'est dégradé, c'est un nouveau type d'habitants qui le peuple. Il ne se reconnaissait plus dans ce nouveau monde, il n'avait plus sa place. Il a préféré partir. Sans regrets d'ailleurs. Il lui arrive de retourner de temps en temps. Ses enfants y retournent plus souvent que lui.

Il habite maintenant le boulevard *Ibn Tachefine*. Ce n'est pas un quartier inconnu pour lui, il le fréquente depuis longtemps et y a beaucoup d'amis. Le quartier est calme et lui plaît assez.

Avant, il venait à pied jusqu'à son lieu de travail. Aujourd'hui, il vient en bus. Une ligne directe. Le trajet dure une quinzaine de minutes. Par contre, il doit se lever tôt s'il veut trouver une place assise dans le bus.

Mais que sont devenus la circulation et les transports dans Casablanca ? Tous les bus sont bondés, les gens y sont entassés. Et les ordures. Les rues sont devenues un dépotoir, les gens produisent de plus en plus de déchets, et c'est dans la rue qu'ils les déversent. Avant, chaque ménage avait une petite poubelle, un petit seau de peinture, reconverti, qu'il ne sortait qu'à l'approche du camion de ramassage, de peur qu'on le leur vole.

Beaucoup de pollution, partout, d'ailleurs on a obstrué les voies par lesquelles Casablanca respirait. Tous ces hauts immeubles qui ceignent la

ville barrent la route à l'air frais. On étouffe. Casablanca n'est plus ce qu'elle était. Avant, j'aimais tout en Casablanca, aujourd'hui plus rien ne m'agrée. Si j'en ai les moyens, je quitterai Casa sans hésiter.

Un de mes enfants s'était un peu essayé à la peinture, mais il a abandonné depuis. Moi, je peins depuis l'enfance. Mais ça ne fait qu'une dizaine d'années que je vends mes tableaux. Pourtant, je n'en garde chez moi que trois ou quatre. Avant, je peignais et j'offrais mes tableaux.

J'ai une clientèle fidèle qui achète mes tableaux. Je travaille à mon rythme, je n'ai ni horaires ni délais, je m'applique dans ce que je fais. Ceux qui apprécient mon art savent attendre. Ce tableau sur lequel je travaille, je l'ai entamé il y a huit mois. Mon carnet de commandes est plein.

Je peins ici même, quand c'est calme. Mais ça m'arrive de ramener du travail à la maison.

Il n'y a pas beaucoup de personnes qui apprécient la peinture. Les passants se retournent souvent quand ils me trouvent en train de peindre. Certains s'arrêtent un moment pour regarder. Il y en a qui me complimentent.

Ma clientèle est principalement constituée d'intellectuels, d'écrivains et de professeurs. On se rencontre parfois au café Ibn Batouta, dans la résidence du même nom, en face de la gare Casa-voyageurs.

Je n'ai jamais exposé. Mes clients réservent mes toiles pendant que je les fais. Quand ils voient le traçage d'un tableau et qu'il leur plaît, ils le réservent. Je n'ai jamais rien en stock. Je n'arrive pas à satisfaire tous mes clients. Il faut que je m'applique dans chaque tableau.

Ceux qui m'achètent mes tableaux apprécient ce que je fais. Car mes œuvres sont uniques. C'est une question de talent et d'imagination. Chaque artiste est unique. En plus la technique que j'emploie n'est pas commune, elle demande beaucoup d'application et de patience, mais le résultat en vaut la peine. La plupart des artistes n'ont pas autant de patience, ils préfèrent utiliser des techniques moins compliquées.

Il m'arrive de peindre sur toile, quand mes clients l'exigent, mais je préfère utiliser le papier et le stylographe. Mon style est plutôt surréaliste. Le traçage, je le fais à la main. Une fois, des enseignants de l'École des beaux-arts, qui étaient venus me voir, n'en revenaient pas que je puisse travailler sans compas ni rien. Les gens ne sont pas très familiers avec la technique du stylographe. Les profanes pensent que j'utilise un vulgaire stylo à bille pour écolier. Ils ignorent toutes les possibilités et toutes les nuances que permet de rendre cet outil. Ça coûte d'ailleurs aussi cher que d'autres types de peinture. Je pense que les autres artistes ne l'utilisent pas souvent, c'est qu'elle est très laborieuse, mais à la fin, on peut réellement dire qu'on a un travail fait main.

Casablanca racontée par ses vendeuses de *lben* : trois regards à la croisée de la ville et de la campagne

Yasmine BERRIANE
Leïla BOUASRIA

Les protagonistes

Il est 7 heures 30 du matin, la ruelle commerçante qui fait face au marabout¹ de Sidi Messaoud se réveille au rythme des vendeurs et des premiers camions qui soulèvent de la poussière sur leur passage. En face des constructions maraboutiques, s'égrène une rangée de petits locaux principalement occupés par des vendeuses de *lben*². Nettoyant le sol, rinçant la vaisselle, préparant de nouvelles bouteilles à la vente, elles s'appêtent à accueillir les premiers clients de la journée. Assises au bord du trottoir, d'autres femmes attendent, les bras chargés de bidons vides. Certaines discutent entre elles, et d'autres, le regard dans le vide, attendent impassibles.

À l'approche de 8 heures, l'endroit s'anime lorsque deux vieilles fourgonnettes s'approchent. Leurs coffres sont remplis de grandes jarres en plastique ou en métal. C'est l'heure de la livraison de lait. Les femmes

1. Au Maghreb, un marabout est un saint local dont le tombeau est l'objet d'un culte populaire. On leur prête généralement des pouvoirs multiples ; principalement ceux de guérir. Pour désigner un tel lieu de culte, on utilise le terme *seyyid* qui désigne le saint personnage dont le tombeau sert de base aux visites. Dans le vocabulaire courant le saint et le lieu se confondent.

2. Le *lben* est une sorte de petit lait ou lait fermenté.

assises au bord du trottoir se lèvent et préparent leurs bidons en suivant du regard les livreurs qui, un carnet à la main, règlent leurs comptes avec les vendeuses dans les locaux. Rahma en fait partie, elle se fait livrer, depuis des années, par Haj Lkbir qui vient de la commune rurale d'Ouled Hriz³. D'un geste machinal, ce dernier lui remplit ses jarres vides et note sur son carnet la quantité livrée. Elle ne le paiera que dans deux jours lorsqu'elle aura battu le lait et vendu toute la marchandise.

Le conducteur de la deuxième voiture, Haj Brahim, se dirige vers l'autre bout de la rangée où se trouve le local de Mina qui, âgée d'une quarantaine d'années, est la plus jeune des vendeuses propriétaires de locaux. Le livreur fournissait déjà du lait fermenté à sa mère avant que celle-ci ne décède. Il se renseigne sur l'état de santé de Haj Selam, le père de Mina, avant de s'assurer que cette dernière compte, comme à son habitude, fermer son local le lendemain et se rendre en ville, à Bachkou⁴, pour y vendre son *Iben*. Elle acquiesce. Pour le lendemain, il lui faudra donc une livraison plus importante que d'habitude. Les affaires marchent mieux en ville.

Haj Brahim est l'un des principaux livreurs des vendeuses « sédentaires » de Sidi Messaoud ; elles sont servies en premier, compte tenu de leur ancienneté sur les lieux. En retournant vers sa voiture, il y trouve rassemblées trois autres vendeuses qui attendent les bras chargés de bidons. Celles-ci ne disposent pas de local. Elles iront vendre directement la marchandise en ville. Haj Brahim s'empresse de faire descendre ses jarres de lait fermenté et aide les vendeuses à remplir leurs bidons et bouteilles vides. Ses gestes sont sans cesse interrompus par les lamentations des marchandes ambulantes voulant emprunter des jarres ou n'ayant pas suffisamment d'argent pour le payer. Les négociations fusent de toutes parts provoquant tantôt la colère du fournisseur qui a hâte de se frayer son chemin vers la ville, tantôt les moqueries et commentaires des vendeuses sédentaires siégeant souverainement dans leurs stands et observant la scène de loin.

Parmi ces vendeuses ambulantes Habiba, loin d'attendre patiemment son tour, négocie à voix haute avec le fournisseur. Elle n'est pas satisfaite de la qualité du *Iben* de la veille. Ses clients se sont plaints et elle ne peut pas se permettre de les perdre. D'un âge indéfinissable, le visage marqué par les années difficiles, elle est accompagnée de ses deux enfants en bas âge. Le plus grand s'amuse à arracher les plumes de deux poules emprisonnées non loin de là dans une caisse en bois. Le livreur ne semble pas enclin à discuter avec elle et préfère se concentrer sur la jarre qu'il est en train de lui remplir.

3. Ouled Hriz est une commune rurale rattachée à la ville de Berrechid dans la région de la Chaouia-Ouardigha

4. Bachkou est un quartier casablançais avec un bidonville du même nom qui se trouve encastré entre les deux quartiers résidentiels Polo et Oasis.

Lorsqu'une charrette tirée par un mulet s'approche, Habiba demande au conducteur s'il va vers Sidi Maarouf. Ce dernier lance un regard irrité vers les deux enfants et la grande jarre mais cède face aux supplications de Habiba qui attire l'attention des passants. Et la voilà partie à la rencontre de sa clientèle.

Le lieu

Cette scène matinale se déroule dans la principale ruelle commerçante du site maraboutique de Sidi Messaoud à l'extrême périphérie de Casablanca. Ce lieu de culte est situé sur la route de l'aéroport Mohamed V dans une région qui porte le même nom que le saint qui y repose. À 9 km de la ville, le site qui domine d'un côté la ville de Casablanca et de l'autre la plaine des Ouled Haddou⁵ est également un endroit où convergent les itinéraires des Casablancais empruntant le raccourci qui débouche sur Sidi Maarouf⁶ ou sur l'axe routier menant à Berrechid⁷.

L'origine du saint patron de ce lieu, Sidi Messaoud Ben Bouziane également surnommé Moulay Tadarte en allusion à l'endroit où serait enterré son père, reste floue⁸. Il n'existe que très peu de littérature sur ce lieu de culte⁹. Sidi Messaoud se serait très tôt distingué par ses dons de guérisseur qu'il utilisait pour soigner les personnes atteintes de folie.

5. Ouled Haddou est l'ancienne dénomination (utilisée encore) attribuée aux plaines du sud de Casablanca. Les habitants de Ouled Haddou – les *haddawyyin* – se disent être les vrais habitants (pure souche) de Casablanca.

6. Sidi Maarouf est un quartier périphérique de Casablanca situé sur la route de Bouskoura. Le nom est associé à Ouled Haddou (la commune de Sidi Maarouf-Ouled Haddou).

7. Berrechid est une ville à une trentaine de kilomètres au sud de Casablanca relevant de la région Chaouia-Ouardigha.

8. Les uns le disent originaire de l'actuelle Algérie, d'autres le présument originaire du Tafilet et d'autres enfin originaire de Taddart (situé à Ouled Haddou) où se trouve enterré son père.

9. B. Étienne, en 1979, traitant de plusieurs marabouts casablancais, nous livre les informations suivantes : « Mausolée de Sidi Messaoud avec annexes, tombeaux de Sidi Ali El Hajjun, Lalla Chaïba, Sidi M'Hamed Ben Amar; appartient à une famille casablancaise (Bou Amriyin) qui réclame ce Sidi M'Hamed comme leur grand-père, mais leur ancêtre (*cherif*) est enterré à Meknès (donc le corps n'est pas dans le Darh). Sidi Messaoud est en effet enterré dans le territoire de la tribu des Ouled Haddou sur la route de Mediouna. L'ancêtre de Sidi Messaoud, lui, est enterré à Seguiet el-Hamra, c'est pourquoi le nom exact du Saint est S. Messaoud Moula Taddert ». Bruno Étienne, « Magie et thérapie à Casablanca », in Christiane Souriau (dir.), *Le Maghreb musulman en 1979*. Paris, Éditions du CNRS, 1981, p. 263-284. Ici, p. 283.

Quant au mausolée¹⁰, il daterait de la fin du XIX^e siècle¹¹ et continuerait à accueillir aujourd'hui des patients atteints. Ces derniers sont alors enfermés dans les « chambres du pardon » (*beyt laafou*) accolées au sanctuaire en attendant leur guérison. La majorité des pèlerins et visiteurs viennent pourtant simplement pour y déposer des bougies et s'y recueillir.

Cette zone périurbaine des Ouled Haddou est également ancrée dans la mémoire de tout Casablancais ayant l'habitude d'y passer les vacances de printemps. En effet, ce lieu de culte a également longtemps été célèbre pour les possibilités d'escapades qu'il offrait aux Casablancais en mal de verdure et de nature. Situé non loin de la forêt de Bouskoura, il était jadis exclusivement entouré de champs verts. La route n'était pas goudronnée et les vendeurs proposaient leur marchandise à l'ombre de leurs tentes... Peu de traces alors de la ville avoisinante.

Aujourd'hui, les vastes plaines de Sidi Messaoud disparaissent petit à petit derrière les nouvelles constructions dessinant les contours d'une urbanité encore « floue »¹². Bien que ses habitants ne cessent de répéter que cette métropole géante approche de plus en plus vite et qu'elle va bientôt tout engloutir sur son passage, le ras de marée n'est percevable que par endroits. À cet endroit-charnière tantôt perçu comme un lieu de culte, tantôt comme un site commercial ou encore comme un lieu de sorties familiales du dimanche, l'urbain et le rural se côtoient et s'entremêlent encore à un niveau presque égal.

La petite coupole du sanctuaire en haut de la colline a été remplacée par une construction plus imposante au toit pointu tapissé de tuiles vertes et qui, du haut d'un long et large escalier, surplombe tout le site. Cette image imposante est troublée par la rangée de poteaux électriques qui se dressent en face du mausolée. Le long de l'escalier en béton, des palmiers encore jeunes ont été plantés et non loin de là, s'étend un tout petit cimetière réservé aux descendants du Saint. Du haut du sanctuaire, le visiteur a une vue d'ensemble sur des champs avoisinants, des terrains vagues, des constructions en béton éparses et des pistes de terre fréquentées par des mobyettes, de vieilles voitures et des charrettes. Au loin, l'œil distingue clairement les constructions de la ville. En descendant le grand escalier en béton, on passe près d'une mosquée d'aspect récent et qui se dresse imposante. Elle a été construite en

10. Tombeau du Saint Patron qui est généralement sous forme de coupole.

11. Bouchra Bensaber, « Les saints de Casablanca : Sidi Messaoud, Sidi Mohamed Moul Essabiane, Sidi Mohamed Mers Soltane et tous les autres noms de Casablanca », *La Gazette du Maroc*, 25 septembre 2006.

12. Brahim Benlakhlef, Anissa Zeghich Kaddour Boukhemis, « Croissance périurbaines et émergence de nouvelles formes d'urbanisation en zones périurbaines de la ville d'Annaba », in *Dynamiques des territoires et des sociétés*, Les documents de la MRS de Caen, n° 15, 2005, p. 49-66. Ici p. 51.

1994 par un bienfaiteur installé en ville mais originaire de la région. À droite, un parking est destiné aux visiteurs du site. Tout en bas de l'escalier, on se retrouve face à une route goudronnée surtout utilisée par des camions se dirigeant vers la carrière de pierres située à quelques kilomètres de là, non loin de l'entrée de la ville et du quartier de Sbata.

En face du lieu de culte, de l'autre côté de la route, on distingue une rangée de petits magasins, des locaux et des gargotes construites en béton. Ces constructions forment un ensemble à deux faces, l'une donnant sur la rue et donc visible à la clientèle et l'autre cachée. La face visible est occupée par les locaux de nos vendeuses de *lben* qui vaquent à leurs tâches habituelles de commerçantes. S'y activent également un boucher, un épicier et quelques locaux fermés. Le tout est d'aspect plutôt soigné et propre. La face de l'ensemble tournant le dos à la rue est très différente. On y découvre plusieurs rangées de locaux en béton dans lesquels s'affairent, non loin d'une petite épicerie et d'une pharmacie, des ferronniers, des menuisiers, un fabricant de corbeilles en plastique recyclé et un coiffeur. De ce côté, le passant doit marcher sur de la terre battue. Par temps de pluie, de grosses flaques s'y forment et la boue se fait abondante. Par temps de sécheresse, une poussière de terre recouvre tout d'une fine couche rougeâtre qui se mélange à la suie des différentes machines. Ces dernières (marteaux, scies et chalumeaux) produisent un bruit insupportable.

C'est donc dans ce décor que Rahma, Mina et Habiba – nos trois protagonistes – se rencontrent, tous les matins, pour se ravitailler avant de partir, chacune de son côté et à sa manière, revendre sa marchandise à une clientèle majoritairement citadine. Dans tout Casablanca, le site de Sidi Messaoud est connu pour ses vendeuses de *lben*. Rahma la vendeuse « sédentarisée », Mina « l'ambulante à mi-temps » et Habiba « l'ambulante à plein temps » ont chacune une relation propre à la ville. Une relation qui dépend beaucoup de la manière dont elles pratiquent leur métier. À travers les souvenirs et la vie quotidienne de chacune de ces trois vendeuses se dégagent trois lectures différentes (tout en étant complémentaires) des mutations que connaissent les périphéries de la ville de Casablanca et des processus d'adaptation et de transformation de son milieu périurbain.

Notre regard s'est porté sur deux grands axes tout au long de nos multiples rencontres avec les vendeuses. Nous nous sommes d'abord intéressées à Sidi Messaoud, le lieu de départ. Hormis le fait que ce soit l'endroit charnière où se rassemblent les acteurs principaux du circuit de commercialisation du *lben*, son histoire ainsi que les différentes étapes de son évolution nous aident à décrypter les nouveaux comportements des vendeuses sédentaires et ambulantes et les nouvelles dynamiques d'afflux de leur clientèle. Ensuite, ce sont les itinéraires des vendeuses ambulantes qui ont attiré notre attention : qu'est-ce qui motive les choix de leurs lieux de vente ? De quelle manière s'approprient-elles l'espace et comment lui

donnent-elles une fonction ? Enfin, au fil de leur « ambulantage »¹³, quelle relation entretiennent-elles avec la ville ?

Rahma : la mémoire vivante du lieu

Rahma doit approcher les 70 ans, pourtant elle paraît en faire bien plus : le visage rond, boursoufflé et ridé, le teint clair et le regard légèrement trouble, signe d'une cataracte naissante. Telles les femmes à la campagne, sa tenue est constituée de différentes couches superposées. Elle arbore généralement des collants ou encore un pantalon de pyjama, par-dessus une robe d'intérieur à rayures recouverte d'un pull, le tout accompagné d'une large jupe ou d'un vieux caftan délavé protégé d'un grand tablier de cuisine attaché autour de la taille. Cette superposition d'habits doit avant tout être pratique, protéger du froid et ne pas gêner pendant le travail. Sa tête est recouverte d'un foulard. On ne peut s'empêcher, en la voyant, de se demander si elle ne s'habille pas de la même façon lorsque, de retour de son lieu de travail, elle se retrouve dans l'espace privé de sa maison.

Cette superposition du public et du privé se laisse également entrevoir dans la décoration et la disposition de son local. À première vue, l'intérieur de tous les locaux se ressemble : une table basse en bois au centre et une banquette plastifiée qui longe la paroi du fond. Bien que standard, cet ameublement confère à chaque local une petite touche d'intimité. C'est une salle à manger dans laquelle les « invités » se rassemblent autour d'une même table. Rahma a d'ailleurs décidé d'égayer cet intérieur par un assortiment de fleurs artificielles qu'elle nous montre avec fierté. Ce côté intime et privé des locaux est renforcé par l'accueil chaleureux et convivial des vendeuses. Rahma est attentive à toutes les allées et venues devant son stand. Elle refuse de s'asseoir pour nous parler. Elle doit rester vigilante, à l'affût de nouveaux clients. Quand elle en aperçoit un, c'est avec un signe de la main convivial qu'elle tente de l'attirer vers son local « *Marhba bikoum*¹⁴. Installez-vous. Reposez-vous ». Le tout donne à cette ruelle une

13. Nous reprenons ici ce néologisme utilisé par J. Monnet pour faire la distinction entre le « colportage » qui serait caractéristique de la commercialisation préindustrielle et le commerce ambulant qui se développe avec la métropolisation contemporaine. Cf. Jérôme Monnet, « Ambulantage : représentations du commerce ambulant ou informel et métropolisation », *Cybergeo*, Nr. 355, 17 octobre 2006.
<http://www.cybergeo.eu/index2683.html>

14. Signifie « soyez les bienvenus » en dialecte marocain.

atmosphère particulière d'intimité. Il semblerait presque que pour Rahma et ses voisines, le local soit une extension de la maison, une sorte d'espace privé ou semi-privé où elles évoluent sans aucune gêne et que ceci justifierait et « excuserait », en quelque sorte, leur présence active en dehors du domicile.

Devant chaque stand, on aperçoit le même étalage de bouteilles en plastique vides attendant d'être remplies, alors que d'autres déjà pleines de *lben* sont prêtes pour la vente. Le reste du lait fermenté est stocké dans des jarres en plastique bleu qui se dressent non loin de deux grands plats en terre cuite remplis de semoule fumante (*belboula*). Au fond du stand de Rahma, trône un réfrigérateur, un privilège que n'ont pas toutes les autres vendeuses. En face, se trouve une mystérieuse petite pièce-grenier fermée par un rideau où elle semble garder ses provisions mais où il nous est absolument interdit d'entrer.

À chacune de nos visites, nous devons d'abord nous installer sur le banc du fond et consommer un bol de *saykouk*¹⁵. Rahma s'installe alors près de nous et se met à raconter. Elle aime répéter que les temps ont changé, que rien n'est plus comme avant. En mettant en rapport ce refrain avec l'histoire du lieu qu'elle nous décrit, nous nous rendons bien compte qu'il s'agit ici, outre la nostalgie toute naturelle d'une personne âgée, de l'expression d'un sentiment de frustration né d'une série de ruptures avec le passé. Des ruptures qui ont profondément transformé le site de Sidi Messaoud et la vie quotidienne de ses vendeuses de *lben*.

Exode rurale et installation à Sidi Messaoud

À l'époque du retour d'exil de Mohamed V en 1955, Rahma arrive avec son mari à Casablanca à la recherche d'un travail et s'installe avec trente autres ménages (la plupart originaires des Rhamna¹⁶ et de Ouled Saïd¹⁷) dans un premier bidonville aux alentours de la ville et non loin d'un grand étang. Ils devront pourtant tous quitter cet emplacement un peu plus tard en raison des nombreuses inondations que connaît la région. Rahma ressasse ce déplacement avec une ironie empreinte d'émotion : que peut-on faire lorsque les sortilèges décident de votre destin ? Quelque chose de magique expliquerait l'inondation qui a incité les habitants à se déplacer. Rahma se rappelle comment, à chaque fois qu'ils cimentaient le sol, l'eau rejaillissait de

15. Il s'agit d'un mélange de semoule et de lait fermenté.

16. Rhamna est une tribu installée au nord du Haouz de Marrakech, à Kelaat Sraghna.

17. Ouled Saïd est le nom d'une autre tribu installée dans la province de Settat.

plus belle. Elle affirme avec conviction que *lhaddawiyate* se sont déversées sur eux (*fadou alina*). D'après Rahma, *lhaddawiyate* – issues des Ouled Haddou – seraient originaires de ce site. Elle croit fermement au pouvoir posthume des *rjâl lblad* (les gens du pays, les « vrais » Casablancais) et perçoit l'inondation comme un signe qu'émet une terre pour rappeler aux nouveaux « locataires » la présence de ses enfants éternels.

Ainsi, quinze des trente ménages seront déplacés à l'orée du site de Sidi Messaoud¹⁸. En accusant le Makhzen¹⁹ d'avoir été négligeant à leur égard (ce Makhzen qui semble toujours être perçu d'un œil méfiant), Rahma précise que tout ce que ce dernier a pu faire pour eux, c'était de mettre les baraques dans des camions et de les déplacer à un autre endroit. C'est ainsi que naîtra Douar Mzabiyin²⁰ où vivent aujourd'hui toutes les vendeuses de Sidi Messaoud.

En arrivant, Rahma découvre un site qui gravite autour du marabout qui n'était à l'époque qu'une coupole. Autour de la coupole se trouvaient surtout des champs. Quelques vendeurs ambulants se sont alors déjà établis face au site maraboutique. La spécialisation des commerçants évolue aussi avec le temps. Au tout début, avant que Rahma n'arrive, le lieu était réputé pour la vente de l'incontournable *barouk*²¹ qui accompagne chaque marabout : des amandes, des noix et des bougies. Vers les années 1950, se seraient installés les vendeurs de légumes. À l'arrivée de Rahma sur le site, seules trois vendeuses de *Iben* y circulaient déjà. Petit à petit, ce sera à leur tour d'avoir le monopole sur cet endroit. Rahma se joindra à elles.

Pour subvenir aux besoins de sa famille, elle décide en effet de suivre l'exemple des autres vendeuses déjà présentes sur le site. Rien de plus simple puisque la vente du petit lait ne nécessite aucun capital et fait même appel à ses compétences domestiques de femme rurale. Comme toutes ces vendeuses qu'elle observait et qui semblaient bien gagner leur vie, elle savait traire une vache et se mettre sous une tente pour proposer sa marchandise.

Pendant les deux premières années de sa carrière de vendeuse de *Iben*, Rahma avait l'habitude de s'asseoir sur une pierre (*doukkana*) et de mettre

18. La deuxième moitié des baraques sera déplacée vers Douar Ouled Bouabid Ouled Chheb, un bidonville périurbain connu aujourd'hui comme *kariane* Rhamna parce que la plupart des habitants y sont originaires de Rhamna.

19. En arabe signifie « trésorerie » ou « grenier » à l'origine du mot français « magasin ». Makhzen peut désigner plusieurs choses à la fois : par exemple la structure étatique qui se chargeait de la gestion financière ou plus généralement aujourd'hui le pouvoir central.

20. Le douar est un petit village. Dans le cas des douars cités dans ce texte, il s'agit principalement de sortes de bidonvilles périurbains, situés en marge de la grande ville.

21. Offrande faite au saint. *Barouk* dérive du mot arabe Baraka qui signifie littéralement : « une bénédiction envoyée par Dieu ».

une couverture par terre sur laquelle elle étalait sa marchandise. Un trou creusé dans la terre permettait de garder le *lben* au frais et même si le soleil dérangeait les vendeuses et gâchait la marchandise, le pittoresque de l'installation plaisait aux clients venant de la ville pour changer d'air.

Le site à son apogée

La première rupture, qui coïncide avec la *masira* (la Marche verte de 1975)²², est marquée par un intérêt accru pour la région et par l'apogée du site de Sidi Messaoud. De plus en plus de grands taxis le relient à la ville²³ et de plus en plus de clients viennent à la recherche de la campagne. Un commerce parallèle se développe (de petites épiceries, la location de tentes pour les campings, des bouchers)²⁴ et les affaires marchent bien.

Afin de les aider à mieux organiser leurs métiers et afin de circonscrire leur forte concentration sur le site, la commune équipe les vendeurs de tentes. Selon la décision du président de la commune, ces dernières devaient toutes être bleues pour éviter les couleurs claires qui se salissent rapidement au contact de la boue et de la poussière. À chaque printemps, une grande foire se déroulait près de l'endroit où se trouve aujourd'hui la mosquée : un mois de festivités et une clientèle abondante²⁵. Quand le camping se remplissait, les vendeurs de Sidi Messaoud sous-louaient des tentes pour gagner un revenu additionnel. L'été c'était au tour du *moussem*²⁶.

22. Il s'agit d'une marche pacifique lancée en 1975 par le roi Hassan II pour récupérer le territoire du Sahara occidental occupé par les Espagnols.

23. B. Étienne (1981, *op. cit.*, p. 283) recensant les taxis desservant Sidi Messaoud écrit : « 12 à 18 taxis hippomobiles et 6 taxis automobiles se tiennent en permanence le samedi/dimanche, et vont et viennent sans cesse ».

24. B. Étienne recensait en 1979 une centaine de commerçants à Sidi Messaoud : « deux aèdes, trois restaurants, trois marchands de brochettes ou de beignets, un boucher, trente marchands de lait, petit lait et *saiqûk*, deux épiciers, deux marchands de légumes, deux marchands de volailles, deux de charbon de bois et *kanûn*, etc., sans compter les chauffeurs de taxis (automobiles et voitures à chevaux). » (B. Étienne, 1981, *op. cit.*, p. 273-274).

25. « Il y a même un mini-parc d'attractions avec balançoires ! Les gens viennent camper littéralement. D'autres y passent en rentrant du bled [fortement concurrencé par la mer en été], il n'est pas rare de décompter plusieurs milliers de personnes ». (B. Étienne, 1981, *op. cit.*, p. 283).

26. C'est une manifestation culturelle et religieuse rendant hommage à un saint homme en célébrant des processions vers son sanctuaire. Ces rassemblements dépendent des conditions locales (récoltes) ainsi que du calendrier lunaire.

Le début de la crise

Lancée à l'initiative du président de la commune, la construction des locaux en 1983 marque une nouvelle rupture dans l'évolution de Sidi Messaoud. Un tirage au sort est organisé pour distribuer ces locaux aux vendeurs. Les plus chanceux pourront s'installer dans ceux qui donnent sur la rue. Les autres devront se contenter des constructions moins attractives donnant vers l'arrière. Rahma, elle, tire la bonne carte. Désormais munie d'une concession pour un local donnant sur la rue, il devra payer à la commune un loyer de 70 dirhams par mois. Moins chanceux, Hamid le coiffeur, dont le local tourne le dos à la route tout en étant encastré entre deux ateliers de ferronnerie, accuse les autorités d'avoir manipulé le tirage au sort et d'avoir favorisé de façon ciblée les femmes parce qu'elles s'étaient montrées plus coopératives pendant les élections communales. D'après lui, ces mêmes décideurs se seraient abattus sur le site comme le mauvais sort et en auraient « renversé la face » (« *qalbou loujeh dyal Sidi Messaoud* »).

En écoutant la suite de l'histoire que nous relate Rahma, on en arrive en effet à croire à l'existence d'un tel mauvais sort. Après le meurtre d'un jeune garçon non loin du marabout, la région est cataloguée comme dangereuse. Les campings ne sont désormais ouverts que pendant la journée. La nuit, il faut rentrer chez soi. Les autorités policières deviennent plus présentes sur le site. Une époque marquée par l'insécurité et le manque de confiance commence. Vient s'y ajouter la sécheresse des années 1980 : la campagne change de visage et devient moins attrayante. Enfin, la construction de locaux n'a pas que des effets positifs : ils offrent des commodités pour les vendeurs, certes, mais ils ne conviennent plus à la clientèle citadine qui recherche un espace rural où prédomineraient la nature et la simplicité. Ils sont alors nombreux à reprocher à Rahma de ne plus vendre ses produits sous une tente.

Enfin, les locaux et la construction de la Grande Mosquée au début des années 1990 ont pris une grande partie de la place disponible pour l'organisation de la foire printanière qui finit par disparaître. La clientèle diminue de plus belle d'autant plus que le lieu a perdu tout son charme mystique. Pour couronner le tout, depuis quelques années, une nouvelle composante s'est imposée sur le site : chassés de la ville à cause du bruit qu'ils provoquent, et attirés par les locaux vides et bon marché, plusieurs ferronniers sont venus trouver refuge en face du marabout de Sidi Messaoud. Aujourd'hui, Rahma estime que 90 % de la clientèle du lieu vient pour les ferronniers. Mais depuis que ces derniers ont commencé à s'installer, il y a une dizaine d'années, le site a définitivement perdu son charme rural, explique-t-elle. Elle fronce les sourcils lorsque le bruit provenant d'une scie électrique devient presque intenable et ajoute avec agacement : « Nous n'avons aucun contact avec eux ».

Une nouvelle ancienne pratique du métier : l'« ambulantage »²⁷

Le commerce ambulante : une pratique ancienne

Ces mutations que subit le lieu ont redonné vie à la pratique ambulante du métier de vendeuse de *lben*. Rahma, encore jeune, avait en effet l'habitude d'aller rejoindre une autre clientèle dans les régions rurales avoisinantes. L'organisation des *moussems* lui offrait l'occasion de rompre avec la routine de vente quotidienne en proposant ses produits sous une tente à partir de laquelle elle pouvait observer les fantasias²⁸ et les folklores traditionnels. Selon elle, depuis que ces événements se font de moins en moins réguliers en raison de la sécheresse, la tradition tend à se perdre. Les déplacements en ville étaient également courants. Les vendeurs ambulants accédaient jusqu'à Bab Marrakech²⁹, au cœur même de Casablanca. Aujourd'hui un tel déplacement serait impensable. Des charrettes à mulet en plein centre de la ville ? Impossible.

Au fil des années, Rahma a acquis à Sidi Messaoud une clientèle fidèle qui lui permet de subvenir à ses besoins d'une façon régulière. Enfin, deux de ses enfants vivent aujourd'hui à l'étranger et lui envoient régulièrement de l'argent. Elle dispose de tout ce dont elle a besoin et ne doit plus quitter son local pour vendre ailleurs.

D'ailleurs, qu'irait-elle faire en ville ? Tout autour des petits commerces de Sidi Messaoud, un réseau de services informels s'est mis en place. Les jeunes des environs gagnent leur pain en ravitaillant les vendeuses en eau fraîche et en bouteilles vides. Les locaux étant équipés d'électricité mais pas d'eau courante, les commerçants gravitant autour du site doivent recourir à la petite source (*la 'wina*) qui se trouve non loin de là. La livraison d'un baril de 200 litres d'eau coûte 10 dirhams et peut tenir plusieurs jours. Quant aux bouteilles en plastique vides, les jeunes les collectent un peu partout, dans les environs et en ville, et viennent les revendre aux commerçants à 20 centimes la bouteille.

Les rares déplacements de Rahma se limitent aujourd'hui aux souks ruraux avoisinants³⁰ (dans lesquels elle s'approvisionne en œufs frais et en semoule), aux visites à sa fille mariée à Aïn Chock³¹, aux médecins et aux hammams de Sidi Maârouf. Toutes ses sorties ne la font guère rentrer plus profondément en ville.

27. Pour plus de détails sur l'emploi de ce néologisme, voir note 13.

28. Une fantasia est une démonstration de cavaliers.

29. Bab Marrakech est l'ancienne médina de Casablanca.

30. Elle dit préférer fréquenter les souks ruraux comme celui de Sidi Messaoud (les dimanches), de Bouskoura (le mardi), de Mediouna (le jeudi), et de Berrechid (le lundi).

31. Aïn Chock se situe au sud-est de Casablanca.

Mina : entre Sidi Messaoud et Bachkou

Le teint basané rappelant ses origines de la région d'Essaouira au sud du Maroc, Mina a aujourd'hui 45 ans. Elle a grandi entre les baraques de Douar Mzabiyin et les bidons de lait fermenté du local de sa mère. Bien que beaucoup plus jeune que Rahma, Mina ne peut s'empêcher de nous parler encore et encore de ce « bon vieux temps » qui a marqué l'apogée du site. Selon elle, Sidi Messaoud a énormément changé, et ce serait surtout, explique-t-elle, la faute aux *ikhwaniyyin* (les islamistes). Ils auraient tellement prêché contre les marabouts que, maintenant, les gens n'y croient plus. Et puis c'est aussi la faute de cette nouvelle génération (*had l'il jdid*) qui a perdu la foi (*niya*). En disparaissant, la foi a également emporté une bonne partie de la clientèle !

Mina sait qu'elle pourrait vendre sa concession à un prix intéressant. L'intérêt des forgerons et menuisiers est grand pour le site de Sidi Messaoud qui se trouve suffisamment éloigné de la ville pour ne pas déranger ses habitants et suffisamment proche pour attirer la clientèle. On a proposé entre 12 000 et 13 000 dirhams à sa voisine Fatima qui attend de voir les prix monter à 24 000 dirhams avant de vendre et de s'installer définitivement à Sidi Maarouf. Mais bien que désenchantée par les affaires qui vont mal, Mina refuse l'idée de vendre son local pour le moment. Consciente de son emplacement stratégique, elle préfère patienter. En attendant, elle a une solution de rechange qui lui permet de compenser le manque de clients : tous les vendredis, elle enfle une vieille djellaba pardessus sa tenue d'intérieur, remplit toutes ses jarres de *lben*, achète chez le fournisseur 3 kg de beurre *beldi*, descend la grille en fer qui ferme l'entrée de son local et se hisse sur la charrette conduite par son père. Puisque les habitants de la ville ne viennent plus chercher leur *lben* à Sidi Messaoud, père et fille vont à leur rencontre en ville.

Depuis des années, ils sont fidèles au même emplacement en ville : devant la petite mosquée du bidonville de Bachkou, non loin de la gare d'Oasis. Cet emplacement idéal attire une large clientèle qui, après la prière du *Dohr*, s'empresse d'acheter une bouteille de *lben* pour accompagner le couscous du déjeuner. La vente à Bachkou est particulièrement intéressante : Mina arrive à vendre en quelques heures jusqu'à 40 litres à 5 dirhams le litre alors qu'à Sidi Messaoud, en une journée, elle ne vend que 10 litres à 4 dirhams le litre.

Sur les traces de Mina, nous avons beaucoup de mal à repérer l'entrée du bidonville encastré entre les quartiers les plus chics de Casablanca (Oasis, Californie et Polo). La concentration de grandes villas de haut standing à l'endroit indiqué par Mina nous désoriente. Ce n'est qu'après avoir tourné en rond pendant une demi-heure, qu'un jeune passant nous indique l'entrée principale du bidonville : tourner à gauche au niveau de la téléboutique. Nous

y découvrons une piste de quelques mètres qu'il faut longer avant de se retrouver nez à nez avec une petite artère commerçante très animée qui traverse un ensemble de baraques construites en tôle ou, plus rarement, en brique³². Le tout est entouré d'une clôture en dur, sorte de cache-misère sensé séparer le bidonville des villas qui se trouvent en face. Cette enclave au milieu de la ville qui fait se côtoyer misère et opulence est surprenante.

Tout le long de cette ruelle, nous retrouvons de petites épiceries et toutes sortes de vendeurs ambulants. Lorsque nous nous renseignons chez le premier épicière pour savoir si des femmes viennent vendre ici du *lben*, une petite fille s'écrie : « Allez chez Haj Selam, je te jure qu'il n'ajoute pas d'eau à son lait ! ». Nous reconnaissons le nom du père de Mina et la petite fille s'empresse de nous mener jusqu'à cette dernière. Toujours habillée de sa djellaba, nous la trouvons assise sur un tabouret en face d'une toute petite mosquée. Elle a disposé devant elle la grande jarre de *lben* et plusieurs bouteilles préalablement remplies. Elle est entourée de nombreux clients qu'elle semble bien connaître. Certains sont munis d'une cruche ou d'un récipient métallique dans lequel ils se font verser le *lben* directement. De l'autre côté de la petite rue, se trouve son père, allongé sur la charrette en bois. Il fait une petite sieste. À 14 heures, elle a tout vendu. Père et fille peuvent reprendre la route vers Sidi Messaoud.

Habiba : l'« ambulantage » à temps plein

De loin n'apparaissent que des pieds chétifs dépassant d'une installation pour le moins expérimentale : un parasol bariolé auquel est attaché un bout de tissu à rayure amarré au sol par une branche d'arbre en guise de mur latéral. Le reste de l'étalage est plus typique : une table basse surmontée de bouteilles remplies de *lben*, dans un coin, un grand sachet orange plein de bouteilles vides, une bassine pour laver les ustensiles et la partie supérieure d'un couscoussier recouvert d'un tissu. En entendant nos pas, Habiba, assise par terre, tend la tête vers l'extérieur dévoilant son visage maigre. De sa voix aiguë, elle laisse échapper un cri de joie. C'est la deuxième fois que nous venons lui rendre visite. La peau brune, d'une maigreur frappante, sa dentition supérieure a presque entièrement disparu. Portant une robe de chambre rouge serrée d'une corde fine à la taille, elle arbore sur la tête plusieurs foulards superposés et dans les bras son dernier-né, âgé de huit mois.

32. Les habitants de ce bidonville attendent d'être relogés mais c'est l'un des bidonvilles qui connaît les négociations les plus ardues quant au plan de recasement, vu l'importance stratégique de son emplacement à l'intérieur de la ville.

Habiba est marchande ambulante à plein temps. Originnaire d'Ouarzazate, elle est arrivée à Casablanca à l'âge de 13 ans pour s'occuper des enfants de sa sœur installée à Douar Mzabiyin. Mariée quelques années plus tard, elle s'installe dans le même douar avec son mari. Travaillant, au début, comme femme de ménage dans le quartier huppé de Californie, elle doit arrêter cette activité après la naissance de son premier fils, âgé aujourd'hui de 14 ans. Une voisine lui conseille alors de suivre l'exemple des habitantes du douar et de tenter sa chance comme vendeuse de *lben*. Habiba se rend à Sidi Messaoud et observe les marchandes. Elle commence par acheter, à l'insu de son mari, de toutes petites quantités qu'elle vend aux jeunes étudiants qui viennent s'isoler près du site maraboutique. Petit à petit, Habiba s'éloigne de Sidi Messaoud à la recherche de sa clientèle. Lorsque ses entrées d'argent deviennent plus substantielles, son mari accepte de la laisser acheter une vieille charrette à bras et à deux roues et l'accompagne de temps en temps pour l'aider à tirer ce dernier. Avec l'aide de son époux, elle s'aventure de plus en plus souvent en ville.

Aujourd'hui, sa semaine est structurée en fonction des fluctuations de sa clientèle et de ses possibilités de transport. Le dimanche c'est journée de souk à Sidi Messaoud, Habiba s'installe alors près de la route principale qui longe la mosquée Lhamd. Le vendredi et le samedi, c'est au tour du petit souk de Sidi Maarouf et le reste de la semaine, elle s'installe près de la gare de Nassim³³ entre le quartier résidentiel et la zone industrielle. Portant son bébé sur le dos et chargée par son dispositif de vente, ses déplacements dépendent de l'humeur et du temps libre de son mari qui l'aide à tirer la charrette à bras. Pour l'instant, elle ne peut que rêver de pouvoir s'acheter un âne ou un mulet qui lui permettrait de se déplacer sans restriction et peut-être de s'aventurer encore un peu plus en ville. Ensuite, s'enthousiasme-t-elle, elle se procurera une tente. Une belle grande tente qu'elle utilisera pour faire le tour des souks avoisinants et pour vendre également des tagines, du thé et des sardines grillées...

Le jour de notre deuxième rencontre, à l'ombre de sa tente de fortune, Habiba est encore loin de son rêve. S'affairant autour de son petit stand mobile, elle garde un œil sur son fils de 5 ans qui joue avec les enfants des autres vendeurs. Habiba, dont la silhouette fragile ne manque pas de vitalité, conjugue ses différents rôles avec une grande délicatesse. En vendeuse éloquente, et dans un sursaut d'énergie, elle réussit à servir plusieurs clients à la fois en magnétisant par ses paroles ceux qui attendent.

33. Nassim ville nouvelle est rattachée au territoire communal de Lissasfa et Dar Barazza. Elle se situe à proximité des berges de l'Oued Bouskoura, sur la route d'El Jadida. Méline Azzar, « Deux exemples d'opérations de logement social au Maroc : al Anbar-Massira II à Marrakech et Nassim, Ville Nouvelle à Casablanca », *Archibat : revue maghrébine d'aménagement de l'espace et de la construction*, n° 3 (2001), p. 78-81. Ici, p. 80.

Sa voix puissante se fait entendre malgré les pleurs de son bébé et les piailllements des autres enfants. D'un geste ébauché affectueusement, elle marque souvent un arrêt pour allaiter son petit qui continue à pleurer malgré les efforts de Habiba de lui presser le lait de son sein. Ses gestes maternels contrastent avec l'air dur qu'elle arbore en s'adressant à certains de ses clients qui lui déplaisent : « ceux qui te disent qu'ils viendront payer plus tard et ne reviennent plus ! » ou encore « ceux qui ne viennent que pour poser des questions idiotes sans rien acheter et qui cachent l'étalage aux yeux des passants ! » Enveloppée de vêtements, comme pour effacer toute trace de féminité qui risque de compromettre le rôle qu'elle joue, Habiba s'adresse aux clients sur un ton ferme frôlant parfois l'agressivité.

La vente du produit : approvisionnement et « gages de confiance »

Nos trois vendeuses proposent un assortiment de produits très semblables : du *lben*, de la semoule pour la mélanger au lait fermenté et faire du *saykouk*, du beurre *beldi*³⁴ et des œufs durs. Évidemment, le local de Rahma et de Mina leur permet de vendre de plus grandes quantités et éventuellement de diversifier leur offre. C'est le cas de Aïcha, par exemple, voisine et amie de longue date de Rahma. Profitant d'avoir un très grand local, elle propose également des *mkhamer*³⁵ pour le petit déjeuner, des tagines pour le déjeuner, du thé, une cabine téléphonique et un téléviseur. Avec l'aide de ses fils, elle a agrandi son magasin initial en y incorporant trois autres locaux. Rahma secoue la tête en signe de désapprobation : la pauvre Aïcha ne fait que courir. Elle est seule à devoir discuter le prix du lait livré, fabriquer le *lben*, cuisiner et garder un œil attentif sur les allées et venues au sein de son local. Un seul fils l'aide à servir les clients. C'est beaucoup trop difficile à gérer. Rahma préfère miser sur une palette simple de produits et une clientèle limitée mais fidèle.

Pourtant, cette fidélité n'est pas garantie. Elle bute principalement sur la mauvaise réputation qui entoure les produits proposés par les marchandes. La méfiance des clients se porte autant sur l'origine de ces produits que sur leur qualité. Toutes sortes d'histoires à en perdre l'appétit circulent sur la production du *lben* et sur les différentes méthodes de rallonger le lait en y ajoutant de l'eau (pas toujours propre) et de la poudre de lait. Le résultat en serait un produit frelaté, sale, et en aucun cas « authentiquement rural ».

34. Du beurre fabriqué à la manière traditionnelle.

35. Une sorte de galette de pain fine.

Hamid, le coiffeur de Sidi Messaoud, qui a grandi et vécu toute sa vie dans la région, s'empresse de nous présenter sa propre version. Les fournisseurs sont en fait des citoyens qui achètent les restes de vieux lait à des sociétés de production de produits laitiers. Chez eux, en ville, ils en font du *iben*. Ensuite, ils l'acheminent jusqu'à Sidi Messaoud où les femmes des environs l'achètent pour le revendre aux citoyens. Les unes le revendent sur place dans leur local et les autres se déplacent jusqu'en ville à la recherche de la clientèle. C'est un cercle parfait, précise-t-il, avec cynisme : le lait vient de la ville puis passe par la campagne pour pouvoir être revendu en ville.

Face à cette mauvaise réputation qui entoure le produit qu'elles commercialisent, nos trois vendeuses ont élaboré différentes stratégies de vente jouant sur plusieurs registres à la fois.

Le triple gage de confiance de Rahma : ruralité, propreté et Imakina

À 70 ans, Hajj Driss fait partie, comme Rahma, des premiers habitants du bidonville rural appelé Douar Mzabiyin. Chaque matin, il se rend chez elle pour lui livrer les quelques litres de lait produits par ses deux vaches. Bien que sa production ne couvre qu'une toute petite partie de l'offre de Rahma, cette dernière insiste pour nous présenter Hajj Driss comme son livreur, vieil ami et voisin digne de confiance. Ses deux vaches sont présentées comme la preuve irréfutable de l'origine rurale et traditionnelle des produits de Rahma. Quant aux deux autres livreurs, elle ne les mentionne jamais par leur nom mais toujours par leur région (rurale) d'appartenance. Ainsi, la plus grande partie de son lait lui vient d'un fournisseur de Oulad Hriz³⁶. Quant aux autres livreurs, ils viennent respectivement de Ouled Jrar³⁷ et de Bouskoura³⁸.

L'origine rurale de sa matière première ainsi authentifiée, Rahma n'a de cesse de mettre en avant les avantages du monde rural dans lequel elle situe incontestablement Sidi Messaoud. Elle y oppose *lmdina* (la ville) délimitée par les secteurs périphériques qu'elle fréquente le plus comme Sidi Maarouf, Aïn Sebaâ ou encore Aïn Chock. Elle insiste sur le contraste entre cette ville bruyante et polluée et le calme de la campagne où elle vit et travaille. Là au moins, les valeurs traditionnelles subsistent, l'air est respirable, la nature et le calme sont garantis. Nous ne pouvons alors nous

36. Ouled Hriz est une commune de Berrechid rattachée à la région de la Chaouia-Ouardigha.

37. Ouled Jrar est une commune située au sud de Casablanca, à Had Soualem.

38. Bouskoura se situe au sud de Casablanca vers la route de Berrechid.

empêcher de sourire lorsque, en même temps qu'elle loue les avantages de la vie de campagne, un camion passe devant le local en soulevant un nuage de poussière et, qu'à quelques mètres de là, le bruit strident d'une scie se fait à nouveau entendre. Imperturbable, élevant légèrement la voix, Rahma continue son argumentation : les produits provenant de la campagne sont bien meilleurs que ceux de la ville. De toute façon, les citadines ne savent plus cuisiner correctement. La plupart ne savent même plus préparer la semoule pour le couscous. Le gaz ne peut en aucun cas donner le même goût au plat que le tagine cuit au feu de bois. C'est bien normal alors que ses clients se déplacent jusqu'à Sidi Messaoud à la recherche d'un goût et d'une authenticité qu'ils ne retrouvent plus dans leur entourage citadin et qu'elle, Rahma, peut leur offrir.

Mais l'origine rurale et « authentique » de ses produits est loin d'être suffisante pour convaincre le client citadin. Ainsi, à l'instar des autres vendeuses, Rahma donne toujours l'air d'être très occupée. Quand elle ne sert pas un client, elle nettoie soigneusement des bols et des cuillères ou balaie les débris du sol à l'aide de gros bouquets de thym sauvage. À intervalles réguliers, c'est avec beaucoup d'eau qu'elle nettoie le sol de son local. Ce nettoyage inlassable et démonstratif paraît surprenant au premier abord, mais fait partie d'une stratégie de vente qu'elle décrit de la façon suivante : « La propreté, c'est ce que cherchent les gens. Si ce n'est pas propre, ils ne vont pas s'arrêter ».

Quant à son dernier et plus important gage de confiance, c'est la fameuse *makina*³⁹. Autrefois, elle utilisait la *chekwa* en cuir (l'outre) qu'elle secouait manuellement pendant des heures pour baratter son lait. Aujourd'hui, la production de *lben* est beaucoup plus simple. Depuis l'arrivée de l'électricité à Sidi Messaoud et l'installation de compteurs dans les locaux, la *chekwa* a fait place à la machine qui facilite la tâche et allège une grosse partie de ses corvées quotidiennes.

Pour fabriquer du *lben*, il faut conserver le lait à une température moyenne, dans des jarres spéciales réservées à cet usage. Le temps du repos dépend des saisons. En été le lait peut être caillé en une journée mais cela peut prendre deux à trois jours en hiver. Le lait est caillé (*rayb*) quand une couche de crème jaunâtre remonte à la surface. Il s'agit alors de verser la partie liquide dans le tonneau adapté au moteur de la machine qui va battre le lait. Après quinze minutes de barattage, Rahma ouvre la jarre pour vérifier si tout le beurre est monté à la surface. Même si son métier paraît facile, il obéit à une série de petites astuces garantissant la réussite du produit : « l'hiver, j'ajoute toujours un peu d'eau chaude au lait, l'été il faut ajouter de l'eau froide. C'est primordial ». Le barattage continue

39. Ce mot signifie « la machine » en dialecte marocain.

jusqu'à ce que la crème se transforme en beurre. Ce dernier est alors retiré pour le laisser égoutter dans le réfrigérateur. Rincé à l'eau salée, il sera ensuite emballé dans un sachet plastifié. Le *lben*, quant à lui, reste dans le tonneau et sera vendu à la bouteille ou au verre.

Malgré les frais d'électricité très élevés qui résultent de cette forme de production, Rahma a fait le choix de continuer à utiliser *Imakina*. Son calcul est encore une fois bien réfléchi : puisque les clients cherchent un *lben* de qualité, ils reviendront chez elle si elle leur offre un bon produit. Elle préfère miser sur la satisfaction des clients plutôt que de se reposer sur « l'argent facile ». La plupart de ses collègues – « les fainéantes » – ont fait le calcul inverse. L'utilisation de la machine coûte cher et prend du temps. Elles préfèrent acheter le produit tout prêt auprès des livreurs.

Ainsi, la machine est devenue une sorte de label, une façon de distinguer les vendeuses sérieuses, les « transformatrices », qui produisent elles-mêmes leur *lben* (donc celles qui détiennent une machine), des « revendeuses » (sans machine) qui ne peuvent pas fournir de garanties suffisantes quant à l'origine de leur produit. Il en résulte un jeu amusant de cache-cache et de formulations vagues visant à duper le client venant de la ville à la recherche de produits sains et authentiques. Ainsi, après notre première visite à Sidi Messaoud, nous étions persuadées que toutes les vendeuses disposaient d'une machine mais que presque toutes ces machines se trouvaient, par un pur hasard, ou bien dans le domicile des vendeuses ou encore en réparation. Ce n'est qu'au fil des rencontres que nous avons compris que seules Rahma et sa voisine en disposaient d'une.

Un gage de confiance alternatif: le poids de l'héritage

Nous n'avons jamais eu l'occasion de voir *Imakina* de nos deux autres marchandes. Mina nous a pourtant raconté à chacune de nos visites une histoire différente justifiant l'absence de cette dernière : laissée à la maison, en réparation, prêtée à une voisine. Ce n'est que le dernier jour que, ne sachant probablement plus vraiment à quelle version nous nous étions arrêtées la dernière fois, elle raconte ne pas avoir de machine et acheter le lait fermenté tout prêt chez le livreur. Elle se rattrape pourtant en insistant sur le fait que non seulement ce dernier s'approvisionne chez les paysans de Ouled Jrar mais, qu'en plus, c'est également un cousin lointain. Quelle preuve supplémentaire faudrait-il pour garantir un produit sûr et de qualité ? Habiba ne bénéficie pas non plus d'une machine mais elle n'essaie pas de le cacher. Se faisant appeler *lhaddawia* par allusion aux habitants originaires de la région de Casablanca, elle insiste également à tout bout de champ sur l'origine authentique de son produit. La preuve en est évidente : non seulement elle serait, grâce à ses origines, une des dernières vendeuses

authentiques de la région mais, en plus, elle ne vend que de toutes petites quantités – la garantie pour une production non industrielle !

Mina à l'avantage de pouvoir s'appuyer sur le réseau de clientèle préalablement constitué par ses parents. Après avoir hérité du local de sa mère à Sidi Messaoud, elle a également hérité du vieil emplacement de son père qui, avant de vieillir et de tomber malade, se chargeait lui-même de la vente ambulante dans le bidonville de Bachkou. Au fil des années, son père s'est construit un solide réseau de clientèle qu'il a transmis à sa fille. Bien que Mina ait pris la relève, son père continue pourtant à l'accompagner chaque vendredi. De ce fait, les habitants de Bachkou l'appellent « la vendeuse de *lben* qui vient avec son père ». Ce dernier se charge de conduire la charrette tirée par un mulet et reste assis ou allongé, gardant un œil vigilant sur sa fille pendant que cette dernière se charge de la vente. Elle nous raconte que la présence du père est nécessaire parce que les gens de Bachkou « ne sont pas faciles » (*nass Bachkou s'ab*). Par contre, la vente fonctionne beaucoup mieux depuis que Mina a pris la relève. Puisque ce sont surtout des femmes qui viennent faire les courses et acheter ce genre de produit, il est préférable qu'une femme les serve. Elles se sentent plus à l'aise.

Comme Habiba ne peut pas miser sur un capital social comparable à celui de Mina, elle s'est créé une lignée héréditaire sensée donner plus de poids à son activité de marchande et à la qualité de son produit. Les versions que nous avons récoltées auprès d'elle se contredisent toutes mais elles ont toutes un point commun : la création d'une chaîne de succession légitimant sa présence à son emplacement de Nassim et inscrivant son activité dans la durée. Ainsi, lors de notre première rencontre, elle nous raconte comment elle a hérité de l'endroit de sa tante, cette dernière ayant succédé elle-même à un autre membre de la famille. Habiba raconte fièrement qu'elle est la troisième de sa famille à vendre le *lben* à cet endroit. Quelques semaines plus tard, elle nous raconte qu'elle a pris la relève de sa voisine et amie qui avait pendant de nombreuses années vendu son *lben* près de la gare de Nassim. Plus tard nous apprendrons qu'elle a été obligée de se rabattre sur cet emplacement parce qu'elle avait du mal à diversifier sa clientèle... La recherche de ses points de vente actuels n'a effectivement pas été très facile.

Choix et appropriation de l'espace

Une appropriation difficile de l'espace

C'est en riant que Habiba nous relate comment elle s'est aventurée pour la première fois en dehors de Sidi Messaoud. Elle s'était installée le long de la première route principale et avait passé la journée debout, sa marchandise entre les mains, faisant signe aux passants de s'arrêter. Ce jour-là, elle n'avait rien vendu.

Le deuxième jour, et sur les conseils du livreur de lait, Habiba s'est rendue près de la mosquée de Sidi Maarouf. Cet emplacement est stratégique, car les habitants du quartier venant à la prière en profitent toujours pour se désaltérer d'un verre de *iben* ou d'un bol de *saykouk*. La place juste en face de la sortie de la mosquée était déjà occupée par une vendeuse qui voit d'un mauvais œil l'arrivée de Habiba. Elle lui fait comprendre rapidement qu'elle ne peut pas installer son étalage à côté d'elle et qu'elle doit s'éloigner de quelques mètres, vers le bas de la route. Bien qu'elle se soit exécutée, les rivalités entre les deux vendeuses créent des conflits que Habiba, qui n'a pas encore un réseau de clientèle stable, ne se sent pas en mesure d'affronter. Elle se voit alors contrainte de s'éloigner de la mosquée pour tenter sa chance sur la route principale qui longe la mosquée Lhamd, non loin du site de Sidi Messaoud et à l'orée du quartier Californie.

Cette route à deux voies arbore un aspect différent les dimanches quand les vendeuses s'y alignent pour proposer leur marchandise. C'est alors la journée du souk à Sidi Messaoud et les habitants des alentours, principalement des quartiers chics de l'Oasis et Californie, s'y approvisionnent. Pour prendre la petite piste qui mène vers le parking du souk, les voitures doivent longer la route au bord de laquelle sont installés les étalages des marchandes de *iben*. Cet emplacement présente l'avantage d'offrir une clientèle diversifiée. Mais Habiba ne pourra finalement s'y installer que les dimanches parce que « c'est une route importante par laquelle passent les hauts responsables alors ils n'aiment pas qu'on y reste. Pendant la semaine, nous devons nous trouver d'autres endroits. Il n'y a que le dimanche que nous sommes autorisées à nous installer ici ». Bien que certaines vendeuses soient prêtes à prendre le risque d'y rester pendant la semaine, Habiba a trop peur des conséquences. Dernièrement, une des vendeuses s'est vue confisquer tout son matériel par des agents d'autorité.

En semaine, quelques vendeuses trouvent refuge un peu plus loin, sur la route de Bouskoura. Cet endroit est surnommé *laghwiba* (la petite forêt) alors que seuls quelques arbres chétifs s'y dressent. Habiba préfère ne pas s'aventurer toute seule dans cet endroit parce que sa voisine s'y est fait

agresser. Elle retente sa chance à Sidi Maarouf, mais cette fois, au petit souk qui s'y tient tous les jours. Cet endroit reste facile d'accès : lorsque son mari ne peut pas l'accompagner pour tirer la charrette, elle peut également se faire conduire, pour 4 dirhams, par une des innombrables charrettes à mulet qui font le trajet entre Sidi Messaoud et Sidi Maarouf.

En arrivant, elle est la seule vendeuse. Elle pressent enfin une possibilité de se construire un réseau de clientèle bien à elle. Pourtant, ce n'est qu'avec beaucoup de difficultés qu'elle y arrivera. Après seulement quelques jours, les clients, mécontents, viendront lui expliquer que son *lben* n'est pas de bonne qualité et qu'il est dilué. La clientèle du souk de Sidi Maarouf n'est pas facile. Les habitants de cette partie de la ville sont majoritairement originaires de la campagne. Ils apprécient le *lben* mais ils sont bien plus exigeants que la clientèle purement citadine. Suivant leurs conseils, elle change de livreur. Aujourd'hui, ses clients sont satisfaits du produit. À l'observer, on sent qu'elle s'est fait sa place au sein du petit souk. De temps en temps, mais c'est très rare, les autorités locales viennent chasser les vendeurs ambulants. Habiba peut alors se cacher dans le local de sa nouvelle amie, la vendeuse de charbon.

Malgré l'exclusivité dont bénéficie Habiba à Sidi Maarouf, le pouvoir d'achat des habitants n'y est pas très élevé et la clientèle n'est pas suffisamment diversifiée. Elle décide donc d'y aller seulement le vendredi et le samedi, jours où la clientèle est abondante. Le dimanche, c'est au tour de son emplacement précédent sur la route principale qui longe la mosquée Lhamd, non loin du souk de Sidi Messaoud. Pour le reste de la semaine, elle se rabat désormais sur son emplacement près de la gare ferroviaire de Nassim, dans la zone industrielle de Sidi Maarouf. Cet endroit est particulièrement rentable parce qu'il se trouve en pleine zone industrielle, non loin de la gare de Nassim et à quelques mètres du quartier résidentiel comportant principalement des logements sociaux. Sa clientèle, composée d'ouvrières, de voyageurs et des habitants avoisinants, y est beaucoup plus diversifiée.

S'installer dans cette zone industrielle reste pourtant un inconvénient majeur. Elle est bien plus souvent confrontée aux agents de police qu'au souk de Sidi Maarouf. Il lui a fallu développer un arsenal de stratégies qui lui permettent de neutraliser leur colère. La méthode la plus efficace, explique-t-elle, est de les amadouer en jouant la victime, en pleurant, en suppliant à haute voix, en racontant qu'elle est veuve et qu'elle doit nourrir ses enfants orphelins. Un accord tacite d'un tout autre ordre semble pourtant s'être établi au fil du temps entre Habiba et les agents habitués de l'endroit. Une scène qui se déroule sous nos yeux en est la parfaite illustration. Debout près du stand de Habiba, nous retenons notre souffle lorsqu'un agent de police se dirige vers elle d'un pas languissant. Nullement déstabilisée, Habiba se met à fouiller dans les poches de son

tablier et en sort deux cigarettes qu'elle lui tend en échange d'un dirham. Elle attend que l'agent, complètement indifférent à notre présence, se soit éloigné avant de renchérir : « Avec moi, ces policiers ont un comportement différent. Ils me connaissent bien maintenant. Vous savez que d'ici j'observe tout ce qui se passe sur la route... je suis témoin de leurs manigances avec les conducteurs ». Habiba cligne des yeux et, en faisant de la main le signe de l'argent, nous précise qu'eux aussi sont mal placés pour juger ses pratiques informelles.

Le bidonville de Bachkou : stratégie par sa marginalité

Vendredi, il est 11 heures du matin au bidonville de Bachkou. Assises par terre au côté de Mina, nous observons la misère, les amas de déchets, l'état vétuste des maisons et nous ne pouvons nous empêcher de nous demander pourquoi elle continue à venir, tous les vendredis, à ce même endroit qui, vu de l'extérieur, ne semble certainement pas propice à faire de bonnes affaires. Pourquoi son père avait-il choisi cet endroit ? Pourquoi n'ont-ils jamais changé d'emplacement ?

C'est d'un regard qui traduit l'incompréhension que Mina répond à cette question. Visiblement ces deux-là ne savent rien de la réalité du métier. N'est-il pas évident que le bidonville de Bachkou est l'emplacement idéal ?

Bachkou offre à Mina et à son père un type de client bien précis. C'est une clientèle *cha'biya* (populaire) majoritairement d'origine rurale qui, fuyant la campagne, est venue s'installer en ville. Or c'est cette clientèle qui consomme des produits ruraux comme le petit lait. C'est également une clientèle qui n'a pas peur de consommer des produits achetés dans la rue. En se déplaçant en dehors du bidonville, Mina risquerait d'être confrontée à la peur que le consommateur citadin a de ce qui se vend dans la rue et à des habitudes alimentaires différentes. Les citadins ne perpétuent même plus la tradition du couscous le vendredi et se montrent méfiants envers les produits campagnards se plaint-elle. Ainsi, les marchandes qui vont en ville se dirigent avant tout vers les quartiers populaires et les bidonvilles à la rencontre de leur clientèle.

Situé dans un bidonville en plein quartier résidentiel, l'emplacement de Bachkou est également une sorte d'enclave protégée des *hamlât*⁴⁰. Mina sait que ces campagnes policières visent principalement les vendeurs de légumes et de fruits qui, de leurs grandes charrettes, bloquent la circulation

40. Désigne les campagnes policières.

sur la route et salissent la voie publique. Mais elle sait également qu'en cas de *hamla*, bien qu'une vendeuse de *lben* ne dérange pas beaucoup et ne produise pas de déchets, elle peut se voir confisquer tout son matériel. Souvent « c'est parce que l'ordre vient d'en haut » et d'autres fois parce que les habitants des quartiers résidentiels se plaignent que les *hamlat* sont lancées. À Bachkou, un espace emprunt d'une urbanité informelle, l'activité de Mina peut plus facilement se développer.

De plus, Bachkou est relativement facile d'accès. Privilégiée, car propriétaire d'une charrette et d'un mulet que conduit son père et qui lui permet de déplacer tout son matériel de vente qui n'est pas léger, Mina peut s'aventurer bien plus profondément en ville que ses collègues. En même temps, ce moyen de transport rural étant difficilement admis en ville, Mina doit se limiter aux marges de cette dernière, à ses quartiers périphériques, en empruntant autant que possible les pistes en terre battue qui y mènent.

À Bachkou, enfin, elle tire profit de son réseau de connaissances préétabli pour garder ses produits au frais. Transporter le *lben* sur de grandes distances n'est pas possible. Le laisser reposer au soleil pendant des heures n'est pas non plus recommandable. La meilleure solution est de garder le produit au frais grâce à une bouteille d'eau glacée plongée dans la jarre. Cette bouteille devant être remplacée régulièrement, Mina dépend de la bonne volonté des habitants de Bachkou prêts à garder quelques bouteilles de rechange dans leur congélateur. Une bonne volonté qui se laisse aisément entretenir par une motte de beurre, une bouteille de *lben* voire un peu d'argent. Pour 20 centimes la pièce, les habitants du bidonville la ravitaillent également en bouteilles de plastique vides. Peut-on rêver d'un meilleur endroit de vente ?

Conclusion

« Lorsque j'étais jeune, je ne sortais jamais voir la ville (*Imdīna*). Ma sœur, puis mon mari, ne me laissaient pas quitter le douar. La nuit, je voyais les lumières de la ville. Elle me semblait toute proche. La toute première fois que je me suis rendue en ville, je me rappelle que c'était pour aller chez le médecin. Le petit était malade. On a pris la route à l'aube pour aller à pied jusqu'à Aïn Chock, près de la *khayriya* (orphelinat). Je me suis alors rendue compte que la ville était beaucoup plus loin que je ne pensais. Nous ne sommes arrivés qu'à 8 heures du matin. La salle d'attente était déjà pleine ».

Depuis, la vie de Habiba a bien changé. Par son petit commerce ambulante, elle contribue à la plus grande partie du budget familial. Casablanca n'est plus cette masse lumineuse qu'elle observait au loin. Ayant pris possession des quartiers les plus périphériques de la ville, c'est avec envie qu'elle pense à tous ces emplacements stratégiques qu'elle pourrait découvrir en s'aventurant plus profondément en ville. Pourtant, de la même manière que Mina et Rahma, Habiba n'en fréquente que la ceinture extérieure. Les trois femmes n'associent plus Bab Marrakech au centre de la ville. Celle-ci s'agrandissant, l'ancien centre s'est éloigné des habitants de Sidi Messaoud. Il s'est déplacé vers la périphérie de la ville : vers Aïn Sebaâ, Aïn Chock, Sidi Maarouf, Sahat Sraghna, Derb Ghallef, Derb Soltane⁴¹ et Derb Omar⁴² où elles rendent occasionnellement visite à « la famille » et font, de temps en temps, quelques courses. Garage Allal⁴³ qui se situe en plein cœur de Derb Soltane est une adresse de choix pour faire toutes sortes d'emplettes. Elles y trouvent de tout : du matériel pour le travail, des produits introuvables dans les souks et ces *hwijât*⁴⁴ qui sont de petites gâteries de toutes sortes, des habits et jouets pour les enfants. Elles dépassent rarement la limite de ces quartiers qui symbolisent à leurs yeux *lmdina* (la ville). Clignant des yeux, Mina explique qu'elle a même entendu dire qu'il était prévu, un jour, de faire de Sidi Messaoud le nouveau centre de la ville. De toute façon, ajoute-t-elle, la ville approche tellement vite, il n'y en a plus pour longtemps.

Pourtant, ce n'est pas par manque de moyens de transport qu'elles ne s'aventurent pas plus loin. Il est, aujourd'hui, beaucoup plus simple d'y accéder qu'avant. Rahma se rappelle bien de l'époque où il n'y avait qu'un petit bus qui faisait une fois par jour l'aller-retour entre le site et la ville. Ensuite, est arrivé le premier grand taxi. C'était celui d'un militaire qui a été rapidement suivi de sept autres taxis qui, pendant de longues années, ont fait le trajet entre Sidi Messaoud et Derb Ghallef. Les commerçants du site peuvent citer chacun des huit noms de conducteurs. Tous, à l'exception de Sidi Driss, sont décédés aujourd'hui. Ils ont été remplacés par plusieurs autres taxis qui relient désormais régulièrement Sidi Messaoud à Derb Ghallef. Une fois arrivé là, il est possible d'accéder à tous les coins de la ville. Il est également possible de se faire conduire, précise Mina, par un voisin ou une connaissance en voiture. Ces déplacements se font alors rarement par la route principale parce que la plupart des habitants du douar

41. Quartier commercial situé au centre de Casablanca.

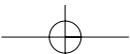
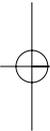
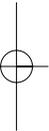
42. Quartier commercial connu par ses vendeurs de tissus et son marché de gros où viennent s'approvisionner les vendeurs.

43. Ce marché se caractérise par ses prix très bas et ses produits de contrebande.

44. Litt. « petites choses ».

n'ont pas leurs papiers de voiture en règle. Pour contourner les contrôles policiers, ils préfèrent, en règle générale, prendre la piste qui relie Sidi Messaoud à Sbata. Elle traverse les terrains vagues, permet de se cacher plus facilement et est beaucoup moins contrôlée qu'une route balisée.

Paradoxalement, cette ville qui approche et les moyens de transport qui se multiplient ne sont pas des facteurs qui semblent réellement attirer nos trois vendeuses. Les intrusions en ville se font par ses marges et de façon très ponctuelle. En fin de journée, elles se retrouvent toutes à Sidi Messaoud. Le lieu est alors devenu beaucoup plus calme. Rahma, préférant éviter la tombée de la nuit, a déjà descendu la grille et est rentrée chez elle. Mina, assise sur une chaise devant son local, observe les allées et venues qui se font plus rares et guette le retour des clients du matin qui, en rentrant chez eux, s'arrêtent souvent pour emporter du lait et du beurre pour le reste de la famille. Comme tous les soirs, Habiba confie sa petite charrette à bras au vieux gardien du marabout qui la gardera jusqu'au lendemain pour 10 dirhams par semaine. Le bruit des ferronniers ne se faisant plus entendre, une certaine sérénité s'impose. Sidi Messaoud redevient le lieu de culte et le mausolée, du haut de sa colline, reprend son allure singulière empreinte du mystère que lui confère le silence mystique qui l'entoure soudainement.



L'urbain en détail et au féminin : portraits de colocataires femmes à Casablanca

Mérim CHEIKH

Les travaux sur les modes d'habitat en milieu urbain marocain ont ignoré la pratique de la colocation de plusieurs individus – pourtant répandue dans les grands centres urbains –, qui ne sont pas liés par des liens familiaux¹. Même si certaines études font allusion par endroit au fait de la cohabitation ou de l'habitat partagé, personne n'a donné une description dans le détail de ces modes de vivre ensemble sous un même toit, dans une même pièce. Par ailleurs, ces allusions concernent en grande majorité la cohabitation de différents foyers nucléaires appartenant à une même famille élargie ou à différentes familles, et font rarement référence à ces colocations d'individus « déliés »². Quand celles-ci apparaissent, les auteurs ne les décrivent pas et passent sur l'approfondissement des usages³ quotidiens que ce type de locataires fait des espaces, des liens qui les unissent ou peuvent les unir (l'ignorance mutuelle étant également une

1. Pour ne citer que celles fournissant des descriptions méticuleusement détaillées de l'environnement résidentiel étudié voir André Adam pour ce qui est des années 1950 et 1960 : André Adam, *Casablanca : essai sur la transformation de la société marocaine au contact de l'Occident*, Paris, Éditions du CNRS, 1972. Et, pour les décennies 1980 et 1990 : Françoise Navez-Bouchanine, *Habiter la ville marocaine*. Casablanca-Paris, Gaëtan Morin éditeur, Maghreb-L'Harmattan, 1997.

2. André Adam, 1972, *op. cit.*, p. 648 ; Elena Hernandez Corrochano, *Mujeres y familia en el Marruecos modernizado*, Madrid, Catedra, 2008, p. 148-150 et 152-154.

3. Ici, « usage » renvoie aux sens que de Certeau donne à ce terme : Michel de Certeau, *Invention du quotidien. 1, Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.

gamme des liens créés à l'intérieur de ces espaces sociaux)⁴. Autant dire que la réalisation résidentielle des individus seuls, célibataires, jeunes ou moins jeunes, partageant pièce ou appartement, ne fait pas le poids face à l'intérêt constant et total porté aux familles nucléaires urbaines cadrant avec le modèle d'habitat hégémonique⁵. Elle demeure donc invisible, ce qui laisse préjuger de son insignifiance ou, au mieux, de sa nouveauté et, partant, de son timide développement. Or, la colocation constitue, à n'en pas douter, un phénomène social urbain à part entière.

Durant mon enquête de terrain, le terme même de colocation n'a jamais été utilisé. Je l'emprunte au vocabulaire du logement désormais courant en Europe et l'utilise comme synonyme de cohabitation⁶. En marocain, aucun terme n'est employé pour désigner cette forme de résidence. Les seuls termes que j'ai entendus au détour d'une conversation dérivent du verbe louer : « *kârî* », « *tan krî* », « *karya ana wu wahd l-bent* »⁷. Ce qui fait immédiatement sens dans cette terminologie n'est pas le partage mais l'acte de louer par soi-même. Le partage est évidemment là et il est même indispensable, mais il apparaît sous des formes qui diffèrent selon le type de colocation. Cette dernière donne effectivement lieu à plusieurs façons d'habiter et de cohabiter : celles où l'on ne partage que des locaux et des factures d'eau et d'électricité, celles où l'on partage locaux mais aussi télévision, petit et parfois grand mobilier (étagère, commode à tiroirs, vaisselle, miroir, table, matelas, etc.), et celles où l'on va jusqu'à partager la nourriture⁸. Enfin, les rencontres qu'offrent ces espaces partagés sont des

4. L'étude d'Elena Hernandez Corrochano portant sur les villes de Tanger et Tétouan est la seule, à ma connaissance, à mentionner clairement la cohabitation d'individus qui ne sont pas liés par des liens de parenté. Dans son ouvrage, elle dresse une typologie des différents « regroupements résidentiels » qu'elle analyse sans toutefois les décrire : Elena Hernandez Corrochano, *Mujeres y familia en el Marruecos modernizado*, Madrid, Catedra, 2008, p. 142-145. D'autres travaux, quant à eux, contiennent des allusions non développées : André Adam pour ce qui est des années 1950 et 1960 : André Adam, 1972, *op. cit.*, p. 752 ; Margaret Rausch, *Bodies, Boundaries and Spirit Possession : Moroccan Women and the Revision of Tradition*, Bielefeld [Allemagne], Transcript, 2000, p. 120.

5. Peut-être pouvons-nous imputer en partie le voilement sur cette pratique résidentielle à la science statistique qui n'intègre pas cette catégorie et remet rarement en question ses typologies.

6. Je ne souhaite pas établir de typologie des colocations. Entre 2006 et 2009, j'en ai observé une et partagé quatre et, à chaque fois, même si c'était avec les mêmes personnes mais dans des lieux différents, le mode qui se mettait en marche différait de quelque manière que ce soit du précédent.

7. Le verbe partager « *n-sharek* » n'est pas utilisé dans ce cas-ci. Quand mes colocataires ont eu à l'employer, c'était dans le cadre d'un partage bien précis : une tontine, un repas spécifique, un loisir, une location de voiture, etc.

moyens utiles pour se divertir, échanger des tenues vestimentaires, prêter de l'argent, constituer des réseaux favorisant le contact avec différents secteurs sociaux du dehors, etc. La vie en colocation est un élargissement des possibles en matière de réalisation individuelle.

La colocation est loin d'être un phénomène résidentiel nouveau. Concomitante à l'accroissement des villes et à l'exode rural qui s'intensifient sous le protectorat et même après l'indépendance, elle est un phénomène éminemment urbain et concerne dans le cas marocain aussi bien les familles que des individus « isolés »⁹, des hommes que des femmes salariés, prolétaires et sous-prolétaires, actifs et inactifs, marginalisés ou pas¹⁰. Au fil des décennies, la colocation demeure et s'élargit à d'autres populations, notamment les étudiants, à mesure que la scolarisation et l'accès au supérieur se généralisent. Dans ce mouvement, elle ne concerne donc plus uniquement des migrants ruraux en train de se faire à la ville mais son usage s'étend à des urbains s'installant dans d'autres villes ou dans d'autres quartiers. Dans ces derniers cas, on retrouve des hommes mais aussi des femmes¹¹ et, bien que nous ne disposions pas de chiffre, à en croire notre expérience de recherche de colocation dans les villes de Casablanca et Tanger, leur nombre est loin d'être dérisoire. Ces appartements se retrouvent dans différents quartiers de la ville, à la périphérie, au centre-ville et en médina, et on en propose pour tous les budgets, ce qui peut conduire à une mixité sociale.

La colocation que je souhaite décrire est une colocation de jeunes femmes célibataires (certaines mères célibataires et/ou divorcées) qui sont pour quelques-unes d'entre elles sans qualifications et vivent au jour le jour de petits métiers ou de rencontres avec des hommes. Cette colocation n'est pas vécue comme une décohabitation familiale définitive qui vient remplacer le mode de résidence avec la famille. Dans toutes les colocations que j'ai partagées, mes colocataires allaient régulièrement dans leur famille (plusieurs

8. À l'exception de la colocation dont la description va suivre, dans toutes les autres il a été très difficile d'imposer le partage de nourriture notamment pour des questions d'argent mais aussi de contestation de leadership. Il est en effet nécessaire qu'une personne influente prenne en charge ce poste et s'occupe de la répartition.

9. André Adam (1972, *op. cit.*, p. 676) rapporte dans son chapitre sur la délinquance que des bandes de jeunes mineurs louent à plusieurs une pièce.

10. Bien évidemment on retrouve des formes de cohabitation avant l'époque coloniale dans le milieu urbain : nous la retrouvons chez des groupes dominés et bien souvent marginalisés et stigmatisés tels que les prostituées, les esclaves affranchis et les migrants. Partant de recherches historiques concernant strictement mon sujet d'étude, j'ai pu rencontrer dans des textes historiques la mention rapide de cette forme d'habitat : Abdelhamid et Dalenda Larguèche, *Marginales en terre d'islam*, Tunis, Cérès, 1992, p. 30.

11. Par le passé, des femmes seules cohabitaient. Il n'était pas rare que les ouvrières des usines de poisson, de textile, de chaussures, etc., aient eu à partager de petites pièces pour loger.

fois dans la semaine pour celles dont les parents résident dans la même ville), recevaient leur visite ou encore interrompaient la colocation momentanément pour retourner dans la famille avant de se réinstaller seule. Dans leur langage la colocation n'est pas « leur maison ». Ce qu'elles appellent *darnâ* (notre maison) renvoie à la maison familiale alors que la colocation est indéfiniment appelée *lbît* (la chambre ou pièce). La maison (*dâr*), est bien plus qu'un espace, il s'agit d'un foyer qui existe lorsqu'on s'est établi seule ou avec son mari. Cet investissement lâche n'est pas à corréliser à leur obligation de se maintenir au sein de la famille dans l'attente d'un mariage pour les filles célibataires mais à l'instabilité de leurs revenus. S'il n'y a donc pas rupture, des liens familiaux comme les idées véhiculées sur le rôle « traditionnel » de la fille peuvent conduire à le penser dès qu'il s'agit de commenter des attitudes qui semblent ne pas s'accorder avec l'attente-quant-au-rôle-féminin au Maroc¹², il y a, néanmoins, une transformation des manières par lesquelles les filles se construisent elles-mêmes. En effet, l'expérience de la colocation élargit l'éventail des repères et références pour la construction de soi. Les femmes apprennent avec les autres, des autres qui dépassent le cadre familial. Aussi, leurs subjectivités se manifestent différemment à mesure que leur imaginaire social côtoie de nouveaux espaces, croise et se mêle à d'autres mondes sociaux.

Il est vrai que cette forme d'habitat est socialement critiquée car elle ne correspond pas à l'idéal féminin mais mon objectif n'est pas ici de parler de l'idéal féminin marocain ni de la critique de la société qui satureraient la compréhension du social. Au demeurant, il s'agit de discours, dominants certes, – qui laissent croire à l'idée d'une société unique, indivisible et intégrationniste – mais qui ne peuvent, en aucun cas, prévaloir sur les pratiques. Des pratiques qui nous laissent appréhender le social en termes de dynamique sectorielle où les comportements de l'un n'altèrent pas l'ensemble social. Ainsi, les filles de ces colocations se distancient de cet idéal mais cette distance, qui n'est en rien une nouveauté, ne provoque pas d'exclusion sociale et même pour celles qui n'ont pas encore été mariées. Sans la revendiquer, elles banalisent toutefois une pratique tout en devant négocier cette absence ou du moins adopter un comportement pouvant la justifier. Si le travail et les études constituent des raisons louables, l'inactivité d'une fille installée en colocation se défend laborieusement. C'est ainsi que se développent des techniques du secret et du mensonge pour camoufler les raisons de la colocation qui visent moins à cacher la vérité aux proches qu'à dissimuler ce qui est mal vu, à savoir une reconnaissance de ces derniers des

12. Pour un commentaire sur la transgression des pratiques et la discussion d'un tel concept voir Mériam Cheikh, « Les filles qui sortent, les filles qui se font. Attitudes transgressives pour conduites exemplaires », *Alfa* (à paraître).

pratiques de leurs filles¹³. Mais, de manière générale, ces petits arrangements ne doivent pas prendre le dessus sur ce qui constitue le quotidien de ces filles. Ils ne rythment pas leurs journées qui, en revanche, tournent autour des questions de relations avec les amis et les ennemis, de relations amoureuses et de tout type de relations qui permettent de s'imaginer comment gagner sa vie, se divertir et se risquer. En bref, des journées urbaines banales qui se suivent et connaissent leur lot de surprises et d'ennui.

La description qui suit concerne une colocation que j'ai partagée durant quatre semaines, à des fins exploratoires, dans le quartier de Hay Hassani à Casablanca au printemps 2007. L'appartement comporte quatre pièces distribuées autour d'un *mrah*¹⁴ qui rassemblent en tout seize filles. J'ai trouvé cette colocation via un *samsar*, un agent immobilier spécialiste de la petite¹⁵ colocation dans le secteur où j'allais habiter. Mes deux colocataires habitaient cet appartement depuis moins d'un an. Elles se sont connues au cours de cette colocation. Nouriya¹⁶, qui habitait seule au départ, avait accueilli dans sa pièce quelques jours avant mon arrivée Atéka qui venait d'être expulsée de la chambre voisine occupée par quatre autres filles. Nouriya qui vivait une période de crise financière, cherchait désespérément une fille à qui louer, je tombais à pic ! Ma description paraîtra incomplète au lecteur mais j'ai délibérément pris le parti de la focaliser sur la dimension interne de l'appartement, afin de donner un aperçu du déroulement des journées, et de laisser de côté toute la dimension externe (leur rapport au voisinage, leur utilisation des espaces du dehors etc.).

13. *Ibid.* et cf. également Mériam Cheikh, « Échanges sexuels monétarisés, femmes et féminités au Maroc : une autonomie ambivalente », *Autrepart*, n° 49 (« La Fabrique des identités sexuelles »), 2009, p. 173-188.

14. *Mrah* ou *west-dâr* signifiant littéralement milieu de la maison. On retrouve ce *mrah* pratiquement dans toutes les maisons marocaines (notamment celles de type économique : cf. André Adam, 1972, *op. cit.*, et Françoise Navez-Bouchanine, 1997, *op. cit.*), il s'agit d'un espace ouvert sur lequel on accède directement en entrant, il peut être ouvert ou fermé et est généralement utilisé pour toutes les activités domestiques quotidiennes (cuisine, lessive). Dans des logements familiaux, il peut faire office de pièce de séjour familial mais dans une colocation comme la nôtre où chaque pièce louée est autonome, le *mrah* devient plus un espace de circulation que l'on quitte immédiatement après avoir fini ses tâches domestiques et où l'on se tient debout pour bavarder. Généralement les longues discussions qui débutent dans le *mrah* se poursuivent dans une des pièces de la colocation lorsque l'une ou l'autre locataire convie son interlocutrice.

15. Petite car il proposait essentiellement des pièces à partager à deux, trois ou quatre personnes. En définitive ce qu'il proposait était des coins pour entreposer un petit matelas ou banquette marocaine pour dormir.

16. Tous les prénoms ont été changés et le quartier Hay Hassani étant un des plus grands de Casablanca, les lieux sont difficilement reconnaissables.

Dans la chambre de Nouriya

« Il est venu me voir hier en fin d'après-midi dans sa superbe voiture. Tu aurais dû la voir, elle était belle. Je suis montée et il m'a emmenée faire des courses. Il m'a acheté deux tenues complètes et des chaussures. Ensuite, on est passés à la *qissariya*¹⁷ chez les vendeurs d'or où il m'a pris une bague en or et une gourmette. Et puis on est allés manger sur la corniche à Aïn Diab, dans le meilleur restaurant ».

Il est midi passé, Nouriya sort à peine du lit. Les cheveux en bataille, la bouche pâteuse, elle est déjà suspendue au téléphone. Elle se dandine entre la chambre et la cour intérieure de l'appartement et continue son récit, minaudant, les yeux levés vers le ciel.

Atéka, qui vient de rentrer, tout en jetant sa jellabba sur la banquette du fond prend connaissance de la conversation et s'exclame, riieuse, en feignant l'indignation : « Fais gaffe mon frère Hmidou, ne l'écoute pas, elle te ment ». Pour ajouter force à ses paroles, elle arrache le téléphone des mains de Nouriya et avec sourire et tendresse dit à Hmidou : « C'est pas vrai, ne la crois pas. Moi je t'aime bien mon frère Hmidou et je ne la laisse pas te mentir comme ça ». Nouriya s'en amuse et récupère le téléphone : « Attends, laisse-moi te raconter encore. Alors, il m'a emmenée au restaurant ». Atéka relève les manches de son pyjama, il fait chaud, s'active à la préparation du repas et continue à suivre la conversation. Une fois de plus elle s'immisce mais, cette fois-ci, rejoint le camp de Nouriya en criant mi-joueuse :

« Il m'a acheté une voiture !

— Et il m'a acheté la voiture, reprend Nouriya comme un cœur.

— Et il lui a mis la carte au guichet !

— Et il m'a mis la carte au guichet reprend-elle une nouvelle fois en entonnant ».

Le téléphone se coupe avant de resonner. Encore Hmidou. Nouriya met le haut-parleur et le taquine encore un peu avant de le passer à Atéka qui dément tout une nouvelle fois et reprend le camp de Hmidou. Nouriya se lève d'un bond de sa banquette et court vers le placard d'où elle sort un couteau qu'elle pose sur la gorge d'Atéka en lui criant : « Moi je mens, moi je suis une menteuse ?! » Atéka ne se laisse pas intimider et maintient ses propos. Nouriya, excédée, lâche enfin un sourire suivi d'un énorme rire

17. Galerie commerciale généralement compartimentée en fonction des produits vendus : or, tissus et vêtements, etc.

qui retentit dans toute la pièce et rompt le jeu. Elle frappe la pointe de la lame contre le sol pour conjurer le malheur et afin que ce qu'elle vient de simuler n'advienne pas. Elle joint au geste un *Allah ihfed* (Que Dieu nous en protège) de rigueur. Hmidou raccroche, Nouriya s'active, elle bouge dans tous les sens. Elle est de bonne humeur. Elle se drape dans sa *'ibâya* importée du Golfe, dont la qualité témoigne d'un passé plus faste, jette le foulard assorti sur ses cheveux dépeignés teints au *takout*¹⁸ et part en dégringolant les deux étages de l'immeuble. On est seule avec Atéka qui, suivant les ordres préalables de Nouriya, prépare du thé qu'on accompagne de petits morceaux de pain trempés dans de l'huile d'olive.

Hmidou est le petit copain de Nouriya, il est en prison pour une histoire d'arnaque. « On l'a trompé, me dit-il dix fois au téléphone, et c'est lui qui est enfermé ». Nouriya a arrêté la prostitution depuis qu'elle est avec lui, il ne veut pas qu'elle continue et préfère l'entretenir tout seul. Seulement, depuis qu'il est en prison, c'est elle qui l'aide. Elle l'a beaucoup aidé au début, elle lui achetait tout ce dont il avait besoin : paniers de fruits, légumes, cigarettes, puces de téléphone et recharges. Elle ne l'a pas laissé tomber. Voilà plus de six mois qu'elle ne sort plus et qu'elle reste à sa disposition, pendue au téléphone jour et nuit. Elle tient car le mariage est proche. D'ailleurs ils auraient dû se marier juste avant qu'il ne soit arrêté, puisqu'il avait enfin obtenu le divorce de son premier mariage. Ils se marieront en juillet à sa sortie et s'installeront enfin ensemble au quartier d'Oulfa.

C'est à Hay Hassani qu'habite Nouriya depuis un an. Elle y loue une chambre dans un appartement d'un petit immeuble de trois étages. Elle le partage rarement mais, selon les périodes, le loue avec d'autres filles. Elle a 29 ans et a quitté depuis longtemps sa famille qui habite également Casa. Nouriya n'a pas émigré de la campagne, elle est née en ville. Très tôt elle commence à travailler dans le ménage mais elle ne fait pas partie du groupe des travailleuses rurales. Casablancaise de naissance, elle quitte sa famille et s'installe seule dans la même ville. Elle n'a jamais quitté Casablanca. Elle aime cette ville autant que sa vie de célibataire loin de sa famille. Elle a vécu dans les trois principaux quartiers qui accueillent une armada de femmes célibataires en tout genre (jeunes filles célibataires vierges ou non, divorcées, veuves et mères isolées) : la Médina, l-Oulfa et Hay Hassani. Les loyers n'y sont pas bon marché, 2 500 dirhams¹⁹ en

18. Sorte de défrisage naturel, le *takût* est à la base une graine d'arbuste est frite dans de l'huile d'olive jusqu'à carbonisation puis broyée avant d'être mélangée à de l'eau des cardes (*lkharchouf*) ou d'artichaut (certaines femmes mélangent avec du henné) puis appliquée aux cheveux. On dort généralement avec ce masque et au matin on lave. On obtient des cheveux lisses et noirs de jais.

19. dix dirhams correspondent plus ou moins à un euro.

moyenne en 2007 pour une maison de quatre pièces lorsqu'on est situé vers les grands axes routiers. La mobilité résidentielle à Casablanca est réduite pour ces filles : elles louent dans ces quartiers et rêvent d'acheter dans la banlieue de Sidi Maârouf où une pléthore d'appartements s'y vendent à des prix abordables.

Atéka a 20 ans, elle est originaire de Taounat, à côté de Ketama dans le Nord du pays. Elle est *jbliya* et en est fière. Depuis l'âge de 10 ans, elle travaille à Casablanca, où ses parents la placent comme petite bonne dans une famille pour cent dirhams par mois. Trop jeune encore, elle n'est sollicitée que pour les petits services : les courses chez l'épicier, le pain, les petits rangements ou encore la vaisselle qu'elle fait perchée sur un tabouret pour arriver à hauteur de l'évier. En grandissant, ses tâches ménagères augmentent considérablement, son salaire mensuel passe à 500 dirhams et ses désirs de jeune fille s'exacerbent, si bien qu'elle supporte de moins en moins son confinement à l'intérieur de la maison. La famille la traite plutôt bien, elle ne leur reproche rien même si parfois, pour son éducation, ils font preuve de dureté. Elle se souvient ainsi des pincements entre les cuisses que lui infligeait la maîtresse de maison dès qu'elle jugeait médiocre l'exécution de sa tâche. À 15 ans, Atéka comme nombre de jeunes filles de son âge se met à fréquenter un garçon du quartier mais pas pour très longtemps car le fils de sa famille « d'accueil » la surprend et la frappe en prétextant qu'il doit la protéger. Elle ne comprend pas son geste et préfère partir. Elle veut sa liberté afin de vivre pour elle, même si cela implique une grande fragilité résidentielle et le début d'un long cycle de colocation. Elle s'installe avec différents groupes de filles, gagne son propre argent dans des ménages en tout genre et connaît des jours de faim et d'autres d'aisance : « *youn n-ju' ou youm n-shba'* ». Toutefois, Atéka parvient à s'acheter ses propres vêtements et s'habille comme elle veut, personne n'est plus là pour les lui donner en aumône ou pour lui rappeler que c'est trop moultant et voyant. Ses vêtements ne sont pas très beaux mais au moins c'est elle qui les choisit, insiste-t-elle. Elle envoie de moins en moins d'argent à sa famille. Son frère descend régulièrement du Nord pour la surveiller mais il s'en lasse très vite et finit par la laisser.

C'est à Hay Hassani qu'elle emménage avec une fille pour la première fois. Sa colocataire « sort » (*kat-khruj*)²⁰, boit, fume du shit, du kif et mange du *ma'joun*²¹. Atéka garde un très bon souvenir de cette fille, qui a fini par partir en Italie. Elle la regrette beaucoup et la considère comme une personne

20. Un euphémisme régulièrement employé au Maroc pour dire d'une fille ou d'une femme qu'elle se prostitue. Le terme n'est en revanche pas utilisé pour parler des prostitués homme. Voir Mériam Cheikh, 2009, *op. cit.*

21. Pâte aux graines de kif.

inestimable en dépit de son mode de vie. Elle l'aidait énormément et surtout la protégeait contre elle-même et ce qu'elle était devenue : « Elle m'empêchait de boire et de fumer ». En dépit des travers dans le parcours de cette fille, Atéka est fascinée par sa fin heureuse – son départ en Italie – qui alimente ses rêves. À son départ, elle s'installe avec d'autres filles originaires de Fès. Elle les apprécie peu. Une d'entre elles l'emmène dans les cafés à Aïn Diab et l'incite à fumer pour l'accompagner : « Je ne les aimais pas. C'est à cause d'elles que je fume. Elles ne voulaient pas me protéger mais préféreraient que je finisse comme elles ». Enfin, elle rencontre Nouriya et vient s'installer dans l'appartement, où elle circulera pendant 4 mois entre les différentes chambres et groupes de filles.

En quittant sa famille, Atéka accède peut-être à cette forme de liberté qui fait qu'elle n'a de compte à rendre qu'à elle-même mais pas à l'indépendance financière. Elle ne gagne pas beaucoup d'argent et vit de longues périodes de chômage. En échange du logement, des repas et des cigarettes, elle fait le ménage et la cuisine. Elle achète à crédit et emprunte de l'argent en petite quantité, des sommes de 20 dirhams qu'elle a du mal à rembourser. Elle apprécie toutefois cette situation car personne ne lui dicte d'ordres et de conduite, une tranquillité qui vaut bien plus que les 300 dirhams par semaine qu'on lui propose.

Nouriya et Atéka sont mes nouvelles colocataires. Notre chambre de 20 m² se trouve dans un appartement d'un immeuble de trois étages d'un petit *derb* commercial à Hay Hassani. Au deuxième étage, la porte d'entrée de l'appartement donne sur un patio parfaitement carré qui distribue deux entrées de pièces de chaque côté. En entrant, immédiatement en face se trouvent les toilettes et une salle d'eau servant de cimetière aux chaussures et aux seaux de hammam troués ; à droite deux chambres abritent chacune quatre et cinq filles ; enfin, à gauche, la cuisine convertie en chambre et qui accueille quatre filles et notre chambre. Nous sommes seize femmes en tout. Je n'en rencontrerai que onze dont l'âge varie entre 20 et 35 ans. Notre chambre est une des plus grandes et vaut 800 dirhams par mois, que nous payons Nouriya et moi. Les autres chambres valent 750, 800 et 1 000 dirhams selon la superficie. Nous sommes bien équipées en couvertures, ustensiles de cuisine, télévision et câble. Derrière la porte d'entrée sont installés un petit réchaud à gaz et un égouttoir en plastique bleu où gisent pêle-mêle vaisselle propre, vaisselle sale et cendrier débordants de mégots. Les deux constituent l'espace cuisine qui se déplie vers le milieu de la pièce aux heures des repas et selon la préparation. À droite de l'entrée trône sur une petite table en bois abîmé une immense télévision familiale et sur son haut, incliné, est posé en équilibre un receveur numérique. En continuant à droite, on longe le placard mural dont les deux portes coulissantes fatiguées ont du mal à cacher le désordre qui règne à l'intérieur. Vaisselles, casseroles, poêles, tupperwares de différentes tailles

protégeant la nourriture de base (huile, sucre, thé vert, farine et épices) des dizaines de cafards qui infestent la pièce, seaux à hammam, savon, dentifrice et brosse à dents, menthe fraîche, tomates et pommes de terre... Adossé à l'angle du placard et du mur, une commode de cinq tiroirs en plastique faux bois marron et beige renferme les vêtements, albums photos et effets personnels de chacune de nous. Juste derrière s'étire la banquette de Nouriya. Atéka et moi n'en avons pas encore : cette dernière les a commandées à l'atelier et elles arriveront après-demain, lundi. Nous dormons par terre sur des couches de couvertures qu'on étale sur le tapis (*l-hsira*) en plastique bleu et blanc qui couvre les trois quarts de la pièce.

Quotidien des colocataires

Les filles sortent régulièrement mais pour de très courtes durées. Elles vont faire les courses au souk d'à côté, empruntent des ustensiles ou racontent leurs dernières expériences. En général, ces sorties de l'appartement ne durent pas plus d'une demi-heure. Aussi, contrairement à mes inquiétudes du début, je ne me retrouve pas seule durant de longues heures. Il y a toujours quelqu'un. Les absences plus longues dépendent de leurs activités rémunératrices. Certaines travaillent dans le ménage ou la restauration et d'autres dans la prostitution. En raison des horaires divers, l'appartement est animé le jour et la nuit. En dehors du travail, les filles passent du temps à la maison. Leurs loisirs se limitent aux sorties avec leurs petits copains et aux réunions commérages entre copines. Aucune ne pratique de sport. Dans les temps libres, elles s'adonnent au ménage, la cuisine et la lessive. Enfin, une grande partie de la journée est consacrée à la télé, qui n'est jamais éteinte dans aucune des chambres. Les filles suivent avec attention toutes les séries. Des conflits éclatent régulièrement à propos de l'argent du loyer, de l'électricité et du ménage des espaces collectifs.

Ce dimanche matin, la maison se lève tard car les filles sont sorties jusqu'au petit matin. C'est la musique qui s'échappe la première de chacune des pièces. Rachiqa, femme de ménage à temps plein la semaine, a passé la nuit avec son petit copain. De chez elle, le *tartil*²² tente de faire sa place parmi les notes de *cha'bi*²³ qui grésillent dans la chambre de Béchira, Sawsan et la Doukalia. Pourtant, elles en ont écouté toute la nuit

22. Psalmodie faisant partie de l'art de récitation du Coran ou *tajwid*.

23. Genre musical marocain dont le nom tiré de la racine *cha'b* (peuple) signifie « populaire » par opposition à musique savante.

dans les bars de la médina où elles sont allées gagner leur vie. Nouriya a, quant à elle, passé la nuit au téléphone avec Hmidou. Asrar, notre voisine qui loge dans la chambre-cuisine, se réveille vers midi. Loin de la grasse pâte à *melloui*²⁴ qu'elle prépare tous les matins de la semaine pour les clients du café où elle travaille, elle profite de son jour de congé. Les yeux encore plissés de sommeil, elle vient directement se loger dans les cuisses et les seins de Nouriya qui est toujours allongée et parle au téléphone. Elle s'interrompt une seconde pour lui crier de se pousser.

« Non, je reste à côté de toi, lui répond-elle en la narguant. Et puis aujourd'hui j'ai tout loupé. Je devais aller récupérer ma fille chez la nourrice à 9 heures. Je vais y aller maintenant mais je ne la verrai pas beaucoup. Elle me revient cher cette nourrice, mais bon, elle s'en occupe vraiment bien. Je lui donne en plus l'argent pour le lait. Et puis ma fille est heureuse là-bas, elle est entourée d'autres enfants qui l'adorent ».

Elle sort puis revient quelques minutes plus tard habillée et le visage enduit d'écran solaire à peine étalé afin d'accentuer la blancheur et d'empêcher le bronzage. Les filles, complexées par leur teint sombre, affectionnent particulièrement ce produit importé d'Inde. Nouriya, le téléphone toujours coincé entre son oreille et son épaule, lui en réclame un peu. Asrar est prise au dépourvu, elle n'a pas envie de lui en donner mais elle sort de son sac un tout petit pot d'écran qui, à en croire le soin avec lequel il est gardé, a dû lui coûter cher. Nouriya en prend une grosse noisette qu'elle applique aussitôt sur son visage qu'elle n'a pourtant pas encore lavé depuis le réveil.

« Fille de pute, regarde tout ce que tu m'as pris », s'exclame Asrar.

— Combien t'as payé le pot ?

— 1 400 rials²⁵.

— Tu m'en apportes un ?

— Il ne me reste que 1 000 rials. Je viens de donner 2 000 pour le loyer. Mais je te jure, si je les avais je te le prendrais. Donne-moi 1400 et ce soir tu l'as. Si tu veux je te ramène mon vendeur de maquillage aussi.

— Dégage, j'ai pas besoin de ton vendeur ».

24. Sorte de crêpe épaisse et feuilletée.

25. Partout au Maroc, à l'exception du Nord, on utilise un système de comptage à partir d'une unité de 5 centimes. Ainsi 5 centimes forment 1 rial, 10 centimes : 2 rials (*zouj d-rial*), 5 dh : 100 rials, 20 dh : 400 rials, etc.

Asrar s'en va et Nouriya s'empresse de dire : « J'achetais les Vichy à 5 600 rials, ce n'est pas maintenant que je vais me rabaisser à un écran à 1 400 ». J'ai du mal à m'imaginer Nouriya achetant des crèmes à 280 dirhams car son physique, son hygiène et son visage abîmé (ses dents noires et cassées) ne laissent pas présumer ce train de vie passé.

La journée continue, longue et pesante. Rien ne se passe. Les filles sont plongées dans les feuilletons. Il n'y a pas de visites. Nouriya s'endort et Atéka vit intensément les émotions de chacun des personnages, qu'il soit mexicain, libanais, syrien, égyptien ou marocain, homme ou femme, chacun des événements la touche personnellement. Alors à tour de rôle elle s'indigne, lève le ton, pleure, rit, compatit... Il fait très chaud et nous avons rabattu les volets pour rester au frais. Aucune initiative n'émerge. Nous sommes retranchées dans notre chambre, la porte est fermée contrairement à ce matin où elle était grande ouverte. Les autres chambres sont fermées aussi et chaque fille est retranchée dans ses locaux. De temps à autre on entend une porte s'ouvrir et des sons s'échapper des intérieurs intimes et secrets d'où sort quelqu'un pour rejoindre les toilettes ou pour accueillir une visite. J'attends impatiemment le moment où un visiteur viendra frapper à notre porte... Rien.

La recherche de travail d'Atéka

Le téléphone d'Atéka sonne. C'est un mec qu'elle a rencontré par hasard au téléphone²⁶ et qui, depuis, l'appelle de temps en temps pour prendre de ses nouvelles. Il est de Taza. Il la complimente beaucoup et notamment sur ses yeux de *jebli*, comme elle aime le dire et le répéter. Ils sont enfoncés, très noirs et en amande. Atéka, qui est encore en pleine découverte de sa féminité, sait qu'elle a trois atouts : sa virginité, ses yeux, et ses cheveux lisses. Elle en parle souvent. Elle garde la première précieusement et met en valeur les deux autres. Ce matin, au téléphone, il lui demande ce qu'elle fait. Elle lui répond qu'elle est en train de préparer un tajine. Aussitôt il lui fait savoir qu'il veut se marier avec elle. Elle est contente, me dit-elle, car c'est la première fois que quelqu'un lui parle de mariage. Cette pensée est

26. Il est courant au Maroc de rencontrer des personnes, toujours des hommes, via le téléphone. Une technique consiste à engager la conversation avec une fille sur laquelle on est tombé au téléphone en tapant des numéros au hasard. Ces démarches de rencontres peuvent déboucher sur des rencontres de visu ou donner lieu à des histoires cocasses où le jeune garçon se voit infliger une rude correction verbale par une dame mariée qui pourrait être sa mère voire sa grand-mère.

plaisante et pour quelques instants lui permet de s'évader un peu de son quotidien mais, très vite, assise sur son tabouret d'où elle cuisine le « panier »²⁷ que lui a ramené Nouriya, elle déprime et se lamente de ne pouvoir trouver de travail. Pour sûr, conclut-elle, quelqu'un lui a jeté un sort. Elle échafaude quelques plans sans grande conviction mais qui, toutefois, lui permettent de se projeter un minimum. Son téléphone sonne de nouveau, un autre homme lui donne rendez-vous pour 20 heures ce soir. Ça sonne une nouvelle fois, et de nouveau un rendez-vous. Nouriya surprise par ces appels répétés et rendez-vous la met en garde :

« Arrête de donner ton numéro à n'importe qui, tu vas finir par avoir des problèmes.

— Je m'amuse. Tu crois que je vais faire n'importe quoi. J'ai mon honneur et je le garde.

— C'est toi qui sais mais l'honneur ça se perd vite, en un clin d'œil et t'es dépuclée ».

Atéka a deux options pour gagner de l'argent : reprendre les ménages au risque de perdre sa nouvelle vie de jeune femme libre de ses mouvements ou s'initier aux sorties, à la prostitution ou à la collection d'amants-payants qui pourraient lui rapporter plus d'argent et accroître son indépendance, en lui permettant de s'affranchir de la tutelle des autres filles. Elle retarde la première option. Le téléphone sonne de nouveau et cette fois-ci c'est Mounir, un de ses deux copains officiels, il travaille dans la drogue et lui promet de lui payer le passage en zodiac pour l'Europe. Ça ne coûte que 900 000 francs²⁸ ! Elle lui propose de le voir à 18 heures et ajoute finement qu'elle n'a pas d'argent pour le rejoindre à l'endroit où il se trouvera mais qu'elle en a très envie.

Ces appels l'égaient et lui font oublier ses entretiens de travail infructueux. Elle sort quatre Marquise²⁹ d'un petit cornet en papier qu'elle a achetées chez un vendeur au détail et en allume une. Elle fume tranquillement, fait la moue, fixe son regard au sol et recrache la fumée entre ses jambes écartées. Elle écrase le mégot, se lève et prend la relève dans notre petit coin cuisine avant

27. *l-guffa* en marocain signifie « les courses » et on entend généralement ces expressions qui montre le rôle joué par l'homme dans l'entretien de sa femme : « *jabliya l-guffa* » ou « *'tani flûss del-guffa* » (il m'a fait les courses ou il m'a donné les sous pour les courses). Dans notre colocation c'est à Nouriya qu'incombe ce rôle. Quant à moi, je n'ai pas en charge les courses mais je contribue financièrement aux achats. C'est Nouriya qui va au souk.

28. Un deuxième système de comptage d'argent utilise les anciens francs appliqués au dirham. Ainsi, 10 dh équivalent à 1 000 francs (*alf frank*), 100 dh à 10 000 francs (*'ashra l-alaf frank*), etc.

29. Marque de cigarettes marocaines bon marché.

de raconter la scène chez l'employeuse. Elle explique que le mari est venu la récupérer en voiture à l'endroit fixé. Tout au long du trajet, il lui a posé des questions pesantes qui lui ont donné l'impression de vivre un interrogatoire de police. Elle a jugé les questions stupides : l'âge, la date de naissance, les parents, etc. L'employeuse, d'origine fassie, lui en a posé d'aussi stupides mais avec un accent des plus pédants que nous imite Atéka :

« Que fais-tu ici ? Pourquoi tu n'es pas avec ta famille ?

— Je travaille et j'aide mes parents.

— Tes parents ne travaillent pas ?

— Mon père est aveugle et ma mère est au foyer

— Ton père est aveugle ? Comment ça il est aveugle ?

— Il est aveugle de ses yeux !

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Le ménage et la cuisine ».

Nouriya s'esclaffe et ajoute :

« Pourquoi, elle compte embaucher ton père ? Non, reste ici, tu ne vas nulle part. C'est quoi ces questions débiles. Tu restes ici. Tu n'iras nulle part ». Atéka reprend : « Mais tu t'imagines qu'est-ce qu'elle est bête (*hmar*) de me demander ça. Qu'est-ce que ça peut lui faire si mon père est aveugle ; mais tu sais ces gens ils ne connaissent pas les limites, ils ne s'arrêtent qu'une fois qu'ils t'ont blessée bien comme il faut. Elle m'a proposé 6 000 rials par semaine ; elle m'a fait savoir que 7 000 rials par semaine, c'est trop pour une jeune fille comme moi et qu'en plus c'est le tarif pour les cuisinières et pas pour les femmes de ménage. Il faut voir la maison, c'est une villa immense, pleine de vitres et de fenêtres. Elle a aussi un enfant dont il va falloir s'occuper. Moi je lui ai dit que 6 000 c'est trop peu pour tout le travail qu'il y aura à faire. Elle n'a rien voulu savoir et m'a dit de réfléchir. Je suis dégoûtée, j'ai la haine. Je travaille depuis que j'ai dix ans et elle me dit de telles choses, elle vient me dire à moi que je suis trop jeune pour toucher un tel salaire. Elle m'a aussi demandé chez qui j'ai travaillé avant. Je lui ai dit que j'ai travaillé chez Haj Hassan, celui du thé Sultan, pour 8 000 rials par mois. Elle m'a répondu : "Qu'est-ce que tu leur faisais pour qu'il te paie autant ?" Je lui ai dit que je faisais la cuisine ».

Nouriya entre dans un monologue colérique :

« Tu ne vas nulle part. Tu restes ici. C'est fini toutes ces histoires de ménage. Qu'elle aille se faire voir cette bête (*hmar*). Tu vas attendre et il y aura bien quelque chose de bien qui va arriver. J'ai parlé à Zaki tout à l'heure pour qu'il nous prévienne s'il entend parler d'un boulot ou quelque chose. C'est bon, ne t'inquiète pas, il va trouver quelque chose. Je l'ai mis au courant et je l'ai chargé de te trouver quelque chose. Laisse tomber ces problèmes. Et puis de toute façon même si tu ne trouves rien dans le ménage tu restes ici, tu manges, tu dors et moi je vais t'inscrire dans un cours de couture et au bout d'un mois tu rentres travailler dans une usine de textile. Tu vas voir. Moi je vais m'occuper de toi. Et tu te fais des sous pour de bon (*tsaïfti flous ssah*) et tu les envoies à ta famille. Le seul mot que tu entendras est le mot "poste" (*lbousta*, sous-entendu pour s'y rendre et envoyer des mandats).

C'est fini toute cette merde des ménages. Je sais ce que c'est moi. Je suis passée par la merde. Elle fait ça depuis l'âge de 10 ans qu'elle travaille et voilà ce qu'on lui dit. Ces gens ne méritent rien. Moi je vais t'aider à t'en sortir. D'abord tu vas m'arrêter cette habitude de fumer. Tu n'as pas à fumer. Je vais te sevrer, tu vas voir ».

Atéka va se loger dans les seins de Nouriya comme elle le fait souvent : « J'aurais bien aimé avoir une fille³⁰ comme Nouriya quand j'étais petite pour qu'elle me dise quoi faire et comment et m'engueuler ». Nouriya n'en finit pas de pester contre cette injustice. Elle crie sa colère et celle d'Atéka qui la regarde à demi-surprise les premières secondes mais est réjouie par cet élan de solidarité discursif. Sa litanie de promesses n'en finit plus. Atéka retrouve le sourire et nous vante la beauté du mari de la Fassie :

« Il fallait voir son mari et sa jellabba à elle, le tissu de la djellaba. Quelque chose de dingue, qui rend fou. Mais, bon, ses cheveux laissent à désirer. Elle avait une coupe à faire peur. Tu sais, ils ne m'ont pas raccompagnée. Ils m'ont laissée au pas de la porte. Et j'ai dû prendre le taxi. Heureusement qu'avant de partir j'avais demandé 400 rials à Béchira. Tu sais comment est CIL³¹ à cette heure-ci, en plus c'était à côté du bar de CIL où il n'y a que des *shamkaras*³². J'avais peur de me faire agresser et qu'on me vole le portable ou qu'on me viole. Alors le premier taxi qui est passé, je l'ai arrêté et je n'ai pas eu à marcher jusqu'à l'arrêt de bus au risque de me faire étripier. Ces gens ne valent rien. Je te dis heureusement que j'ai emprunté ces 400 rials, j'ai payé le taxi et avec le reste j'ai acheté des cigarettes ».

Fin de la romance

Nouriya est au téléphone avec Mounib, un copain de cellule de Hmidou. Elle s'amuse à le critiquer et Mounib se laisse emporter par le jeu. Tout en coinçant le téléphone entre sa joue et son épaule, elle s'active, tire du placard un grand plat en terre et se met à préparer de la *seffâ* (à base de cheveux d'ange, cannelle, sucre glace et amandes) que nous aurons aux cacahuètes pour des raisons économiques évidentes. Nouriya ne lâche pas son téléphone. Si elle a besoin de ses deux mains, elle le coince entre ses cuisses et laisse attendre son interlocuteur quelques instants le temps de travailler la *seffâ*. La conversation joviale continue, rien ne semble

30. Elle ne dit pas « mère » mais « fille », peut-être veut-elle dire une grande sœur ou une cousine ou une amie qui ne lui aurait enseigné que des bonnes choses à faire.

31. Quartier de Casablanca.

32. Terme désignant les drogués et les délinquants consommant de la drogue.

perturber ce calme conversationnel, pourtant, subitement, elle lui raccroche au nez. Elle s'assoit et tarde avant de nous raconter ce qui s'est passé. Elle a l'air surprise et réfléchit à ce qu'elle doit faire et nous annoncer. Elle se lance et nous dit : « Hmidou lui a dit "*shetabtî biya denya*" ("tu t'es servi de moi comme d'un balai", ou "tu m'as humilié") ». Elle lui a répondu que puisqu'elle se sert de lui comme d'un balai et qu'elle l'humilie, ils n'ont plus rien à se dire, ils vont tout arrêter et se dire au revoir une fois pour toutes. Oui, tout en feignant une lecture profonde et concentrée, je l'entendis prononcer ces mots. Elle a la mine décomposée et se sent humiliée. Elle propose à Bahia et Thouriya, nos voisines venues nous saluer, de se joindre à nous pour la *seffâ* et continue sans se préoccuper de raconter aux filles le pourquoi de son énervement puisqu'elles intégreront et participeront naturellement au récit au fur et à mesure que Nouriya, dans son monologue, donnera des indices. Elle préfère laisser couler un récit qui apparaît comme tourné vers elle-même mais s'adresse à nous toutes et nous informe qu'il arrive quelque chose à Nouriya :

« Moi je l'ai utilisé comme un balai ?! Moi je l'ai humilié ?! Il va voir qui je suis... il va voir quelle femme je suis. Je ne veux plus rien à voir avec lui, puisque je l'ai humilié autant qu'on se sépare et qu'on ne se contacte plus ! Je me suis servie de lui comme d'un balai. Puisque c'est comme ça, qu'il ne m'appelle plus ! D'ailleurs je vais changer toutes mes puces [de téléphone] (elle en a quatre et les cherche toutes). Je vais changer tous les numéros. Il n'en aura plus aucun... Il ne pourra plus me joindre. Il va voir qui je suis ! Parce que moi je ne suis pas capable peut-être ?! Je n'ai pas besoin d'homme. Je me suis toujours débrouillée toute seule. Qu'est-ce que j'attends de lui comme de tous les autres ? Qu'est-ce qu'il va m'apporter ? Je peux me relever et me supporter toute seule comme je l'ai toujours fait. Tu vas voir, je vais me remettre au boulot comme je l'ai toujours fait et je vais te mettre trente millions de côté que je vais déposer pour me prendre un appartement. D'ici quelques mois, je vais me prendre l'appartement. Je l'aurai ! Je vais ressortir et je vais te les ramasser les thunes. Je te jure ma sœur [s'adressant à moi qui suis la plus récente dans cette colocation], je n'ai pas arrêté de le soutenir, je le suis partout. Je le soutiens alors qu'il est en prison et qu'il ne m'apporte rien. J'ai dépensé de la thune pour lui. Tout ce qu'il voulait je l'apportais. Il voulait un téléphone, je l'apporte, des puces je les fais entrer. Tout ce dont il avait envie en nourriture, je le lui ramenaient. Tout. J'ai rien laissé de côté. Je montais et descendais avec des paniers de légumes, de fruits de tout. Les filles sont là pour témoigner. Il y avait des jours où je dépensais 14 000 rials en carte de téléphone ! Oui, 700 dirhams à l'époque où je n'avais pas encore d'abonnement³³. Je ne l'ai pas laissé tomber. Voilà maintenant quatre mois que je suis enfermée à la maison, je ne sors plus, il faut que je reste là et que je lui réponde au téléphone. Il est jaloux, il ne veut pas que je sorte et moi comment je fais pour ramener l'argent ?! Il ne m'aide plus. Depuis qu'il est en prison, il ne m'aide plus alors qu'il a de l'argent. Mais non, il ne faut plus que je sorte (*n-khrej*), il veut que je ne sois qu'à lui, à lui tout seul ! Mais il ne me donne rien... Tu sais ? Je déteste les hommes qui ne donnent rien. Je les déteste ceux qui ne veulent pas donner d'argent aux femmes ! Un homme doit donner de l'argent à la femme. C'est comme ça que ça fonctionne. Regarde, c'est lui sur la photo. Elle me tend quatre photos. Les deux premières sont celles de son mariage. Ne fais pas

attention, il a été marié mais il a divorcé et, avant d'aller en prison, il avait préparé les papiers pour qu'on se marie, mais ça ne s'est pas fait. Regarde, là, c'est lui, il est beau ? Regarde, là, c'est sa mère et là c'est sa sœur. Il avait fait un beau mariage ; moi aussi je pensais qu'on allait faire pareil mais c'est fini. Qu'il m'oublie. Je me sers de lui comme d'un balai pour balayer le monde ! »

Nouriya répète frénétiquement cette même phrase : « *shetabtî biya denya* » en pesant chacun des mots pour souligner le poids qu'ils ont sur son cœur. Sur une autre photo, on le voit en vacances à la neige avec sa famille et sur la dernière avec sa mère. Mais je ne vois aucune photo d'elle et de lui. Hmidou semble venir d'une famille de classe moyenne. « Mais maintenant je vais reprendre ma vie en main ». Elle sort et répète encore la même histoire et jure par les mêmes mots ses nouvelles intentions.

« Je n'ai pas besoin de lui. Je suis capable, je vais me mettre de nouveau à sortir et s'il faut que je couche avec dix hommes en une seule nuit je le ferai et je vais mettre mon argent de côté et me prendre mon appartement. Je donnerai le bakchich qu'il faudra pour avoir mon appartement. Mais avant toute chose, je vais acheter une table car les banquettes (*seddâri*) vont arriver et on aura besoin d'une table pour manger. Je vais aussi donner un peu pour avoir mon frigo à crédit et aussi un placard. Je vais m'occuper de chez moi, je vais la meubler comme il faut. Je vais tout arranger. Je déteste les hommes. Ils ne t'apportent rien. Moi, je n'aime pas les hommes qui n'aident pas financièrement. L'homme véritable est celui qui donne ; puisqu'il me dit que je suis sa chérie, il n'a qu'à me donner. Il a des magasins, les bénéficiaires d'un seul magasin, ça me suffit. Mais c'est moi la bête dans l'histoire qui reste là à l'écouter 24h/24 au téléphone. Il y a des fois où j'ai mal aux oreilles. Je te jure j'ai mal. Mes oreilles sont rouges, elles sont cuites mais je patiente et je l'écoute. Mais maintenant c'est fini. Mais tout ça c'est de sa faute. Je ne lui ai pas demandé moi de me passer son ami au téléphone. Qu'est-ce que j'en ai rien à foutre de son pote. Il me le passe, je rigole avec lui et ensuite il me dit que je l'humilie ».

Bahia risque une explication :

« S'il a réagi comme ça c'est parce qu'il a vu que son pote était content de te parler et ça l'a rendu jaloux. En fait, s'il faut, c'est son pote qui a foutu la merde. Il a dû dire quelque chose qui n'a pas plu à Hmidou et, au lieu de s'en prendre à lui, il s'en est pris à toi. Tu vois Mounib a dû lui dire des belles choses sur toi et il ne l'a pas supporté ».

33. Chez toutes les filles que j'ai connues durant mon terrain entre 2007 et 2009, une grande partie de leur argent était dépensé en cartes téléphoniques. Il est difficile de dire combien car elles ne tiennent pas les comptes de leurs dépenses. Aussi, dès que l'argent rentre, le téléphone est rechargé et si la conversation est urgente et doit encore durer et que l'interlocuteur (généralement un homme) ne rappelle pas, elles rechargent leur téléphone. Bien souvent, ces recharges frénétiques ont lieu lors de grandes disputes entre deux amants. Mes colocataires passaient parfois leurs nuits au téléphone à se disputer avec leurs copains avant de se réconcilier et de se disputer de nouveau.

Atéka écoute distraitemment et d'un air complice me dit qu'elle va lui reparler et que c'est toujours comme ça. Nouriya répond aussi sec :

« Non ! ne crois pas que je vais le recontacter. Cette fois-ci c'est la bonne et demain je change tous les numéros, et je vais prendre en main ma vie. Et toi tu vas te lever et aller apprendre la couture ».

Comme les perles d'un chapelet, Nouriya égrènera toute la soirée les mêmes souhaits d'indépendance, d'achat d'appartement, d'ameublement et d'apprentissage pour Atéka. Elle le répétera à toutes les femmes et visiteuses de la maison sans se fatiguer. Sa conviction est telle que je m'imagine parfaitement l'appartement et le mobilier en face de moi. Ses paroles sont chargées d'une telle force qu'elles donnent forme instantanément à des images qu'on ne croit pas encore évanescentes. Elle a depuis longtemps laissé tomber la *seffâ* qu'elle préparait, Atéka s'en charge très bien. Il ne faudrait pas oublier que c'est son travail. Les paroles donnent de l'espoir mais les frontières statutaires ne sont pas franchies : Nouriya demeure la logeuse et Atéka la « bonne » de circonstance. Elle loue un coin de la chambre, un coin du tiroir, mange et fume en échange de ses muscles, de ses dons de cuisinière et de son écoute. Nouriya me regarde :

« Tu sais ma sœur Mériama, je suis passée par des étapes très dures, des étapes inimaginables mais tout ça c'est du passé et je ne souhaite ce mal à personne et surtout pas à une fille ».

L'arrivée du mobilier et la concurrence des bonheurs

Nouriya est debout. Son dos nu a du mal à retenir ses énormes seins, elle a une cigarette à la main. Je la trouve débordante d'une énergie chaotique. Elle me présente le jeune homme assis dans notre chambre/salon, il s'agit du réparateur de matériel hi-fi. Je rentre et laisse la porte grande ouverte, telle que je l'ai trouvée. Elle lui avait ramené la sienne pour qu'il la nettoie des cafards. La télé est éteinte et la chaîne fait un boucan monstrueux. C'est censé être des airs *cha'bi* bien connus, nos colocataires, qui les reconnaissent, viennent se dandiner quelques secondes au milieu de notre chambre lorsqu'elle passe dans le *mrah*. Les banquettes arrivent enfin et non sans mal. En effet, le vendeur ne voulait pas lui donner la marchandise sans les coussins idoines qu'il avait préparés et qu'elle n'a pas payés. Nouriya, elle, ne voulait pas des coussins maintenant. Elle veut prendre les banquettes d'abord et repasser ensuite. Le vendeur refuse de peur de se retrouver avec des coussins impayés sur le dos :

« Je lui ai dit que je viendrais les récupérer quand ils seront finis. Même si, à la base, je ne les lui ai pas commandés, je passerai les prendre, c'est pas grave. Il ne voulait rien savoir cet emmerdeur (*zmar*) ! J'ai dû crier, tout le quartier m'a entendue. Nous l'avons entendu également alors que la boutique se trouve trois étages plus bas dans la rue perpendiculaire à la nôtre. Ces cris que je lui ai sortis ! J'ai tellement crié et gesticulé qu'un de mes seins est sorti de mon body (c'est ainsi qu'elle appelle son dos nu). Il l'a vu, il n'en pouvait plus ! (*Rires*). Je lui ai aussitôt fait comprendre qu'il ne devait pas se méprendre et que je n'étais pas le genre de filles qui se laissent faire sans rien... que je n'étais pas une merdeuse qui se donne pour rien. Je lui ai fait savoir que j'étais une pute ! Une vraie ! Qu'il ne se fasse pas d'illusion, je ne vais pas me trémousser et glousser à chacune de ses paroles. Qu'il ne croit pas qu'il va me baiser (*ihwini*) comme ça ! Il m'a cherché le jour où il ne fallait pas. Je me suis mal réveillée : de bon matin ma mère et ma sœur se sont pointées ici. Je les ai vues par la fenêtre mais je ne les ai pas calculées. Je suis sortie sans leur parler. Qu'est-ce qu'elles veulent elles aussi ? ! »

On trouve les banquettes trop dures, c'est pourquoi Nouriya préfère récupérer sa vieille banquette qu'Atéka s'est attribuée en pensant que le vieux lui revenait à elle, qui ne paie rien dans la maison. Nouriya lui fait savoir qu'elle gardera sa vieille banquette et qu'elle s'installera sur une des nouvelles. Atéka va chercher dans les tiroirs quelques tissus pour recouvrir et protéger l'acquisition. La pièce est belle. On se félicite, on est joyeuses. La porte reste ouverte, la chambre brille – elle vient d'être nettoyée de fond en comble – et Nouriya veut que tout le monde l'admire. Les filles viennent à tour de rôle pour essayer les banquettes, les complimenter ou juste esquisser un regard rapide et lâcher un rituel *bsaha* (félicitations). Chacune prend soin de demander le prix. 10 000 rials chacun leur répond Nouriya sans hésiter. Elle s'empresse d'affirmer que certaines de ces félicitations ne sont pas franches et sincères : « Elles sont jalouses et elles ont les nerfs (*lghdayd*). Elles ont du mal à me féliciter. Laisse-les, moi je sais comment les traiter ». Il ne s'agit pas de toutes les filles mais particulièrement de Béchira, Sawsan et la Doukalia, les putes (*lqhâb*) comme les surnomme Atéka discrètement et jamais en présence de Nouriya. « C'est une bande de jalouses qui ne supportent pas qu'on fasse mieux qu'elles ». Sawsan vient voir les banquettes, elle se laisse tomber dessus, y reste deux secondes et dit sans grande conviction qu'ils sont bien et *bsaha*. Elle repart aussitôt sans se retourner et en gardant toujours son regard dissuasif et agressif. Nouriya reprend :

« Elles sont jalouses et elles sont mauvaises. Elles n'ont pas apprécié qu'Atéka soit venue s'installer avec moi. Et elles ont tenté de me monter la tête contre elle. Ça avait presque marché mais je m'en suis vite rendue compte. Je ne supportais plus Atéka. Je ne voulais plus la voir.

— Tu sais ma sœur, moi je ne comprenais plus rien. Du jour au lendemain Nouriya avait changé. Elle n'était plus la même avec moi. Elle ne rigolait plus comme elle en avait l'habitude. Elle tirait la gueule et je voyais bien que les

autres lui avaient monté la tête, mais j'ai préféré ne rien dire et ne rien faire. Je me suis dit ça va passer.

— Oui c'est vrai. Je ne sais pas ce que j'avais. J'avais mal à la tête. Ces filles sont mauvaises. Leur problème c'est qu'elles ne veulent pas qu'Atéka reste chez moi. Puisqu'elles l'ont mise dehors, il faut qu'elle sorte définitivement de cette maison. Mais la chambre est à moi et je reçois qui je veux ! Elles ne veulent plus la voir ici puisqu'elle ne leur apporte plus rien. Avant elle était leur bonne : "Atéka va acheter ci, va chercher ça, donne-moi ci, passe-moi ça". Tout ça, elles l'ont perdu en la mettant dehors. Mais tu peux t'imaginer, elles n'ont aucune pitié, elles ne saueraient pas une âme. Elles l'ont jetée dehors avec ses affaires alors que c'est une fille !³⁴ C'est encore une fille ! (c'est-à-dire qu'elle est vierge). Les filles, il faut les aider. On n'a pas le droit de les mettre dehors, encore si c'était une femme on pourrait dire qu'elle est capable de se débrouiller, mais c'est encore une fille. Notre devoir est de la préserver. Elles venaient me dire de ne pas lui faire de bien, de me faire du bien à moi d'abord. Elles me disaient de la mettre dehors, que je ne devais pas la gêner et que ça allait m'attirer que des problèmes. Mais, moi, je les ai laissées parler. Elles m'ont donné mal à la tête et pendant plusieurs jours j'étais pas bien.

— Moi je ne comprenais pas ce qu'elle avait. Je sortais et je demandais à Dieu de m'expliquer pourquoi Nouriya s'était retournée contre moi. Mais j'ai pas tardé à comprendre ce qui se passait. Tu vois Nouriya, une fois en pleine nuit Béchira est venue te parler, moi je ne dormais pas et je l'ai entendu te dire : "Ne fais pas le bien aux autres, fais-le pour toi d'abord". Tu vois ces filles, elles ne sont pas bien du tout. C'est avec elles que j'ai bu, fumé du haschisch et pris du *ma'joun*. Si elles me voulaient un quelconque bien elles ne m'auraient pas laissée toucher à ça. Mais tout ce qu'elles désiraient c'était que je perde mon honneur. Je ne pouvais pas rester avec mon honneur, il fallait que je sois comme elles. Elles sont mauvaises ces filles. La Doukalia surtout. Alors elle, il faut l'écouter quand elle est bourrée parce ce que c'est quand elle est bourrée qu'elle te dit tout ce qu'elle a sur le cœur. Elle te raconte tout. Elle a voulu m'emmener avec elle à la Médina. Ça se sentait, ce soir-là elle avait prévu de me faire aller avec quelqu'un pour que je perde ma virginité. Je lui ai dit franchement : "Toi, la Doukalia tu es bonne et mauvaise à la fois et je te le dis en face comme je le pense" ».

Ce renouveau du mobilier, cette propreté de la chambre nous rapproche toutes les trois et nous mènent à créer un groupe qui, avec l'aspect confidentiel de nos discussions, apparaît solide à nos yeux. On est maintenant sous contrat social. Atéka est embarquée dans des commérages sans fin alors que Nouriya fait office de juge qui moralise sur les faits. On réchauffe le

34. Atéka m'explique qu'elles l'ont jetée dehors sans aucune raison du jour au lendemain. Mais plus tard, elle m'expliquera que c'est à cause d'une des filles de la pièce qui ne l'aimait pas et avec qui elle s'était à plusieurs reprises disputée car elle n'acceptait pas ses ordres.

*dwaz*³⁵ au poulet qu'elles ont préparé le midi. On se met autour du tabouret en plastique. Nous sommes de bonne humeur. On rigole toutes les trois à tue-tête. Toutefois, je comprends qu'elles s'exaltent faussement pour énerver les autres filles qui bougonnent sourdement dans leur chambre.

« Ça les énerve de nous voir enjouées, rigolant et heureuse. Au moins on est tombées sur Mériama qui est sympa et ça aussi ça les énerve. Avant quand j'habitais là-bas, elles ne s'entendaient pas entre elles. Elles ne rigolaient pas, chacune tirait la gueule ».

Bahia vient nous montrer son ensemble jogging rouge pétant. Ce n'est pas le sien mais celui d'une amie qui le lui a prêté juste pour qu'elle voit comment il lui allait. Mais elle ne va pas l'acheter. Elle n'a plus d'argent, elle a tout envoyé à sa famille. Les débuts de semaine sont similaires pour toutes les filles. Le moral est absent et ce n'est donc pas étonnant que l'achat de Nouriya fasse silencieusement scandale.

Tuer le temps et paraître

Jalila, Farida, les deux éternelles amies de « la chambre des putes », et Sawsan passent nous rendre visite dans notre chambre. Sawsan est de très mauvaise humeur, son regard dédaigneux et agressif ne la quitte pas.

« Je ne comprends rien à cette famille que j'ai, dit Sawsan. Ils ne sont jamais contents et maintenant ils me cherchent des problèmes parce qu'ils trouvent que je ne leur donne pas assez d'argent. Qu'est-ce qu'ils veulent. Ils m'empoisonnent la vie. Je leur donne toujours. Tout ce que j'ai, je le donne ! En revanche, dès que j'ai besoin ils ne sont plus là. Quand je veux qu'on m'aide il n'y a plus personne pour m'aider.

— Moi j'ai aidé énormément ma famille, mais dès que je venais et que j'avais besoin de quoi que ce soit, ils me le donnaient. Mais c'est vrai que je les aidais pour de bon. Je leur fournissais une véritable aide, répond Nouriya.

— Moi aussi je les aide, dit Sawsan, tu crois que je leur donne de la caillasse !

— Excuse-moi, dit Farida, je vais te le dire en face : tu ne donnes rien à ta famille. Tu ne sais pas ce que ça veut dire donner. Tu peux t'énerver mais excuse-moi, tu ne les aides pas du tout. Moi je l'ai vue Nouriya aider ses parents. Je l'ai vue donner de l'argent à sa famille et c'étaient des dons solides (*flous ssah*). Tu ne sais pas ce que c'est que donner. J'en témoigne et Nouriya est connue pour ça. Depuis quand tu aides ta famille Nouriya ?

35. Plat de légumes et de viande accompagné d'une sauce abondante qu'on mange (fait passer, de là vient le mot : racine *dāza* : passer) avec du pain.

— Depuis petite, 12 ou 14 ans. J'ai commencé dans les ménages. Il n'y a que dernièrement que je ne les aide plus parce que j'ai des problèmes avec eux. Mais je n'ai jamais cessé de les aider. Et ce Hmidou, lui, celui-là qui m'emmerde maintenant, il m'a beaucoup aidé avec eux. Tout ce qu'ils voulaient je le ramenais. Je montais et descendais avec des paniers de légumes, de fruits, de viande. Je prenais de tout. Il y avait même des moments où je louais un pick-up pour ramener les provisions. J'allais prévenir le boucher, le poissonnier, le légumier du quartier pour qu'ils donnent tout ce dont mes parents avaient besoin. Si les gens achetaient un kg ou deux kilos de viande, moi je faisais égorger un mouton. Si les gens achetaient deux, trois poulets j'en achetais cinq, six ou sept. S'ils achetaient quelques kilos de légumes, moi j'achetais des cageots entiers. Si les gens achetaient une tenue vestimentaire (*lebsa*), moi je leur en achetais deux ou trois. Je ne leur laissais pas le temps de demander ou de parler. Je répondais à leurs désirs avant qu'ils ne parlent. Je venais chez ma mère et je lui mettais dans sa ceinture 20 000, 40 000 rials. Je lui disais de les cacher. Elle les gardait et c'est vrai, à chaque fois que je suis venue la voir quand j'ai eu des problèmes, elle m'a donné de l'argent. C'est vrai que je n'ai pas laissé tomber ma famille. Je ne laissais personne dire quoi que ce soit sur eux.

— Je sais Nouriya, lui répond Farida, t'as pas besoin de tout dire, moi je t'ai vue de mes yeux. T'es capable. Et toi, Sawsan, tu viens pleurer alors que tu ne sais pas ce que ça veut dire aider. »³⁶

Sawsan ne parle plus, elle est subjuguée par le récit que nous fait Nouriya avec une émotion certaine qui lui fait presque monter les larmes aux yeux.

« Mais bon, tout ça est fini. Et maintenant j'aide plus personne et je vais me lever, reprendre le travail et d'ici quelques mois j'aurais déjà amassé le nécessaire pour prendre un appartement. C'est fini ! Je vais me prendre en main. J'aurais pu le faire il y a longtemps. »

Jalila, assise par terre, les jambes écartées, le verre de thé balançant entre les doigts de sa main :

« Moi aussi je vais travailler pour de bon. Je vais assurer un toit pour mes enfants. Il faut que je leur laisse quelque chose à ce petit et à cette petite, cette petite pute qui arrive. Elle grandira en cherchant sa mère entre les "staffet"³⁷ et les tribunaux... »

Jalila n'est pas commode. Elle est jolie, mince et porte un maquillage léger. Son style n'est pas vulgaire contrairement à sa manière de parler. Elle donne l'impression d'être plutôt bagarreuse. Elle maintient un rôle de

36. L'aide apportée à la famille constitue une fierté pour les filles, mais toutes n'aident pas leurs familles. Nombreuses sont celles que j'ai connues durant mon terrain d'enquête qui ne donnaient pas ou avaient cessé de donner.

37. Terme marocain désignant la fourgonnette de police et qui vient du terme français estafette.

méchante. Farida est, en revanche, plus abordable et plus avenante. Elles boivent le thé et s'en vont. À peine partie, Atéka s'empresse d'imiter Jalila avec qui elle ne parle plus depuis leur grande dispute. On rigole car l'imitation est convaincante. Atéka m'apprend que Jalila, enceinte, a bizarrement projeté ses envies sur elle (*tat-wahem 'aliya*) car elle voudrait que sa fille ait les mêmes cheveux lisses et châtain ambré :

« Tu vois, elle fait ses envies sur moi alors que je la déteste. Je l'ai traitée de pute mais je ne l'aurais jamais fait si elle ne m'avait pas raillé parce que “je porte le seau et la serpillière” [faisant allusion à son métier de femme de ménage]. Peut-être que je les porte alors qu'elles ce sont les bites qu'elles portent. Elle m'a poussé à bout. Elle a ajouté que j'allais coucher avec n'importe qui. Ce n'est pas vrai. Il m'arrive de dormir avec mon copain dans la voiture mais je suis vierge. C'est vrai que je ne voulais pas la critiquer sur son travail car je ne sais pas moi-même ce que l'avenir me réserve et peut-être que j'aurais à sortir (*nkhruf*) pour gagner ma vie. Je devais me défendre ! »

Une vierge passe

Nouriya est occupée à rédiger une lettre pour Atéka qu'elle compte envoyer à l'autre de ses deux amoureux, Adil. La lettre est en arabe classique. Nouriya s'applique et nous la lit à chaque fois qu'elle l'augmente. Nouriya n'y va pas par quatre chemins. Parlant pour Atéka, elle déclame son amour incandescent, même si elle affirme ne pas être dupe sur ses intentions. Il ne désire que son corps alors qu'elle fait parler son âme. Elle argumente en rappelant ses appels nocturnes qui trahissent ses désirs charnels. Il ne l'appelle jamais la journée pour prendre de ses nouvelles et aller boire un verre. Nouriya prend son rôle d'écrivain très au sérieux. Elle écrit bien et a un bon vocabulaire. En attendant, elle est toujours fâchée avec Hmidou. Elle n'est plus suspendue au téléphone et est donc plus disponible, mais elle ne quitte pas son lit. Elle demeure en position allongée toute la journée.

Les va-et-vient ne cessent pas, comme toutes les matinées, d'abord Bahia qui vient demander un briquet. Elle regarde dans notre coin cuisine et remarque derrière la porte l'assiette de riz au poulet qu'elle nous a ramené la veille et que nous n'avons pas touchée. Elle le prend mal. Elle s'en va et nous ramène notre briquet deux secondes plus tard. C'est au tour de Sawsan qui vient demander le presse-purée. Nouriya, d'humeur taquine, la fait marcher en lui demandant naïvement ce qu'elle compte préparer avec : des sardines ou de la *hrira*. Sawsan part irritée et Nouriya s'empresse de rappeler à quel point elles sont jalouses et qu'elles supportent mal de nous voir cuisiner chaque jour un plat différent :

« C'est maintenant qu'elles se mettent à cuisiner. C'est bizarre, jusqu'à présent elles ne cuisinaient rien parce qu'elles ne s'entendent pas. C'est pas comme nous, on s'entend bien. Mais là elles veulent faire la cuisine pour paraître unies. Elles sont jalouses ! »

Atéka nous appelle pour manger. Nous nous réunissons autour de notre tabouret en plastique de 20 cm de haut et 40 cm de large et mangeons. Notre porte reste ouverte alors que toutes les autres sont fermées comme si on ne voulait pas voir la bonne humeur, la joie et l'opulence qui se dégagent de notre pièce. C'est en tout cas ce que pensent Nouriya et Atéka. Pendant le repas, une jeune fille passe devant notre porte et va frapper à celle des voisines d'en face :

« Demande-lui si elle veut manger, suggère Nouriya à Atéka. C'est honteux, elle nous voit manger et on ne lui propose pas. C'est encore une fille, il faut lui proposer, elle aura honte de nous le demander. Si elle en a envie et qu'on ne lui propose pas ça va lui faire de la peine.
— Viens avec nous, dit Atéka à la fille.
— Non merci, à votre santé, lui répond la fille ».

On continue de manger et à peine fini, Atéka débarrasse et on s'affale comme d'habitude devant la télé.

Nouriya remet en scène ses amants

On se met au lit, sur nos nouvelles banquettes. Nouriya ne parle pas de Hmidou. Je lui demande s'ils se sont réconciliés ; elle me répond que non et que c'est définitivement fini. Cela fait maintenant cinq jours qu'ils ne se parlent plus. Pour autant, son téléphone n'a pas cessé de fonctionner. Elle l'a réactivé pour reprendre contact avec d'anciens clients. Elle a besoin d'argent très vite. Elle n'y va pas par quatre chemins. Elle s'adresse à eux avec une voix langoureuse pour les faire saliver. Elle voit s'ils se souviennent d'elle, les resitue deux secondes et leur fixe rendez-vous. Elle ponctue par un : « N'oublie pas l'argent, ne viens pas sans ! » Si elle sent qu'ils hésitent, elle les convainc et ne raccroche pas tant qu'ils n'ont pas dit oui. Elle reprend contact avec un qui travaille à la RAM (Royale Air Maroc) : « Demain, 19 heures, et n'oublie pas le rendez-vous. Ramène de l'argent. Comment ça pourquoi ? Parce que j'en ai besoin. Tu ne vas pas laisser tomber ta sœur. Et viens au RDV, n'oublie pas car je ne vais pas te rappeler ». Elle raccroche et s'adresse à moi : « Tu vois, je te l'ai dit,

j'aime les hommes qui donnent de l'argent aux femmes mais, en revanche, je déteste ceux qui ne donnent rien. C'est fini avec Hmidou. Je vais sortir et me débrouiller comme j'ai toujours fait. Il nous faut un frigo. C'est bientôt l'été et on va avoir besoin d'eau fraîche ».

Après les promesses Atéka trouve du travail

Rachiqa rentre du travail et passe nous voir. Elle veut savoir si Atéka est passée voir la femme à qui elle l'avait conseillée. Nouriya à Rachiqa :

« Elle n'est pas là mais elle nous a dit qu'elle y a été et que la femme n'était pas là. Elle a trouvé uniquement le concierge.

— Ah bon ?! Parce que moi on m'a dit qu'une fille est passée et qu'elle a refusé le travail car c'était mal payé. Écoute ! Nouriya, je vais te dire. Atéka elle ne veut pas travailler et toi tu ne la pousses pas. Il faut qu'elle se débrouille seule. C'est pas dans son intérêt ce que tu fais. En me regardant : c'est pas vrai ? Il faut que tu la pousses. Et cette habitude qu'elle a de s'asseoir et prendre la cigarette, c'est pas bien ! Elle file du mauvais coton. C'est pas bien ce qu'elle apprend. Elle va gâcher sa vie !

— Bon... moi je sais pas, lui répond Nouriya. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas trouvé la femme. Mais bon, on va attendre qu'elle revienne. Pour la cigarette t'as raison mais j'ai déjà commencé à lui diminuer la ration, demande à Mériama.

— Pour le travail, y a rien à dire. Atéka travaille bien, mais en ce moment elle marche sur sa tête : les mecs et la cigarette l'ont rendue folle. Il faut qu'elle laisse tomber tout ça. Elle a des obligations, sa famille attend qu'elle envoie de l'argent. Le Ramadan approche, elle va devoir envoyer. Elle est venue ici, à Casa, avec un objectif et un devoir. Il faut qu'elle l'accomplisse, conclut Rachiqa.

À son retour Atéka nous explique que la femme n'était pas là et que de toute façon, même si elle est payée 6 000 rials, elle travaillera. Les promesses d'atelier de couture, d'apprentissage et d'ascension s'envolent. Elles auront duré deux jours. Atéka retournera dans les ménages, tandis que Nouriya se bat pour faire revivre son ancien carnet d'adresses. Rachiqa nous rejoint de nouveau pour savoir ce qu'il en est. Atéka lui explique et elle se tranquillise mais elle la prévient d'accepter le boulot quel que soit le salaire. Ça reste de l'argent et elle en a besoin.

Entrées d'argent

Nouriya se lève tout en riant. Elle déchire des bouts de tissu de son vieux pantalon rose qui lui servait jusque-là de pyjama et s'adresse affectueusement à Atéka.

« T'as vu, ânesse, ce que tu me fais faire. Tu as utilisé tout un paquet d'Allways et bien j'en achète plus ».

— Mais il en restait que deux.

— Non, non, y'en avait plus.

— Alors je ne sais pas, moi j'en ai vu que deux ».

Elle continue sa toilette et va se verser un peu d'eau sur le corps avant de se coiffer, se parfumer et partir. Je pensais qu'elle allait s'habiller et se maquiller avant d'aller retrouver son rendez-vous de 19 heures, mais non. Elle enfila sa *'abayya* et met son foulard avant de quitter l'appart à 18h45 pour être à l'heure et nous lance, avec un grand sourire, des baisers dans le vent et un « j'arrive de suite ». Elle revient, elle a été rapide, le téléphone sonne et elle nous laisse quelques instants pour rejoindre un de ceux à qui elle avait donné rendez-vous mais dont elle n'était pas sûre. Il lui propose finalement de la voir. Elle veut bien mais seulement s'il a de l'argent. Il est un peu irrité et elle lui dit qu'il faut bien qu'il aide une amie dans le besoin. Il n'est pas d'accord et lui rappelle la fois où elle l'a planté à trois heures du matin dans son lit. Nouriya s'arme d'une voix voluptueuse, l'amadou et l'appelle « mon amour » tout en lui disant qu'elle lui expliquera, s'il vient, pourquoi elle l'a lâché cette fameuse nuit. Il lui demande de combien elle a besoin. De 2 000 rials. Il lui dit de venir. Elle y va aussitôt avec le sourire. Elle revient 5 mn après avec 100 dirhams en main qu'elle nous montre tout en disant sa phrase favorite :

« Je déteste les hommes qui ne donnent pas. Voilà, c'est fait, celui-là m'a donné 2 000 rials. Il croyait qu'on allait coucher. Je suis montée dans sa voiture, je lui ai fait deux, trois bisous, je l'ai laissé un peu toucher mes seins et je suis aussitôt partie. Au début il ne voulait pas me les donner parce que je ne restais pas avec lui. Je lui ai dit que j'étais pressée mais qu'il m'appelle samedi et que c'était promis je resterai avec lui plus longtemps. Et là je lui prendrai encore 2000. L'autre, celui de la RAM que j'ai vu à 19 heures, il a fallu se battre avec lui pour obtenir ces 2000. Il ne voulait pas me les donner et je suis partie ; mais en descendant l'escalier, il m'a dit : "regarde, t'as fait tomber quelque chose". Je regarde par terre et je vois les 2000 ! Je les ai ramassés et lui ai dit : "que Dieu te maudisse !" (Allah *imeskhak*). J'ai pas baisé, y a rien pour eux aujourd'hui. En plus j'ai mes règles. T'as vu, j'ai eu en plus deux paquets de Marlboro. Moi, c'est ce que je fume normalement. J'aime pas les Fortuna [c'est ce que moi je fume] mais, en temps difficile, je prends ce qu'il y a ».³⁸

Nouriya est heureuse. Elle est un peu excitée et ne tient pas en place. On est allongées. Elle passe le téléphone à Atéka pour qu'elle appelle Hmidou en lui faisant croire qu'elle l'appelle en cachette de Nouriya.

Dîner chez nos voisines

Rachiqqa travaille en tant que femme de ménage la journée. Les soirs elle revient à la maison et passe ses week-ends libres avec son petit ami. Un soir, elle vient nous chercher pour manger avec elle et Naziha, une de ses colocataires, souvent absente. En effet, elle partage ses nuits entre ses clients et son petit ami qu'elle rejoint dès qu'elle le peut à Qsar l-kbir. Leur chambre est bien tenue et très coquette. Les couleurs de la pièce et du mobilier sont homogènes. Tout est très bien rangé dans les trois armoires présentes. La pièce est très propre et je ne vois aucun cafard rôder. Il n'y a que deux banquettes alors qu'elles sont cinq normalement. En plus des trois armoires, il y a une petite télé avec le câble, un miroir et une horloge au mur. Rachiqqa prépare du riz avec une sauce aux poivrons, tomates, poulet et des morceaux de mortadelle. Nous nous asseyons toutes autour de la table sauf Rachiqqa qui tourne encore sa sauce. À ce moment entre Bahia, notre voisine de la cuisine. Elle a la mine défaite et présente un visage de mauvaise humeur. Elle nous salue à peine, on dirait qu'elle vient de se réveiller alors qu'il est 21 heures passé. Bahia s'adresse directement à Rachiqqa sur un ton froid :

« Demain Mohamed (son frère) passe récupérer les deux banquettes et plus tard je récupérerai le placard aussi.

— Ah bon ! Comme tu veux... Mais ces banquettes on les a achetées ensemble.

— Bon, de toute façon je récupère les banquettes et je te rendrai ta part.

— Ok, mais ne me laisse pas dormir par terre ce soir. Puisqu'il vient demain, il les prendra à ce moment ».

Bahia s'en va aussi énervée. Rachiqqa n'en revient pas. Elle nous regarde sans trop savoir quoi faire : pleurer, crier, insulter... elle a envie de cracher tout ce qu'elle a mais Nouriya, à demi-voix, l'arrête net et lui dit de ne rien faire et de considérer que Bahia n'a rien à voir, là-dedans, mais que d'autres sont à la base de cette histoire. Nouriya pense certainement à

38. Notons la hiérarchie entre les cigarettes qui contribuent au prestige : Marlboro, Fortuna et Marquise.

Souad, une de nos voisines avec laquelle elle ne s'entend pas très bien. Rachîqa a pourtant envie de s'exprimer. Elle me prend à témoin, refait les calculs à voix haute et me demande de les valider afin de rétablir l'injustice. Elle récupérera 25 dirhams, c'est ce qu'elle a mis et c'est ce qui lui revient de droit³⁹. Elle n'en revient pas. Rachîqa se calme, ne dit rien et si elle parle c'est à demi-ton. Nouriya la tempère encore. Elle ne veut pas de conflits à la maison. Elle s'entend bien avec Bahia, une semaine avant, elle mangeait la *seffâ* chez nous, mais elle veut garder de bonnes relations avec Rachîqa. Rachîqa se calme et finit par dire qu'il n'y a pas de problèmes et qu'elle va leur rendre leur bien et récupérer ses 25 dirhams. Elle prévient aussi Nouriya qu'il va falloir qu'elle lui prête une banquette ou lui en vende une.

On reprend le cours de la soirée. Rachîqa pose le plat de riz ainsi qu'un reste de spaghetti, Nouriya va dans notre chambre chercher des cuillères, Naziha lui crie de les laver car les cafards ont couru dessus. Nouriya s'y refuse en disant qu'elles sont propres. Naziha lavera la sienne. Naziha est accrochée à son téléphone et continue de se préparer le temps qu'on commence. Elle porte un jean moulant et un body qui lui moule le ventre. Ses bourrelets forment une ceinture de chair tout autour de sa taille qui retombe sur le pantalon. Elle a un maquillage total : font de teint, khôl, eye-liner noir, fard à joues, ombre à paupières et rouge à lèvres. Elle est déjà maquillée quand je rentre dans la chambre mais elle en ajoute. Elle a un rendez-vous ce soir et n'a franchement pas envie d'y aller mais c'est un bon client à elle et il faut qu'elle soit à 22 heures à Bourgogne. Il est 21h50, Bourgogne est à 20 mn au moins en taxi et Naziha n'a toujours pas mangé. On débute enfin le repas. Son téléphone sonne de nouveau alors que celui de Nouriya s'est un peu calmé. C'est son petit copain de Qsar. Il veut la voir de suite. Elle le rassure et lui dit que dès qu'elle peut elle remonte. Il veut savoir où elle est. Elle lui répond qu'elle est chez elle en pyjama avec les filles. Elle continue sa préparation et passe le téléphone à Nouriya qui parle avec son petit copain. Nouriya semble ne pas avoir suivi les histoires de Naziha depuis longtemps et elle ne sait pas s'il s'agit du mec de Qsar ou d'un client. En tout cas elle joue le jeu. Naziha est très excitée dès qu'il l'appelle, elle a un sourire permanent et l'éventualité de dormir par terre dès le lendemain ne l'inquiète guère. Le repas est bon, Naziha se lève de table pour continuer à se préparer, je me retire également et Rachîqa me suit. Nouriya continue à manger. Elle ne veut plus s'arrêter, on dirait qu'elle n'a pas mangé depuis des jours.

Naziha nous raconte l'histoire de son client. C'est un jeune qui n'est pas encore marié et qui travaille dans une banque. C'est sa mère qui lui prend les putes et lui achète l'alcool à boire. Elle préfère qu'il fasse tout ça

39. Elles étaient plusieurs à acheter ces banquettes.

chez elle sous sa protection que dehors. Elle nous dit qu'à chaque fois qu'elle arrive, c'est la mère qui lui ouvre et c'est elle qui la paie. Nouriya étonnée, écoute attentivement le récit. Elle s'arrête de manger et Rachiq'a tente de débarrasser. Nouriya se jette sur l'assiette qui lui appartient et y ajoute les spaghettis en prétextant qu'elles ont déjà été chauffées une fois et qu'elles ne le seront pas une deuxième, elle les mangera plus tard dans sa chambre. J'ai honte de la voir se comporter ainsi. Rachiq'a encore surprise lui dit qu'elle a raison et lui souhaite une bonne santé. Naziha n'a pas envie de partir, elle veut rester avec nous pour papoter et rigoler. Il est 22h30 et elle n'est toujours pas à son rendez-vous. Elle sort une feuille de banque qu'elle me montre afin que je lui dise quel est le montant qu'elle doit rembourser par semaine à la banque. Naziha a fait un mini-crédit à la consommation : 6 000 dirhams. Elle doit rembourser chaque semaine presque 150 dirhams. Et afin de gagner sur cet argent, elle a prêté à son tour 2 000 dirhams à des copines. Elle gagne un petit bénéfice sur leurs remboursements. Ça lui permet de rentrer dans ses frais d'intérêts. Elle s'en va sans oublier de nous envoyer un baiser en l'air.

Départ d'Atéka et dénouement

Atéka n'est plus là. Elle a accepté le travail chez la femme à qui Rachiq'a l'avait recommandée. Elle travaille à Racine⁴⁰ pour 300 dirhams par semaine. Elle n'a pas le choix cette fois-ci et Nouriya ne la retient pas. Il faut qu'elle aille gagner de quoi envoyer à ses parents, qui n'arrêtent pas de l'appeler ces derniers temps pour réclamer de l'argent. Elle ne sait plus quoi faire. Le travail ne l'arrange pas trop car elle n'a le droit qu'à un week-end une fois tous les quinze jours et, une fois par semaine, elle a la permission de sortie pour le hammam. Elle dort chez son employeuse et ça ne l'arrange pas non plus. Elle ne veut pas être à disposition mais elle ne peut pas refuser, car elle avait déjà refusé trois propositions d'emploi en moins d'une semaine. Elle sent qu'elle ne peut pas vivre éternellement aux crochets de Nouriya. Elle redoute cette installation (*Imebata*⁴¹) chez l'employeuse car elle ne pourra pas fumer et ne pourra plus sortir à sa guise. Comme elle me le dira à plusieurs reprises, elle s'est habituée à cette liberté. Elle ne veut plus retourner à la situation d'avant.

40. Quartier du centre de Casablanca.

41. Désigne un travail avec logement chez l'employeur. Très utilisé dans le secteur des ménages.

Nouriya passe beaucoup de temps avec Béchira, Sawsan et les autres. Elle ne les critique plus et rit beaucoup avec elles. Elle s'est aussi rapprochée considérablement de Rachqa à qui elle n'hésite pas à demander de l'argent pour acheter des recharges téléphoniques pour Hmidou. Une semaine après la dispute, elle s'est réconciliée avec son copain qui sort bientôt de prison. Ils vont se marier en juillet si tout va bien. Elle ira s'installer avec lui à l-Oulfa et n'aura donc plus besoin de ses meubles qu'elle va mettre en vente très bientôt. On est allongées et éclairées par la lumière de la télé, j'écoute Nouriya me parler de son avenir. Alors que je m'endors doucement, elle me parle de ma chambre qu'elle va me réserver pour septembre et gratis, il y aura aussi un bureau pour que je puisse travailler tranquillement.

Quand je suis revenue à l'automne pour saluer les filles, j'ai appris que Nouriya avait quitté l'appartement précipitamment pour s'installer ailleurs avec d'autres filles. Entre-temps, elle était tombée enceinte et devait donc financer son avortement clandestin, ce qui ne lui permettait plus de payer le loyer. L'agent immobilier que je croisais par hasard n'en savait pas plus. Je n'en savais pas plus moi non plus : Nouriya avait changé tous ses numéros de téléphone et s'était éclipsée quelque part dans le Grand Casa.

Le Café de la Presse ou le laboratoire d'une élite intellectuelle casaouie

Anouk COHEN

Je logeais à Rabat. Dans cette ville administrative, j'ai mené mes premiers entretiens avec des auteurs, journalistes, universitaires et autres intellectuels. Par l'intermédiaire de certains éditeurs, je me suis facilement procuré leur adresse email et numéro de téléphone. Au moment d'entrer en contact avec eux pour convenir du jour, de l'heure et de l'endroit où nous pourrions nous rencontrer, la réponse de mes interlocuteurs était unanime, tout au moins pour le lieu : « retrouvons-nous au café ». Fixer un rendez-vous sur leur lieu de travail ou bien à leur domicile était rarement envisagé. Il reste encore à déterminer quel café sera retenu pour constituer le cadre de l'entretien. Par politesse, je laisse à mon interlocuteur la liberté d'en décider. Une façon aussi d'observer dans quel type d'espace celui-là préfère inscrire la rencontre, choix qui nous renseigne sur son environnement. Le café Balima, situé en plein centre-ville de Rabat, sur le boulevard Mohamed V, à la sortie de la gare, est souvent mentionné. Choix non anodin donc, signalant qu'on ne se rencontre pas dans n'importe quel café. Choix stratégique aussi, pour deux raisons. Le Balima est placé à un endroit simple à décrire et à localiser : « en face de la gare ». L'histoire du lieu, qui le représente comme un café marqué par le passage d'un grand nombre d'intellectuels marocains célèbres, permet à mes interlocuteurs de s'inscrire et de s'inclure dans ce milieu intellectuel. Or, celui-ci correspond à un système de représentation spécifique auquel le Balima appartient.

À mon arrivée à Casablanca, je constate que le Café de la Presse constitue le pendant casaoui du Balima. L'intitulé même du lieu le laisse présager bien que personne aujourd'hui ne soit en mesure d'expliquer l'origine de cette appellation si ce n'est que « la Presse a toujours accueilli

des journalistes ». En effet, le Café de la Presse, dit plus communément « La Presse », comme on préfère dire « le Balima », constitue depuis sa création en 1943 un lieu-phare de sociabilité intellectuelle dans la ville. Point de rencontre privilégié d'un bon nombre de journalistes, écrivains et universitaires, aussi bien arabophones que francophones, cette « brasserie » qui propose des boissons alcoolisées, a joué un rôle considérable dans l'histoire intellectuelle de Casablanca. Ancien QG de la résistance casablancaise des années 1960, elle est aujourd'hui le siège informel des comités de rédaction de différents journaux locaux. La Presse ne cesse d'être présentée par les gens qui la connaissent et qui la fréquentent comme un lieu historique qui a constitué le laboratoire de la pensée casaoûie. Comme le Balima, elle est un élément hérité du passé constitutif d'un système de représentations spécifique toujours actif. Une permanence du passé qui interroge : pourquoi continuer à définir ces lieux dans le cadre d'un passé toujours situé dans le présent ? Lors de ma première venue à la Presse, en effet, je crois introduire un autre espace-temps, un lieu décalé, en marge avec la réalité marocaine. Un café constitué comme un îlot de nostalgie, un espace laissé indemne par la marque du temps. Il me semble voir les traditionnelles brasseries françaises, celles ayant aujourd'hui déserté le décor urbain français, du moins parisien.

Interroger ce lieu, tenter de comprendre ce qu'il signifie, ce qu'il apprend, conduit à étudier le lien et les échanges qui existent entre la culture et le processus de métropolisation¹ et à analyser les différents aspects de l'histoire sociale, culturelle, intellectuelle et urbaine casaoûie qui s'élabore toujours dans ces micro-espaces de sociabilité si souvent questionnés par l'ethnologue. Celui-ci, par le biais de l'observation et de l'enquête ethnographiques, tente alors de les cerner, notamment en entrant en contact avec les personnes qui les habitent et qui ont traversé leur histoire. Ahmed Idrissi, Hassan Oubihi et Driss Khouli sont de ceux-là. Respectivement propriétaire de la Presse, ancien serveur du lieu aujourd'hui retraité, et écrivain fidèle de la brasserie, ces trois personnages ont, en effet, suivi le cheminement urbain du café, constituant à ce titre des figures urbaines casaoûies marquantes, à la fois témoins et acteurs de l'essor d'un pôle culturel essentiel dans la ville .

Mener des entretiens avec eux m'a permis de recueillir des informations précieuses sur l'histoire de la Presse, informations qui m'ont conduit à interroger les modalités selon lesquelles cette brasserie a pu se

1. Franck Mermier, « La culture comme enjeu de la métropolisation : capitales et foires du livre dans l'Orient arabe », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 64 (« Les enjeux de la métropolisation en Méditerranée »), 2000.

forger comme le laboratoire de la pensée casaouie. Dans quel espace urbain et selon quels usages la Presse constitue-t-elle un lieu casaoui de sociabilité intellectuelle ? De quelles manières les représentations auxquelles elles renvoient depuis sa création en 1943 ont été conservées et sont aujourd'hui mobilisées ? Quelle réappropriation du lieu et négociation de l'espace la société contemporaine réalise-t-elle ?

Autant d'interrogations à la lumière desquelles il s'agira dans cet article de cerner les usages d'une brasserie, et tenter d'en saisir l'imagerie qui la définit, la façon dont celle-ci est utilisée notamment pour être perdurée et réappropriée.

Le Maârif ou territoire de l'imaginaire

Après plus de soixante ans d'existence, la Presse occupe toujours le même emplacement : 362 boulevard Brahim Roudani, l'une des principales artères de la ville. Menant à la route d'El Jedida, celle-ci est quotidiennement empruntée par des milliers, aujourd'hui des millions d'usagers, particuliers, commerçants et voyageurs souhaitant quitter la capitale pour se rendre dans le Sud du pays. Depuis sa création au début des années 1940 et jusque dans les années 1960, la Presse était située face aux bureaux de la CTM (Compagnie de transport et de tourisme du Maroc), alors principale société de transport du pays ayant situé à cet endroit névralgique de la ville, le point de départ de ses bus. Les voyageurs qui les empruntaient constituaient une clientèle importante de la brasserie, profitant de sa proximité de la gare routière pour y déjeuner ou y dîner avant leur départ. Ahmed Idrissi se souvient, selon les dires de son père et d'anciens serveurs comme Hassan, qu'il s'agissait pour la plupart de notables et hauts fonctionnaires français. La Presse se situait, il est vrai, au cœur du Maârif, quartier alors marqué par une forte présence étrangère.

La Presse, à l'instar des cafés avoisinants, du Terminus à l'Apollo, en passant par le Nini italien, constituait l'un des « points de rendez-vous quotidien des colonies européennes » (Driss Khouli), une halte pour ces *nesrâni*² qui, installés sur les terrasses des brasseries, y retrouvaient les habitudes qui étaient les leurs avant qu'ils ne quittent leur patrie pour s'installer dans ses colonies. Un Ricard ici, un Cinzano là, un Martini ou

2. Terme désignant en darija les occidentaux, l'homme pâle ; littéralement (en arabe classique), il désigne les chrétiens. Cet attribut est souvent employé de façon péjorative.

bien un verre de rosé, tout y était, autant d'éléments constitutifs d'un univers socioculturel rapporté au cœur de Casablanca, à l'instar des boutiques luxueuses des marques hors du temps dont les vitrines alimentent encore aujourd'hui la nostalgie et l'épaisseur historique du quartier. Via l'importation de leur mode de vie, des pratiques et des habitudes qui le définissent, les *nesrâni* ont su faire naître en plein centre-ville un monde européen, apparaissant aux yeux des Marocains comme une colonie au sein de laquelle ils se sentaient plus étrangers que résidents à part entière. Cette ambivalence même les attirait. C'est en riant, comme pour cacher son incompréhension, qu'Hassan se souvient des jours de fêtes des *nesrâni*, les samedi et dimanche, durant lesquels ils se regroupaient en cortège pour porter leur statut, « cette *meriem*³ » qu'ils amenaient jusqu'à la cathédrale coupant la route aux voitures et aux piétons. D'autres éléments y dénotent encore la présence étrangère passée, aimée, recherchée autant que rejetée. Mohammed Zefzef, écrivain marocain arabophone reconnu, se souvient avec nostalgie dans ses écrits, du clocher de cette église qu'il pouvait apercevoir du bout de l'avenue Brahim Roudani. C'était durant les années « fastes » comme il les décrit. À ce moment-là, le quartier du Maârif était marqué par les visages blancs et blonds d'hommes et de femmes vêtus d'habits élégants couronnés d'un chapeau, manteaux et pantalons impeccables descendant sur des chaussures reluisantes, cigarettes allumées à la bouche⁴. C'est ainsi que Driss Khouli s'en souvient. Alors âgé de 13 ans, il découvrit ici pour la première fois les belles voitures, les Solex et les religieuses à bicyclette de retour de la cathédrale.

Dans un français moyen mais précis, l'oreille tendue et l'écoute attentive, Driss Khouli raconte avec nostalgie, sur un ton parfois ému ces années de jeunesse et de vitalité. Aujourd'hui âgé de 70 ans, les jambes longues et fatiguées, portées à l'aide d'une longue canne à la mesure de la silhouette, Driss Khouli, toujours coiffé d'une casquette soulignant ses yeux tristes et son nez grossier rongé par l'alcool, dit qu'il continue de se rendre fréquemment à la Presse. Ici, il se livre à toutes sortes d'activités, inchangées depuis des années. Lieu de convivialité, il sait qu'il y retrouvera des amis avec lesquels il discutera de culture et de littérature, commentera le journal et l'actualité, jouera aux dominos ou aux cartes en ne se passant pas de boire quelques « ballons de rouge ». Sans cela, le génie du lieu ne serait pas respecté. La Presse, en effet, a toujours constitué à ses yeux la continuité de son logement cosy, l'une de ses ramifications, un espace qui présentait l'avantage d'être plus étendu que son salon mais

3. Marie, la Sainte Vierge.

4. Collectif, *Casablanca. Fragments d'imaginaires*, Casablanca, Le Fennec, 1997, p. 37.

dont la fonction était la même. La Presse était son territoire. Avant de la conquérir, il introduisit son quartier : le Maârif.

Comme tous les enfants issus des quartiers pauvres avoisinants, Driss Khouli quittait pour la journée son milieu inhospitalier non pour le moins heureux, pour sillonner les rues propres et étrangères du Maârif. Bien que la distance à parcourir fût courte, elle constituait pour lui un « voyage ». Il habitait alors le quartier de Derb Ghallef, situé non loin du Maârif, dans un appartement exigu qu'il se partageait avec son frère. Adolescent, il venait fréquemment arpenter les longues avenues du Maârif en suivant de près ses aînés partis à la recherche de leur gagne-pain qu'ils se procuraient en exerçant différents métiers : menuiserie, forge, mécanique, vente de meubles d'occasion, garde de voitures, commercialisation de journaux et de BD françaises. Driss Khouli se souvient qu'eux, « les petits », ne faisaient que passer. Ils marchaient de la rue de Normandie où se trouvait le Café des Familles et sa spécialité de brochettes, au boulevard Danton et à la rue Camille-Desmoulins bordés de villas alignées jusqu'au boulevard Roosevelt ; pas loin d'ici, ils passaient le café Terminus, nom emprunté au terminus du trolleybus 7 qui reliait le Maârif à la place Maréchal, au centre-ville. À l'aller puis au retour, ils traversaient la cité des gendarmes français, le commissariat central et les jardins de La Casablancaise situés tout près de la rue du Mont-Blanc et du café Arenas, nom emprunté à cet Espagnol émigré au Maroc avec sa famille par crainte de la dictature franquiste. Ils faisaient des arrêts réguliers et guettaient les jouets oubliés sur les trottoirs ou les banquettes de velours, à la recherche de pain sec et de gâteaux à moitié entamés. Ils outrepassaient les normes de contrôle social et commençaient à grignoter dans les cafés populaires. Ils quittaient le Derb pour le Maârif, en quête de ses miettes⁵.

Ce *hay* (quartier en darija) occupe une place centrale dans l'imaginaire de Driss Khouli et de l'ensemble de la population casaouie, constituant le lieu des tentations et des rêves, un îlot de liberté individuelle rare, un espace détaché de toute autorité sociale et pour une fois accessible par une société obéissant à des pratiques de vie urbaine caractérisées par la pondération et l'interdit. Le Maârif est associé à une réalité mythifiée fondée non pas sur l'importante présence étrangère qui le caractérisait mais plutôt sur les valeurs que celle-ci véhiculait et dont était empreint le quartier. L'image que la société marocaine conserve du Maârif est en effet celle d'une Europe importée avec son lot de fantasmes. Ses immeubles de taille moyenne, ses villas blanches, ses magasins remplis de toutes sortes de produits en provenance d'Europe et ses terrasses de cafés d'où l'on pouvait voir les *nesrâni* boire du vin et déguster des brochettes, faisaient

5. *Ibid.*, p. 45.

de ce quartier le lieu de l'étrangeté, le territoire de l'autre et de l'imaginaire. Ces images cristallisent le souhait de se placer dans une histoire mythifiée relative à un âge d'or. Le souvenir d'Hassan et de Driss Khouli semble en effet être attaché à celui d'une vie meilleure, lorsque les étrangers, les fantômes étaient encore là. Aujourd'hui, ils se plaignent de l'état délabré des rues du Maârif constatant avec nostalgie que « le Maârif des années 50, 60 n'existe plus ». Aujourd'hui largement composé de « bédouins et de gens des banlieues » ayant fui leurs campagnes pour gagner la capitale économique, « le Maârif constitue désormais un quartier marocain populaire, un quartier sale marqué par le commerce du haschisch et la violence ». Driss Khouli marque cette rupture par le départ des étrangers, notamment celui des Espagnols en 1973, date de l'avènement de la démocratie en Espagne. Des propos qui soulignent la nostalgie d'un quartier délimité par une réalité et une histoire particulières. Nostalgie d'autant plus grande qu'elle réfère pour mes interlocuteurs à des années de jeunesse regrettées.

En outre, le Maârif constituait le quartier culturel de Casablanca. Un certain nombre de librairies et de cinémas y étaient concentrés. Entre le bout de la rue de Jura et l'Église Sainte-Marie, Driss Khouli se souvient des cinémas Monte Carlo, Mondial et Familia situés derrière l'Église... Il y a découvert les films de Tarzan, de western et de policiers. Il se rappelle aussi du spectacle qui enchantait le plus les Espagnols du Maârif, celui d'un enfant appelé Joselito dans lequel était mis en avant la préservation de la famille espagnole et le rôle de l'Église catholique pour y parvenir. Ces films n'étaient projetés qu'au Mondial, se souvient-il, où se déroulaient, en outre, tous les samedis soirs, des combats de boxe. Le cinéma Monte Carlo, quant à lui, organisait une séance spéciale quotidienne à 18h30 au prix de un dinhar, consacrée aux familles composées de jeunes enfants et de personnes âgées. Aujourd'hui, ces cinémas n'existent plus, excepté dans l'esprit des gens qui s'en rappellent non seulement pour le passé glorifié auquel ils renvoient mais aussi, parce qu'à l'instar des cafés et des garages, ils constituaient des repères urbains mobilisés pour s'orienter dans la ville.

À proximité des salles de cinéma et des librairies, quelques bars/brasseries longeaient les rues du Maârif, ce qui explique aujourd'hui la composition de type intellectuel d'une frange de leur clientèle.

Mythifier la pensée casaouie

La Presse constitua en effet dès son ouverture un lieu-phare de sociabilité intellectuelle. Dans les années 1950, elle est d'abord marquée par la présence de nombreux journalistes issus de quotidiens coloniaux qui en ont fait leur lieu de rencontre et de discussion. Les journalistes français du *Petit marocain* et de la *Vigie marocaine* avaient pour habitude d'y organiser leurs comités de rédaction bien que leurs bureaux se situaient dans le centre-ville, sur le boulevard Mohamed V. Ils y venaient pour « la bonne bouffe ». Beaucoup de journalistes sportifs ont composé la clientèle de la Presse, des présidents de clubs boulistes ou encore certains athlètes comme Marcel Cerdan⁶. La Presse était à cette époque essentiellement fréquentée par des Français qui appartenaient à des catégories socioprofessionnelles spécifiques : « hauts fonctionnaires, instituteurs, pharmaciens, mécaniciens, commerçants, médecins, ingénieurs, policiers, patrons d'entreprise et d'ateliers... ». Hassan, qui servait déjà à la Presse, se rappelle, avec fierté, de la venue de Frédéric Mitterrand tandis que Driss Khouli garde le souvenir moins enthousiasmant des « poujadistes racistes » opposés aux nationalistes marocains. Il se souvient avec nostalgie en revanche des clients espagnols ayant pour la plupart fui l'Espagne franquiste à la fin des années 1930. Le Maârif dans ses souvenirs avait « deux visages », celui reflété par les Français considérés comme « les responsables de Casa », un statut distinctif en vertu duquel ils se mélangeaient rarement au reste de la population, et celui relatif aux Espagnols, vus comme des gens simples et cordiaux, généralement issus de la classe ouvrière (« Durant les soirées chaudes, ils s'asseyaient devant leurs maisons avec leurs femmes et sirotaient du vin... nous pouvions alors voir l'intérieur de leurs appartements, les meubles, les pots de fleurs, les plantes. Alors que les Français habitaient dans des villas situées en haut du Maârif, les Espagnols vivaient avec nous en bas, dans les rues adjacentes au boulevard Roudani... »).

Plus tard, quelques années avant l'indépendance, la Presse s'inscrit au cœur de l'histoire militante et nationaliste casaouie, constituant un point essentiel de communication et d'information. Au milieu des années 1950, les fondateurs du futur parti de l'Istiqlal et autres membres de la résistance nationaliste casablancaise avaient élu l'endroit haut lieu de rassemblement politique, à l'instar de leurs rivaux, les « anti-indépendantistes » issus pour la plupart du journal colonial *La Vigie marocaine*. La Presse était donc politique et militante. D'autres cafés casaouis jouèrent un rôle similaire durant ces années, témoignant à leur tour de l'histoire politique et

6. Ancien boxeur franco-algérien célèbre, compagnon d'Édith Piaf.

intellectuelle de la ville. Certaines brasseries, comme le bar de la Gironde⁷, ou encore le café de Mers Soltane, ont d'ailleurs été le théâtre d'attentats sanglants. Longtemps, en effet, les cafés constituèrent le fief de la résistance, française d'abord, dirigée contre les nationalistes marocains, puis locale visant à démanteler l'occupation coloniale.

Une fois l'indépendance acquise au début des années 1960, « la Presse devint marocaine »⁸, fréquentée en premier lieu par des personnes proches des Français : « les francophones fortunés » (Driss Khouli). Puis, la clientèle s'élargit et devint moins sélective ; elle s'ouvrit peu à peu aux penseurs arabophones. La Presse constituait un cadre nouveau de la sociabilité marocaine, sujette à un véritable changement au lendemain de l'indépendance. C'est à cette période dite des années folles qu'elle devint véritablement le lieu de rencontre de certains intellectuels marocains, comme Driss Khouli ou Mohammed Zefzef, installés respectivement au Maârif en 1964 et 1968. La Presse joua un rôle important dans leur immersion progressive au sein de ce quartier mythifié. Située sur le boulevard Brahim Roudani qui constituait alors l'entrée du quartier européen et le passage par lequel les *étrangers* avaient la possibilité d'introduire ce territoire gardé, la Presse était leur principal point de conquête. Plus que de marquer la séparation entre deux types de territoire urbain, la Presse les a donc réunis. Située à un angle de rue, au centre d'un boulevard frontalier, la Presse marquait la limite du territoire et signalait son entrée. Une raison pour laquelle Driss Khouli et Mohammed Zefzef en firent leur QG, devenu par la suite celui de nombreux intellectuels marocains. Ils y affluaient, individuellement ou en groupe, pour s'installer quelques heures durant autour de tables bien agencées sur lesquelles ils lisaient livres et journaux, écrivaient, échangeaient sur la culture, la littérature et la politique. La Presse constituait un haut lieu d'effervescence intellectuelle et politique, un laboratoire de la pensée où les hommes de lettres et de savoir rendaient publiques leurs idées et réflexions souvent attachées à la critique sociale. Les années de plomb⁹

7. Le bar de la Gironde était tenu par François Avival, connu pour être un antinationaliste européen.

8. C'est à cette époque, en effet, peu de temps après l'indépendance, que les Français quittent massivement le Maroc. À cette période, quelques familles espagnoles vivent encore dans telle ou telle rue du Maârif, pour disparaître peu à peu avec l'entrée en vigueur du plan de marocanisation en 1973. Celui-ci visait à définir un nouveau partage entre les capitaux étrangers et nationaux de façon à associer l'oligarchie marocaine aux grandes affaires industrielles et commerciales étrangères, plus particulièrement françaises. Dans le cadre de ce plan, les étrangers se voyaient alors dans l'obligation de trouver des partenaires marocains avec qui gérer leurs sociétés. Certains en avaient accepté l'idée, beaucoup ont préféré quitter le Maroc et vendre leurs biens. Ce fut le cas du gérant du café de la Presse, M. Joseph.

9. Appellation aujourd'hui donnée à la monarchie d'Hassan II entre le début des années 1960 et le milieu des années 1970.

atténuèrent l'intensité de ces rencontres dont les brasseries constituaient avec les cinémas et les ciné-clubs les principaux lieux d'élaboration. C'est pourquoi la Presse, à l'instar d'autres cafés et brasseries, était plus que jamais placée sous haute surveillance en tant qu'enjeu du contrôle politique. Cette période marqua la fin provisoire de la liberté d'expression au Maroc qui se manifestait, notamment, via une presse plurielle¹⁰. Les arrestations furent massives dans les milieux intellectuels marxistes (professeurs, étudiants...). Le procès Balafrej¹¹ (du nom d'Anis Balafrej), en 1971, fut la parfaite illustration du jugement d'un groupe d'intellectuels qui revendiquaient pleinement leurs idées, indignés de la façon dont était gouverné le Maroc ; ils furent accusés de complot contre le régime. Les années de plomb se durcirent après les deux attentats perpétrés contre le roi en 1971 et 1972. Des journaux furent supprimés et les plus grands intellectuels marocains emprisonnés. Un amalgame avait été réalisé entre la culture et la politique, l'intellectuel était désormais déclaré ennemi du Royaume, au titre duquel il était répudié de l'espace public. Lire un journal à la terrasse d'un café, ou pire encore, tenir un livre à la main constituaient dès lors des gestes risqués pris pour des actes de contestation désormais bannis du quotidien. Les cafés se vidèrent peu à peu, passant de laboratoires de la pensée à de simples lieux de consommation d'alcool et d'alimentation.

Certains hommes et femmes de lettres aménagèrent leur appartement en lieu de rassemblement, afin de pallier la carence soudaine de lieux de rencontre urbain. La culture quitta alors l'espace public pour intégrer l'espace privé. Plus tard, certains fondèrent des clubs de poésie ou d'écriture dans différents quartiers de Casablanca et de Rabat situés généralement à proximité des universités. Leur existence perdit jusqu'à aujourd'hui ; toutefois, il s'agit là de rassemblements fermés, connus d'une minorité. Dès lors, la dynamique créatrice produite par la rencontre et l'échange de gens de différents bords s'était considérablement essoufflée et cantonnée à quelques lieux ; l'effervescence intellectuelle avait été à bon escient dissoute. Néanmoins, un contexte liberticide est souvent concomitant d'effets inverses ayant consisté, au Maroc comme ailleurs, en une importante mobilisation des intellectuels luttant contre la répression des idées. La Presse est décrite aujourd'hui comme un des lieux de prédilection de cette mobilisation (« ici il y avait les gens de la révolution » [Ahmed]). Une représentation qui indique la volonté de placer la brasserie dans une histoire, celle de Casablanca intellectuelle et

10. En effet, à côté de la presse officielle représentée depuis 1971 par le quotidien *le Matin du Sahara*, de nombreux titres étaient les porte-paroles des partis politiques marocains.

11. Ignace Dalle, *Le règne de Hassan II (1961-1999). Une espérance brisée*, Paris, Mouton-Roulet & Larose, 2001.

contestataire. La référence à l'assassinat du partisan socialiste Brahim Roudani¹², en juillet 1956 alors qu'il quittait la Presse vise à inscrire la brasserie dans la Grande histoire. Une histoire autour de laquelle s'élabore un processus d'identification de la part de nombreux intellectuels pour qui la Presse constitue un « morceau de vie » (Driss Khouli). La remémoration de chaque souvenir concourt ici à soutenir et à consolider cette identification.

Driss Khouli se rappelle avec une grande précision du propriétaire de la brasserie, Joseph Salerno, installé au Maroc à la fin des années 1940. « M. Joseph », comme il ne cesse de l'appeler, habitait avec sa mère au-dessus de la Presse. Elle tenait la caisse, pendant que lui trinquait et jouait aux dés ou aux cartes avec ses clients. Mon interlocuteur se plaît à me raconter, moi étrangère de « ce temps-là », le souvenir de M. Joseph et des habitudes qui étaient les siennes. En faisant ainsi revivre les morts et les fantômes anciennement attachés au lieu, il contribue à raviver la mémoire relative au passé glorieux de la brasserie, lorsque celle-ci s'inscrivait encore dans le Maârif mythique des années 50, 60. Parce que M. Joseph était le maître-d'œuvre de la Presse à son âge d'or, un temps par définition révolu, réactiver sa mémoire continue de définir le lieu aux yeux de ses membres ; le faire indiquer également qu'à « ce moment-là, déjà, ils y étaient ». Une référence chronologique permettant à Driss Khouli de se représenter comme un pilier et un élément fondateur de la Presse et donc de cet âge d'or marqué par un formidable dynamisme de la pensée casaouie.

Toutefois, Driss Khouli se considère comme l'élément d'un tout. Lorsqu'il se raconte dans le lieu, en effet, il emploie davantage le pluriel que le singulier, le « nous » plus que le « je ». Un « nous » qui fait référence au groupe d'amis intellectuels dont il fait partie et qui exprime l'affirmation d'une appartenance. Une affirmation passant, on l'a vu, par la mobilisation d'une mémoire partagée inscrite dans un lieu commun. La représentation de la Presse à laquelle donne lieu le souvenir d'une amitié scellée avec son propriétaire contribue encore à consolider ce sentiment d'appartenance. Sentiment empreint de nostalgie liée à des souvenirs référant au Maârif mythique. Appartenir au lieu signifiait alors être membre de ce groupe

12. Dès 1952, Si Adi Addou Ben Brahim (Brahim Roudani) est un parrain de la résistance casablancaise. Membre fondateur d'Al-Mounaddama assyria (l'Organisation secrète), cet homme riche (il avait une boucherie et une usine d'eau de Javel) n'apprécie pas trop « la direction bourgeoise de l'Istiqlal ». Sans pour autant passer à l'acte lui-même, il catalyse les énergies meurtrières. Et joue, à partir de Casablanca, un rôle majeur dans le renforcement de la résistance rurale, via un réseau d'épiciers dans sa ville d'origine, Taroudant. Arrêté puis torturé au centre de détention Darkoum en juin 1954, il en sort affaibli. À l'orée de l'Indépendance, il tente de jouer le médiateur pour unir les factions armées. Jugé populiste et peu fiable, il est attaqué et abattu par quatre membres marocains du Croissant noir le 5 juillet 1956.

d'intellectuels ayant marqué l'histoire du quartier et de la ville dans son ensemble. L'inscription dans cet espace alors corollaire à un attachement au milieu de la pensée continue d'être constitutif d'un processus d'identification.

Pour Driss Khouli, en effet, bien que les anciens monuments, les lieux, les maisons, les immeubles aient changé, et que les cafés se soient enlaidis, la Presse, elle, a su conserver l'imagerie constitutive du Maârif. Imagerie relative à des représentations qui ont toujours cours dans l'esprit des contemporains du lieu pour qui le sens qu'elles produisent perdure. Toujours au cœur d'une activité intellectuelle intense, la Presse constitue une trace de l'histoire du Maârif à partir de laquelle une mémoire collective peut être réactivée. L'inscription territoriale de la brasserie conduit donc à se représenter le lieu comme un espace témoin d'une époque mythique. Elle constitue ainsi un référent historique, une sorte de patrimoine inscrit dans un temps glorifié à partir duquel s'élabore un processus d'identification reposant sur un sentiment de fierté. La Presse joue donc un rôle patrimonial et mémoriel essentiel ayant accompagné la construction territoriale du Maârif intellectuel et culturel¹³.

Une esthétique de la nostalgie

Aujourd'hui encore, les représentations attachées au Maârif et à la Presse perdurent. Fréquenter cette brasserie continue de signifier que l'on appartient à un groupe spécifique d'intellectuels, journalistes et écrivains. Y Fixer rendez-vous vise à se présenter comme un membre du groupe. Je constatai cela alors que Driss Khouli et Karim Boukhari, actuel rédacteur en chef du magazine hebdomadaire *Tel Quel*, ne cessaient de m'indiquer la Presse comme point de rencontre. C'est par leur intermédiaire que je la découvris.

Au milieu du brouhaha de la salle dont l'acoustique est alimentée par les passages routiers incessants du boulevard Brahim Roudani, un serveur aux cheveux légèrement gominés, habillé en costume blanc et noir assorti d'une cravate, s'avance vers moi. Avec un français moyen, il me demande si je préfère déjeuner « en haut au restaurant ou bien en bas, au bistrot ». Il est alors midi et demi, heure de pointe. La salle du bas est bondée au détriment

13. Si bien que le nom même de Maârif prête à confusion. Le « i » supprimé en effet, le mot signifierait le lieu de la connaissance et du savoir. En réalité, remarque Driss Khouli, le nom a été emprunté à une communauté bédouine surnommée Ouled ben Aarif, ainsi qu'une vieille chanson de quartier le rappelle. Néanmoins, le Maar'f porte bien son nom.

du restaurant. Suivant le mouvement général, je décide de m'installer au bar. J'y éprouve rapidement le sentiment de gêne habituel qui s'empare de moi à chaque fois que je m'installe dans un café de Casablanca, lieu presque exclusivement masculin, à l'exception de quelques prostituées pour qui l'endroit constitue le principal lieu de travail. Néanmoins, à ma grande surprise, les regards ne sont ni insistants ni marqués par l'envie. En revanche, ce qui ne fait pas exception est l'absence totale de femmes. Selon Ahmed, toujours installé à la même place, celle située à l'extrémité du comptoir à partir de laquelle il profite d'une vision panoramique sur la salle, la Presse est « un coin d'hommes ». Les rares femmes qui y viennent s'installent généralement en haut. Ceci étant, poursuit-il, aucune n'a jamais rencontré le moindre problème à la Presse ni entendu un mot déplacé. Ahmed veille avec attention à ce qu'il en soit ainsi ; il sait que la bonne réputation de son bistrot a toujours conféré au lieu un statut particulier dans la ville. Il souhaite que l'histoire se poursuive, un sentiment qu'il explicite souvent par cette réplique récurrente : « quand mon père était là, c'était déjà ainsi, ça n'a pas changé depuis ».

En effet, il est aisé de croire qu'à la Presse, rien n'a bougé, à commencer par sa devanture rouge sur laquelle figure, en jaune, « Café de la Presse » écrit en lettres anciennes. Ahmed m'apprend avec fierté que son comptoir n'a jamais souffert d'aucune retouche depuis l'ouverture de la brasserie en 1943 : « c'est le même. Tout est d'époque ». Du faux plafond en bois masquant les tringles des rideaux rouges qui habillent la salle à l'installation électrique du comptoir, composée depuis 1943 d'un système d'aération et de néons de fabrication française aujourd'hui introuvables et qui, selon Ahmed, présente l'avantage de produire un éclairage naturel, « comme la lumière du jour ». La conception du bar, composé principalement de briques à défaut de bois, est également le fruit d'un vieux travail de maçonnerie. Ahmed fait remarquer que « tout est d'époque mais tout reste fonctionnel ». Beaucoup d'éléments concourent à placer le visiteur dans un autre espace-temps : des couleurs à dominante rouge et bleu, aux pancartes électrifiées défraîchies indiquant « restaurant » – « toilettes » assorties de flèches clignotant, aux anciennes affiches publicitaires de Ricard, au costume strict blanc et noir des garçons âgés d'une quarantaine d'années au service irréprochable et enfin, à la tête de sanglier trônant dans la salle du rez-de-chaussée. Les signes portés au mur déterminent l'héritage dans lequel le lieu a choisi de s'inscrire. Les années 50, 60, 70 sont réappropriées et convoquées au titre de faire valoir. La nostalgie du décor fait référence au même âge d'or du Maârif. Espace laissé indemne par la marque du temps, la Presse se présente être le reflet d'un présent toujours situé dans le passé. Lieu décalé, elle constitue un îlot de nostalgie à travers lequel apparaît le souvenir des brasseries traditionnelles françaises.

Ainsi, une certaine confusion historique est délibérément conservée par les acteurs du lieu. Un fait remarquable tant dans l'esthétique de la

brasserie, analogue à une esthétique de la nostalgie, que dans le discours de mes interlocuteurs plaçant l'histoire de la Presse dans une référence continuelle au passé. Leur emploi constant d'expressions comme *bekri* (à l'époque) le montre bien consolidé par la configuration géographique aujourd'hui faite du lieu. Hassan et Driss Khouli continuent en effet de situer la Presse boulevard Jean Courtin, nom qu'ils préfèrent à celui actuel rebaptisé en l'honneur de Brahim Roudani. On constate rapidement à bord d'un taxi rouge casablancais qu'un grand nombre de rues constitutives du Maârif sont nommées selon leurs anciennes appellations, en particulier celles se trouvant dans le périmètre proche de la Presse.

Le changement d'appellation des noms de rues à Casablanca date du milieu des années 1980, fin des années 1990. Il fut entrepris dans le cadre de la politique de marocanisation dont l'objectif sous-jacent était de construire une identité marocaine propre. En dépit de cette politique, certaines rues, notamment au Maârif, portent encore aujourd'hui une appellation double. L'une à consonance française rendant hommage à des officiers et grands penseurs issus du pays colonisateur, l'autre composée de noms arabes et inscrite dans la réalité marocaine. L'une, témoin de l'histoire coloniale et d'un « passé qui ne passe pas », l'autre étant la marque du temps qui coule. Bien que la plaque sur laquelle figure l'ancien nom soit souvent raturée, il demeure néanmoins. Cette dualité, renforcée par sa représentation matérielle répondant pour l'une à l'esthétique urbaine traditionnelle parisienne¹⁴ et pour l'autre à un style plus épuré s'inspirant toutefois de la première, est accentuée par la superposition des deux plaques, généralement fixées l'une au-dessus de l'autre. La question du sens que recouvre la persistance de l'usage et de la présence physique de l'ancienne appellation se pose. Pourquoi, en effet, ne pas avoir décroché et supprimé du cadre urbain marocain ce qui reste d'un passé relatif à la colonisation et aux suites de la colonisation ? La manipulation des symboles a toujours participé à une renégociation du passé, sous jacente à la fabrication de l'identité qu'a choisie de se forger une société ou un groupe. Dans le cas du Maârif, la référence au passé, loin de rappeler une histoire douloureuse, témoigne du Maârif mythique qu'on cherche à faire perdurer.

La Presse constitue un instrument essentiel mobilisé par ses membres pour figer le passé. Même les mets qui y sont préparés rappellent cet ancien Maârif caractérisé par la présence européenne et la mixité culturelle. La carte des plats reflète bien aujourd'hui les différentes strates de population qui y sont passées. De la cervelle meunière, à la Paëlla valencienne, en passant par les spaghettis bolognaises, le cassoulet, le foie aux pommes frites, le cœur de

14. Plaque de forme rectangulaire où figure le nom des rues peint en blanc sur un fond bleu azur encadré par une ligne de couleur vert bronze.

veau, les tripes à l'andalouse, la tête de veau ravigote, la choucroute, les côtes de porc, le jambon cru ou cuit, à la *pata negra*... La carte du menu est composée d'autant de mets que d'héritages culturels. La cuisine de la Presse a toujours joui d'une bonne réputation occupant une place centrale au sein des activités de la brasserie. Encore aujourd'hui, Ahmed Idrissi accorde une importance toute particulière au marché, ne manquant pas de s'y rendre chaque matin, moment de la journée, dit-il, où la disponibilité et la fraîcheur des produits sont les meilleures. Une rigueur héritée de son père, ancien propriétaire du lieu¹⁵, qui s'efforça de transmettre à Ahmed tout le savoir-faire dont il était le dépositaire. Depuis, celui-ci veille à respecter et à honorer l'héritage qui lui a été transmis, la « bonne bouffe », pour reprendre les termes de Driss Khouli, ne cessant de constituer une spécificité primordiale de la Presse. Spécificité qui contribue non seulement à figer le lieu dans un espace-temps imaginaire mais aussi l'inscrire dans le présent. Les changements récents apportés à la carte le montrent bien. Si beaucoup de plats figurent toujours sur le menu après soixante ans d'existence, les mets préparés à base de porc, comme la choucroute et le cassoulet ont été retranchés de la carte. Après le départ des étrangers, la Presse reçoit une clientèle majoritairement marocaine et musulmane dont une grande partie respecte les interdits religieux. Ceux-là réclament un élargissement de la carte à certains plats marocains comme les fritures de poisson et de fruits de mer, les tagines et les brochettes. La négociation du menu entreprise par les clients eux-mêmes dénote une volonté d'inscrire la Presse dans la réalité sociale marocaine. Par

15. Lorsque M. Joseph quitta la Presse en 1976 pour s'installer à Montpellier et y gérer un hôtel restaurant A7, c'est au père d'Ahmed, M. Mbark, qu'il proposa de racheter ses parts, lui qui avait été son bras droit durant plus d'une dizaine d'années. Celui-ci accepta, associé à deux de ses amis qui ne s'impliqueront jamais autant que lui dans la brasserie, à l'instar de leurs fils aujourd'hui. M. Mbark fit ses débuts de *garçone* (serveur en darija) au Majestic au milieu des années 1960. Six ans après son arrivée, il commença à travailler à la Presse en tant que gestionnaire de la caisse, un transfert décidé par M. Joseph après plusieurs années de travail en commun et d'une confiance acquise. M. Mbark quitta sa région natale d'Agadir, Taroudant, à 18 ans dans le but d'atteindre l'eldorado marocain que constituait alors Casablanca, jeune capitale économique du pays. Il faisait partie de la cohue des jeunes garçons de son âge ayant la même ambition que lui, une ambition double : trouver un travail pour subvenir aux besoins de la famille restée au bled et profiter d'être libre pour goûter aux joies de la capitale. Comme eux, il prit le relais de son père parti à Casablanca pour les mêmes raisons. Il le soulageait alors de cette tâche, sa venue signifiant à son aîné qu'il pouvait désormais rejoindre les siens et se reposer : « les anciens font naître les enfants pour qu'ils les aident à vivre » (Ahmed) Conformément à cette règle sociale, M. Mbark se fit relayer par l'un de ses fils. Il choisit pour cette tâche Ahmed, son cadet, qu'il jugeait être le plus apte. C'était en 1996. Ahmed était à ce moment-là à la tête d'une société de décoration en menuiserie, entreprise qu'il s'est vu dans l'obligation de confier à son frère aîné pour répondre à la volonté de son père : « le père dit, ordonne et nous, on obéit ». Depuis, Ahmed veille à respecter la demande de son père en honorant l'héritage qui lui a été transmis.

le prisme de la carte, c'est l'évolution du lieu, des pratiques et des représentations qui lui sont attachées qui se dessine. Ainsi, bien que la Presse continue d'être perçue comme une figure du passé portant la marque indélébile de la période 1950, 60, 70, son évolution a suivi les vicissitudes du temps. Ainsi, même si la Presse conserve et cultive un fort attachement au passé, elle a su s'inscrire dans une réalité sociale marocaine contemporaine.

L'imagerie réappropriée

Depuis quelques années en effet, la clientèle de la Presse ne se compose pas seulement d'écrivains, journalistes, artistes et intellectuels. Elle accueille également des familles, essentiellement nucléaires, qui lui attribuent d'autres fonctions et lui attachent des attitudes distinctes. Reste maintenant à interroger les modes de production de l'espace mis en place par les différents acteurs sociaux qui l'habitent.

Des paramètres comme le moment de la journée et le jour de la semaine déterminent un certain type de clientèle. En semaine, les intellectuels (hommes) sont nombreux à déjeuner ou à dîner à la Presse accompagnés de leurs amis ou de leurs collègues. Durant la matinée et l'après-midi jusqu'au début de soirée, ils viennent seuls pour lire le journal, écrire ou regarder la télévision retransmettant les matchs de football. Les familles, quant à elles, fréquentent la brasserie durant le week-end occupant l'espace du restaurant. Elles font ainsi correspondre d'autres usages au lieu dont l'observation détermine qu'elles s'y inscrivent dans une posture sociale distincte.

Une fréquentation régulière du lieu amène en effet à observer une différence significative des attitudes s'exprimant d'une part au bistrot, décrit précédemment, et d'autre part au restaurant. Une séparation spatiale nette divise les deux espaces, laissant profiler deux territoires fréquentés par des groupes sociaux distincts (intellectuels/familles) leur faisant correspondre des pratiques et habitudes plurielles. Un décalage de pratiques qui encourage Ahmed à redéfinir l'espace de la Presse au moment où son père la lui confia en 1999. Il décida aussitôt d'entreprendre des travaux consistant en un élargissement du lieu via la création d'un second étage dans le but de faire face non seulement à la clientèle grandissante mais également à son changement de statut. Les frontières entre ces deux espaces sont poreuses dans certains cas. S'il arrive parfois aux intellectuels de déjeuner ou de dîner à l'étage – certains journalistes y organisent même leurs comités de rédaction – les familles, quant à elles, fréquentent exclusivement le restaurant. L'objectif de leur isolement est, entre autres choses, de s'écarter du comptoir, élément central du bistrot,

autour duquel se dressent les pompes à bière. Elles cherchent ainsi à éviter tout contact avec l'alcool et avec ceux qui le consomment. Des observations qui amènent progressivement à la notion de souillure. L'évitement matérialisé par le choix des familles de s'isoler correspond en effet à leur volonté de s'écarter de la pollution et de sa contagion. L'appropriation du lieu opérée par les familles et les groupes d'intellectuels répond à différentes représentations produisant des manières distinctes d'habiter l'espace.

Au bistrot, on boit entre amis en même temps qu'on discute de littérature et de politique, sujets sur lesquels chacun est appelé à élaborer et exprimer une position propre. C'est le travail même du penseur qui s'élabore dans une brasserie/bar comme la Presse. En même temps qu'il s'agit de défendre une réflexion personnelle, il faut répondre à la représentation de l'intellectuel correspondant à des attitudes particulières. La consommation d'alcool, précisément du vin, est souvent indissociable des conceptions mêmes du travail intellectuel. En allant à la Presse, ces hommes alimentent collectivement ces représentations. C'est également une façon pour eux de mettre en scène leur présence, si bien qu'aujourd'hui les intellectuels casaouis ne jouissent pas d'une bonne réputation aux yeux du reste de la société. Une représentation péjorative qui a des répercussions négatives sur la perception même des activités liées à la pensée.

Les usages faits de la Presse par les familles s'inscrivent dans un autre type de représentations sociales. Celles-ci viennent uniquement ensemble, durant le week-end, au moment du déjeuner, partager un repas constitué de recettes de cuisine marocaine traditionnelle intégrées depuis peu à la carte de la Presse. Toute organisation sociale donne des représentations. Celles auxquelles s'attachent les intellectuels au bistrot, et les familles au restaurant, diffèrent à plusieurs niveaux, notamment « physique ». L'esthétique relative aux deux lieux définit des espaces distincts et autonomes. Alors que l'une, on l'a vu, est profondément inscrite dans le passé et porte la marque de l'étranger, l'autre correspond davantage à la réalité socioculturelle marocaine.

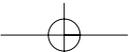
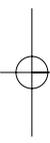
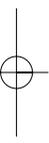
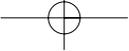
Le restaurant situé à l'étage s'étend sur une large pièce composée d'une vingtaine de tables dressées et disposées à l'horizontal les unes derrière les autres. L'atmosphère calme et intime y est définie par une lumière tamisée produite par la dominance des tons rouge foncé des chaises et des rideaux. Ces derniers, épais et sombres, se dressent devant les hautes fenêtres du restaurant, empêchant ainsi la lumière de percer ou la clientèle d'apercevoir les scènes de la rue. Le dossier des chaises recouvert d'une pièce de velours rouge rappelle la couleur similaire des serviettes rentrées dans les verres posés sur la table, ravivant la couleur blanche de la nappe. Ces teintes sombres, définissant souvent la base esthétique des salons marocains, sont

parfaitement assorties aux peintures orientalistes accrochées au mur représentant des scènes de harems, de chasse ou de combats. Elles constituent pour la plupart des représentations de paysages typiques comme le désert, les oasis ou les villes orientales (« ça, c'est une ruelle de l'ancienne médina, ça pourrait être n'importe où, Marrakech, Essaouira, Fès... » [Ahmed]). Pour l'une d'entre elles, Ahmed précise avec fierté qu'il s'agit de la fantasia, une sorte de carnaval se déroulant pendant le *moussem*. Deux tableaux sont l'œuvre de grands artistes marocains, Taïbi et Ziéni. Quant aux six autres, Ahmed les avait achetés à un peintre ambulant venu lui proposer ses toiles. Elles correspondaient parfaitement à ce qu'il recherchait pour habiller la pièce alors naissante du restaurant : il souhaitait que le Maroc y soit représenté.

Ainsi, tandis que les murs du bistrot portent les signes destinés à rappeler une époque révolue, les peintures accrochées aux murs du restaurant déterminent quant à elles un héritage proprement marocain dans lequel cet espace a choisi de s'inscrire. En opérant ces choix esthétiques, Ahmed souhaitait se réapproprier le lieu en tentant de s'y reconnaître. La définition du second étage donna lieu à une renégociation de l'espace pour le faire correspondre à une réalité plus actuelle. Alors que les intellectuels mobilisent la nostalgie du lieu, cherchant à faire perdurer son histoire renvoyant à un sentiment de fierté et à une certaine identification, les familles l'habitent davantage dans sa contemporanéité, même si à leurs yeux, la Presse véhicule aussi une certaine imagerie d'autant plus efficace et effective qu'elle est liée à celle du Maârif.

Par le prisme de la Presse s'est dessiné un territoire dans la ville. Le Maârif tel qu'il se matérialise autour de la Presse, est marqué par un imaginaire lié à un passé mythifié qui contribua à le représenter comme le quartier des intellectuels casaouis. Une spécificité encore mobilisée comme faire-valoir cristallisé autour de la Presse dont l'histoire a toujours été inscrite dans l'histoire intellectuelle de Casablanca. Pour les journalistes, écrivains et autres intellectuels contemporains, fréquenter la Presse participe alors à une certaine construction identitaire, du moins fonde un processus d'identification et d'appartenance au moyen duquel on devient membre du groupe intellectuel casaoui.

Les usages et comportements attachés à la Presse, s'articulant à des constructions sociales du passé, s'inscrivent donc dans un système de représentation particulier déterminant des conduites qui définissent à leur tour une certaine façon d'être dans la ville. En réalité, la Presse fait l'objet d'appropriations différentielles signalant une pluralité de comportements urbains. Après avoir constitué durant de longues années un espace majeur de socialisation masculine, la Presse s'est aujourd'hui ouverte aux familles qui, même si elles la placent dans ledit système de représentations et d'imagerie, lui attribuent d'autres usages au moyen d'une certaine renégociation de l'espace davantage situé dans sa contemporanéité.



Stigmate et stratégies de présentation de soi Au fil des quartiers, les espaces sociaux de deux jeunes Casablancaises divorcées

Fanny DEBARRE

Malgré une réforme de la Moudawana¹ en 2004 qui fait du Code de la famille marocain le plus favorable aux femmes du Maghreb, être une femme divorcée au Maroc aujourd'hui, « c'est dur », pour reprendre les premiers termes qui viennent à l'esprit des femmes que j'ai rencontrées à Casablanca lorsque je leur demande de décrire leur vie. En effet, quels que soient les mondes sociaux qu'elles investissent – parents, famille élargie, voisinage, collègues, amies – elles se voient constamment rappeler l'inconvenance de leur statut de femme divorcée². Cela passe par un discours, une remarque, un geste, une mise à l'écart, une différence de traitement ; autant de petits indices qui un à un sont insignifiants, mais réunis ils font tout le poids de ce statut stigmatisant, qui se transforme alors pour certaines en véritable souffrance. Pour autant, ces femmes ne sont pas dépourvues de ressources et leurs compétences sociales leur permettent de mettre en œuvre des stratégies pour ne pas être confrontées en permanence au stigmate.

Cet article met en parallèle les portraits de deux jeunes femmes casablancaises divorcées qui présentent des parcours assez similaires : issues d'un même quartier de la périphérie de Casablanca, par leurs parents après de courtes études supérieures, elles ont demandé le divorce pour échapper à

1. Code de la famille, qui légifère en matière de mariage, naissance, divorce et héritage.

2. Cf. article du même auteur dans le cadre de la publication des travaux du groupe Femmagh.

la violence de leur mari et sont retournées vivre chez leurs parents avec leur tout jeune enfant. Toutes deux décrivent la difficulté de prendre la décision de demander le divorce (« J'ai supporté pour ne pas avoir à dire "je suis une femme divorcée". J'ai supporté ! Mais après ras-le-bol ! Je pouvais plus ! »), puis la difficulté de l'obtenir. Toutes deux évoquent les représentations associées aux femmes divorcées, très lourdement négatives, même (et peut-être surtout) dans une grande ville comme Casablanca. Mais pourtant, lorsqu'elles décrivent leur vie actuelle, le poids de ces représentations ne semble pas peser de la même façon sur l'une et l'autre. Si l'une semble toute empêtrée dans le stigmate que constitue son statut, l'autre semble avoir réussi à s'y soustraire. En les suivant au fil de leurs déambulations dans Casablanca et en s'appuyant sur l'analyse de la façon dont elles construisent leurs rapports sociaux, particulièrement au sein de leur famille et dans leur cadre professionnel, cet article vise à montrer comment, partant d'un même statut stigmatisé et stigmatisant, l'une arrive progressivement à le dépasser alors que l'autre reste totalement enfermée par les limites imposées par le stigmate.

Souad a grandi dans le quartier Idrissia et vit aujourd'hui à Hay Ousra. Lorsqu'on lui demande de comparer les deux quartiers, elle explique qu'Idrissia est un quartier « populaire », contrairement à Hay Ousra, qui est *raqqiya*, c'est-à-dire plus « huppé », ou du moins d'un standing légèrement supérieur.

Née en 1977, Souad est la quatrième d'une fratrie de sept enfants (quatre filles et trois garçons, nés entre 1968 et 1985). Elle s'est mariée à 21 ans avec un homme que son père avait choisi, alors qu'elle attendait la demande officielle d'un collègue qui, lui avait-il promis, dès que l'État lui aurait fourni un logement de fonction serait allé voir son père. Mais par respect pour son père, qu'elle décrit comme généreux et bienveillant à l'égard de ces trois fils et quatre filles, elle ne pouvait lui dire qu'elle en aimait un autre. Elle n'a donc ni accepté ni refusé ce mariage et rétrospectivement se voit agir comme un automate au cours des préparatifs. Elle a ensuite vécu six ans avec son mari puis, avec sa fille à cette époque âgée de 3s ans, a fui sa violence et est retournée vivre chez ses parents. Elle a alors déposé une demande de divorce auprès du tribunal, mais face à la pression de son entourage (de sa belle-famille principalement – la mère de son mari venant très fréquemment chez ses parents la supplier de revenir vivre avec son mari – mais aussi du directeur de l'hôpital dans lequel elle travaille, qui l'avait pourtant épaulée dans ses démarches à l'époque où elle subissait la violence de son mari, et de la juge enfin qui l'incite à accorder une seconde chance à son mari) elle retourne quelques mois vivre avec son mari, en laissant toutefois sa fille chez ses parents, convaincue qu'il ne peut changer (« Il veut, mais il peut pas. Il veut ! Mais il peut pas, il est comme ça ! »). Un an après son premier départ, elle obtient finalement le divorce et se réinstalle chez ses parents à Hay Ousra. Souad insiste sur le soutien que lui ont alors apporté ses parents et ses frères

et sœurs, qui ont toujours approuvé sa décision à laquelle, dit-elle, ils s'étaient préparés bien avant qu'elle-même ne la prenne. Elle raconte que lors de son premier départ du domicile conjugal, son père l'a accueillie avec ses paroles : « Bienvenue ! Votre place est là ». Il l'a accompagnée dans ses démarches au tribunal. Et ce qui est très important aujourd'hui pour Souad, ce sur quoi elle revient très souvent dans nos conversations, est le fait que ses parents et ses sœurs s'occupent quotidiennement de sa fille comme de n'importe laquelle des filles de la maison. Elle vit donc désormais avec ses parents, ses trois sœurs et deux de ses frères (seul un des frères est marié et vit avec son épouse dans un autre logement), dans un appartement de trois pièces³ dont le père est propriétaire.

Souad apprécie son quartier actuel, Hay Ousra, pour sa tranquillité. Idrissia, le quartier de l'enfance, reste le quartier des amis et des achats en toute simplicité (elle y a ses habitudes, et les commerçants qui la connaissent lui font aisément crédit), mais dit-elle :

« Hay Ousra, c'est mieux ! Y a moins de monde, et tout est nouveau, ce sont des maisons neuves, alors que Idrissia, c'est un quartier populaire, tu peux pas dormir, tu peux... même si on habite au 10^e étage, parce qu'on a laissé cet appartement à mon frère, mais surtout avec les voisins, c'est... c'est pas... Le premier étage, elle a des enfants agressifs. Les autres, chacun respecte. Ici à Hay Ousra, non, c'est... personne me connaît. Il y a une femme, une voisine, qui a acheté un appartement, elle vient pour m'inviter, moi seule avec ma fille, elle croit que je suis mariée et elle a cru qu'elle avait invité maman ! Parce que personne me connaît... Je rentre, je sors, avec ma fille. C'est pas les voisins de l'immeuble, les voisins des autres maisons, moi j'évite de parler. Personne. Je suis comme ça.

— Pourquoi ?

— Je sais pas. Je dis que "salam", safi !

— Tu étais déjà comme ça à Idrissia ?

— Non, à Idrissia, j'étais enfant, j'y suis née. Mais oui, quand j'ai grandi, j'évite de parler aux autres. Oui, maman elle m'a dit ça, quand tu commences à grandir, tu... oui.

— Et quelle est la différence entre les voisins à Idrissia et ici ?

— Non, les voisins à Hay Idrissia sont... on a grandi comme des frères, parce qu'on a le même âge... même âge.

— Et à Hay Ousra, ils sont comment les voisins ?

— Chacun respecte les... On se voit sur la terrasse, parfois. Dimanche, dimanche parce qu'on fait le ménage sur la terrasse. Et puis le calme ! Le

3. L'appartement familial comprend un salon, destiné à la réception des invités et de ce fait toujours tenu extrêmement propre et rangé, mais qui sert également de chambre pour les garçons la nuit ; une chambre qui sert de salle de séjour la journée et de chambre pour les filles la nuit ; et la chambre des parents.

calme surtout ! Plus qu'à Idrissia... Le premier c'est un quartier populaire, le deuxième non, c'est un quartier... comme on dit *raqqiya*, c'est... comme le Maârif ».

Les quartiers Idrissia et Hay Ousra sont tous deux situés à la périphérie est de Casablanca. Pour se déplacer dans la ville, Souad utilise les transports en commun, le bus et le grand taxi, plus exceptionnellement le petit taxi plus onéreux. Elle travaille à Sidi Maârouf, un quartier de la périphérie sud de Casablanca. Comme beaucoup d'entreprises à Casablanca (mais de moins en moins, la voiture individuelle gagnant du terrain), l'hôpital dans lequel Souad travaille a mis en place un système de ramassage du personnel. Le soir, le bus du personnel lui permet de se rapprocher du centre-ville, puis elle doit prendre un grand taxi pour rejoindre son quartier. Le grand taxi la dépose assez loin de chez elle, l'hiver, comme il fait déjà nuit quand elle arrive, elle prend ensuite un petit taxi jusque chez elle ; l'été, quand il fait jour plus longtemps, après le grand taxi elle finit le trajet à pied. Elle doit donc compter entre une heure et une heure et demie matin et soir, cinq jours par semaine, pour se rendre à son travail.

Pour les courses, les rôles dans la famille et les espaces d'approvisionnement sont clairement définis en fonction des spécificités de chacun :

- Pour les courses, qu'est-ce que tu achètes dans ton quartier Hay Ousra ? Qu'est-ce que tu vas acheter plutôt à Idrissia.
- À Idrissia, j'achète le tissu. Par exemple en ce moment, j'ai laissé mon complet chez la couturière à Idrissia, et j'ai acheté le tissu même à Idrissia.
- Parce que c'est moins cher ?
- C'est moins cher, et surtout j'ai l'habitude. J'ai l'habitude, je peux prendre les vêtements et payer à la fin du mois, ils me connaissent.
- Et à Hay Ousra, qu'est-ce que tu achètes ?
- Rien ! Rien, parce que c'est un quartier où y a que des maisons. C'est fin de Casa.
- Et à Derb Soltane, tu achètes quoi ?
- Tout, tout, tu trouves tout ce que tu veux ! À Derb Soltane. Même les vêtements de ma fille, de moi, de mes sœurs, tout. [...] Parce que j'achète des trucs moins chers. Surtout samedi matin. À Derb Soltane il y a deux jours, mercredi, samedi, il y a des trucs moins chers. Alors je pars pour acheter des choses. [...]
- Est-ce qu'il y a encore un autre lieu où tu vas pour faire tes courses ?
- À Koréa. Là j'ai acheté les lustres. Et des décorations.
- Quelle est la différence entre Koréa et Derb Soltane ?
- Chacun il a... parfois tu trouves des choses... par exemple, les lustres, tu peux pas trouver à Derb Sultan.
- Et qu'est-ce que tu trouves à Derb Soltane que tu ne peux pas trouver à Koréa ?

— Les vêtements !

— Y a pas de vêtements à Koréa ?

— À Koréa, il y a que des anciens vêtements, déjà portés.

[...]

— Tu achètes quoi d'autre à Derb Soltane ? C'est des vêtements. De la nourriture aussi ?

— Non, tout ce qui est la nourriture, non. Parce que c'est mon père qui s'occupe de la nourriture. Jamais moi. Moi par exemple, tu sais, des tissus pour des matelas, moi j'aime beaucoup la déco. C'est moi qui achète tout dans ma maison, même si ça coûte cher, je trouve que c'est un grand plaisir ».

Son père achète les légumes à Aïn Chock, un quartier voisin en direction du centre-ville. Suite à son départ en retraite anticipée pour cause de maladie, il a obtenu une petite boutique d'ustensiles de cuisine située dans ce quartier et c'est dans le souk autour de sa boutique qu'il achète tous les légumes du foyer. Par contre la viande est achetée « à Marjane »⁴, « parce qu'on a peur de... ». Souad a un frère qui travaille depuis peu dans ce supermarché, il « ramène » donc la viande, mais aussi l'huile, le beurre, le fromage, la farine. La viande provient du supermarché où elle est supposée plus fraîche, stockée dans de meilleures conditions, mais le poulet continue d'être acheté à Aïn Chock par le père car il y connaît bien le vendeur. Comme souvent dans les foyers casablancais ayant de la famille à la campagne, la mère de Souad reçoit une fois par an du blé, et de temps en temps du lait et du beurre, d'un oncle cultivant les terres familiales dans la région de Settat, terres dont, bien que citadine et ne s'en occupant jamais, elle reste héritière en indivision avec ses oncles et cousins. Mais mes questions sur cette pratique assez courante à Casablanca semblent gêner Souad :

« on n'a pas l'habitude d'attendre quelqu'un qui amène. On veut pas... On a pris l'habitude d'attendre personne qui nous a donné. Dernièrement on a demandé à mon oncle, parce qu'il était pas comme au début, on a dit c'est pas la peine d'envoyer le blé. Parce que la dernière année la récolte, manque d'eau, c'est pas la peine d'envoyer. On a pas l'habitude d'attendre de quelqu'un. Tous, tous, moi, et mes frères, tous... Si il vient, si il a envoyé ou pas, c'est pas un problème, on n'attend pas ! Parce que, comment on dit... on a des programmes, par exemple à chaque mois on achète ça, on achète ça... par exemple là pour ramadan, le *sellou* c'est moi qui ai donné l'argent parce que ça coûte cher et on a préparé la quantité, 16 kg, donc j'ai donné à maman 1 000 dirhams pour préparer ça. C'est dur pour mon père parce que le mois de ramadan, c'est... c'est le lait à chaque fois, on consomme par exemple 4 litres par jour minimum ».

4. Chaîne d'hypermarchés, qui se multiplient ces dernières années dans les grandes villes du Maroc.

Au père l'approvisionnement quotidien, aux femmes la décoration, les rôles genrés sont ici respectés : le père subvient aux besoins de sa famille, l'argent des femmes n'est utilisé qu'aux dépenses superflues. Au cours de nos conversations, Souad insiste souvent sur le fait que son père tient à assumer seul toutes les dépenses de nourriture et qu'elle ne lui verse pas la moindre somme de son salaire :

« même une pomme, ils me laissent pas l'acheter. Et même ma fille, ils lui donnent deux parts, pour qu'elle ne sente pas qu'elle est... C'est mon père qui me dit ça : tant que je suis vivant, personne ne me donne... ».

Insistance qui, nous le verrons plus loin, n'est pas anodine.

Si la connaissance des différents espaces commerciaux de Casablanca que Souad a développé est très minutieuse, on s'aperçoit, par contre, lorsqu'on la questionne sur ses sorties que sa connaissance des espaces de loisir de la métropole est beaucoup plus restreinte.

« Le samedi matin, je fais rien, je me repose. Le samedi après-midi je sors avec Selma. Le soir je vais au hammam. Le dimanche on fait le ménage, avec mes sœurs, chacun fait... on termine à treize heures. [...] Après, chacun fait ce qu'il veut. Par exemple, si c'est les vacances, je sors l'après-midi, je ressors avec Selma, parce que je suis déjà sortie le samedi, si c'est les vacances je peux sortir le dimanche, sinon en période scolaire le dimanche je sors pas, je fais les devoirs avec ma fille.

— Quand tu sors avec ta fille, vous allez où ?

— McDonald's, parc des jeux⁵,... Surtout Selma elle aime beaucoup McDonald's. On fait des sorties, on change, *safi*. Surtout Selma, elle aime bien McDonald's.

— Et toi, quels sont les lieux que tu aimes à Casa ?

— J'aime pas Casa, j'aime pas. Parce que tout se ressemble, j'aime pas Casablanca ».

Non seulement la maîtrise de l'espace urbain que Souad a développé repose avant tout sur la connaissance des spécificités des différents espaces de commerce, mais lorsqu'elle sort pour des loisirs, c'est toujours accompagnée de sa fille et toujours en fonction de sa fille (en fonction de son rythme scolaire et avant tout pour les loisirs de sa fille et non pour les

5. Tous deux situés sur la Corniche.

6. À propos de la fréquentation féminine des McDonald's de Casablanca et Rabat, Cf. Hannah Davis-Taïeb, 1998, « Là où vont les femmes. Notes sur les femmes, les cafés, et les fast-foods au Maroc », in S. Ossman (dir.), *Les miroirs maghrébins : itinéraires de soi et paysages de rencontre*, Paris, CNRS Éditions, p. 217-226.

siens) : là encore, le discours de Souad sur ses pratiques est conforme aux normes de genre⁶ et Souad le réaffirme constamment, comme dans cet autre extrait d'entretien :

« [...] et qu'est-ce que ça a changé pour toi ? Par exemple pour tes courses, tu retournes dans l'ancien quartier ?

— Parfois. Parfois. Parce que je suis née à Idrissia, il y a des amis, les amis de l'enfance. Même si ils sont tous mariés maintenant, parfois on se contacte.

— Tu y retournes souvent voir les amis ?

— Surtout pendant les vacances. Quand Selma commence l'école, non, je change ».

Souad dit ne pas aimer Casablanca parce que tous les quartiers se ressemblent. Les problèmes de circulation et le manque de transports en commun y sont pesants. Cependant quand je lui demande si, puisqu'elle est née dans cette ville, elle l'a vue changer, le premier changement qui lui vient à l'esprit est un aspect positif de l'évolution de la métropole :

« maintenant les quartiers sont propres, plus qu'au début. Par exemple à l'*'Id*, surtout à l'*'Id el-kebir*, pfui ! Tu trouvais des peaux de mouton partout, la mauvaise odeur. Maintenant non, tu remarques même pas qu'il y a l'*'Id* ! ».

Les « Casawa » sont bavards, racontent tout et n'importe quoi, mais « ça va, ils sont bien ». Quant à la possibilité pour une femme seule de sortir en toute tranquillité dans les rues de Casa, Souad considère que

« ça dépend de la femme. Comment elle marche, comment elle... C'est la femme qui donne le respect. Parfois il y a des hommes qui veulent parler, mais moi, 90 % c'est la femme qui... Moi je sors la plupart du temps avec ma fille, tout le monde croit que je suis mariée. La plupart du temps, sauf le travail, la plupart du temps. Même juste aller à la téléboutique, je prends ma fille. C'est pas moi qui prends ma fille, mais on nous trouve... c'est elle qui... à chaque fois on nous trouve toutes les deux, même à la téléboutique, même au hammam, tout, au salon, au pressing. Mon frère il me dit "ce sont des chewing-gums !", "elle est un chewing-gum" ! »

Entre Idrissia et Hay Ousra, Souad a habité six ans à Bouskoura, une petite ville en pleine expansion à la périphérie sud de Casablanca : lorsqu'elle s'est mariée elle est partie vivre avec son mari, dans une maison à côté de celle de ses beaux-parents. Quand elle parle de cette époque où elle vivait auprès de sa belle-famille, la première chose qu'elle en dit :

« C'était, c'est une grande villa, ils avaient bien équipé, bien... Parce que mon ex était riche, très riche, très très riche !

— Plus riche que tes parents ?

— Plus ! Plus ! Moi j'habite dans un appartement, lui il habite dans une villa.

Et notre appartement, il nous a été donné de, de... le jardinier, aux jardiniers ils ont donné des appartements... ».

Elle a donc arrêté de travailler :

« J'ai arrêté. Il m'a dit non, c'est pas la peine de continuer. Je restais dans la maison. Il m'a dit c'est pas la peine de sortir ! Je reste dans la maison. Si je veux sortir je vais chez ses parents ».

Mais elle ajoute aussitôt :

« Au début j'y allais mais je trouve qu'ils sont... ce sont des ignorants ! Ils parlent que de choses banales... par exemple un film mexicain [feuilleton mexicain], ils racontent l'histoire du film ; par exemple les *chouwafa*, les... Moi j'aime pas ces trucs. Quand je prenais un livre, ils ont dit c'est une femme *ma'afra*, elle veut pas parler, c'est-à-dire quelqu'un qui est mieux que l'autre, il veut pas parler avec lui... Moi je trouvais que les sujets, ce sont des sujets... Moi je veux discuter avec quelqu'un mieux que moi, c'est ça mon principe, pas quelqu'un que moins... La différence c'est que ma famille ils sont instruits, bien éduqués. La famille de mon ex, non ! Ils respectent personne, il y a des mots vulgaires partout, des mots vulgaires ! Même la maman, le père, tous... son frère, tous. Pour eux c'est normal ! Moi j'ai pas été habituée d'entendre ou de voir ça.[...] Parce que moi je vois que mon père il respecte Maman. Même nous, ils nous donnent euh... Mon ex non ! [...] Par exemple à l'*'Id*, nous on a l'habitude de préparer les gâteaux le matin, on les laisse dans une assiette et je les amène à ma... à la famille de mon mari. Et j'ai fait tout ça, et j'ai pris mon caftan, tout ça. Après j'ai préparé une autre assiette pour aller chez le cousin de mon mari, et une autre assiette pour le frère de mon mari, j'ai vu que Maman elle fait ça ! Quand je suis sortie j'ai laissé la porte ouverte et quand je suis rentrée, j'ai trouvé plus rien dans les assiettes. J'étais étonnée ! Je sais pas pourquoi ils euh... Chaque assiette avec une serviette dessus, je sors, je vais chez sa maman, après je reviens et je prends l'assiette... mais quand je reviens ! C'était la première fois [la première fois qu'elle fêtait l'*'Id* avec sa belle-famille, la première année de son mariage] ! Quel manque de... J'ai pas même demandé c'est qui... *Safi* ! Ça pour la première fois. Après quand on a égorgé le mouton, moi normalement j'ai pas l'habitude de faire des tripes, de laver les intestins et... nous dans ma famille on jette ça. Mais la famille de mon mari ils lavent ça. Je me suis adaptée, même si... Je lave ça, mais après son père il m'a dit la tête du mouton tu la cuis sur le feu, moi je lui ai dit non, je peux pas. Il m'a dit le même mot : *ma'afra*. Je dis rien ».

La jeune épouse s'est donc retrouvée en position de *ma'afra*, à l'inverse de ce qui est habituellement recherché. Trois années après leur divorce, l'ex-mari de Souad s'est récemment remarié. Sa fille, qui passe régulièrement le week-end chez lui, lui raconte comment se passe l'arrivée de cette nouvelle épouse dans la famille :

« Elle m'a dit mon père il est très agressif avec sa femme. Je lui ai dit pourquoi ? Elle m'a dit parce qu'elle a porté un pyjama très sale, et lui il crie et tout ça. Parce que sa femme c'est une *'roubiya*, tu vois, une femme de la

campagne. C'est la proposition de sa mère, *ma'afra*, on cherche une de moins que eux.

— Il a grandi à Casa ton mari ou à la campagne ?

— Non, à Bouskoura. À Bouskoura toujours ».

Pour le second mariage de son fils, la belle-mère de Souad a donc recherché une « *moins que eux* », se plaçant cette fois, elle et sa famille, en position de *ma'afra*. *'roubi* au masculin, *'roubiya* au féminin, est un qualificatif très fréquemment mobilisé quand on décrit quelqu'un à Casablanca : c'est tout d'abord le terme désignant objectivement quelqu'un qui vient de la campagne ; mais utilisé par un Casablancais, c'est en même temps un terme chargé d'une connotation très largement péjorative et, par extension, souvent utilisée pour désigner non pas tant une personne mais avant tout un comportement, au-delà même des origines géographiques avérées ou non de la personne. Telle qu'elle est présentée ici, la jeune épouse *'aroubiya* ne sait pas s'habiller et ne semble pas d'une propreté irréprochable.

De la même manière, Souad décrit l'épouse de son frère en ces termes :

« Elle est calme, elle est... elle aime son mari... elle parle avec... Elle le respecte ! Bezzef ! Parce qu'elle voit qu'il y a une différence entre les deux, toujours elle respecte. Elle c'est, comme on dit *'aroubiya*, parce qu'elle habite à la campagne, elle voit que c'est une grande différence, donc c'est une... Mais c'est bien, pour les deux, c'est bien.

— Et elle, comme elle vient de la campagne, qu'est-ce qu'elle fait pas comme vous ?

— Non, mais elle veut faire tout comme nous, c'est pas... Elle s'adapte vite ! Pas bien, même, mais quand même... Elle a pas l'habitude de faire le grand ménage à chaque fois, mais quand elle voit que nous on fait le grand ménage, aussi elle... C'est bien. Mais maman elle lui a dit, c'est pas ça, tu fais ça, tu fais ça, tu es encore jeune, tu... Mais elle est... *rasha skhir, ka tbri ta'arf* (elle veut apprendre).

— Qu'est-ce qu'elle lui a appris ta maman par exemple ?

— Surtout pour la cuisine, pour la déco. Pour le grand ménage c'est ma grande sœur. Pour les vêtements c'est ma petite sœur. Chacun aide. Pour rester avec elle, pour parler. Nous on dit... pour être élégante. Parce qu'on veut pas que quelqu'un nous dise la femme de votre frère elle est pas élégante, *manqiâch* (elle est pas propre), elle fait le foulard à la maison. C'est pas la peine de mettre le foulard à la maison, et de le mettre avec une façon... *khayba* (mauvaise, laide) ! Comme ça [montrant comment on le noue au-dessus de la tête]. Parce que surtout la famille de mon père, ils ne l'aiment pas. Toujours ils nous disent qu'elle est pas belle. Mais son mari il l'aime, chacun... C'est la mentalité ! Il la respecte... Au début, il l'aimait pas ! Il voulait pas ! Mais après... maintenant c'est "ma femme, ma femme, ma femme !" »

En contrepoint de la *ma'afra*, désignant celle qui se place au-dessus de son interlocuteur et manifeste du dédain - une notion donc qui ordonne les individus mais aussi et surtout les familles les uns « au-dessus » des autres -, vient la *'roubiya*, plus grossière et donc méprisée, mais aussi plus humble et de ce fait « malléable ».

Dans le même quartier que Souad, vit également Nadia.

Comme Souad qui considère que c'est un quartier *raqqiya*, Nadia dit de lui que

« c'est un quartier... des... des riches, c'est un quartier des riches !... des gens bien.
— C'est plutôt des maisons, ou c'est plutôt des immeubles ?
— Des maisons. C'est les maisons des personnes... on peut pas trouver des gens qui louent et, par exemple, un appartement. Mais de l'autre côté il y a des appartements qui se louent là, mais notre partie c'est pour les... c'est, c'est pour les familles, là. Il y a tous les gens, des gens riches ».

Hay Ousra est pourtant loin d'être un quartier chic de Casablanca et est perçu par les Casablancais avant tout comme un quartier très périphérique, à la limite de la ville et de la campagne. S'il apparaît à Nadia et Souad comme *raqqiya*, huppé, on comprend bien, à travers cette description qu'en fait Nadia que ce n'est que comparativement aux quartiers voisins, tout aussi périphériques mais encore plus « populaires » puisque habités très largement par des locataires, Hay Ousra, il est habité principalement par des familles propriétaires de leur logement et donc « des riches !... des gens bien ».

Mais à la différence de Souad qui vantait le calme de ce quartier, contrastant avec le quartier où elle avait grandi, plus « populaire » et plus bruyant, Nadia dit avec virulence détester son quartier. Elle reste nostalgique de la première maison qu'elle a habitée enfant mais que sa famille a quittée depuis maintenant plus de vingt ans⁷, me décrit à plusieurs reprises des agressions dont elle a été victime dans son quartier actuel et explique que quand elle doit rentrer chez elle « c'est toute l'obscurité qui est là... même à 14 heures, même à midi ». Alors que je la questionne sur un tout autre sujet, elle revient avec insistance sur ce sentiment qu'elle nourrit à l'égard de son quartier :

7. Nadia avait 12 ans au moment du déménagement : « J'adore la première maison, beaucoup. Je sais pas, tous mes rêves c'est sur ma première maison, tous mes rêves. Et je déteste la deuxième maison. Je sais pas pourquoi, je déteste. [...] Et je sais pas, jusqu'à maintenant, j'ai des rêves dans la première maison, et j'ai jamais un seul rêve dans la deuxième, j'ai jamais, je sais pas pourquoi ! Je me demande toujours pourquoi je fais mes rêves dans la première maison, je sais pas pourquoi. C'est l'inconscient ».

« Même s'il y a des gens riches, des... les gens biens, qu'on dit, et moi je l'aime pas, je le déteste du fond du cœur, je le déteste. Je sais pas. Y a toutes les mauvaises choses qui sont passées dans cette maison, et moi je l'aime pas... ».

Nadia vit à Hay Ousra avec son fils de 4 ans, son père, sa mère et ses trois frères âgés de 15 à 25 ans. Au moment de notre rencontre, elle avait obtenu le divorce depuis quelques mois.

Après des études supérieures et un diplôme d'assistante de direction, elle a travaillé pendant quelques années comme « éducatrice » dans la crèche et école maternelle dont son père est propriétaire et directeur (en même temps qu'instituteur dans une école publique), installée au premier étage de la maison familiale. Elle s'est mariée à l'âge de 28 ans, avec un homme que son père avait choisi, mais qu'il connaissait à peine. Un an plus tard, elle a dû quitter Casablanca pour suivre son mari policier nommé à Oujda, dans le Nord du Maroc. Les relations du couple se sont très vite dégradées, Nadia décrit sa solitude, les longues absences de son mari, ses infidélités, sa violence lorsqu'il rentrait, et l'omniprésence de sa belle-mère. Alors que Nadia était enceinte de trois mois, suite à une violente altercation avec sa belle-mère, son mari l'a mise à la porte. Nadia est alors partie sur le champ pour Casablanca, chez ses parents, en espérant que son mari vienne la chercher. Mais son mari n'est pas venu et elle a fini par se résoudre à demander le divorce. Le divorce *chiqaq*, ou « divorce pour raison de discordance », fut prononcé trois ans plus, en 2006.

Nadia habite donc à nouveau chez ses parents, avec son fils désormais âgé de 4 ans, et travaille comme institutrice dans un hôpital à Bouskoura, à l'autre extrémité de Casablanca. Les rapports de Nadia avec son père sont en permanence conflictuels, et avec sa mère froids et distants. Les questions d'argent sont au centre de ces conflits : Nadia se plaint souvent de ce que ses parents lui demandent presque quotidiennement de réapprovisionner le foyer alors qu'elle leur verse systématiquement chaque fin de mois une part de son salaire pour les dépenses de la maison :

« Et toujours les euh... par exemple, toujours les trucs, la farine, le lait, des pâtes, c'est... du lait c'est toujours à cause de mon enfant : "c'est ton enfant qui mange ça, alors il te faut amener ça. C'est finit ça, il te faut amener une autre !" Tu vois. [...] Mais je donne une somme d'argent. En plus. Tous les mois je donne 500 dirhams et tout le temps : "achète ça, achète ça, achète ça" ».

Son père, de son côté, reproche à Nadia de garder une partie de son salaire pour elle et refuse de la croire quand elle jure qu'elle n'a pas le moindre sou de côté. De la même manière, Nadia reproche à sa mère de ne se charger que de la cuisine et de faire reposer sur elle toutes les autres tâches ménagères de la maison, qui de ce fait lui prennent tout le week-end alors qu'elle travaille toute la semaine. Ce qui se joue réellement à travers

ces questions d'argent et de tâches ménagères est évidemment la négociation de la place de chacun au sein du foyer et la mise en cause de la légitimité de la présence de cette fille devenue femme et mère puis revenue sous le toit de ces parents⁸.

Ainsi, lorsque je demande à Nadia de me parler de son quartier, alors que Souad qualifiait ce même quartier de *raqqiya* et calme, Nadia le décrit comme menaçant et sombre. Elle associe en fait l'espace aux événements de sa vie qui ont marqué la période qu'elle y a passée (les agressions dans le quartier, mais aussi la « noirceur » de sa vie familiale, marquée d'abord par son divorce puis par les conflits avec ses parents), ce qu'elle exprimait à travers la remarque :

« [...] je le déteste du fond du cœur, je le déteste. Je sais pas. Y a toutes les mauvaises choses qui sont passées dans cette maison, et moi je l'aime pas... ».

L'espace est ici le support de projections des vécus et des ressentis. Nadia et Souad ont des vécus du quartier et des perceptions de l'espace très différents : en échos aux difficultés familiales de Nadia, un rejet du quartier ; en écho à l'entente familiale de Souad, la satisfaction de vivre dans ce quartier. La perception de l'espace est donc étroitement liée aux compétences urbaines et relationnelles de l'acteur.

Or il se trouve que Nadia et Souad ne présentent pas du tout les mêmes compétences relationnelles.

Nadia et Souad travaillent dans le même hôpital, dans le même service. C'est dans leur cadre professionnel, par l'intermédiaire de leur chef de service, que je les ai rencontrées. Leur chef de service étant une amie elle m'avait très souvent parlé de ces deux femmes avant même que je ne les rencontre. En plus de leurs récits de vie et des moments passés dans leurs familles, j'ai aussi pu observer Nadia et Souad sur leur lieu de travail et, avant même de les connaître, recueillir le discours de leur chef de service sur leur intégration au sein de l'équipe. J'ai donc tout autant d'éléments d'observation sur leurs interactions avec leurs collègues, que sur leurs relations au sein de leurs familles.

Les difficultés de Nadia à faire accepter son statut de femme divorcée au sein de sa famille se retrouvent aussi dans son entourage professionnel : Nadia est en permanence en conflit avec ses collègues qui, selon elle, refusent de collaborer avec elle suite aux rumeurs qui circulent sur ces supposées sorties :

8. Pour une analyse plus détaillée sur ce point, cf. l'article dans le cadre de la publication des travaux du groupe Femmagh.

« C'est la guerre. Je suis une mauvaise, je suis une mauvaise fille, comme je suis une femme divorcée je fais le trottoir, tu vois, elle fait ces rumeurs avec les autres au travail ».

Sa chef de service m'avait elle aussi raconté ces rumeurs, tout comme elle m'avait décrit les difficultés de Nadia à travailler avec ses collègues (les femmes surtout) qui lui reprochent de chercher constamment à séduire les hommes du service, difficultés relationnelles qui nuisent à la qualité de son travail et compliquent l'organisation du service.

Nadia et Souad étaient arrivées dans le service à quelques mois d'intervalle, Souad la première. Dans les premiers temps, les deux femmes étaient très proches, elles se connaissaient déjà avant de travailler ensemble car la fille de Souad était scolarisée dans la crèche du père de Nadia. Venant du même quartier, elles prenaient les transports en commun puis le bus du personnel ensemble. Mais très vite Souad s'est désolidarisée de Nadia. Elle s'est arrangée pour partir un peu plus tôt ou un peu plus tard pour ne plus faire le trajet avec elle. Lorsqu'elles devaient prendre le même bus du personnel, Souad attendait ostensiblement à l'autre extrémité de l'arrêt et ne s'asseyait plus à côté de Nadia. Elle a retiré sa fille de la crèche du père de Nadia, expliquant à tous les collègues à grand renfort de publicité les raisons de sa décision (la crèche était sale et sa fille avait attrapé des poux). Alors que les collègues reprochaient à Nadia son regard séducteur, Souad, en sa qualité de voisine, confirma que Nadia sortait souvent et rentrait tard. Souad mit le *hijab*, Nadia en fit de même mais le retira quelques semaines plus tard. Leur chef de service me raconta encore une multitude d'autres anecdotes de ce type au fil des jours.

Lorsque je rencontrai à mon tour Souad, je lui dis que j'avais aussi rencontré une autre de ses collègues, également divorcée, et Souad, comprenant sans que je la nomme de qui il s'agissait, m'expliqua aussitôt et très clairement qu'elle évitait cette femme car elle avait une trop mauvaise réputation et que « chez nous, les gens croient que si tu es avec une personne, tu es pareille ». Mais aux dires de leur chef de service, Souad n'avait pas seulement pris ses distances avec Nadia, elle avait aussi contribué au renforcement des rumeurs sur « l'inconduite » supposée de cette dernière, allant dans le sens de cette représentation si courante faisant des femmes divorcées des prostituées, et ce bien qu'elle-même partage ce statut.

Ainsi, comme elle l'explique très clairement (et en est donc consciente), en s'éloignant de Nadia, Souad évitait la « contamination » du stigmaté ; mais cela va plus loin encore : en l'affichant ostensiblement, elle y gagnait en termes de réputation, sa désapprobation apparaissant alors comme un gage de « respectabilité ». Il y a de la part de Souad un travail délibéré sur la manière dont elle se présente. En se démarquant de Nadia et en l'affichant ostensiblement, elle « joue » la respectabilité ; tout comme, à travers son

discours sur ses rapports familiaux elle joue la conformité : Souad s'attache à présenter une famille idyllique, soudée, dans laquelle chacun se fait un honneur d'assumer les dépenses et de prendre en charge les tâches ménagères. Quelle que soit la réalité des relations au sein de cette famille, Souad construit son discours sur la conformité de sa famille (solidaire et dans laquelle les rôles de genre sont respectés), qu'elle réaffirme constamment. Nadia, quant à elle, lorsqu'elle évoque ses rapports avec ses collègues ou les relations au sein de sa famille, est systématiquement dans la plainte. Elle joue donc la carte de la victimisation. Mais ce faisant elle ne suscite pas le respect : Nadia est une perdante, ce qui, loin de provoquer l'empathie de ses collègues, suscite le mépris.

C'est donc en jouant sur des stratégies de présentation de soi que, partant d'un même statut stigmatisé et stigmatisant, l'une arrive progressivement à le dépasser alors que l'autre, qui ne fait pas preuve des mêmes compétences relationnelles, y reste totalement enfermée et en subit constamment le stigmatisme.

Compétences sociales et stratégie de présentation de soi font la différence de vécu et de ressenti de ces deux femmes partageant pourtant le même statut ; ces stratégies de présentation de soi permettent de dépasser les limites imposées par le stigmate d'un statut déprécié.

Les écrivains publics, témoins de la vie quotidienne casablancaise

Habiba ESSAHEL
Badimon MONTSERRAT EMPERADOR

Les écrivains publics témoignent de la quotidienneté des habitants qui font appel à eux pour différentes circonstances de la vie, dans cette ville casablancaise qui ne cesse de croître et d'évoluer. Ce « monstre » qui ne cesse de s'étaler, de grandir, cette terre d'accueil, cette métropole engloutit tous les jours un peu plus familles, individus ou simples passants. Telle est l'identité de la ville de Casablanca, ville tentaculaire qui reflète l'image d'une société marocaine complexe en constante évolution.

C'est au travers d'un métier « de rue », un métier qui « écrit à la place des autres », que nous allons à la découverte de certains traits de caractères représentatifs de la ville de Casablanca dans toute sa splendeur.

À travers un petit périple par la ville de Casablanca, nous vous livrons quelques éléments sur le métier de *katib*, à savoir qu'il existe différentes formes et appellations pour qualifier ce travail. C'est un métier à la fois vaste et spécialisé, savant et populaire, clos et divers.

La file d'attente du consulat d'Espagne

Le consulat d'Espagne se trouve au cœur du centre-ville de Casablanca, rue d'Alger. Bien avant 9 heures¹, des petits regroupements de personnes se sont formés tenant contre eux porte-documents et passeports tout le long

1. Certaines personnes arrivent plusieurs heures avant l'ouverture du consulat afin de pouvoir se positionner en tête de la file d'attente en espérant pouvoir passer les premiers.

de la rue et ce, depuis l'enceinte de la Cathédrale, qui annoncent la proximité du consulat. Nous sommes au mois d'avril, et les raisons qui poussent les Casablancais et les non-Casablancais à s'approcher du consulat sont diverses.

Les policiers ont installé trois rangées séparées par des barrières afin d'organiser la foule. La logique de cette organisation est ambiguë et floue. Les gens se demandent et se renseignent sur l'utilité de chaque file, les informations sont incohérentes. Le stress augmente au fur et à mesure que la matinée avance et la concentration des personnes grandit aussi. Personne ne veut perdre une minute de plus de ce qui est strictement nécessaire, et les policiers doivent gérer plusieurs mouvements dénotant l'impatience des « clients » qui essaient de défier leur redoutable logique. Certaines personnes attendent dans l'espace délimité par les trois rangées et d'autres croient se sentir plus à l'aise en attendant à l'extérieur de celles-ci.

Le signe avec lequel les policiers marocains et espagnols permettent l'entrée du prochain « client » est machinal, parfois dénué de toute forme d'humanisme. L'indignation se fait sentir chez certains, perturbés de se voir traités comme des objets sur une chaîne de production qui ne peut s'arrêter. Si les policiers « gardiens » étaient au moins détenteurs d'informations efficaces ! Cependant, ce n'est guère le cas. Hélas, les Casablancais sont obligés d'attendre, même pour uniquement récupérer les formulaires et pour se faire expliquer la procédure à suivre. Dans le meilleur des cas, on saura bien formuler la requête et le fonctionnaire sera disposé à fournir clairement les informations nécessaires pour la mener à bien.

Avoir affaire au consulat implique de repasser plusieurs fois par semaine par la file de la rue d'Alger au risque de se tromper de file ou de n'avoir pas en sa possession le bon document. Au lieu de se laisser entraîner par la dynamique de l'attente, la concurrence préfère commencer sa pérégrination chez les quelques écrivains qui montent des postes informels en bout de file et qui offrent leurs services aux clients.

De petits conglomérats de personnes s'agglutinent autour de quelques personnages installés sur des banquettes. Ce sont les *kutâb*², les « écrivains ». Ce sont ceux qui remplissent les documents de ceux qui sont soit analphabètes, soit néophytes, et qui ont besoin d'une « expertise » supplémentaire. Bien que les différents écrivains semblent assurer des fonctions équivalentes, une hiérarchisation paraît être en place : celui qui est le plus proche de la porte du consulat que tout le monde appelle El Haj, et qui occupe la place au bout des rangées de clôtures, est de loin, le plus sollicité. Comment s'établit cette hiérarchisation ? Il se peut tout

2. *Kutâb*, pl. de *katib*. Pour le pluriel nous emploierons dans notre article « *katib-s* ».

simplement qu'aujourd'hui ce soit peut-être son jour de chance ? Où bien occupe-t-il une place de privilégié qu'il s'est construite grâce à son expérience, son expertise et au réseau de « courtiers » et d'« assistants » qu'il mobilise ?

L'équipement et le matériel utilisé par les quatre écrivains qui sont postés aux environs de la file est similaire : un simple tabouret en plastique, un porte-documents qui fait office de table, des stylos, une agrafeuse, de la colle et des ciseaux, et un cahier où les écrivains notent des rendez-vous avec les clients.

El Haj se démarque des autres, en particulier par une sophistication relative de son équipement et par une série d'éléments qui confèrent un caractère institutionnalisé à son « établissement » : un parasol, une valise ouverte placée sur un tabouret où il dépose les agrafeuses et les documents, présidé par un petit drapeau espagnol et par une carte politique bien détaillée et très colorée des provinces espagnoles. Le porte-document d'El Haj est aussi couvert par un drapeau espagnol. Toute une série de signes visibles pour attirer l'attention des clients et asseoir sa légitimité de travail.

Il est difficile d'approcher d'El Haj tellement il semble débordé par son travail. Nous optons pour une observation à une certaine distance. Sa tenue « afghane » nous surprend : ensemble marron, gilet à larges poches à l'image des journalistes de terrain, petit bonnet en laine (et pourtant, il commence à faire chaud à Casablanca en ce mois d'avril), barbe longue et négligée. Il nous rappelle comme un petit quelque chose des *moudjahidin* (combattants) afghans...

Le rythme de travail d'El Haj est frénétique. Il remplit sans arrêt des documents, répond en même temps au téléphone pour renseigner, orienter ou prendre des rendez-vous. Par contre, sa mission n'est pas de dispatcher les numéros ni l'ordre dans la queue comme le font certains. Néanmoins, il renseigne sur la manière de faire : appeler au numéro 2525 de l'opérateur Méditel qui, nous le saurons un peu plus tard, délivre le rendez-vous pour une présentation au consulat espagnol.

Aux côtés d'El Haj, un jeune associé, installé lui aussi sur un tabouret en plastique, fournit les premiers renseignements aux nouveaux arrivés. Il tient un cahier dans lequel il note les rendez-vous : le numéro de passeport, le téléphone, l'heure du rendez-vous pour le consulat.

El Haj mobilise un réseau de collaborateurs présents et non présents : il envoie ses clients à un médecin qui leur fera les analyses nécessaires. Il les dirigera également vers un traducteur. « C'est quelqu'un de confiance, *thallay fih* (prends soin de lui) », lance-t-il au passage à une cliente. Il fait accompagner les clients par un courtier qui leur montrera un bon endroit pour faire des photocopies. Au même moment, le courtier d'un autre écrivain, beaucoup moins sollicité, s'offre à faire l'appel au 2525 et à

prendre rendez-vous pour une jeune fille, en échange de 50 dirhams, qu'elle lui donne sans négocier.

L'étendue de son équipe humaine fait croître notre curiosité. Nous décidons finalement de l'aborder « gentiment », car il serait peu probable qu'El Haj ou ses courtiers ne se soient pas aperçus de notre « intérêt » pour leur travail. Même postées à quelques dizaines de mètres, et malgré la foule, nous avons très vite été repérées. C'est ainsi que nous décidâmes de l'aborder dans un premier temps et d'engager une conversation en arabe dialectal. Sa réaction nous surprend : très défensif, il se méfie de nous, de nos intentions. Et finalement, il nous annonce qu'il n'est pas « autorisé à parler et qu'il lui faudra une permission ». Nous réessayons de le mettre à l'aise en reprenant le début de la conversation, mais cette fois-ci en espagnol, en espérant que cette tactique marchera. Et cela semble fonctionner ! Le fait de parler en espagnol sur l'informalité et la légalité semble lui offrir un parapluie d'immunités à la différence du moment où il s'exprimait en darija (arabe dialectal marocain).

Ce que nous apprendrons d'El Haj, finalement, ne sera que très bref et laconique. Nous savons qu'El Haj est né dans les provinces du Sahara à l'époque du protectorat espagnol et qu'il a vécu pendant quelques années aux îles Canaries. Il détient donc la nationalité espagnole. Ce qui expliquerait sa maîtrise de l'espagnol. Pour des raisons inconnues, El Haj est rentré au Maroc. Pourtant, malgré la protection que semble lui conférer son statut d'espagnol, El Haj n'est pas trop prolifique en détails sur son métier. Nous lui proposons de le rencontrer à « la sortie du travail », il refuse tout en nous informant que sa journée n'était pas terminée et qu'une autre « journée de travail » l'attendait encore, cette fois dans la « gestion de restaurants ». Définitivement peu enclin à parler, nous optons pour continuer à l'observer ainsi que le petit monde qui gravite autour de lui.

Les employés du consulat refusent d'utiliser l'expression « écrivain public » pour parler de ces personnages qui travaillent à l'extérieur, les *katib*-s. Ils les qualifient davantage comme étant « ces voleurs et ces voyous, qui prennent entre 200 et 250 dirhams pour remplir un simple formulaire ». Ceci dit, leur présence est toutefois tolérée. Ce qui nous paraît contradictoire.

Parler avec un employé n'est pas la solution la plus efficace pour tirer une conclusion claire sur les démarches qu'il faut suivre pour obtenir le formulaire, constituer un dossier et venir le déposer. Les gens qui attendent ont sans aucun doute ce problème et semblent préférer se renseigner auprès des écrivains. Ainsi, la relation qui s'établit entre employés du consulat et écrivains s'apparente à une coopération : en tant que fournisseurs de renseignements, les écrivains décongestionnent les attroupements qui pourraient se former devant les consulats.

El Haj se montre d'une expertise indiscutable : a une cliente, il traduit sur place à haute voix des lettres écrites en espagnol, des refus de visa, il offre une explication du refus, il conseille juridiquement. Cette femme, dont le mari est installé en Espagne, veut initier le regroupement familial et vient se renseigner auprès d'El Haj sur la manière de composer le dossier. El Haj lui trace une carte complète du « Casa administratif » : Derb Soltane, Gouverneur, tribunal El H'mam, un traducteur pour son certificat de mariage, le passage aux Habous, puis au ministère de l'Intérieur à Rabat, et enfin par la prise du rendez-vous au consulat espagnol. Des conseils et des renseignements, qui sont offerts à titre gracieux, semblent être dispatchés dans une stratégie de fidélisation de la clientèle : « Si on ne vous a rien fait, on vous a montrée », lance El Haj à une fille qui voulait se renseigner sur la procédure à suivre pour faire un visa de travail.

C'est ainsi qu'El Haj semble constituer le premier contact des Marocains avec l'administration espagnole, qui nous semble policière et rude. Certes, les clients assument sans contester le prix à payer proposé par El Haj. Ils se réfèrent à leur expérience. Il est parfois plus utile de payer 200 dirhams mais de ne passer qu'une seule fois, au lieu de perdre plusieurs matinées de travail à faire des allers et retours !

Les histoires de vie de ces « experts juridiques alternatifs » sont diversifiées : Karim, Sidi Omar et Mustapha nous en offrent une petite panoplie de ce qui pourrait exister.

Karim : l'héritage d'un métier...

Rien ne semble indiquer que Karim travaille : un stylo et un journal à la main, ouvert sur la page des mots croisés, il est simplement assis sur une marche d'escalier de la grande Poste de Casablanca. Cela fait maintenant dix ans que Karim occupe le côté droit de l'entrée de la Poste principale, en face de la place Mohamed V.

Karim se qualifie lui-même de *katib* et partage ce statut avec deux collègues : un premier posté à l'autre entrée et un deuxième à l'intérieur, dans le département des colis. Karim remplit les formulaires des lettres recommandées, fournit des renseignements sur les différents types de courriel, et dirige les clients vers les bons services à l'intérieur de la Poste.

À cause du caractère des fonctions qu'il assure, il est plutôt qualifié par les employés de la Poste comme un *mous'id* (quelqu'un qui vient en aide). Sa position de visibilité et sa surexposition publique, depuis un bâtiment

qui domine la place Mohamed V et qui constitue le cœur de la ville administrative casablancaise, fait de lui une personne auprès de laquelle on se rend facilement (touristes et Casaouis) pour demander des renseignements sur la ville : l'emplacement de quelques rues à des passants ou *barranis* perdus, les différentes lignes de transports et leurs destinations, les principaux monuments et ainsi de suite. Karim est capable de répondre en plusieurs langues puisqu'il maîtrise l'arabe, le français et l'anglais. C'est ainsi que le gardien de l'entrée de la Poste décrit ses collègues « informels » :

« (...) Les deux hommes (...) ne travaillent pas avec le *barid* (la poste). Ils sont indépendants. Ce sont toujours les mêmes qui travaillent ici. Ils remplissent des documents, des papiers, pour quelques modiques sommes. Si vous avez des choses à remplir en anglais, espagnol, ils sont compétents... Entre nous, ils sont beaucoup plus compétents que ceux qui travaillent à l'intérieur et qui tiennent les postes ; "*houma day'khin*"³ (...) ».

Karim a toujours vécu dans les environs, sur l'avenue Hassan II. Il s'est toujours débrouillé puisqu'il a appris sur le tas et n'a pas fait beaucoup d'études. En effet, il s'est arrêté en deuxième année de lycée en 1979, et est parti travailler dans un chantier à El Jedida dans les années 1980. Son grand frère occupait sa fonction au même endroit et, à sa mort, il a repris son travail. C'est comme ça qu'il a hérité de ce travail à la Poste. Le collègue qui occupe l'autre entrée de la Poste est aussi un « connu » des fonctionnaires. « *H'naya ma'aroufin* » (on nous connaît) se qualifiera-t-il. Lui aussi a remplacé son père lorsque celui-ci est décédé.

Il s'établit un triangle de confiance entre le receveur, les *katib*-s à l'entrée et les fonctionnaires. Cette passation qui s'est effectuée à la mort de leurs proches, légitime la présence sur le site des *katib*-s. Mais elle reste largement contestée par les fonctionnaires qui apprécient peu les écrivains postés à la porte, qui touchent de modiques sommes d'argent (entre 5 et 10 dirhams) pour l'aide offerte au remplissage d'un formulaire par exemple.

Les écrivains de la porte exercent pourtant un premier filtrage des personnes qui s'adressent à la poste, clarifient leurs doutes et rendent plus facile, par conséquent, le travail des fonctionnaires. D'après le receveur, ils n'ont pas la légitimité institutionnelle, même si parfois ils sont beaucoup plus compétents que les fonctionnaires de la poste sur les démarches administratives et l'accueil des clients. C'est pour cela que, au-delà du mépris permanent, les fonctionnaires ne voient pas d'un bon œil l'établissement d'un autre écrivain inconnu, pour peu qu'il ne soit pas « sérieux ».

3. Sous-entendu comme étant des pauvres gens « perdus », compétents, mais à qui on n'a pas donné une chance de réussir.

Le savoir-faire de Karim est certes limité, éloigné des « quasi-avocats » que l'on retrouve à proximité du tribunal de première instance de Casablanca et qui constituent, eux aussi, une des formes les plus courantes du *katib*.

Sidi Omar : l'exemple du professionnalisme juridique derrière le tribunal de première instance

La rue qui limite la façade postérieure du tribunal est parsemée de bureaux d'écrivains publics. Sur les vitrines, sont annoncées les spécialités de chaque professionnel : remplissage de demandes de visa et formulaires consulaires, rédaction de plaintes, contrats commerciaux, baux immobiliers en tout genre, etc.

Depuis les portes ouvertes s'échappe le bruit des vieilles machines à écrire travaillant à un rythme frénétique, cadencé et régulier. Des jeunes penchés sur les voitures stationnées le long de la rue attirent l'attention des passants et les dirigent vers les différents *asâtida* (maîtres) pour qui ils travaillent. Il s'agit de jeunes qui sont en apprentissage du métier.

Sidi Omar partage son bureau avec deux autres personnes : un autre écrivain et le maître qui est absent ce jour-là. Sidi Omar se qualifie de *mous'id el qada'a* (aide à la justice). D'ailleurs, il insiste sur trois valeurs qu'il considère comme les plus importantes dans le métier d'écrivain : l'expérience, la responsabilité et l'honnêteté.

Sidi Omar est un homme d'une élégance remarquable par sa tenue vestimentaire mais également par la prestance et le charisme qu'il dégage. Sa tenue sobre lui confère une certaine légitimité institutionnelle. Il s'occupe de la plupart des revendications que les clients lui soumettent. C'est lui qui écrit les contrats, établit les baux commerciaux par exemple, fournit un texte en cas de prêt d'argent entre deux ou plusieurs individus. Il s'occupe également des dépôts de plaintes et de litiges entre les gens, et renseigne les clients aussi bien d'un point de vue matériel qu'à titre d'information.

Être katib : un métier de terrain

Sidi Omar travaille comme *katib* depuis 1996. Initié par son « maître », sa formation s'est effectuée dans la durée par les différentes expériences qu'il a rencontrées. C'est un travail qui est hautement hiérarchisé : le maître et ses disciples. Il a dû étudier les livres de droit, apprendre à utiliser le jargon des juristes et à s'adapter à la clientèle et aux demandes. D'année

en année, sa formation s'est forgée, sa rapidité d'esprit et d'analyse s'est aiguisée. Le *katib* se doit de comprendre rapidement la requête du client, l'analyser et la synthétiser de manière à ce qu'elle soit adaptée au monde juridique. Travaillant de près avec le tribunal, ils sont pour la plupart d'entre eux très largement sollicités pour des affaires qui se traitent par l'intermédiaire de la justice.

Pour Sidi Omar, « il n'y a pas d'école pour devenir *katib 'oumoumi*, comme il peut en exister pour des journalistes. Le travail de *katib* s'apprend sur le tas et sur le terrain au quotidien auprès de personnes compétentes. La personne qui veut devenir *katib* doit travailler avec un *katib* pendant longtemps pour se former.

Autrefois, les *katib-s* n'avaient pour matériel de travail qu'une simple plume et un encrier. Tout se faisait à la main, ce qui demandait d'être soigneux, exigeant et d'avoir une belle écriture. En plus de ces qualités, les *katib-s* étaient, pour la plupart d'entre eux, spécialisés dans un seul domaine. Aujourd'hui le *katib* est entouré de machines, même si l'ordinateur n'est pas vraiment encore à l'ordre du jour. Il est curieux de voir encore la place dévouée au carbone, qui semble destiné à assurer la fiabilité du travail et la validité des documents.

Le domaine de travail des *katib-s* s'est vraiment étendu. Aujourd'hui Sidi Omar traite *jami' el mou'amalât* (toutes sortes de requêtes). La seule exigence reste la localisation dans un *mahal* : Sidi Omar ne peut pas travailler dans la rue pour des questions de dignité. C'est aussi une manière de mettre en valeur le travail du *katib*. « C'est un métier à responsabilités » (*mas'oulya*) affirmera-t-il. Il se définit comme « réglementaire » (*qanouni*), par la patente qui lui a été attribuée, contrairement à d'autres qui se qualifient de *katib* alors qu'ils ne sont que *mous'id* (aide). Travailler sans patente peut être fortement réprimandé, car la responsabilité à l'égard des clients est fondamentale.

Selon Sidi Omar, « les *mous'id* sont à la recherche d'un *marzouq* et ne font que remplir des formulaires déjà existants. Son travail est limité (*ma'doud*). Le métier de *katib* est un métier appartenant à un cercle fermé puisque un *mous'id* ne peut rédiger un acte. Il peut copier, mais ne peut en aucun, sans formation, le rédiger ».

Une clientèle diversifiée

Le travail de Sidi Omar est sollicité par diverses populations de divers milieux sociaux : qu'ils soient médecin, pilote, gouverneur, ouvrier, tous ont besoin de cette expertise du *katib*. Il ne travaille pas uniquement avec des analphabètes. Il ne suffit pas de savoir écrire ou d'être doté d'un

bagage intellectuel important pour savoir rédiger un acte, mais d'acquérir une expérience et un savoir-faire qui s'établit au fil des ans. Il faut non seulement avoir un niveau élevé, une maîtrise de la langue arabe, mais aussi et, surtout, avoir de l'expérience qui ne s'acquiert que sur le terrain, en se confrontant à des situations réelles et concrètes. Comme le dit si bien Sidi Omar, « il faut "vivre" le *katib* ».

Il se peut que le *katib* assure sa clientèle par un processus de fidélisation, dont la variable de la confiance développée lors de la confidentialité des consultations joue un rôle important. Le *katib* est amené à entendre les histoires personnelles des clients. Il doit donc être réputé par son sérieux et son honnêteté. Il est appelé à les comprendre, à rentrer dans les détails afin de pouvoir saisir le matériel qui lui permettra de construire sa requête administrative ou judiciaire. Dit autrement, d'un récit de malheurs conjugaux le *katib* est amené à « produire » une demande de divorce, par exemple. Il devient dépositaire d'histoires intimes, complice des clients et assiste à l'objectivation d'affaires quotidiennes.

On ne s'improvise pas *katib*, et on ne s'installe pas n'importe où. Telle est la conclusion que l'on peut se faire du métier. Les *katib*-s se sont installés à proximité du tribunal parce qu'ainsi ils peuvent travailler et avoir une clientèle. Cependant, les *katib*-s se trouvent un peu dans tous les quartiers, notamment à proximité des administrations. Le *katib* repère le lieu dans lequel il va pouvoir exercer avec ou sans autorisation, en fonction du travail qu'il va devoir accomplir :

« Casa n'est pas Berrechid. C'est un endroit où il y a beaucoup de gens, donc beaucoup de travail. Les gens viennent dans cette ville parce qu'il y a les principaux tribunaux entre autres ». C'est par ces paroles que Sidi Omar nous informe que Casablanca de par sa taille et ses fonctions administratives, notamment juridiques, explique la présence en grand nombre de *katib*-s.

Comme l'indique Omar, différents genres de *katib*-s se côtoient dans la ville sans pour autant se gêner, chacun se spécialisant à sa manière dans un domaine bien précis à proximité des « administrations » que les *katib*-s veulent « s'approprier ». C'est le cas de Mustapha, *katib* 'oumoumi dans l'ancienne médina de Casablanca travaillant pour le compte et avec les 'doul⁴.

4. Il s'agit de juristes islamiques qui se basent sur la Charia et le Coran.

Mustapha, témoin de l'ancienne spécialisation professionnelle d'une rue de la médina

La rue qui s'étend depuis un des plus anciens bâtiments coloniaux français (les anciens tribunaux), jusqu'au cœur commercial de la médina, constituait le centre juridique de la ville à l'époque de la colonisation française. Tous les Casablancais venaient ici lorsqu'ils avaient affaire à la justice. Le siège de l'ancien tribunal est aujourd'hui un poste de police dominé par un policier « spécialisé » dans le traitement d'informations aux touristes égarés ou curieux de connaître l'histoire de ce tissu ancien de la ville.

Les bureaux des *'doul* parsemant la rue témoignent du passé « adoulien » de la rue, qui au fil des ans, s'est diversifiée professionnellement en accueillant quelques magasins ou laiteries.

Les *'doul* semblent avoir pris le terrain aux professionnels de la justice « séculière ». Mustapha est le seul *katib 'oumoumi* à s'y être basé. On le retrouve dans un austère *mahal* dans lequel trône un bureau nu, une machine à écrire et un banc en bois mis à la disposition des clients.

Le mahal, une spécificité des katib-s de Casablanca

D'après Mustapha, à Casablanca, il n'y a que des *mahalat*. Parce que travailler dans la rue c'est difficile. Il y a des choses que les *katib-s* ne peuvent pas faire à l'extérieur, à même la rue et parce qu'ils prennent et ont des responsabilités importantes. Par exemple dans le cadre d'un contrat de vente. Il faut le faire correctement. « Il y a beaucoup d'argent en jeu ! Il faut voir les origines de la propriété (*asl' el melk*), c'est du sérieux. Et puis dans la rue, ce n'est pas donner une image positive du métier. Alors que dans un local, les gens savent te retrouver et cela fait plus professionnel. C'est pour ces principales raisons que les *katib-s*, vous les trouverez pour la plupart d'entre eux dans des *mahal* ». Le *mahal* est signe de légalité : tout *mahal* possède une patente exposée dans un endroit bien visible.

Tous les *katib-s* ne connaissent pas tout. Ils ont chacun une spécificité. Très peu d'entre eux sont polyvalents. Comme nous le dit Mustapha, « le *katib* touche un peu à tout mais rien en profondeur. Sauf pour certains qui se spécialisent dans un domaine bien précis. Et puis il y a certaines choses que les *katib-s* ne peuvent maîtriser. Dans ce cas, il faut diriger les clients vers des avocats ou d'autres spécialistes sur les questions ».

Mustapha est indéniablement le témoin de la quotidienneté de beaucoup de voisins. En effet, il les conseille dans leurs démarches, même lorsqu'il s'agit de choix très personnels. Il connaît leurs motivations

sociales (lorsqu'il assiste à la naissance d'une association, etc.), leurs inclinations politiques par exemple. Il fait partie du décor de la médina.

*Un parcours de katib :
L'exemple d'une spécialisation du divorce adoulien*

Mustapha retrace à la manière d'un long monologue son passé professionnel, intime, mais aussi et surtout la manière dont la médina l'a accueilli. Il retrace l'histoire d'un passé révolu, pointé d'une touche de nostalgie. Nous vous livrons quelques passages de son histoire :

« (...) J'ai travaillé dans plusieurs domaines avant. Je suis *ould* Derb Soltane et suis de 1973. J'ai passé un Bac scientifique que je n'ai pas eu pour des raisons personnelles et parce que ma famille connaissait des problèmes. Alors que je n'avais jamais redoublé... Mon père ne voulait pas que je quitte les études mais bon... Je suis sorti des études et j'ai travaillé dans des petits boulots où je faisais des photocopies. Puis j'ai fait du dessin en bâtiment. C'est un beau-frère à moi qui est architecte qui m'a suggéré de m'inscrire dans une école de dessin en bâtiment. Et c'est ce que j'ai fait pendant quatre ans. Et puis, très vite, j'ai quitté ce circuit pour faire un autre travail. Je me suis, par la suite, attaqué au domaine de la restauration et plus précisément dans la gestion de cafés. J'ai travaillé pour quelqu'un comme gérant d'un café. Mais il y a eu des complications et finalement, au bout du compte, je me suis arrêté. J'ai quitté ce travail.

C'est dans les années 1980 et plus précisément entre 1988 et 1990, que j'ai commencé à travailler auprès de mon frère. On a cinq ans de différence. Il était brillant. Il a passé son examen de *'doul*. C'est en 1984 qu'il a commencé à exercer le métier de *'doul*. Mon frère s'est acheté ce local en médina, et depuis je suis ici. Et comme je ne faisais rien et que je n'étais pas bête, il m'a proposé de travailler avec lui comme secrétaire. Je lui donnais un coup de main. J'ai donc, à ses côtés, appris énormément de choses et notamment toutes les procédures qui ont trait au divorce, au mariage, mais aussi à tout le reste. C'est moi qui écrivais, qui allais au palais de justice, etc. Je me suis formé sur le tas, j'ai beaucoup étudié les livres de droit. Il faut avoir une culture générale importante pour exercer ce métier. Je suis donc resté à ses côtés. Cet endroit on l'appelle *roussoum 'ourfiya*. C'est un endroit très connu. D'ailleurs mon frère était tellement connu, qu'aujourd'hui on m'appelle le "frère de M'jid". Mon frère s'appelle Abdelmajid. Mais depuis, il a quitté ce travail et s'en est allé vivre à l'étranger (...) ».

Mustapha nous livre dans un second temps que son métier de *katib* et plus précisément dans la spécialité de *katib 'doulien*, ne peut se faire seul. Il a besoin de mobiliser tout un réseau qui l'aidera à mettre à jour ses pratiques, mais également de se mettre à jour sur les textes juridiques relatifs au divorce qui évoluent aujourd'hui avec la prise en compte de la place de la femme. Il nous renseigne également sur son système de fidélisation qu'il met en œuvre afin de rester au plus près de ses clients qui, pour l'essentiel, proviennent de la médina.

La mobilisation des réseaux « clientélistes »

« (...) Et puis ce qui encore une fois a forgé mon travail de *katib*, c'est que je me suis marié avec une secrétaire qui travaille dans un cabinet d'avocat. Ce qui est très pratique. Elle travaille avec des avocats spécialisés dans la *Chari'a* (droit islamique). Du coup, j'ai souvent l'occasion de me rendre au tribunal. Je connais beaucoup d'avocats. Je me renseigne, ils me renseignent sur les nouvelles lois, les textes à rédiger, etc. Quand on est *katib*, il faut avoir un esprit analytique et de synthèse. Moi, lorsque des clients viennent me voir je sais tout de suite à qui j'ai affaire et ce qu'ils veulent. Question d'habitude... Je les reconnais et en fonction des papiers qu'ils me présentent, je sais tout de suite ce que je vais rédiger sans même attendre qu'ils me racontent leurs histoires. Mais il y a certains clients qui veulent absolument que l'on écrive les choses dans le détail, alors que les procédures réelles et la rédaction de dépôts de plaintes, par exemple, se font de manière très brève. Mais bon, on tombe souvent sur des clients têtus qui veulent à tout prix raconter les choses dans le détail. On a beau leur dire que cela ne sert à rien, ils ne veulent rien entendre. Je leur dit donc, allez voir d'autres *katib*-s qui vous feront ce travail. Moi je ne fonctionne pas comme ça ! J'ai des principes de travail, c'est tout ! Notre travail consiste à aller au plus important sans avoir à raconter des « tartines » qui ne serviront à rien. Il faut aller à l'essentiel et ça, certains ne le comprennent pas toujours...

Je travaille beaucoup avec les '*doul* de la médina. Même s'ils écrivent très mal, "*khat'houm khayb*"⁵ je sais déchiffrer leur écriture. Et d'ailleurs, très souvent, je leur corrige leurs textes (« *ken sahhâh lihoum* »). Je travaille avec eux à des prix vraiment dérisoires. Je le fais parce qu'il faut que j'entretienne de bonnes relations avec eux. Ils m'envoient leurs clients, ils me font de la publicité, c'est important dans un métier de *katib*. Et comme je suis le seul du coin... Ou pour fidéliser ma clientèle, ou pour que mes propres clients me conseillent à d'autres, je fixe un prix d'amis. Lorsque des clients viennent seulement pour des renseignements, je les informe, je leur donne de mon temps lorsque je suis disponible sans faire payer le service que je viens de rendre. Alors que s'il fait la même chose chez un autre *katib*, celui-ci les fera payer. Et c'est comme ça qu'il reviendra vers moi ou me conseillera à d'autres. Être *katib*, c'est un travail de relations publiques. On est à l'écoute des gens, on les conseille et c'est important. C'est comme un avocat, les renseignements qu'ils te donnent c'est un service payant. Eh bien, ici, c'est pareil. Sauf que moi je ne les fais pas payer (...).

La médina : un territoire au passé « adoulien »

L'existence d'une certaine « identité casablancaise » est suggérée lorsque Mustapha est amené à évoquer le passé de la ville. Une certaine nostalgie se dégage devant le constat de l'éclatement de la ville, du fait que « les choses ne sont plus comme avant ». En effet, il évoque le passé de la médina avec la prédominance des '*douls* dans les environs, mais nous

5. Peut être traduit comme « leur écriture est illisible ».

renseigne également sur le temps qui s'écoule et la ville qui passe et qui change de physionomie, de comportement par les gens qui l'habitent, la traversent et la changent. Mais une ville qui fabrique aussi de nouveaux comportements et de nouvelles générations.

« (...) La médina est très connue par la présence depuis toujours de *'doul*. D'ailleurs vous l'auriez peut-être remarqué en arrivant ici ou en cherchant les *katib*-s. Vous l'aurez remarqué, je suis le seul *katib* de la médina implanté dans cette zone, qui a toujours été le lieu privilégié des *'doul*. Autrefois, tout le monde venait ici soit pour se marier, effectuer un acte de vente, divorcer, etc.

Autrefois, le tribunal était installé dans cette rue même. Le poste de police est toujours là aussi. Lorsqu'un individu venait demander les services d'un *'doul*, tout était à proximité : la police, le tribunal, la *moqâta'a*, la mosquée et le *katib*. Il ne perdait pas de temps et effectuait ce qu'il avait à faire rapidement puisque tout était dans le même secteur. Aujourd'hui, c'est différent. Les gens perdent beaucoup de temps à effectuer des va-et-vient. Pourtant, comme la médina était connue pour ses *'doul* et son tribunal, les gens qui ne savent pas viennent encore directement ici. C'est très ancré dans les mentalités des gens. Même chez les Casaois. Mais notre principale clientèle reste tout de même les gens de la médina et des environs. Il arrive que je traite des cas de personnes habitant dans d'autres quartiers. Dans ces cas-là, c'est souvent par recommandations que l'on vient me voir. Ou parce que la gare Casa-Port est à proximité aussi. La médina a toujours été connue pour ses *'doul* (...) ».

La présence de la mosquée dans les environs draine des clients. La mosquée est un lieu de prière, un lieu important et non négligeable de sociabilités et d'échanges. On discute, on écoute, on informe.

Mustapha, la trentaine juste entamée, évoque les temps lointains de Casablanca, comme s'il avait eu la possibilité de vivre ce passé oublié. Il semblerait que Casablanca ait subi des transformations tellement rapides et radicales que ce qui s'est produit en quelques années seulement est perçu dans l'inconscient des Casablancais comme ayant eu lieu il y a plusieurs décennies :

« (...) La médina n'était pas comme cela lorsque je suis arrivé au départ pour y travailler avec mon frère. J'ai pu voir les évolutions au cours de ces dernières années. La médina a beaucoup changé. J'ai vu beaucoup de gens la traverser. Certains s'y sont installés, mais beaucoup d'entre eux l'on quittée aussi pour d'autres quartiers de Casablanca.

La médina était beaucoup habitée par les poissonniers et les pêcheurs qui travaillaient au port. Le port de Casablanca emploie très peu de Casablancais. Ce sont surtout les gens qui viennent d'Essaouira, d'Agadir qui y travaillent. Ils connaissent la mer et ses dangers. Ils connaissent le métier. C'est un métier difficile. Ils sont une main-d'œuvre bon marché et sont sous-payés. Le *bidaoui* lui, ne le ferait pas, trop fier et ne travaillerait pas pour deux sous (...) »

Derb Soltane : lieu de vie, lieu de passages

En évoquant son quartier, Mustapha semble ressentir une perte de repères motivée par les changements humains et physiques qu'a connus son quartier. Ses réseaux sociaux se sont effrités progressivement par le départ de ses amis à l'étranger et son quartier, Derb Soltane, paraît être en perpétuelle recomposition. Seuls ses parents encore là semblent constituer la jonction entre lui et son quartier d'enfance. Plus rien d'autre ne le lie à Derb Soltane, quartier à l'image d'une ville comme Casablanca qui ne cesse de se complexifier, de se fondre, de se construire et de se reconstruire.

« (...) J'habite Derb Soltane, à côté du Palais Royal. Du moins j'y ai habité pendant ma jeunesse avant de me marier. Je ne sais pas si vous connaissez Derb Soltane. C'est un quartier populaire. J'y ai vécu pendant des années. C'était mon quartier. C'était bien. Il y avait une vraie vie de quartier mais depuis ce n'est plus pareil. Aujourd'hui les choses ont bien changé...

Je me rends à Derb Soltane pour voir mes parents de temps en temps, voire assez régulièrement. Les choses ont vraiment changé. Et le changement je le vois à chaque fois. Ce n'est plus pareil qu'avant. J'avais des copains, des copains de quartier. Eux aussi ont quitté Derb Soltane pour d'autres quartiers de Casablanca. Certains sont même allés à l'étranger. Aujourd'hui, c'est un quartier qui n'a plus de sens pour moi ; c'est un quartier indifférent, peuplé de gens venus de nulle part et d'ailleurs. Il est un peu à l'image de la ville de Casablanca. La ville de Casa est pleine maintenant. Pleine de *barranis* (étranger). On ne reconnaît plus les « vrais Casaouis » des nouveaux arrivants...

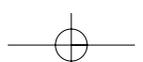
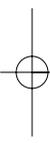
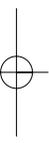
J'ai donc quitté Derb Soltane lorsque je me suis marié. Aujourd'hui je vis au centre-ville à côté de la Lydec. Je viens en médina par les transports en commun. C'est plus pratique. Je prends ma voiture seulement lorsque je vais en salle de sport m'entraîner. Comme ça je ne suis pas dépendant des transports et j'arrive et repars quand j'en ai envie (...) ».

À travers ces différents portraits de *katib*-s dressés au travers de situations professionnelles, ils nous ont renseignés sur certains quartiers de la ville, sur certains lieux, places ou sur certaines portions de rues de la ville de Casablanca.

Ces espaces urbains témoignent de l'évolution d'un métier vivant qui diversifie les profils et les pratiques. La définition de *katib 'oumoumi* constitue le champ de bataille entre les différents registres de légitimation professionnelle. La légalité de l'exercice de la profession constitue le pilier sur lequel les écrivains installés en médina cimentent la légitimité de leur métier et reprochent l'intrusion des autres profils. La légalité n'est pas pour autant confondue avec la légitimité. Celle-ci se fonde sur une expertise très spécialisée, seulement détenue par ces freelance du métier qui mettent en avant le contact direct qu'ils entretiennent avec leurs clients.

Les espaces où s'égrènent les scènes des *katib*-s constituent des lieux qui ont un passé, une mémoire, et désormais toute une panoplie d'identités avec lesquelles la ville de Casablanca est en train de composer ou est en train d'évoluer. Il faut entrevoir à travers ces parcours de métiers d'écrivains publics que la ville est complexe d'un point de vue social, économique, juridique, qu'elle est en constante évolution et qu'elle fait, par la même, évoluer les comportements et les mentalités.

Une ville qui s'adapte aux changements que les individus lui imputent, que des individus veulent lui donner. Ou bien est-ce l'inverse ? Est-ce la ville qui organise, qui ordonne et qui impose aux Casablancais une manière d'être et d'habiter Casablanca ?



Le joueur de dames Vers la disparition d'un jeu à faible enjeu

Jamel KHALIL

Le vieux jeu africain établi sur des lignes tracées à même le sable où il s'agissait de capturer des pions par saut s'est transformé en jeu de dames il y a quelque quarante siècles par la promotion du pion en dame. Une fois arrivé à la première rangée de l'adversaire, il pouvait reculer d'une case. Ce jeu fut pratiqué par la suite en Égypte, à Babylone, pour arriver en Grèce et à Rome. Au VIII^e siècle, un Maure inventa une nouvelle règle de promotion du pion qui, en devenant dame volante, acquérait une grande liberté de mouvement. Cette dame inspira les joueurs d'échecs qui remplacèrent le mouvement court de la reine (comme celui du roi) par un mouvement long de dame volante. Cette liberté de la dame est restée dans les règles actuelles. Le jeu en étant plus rapide et plus vivant conquit l'Espagne et l'Europe. On commença alors à le jouer sur un échiquier de 64 cases : Le jeu de dames, *dam* signifiant aussi digue.

Au XVIII^e siècle, le joueur parisien Manoury écrit une romantique légende sur l'origine du jeu où il privilégie l'idée d'une invention locale. Il invente un système de numérotation du jeu, qui devint après le jeu de dames international, avec ses cent cases, la dame volante, les prises multiples et la prise en arrière du pion.

À ce jeu, des poètes de la Grèce ancienne dédiaient des vers. À Rome, il était celui des citoyens les plus respectés. Il y a seulement deux siècles, il était l'un des passe-temps favoris des couches sociales les plus aisées. Il commença sa régression sociale vers 1900. Le jeu d'échecs prit progressivement le pas sur le jeu de dames, si bien qu'en Europe ce dernier est considéré, quand il n'a pas pratiquement disparu, comme un amusement d'enfant, comme un jeu plutôt simple par rapport aux échecs.

Au Maroc, et surtout à Casablanca, il a survécu durant tout le XX^e siècle chez les artisans et dans les classes populaires. Aujourd'hui, il tend à devenir un jeu des oisifs. Et même ceux-là s'accrochent à d'autres jeux plus spectaculaires et plus violents.

Dama

Jouer aux dames dans les rues ou les cafés populaires de Casablanca est un signe extérieur de non-richeesse. Les droits d'entrée à ce jeu sont simples matériellement, sont complexes si on les place sur une grille de l'esprit et de la logique. Ce jeu est aujourd'hui l'indice d'un mode de vie en cours d'extinction. Que faut-il pour jouer aux dames ? Une planche de bois en aggloméré ou contreplaqué sur laquelle on trace 64 cases noires et blanches, des pions en bois, en céramique, ou en carottes et navets. En fait peu de choses. Le perdant paie une théière, quelques boissons, une *zarda* (grand repas) lors des grands matchs, peu d'enjeux matériels. Il faut surtout pour jouer un espace et du temps à partager. Mais il faut d'abord savoir jouer. Les contingences matérielles du jeu étant peu importantes, il reste à régler la question de l'espace du jeu, du temps et du savoir jouer.

Si le jeu de dames a existé et s'est développé dans les villes du Maroc jusqu'aux années 1970, c'est qu'il correspondait à un mode de vie particulier ; s'il est actuellement en voie de dégénérescence, c'est que les éléments qui ont contribué à son développement sont en voie de disparition.

Il y avait les artisans qui se regroupaient dans une place médiane pour jouer après le '*asr* (la troisième prière), estimant qu'après cette prière, le commerce avait tendance à se ralentir, autant fermer boutique et jouer : après le '*asr ma bqa mayt'asr* (il ne reste plus rien à presser). Certains s'arrangeaient pour jouer près de leur échoppe, en laissant un boy la surveiller, prompt à les appeler quand les clients arrivaient. Ils pouvaient alors arrêter le jeu, faire une transaction et reprendre la partie. Un joueur de bon niveau avait la capacité de remémorer toute la partie.

À Casablanca où l'artisanat n'est pas l'activité principale, d'autres types de population se sont adonnés aux dames : ouvriers, employés et petits métiers, chômeurs. Cette nouvelle configuration des joueurs va changer la relation au jeu et en précipiter la dégénérescence.

À une question posée sur le travail, la réponse d'un *diyâme* (joueur de dames) à propos d'un bon joueur de dames est fort significative : « s'il travaillait ou s'il faisait quelque chose, il ne jouerait pas aux dames ». Ce genre de commentaire était rare dans les années 1960. Il n'y avait pas d'antagonisme entre le fait de travailler et celui de jouer aux dames.

Lorsqu'on a les prérequis indispensables – une capacité de calcul des coups, une forme d'intelligence déductive – le jeu de dames nécessite un investissement énorme. Pour devenir et rester un bon joueur, plus de cinq heures par jour de jeu sont nécessaires. De plus, il faut avoir des partenaires de bon niveau et des objectifs à atteindre : battre les champions reconnus. Mais bien avant, il faut les connaître, les rencontrer, les évaluer, les mesurer (*'bar*), s'ingénier à les classer (*handes*). Tout un investissement en temps, en déplacement et en prospection, dans un jeu où il n'y a ni fédération ni une autre forme d'organisation susceptible de gérer des compétitions ou des rencontres de haut niveau.

L'objectif d'être reconnu comme le meilleur ou parmi les meilleurs du Maroc, de Casablanca, de Derb Soltane, de Derb Ghallef, de Hay Mohammadi ou de la vieille médina, dans un environnement inorganisé, relève d'une structuration officieuse connue seulement par ceux qui sont dedans, mais qui a un sens et une valeur. Cette structuration s'est construite pendant des décennies autour de matchs mémorables, d'histoires particulières et de noms prestigieux, personnes décédées pour la plupart. Chaque quartier avait ses champions connus et reconnus, installés dans leur statut et des nouveaux entrants qui s'exercent pour défier les anciens.

Toute une organisation sous-jacente qui supposait une identification très forte au quartier autour d'une activité à enjeu important. Le jeu de dames ne remplit plus aujourd'hui ce rôle, dépossédé par le football et par d'autres activités plus spectaculaires où le jeu de l'esprit n'a pas vraiment cours.

Comment ce jeu, qui était populaire, qui s'insérait dans les représentations identitaires de la ville de Casablanca ne l'est plus aujourd'hui ? Par quels subterfuges les jeux de l'esprit ont-ils perdu leurs attraits ? Comment ce langage propre au jeu de dames est-il en voie de disparition ? Pour quelles raisons ce jeu ne fait-il plus école ? Telles sont les questions auxquelles nous allons essayer de répondre, en parlant du joueur de dames dit le *diyâme*.

Le *diyâme*

Il commence jeune en observant les autres joueurs, sur le chemin du travail, du *msid* ou de l'école. Comme auparavant on s'arrêtait pour regarder une *halqa*, observer des acrobates, écouter un conteur, voir un dresseur de singe ou participer à un match de boxe amateur, on faisait la même chose pour regarder des joueurs. Autour des joueurs il y avait des commentateurs mais aussi des souffleurs de coups (*nabbar*) qui

s'évertuaient à déclamer des solutions à un jeu en cours. Lors de certains matchs importants, on interdisait le soufflage (*tnbar*), cela déconcentrait les joueurs. Le futur joueur regarde, s'imprègne, commence à intervenir parfois, se fait remettre en place souvent, et surtout commence à entrer dans la culture du jeu de dames.

Lorsqu'il se met à visualiser le damier comme un champ avec des axes importants, le *oued* (le huitième ou axe central, qui représentait la ligne sacrée chez les anciens grecs) imprenable, les « deux septièmes » symboles des grands matchs et le « sixième » un vrai cul de sac, le jeu n'est plus seulement un passe-temps, mais un moment où deux esprits se rencontrent, se confrontent chacun avec une stratégie qui lui est propre. Le futur joueur commence à imaginer le chemin à parcourir pour devenir un champion.

Lorsqu'il commence à intégrer les règles : du *roumi* (les pions avancent mais peuvent prendre un pion à reculons), de *khouribga* (donner tous ses pions, c'est gagner) ou essentiellement du *beldi* (les pions ne reculent pas), le champ des possibilités s'ouvre et il est devant plusieurs choix de types de jeu.

Lorsqu'il parvient enfin à saisir les subtilités de certaines astuces et pièges, il comprend qu'il faut beaucoup d'exercices pour parvenir à réaliser un ensemble de prouesses. L'inéluabilité des *tlata* ou *sanâa* (une dame hors du huitième perd fatalement au bout de douze coups si elle a en face d'elle trois autres) ; la difficulté de mener à bien le *tlata* ou *lbideq* (la même combinaison mais contre deux dames et un pion) ; la rigueur du *chmal lkelb* (comment coincer une dame entre le sixième et le troisième) et d'autres techniques caractéristiques de chaque grand joueur.

Le statut d'observateur n'est plus satisfaisant, il veut passer à table, jouer, s'exercer, mais avec qui ? Avec d'autres débutants, il n'apprendra pas grand-chose. Il doit trouver un maître qui l'initie aux dimensions du jeu. Là, commence un autre type de relation. Il se dirigera vers l'espace du jeu plus tôt, guettant un bon joueur qui n'a pas encore d'adversaire et qui veut bien passer le temps avec lui. Il ira chercher le thé, fera des petites courses, s'occupera de la bicyclette au pneu crevé du maître, placera tous les pions sur le damier avant la partie, proposera des coups contre un adversaire du maître, rira à gorge déployée lorsque celui-ci fera un coup de maître et propagera l'excellente image de son champion en récitant les histoires des parties du maître.

Le processus d'apprentissage commence alors sous les bons auspices du maître, il s'agit d'apprendre non seulement les astuces, mais aussi les ouvertures de jeu et les finales, les *tmams* (les suites de coups qui mènent inéluctablement au gain d'une partie), les matchs du maître et des joueurs connus. Il se doit de se remémorer les coups célèbres et comment y aboutir.

De plus, le jeune disciple doit apprendre à reconstituer de mémoire des parties entières. S'entraîner aux dames, c'est savoir le faire seul en reproduisant les parties et cherchant les failles. Gagner aux dames n'est pas un coup de hasard, c'est une démarche logique. Tout cela ne se fait ni dans les livres ni à l'aide d'autres supports. On apprend en rencontrant d'autres joueurs, en jouant avec et en les regardant jouer. Tout d'abord sous la protection d'un maître et par la suite en se confrontant seul à l'adversité.

À partir de ce moment-là on entre dans une communauté qui gravite autour du jeu de dames, qui propage les histoires des joueurs et celles des parties. Il n'y a pas de médias, pas de radio, pas de télé qui en parle, seuls les joueurs sont les acteurs de leurs histoires. C'est dans ce contexte que commence l'apprentissage des techniques, dont la plus importante est la maîtrise des combinaisons : simples à deux temps (un temps est égal à deux mouvements : celui du blanc, puis celui du noir) ; compliquées de trois à cinq temps ; très compliquées de six à dix temps, d'une complexité inimaginable supérieur à dix temps, que seuls les grands maîtres (Abraham, Lfqih, Moutchou) maîtrisaient.

Il y a la vision ou le savoir déplacer mentalement les pièces du jeu sans les toucher. C'est un travail d'anticipation et de précision. C'est ce travail réalisé régulièrement qui permet la progression. Certains joueurs en étaient des spécialistes : Bziz, El Mekki, Lsfar. À tel point que ce dernier, après avoir joué dans la vieille médina jusqu'à 2 heures du matin, a fini par perdre devant Shlakch, le champion de Derb Lmaâzi. Sur la route qu'il fit à pied il visualisa toute la dernière partie. Arrivé chez lui il se rendit compte que techniquement il était impossible qu'il perde et qu'à un moment précis de la partie on lui a subtilisé un pion. Il refit le chemin vers la médina, réveilla son adversaire et exigea que la partie soit rejouée. Au jeu de dames le hasard n'intervient pas pendant le déroulement du jeu et la triche non plus. C'est un jeu de stratégie combinatoire où gagner se fait par la rigueur et la logique.

Jouer, c'est aussi être capable de se concentrer contre un adversaire et parfois contre plusieurs sans compter les souffleurs. Braham était un des plus forts à cela. Dans les années 1950 et 1960 il arrivait au début de l'après-midi au local du *lfâkhri* ou au garage de Lfqih à Bouchentouf, géré par la poigne de fer du vieux Ba Hmida. Il pouvait jouer contre toutes les personnes présentes qui voulaient bien parvenir à gagner contre lui un jour, même si c'était par procuration, en soufflant parfois des coups à son adversaire du moment. Imperturbable Braham finissait le plus souvent par gagner sauf de rares fois contre le *fqih*. Braham parti, les joueurs se retrouvaient en petits groupes pour analyser les parties jouées et se préparer à l'affronter le lendemain, celui-ci avait toujours un pion d'avance sur eux. Malgré cela, ceux qui se sont confrontés à Braham (Slakch, Lfqih, Bziz, Laasri le docker, Coehen) sont restés parmi les meilleurs

diyâmes de Casablanca. Un autre *diyâme*, Larbi Ben Mbark, plus connu comme international de football (la perle noire) avait aussi une grande capacité de concentration, assis de biais sur une natte, dans une petite place entre Hammam Mbirik et le cinéma Malakia, imposant sa masse physique, pouvait rester des heures durant à jouer avec plusieurs adversaires.

À Derb Ghallef dans les années 1930 Ahmed le cordonnier apprit sur la route du Msid du Fqih Mtougi, en regardant jouer Abbas Djaiji et Massoudi à côté de la mosquée Lhjar. Une fois installé dans sa cordonnerie, en face de l'ancienne Joutia, il transféra l'espace de jeu devant son lieu de travail et organisa le jeu en vantant ses champions. Là, le jeu devint un peu plus spectaculaire par l'accrochage de morceaux de papier sur l'oreille du perdant. Le passant pouvait reconnaître le perdant sans poser de questions. On inventa une autre méthode pour visualiser le perdant. À chaque partie, il devait reculer d'un *shber* (20 cm). Il arrivait un moment où il jouait *mchbbeh 'la kerchou* (le ventre sur le sol). La partie s'arrêtait quand il ne pouvait plus toucher la *roq'a* (le damier).

À Derb Lmaâzi dans la vieille ville, d'autres se sont fait connaître par leur capacité à faire de longues parties. Slaksh et Moutchou se sont rencontrés pendant une semaine tous les après-midi pour ne faire que des parties nulles. Les joueurs, autour, s'évertuaient à reproduire leurs matchs sans avoir la même maîtrise ni la même capacité de calcul.

Le jeu de dames se déroulait à Casablanca comme une pièce en plusieurs actes : la préparation des champions et la propagande de leurs capacités respectives, la rencontre et les réactions des spectateurs, la reproduction des parties et les commentaires, la diffusion des histoires des joueurs à travers les canaux des quartiers et de la ville. Le joueur de dames s'inscrivait alors dans une dynamique de jeu et de relations. Le jeu était un art vivant. Il se reproduisait de lui-même et à travers les chroniques, il s'insérait dans la mémoire de la ville, sans support écrit ou iconique.

La transmission du jeu d'un individu à l'autre, voire d'une génération à l'autre, s'effectuait dans un environnement construit sans être officiel. L'existence d'une mémoire collective des joueurs et de leurs supporters procure une seconde vie au jeu. Jouer ne correspond pas seulement à l'acte de se mettre devant un jeu de dames pour se confronter à un adversaire, c'est un système où l'on parle du jeu, on lui fait écho, où le jeu vit de lui-même une seconde existence où il se reconduit à travers les récits du jeu. Le jour où Hmad a piqué un pion à Lbahja Lferdi (le borgne), les *zouj* ou *dama* de Braham, l'arrivée de Jmal de Fès et de Si Larbi de Marrakech, Mouka et son regard, Lferrouj et ses soufflages. L'histoire de Lasri le docker est mémorable. La veille de sa mort une délégation de *diyâmes* vint lui demander de reconnaître Rais meilleur que lui, mais il refusa de le faire.

Dama sans diyâmes

Un match de *dama* est un *hayt* (partie) composée de quatre *tarh* (set), le premier qui gagne quatre *tarh* est le vainqueur, il a fait le *hayt*. C'est comme s'il a emprisonné son adversaire entre quatre murs. Deux joueurs de niveaux proches peuvent alterner gain et perte. Mais deux joueurs de niveaux éloignés se retrouveront le plus souvent face à un résultat de quatre à zéro. Des variantes permettent aux plus faibles de rencontrer les plus forts et parfois de progresser. Selon leur différence de niveau des joueurs en compétition, les plus forts peuvent choisir de partir avec des handicaps. On se retrouve alors avec des parties de 6/4, 7/3, 8/2, 9/1, voire plus. Certains font même jouer leur adversaire pour un nul, s'il fait un set nul, il a gagné. Et le pire est de faire jouer l'adversaire pour une dame, s'il transforme un pion en dame volante, il a gagné.

À Derb Baladia on dira que Bziz fait jouer Laasri pour 8/2 et à Derb Ghallef on dira tout à fait le contraire. Chaque quartier a ses champions qu'il valorise grâce à sa mémoire sélective. Ce système de distinction des joueurs souffrant d'un mode de marquage régulier n'a pas donné lieu à un classement des joueurs. Il y a des groupes de *diyâmes* reconnus comme les meilleurs et d'autres qui essaient de s'y confronter. Lorsque parfois le plus faible gagnait, il s'éclipsait pour savourer sa victoire en se proclamant le meilleur. Faute d'une prise en charge par les champions dans les années 1950 et 1960 de la classification et de l'organisation nécessaires, comme cela fut fait au jeu d'échecs. Quelques joueurs de par leur culture et leur formation auraient pu organiser le jeu, ils ne l'ont pas fait, pris par d'autres contingences ou ayant basculé au jeu d'échecs, plus valorisant, tel que Iraqui le géomètre. Le jeu devint sans objectifs clairs, sans étapes à franchir, sanctionné par des objectifs intermédiaires et sans enjeu (si le judo a progressé en France, c'est parce qu'on y a inventé les ceintures de couleur qui marquent les étapes, alors qu'auparavant on passait de la blanche à la noire). N'ayant pas été non plus pris en charge par l'école, *dama* se transforma en un jeu à faible enjeu. C'est parce que l'on a commencé à enseigner le jeu d'échecs dans les écoles de l'ancienne Union soviétique que l'on y trouve aujourd'hui les plus grands maîtres.

D'après le vieux *diyâme* Si Abbas de Hay Hassani, il y avait des grands joueurs, Braham et El Ayachi de la Médina, Belahcen de Bouchentouf, Jilali du Kariane, Bziz de Derb Soltane, Ronda de Derb Jdid. Quand ils arrivaient après leur travail, le spectacle commençait et c'étaient des grands matches. Ils avaient aussi des tournois inter-quartiers et entre les villes. Une partie pouvait durer une journée. Aujourd'hui « *Mcha dakchi m'a loweline mni Kounti tatchouf tabla ta'tat Ach min la'b Ach min Dama*

Ach min Fraja, koulchi moujoud elkhairat moujouda. Kayn l'b ou makayninch l'aba ou makainach l'fraja. Ma bqa oualou dama safi mchat f'alha mchat m'a Moualiha daba bna dem kay khmim fchkel khour, ldrab join ldrab fanida igoul diame. Kay la 'bou bach iqoutlou lwaqt » (le jeu de dames a disparu avec les grands joueurs, quand tu voyais le damier tous les biens du monde étaient là. Aujourd'hui il y a quelques joueurs, il y a des jeunes qui jouent mais pas de spectacle. Il n'y a plus rien, celui qui fume un joint ou prend une pilule aujourd'hui se prétend joueur de dames, ils pensent autrement. Ceux qui jouent maintenant le font pour tuer le temps).

La fréquentation du jeu par ceux qui ont du temps à perdre est un indice du manque d'attrait pour le jeu de dames et de la faible valorisation sociale des joueurs. Une des raisons de la dégénérescence de *dama* est liée au système de promotion des joueurs, au leadership. Une longue période durant, les classements officieux des *diyâmes* étaient diffusés de quartier en quartier et ne faisaient pas l'unanimité. Ils servaient plutôt à alimenter les parties futures et obligeaient les champions à affronter les prétendants en public. Les champions de dames au Maroc n'ont pas créé de club, de système de classement, n'ont pas décerné de titre ni organisé de championnat dans une période où *dama* avait une certaine valeur chez le public. Ils n'ont pas valorisé un jeu populaire qui, en demeurant dans l'espace public, a suivi paradoxalement une courbe descendante.

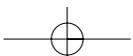
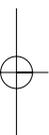
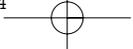
Dama se joue dans des espaces ouverts à tous, accessibles et par conséquent non distinctif, dans un environnement en mutation où les figures et les modèles auxquels on s'identifie devaient avoir une autre qualité en plus de leur savoir-faire : celle d'être difficilement accessible. La valeur des jeux se mesure à leur capacité d'être dans des cercles fermés, des clubs auxquels d'autres souhaiteraient avoir accès, les médias entre autres. En transitant par la télé, le jeu a une seconde vie, il entre dans les foyers, prend et diffuse de la valeur. Imaginer la télé se déplacer pour filmer un match entre El Ayachi et Lmoutchou qui se déroule à Souk Jemia est de l'ordre du surréel. Elle retransmettra un match de foot en direct ou les phases d'entraînements des athlètes, elle ferait même une interview d'un footballeur pour lui demander ce qu'il préfère comme menu, comment il s'habille. L'inaccessible attire. Les *diyâmes* n'ont pas su devenir inaccessibles. Ils ne se sont pas organisés pour faire parler d'eux. Leur jeu ne véhicule pas de violence. Des lieux, qui existent toujours, comme Sahat Sraghna, cinéma Malakia Souk Jemia, *hmam* Mbirik, Lmthana de Derb Ghallef, Derb Lmaâizi, AlKouba, *qissariya* de Hay Mohammadi, ne font plus recette pour les joueurs de dames. Les petits jardins de Derb Jdid ou de Oulfa sont considérés comme des vieux espaces fréquentés par des vieux qui jouent à *dama*. L'ensemble offre peu d'attraits.

Avec *dama*, nous sommes face à un jeu qui permet le développement sur le plan intellectuel de plusieurs propriétés : esprit d'analyse, de

synthèse, de déduction, d'analogie, de conception d'objectif, d'imagination ; sur le plan du caractère plusieurs qualités : la volonté, la détermination, la pugnacité, la maîtrise de soi, l'esprit de décision ; sur le plan moral et social des qualités particulières : le respect d'autrui, le respect des règles. Ni *dama* ni les échecs ne sont inscrits aux programmes scolaires, alors que toutes les qualités précitées des dames peuvent contribuer, à faible coût financier, au développement des capacités, de l'enfant. Il n'existe pas de fédération de jeux de dames. Le jeu ne demande pratiquement pas de moyens matériels, il nécessite une reconnaissance et de l'organisation. Quels que soient sa complexité et son intérêt pour l'esprit un jeu doit tout en créant des enjeux captivants, en fabriquant des champions reconnus, en générant de l'inaccessibilité, avoir la capacité de s'insérer dans le fonctionnement d'une société et l'intelligence d'utiliser ses dispositifs.

En juillet 2007, après dix-huit années de travail et pas moins de cinquante ordinateurs tournant à plein régime, une équipe de scientifiques canadiens, avec Jonathan Schaeffer à leur tête, a percé à jour toutes les combinaisons du jeu de dames, soit un chiffre astronomique de 500 milliards de milliards de mouvements possibles. Près de 4000 ans après sa création, le jeu de dames est totalement résolu. Ainsi, connaissant toutes les combinaisons possibles, Chinook (du nom du programme), ne peut être battu. Au pire, si son adversaire effectue les coups parfaits, le jeu finira sur un match nul. Le but de Schaeffer était aussi la détermination du meilleur moyen d'introduction des principes de l'intelligence artificielle pour jouer aux dames.

Le vieux jeu africain va-t-il seulement participer, quelques millénaires après, au développement de l'intelligence artificielle, comme l'Afrique a toujours été le théâtre des différentes étapes de l'évolution de l'homme (australopithèque, Néandertal, Cro-Magnon...), où saura-t-il se développer encore dans sa terre mère ? Aux *diyâmes* de répondre.



La métropole économique à travers le parcours d'un jeune cadre en audit

Mohamed OUBENAL

Casablanca est la capitale économique du Maroc, elle comprend des espaces dédiés aux activités productives où travaillent des cadres, employé(e)s, ouvrier(e)s. Pour rendre compte de ce monde-là nous avons choisi le parcours d'un cadre auditeur venu d'une autre ville. Le choix de cette profession se justifie par le fait qu'elle permet de visiter plusieurs entreprises et d'avoir ainsi un aperçu des différents espaces géographiques. Le parcours d'un cadre venu d'une autre ville permet également d'entrevoir les potentialités qu'offre une ville moderne en pleine ascension sociale. Des espaces mondains comme les cafés et les cinémas permettent à cette catégorie sociale de construire une « identité individuelle » par la consommation plutôt qu'une conscience collective par les revendications.

Notre auditeur, que nous appellerons Abdel, est originaire de Fès, plus exactement du quartier populaire de l'ancienne médina. Issue d'une famille nucléaire modeste, sa grande famille comprend pourtant des cadres d'entreprises ou des personnes exerçant une profession libérale dont les parents, d'anciens riches commerçants ou propriétaires terrains, ont émigré des années auparavant à Casablanca ou à Rabat parce que selon eux « l'ancienne médina a été salie par les ruraux et les campagnards ». Mais si la famille élargie lui apporte toujours son soutien et son aide, son père, ancien sympathisant de l'UNFP, reste pour lui l'exemple de la droiture, des principes et de la lutte pour la dignité.

Durant son enfance, sa famille veillait à l'isoler des autres enfants du quartier qu'ils qualifiaient de « gens pas bien ». Il fréquentait donc, en plus des membres de sa famille, quelques amis de classe triés sur le volet. De même, la période du lycée et celle de l'adolescence ne constituent pas une

rupture, il gardera ainsi un cercle restreint d'amis et poursuivra un parcours scolaire sans faute. Pour ce pur produit de l'école publique, l'ascension par le diplôme représente, à l'horizon, le principal ascenseur social. Il décroche donc un baccalauréat avec mention et intègre l'Institut supérieur de commerce et d'administration des entreprises à Casablanca.

Casablanca vue de l'extérieur : entre peur et fascination

À Fès beaucoup de personnes l'avait informé que Casablanca était une ville monstre où l'on se perd facilement. On disait également des Casaouis « *mamrebyinch* » (mal éduqués) dans le sens où ils n'étaient pas courtois et n'avaient pas de « bonnes manières ». Par contre, on les présentait souvent comme des personnes sur lesquelles on pouvait compter : « *Rejala t'awal 'lihoum'* ». Avant de venir s'installer dans la métropole, Abdel était venu visiter les endroits qu'on associe souvent à cette ville notamment le Twin Center, la mosquée Hassan II, la Corniche, le quartier Habous et l'ancienne médina. Et de temps en temps, il rendait visite également à des membres de sa famille à Sidi Maârouf, quartier qui connaissait alors une expansion phénoménale. D'ailleurs, les constructions qui bourgeoonnaient partout dans ce quartier lui donnaient l'impression que Casablanca était une ville inachevée, toujours en chantier. Et le bruit des machines et l'étalement du matériel de construction ajoutaient une image de désordre à l'agrandissement sans fin de la ville.

La découverte de l'entre-soi

L'entrée à l'ISCAE constituait pour le jeune Abdel une possibilité d'accéder au statut de cadre d'entreprise avec tous les avantages que cela comportait en termes de salaire pour consommer et aider la famille, sans oublier la valorisation sociale qui accompagne ce statut. Mais avant d'obtenir le diplôme, il fallait réussir les quatre années d'études et vivre pendant la durée du cursus sur le campus de l'ISCAE. Situé à la sortie de la métropole, ce campus isole les étudiants de l'environnement de la ville

1. Des hommes sur lesquels tu peux compter.

mais, en même temps, construit un petit monde où on leur inculque certaines valeurs libérales et managériales ainsi que le rapport à la ville de Casablanca grâce aux sorties et aux stages.

Pour rompre avec la routine du campus et le stress des études, Abdel prenait un petit taxi avec sa copine. Ils allaient se promener sur la corniche et allaient voir un film au Mégarama. La soirée se poursuivait souvent par un dîner au MacDonald's et une balade en amoureux avant le retour au campus. Il garde de très bons souvenirs de ces moments, surtout parce que c'est à cet endroit qu'il a invité pour la première fois sa copine. Abdel entretient donc un rapport affectif avec ce côté-là de la corniche casablancaise. Il continue d'ailleurs de se rendre d'autant plus que l'espace environnant du Mégarama est un lieu où se retrouvent souvent ses amis cadres. C'est aussi un symbole de nouveauté et de modernité et un lieu sécurisé où sont concentrés plusieurs espaces de consommation.

Les sorties mondaines dans les cafés de la ville pour y rencontrer amis et autres jeunes constituaient également un élément important de socialisation pour notre futur cadre. Le choix des cafés se portait souvent sur ceux situés quartier du Maârif, comme Le Louvre et Le Petit château, ou celui de Moulay Youssef comme le Segafredo. Pour Abdel, aller dans ces quartiers était presque normal parce qu'il les connaissait mieux et qu'ils étaient plus sécurisés.

L'identité du futur jeune cadre se construisait également par les sorties festives entre amis pour assister à des concerts à Casablanca comme au célèbre boulevard des jeunes musiciens, au C.O.C., ou encore aux concerts de Fusion et de Rock organisés au complexe Zefzaf au Maârif.

Pour une certaine frange de futurs cadres d'entreprise la culture était aussi un élément important des attributs sociaux que l'on désire acquérir et la ville de Casablanca offre des lieux appropriés pour cela. Ainsi, l'Institut français de Casablanca a été pour Abdel un espace de divertissement culturel. Le livret qui présente la programmation de l'IFC permet de choisir les pièces de théâtre ou les conférences auxquelles on préfère assister. De même, le rendez-vous annuel du Salon du livre à la Foire de Casablanca est un espace où Abdel se rend avec ses amis pour y acheter des livres et bouquiner.

Casablanca offre ainsi pour les futurs cadres des possibilités de divertissement et d'animation culturelle importante. Mais la grande métropole permet surtout aux amoureux de préserver l'anonymat dans des espaces urbains particuliers. Et si la grande ville permet de rendre anonyme, elle propose en même temps des lieux d'entre-soi pour les jeunes en quête de divertissement et de construction d'identité. Pour tous ces jeunes étudiants et cadres qui aspirent à l'ascension sociale, Casablanca présente l'image de la modernité avec ses cafés branchés, des

concerts décalés et une offre culturelle attractive. D'ailleurs, Abdel nous explique qu'il n'aurait pas pu se sentir à l'aise en se baladant avec sa copine dans les rues de Fès, alors que les lieux mondains de Casablanca offrent des espaces de liberté dans une société encore très marquée par le conservatisme. Par rapport à sa ville natale, Casablanca est également une ville active où il existe une pléthore de lieux à visiter. La métropole lui a permis de se défouler, de rencontrer de nouvelles personnes, de découvrir des espaces décalés et des lieux de divertissement auxquels il n'aurait jamais eu accès s'il était resté à Fès à l'image du boulevard.

Le stagiaire précaire face aux transports

Abdel a effectué son stage de quatrième année dans le cabinet où il travaille actuellement. L'ISCAE était très loin du cabinet, il devait donc se réveiller vers 6h30 pour prendre le bus n° 59. Cette nouvelle situation a chamboulé son train de vie quotidien, il a dû rompre avec l'oisiveté (cela lui arrivait de faire la grasse matinée en milieu de semaine). Il parle du bus, toujours plein à craquer, comme d'une affreuse expérience. Abdel se souvient du trajet où, vêtu d'un costume cravate, il tenait son ordinateur portable d'une main et, de l'autre, cherchait un appui pour ne pas tomber. La plupart du temps il voyageait dans des positions inconfortables.

Notre interviewé acceptait ces conditions parce qu'il fallait faire de son mieux pour décrocher le travail tant convoité par plusieurs de ses camarades de classe. En effet, le cabinet où il faisait son stage est l'un des plus réputés de la place. Il considérait donc cela comme un défi à relever. Pour Abdel le stage était l'avant-goût de l'amère vie professionnelle. Les deux mois passés dans le cabinet s'articulaient autour de missions d'audit, c'est-à-dire les vérifications des comptes sociaux de plusieurs entreprises, dans ou hors de Casablanca.

Pour les missions à Casablanca il se déplaçait en bus ou en taxi. Par exemple, pour une mission d'audit d'une société familiale située près du complexe Mohamed V, il prenait le bus n° 59 et un taxi. L'entreprise était installée dans des locaux de haut standing – bâtiment tout en verre dont le centre est ouvert – dans un quartier huppé de Casablanca. L'architecte qui a conçu ces bâtiments est également directeur de l'entreprise, son chef-d'œuvre représente bien sa vision des bâtiments modernes.

Une deuxième mission s'est déroulée au Tecknopark, quartier qui s'inscrivait dans le nouveau plan d'aménagement de la ville, sorte de « Silicon Valley » du Maroc comme l'avait présenté M. Benhima, ancien

wali de Casablanca. L'objectif était d'ailleurs d'en faire un espace d'entreprises spécialement dédiées aux NTIC avec un quartier résidentiel annexe censé abriter les cadres : « Sidi Maârouf Oulad Hadou ». Mais les promoteurs immobiliers ont transformé ce quartier au Sidi Maârouf que l'on connaît actuellement afin de réaliser plus de profits.

Il faut souligner qu'aujourd'hui il y a de nouvelles unités hôtelières qui ouvrent leurs portes au Technopark comme l'hôtel Ibis ou l'AppartHotel ; elles couvrent le besoin initial. De plus, le quartier connaît également le développement de plusieurs coins de restauration. Un centre de remise en forme, Lady Fitness, a aussi ouvert ses portes. Plusieurs des services susmentionnés sont offerts pour satisfaire une nouvelle catégorie de cadres qui se concentrent au Technopark et qui développent de nouvelles habitudes de consommation. Certaines sociétés ont été également créées au Technopark pour couvrir les besoins d'autres entreprises, par exemple DHL (messagerie rapide), Desktop (mobilier de bureau), Avis (location de voitures) fournissent des services pour les entreprises situées au Technopark.

L'univers du travail

Le cabinet d'audit où Abdel travaille se trouve dans l'une des principales artères de la ville de Casablanca, il occupe plusieurs étages d'un immeuble. L'espace de travail est cloîtré mais il précise que la nature du travail de l'auditeur, qui se déplace constamment dans des entreprises pour effectuer des missions, fait que le rapport à l'espace de travail est très réduit, voire ils n'en ont pas car ils n'y passent que deux heures en moyenne par mois.

Notre auditeur habite à proximité du cabinet, au quartier de Maârif ; quand il doit se rendre au cabinet, ce qui est rare comme nous venons de le voir, il n'a aucun problème. Par contre, aller dans les entreprises en pose, car chacune peut être n'importe où dans Casablanca ou dans une autre ville. Si la société est dans le périmètre urbain de Casablanca les auditeurs se déplacent directement selon leurs propres moyens (en voiture ou en taxi). Sinon ils se retrouvent au cabinet et les personnes motorisées qui effectuent la même mission les transportent. Si des missions sont hors Casablanca (axe Casa-Rabat-Kénitra), Abdel fait la navette en train matin et soir. Cela lui a permis de découvrir d'autres personnes faisant ces trajets. Chacun a sa manière de vivre le trajet quotidien :

– certains dorment dès qu'ils sont montés dans le train et sont réglés, par une sorte de mécanisme intérieur très développé, se réveillant spontanément

aux stations : « Je n'ai jamais vu un seul chevronné de la navette rater sa station, ils se réveillent juste avant que le train ne s'arrête » ;

– d'autres occupent le temps du trajet à la lecture de journaux ;

– d'autres encore bavardent. Abdel dit se sentir dérangé, d'autant plus qu'ils pensent être les mieux informés sur tout ce qui se passe, que ce soit sur la scène politique, artistique, culturelle ou sportive. « Ce sont des "savent tout". Et ils ont le don de m'agacer et de m'exaspérer particulièrement. Ce sont des personnes que je n'affectionne pas du tout ».

– Puis il y a le genre de personnes qui s'en foutent : ils font leur trajet le plus simplement du monde.

Abdel dit appartenir à la dernière catégorie, il ne s'intéresse pas à ce qui se passe autour de lui et lit des bouquins pour tuer le temps, essentiellement des romans. « Dernièrement j'ai découvert un grand écrivain. C'est Milan Kundera ». Il survole les journaux : « je m'arrête aux titres essentiellement ». Le sommeil n'est pas du tout une habitude pour lui durant le trajet, d'ailleurs il ne comprend pas comment des gens peuvent dormir dans le train.

Pour les missions dans les autres villes comme Fès, Agadir, Tétouan, etc. il est obligé de prendre l'avion, mais pour Marrakech il prend le train. Pour se rendre à l'aéroport Mohamed V, à Nouasser, le cabinet a conclu un contrat avec un grand taxi qui assure le transport du centre-ville vers l'aéroport pour tout le personnel du cabinet. Le trajet dure un quart d'heure et, généralement, il n'y a pas de problème d'embouteillage. C'est surtout pour les déplacements dans le périmètre de Casa que se pose ce problème avec acuité.

Notre auditeur l'explique par l'augmentation du pouvoir d'achat et l'évolution des possibilités de crédit qui font que de plus en plus de Marocains achètent une voiture. Aux heures de pointe, à midi ou à 19 heures, la circulation à Casa devient catastrophique. Abdel se souvient très bien d'une fois où ils ont fait le trajet en une heure et demie, à cause des embouteillages, alors qu'il ne faut qu'un quart d'heure en temps ordinaire. « Le problème, c'est que même en se disant qu'on va être intelligent et qu'on va prendre un raccourci, tous les raccourcis souffrent aussi du problème d'embouteillage ».

Notre interviewé explique les embouteillages également par le fait que les boulevards ne sont pas conçus pour recevoir ce nombre croissant de véhicules. Malgré tout, Abdel compte lui aussi s'acheter une voiture quand il en aura la possibilité et souligne qu'il participera à aggraver la situation de la circulation routière à Casablanca.

Par ailleurs, l'interviewé est exaspéré par la pollution sonore qui règne à Casa et déteste particulièrement les gens qui ont la manie de tout le temps utiliser le klaxon. Il explique que ça lui arrive de ne pas dormir la nuit à

cause du bruit provenant du boulevard Roudani tout à côté de chez lui et fréquenté intensément aussi bien le jour qu'une grande partie de la nuit. Il s'exprime en disant : « j'ai l'impression d'avoir pignon sur rue. J'ai l'impression d'être vraiment sur le boulevard ».

Une mission à Aïn Sebaâ

Abdel a également effectué une mission dans une entreprise située au quartier industriel de Aïn Sebaâ. Le déplacement s'est fait grâce à la voiture d'un collègue (les frais d'essence sont payés par le cabinet). Il souligne que la difficulté à Aïn Sebaâ est de trouver un endroit pour déjeuner, car ce n'est pas bien aménagé comme au Technopark. Et comme il n'y a pas de structure prévue pour les repas, ils sont obligés de se déplacer très loin pour trouver un endroit convenable. C'est donc une grande contrainte liée à l'espace industriel de Aïn Sebaâ.

Les entreprises installées dans ce quartier ont un effectif important. À titre d'illustration, la société où il a effectué sa mission employait beaucoup de personnes dont une grande majorité d'ouvriers. C'est une multinationale du secteur de textile-habillement, mais dont la structure n'est pas très développée ; elle est également caractérisée par des rapports conviviaux et d'entraide entre salariés. Dans cette entreprise, il a remarqué comment les différentes catégories de salariés choisissent un lieu pour déjeuner. D'un côté, les ouvriers amènent leurs repas et se dispersent autour de l'usine pour déjeuner, chacun s'assoit dans un endroit habituel avec un groupe d'amis. D'un autre côté, les cadres, en nombre réduit par rapport à la masse des ouvriers, se déplacent beaucoup plus loin pour trouver un bon restaurant.

Abdel critique le fait que ni l'entreprise ni la commune n'ont créé une structure d'accueil confortable pour les repas du personnel. Il croit d'ailleurs qu'ils ne veulent pas investir dans un projet qui risque de ne pas rapporter de l'argent, car ils estiment certainement que les ouvriers n'ont qu'un salaire modeste et qu'il n'y aura donc pas beaucoup de marge à réaliser avec eux. Cela contraste avec ce qui se passe au Technopark où l'on voit une multitude d'entrepreneurs prêts à ouvrir plusieurs types de restaurants pour accueillir une population de cadres qui a les moyens et les habitudes de consommation pour faire rentrer du chiffre d'affaires aux investisseurs.

Donc, si au Technopark plusieurs entreprises se sont installées pour répondre aux besoins des cadres qui y travaillent, à Aïn Sebaâ, qui est une zone plus ancienne, il n'y a que des flots d'entreprises essentiellement industrielles, qui produisent sans prendre en compte les différents besoins de

la masse des ouvriers qu'ils emploient : « on n'y trouve ni restaurant, ni club de sport, ni aucune activité annexe à l'activité industrielle, comme si les ouvriers n'avaient qu'à travailler et se débrouiller pour tout ce qui est en dehors de l'atelier, leur salaire ne leur étant versé que pour survivre et pour revenir le lendemain sans jamais améliorer leur situation. Et dès que l'entreprise commence à avoir des problèmes, ils sont les premiers à en payer le prix par des licenciements massifs pour des motifs économiques ».

La zone industrielle de Aïn Sebaâ est également caractérisée par le mauvais aménagement de son espace urbain. En effet, plusieurs routes ne sont pas goudronnées, d'autres sont parsemées de trous et les espaces verts sont carrément inexistantes. Les îlots industriels de Aïn Sebaâ sont donc des espaces délaissés au bon vouloir de la nature et des entreprises qui se contentent d'aménager l'espace qui leur est mitoyen.

Abdel s'inquiète du fait qu'il n'y ait pas de politique qui accompagne les grandes zones industrielles au Maroc. Il espère que les nouvelles zones telles Nouasser et Ouled Saleh seront bien aménagées, même pour les ouvriers.

Les autres missions à Casa

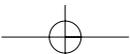
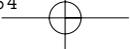
Les autres missions effectuées par Abdel à Casablanca sont principalement dans le périmètre boulevard Abdelmoumen et Hassan II où se situent les plus grands établissements bancaires et financiers du Maroc. L'interviewé signale que dans ce périmètre, il existe deux types d'entreprises : soit de nouvelles entreprises qui ont aménagé un espace d'habitation en locaux professionnels et bureaux et qui disposent donc d'espaces très étroits pour le travail ; soit les grands établissements financiers qui ont leur siège social bien équipé et qui disposent de l'espace nécessaire pour le travail et de différents services annexes comme la restauration interne (sous-traitant). Il faut souligner que ce périmètre est également peuplé de restaurants, snacks et de tous les services nécessaires.

Abdel a également réalisé des missions d'audit boulevard Zerktouni et dans ses environs. Il le présente comme un espace où l'on trouve principalement des entreprises de services ou encore les sièges sociaux de grandes entreprises ayant des usines dans la périphérie de Casablanca.

Point de vue sur la ville

Abdel déclare qu'il aime Casablanca parce qu'elle lui a permis de faire des choses qu'il n'aurait jamais faites à Fès. Cette dernière est, selon lui, une ville moyenne où tout le monde, ou presque, se connaît, ce qui restreint énormément sa liberté individuelle car le jugement de l'entourage reste très pesant.

Par rapport à Fès, Casablanca est donc une métropole au sens moderne du terme où l'on a beaucoup plus de liberté et d'autonomie et qui, en même temps, présente des espaces d'entre-soi pour les cadres. Casablanca est aussi pour lui une ville melting-pot où il y a des personnes de toutes les villes et de plusieurs nationalités. C'est une ville ouverte aux étrangers de tous les horizons.



Les bâtisseurs de la nuit du côté de Lahraouiine

Abderrahmane RACHIK

C'est à travers l'étude d'un portrait de deux chefs de ménage résidant dans l'espace périphérique sud-est de Casablanca que nous allons analyser leurs attitudes par rapport aux changements politiques qu'a connus le pays depuis la dernière moitié des années 1990. Ces changements se caractérisent essentiellement par le passage de l'émeute¹ à l'action pacifique dans l'espace public (sit-in, manifestation), et du sentiment de peur/résignation à la prise collective et individuelle de la parole.

Les possibilités qui permettraient la construction d'actions collectives revendicatives étaient trop restreintes face au poids étouffant de l'État. Ce dernier cherchait à offrir un modèle de société sans conflit social. Le Pouvoir ne laissait à la société urbaine qu'une marge minimale de réaction, de résistance ou d'émeute. Vers la fin des années 1990, de nouvelles valeurs partagées par l'ensemble de la classe politique émergent. Elles sont liées au respect des droits de l'homme, à l'occupation pacifique de l'espace public, au dialogue et à la négociation avec les différents mouvements sociaux (les syndicats, les diplômés chômeurs, les amazighs, les associations de femmes, etc.).

Dans le cadre de ce processus de changement politique et du renforcement du tissu associatif (ou plutôt à travers sa forte médiatisation), on peut se demander si l'ouverture du système politique est susceptible de provoquer des retombées sur l'organisation sociale de la protestation dans les quartiers périphériques.

1. L'émeute comme réaction violente et meurtrière de la part du citoyen et également de l'État.

Les quartiers de la cité Al Massira et de Lahraouiine, situés à la périphérie sud-est de Casablanca², offrent tous les ingrédients possibles permettant l'émergence d'une mobilisation sociale revendicative : insalubrité, exigüité du logement, manque d'assainissement, absence de réseau individuel d'eau potable, accumulation d'ordures, une sécurité publique qui fait défaut (insuffisance d'agents de police, manque de lampadaires pour l'éclairage public, etc.).

Les différentes revendications individuelles des habitants ne sont canalisées ni par les partis politiques, ni par un groupement social institutionnalisé. Il n'existe pas non plus de leaderships ou de groupe formel ou informel susceptibles d'assurer la mobilisation sociale des habitants et de s'imposer comme porte-parole à l'égard des pouvoirs publics locaux.

Dans une enquête menée en 2003, nous avons posé, entre autres, cette question provocante à plusieurs habitants du quartier : pourquoi, devant tant de problèmes quotidiens (des ordures partout, pas d'eau potable à domicile, pas d'assainissement, le quartier est presque encerclé par le marché aux puces, etc.), n'avez-vous pas réussi à vous regrouper pour mener une action collective dans l'espoir d'une amélioration de votre vie quotidienne ?

Les réponses sont unanimes : « nous sommes pauvres et analphabètes ». « Une personne qui se noie ne peut sauver une autre personne qui se noie », me disait un chef de ménage résidant à Lahraouiine.

Deux portraits seront esquissés. Ils ont en commun ce qu'Oscar Lewis³ appelle la culture des pauvres, c'est-à-dire que « la plupart des pauvres ont un niveau d'éducation très bas, n'appartiennent pas à des syndicats, ni à des partis politiques, pas d'assurance maladie, ni d'allocation vieillesse (retraite), ne fréquentent pas les banques, les grands magasins, n'ont jamais quitté leur pays »⁴. Cette culture du pauvre se caractérise également par le sous-emploi.

2. Le principe de découpage de l'espace de Casablanca en zones socialement distinctes (zones de villas, d'immeubles, de logements économiques, de logements sociaux, d'industries...) régit la ville depuis le plan d'aménagement d'Henri Prost (1917). Les grands axes de ce plan sont repris et renforcés par Écochard (1952) et par le schéma directeur (M. Pinsau, 1984). Ce dernier plan avait reproduit et renforcé progressivement une spatialisation des différenciations sociales.

3. Oscar Lewis, *Les enfants de Sanchez : autobiographie d'une famille mexicaine*, Paris, Gallimard, 1963.

4. *Ibid.*, p. 31.

Être citoyen en milieu rural

Âgé de 44 ans, Driss est né à Casablanca⁵, au bidonville de Ben Msik. Il s'est marié dans la même ville. Il est analphabète. Sa famille est composée de cinq personnes dont trois enfants. Il habite Lahraouiyyine depuis 1996, date de la construction massive de logements « clandestins » (Ayyam l'hamla). Il est propriétaire à la fois du terrain et du logement. Il reconnaît qu'il a construit son logement dans l'illégalité. Il nous déclare, avec un peu de gêne, qu'il construit *serqa* (en fraude). Il se sent stigmatisé. Il travaille occasionnellement comme ouvrier de bâtiment. À chaque fois qu'un chantier touche à sa fin, il rejoint l'armée de réserve qui attend au Mouquetf⁶ dans l'espoir d'être embauché. Il estime son salaire quotidien moyen à 50 dirhams.

Sa naissance en ville fait dire à Driss qu'il se sent casablançais, mais il reprend immédiatement d'une voix amère : « De toute façon, là où je vis, c'est mon bled ». Puis il marque un moment d'hésitation : « Malgré ma naissance dans la métropole, je ne me considère pas comme casablançais ». Il se sent plutôt *'roubi* (campagnard), car être citoyen exprime plutôt un mode et un niveau de vie :

« Les Casablançais sont plutôt ceux qui habitent les belles maisons », nous sommes ici comme à la campagne..., nous n'avons aucun équipement, nous allons au hammam tous les quinze jours, comment voulez-vous qu'on se sente Casablançais ? »

Il continue amèrement :

« Et même le jour où je vais au hammam, en revenant chez moi, je suis obligé de prendre une douche pour me débarrasser de la poussière ...⁷ Nous avons une seule chambre, et tu me demandes si je suis Casablançais ... J'habite à douar⁸ Kharbouche et non pas à Hay Essalam, moi je ne suis qu'un *'roubi* ».

5. Les habitants de l'espace périphérique sont assimilés à des ruraux. Les représentations sociales attribuent tous les maux (chômage, délinquance, émeute, terrorisme, manque d'hygiène, habitat insalubre...) dont souffre Casablanca à l'invasion rurale. L'élaboration de l'image sociale négative de la périphérie est fondée sur le triplet suivant : ruralité, pauvreté et danger.

6. Espace où se regroupent tous les manœuvriers (maçons, plombiers, bonnes, porteurs, etc.).

7. Faisant allusion aux ruelles du quartier qui ne sont pas goudronnées.

8. Les agglomérations d'habitations sont baptisées douars (groupement traditionnel d'habitations en milieu rural) et non pas quartiers comme c'est le cas en ville.

La population des plaines (Chaouia, Abda et Doukala) est appelée *'roubiya* (pl. *'roubi*) par opposition aux Berbères, aux Fassis, aux Drâwi⁹. Comme cette population des plaines représente la majorité numérique dans la composition ethnico-linguistique de la métropole, le terme *'roubi* à Casablanca devient par extension synonyme de ruralité mais dans un sens plutôt péjoratif : le type *'roubi* est donc présenté et représenté non par rapport à une référence ethno-géographique mais comme la négation pure et simple du citadin type, *mdini*. Ce dernier serait déterminé par sa capacité d'intégration dans un système urbain de valeurs, de normes et de relations sociales. La naissance à Casablanca ou l'installation ancienne en ville ne sont pas toujours des dimensions déterminantes de citoyenneté.

Être anciennement établi à Casablanca devient la négation du *'roubi*, de l'intrus ou de l'outsider. Affirmer son ancienneté spatiale à Casablanca devient, par conséquent, un privilège que l'on doit mettre en relief dans le discours oral quand le discours des objets (visuels) ne permet pas de justifier la citoyenneté¹⁰.

Driss craint d'être assimilé à un *'roubi*, mais il ne dispose pas de moyens suffisants pour s'en distinguer. En effet, il est matériellement difficile de s'approprier ce qu'on pourrait appeler le capital-citadin, c'est-à-dire une manière d'être, de vivre, de se comporter, d'habiter, de s'habiller, de réaliser ses loisirs, de s'approprier des objets¹¹ et des biens culturels.

Déjà Driss habite en dehors du périmètre urbain légal. Juridiquement, il est installé sur un terrain rural à quelques centaines de mètres seulement de la ville de Casablanca. Cette dimension intervient également dans la détermination de l'usage social de l'urbanité en ville.

Pendant, ce sentiment d'exclusion socio-spatiale est vite revu et corrigé quand on lui demande s'il regrette son déménagement vers Lahraouiyine. Ici, Driss ne paie ni loyer ni eau de ville. Son salaire est modeste et irrégulier, il exprime donc à chaque occasion sa joie d'échapper

9. Drawa de la région de Draa au Maroc ; il devient synonyme de toutes les personnes de couleur noire (pl. *drawi*).

10. Les objets de consommation (vêtements, bijoux, habitations, voitures, meubles...) traduisent un discours social ; ils disent le rang social de leurs détenteurs. Voir Jean Baudrillard, *Pour une critique politique du signe*, Paris, Gallimard, 1972.

11. Certes, il n'y a pas une correspondance mécanique entre les couches sociales moyennes et aisées d'une part et l'appropriation de ce capital citadin d'autre part. On peut rencontrer certains ménages aisés, anciennement ou fraîchement installés à Casablanca, qui ne produisent pas automatiquement un « art de vivre citadin » ; comme il existe des ménages ou des personnes socialement modestes ou défavorisés et qui affichent, parfois désespérément, un standing de couches sociales moyennes voire supérieures.

au paiement du loyer de son ancienne chambre et également de ne plus régler la facture de l'eau de ville.

Driss est content d'être à la fois propriétaire du terrain et du logement, même s'il est exigu, même s'il est loin de la ville.

« L'essentiel, c'est que personne ne vienne taper à ma porte chaque mois pour me réclamer le règlement du loyer. Même l'eau à Lahraouiyyine est gratuite¹² ».

N'ayant pas de revenu régulier, Driss ne pourrait jamais rêver de devenir un jour propriétaire d'un appartement, encore moins du terrain et du logement.

Relations de voisinage

Driss ne rentre chez lui que pour y passer la nuit. La vie sociale dans le quartier est réduite à sa simple expression. Seules les occasions (mariage et décès) permettent aux relations de voisinage de s'étendre à toute la rue, voire à tout le quartier.

Devant le décès d'un voisin, tous les habitants du quartier se mobilisent. Les femmes, chez elles, préparent à manger pour la famille du défunt. La Commune, également mobilisée, fournit les grandes tentes pour accueillir les visiteurs (voisins et proches parents du défunt).

Même si le ménage arrive à se suffire à lui-même, Driss et sa femme entretiennent de bons rapports de voisinage avec les familles qui résident à proximité. Ses relations sociales sont limitées aux seuls voisins immédiats.

L'anonymat social a tendance à prédominer. Il devient une valeur également dans les quartiers dits populaires où la forte densité démographique impose la promiscuité. « Chacun gère son foyer tout seul » (*kolla wahed khiro fi daro* – littéralement, chaque foyer a son bien chez lui), ou encore comme disait la femme de Driss, « ton voisin est comme une scie, il te fait mal dans les deux sens en montant et en descendant » (*jarek, houwa mancharek, tala' ederrâk, habett ederrâk*) pour exprimer la méfiance à l'égard des voisins et expliquer la disparition des bonnes relations de voisinage d'autrefois. Les ménages se replient sur eux-mêmes, plus particulièrement ceux qui pensent qu'ils n'ont plus besoin d'autrui. Ainsi, les

12. Dès l'aube, les femmes font la queue devant la borne-fontaine pour pouvoir disposer de l'eau potable gratuitement.

relations de voisinage se réduisent au simple bonjour. Mais avec les voisins du palier, la nature des relations est relativement plus développée (prêt des ustensiles de cuisine, la farine, le sel, les légumes, l'eau, etc.).

Quand on interroge Driss sur ses fréquentations régulières, voire quotidiennes, on remarque que l'institution familiale domine encore les relations sociales au détriment des relations de proximité spatiale que constitue le voisinage. Les réseaux amicaux et de travail restent encore trop faibles. Le recours à l'aide financière en cas de difficulté met encore une fois en exergue la faiblesse des relations de voisinage au détriment de la famille. Pour ne pas dévoiler leurs difficultés financières, certains ménages déclarent préférer avoir des crédits chez l'épicier du quartier plutôt que chez les voisins.

Quand on cherche à savoir pourquoi les relations de voisinage sont trop restreintes, Driss met en exergue, encore une fois, la pauvreté des ménages, et l'exiguïté du logement. Accueillir les voisins chez soi suppose, outre un espace convenable, des dépenses supplémentaires pour un ménage qui ne fait que survivre quotidiennement. Le manque également d'équipements collectifs à proximité et l'exiguïté du logement contraignent les ménages voisins à se rencontrer dans les ruelles. Les espaces publics susceptibles de créer une communication sociale se réduisent au dispensaire, à l'agence de la poste et à la mosquée construite avec des matériaux précaires.

En posant la question à Driss sur le pourquoi de la non-mobilisation sociale dans le quartier, alors qu'ils ont tous les problèmes urbains du monde, un jeune marié, barbu, prend la parole :

« Ici chacun se mêle de ses propres affaires » (*kolla wahed dakhel souk rassou*), et chacun « ferme sa porte derrière lui » (*sadd 'alih babou*).

Et pour l'ennuyer un peu, je lui rétorque :

« Pourquoi, toi qui es jeune, tu ne les mobilises pas ?

— Si moi je m'en sors avec ma famille, ça serait une bonne chose », me répond-il avec un sourire moqueur. »

Le fait d'appartenir à un groupe restreint dans un espace intime (quartier) n'est pas non plus encourageant pour certains individus pour rallier une action collective. L'habitant calcule le coût du risque par rapport aux autorités locales. Il a peur d'être trop visible.

Même si les habitants de son quartier étaient fort nombreux, Driss n'a pas souhaité participer à une marche collective pour réclamer sa carte d'électeur. L'intimité qu'offre le quartier pour la famille et la peur d'être fiché par les représentants des autorités locales n'encouragent pas l'individu à participer à des actions collectives revendicatives. Driss nous confie qu'il a peur que cette action collective se transforme en émeute. La

défection des habitants est due, en partie, à cette peur séculaire des représentants de l'autorité centrale (Makhzen). La peur de représailles les contraint à rester silencieux et invisibles.

Certes, dans un contexte d'ouverture du système politique, il devient plus facile de militer dans une association ou dans une organisation syndicale ou politique, pour la simple raison que l'individu ne souhaite pas être visible dans le quartier et tente de défendre son anonymat, voire son intimité, par rapport à la famille, aux voisins et surtout aux représentants des autorités locales¹³.

Les nouveaux habitants s'étant installés par la force et par la violence à Lahraouiyyine, les autorités locales leur ont refusé de leur délivrer une attestation de résidence qui leur permet de faire faire leur carte d'identité nationale, et par la suite, leur carte électorale.

Juste avant les élections législatives de septembre 2002, le ministère de l'Intérieur a organisé une campagne publicitaire à travers la télévision, la radio et la presse pour inciter la population à s'inscrire massivement sur les listes électorales. La presse a relevé le paradoxe entre le tapage publicitaire du ministère de l'Intérieur et le refus des autorités locales à accorder un certificat de résidence aux habitants des quartiers clandestins : l'hebdomadaire *al-Bidaoui* est allé jusqu'à titrer à la une que « l'État enrôle 45 000 habitants dans le Jihad salafiste ».

C'est dans ce contexte qu'une action a été menée par les habitants qui se sentent exclus de leur « devoir de citoyen ». La presse a estimé à 800 personnes le sit-in organisé devant le siège de la commune-caïdat. Mais l'administration locale a maintenu son refus malgré la pression exercée par la presse et les habitants.

Dans les quartiers clandestins ce problème se pose doublement. Déjà les ménages savent qu'ils sont dans une situation résidentielle illégale. Driss nous affirme qu'il a tout fait pour obtenir sa carte d'électeur. Mais s'agit-il, comme il le dit, d'une volonté pour pouvoir accomplir son devoir national de citoyen ou plutôt un prétexte pour officialiser sa situation résidentielle ?

Driss a parfaitement intériorisé le sentiment d'être un « hors-la-loi » et que toutes ces constructions « anarchiques » sont un défi lancé à l'autorité de

13. Il faut également dire que le poids de la répression militaire et les condamnations trop lourdes juste après l'émeute de 1996 dans ce même quartier sont encore vivaces dans la mémoire des habitants. Surtout quand ceux-ci sont convaincus de l'innocence des membres du douar. Les habitants de douar Kharbouche parlent de 39 jeunes de leur douar condamnés à des peines allant de 6 à 10 ans de prison ferme. « Nos garçons sont allés voir ce qui se passait dehors, puis ils ont été arrêtés par les militaires ».

l'État. Il a réalisé discrètement son logement la nuit et en se battant contre les autorités et les voisins. Les ménages ont pourchassé les représentants de l'autorité locale à coups de pierres à chaque fois qu'ils apparaissaient dans le douar. Le caïd de Lahraouiyyine nous a raconté que les habitants tiraient des brouettes pleines de ciment ou de parpaings recouverts de légumes.

Pour éviter la confusion entre l'émeute et les revendications pacifiques, seuls les enfants, les femmes et les personnes âgées participent à la mobilisation sociale. Les jeunes et les chefs de ménage (mâles), autrement dit ceux qui sont perçus comme des émeutiers potentiels, ne font pas partie du mouvement revendicatif.

Driss m'a raconté qu'en se plaignant un jour de l'inondation de leurs maisons, le caïd avait répondu d'une manière intimidante aux habitants :

« Dites-moi, est-ce que vous vous êtes mis d'accord avec moi avant de construire vos logements à proximité d'un trou ? »

Mais la réponse du président du conseil communal est encore plus démobilisante quand six ménages sont venus se plaindre de l'accumulation des ordures devant leurs habitations : « Vous savez même le boulevard Mohamed V, au centre-ville est trop sale ; alors le douar Kharbouche... ».

« Vous savez, le quartier n'abrite pas des fonctionnaires, me répond Driss. Les gens, ici, se débrouillent comme ils peuvent pour survivre. Chaque ménage assure individuellement le carrelage devant sa maison ».

Ces actions individuelles sont justifiées par l'absence d'entente entre les habitants et par des relations de voisinage trop faibles. Les habitants attendent un agent mobilisateur :

« Il n'y a personne pour nous réunir, personne ne vient frapper à notre porte », « comme les voisins ne s'entendent pas, la Commune doit faire les réparations nécessaires et faire payer les habitants ».

Un mobilisateur démobilisé

Dans un autre quartier dominé par le logement social construit par le ministère de l'Habitat, nous avons réalisé un long entretien avec Cherif, le chef d'un groupe informel de sept personnes, en présence de 'Abdellah, son bras droit. Les deux sont analphabètes et au chômage ou plutôt bricolent occasionnellement. Ils se sont installés à la périphérie sud-est de Casablanca (cité Moulay Rachid). Contrairement à la majorité des ménages habitant la cité, ils sont venus de l'autre extrémité de la ville parce qu'ils ont bénéficié d'un terrain dans le cadre de la politique du logement social. Auparavant, ils habitaient dans un douar à Ain Diab¹⁴.

Ce groupe se compose de sept membres, dont six exercent des petits métiers. Presque tous sont analphabètes. L'un d'eux dispose d'un terrain mais n'a pas les moyens financiers pour construire son propre logement. Il est marchand de légumes en plein air dans le quartier. Le deuxième, âgé de 44 ans, est porteur de bagages à l'aéroport international Mohamed V. Les autres exercent des métiers occasionnels (cordonnier, maçon). Seul un jeune de 28 ans fait exception. Il est fonctionnaire à la commune du quartier et s'occupe de la rédaction des plaintes du groupe adressées aux autorités locales.

Le bras droit de Cherif est âgé de 48 ans. Il a arrêté ses études à l'école primaire au début des années 1960. Il était réparateur de voitures. Il est chômeur depuis six ans.

« (Il se porte) volontaire pour s'attaquer aux problèmes dont souffre le quartier... Ma femme travaille pour assurer le minimum vital, moi je bricole de temps à autre et je compte sur l'aide de mon frère et sur une petite maison que je loue », me dit-il.

Âgé de 51 ans, Cherif est le chef du groupe. Vu son statut social, Cherif se trouva dans l'impossibilité de payer les mensualités de la banque CIH (Crédit immobilier et hôtelier) et / ou d'avancer l'apport financier personnel au ministère de l'Habitat. Il est contraint de se mettre en copropriété avec un autre ménage susceptible de prendre en charge la construction des deux niveaux du logement. Le rez-de-chaussée est destiné au bénéficiaire de la politique du logement social et le second niveau sera occupé par le ménage « associé ». Les ménages de la nouvelle cité de Moulay Rachid appellent cette opération « ennas » (la moitié) ou « charaka » (l'association)¹⁵.

Cherif se sent prisonnier dans son nouveau quartier. Il entretient des relations trop limitées, pour ne pas dire nulles, avec ses voisins du quartier. Ce groupe restreint, qui ne mobilise que lui-même, a en commun son origine, le douar à Aïn Diab. Implanté à la cité Al Massira, ils se sentent déracinés. Selon Cherif, tous les autres ménages venus d'Aïn Diab et recasés à la cité Al Massira ont vendu leur logement pour aller s'installer ailleurs.

Récemment construit, le quartier ne dispose pas d'une identité collective. Mais avoir des origines spatiales communes a permis de

14. Cette zone urbaine est occupée essentiellement par des villas luxueuses.

15. Une fois le logement occupé par les deux ménages, l'association pose immédiatement plusieurs problèmes, plus particulièrement celui de savoir qui aura le droit d'exploiter la terrasse.

cimenter les relations entre eux. Ils se sentent supérieurs « à ces habitants de baraques qui ne comprennent rien aux jardins ».

L'entrée de Cherif en politique répond à un contexte particulier : chômeur, il dispose de tout son temps pour s'occuper des problèmes du quartier. Sans ancrage local, le président de la Commune a besoin d'un réseau capable de mobiliser les habitants en faveur de sa propre réélection et de celle de son père aux législatives¹⁶.

Cherif ne souhaite pas assumer une fonction ayant une dimension politique. Il a le souci de l'efficacité de ses actions.

« Le fait d'être dans une association nous exposerait à des agressions verbales très méchantes de la part des habitants du quartier. Le fait de se réunir avec les représentants de l'autorité locale et d'être reçus par le président de la commune, nous serions automatiquement accusés de complicité avec le Makhzen (le Pouvoir) contre les habitants ».

« Nous refusons d'intégrer nos actions dans un cadre associatif, on ne veut pas entrer dans la vie routinière officielle, on veut rester libres de nos mouvements. À chaque manifestation officielle, les autorités locales feraient appel à nous. Moi, je préfère y aller de mon propre gré sans qu'on exerce une pression quelconque sur moi. Cela ne veut pas dire que je ne respecte pas les autorités, au contraire. Mais j'ai horreur des pressions ».

« Sur sept ans, nous déclarons Cherif et son bras droit, nous avons réalisé pas mal de choses. Nous avons, en partie, commencé par l'assainissement (fosse septique) du quartier qui reste malheureusement encore bloqué par l'implantation anarchique du marché, alors que, jadis, les habitants étaient obligés de faire leurs besoins dans des sacs en plastique. Et cela, nous l'avons dit au ministre de l'Habitat lors d'une réunion qui avait pour but de discuter des problèmes des habitants ».

« Pour réaliser cette tranche d'assainissement, on était aidés par la préfecture et par le parlementaire Hadj. Ce dernier est le père de l'actuel président de la Commune de Moulay Rachid où se situe la cité Al Massira III. Hadj était justement en train de préparer sa candidature pour les élections législatives. Il nous a confié tout le matériel nécessaire pour pouvoir creuser mais, en contrepartie, nous lui concédons nos voix le jour des élections ».

« Nous avons également assuré le ramassage des ordures et l'éclairage public du quartier. Et nous militons encore pour le branchement de nos logements aux réseaux de l'eau de ville. Mais la Lydec¹⁷ nous demande 7 500 dirhams par foyer. Cela coûtera trop cher par rapport aux capacités sociales des ménages du quartier. En fait, on s'est dit que même si on arrive à ramasser cette somme d'argent, nous serions incapables de payer les 100 dirhams d'abonnement mensuel à la Lydec.

16. D'ailleurs le père et le fils sont réélus respectivement président d'arrondissement (ex-commune) et parlementaire à la cité de Moulay Rachid.

17. Entreprise française qui assure la gestion de l'électricité, de l'eau potable et de l'assainissement de la ville de Casablanca.

Comme nous sommes tous les deux au chômage, nous avons intérêt à garder la fontaine parce que l'eau y est pour l'instant gratuite ».

Cherif et ses amis ont réussi à obtenir une réunion avec les représentants de l'autorité locale afin de trouver une solution au coût trop élevé du futur branchement de l'eau potable. Ils sont partis à la RAD¹⁸ pour voir les responsables d'assainissement liquide et de l'alimentation en eau de ville. Mais comme les travaux sont trop chers, la RAD exige l'accord de plusieurs ménages (dossiers) pour pouvoir commencer les travaux de branchement à l'égout de la ville.

Les habitants du quartier ont toujours des reproches à formuler à chaque action menée par Cherif et ses amis :

« Ceux qui sont partis à la RAD pour se plaindre de la cherté du branchement à l'eau de la ville sont ceux qui ont les moyens financiers ».

En effet, ce groupe, qui visiblement bouge sans pouvoir mobiliser la population, est accusé de collaboration avec les autorités locales et de « rouler pour Jbilou (Jbiel de son vrai nom), le président du Conseil communal de Moulay Rachid ».

Cherif, dans une situation inconfortable, ne cherche plus à mobiliser les habitants. Un petit groupe latent de cinq personnes prend seul des initiatives, sans même mettre au courant les voisins car, disent-ils, il y a beaucoup d'intérêts en jeu.

« Quand on demande aux voisins d'être solidaires avec nous pour nous plaindre auprès des autorités locales afin qu'elles assurent le ramassage régulier des ordures causées par la présence du souk (marchands de poissons, de poules, de légumes, etc.), ils nous répondent que "cela ne les regarde pas" ».

Il faut dire que des intérêts opposés se manifestent à chaque début de construction d'action collective. Le groupe latent a peur de se heurter à l'opposition de certains habitants. Ceux-ci formulent plusieurs attentes, il est donc difficile de parler en leur nom. Les habitants veulent bénéficier de l'eau de ville, de l'éclairage public, de l'aménagement des rues, etc. Mais

« il est difficile de s'entendre entre nous. Par exemple, tous les habitants condamnent l'existence des animaux dans le quartier, alors que plusieurs d'entre nous possédons des ânes avec ou sans charrette. Donc, nous sommes conscients que nous allons bousculer des intérêts vitaux de certains habitants qui n'ont pas un endroit réservé pour abriter leurs animaux ».

18. Ancien organisme public qui assurait l'alimentation de la ville en eau potable. Actuellement, la Lydec assume la gestion déléguée de ce service urbain.

« Nous avons également discuté avec les responsables des problèmes que causent les commerçants qui étalent leurs marchandises sur la rue et devant les portes des maisons. Un jour, l'ambulance n'a pas pu s'engager dans cette rue pour transporter une femme alitée. Et là aussi, nos voisins qui exercent leur métier sur la rue, se trouvent mis en cause. Les divergences d'intérêts ne favorisent pas la création d'une solidarité entre voisins ».

Quand la fontaine (eau potable) du quartier a été fermée, ce petit groupe est allé voir le gouverneur au siège de la préfecture. Un chef de ménage, habitant encore dans une baraque¹⁹, nous a déclaré :

« Moi je ne suis pas parti avec eux. Les gens ne savent pas parler. S'ils disent un "mauvais mot" devant le gouverneur, on risque la prison ». (Les gens qui parlent, ce sont de grands hommes = *Nass li kaye hadrou, nass kbare*).

« Nous avons même saisi le gouverneur de Sidi Othmane en formulant nos doléances par écrit. Mais quand le gouverneur a vu notre dossier, nous nous sommes sentis humiliés (dévalorisés). Il nous a dit d'aller voir le caïd de l'arrondissement, c'est cela la vérité même si elle est amère ».

Ce petit groupe s'est convaincu que la position sociale, produit d'un capital culturel ou matériel, est une condition nécessaire pour se hisser au statut de représentant de la population d'un quartier.

« C'est vrai, nous manquons d'encadrement, nous ne disposons d'aucune crédibilité parmi les habitants de notre quartier, nous nous retrouvons seuls face aux autorités publiques. Parfois, quand on est bien reçus par un responsable, on considère cela comme un acquis, une victoire ! »

Cherif se ressaisit pour affirmer que « même si nous sommes analphabètes, nous connaissons nos devoirs et nos droits. Si nos actions étaient bien organisées et si nous n'étions pas analphabètes, on aurait pu accumuler plusieurs acquis et satisfaire une bonne partie de nos revendications. On aurait pu réaliser des miracles ». Il ajoute, en souriant, que « même la préfecture pourrait dépendre de nous ».

La détention d'un savoir et d'un savoir-faire lui font défaut. Cherif ne dispose pas de ressources lui permettant d'accéder à une position sociale privilégiée dans le quartier et, par conséquent, politique à l'égard des pouvoirs publics.

19. Le chef de ménage est âgé de 43 ans. Son niveau d'instruction ne dépasse pas l'école primaire. Il a bénéficié d'un terrain dans le cadre de la politique du logement social sans pour autant pouvoir construire son logement. Il paraît que les héritiers ne s'entendent pas entre eux.

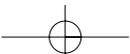
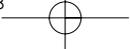
Lors de l'élaboration des plans d'aménagement communaux de Casablanca en 1987, je me souviens qu'en essayant de convaincre certains habitants de mon quartier de l'utilité et de la légitimité de s'opposer aux projections spatiales du plan d'urbanisme²⁰, ils avaient plutôt réussi à me communiquer leur peur du Pouvoir, en évoquant à chaque fois la puissance du Makhzen lors des différentes émeutes au cours des années 1980. Les habitants, qui ne me connaissaient pas, m'appelaient l'ingénieur. C'était une manière de légitimer la protestation des ménages : « Celui qui se connaît en urbanisme est avec nous ; il défend notre cause ».

À l'instar des ménages venus d'Aïn Diab et recasés à la cité d'Al Massira, c'est la stratégie de défection qui prédomine.

« Maintenant, affirme Cherif, nous sommes fatigués, notre vœu est de vendre nos maisons et d'aller nous installer dans un quartier meilleur. La mentalité des habitants de ce quartier est impossible à réformer, ou à changer. Elle est prête à exploser à tout moment ».

Cet entretien a été réalisé deux semaines avant les différentes actions terroristes du 16 mai 2003 qui ont touché la ville de Casablanca.

20. Le plan d'urbanisme projetait la destruction de leurs logements pour céder la place aux réseaux routiers. Pour plus de détail, voir mon article « Entre l'émeute et la protestation urbaines », *Mediterranean: a Biannual Review*, n° 11, 1999-2000, p. 233-240.



Hassan Darsy ou l'art de la ville

Gilles SUZANNE

Lorsque Hassan voit le jour à Sidi Bernoussi, ce quartier du Casablanca d'aujourd'hui est encore séparé de la ville par huit kilomètres de littoral non urbanisé. Dans les années 1960, c'est depuis longtemps déjà un lieu d'accueil pour les migrants de l'intérieur. Les premiers s'y retrouvent bien avant la fin du Protectorat français, poussés par la misère des campagnes et attirés par l'activité industrielle florissante. Ils s'y agglomèrent par vagues successives autour des sociétés qui pourvoient à leur emploi et se répandent en bidonvilles le long de la route de Rabat.

Ses parents sont du voyage. À leur arrivée dans la grande banlieue de Casablanca, ils ne sont pas encore mariés. Ils ont à peine 18 ans. Comme les autres, c'est la fin des campagnes qui les conduit tout droit à la ville. Et puis la Seconde Guerre mondiale n'est pas loin non plus. En emportant le grand-père maternel dans son fracas, elle leur ôte définitivement tout espoir d'y fonder un avenir. D'autant qu'au retour des combats, ce dernier découvre que ses terres sont entre-temps passées aux mains du caïd qui dirige le village. Quelque quarante années plus tard aucun recours n'a encore eu raison de l'injustice. Mais pour l'heure, les secousses de l'histoire se nouent en un drame familial qui pousse les deux jeunes gens jusqu'aux franges urbaines de Casablanca.

La ville représente alors pour eux un moyen plus sûr de subvenir à leur existence. Tandis qu'à la campagne le travail se fait rare, la ville industrielle recrute à tour de bras. Lui, est recruté chez Cristal, l'huile Cristal. Cette huilerie locale qui est depuis devenue Lesieur. Hassan entend encore son père appeler son chef « M'sieur Bouli » faute de pouvoir articuler le « p » originel de son patronyme. Ce dernier l'engagea pour nettoyer les immenses citernes d'huile au fond desquelles il remplit pendant longtemps ses journées de travail. Après 45 ans d'une carrière

harassante honorée par la médaille du travail, il quitta l'entreprise en tant que chef d'équipe. Mais au-delà des distinctions honorifiques, ces quelques échelons gravis dans la hiérarchie signifiaient pour lui un véritable accomplissement personnel. À sa façon, il y était arrivé ! Quant à sa mère, sa santé fragile lui laissa peu de temps pour travailler. Sa vie fut tout entière consacrée à celle de ses enfants.

L'huilerie Cristal se trouve au kilomètre dix-sept, c'est-à-dire à dix-sept kilomètres du centre-ville de Casablanca. Lorsque le couple s'y installe, le lieu-dit ne porte pas d'autre nom que la valeur kilométrique qu'il indique. On dit simplement : le kilomètre dix-sept. Eux, ils y parviennent comme tant d'autres, dans le flot des ruraux déracinés. Ils s'y établissent en se construisant une baraque de fortune dans les bidonvilles qui enserrant l'usine. Ce temps de l'extrême précarité, Hassan ne l'a pas connu. Il est né à quelques encablures du lieu-dit, au kilomètre sept. Et le kilomètre sept, lui, porte un nom : Sidi Bernoussi. S'il n'a pas connu les bidonvilles, c'est qu'entre-temps, les Français ont progressivement déserté Sidi Bernoussi et laissé derrière eux un grand nombre de maisons individuelles toutes identiques. Des logements, d'une superficie de 56 m², sont construits sur deux plans. C'est à l'une d'entre elles que l'emploi de son père permet au couple d'accéder.

Sidi Bernoussi vit alors au rythme du chassé-croisé entre les ex-colons et ces nouveaux urbains qui arrivent en masse. Avec ces derniers, qui sont pour la plupart passés par les bidonvilles anonymes des noyaux industriels, les mœurs et les usages campagnards se recomposent dans le hameau et redonnent à Sidi Bernoussi une vie de quartier. Les parents d'Hassan y participent tout autant pleinement qu'ils en retirent leur part de supplément d'âme.

Leur arrivée dans le quartier et leur accès à ce logement en dur signifient pour eux un véritable retour à la vie quotidienne. Avec cette maison leurs conditions d'existence s'humanisent. Ils y découvrent l'intimité d'un foyer et avec elle la possibilité de fonder une famille. Ils nouent aussi dans Sidi Bernoussi des relations de proximité moins impersonnelles et prennent place peu à peu dans les réseaux denses de solidarité et d'entraide interfamiliaux qui confèrent au quartier son fort coefficient d'hospitalité. La ville joue alors en plein son rôle d'intégration.

C'est dans cette urbanité baignée de progrès qu'Hassan se souvient d'avoir fait ses premiers pas de jeune citoyen. Toutes les maisons étaient ouvertes. Avec les enfants du quartier, il passait de l'une à l'autre. Dans les rues avoisinantes, chaque passant le connaissait personnellement ou savait de qui il était le fils. Hassan garde encore en mémoire cet esprit de village qui lui faisait à la fois craindre et respecter le voisin comme s'il s'était agi de son propre père. Cette liberté relative lui donnait le sentiment d'être en quelque sorte affranchi de l'autorité parentale sans pour autant lui donner

l'impression d'être complètement livré à lui-même. Elle faisait de lui l'enfant du quartier et se donnait à voir comme le signe d'une organisation rassurante de la vie sociale. En quelques années, les campagnards déracinés s'étaient implantés dans la ville et lui avaient imposé leur mode de vie. Et parmi eux, la famille d'Hassan s'était à tel point ancrée dans le quartier et ses formes de vie collective que sa mère ne le quitta jamais. Une obstination qui perdura y compris lorsque le quartier tout proche d'Aïn Sebaâ se vida à son tour de ses colons et offrit aux gens du cru des logements d'un confort encore supérieur. Comme sa mère, beaucoup de gens de Sidi Bernoussi demeurèrent pour les mêmes raisons dans le quartier.

Dans Sidi Bernoussi, Hassan grandissait à l'image des autres enfants. Comme eux, il était issu d'une famille qui avait immigré à la ville. Il était à l'instar de ces derniers un fils d'*'arbyyia*. Ils étaient tous des *'arbyyia*. C'est ainsi qu'ils se qualifiaient entre eux. Pour eux, *'arbyyia* désignait par défaut tous ceux qui n'étaient pas fassis, chleus ou marrakchis. Tous ceux, en fait, dont les réseaux de parenté ne s'indexaient plus concrètement, ou ne serait-ce que de façon symbolique, sur des lignages ancestraux. Derrière cette figure de l'*'arbyyia* se dissimulaient tout simplement ces campagnards, aussi divers que variés, venus à la ville refaire leur vie et dont les origines semblaient désormais s'y arrêter. Il partageait aussi avec beaucoup d'autres enfants du quartier d'être un fils d'ouvrier. De cela, Hassan n'a qu'un souvenir diffus. Il sait bien sûr que son père travaillait chez Cristal d'abord à récupérer les citernes d'huile puis à y comptabiliser les bouteilles. Mais il n'en sait guère plus. Comme tous les enfants d'ouvrier, l'usine lui est toujours restée fermée et ne lui laisse qu'une conscience floue de la condition paternelle. Plus tard, devenu artiste, Hassan essaiera d'ailleurs de se ressaisir de cette abstraction en proposant à l'ONA, le holding marocain dont Cristal est une des filiales, de développer *in situ* des ateliers de pratiques artistiques à destination des enfants de salariés. Une manière comme une autre pour lui de ne pas laisser d'autres générations d'enfants d'ouvriers grandir sans pouvoir se figurer le quotidien de leurs pères.

Pour l'heure, ces considérations sont loin d'entamer son insouciance. Sidi Bernoussi est pour lui une véritable terre d'aventure. Le hameau est entouré de forêts à explorer et donne, côté mer, sur des dunes qui ne demandent qu'à être dévalées. Tout droit vers l'est, quinze kilomètres de littoral intacts séparent Sidi Bernoussi de Mohammedia. À l'ouest, Casablanca perce à peine sur la ligne d'horizon. C'est là qu'il passe ses journées à parcourir les étendues boisées de la commune ou à flâner dans le sable fin avec ses compagnons de quartier. Il arrive encore aujourd'hui à Hassan de se remémorer ces instants de bonheur intense. Mais l'exercice est moins simple qu'il n'y paraît. Tout ou presque tout a disparu. En rattrapant Sidi Bernoussi, la ville a lentement englouti le champ qui lui

servait de terrain de sport. La croissance urbaine de Casablanca a méthodiquement effacé tous ces lieux de jeux. Le développement de zones industrielles tentaculaires a systématiquement éradiqué les forêts environnantes et définitivement coupé Sidi Bernoussi de ses plages. La simple évocation de cette inexorable absorption suffit à irriter Hassan. « Ils ont tout détruit. Tout ! », s'exclame-t-il.

Hassan ne cultive pas pour autant de nostalgie à propos de ce temps perdu et de ces espaces disparus. Bien au contraire, il reste lucide. Il trouve naturel que le quartier change, que les lieux de son enfance se transforment, que les gens ne soient plus les mêmes ou que le fil de leur vie se soit tissé autrement. D'ailleurs à quoi lui servirait-il d'occulter tous ces bouleversements ? Probablement à rien et il ne le sait que trop. Ce qui le gêne, c'est bien plutôt de faire face à ce qui est demeuré à l'identique. Il n'y a plus ni les parents ni la famille, mais la maison d'enfance est toujours là. Le temps d'un rêve, il revoit parfois vaguement la mosaïque qui se trouvait sur le pas-de-porte ou ressent les ambiances qui remplissaient la maisonnée. La rue, tout comme la maisonnée, est restée elle aussi la même. Il y a quelques années, les voisins y étaient encore et les amis d'enfance continuaient de s'y croiser. Certains d'entre eux étaient devenus chauffeurs de Taxis rouges. D'autres, enseignants et d'autres encore égrenaient les mille et un petits boulots qui constituent les marges de l'économie métropolitaine de Casablanca. Mais tous étaient restés à Sidi Bernoussi. Hassan, lui, a quitté le quartier et habite maintenant un petit immeuble de la banlieue sud de Casablanca. En réalité, il l'a quitté à tel point qu'il ne sait plus vraiment comment y revenir. À présent, il n'a plus la moindre idée de ce qui a pu changer ou de ce que sont devenus les uns et les autres. Il a beau tourner le problème dans tous les sens, la question reste pour lui entière de savoir ce qui le tient à l'écart de Sidi Bernoussi. Sa seule certitude est que son malaise trouve toute son intensité dans cette distance spatiale et sociale qui se creuse chaque jour entre ce qu'il est et sa vie passée. Et peut-être de manière plus aiguë encore au fur et à mesure que son fils grandit. Il se dit souvent que Sidi Bernoussi l'a porté au monde et qu'à présent son propre fils ignore tout de cet endroit. Ou encore que les gens qui l'ont vu grandir n'ont plus aucune nouvelle de lui, alors qu'il a le sentiment de leur devoir beaucoup. Mais, paradoxalement, rien encore ne le ramène au quartier.

Aussi mêlés soient-ils, les sentiments actuels d'Hassan n'enlèvent rien à l'autre expérience fondatrice de son enfance à Sidi Bernoussi : sa vie de banlieusard. Dans sa jeunesse, Sidi Bernoussi est réellement coupé de Casablanca. Et à tel point qu'Hassan et ses amis appellent ce quartier de l'est de la ville : « derrière le soleil ». Pendant longtemps, d'ailleurs, ceux qui voulaient s'y rendre indiquaient aux chauffeurs de taxi qu'ils allaient derrière le soleil. Quant à eux, le quartier leur semble si isolé de Casablanca

et des vicissitudes de sa vie citadine, qu'ils disent souvent sur un ton ironique qu'en rapport de la métropole, ils vivent plus proches du soleil, juste derrière. À cette époque, aller à Casablanca est pour eux « LA » sortie, ce genre d'événement qui fait rompre avec les habitudes bien enracinées du quartier. Si bien qu'Hassan se rappelle encore avec précision la première fois qu'il a entrepris l'expédition pour Casablanca. Sa cousine avait décidé de lui offrir un ensemble en velours avec son premier salaire. Du présent, il n'a perdu aucun détail : la taille qu'il faisait, la couleur du velours, peut-être même son grain ou encore sa texture. Mais par-dessus tout, c'est cette première immersion dans la ville qui le marque de manière indélébile. Avec sa cousine, il traverse les rues populeuses du quartier de Foncière et fait l'expérience de l'indifférence blasée des gens de la Médina. Dans le quartier du Centre, il se trouve pris dans la foule et s'y sent réduit au plus strict anonymat. En cheminant sur les grands boulevards du quartier de l'Horloge, il longe les rangées interminables d'immeubles ou encore bade la façade du cinéma Vox dont l'architecture raffinée lui semble d'autant plus monumentale qu'il la scrute avec ses yeux d'enfant. En somme, il découvre dans Casablanca tout ce que n'est pas Sidi Bernoussi : une ville dont la modernité ne se résume pas à la qualité de son bâti.

Quelques années plus tard, ses allées et venues en ville ont changé de nature. À l'adolescence, Hassan se livre à de véritables équipées urbaines. Deux fois par an, au moment des fêtes, il reçoit de l'argent de poche de toute la famille et se dirige dès l'après-midi vers le parc d'attractions Yasmina. Avec les gars de Sidi Bernoussi, il se jette alors corps et âme dans la foule grouillante. Dans la cohue, il n'est plus lui-même. Il devient le temps de la fête, anonyme. C'est un citadin parmi tant d'autres et rien de plus. Il garde d'ailleurs de ce moment un sentiment d'affranchissement vis-à-vis de sa vie au quartier. « Là-bas, dit-il à propos de Sidi Bernoussi, on vivait sur nous ! », tandis qu'au parc, naturellement, la pression sociale liée à l'esprit villageois se relâchait. Alors, toute la journée, Hassan courait le long des allées du parc et passait d'une fille à l'autre. Il s'épuisait en bagarres et tentait le diable en chipant sur les stands des forains. Le soir venu, une fois éreinté par ses derniers coups, il ne lui restait plus qu'à retourner derrière le soleil, juste derrière, à Sidi Bernoussi. Il rentrait au quartier.

Le reste du temps, lorsqu'aucune fête n'a lieu, Hassan ne va pas à Casablanca. Quand bien même s'y rendrait-il, il ne saurait qu'y faire. Et puis, le bon air des plages du littoral ne vaut-il finalement pas mieux que l'atmosphère viciée des grands boulevards encombrés de leurs cortèges motorisés et de leurs badauds indolents. À vrai dire, la question ne se posait qu'à moitié. Non seulement les distances jusqu'à Casablanca se parcouraient moins aisément qu'aujourd'hui, mais de surcroît les rues du centre-ville, charriant leur lot de misère et de violence, n'avaient rien de sûr. Ainsi, pendant de longues années, Hassan voit le plus souvent le centre-

ville de Casablanca à l'angle de sa rue, en égrenant les images qui le représentent sur le tourniquet à cartes postales disposé à l'entrée de la papeterie de Sidi Bernoussi. Autant dire qu'il ne se sent en rien une âme de Casaoui. La consistance de son identité lui vient bien au contraire de Sidi Bernoussi. C'est là que les guerres de quartiers qui constituent son quotidien façonnent ce qu'il est et la manière dont les autres le perçoivent. À 400 m près, parfois même en traversant simplement une rue, Hassan devient instantanément un étranger, un gars de Sidi Bernoussi. Ne se serait-il pas résolu lui-même à incarner cette appartenance que d'autres auraient tôt fait de la lui assigner ? Plus loin, dans Casablanca, la même logique de désignation s'opère ; et peut-être de manière encore plus aiguë en raison de leur venue en bande et du fait qu'eux-mêmes déboulaient dans le centre-ville avec le sentiment d'y être comme des étrangers.

Aujourd'hui, lorsque Hassan se remémore ces moments, il bute sur le même paradoxe d'une existence, la sienne, qui vibre encore des lieux et des temps de ce passé encore proche, pour ne pas dire presque présent, mais qui cherche à se déployer dans une ville qui n'a de cesse d'en effacer presque méthodiquement les traces. Les années 1970 ont depuis longtemps englouti le cinéma Vox. Mais il garde intact l'émerveillement que ses hautes façades, et ce qu'elles abritaient comme symbole de la vitalité artistique de la ville, suscitaient en lui. La ville a littéralement absorbé Sidi Bernoussi, mais lorsque Hassan donne rendez-vous dans Casablanca à un de ses amis qui y est demeuré, il garde l'habitude de dire « alors ? On se retrouve à Casa ? ». Ces sentiments sont à n'en pas douter la marque d'une vie et d'une ville révolues ou, du moins, censées l'être. Ce sont autant d'indices probants des bouleversements territoriaux et des formes de dérégulation des ordonnancements symboliques de l'espace urbain. Ajoutons-y l'expérience de l'anonymat et le sentiment d'indifférence et nous avons là ce qui définit les origines du trouble proprement métropolitain et ce qui trace les contours tout à fait contemporains des citadins du Casablanca de ce début du XXI^e siècle. Touchant ici aux problèmes les plus fondamentaux de la vie métropolitaine moderne, et principalement à celui de la constitution d'une personnalité urbaine autonome ou, plus largement, à celui de l'affleurement de l'individu dans la société marocaine, ce malaise se retrouvera placé bien plus tard comme point de tension ultime d'une des œuvres d'Hassan.

Invité à renouer avec ses origines urbaines à l'occasion de l'exposition « Fragments d'imaginaire » organisée par l'Institut culturel français en 1995, Hassan adoptera comme parti pris non pas de figurer le passé mais plutôt d'exprimer son expérience singulière de cette inquiétante étrangeté à laquelle concourt la discordance profonde entre ce qu'est devenu Casablanca et sa propre destinée dans cette ville. Pour se faire, il demanda à une personne de réaliser des prises de vue dans la ville. Il les développa

en sépia ou noir et blanc et les transforma en cartes postales barrées de la mention classique : *Souvenir de Casablanca*, avant de les disposer sur un présentoir. Alors chacun faisait tourner le présentoir sur lui-même. Chacun se trouvait confronté à un sentiment ambigu. Celui d'être là, à la fois dans la certitude d'être face à une réalité qui semble familière et rassurante, celle de la ville d'aujourd'hui, cette ville que chacun connaît et pratique, et en même temps submergé par le doute d'être en réalité placé devant une image qui n'est que l'ultime trace d'une ville qu'elle représente mais qui n'est déjà plus. Chacun éprouvait alors, dans l'instant, ces perturbations décisives qui constituent notre expérience quotidienne de la modernité urbaine et qui structurent nos mentalités métropolitaines.

Hassan, lui, a ressenti très tôt ce sentiment d'être à lui-même comme un autre. La toute première fois lorsqu'en 1979, il se détache de tout ce qui jusque-là l'a vu grandir. À 19 ans, il se rend à Rabat. Il est recueilli par de proches parents installés sur place et échappe ainsi à une crise familiale qui ne l'épargne plus. Parvenu à la capitale, sa famille d'accueil l'inscrit dans le célèbre lycée Moulay Youssef. Pour le nouveau Rabati, Moulay Youssef est le lycée des Princes, celui des enfants de grandes familles et du Palais royal. Mais, contre toute attente, il découvre aussi un lieu d'ouverture. Une ouverture qui, pour lui, est avant tout sociale. Parce que Moulay Youssef est aussi le lycée des enfants du personnel, des serviteurs et des gardes du Palais royal. Celui des petites gens considérées comme des assujettis mais dont l'accès aux privilèges de leurs fonctions leur confère un certain pouvoir symbolique.

Les rencontres qu'il y fait avec des garçons issus d'autres mondes sociaux lui servent de passe-droit pour pénétrer dans l'enceinte et la vie quotidienne du Palais. Il y apprend beaucoup. Et surtout, il se sent au Maroc et non plus seulement à Sidi Bernoussi. C'est sa vie qui change d'échelle avec ce déplacement vers Rabat. Et son passé qui prend une autre tonalité ainsi trempée dans cet univers social hétéroclite et finement nuancé. Ce qu'il en retire d'essentiel est ce sentiment d'étrangeté qu'il éprouve à fréquenter à la fois enfants de ministres et fils de descendants d'esclaves subsahariens installés de longue date dans le Palais. Des jeunes hommes aux yeux desquels il n'est pas l'enfant du populaire Sidi Bernoussi. Il n'est même pas ce Casablancais dont les Rabati disent qu'ils sont des provinciaux. Alors, lui aussi, se sent changé. À Moulay Youssef, en effet, l'expérience du monde et la distinction sociale sont ramenées à leur plus simple appareil, celui d'une logique de l'exclusion entre riches et pauvres. En même temps qu'elles participent, et peut-être paradoxalement, de distances sociales réduites à leur strict minimum. Une façon expéditive pour Hassan d'apprendre et de se confronter à l'altérité tout en mettant en perspective son expérience passée. Ainsi, plus que son Baccalauréat, il négocie à Rabat, dans cet univers qui lui est tout autant étranger qu'il s'y sent rapporté, un tournant de son existence.

Mais de cela, il ne s'en rendra compte qu'avec le temps qui passe. C'est au fil des années qu'il mûrira cette expérience jusqu'à ce qu'elle devienne signifiante.

Après son départ de Sidi Bernoussi et son arrivée à Rabat, c'est un second concours de circonstances qui va dessiner son devenir. Durant ses deux années de lettres modernes au lycée Moulay Rachid, Hassan s'investit particulièrement dans les enseignements de philosophie. À vrai dire, il s'y destine. Mais c'est alors sans compter avec les événements sociopolitiques de 1981 qui vont en décider tout autrement. Les émeutes urbaines de Casablanca, qui se soldent par une centaine de morts, entraînent cette année-là la fermeture de toutes les universités de philosophie. Le voici donc l'herbe coupée sous le pied, enjoint de s'inventer *in extenso* une autre destinée. Il plonge alors à nouveau dans l'inconnu. Et cette fois, plutôt deux fois qu'une. Lui, qui n'a jamais touché un pinceau de sa vie. Lui, qui ne sait pas, encore quelques jours auparavant, ce qu'est une école d'art ; non seulement il s'y inscrit mais, qui plus est, décroche une bourse d'étude et choisit de suivre son cursus à l'étranger. C'est un double choix qui repousse en quelque sorte les limites de son expérience de jeune Marocain et trace d'autres contours à son existence.

En réalité, Hassan arrive en Belgique sans véritable programme en tête. Il hésite. Il n'est même plus sûr de vouloir entreprendre des études d'art. Pour parfaire le tableau, la plupart des universités ont clôturé leurs inscriptions. Il sillonne le pays et trouve finalement à s'inscrire dans une école d'architecture. Mais l'exotisme de sa nouvelle vie d'expatrié, non moins que le déracinement qui en est à l'origine, ont vite fait de capter son attention et de le détourner de sa table à dessin. En définitive, ce sera le directeur de l'école qui, eu égard au potentiel qu'il exprime dans les enseignements artistiques, lui proposera de faire les Beaux-arts.

Dans la famille d'Hassan, son entrée aux Beaux-arts suscite étonnement et inquiétude. Vu de Sidi Bernoussi, cela paraît incompréhensible. Rien ne permet vraiment de se l'expliquer. Dans le quartier, jamais personne n'a effectivement suivi un tel parcours. Hassan, lui, ne se pose pas vraiment la question. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'il tire une certaine fierté de ne pas avoir abandonné. À l'époque, le seul fait de se retrouver parmi la quinzaine d'étudiants tout frais moulus d'histoire de l'art et d'arts plastiques aurait pourtant suffi à le dissuader de suivre plus longtemps cet itinéraire. Au contraire, lui n'a de cesse de se débattre avec ses pinceaux et d'user ses couleurs jusqu'à leurs derniers pigments. Il bute puis s'acharne sur le cercle chromatique. Mais, au fond, c'est à une résistance plus insidieuse qu'il se frotte, celle du regard des autres dans lequel il ne trouve guère d'estime. Pour la plupart d'entre eux, les étudiants marocains qu'il rencontre en Belgique se destinent à des carrières d'ingénieurs, de scientifiques ou de techniciens. Lui, est toujours tiré vers

un ailleurs. Ailleurs qu'à Sidi Bernoussi, puis vers un ailleurs de sa condition sociale et à présent dans un ailleurs des évidences d'une carrière professionnelle conventionnelle.

Pour autant, lorsqu'il franchit le perron de l'École des beaux-arts de Mons, ce n'est pas au nom de l'art ou de la création artistique. Il se destine plutôt à l'architecture d'intérieur comme pour ne pas rompre trop vite avec ses expériences passées. Mais il franchit rapidement les étapes et se découvre un véritable plaisir d'apprendre. Dès lors, tout ce qui rentre fait ventre. Il absorbe avec boulimie connaissances et savoir-faire artistiques. Et surtout, il se sent affranchi du rapport pédagogique. En intégrant l'École des beaux-arts, il s'enfonce pas à pas dans l'environnement des mondes de l'art locaux. Il fréquente ses professeurs tout autant que ses collègues de promotion et finit par s'y sentir comme dans une famille. Il ne rate aucune exposition. Il passe de vernissages en ateliers d'artistes et fait l'expérience de ce monde qui n'est que rencontres et découvertes. Tout comme Rabat, Mons joue alors à plein son rôle d'ouverture. La vie qu'il y mène le conduit encore une fois à mettre en perspective ses origines banlieusardes et son itinéraire personnel.

Tout ce qu'il écoute et voit le nourrit. Même plus, le fabrique. Le temps qui passe l'installe incidemment dans les cercles restreints d'artistes et d'esthètes. Tout ce qu'il vit l'émancipe des conditions matérielles et symboliques de l'immigration ou de l'exil qui auraient pu être les siennes. Hassan n'adhère à aucune association d'étudiants marocains ni même ne travaillera jamais en Belgique. Il se contente pendant sept ans de ses bourses d'études et ne manque pas une occasion de rentrer au pays. Chaque été, il retrouve ainsi la maison familiale de Sidi Bernoussi et se replonge dans la vie du quartier. C'est pour lui comme un art de ne pas se laisser gagner par le statut d'immigré et sa manière toute personnelle de s'ouvrir aux autres à partir de ce qu'il est au monde. D'ailleurs, sitôt son diplôme en poche, comme s'il s'agissait d'un ticket retour, le voilà la valise à la main. Il ne retournera en Belgique que dix ans plus tard. Entre-temps, il ne prend même pas le temps de déménager. Il laisse ses travaux et ses amours derrière lui et s'efface tout aussi discrètement que ce qu'il est arrivé. Au sens propre du terme, il repart comme s'il s'agissait de la seule raison à son existence. Il repart vers le Maroc. Il y repart d'ailleurs plus qu'il n'y retourne. Car il ne connaît personne, absolument personne. Il ne sait même pas ce qui s'y fait en termes de création artistique ni quelles sont les personnes phares de ce milieu. Il part vers le néant comme attiré par un infini qui reste à inventer.

À sa façon, Hassan, depuis son départ de Sidi Bernoussi, affirme par touches successives une individualité d'artiste et de citoyen somme toute contemporaine. S'il était resté à Sidi Bernoussi ? Que se serait-il passé pour lui ? Que serait-il advenu de lui ? Hassan se le demande régulièrement. À

n'en pas douter, il y aurait fait ses études puis passé son Baccalauréat. Il aurait intégré l'université d'Aïn Chock, et puis ? Qu'importe, puisqu'il en a été tout autrement. Ce qui compte est qu'au final, le plus fondamental n'a pas été de passer d'une aire à une autre, c'est-à-dire de se déplacer physiquement, mais plutôt d'accumuler ce chemin comme du vécu et d'être acteur de ce qui dans cette trajectoire l'a transformé.

C'est par Rabat qu'Hassan fait son entrée au Maroc. Évidemment, il se sent perdu. Sept années se sont écoulées et le Maroc a changé tout autant que lui. Une saison s'égrène encore pendant laquelle Hassan demeure entre les quatre murs de son modeste appartement. Sortir ? Mais pour aller où ? En famille ? Tout cela s'en trouvait réduit à une part congrue de réalité. Travailler ? Un peu, certes, mais sans conviction. Et puis travailler, oui, mais pour qui et pour faire quoi ? Même pour parler il n'y avait plus grand-monde. Et pour dire quoi ?

À présent, Hassan a 28 ans. Il a été boursier marocain puis à nouveau allocataire en tant qu'étudiant étranger en Belgique. Il est titulaire d'un diplôme des Beaux-arts et se rend compte que tout cela est au Maroc totalement insignifiant. Le voilà au pied du mur. Il est démuné matériellement et réduit à la plus stricte misère symbolique, quitte à devoir accepter la première occasion de gagner sa vie qui se présentera à lui. Et l'occasion ne tarde pas. L'opportunité s'offre à lui à un moment décisif. À l'instant même où il se demande s'il ne vaut pas mieux pour lui de reprendre le chemin. Ce qu'on lui propose – aurait-il pu seulement un jour y songer lui-même ? – est d'effectuer son service militaire au sein du cabinet du ministre de l'Habitat. Il doit y assurer la revue de presse et mettre de l'ordre dans les archives. Alors non, vraiment, cela, il n'aurait jamais pu l'imaginer ! Et pourtant le voilà plongé entre les rayonnages poussiéreux du ministère. Mais comme une surprise en entraîne parfois d'autres, et parfois aussi des plus heureuses, Hassan se voit chargé de réaliser un dossier sur les bidonvilles. Ces bidonvilles qu'il avait lui-même côtoyés dans son enfance et qui n'ont, depuis lors, eu de cesse de s'entendre dans tout le pays. C'est l'occasion pour lui de s'interroger sur la ville en termes d'aménagement urbain et aussi sur l'art comme force potentielle de transformation de la ville. Autour de lui ses idées paraissent nouvelles et lui-même y croit dur comme fer. Il attire bien sûr toute l'attention de ses supérieurs hiérarchiques et à tel point qu'il sera du voyage lorsque le cabinet ministériel traversera ce Maroc des bidonvilles. Mais de *slums* en *désakotas*, du grand Marrakech au grand Agadir, la débauche de luxe qui s'étale dans le sillage de la caravane ministérielle chasse ses illusions sur les intentions réformatrices des pouvoirs publics. Aujourd'hui, il en vient à se dire que son immersion dans cet autre royaume, celui de la pauvreté et de dénuement, aura au moins eu le mérite de finir de lui faire toucher terre dans le Maroc contemporain.

Hassan ressort sonné de l'expérience. C'est pour lui un retour ou presque à la case départ. Il démissionne, chôme puis se laisse gagner par le désespoir. Et jusqu'au jour où un ami avec lequel il était en Belgique débusque pour lui une offre d'emploi à Casablanca. Il s'agit d'un poste à pourvoir dans le nouveau complexe culturel Moulay Rachid. Il répond à l'annonce, est recruté, et comme cela lui est déjà arrivé, il se trouve dans une situation qui l'entraîne rapidement plus loin qu'il ne l'avait réellement envisagé.

D'emblée il prend en charge la galerie d'exposition du complexe qui est encore sans destination et y développe de nombreux projets. Mais surtout, il se retrouve en première ligne de la création d'un département d'art à l'Université Ben Msik et aux premières loges de la refonte de l'École des beaux-arts de Casablanca. En peu de temps, et entre autres sous son impulsion, le complexe Moulay Rachid se transforme en antichambre de l'École des beaux-arts. Avec une quinzaine d'universitaires et d'autres artistes, il devient l'acteur d'un bouleversement institutionnel et artistique considérable. Il lui semble alors possible d'impulser des changements profonds dans les manières de faire et les mentalités marocaines, ou tout au moins dans les mondes de l'art marocains. Leur révolution tire toute son efficacité de sa simplicité. Elle tient à l'opportunité qu'ils donnent aux jeunes artistes de circuler entre le complexe Moulay Rachid, l'Université Ben Msik et les Beaux-arts là où, dans Casablanca, n'existait précédemment peu voire aucune chance de mener un travail artistique autonome. Elle consiste également à reconsidérer le statut des œuvres et de leurs auteurs au sein de l'École des beaux-arts. Dans les faits, ils imposent que les travaux d'étudiants ne soient plus posés à même le sol mais accrochés, ou encore qu'ils soient estimés par un jury et pas uniquement notés sans plus d'interprétation esthétique. Entre ses mains passent ainsi deux promotions de jeunes artistes dont il estime avec le recul qu'elles représentaient une avancée remarquable pour la scène locale des arts plastiques et visuels contemporains. Il était alors impensable pour Hassan que cette aventure avorte. Et pourtant, il découvrira une fois encore à ses dépens, et sous le coup des remaniements institutionnels qui l'évinceront lui et son équipe, que les volontés de changement représentent bien peu de choses au regard des effets de clientélisme.

Il n'en reste pas moins que son arrivée en trombe dans les milieux artistiques marocains et casaouis, à l'instar de son passage au cœur de l'institution et de ses fastes, l'installe définitivement à Casablanca. Elle le confronte à toute la complexité des jeux de pouvoir et des ambitions personnelles qui rongent le royaume ainsi qu'à la suffisance et aux conventions faciles des milieux artistiques. Une manière pour lui, certes brutale mais sans équivoque, de comprendre qu'ici tout reste à faire. Une façon également pour lui d'imaginer le type de posture qu'il peut incarner en tant qu'artiste et le genre d'éthique qui peut s'exprimer à travers son travail de création.

Cet art de vivre trouve sa première traduction concrète au moment de l'émergence de la deuxième jeune peinture marocaine. Se jouant tout à la fois des conventions esthétiques et sociales, mais aussi de son nom et de la réputation qu'il a acquis, Hassan présente une installation comme toute forme d'œuvre lors d'un concours de peinture. Il en est immédiatement écarté lorsqu'il refuse de substituer une peinture à son montage. Mais, à la manière des premiers *ready-mades*, sa proposition en forme d'acte finit par s'imposer lorsqu'elle reçoit par la suite le prix spécial d'un jury international. Elle produira alors le type d'effet escompté en forçant l'entrée des mondes de l'art pour y imposer d'autres formes de créations, et dans leur sillage, d'autres types de critères esthétiques et d'autres catégories du jugement.

C'est à ce moment-là que son parcours personnel, ses idées à propos de l'art dans la ville et son expérience du conservatisme des milieux artistiques convergent pour produire leur coefficient d'art. Toute la singularité de son geste artistique sera dès à présent de changer la ville en en devenant acteur, c'est-à-dire en se faisant l'auteur de propositions concrètes qui ouvrent la ville. La première prend en l'occurrence la forme d'un site urbain laissé sans usages dans le quartier d'Aïn Sebaâ. Depuis, la réinvention d'une fonction urbaine, en l'occurrence artistique et créative, à ces lieux désaffectés et de désaffectation est un acte qui constitue en soi la dimension artistique de son travail.

Une période d'actions artistiques effrénée s'ouvre alors. Le lieu, une école jadis sous l'égide de l'Institut culturel français, accueille jour et nuit les jeunes artistes casaouis à leur sortie des Beaux-arts. Les ateliers d'artistes se multiplient dans l'enceinte de l'école. Ils transforment l'endroit en un véritable foyer de création planté dans un quartier jusque-là seulement hanté par ses friches industrielles. Voilà toute la portée transformatrice de cet acte. Faire de l'activité artistique un véritable creuset des populations, des identités et des usages sociaux dans la ville et dans le but de l'ouvrir à d'autres possibles. C'est aussi le fondement de l'association La Source du Lion à travers laquelle, depuis ce jour, Hassan agit dans la ville et bouscule les inerties sociales et artistiques. Mais pour Hassan l'essentiel, à ce moment-là, est de faire en sorte de rompre son propre isolement et de fait celui de l'artiste au Maroc. De ce point de vue, l'expérience remplira, et même au-delà, son rôle mobilisateur. Le fait de faire de ce lieu un point de chute qui compte pour les artistes de Casablanca permettant à chacun d'entre eux de se rendre compte qu'ils ne sont pas seuls mais, en outre, de s'apercevoir qu'ils ne sont pas seuls à faire ce qu'ils font et de la manière dont ils le font. Règle de base, certes, de la dialectique politique rangée sous la bannière de l'union qui fait la force, mais également enfance de l'art du dépassement du sentiment d'anonymat et d'étrangeté des mégapoles contemporaines, lui-même souvent complice de la rhétorique du diviser pour mieux régner. La Source

du Lion se fait alors le lieu de compagnonnages qui font de la ville et de l'expérience urbaine autre chose que ce qu'elles sont.

Sur le moment, bien sûr, personne dans le collectif ne tire la substance de ce qui est en train de se faire. Nombre d'artistes sont alors déboussolés et éparpillés dans la ville. Pour tous, l'heure est à l'urgence. L'impératif pour eux est de travailler ensemble sur des projets et dans de vrais ateliers, de manière libre et autonome. Ils ont besoin de faire de cette école désaffectée leur espace de vie et de travail. C'est cela l'essentiel. Et le moyen qui leur semble alors le plus probant pour se donner de tels repères est de faire et, de surcroît, de faire ensemble. C'est ce qu'ils vont faire. Ils construiront progressivement cet espace dans la ville comme une manière de dire d'une seule voix que celui-ci n'existe qu'à la seule et unique condition qu'eux le font exister. De sorte que revendiquer leur part dans l'existence de cet espace sera pour eux une manière de se revendiquer en tant que ce qu'ils sont : des acteurs de cet espace.

Depuis, Hassan a mûri la démarche. Il a compris que la poétique de ces zones urbaines, des espaces comme Aïn Sebaâ, des terres industrielles largement dévastées, est de faire le récit du passage d'une époque urbaine à une autre, d'un moment de l'histoire d'une ville à une autre. Et qu'être acteur de ces espaces, c'est être acteur de ces moments et donc de l'histoire en marche. À Casablanca, il existe un grand nombre d'espaces laissés en friche. La désindustrialisation qui a accompagné le départ des colons français, puis la restructuration du tissu industriel qui pousse peu à peu les usines vers l'extérieur de la ville, vident pour de longues années des manufactures et d'autres bâtiments d'entrepôt. Leur abandon est tel qu'aujourd'hui ces édifices sont livrés, d'un côté à l'appétit des opérateurs économiques ou des promoteurs immobiliers et, d'un autre côté, sont le seul recours pour tout ce que Casablanca compte de citoyens, nouveaux ou plus anciens, dans la misère absolue.

Pour Hassan, il est évident que dans ces lieux un Casablanca se construit pendant qu'un autre est englouti à jamais par leur destruction. Pour lui, l'idée est de s'approprier ce type de lieux en y développant des projets artistiques. Et de le faire à la faveur du caractère instable de ces lieux qui, précisément, permet d'y inventer d'autres possibles sociaux, artistiques et urbains. Le fait que ces espaces ne soient plus ce qu'ils étaient et non encore définitivement ce qu'ils seront, lui permet de les saisir pour ce qu'ils sont : des espaces de devenir possible dans la ville. Un instant rare de la ville qui autorise d'autres formes de rapports à la ville et à l'Autre. Et cela prend tout son sens dans l'esprit d'Hassan ; lui qui ne peut s'empêcher de penser que Casablanca est une ville dans laquelle les rapports sociaux se sont tendus. Une ville qu'il vit comme une mégapole dans laquelle les gens se déchirent parfois pour un rien de terre ou de pouvoir. Alors lui va où personne ne veut se rendre. Il va dans ces lieux et y va pour faire naître quelque chose d'autre.

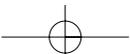
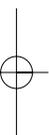
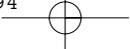
Lorsqu'il découvre le parc urbain de l'Hermitage, celui-ci est à l'abandon depuis une quinzaine d'années et se trouve au centre d'un conflit très fort. D'un côté, les autorités locales vocifèrent et s'apprêtent à diviser le parc en deux et, de l'autre, une association de militants politiques crie haut et fort son attachement au lieu. Finalement rien ne se passe. Tout semble bloqué. Pourtant le parc correspond très précisément à ce type d'espace en transition qui passe pour être imprenable et qui, en même temps, est l'endroit improbable d'un devenir à construire. Pour Hassan, le tout est de transformer le lieu en un événement qui rende certaines choses possibles pendant qu'il en empêche d'autres. D'y créer une situation pour en devenir acteur autant que les aménageurs et autres édiles locaux. Alors il ne suit pas vraiment de méthode. Il prend tout du lieu. Ses prisonniers lâchés dans la nature et qui y errent jour et nuit, ses clochards et ses putes, ses violeurs et ses violés, ses chiens et leur combat qui s'organisent pour quelques dirhams. Ce parc c'est l'ennui, la nuit, la drogue. C'est aussi la loi du plus fort. C'est le caïd qui construit un café illégalement et qui fait son commerce. Le ministère des Affaires culturelles qui construit la Délégation de Casablanca sans permis ou encore des fonctionnaires qui squattent la villa des gardiens. Le parc de l'Hermitage, c'est tout ça. Ce n'est pas seulement un espace arboré dans lequel il fait bon flâner.

Pour Hassan, le parc de l'Hermitage est une situation. Une situation qui interroge la ville d'aujourd'hui. C'est toute une situation à partir de laquelle il y a moyen de travailler. Mais que faire ? Que faire de cette réalité et comment en être acteur ? Voilà résumée en une question toute l'interrogation que ce parc adresse au citoyen des mégapoles contemporaines. Et c'est en tant qu'artiste qu'Hassan y répond. En développant des projets artistiques dans l'Hermitage, Hassan ne laisse pas la situation se refermer sur elle-même. Au contraire, il l'ouvre. Il l'ouvre à d'autres artistes et à d'autres citoyens. Il travaille par effet de ramifications et de rencontres. Jusqu'à ce que le travail artistique qu'il impulse dans le parc suscite une autre connaissance et d'autres usages de ce lieu. Sa visée ultime est de modifier le ressentiment dont il est l'objet. De cette façon, Hassan redirige ou redose progressivement les forces dans la ville et confère au parc une autre valeur dans la vie urbaine. Il le rend aux usages urbains et lui réattribue son caractère central dans la vie et la ville des casaouis.

Pour aller plus loin, être acteur de la réhabilitation du parc de l'Hermitage dans la ville et dans les mentalités urbaines est pour Hassan une manière de réhabiliter l'artiste dans la ville mais aussi l'individu dans la société marocaine. C'est une façon de reconstruire le regard que la société porte certes sur l'artiste mais en tant qu'un individu au même titre que quiconque. Un individu non moins qu'un sujet. Et pour revenir ici à l'essentiel, le type de projet artistique qu'il développe, et plus largement son parcours, parle de la manière de se fabriquer comme un individu dans

le Maroc d'aujourd'hui. Évidemment, pour Hassan, réinventer la vie dans un territoire donné pour mort, et la réinventer collectivement, c'est réinventer du politique au sens profond du terme, au sens du partage d'un être-ensemble. Et, si ce n'est là, où cela pourrait-il d'ailleurs s'inventer mieux que dans l'espace public ? Dans un musée ? Dans une galerie ou dans une conférence ? Pour Hassan, la question ne prête même pas à débat. Comment en effet serait-il possible de réinventer de l'être-ensemble ailleurs que dans un espace qui permet à tous d'y prendre part librement ? Pour Hassan, une ville, comme l'art, est un projet de vie pour ne pas dire une éthique. Alors être Casaoui pour lui est avant tout un art de vivre, l'œuvre de chaque instant. Pour lui, c'est se laisser prendre par la ville et en être l'acteur. C'est sans nul doute ce qui le fait agir dans Casablanca et le tient tout à la fois éloigné de Sidi Bernoussi.

« Ce n'est pas bon la nostalgie. Ce n'est pas bon ! Ça fragilise... Ça affaiblit. Ce n'est pas bon. Je crois que si nous avons été originaires du quartier de l'Hermitage, tout ce serait passé autrement. Casablanca est une grande ville. Je crois que l'on peut finir sur ça ! C'est une très grande ville. C'est vraiment une très grande ville. Une très très grande ville ».



Un territoire connecté Ouneine¹-Casablanca-Shanghai

Mohamed TAMIM

Le personnage principal de ce texte est originaire de la vallée d'Ouneine, un canton de Haute Montagne, enclavé, que Paul Pascon² avait révélé aux chercheurs au début des années 1980. Il s'agit d'un bassin interne de forme quasi circulaire, délimité par une série de crêtes dépassant 2 000 m, situé sur le versant sud du Toubkal, dans le Haut-Atlas, et drainé par l'Assif³ Lmdad, un des affluents supérieurs de l'Assif n'Sous. Cette vallée, située dans la province de Taroudant, forme un canton montagnard d'environ 200 km², dont l'altitude varie entre 900 et 2 816 m. Elle est composée de 67 douars (villages) (voir carte en fin d'article), regroupant 1 300 foyers et totalisant une population d'environ 9 400 habitants de langue et culture berbères, répartis sur les flancs de ce cirque naturel le long d'une ligne de sources.

L'enclavement est une des caractéristiques principales de la vallée de l'Ouneine. La liaison avec l'extérieur, par voie carrossable, est assurée par des pistes difficilement praticables en période de pluie ou de neige. De même, les liaisons entre les villages et le chef-lieu de la commune rurale connaissent des conditions similaires, voire parfois plus difficiles. Ancienne voie de passage caravanier et muletier entre Taroudant et

1. Ce récit est pris en deux temps : le 22 novembre 2002 et le 27 mai 2010. Il est nettoyé de tous les passages relatifs aux détails des différentes élections qui ont eu lieu à Ouneine et dans la préparation desquelles Hasan ainsi que l'association des émigrés d'Ouneine à Casablanca et Rabat ont joué un rôle important.

2. Paul Pascon, « Histoire du peuplement de l'Ounein », in *Trente ans de sociologie du Maroc (Textes anciens et inédits)*, BESM, numéro double 155-156, janv. 1986, p. 87-96.

3. Assif signifie torrent.

Marrakech, la vallée de l'Ouneine est aujourd'hui reliée à l'extérieur par une piste minière allant au nord, par le col de Wijddane (2 089 m) pour atteindre la route nationale n° 501, qui passe par le col du Tizi n'Test, et au sud, par les pistes forestières de Lkhmiss n'Imi n'wassif et celle d'Iguer n'Tznar pour rejoindre la Route nationale 10 reliant Agadir à Ouarzazate.

Malgré son aspect enclavé, l'Ouneine est loin d'être un canton montagnard isolé, refermé sur lui-même et à l'écart de tout échange. Bien au contraire, il constitue un lieu de passage historique et un couloir de circulation des populations où cinq fractions se sont fixées autour de grandes sources hydrauliques dominant des périmètres irrigués pour constituer ce qu'on peut appeler la *tribu* de l'Ouneine. Ce sont peut-être ces difficultés d'accès et une grande cohésion sociale qui ont permis jusque-là de préserver un environnement et un paysage caractéristiques de cette partie du Maroc. Le territoire⁴ de l'Ouneine ne correspond pas nécessairement à l'espace décrit ci-dessus, la rareté des ressources a généré un type d'homme qui n'a cessé de l'élargir dans une configuration en réseau. Le nœud stratégique est situé à Casablanca et son déploiement touche des capitales situées sur au moins trois continents : les Amériques, l'Europe et l'Afrique. Hassan dont on a recueilli le récit de vie pour le narrer sans commentaire ni même réécriture est l'un des protagonistes de cette globalisation qui passe par Casablanca. C'est un quinquagénaire de taille moyenne aux allures de *taleb* bien conservé, le regard alerte et le verbe haut en couleur. Il a gardé très peu de choses de sa vallée de haute montagne, juste un petit accent qui trahit ses origines. Il incarne la réussite en métropole. Parti en 1965 avec 15 dirhams en poche, il est la tête d'une grande affaire commerciale. Même s'il ne fait pas encore légende comme lhaj Noss Blassa, Chaabi, ou Aït Menna, c'est une figure en vue de la métropole, capable de penser qu'elle est pour quelque chose dans l'élection du maire de Casablanca.

Facteurs *push-pull* d'émigration, filière d'appel et de prise en charge à Casablanca...

« Celui qui m'a sorti pour la première fois et qui a sorti aussi mon frère Lahcen est Si Hoummad Ben T... de Tamselloumt. En effet, mon père nous a envoyés à l'école à Aït Baha pour étudier à Timzguida n'wassif, une

4. Mohamed Tamim, *Reproduction sociale, territorialité des populations et pouvoir local ; cas de l'Ouneine dans le haut Atlas du Toubkal*. Thèse d'État en géographie, Faculté des lettres, Rabat, 2005.

grande *timzguida* dans laquelle d'autres personnalités politiques du Souss⁵ sont allés ; c'est une école où il y avait un enseignement moderne pendant la journée et coranique le matin, avec un système d'internat. C'est là que j'ai fait ma première année de l'enseignement primaire.

Mon père était maçon, un des meilleurs *m'allmin* à Ouneine ; c'est lui qui a construit les logements miniers modernes de la vallée de Talat n'Oulaoun par lesquels on passe dans l'Agoundiss. Il était chef des *m'allmin* là-bas. Il est décédé le 20 mars 1984. Nous sommes originaires de *laqbilt* d'Ouarzazate⁶, et le premier homme de nos ancêtres, un *cadi*, est venu s'installer au douar Doutkad où il a commencé à acheter des terres agricoles. Par la suite nous avons changé de résidence pour le douar Talat n'Id Erraman.

Mon père connaissait un directeur d'école pour lequel il a construit une maison à Idagounidif. Ce dernier, qui était en service à Taroudant, lui a dit : « il faut instruire tes enfants ! ». Lorsque mon père nous a envoyés à Taroudant, le directeur en question n'a pas trouvé pour nous de place dans cette ville. Il nous a alors envoyés à Aït Baha chez un autre directeur qu'il connaissait et chez qui on était nourris et logés. Nous sommes restés là-bas jusqu'aux grèves de 1965 qui ont secoué tout le Maroc. Les vacances venues, nous sommes remontés à Ouneine. Mon frère Mohamed, resté au bled, commençait à reprocher à mon père de trop dépenser d'argent pour financer nos voyages Lahcen et moi. Notre séjour a coïncidé avec le retour de Hollande de mon frère Omar. Celui-ci avait l'habitude de malmener Lahcen qui a fini par fuir le bled avec l'appui de ma mère. Cette dernière est allée voir Si Hoummad Ben T... (qui est aussi le mari de ma tante maternelle), elle lui a confié Lahcen pour l'amener à Casablanca, après lui a avoir procuré le nécessaire pour le voyage. À Casablanca, Lahcen a été « transmis » par Si Mohamed Ben T... à un neveu de ce dernier résidant à Sbata (quartier populaire du sud de Casa, qui était employé comme cuisinier au Palais à Rabat ; il est aujourd'hui décédé, laissant deux maisons en propriété à Sbata. Mon frère Lahcen est resté une année à Casablanca après son premier départ puis il est retourné au bled.

L'état dans lequel il était alors et l'image qu'il donnait de lui m'ont poussé à vouloir partir à mon tour aussi. Mais en regardant en arrière, ce n'est pas la pénibilité des conditions de vie ou de travail qui m'ont poussé à partir. Non. Nous avions tout ce qu'il fallait à la maison pour vivre confortablement (*waklin charbin*⁷) : Mon père prenait des maisons à

5. Le narrateur cite l'exemple de Boufettas, président de l'Association Yligh et ancien ministre de l'Habitat.

6. Selon d'autres informateurs, ce lignage serait originaire de Zaouiat Ahansal.

7. Litt. « On a de quoi bien manger et boire » (pour dire que la famille n'est pas dans le besoin).

construire, travaillait à la tâche et réalisait des économies, chose qui était rare dans le bled. Lorsque j'ai décidé de quitter Ouneine, je lui ai déclaré : « je veux aller à Casablanca ». Il m'a répondu : « le jour où tu reviendras, ne prends pas le chemin de la maison. Prend celui d'Imi n'wassif ou n'importe quel autre chemin, mais ne viens plus chez moi » ! Il voulait dire par là qu'il ne voulait pas porter la responsabilité de mon devenir en cautionnant mon projet, alors que lui en avait un autre qui passe par la poursuite des études. Je rappelle que nous étions, à ce moment-là, en vacances scolaires de l'année 1965. Et à cette époque de l'année, ma mère me chargeait d'apporter à manger aux travailleurs qui récoltaient les olives à Doutkad. Nous étions à l'époque dans la maison que mon père a construite à Agdal⁸, dit n'Aït Yassine, Dadda⁹ Lhaj y résidait et il y avait planté des arbres fruitiers alignés suivant le modèle de plantation moderne que d'autres ont commencé à imiter par la suite.

Arrivée à Casablanca : mise sur le chemin du travail à 13 ans, et début des apprentissages

J'ai fini par ramasser 15 dirhams à l'époque, que j'ai donnés à Si Hoummad Ben T... pour m'accompagner à Casablanca. Il m'a dit : « d'accord, ça c'est le coût du transport pour t'amener jusqu'à Casablanca... mais il faut d'abord que tu m'aides à labourer mes champs ». Je l'ai aidé à labourer tous ses champs et à la fin il m'a accompagné jusqu'à Casablanca chez Alla Kébira, fille de sa sœur. Elle est aussi décédée à Sbata. Le lendemain de mon arrivée à Casablanca, il m'a amené chez mon frère Lahcen qui travaillait à l'époque dans le café des Aït Oufra¹⁰, situé devant le cinéma Hassania à Derb Milan. J'avais environ 13 ans.

Mon frère Lahcen m'a ensuite placé, de 1970 à 1971, chez un demi-grossiste chez qui j'ai commencé à travailler pour 10 dirhams le mois : Je dormais sur la terrasse ; je n'allais plus chez mon frère. Par la suite je suis sorti de là pour aller travailler chez Si Moussa, gérant d'un bureau de

8. Lieu-dit à Ouneine situé en face du douar de Zaouite sur la rive gauche du torrent principal qui traverse Ouneine.

9. Expression de respect par laquelle on parlait du grand frère ou de l'oncle.

10. Gens de la fraction Afra à Ouneine.

tabac, qui se trouve sur la route de Mediouna où je suis resté une année et deux mois environ. J'étais logé chez ce propriétaire et je mangeais chez lui. Ensuite, je suis sorti pour aller travailler dans un débit de boissons alcoolisées (*chrab*) à Omar Rifi à Mers Soltane, où j'ai passé six mois. Je cherchais moi-même d'autres occasions de travail comme pour la précédente. Il y avait là un boucher originaire de Tabarbourt du Souss, auquel j'ai raconté l'origine de ma famille, surtout celle de ma mère qui est d'une famille de Touloi dans le Souss et qu'il connaît. Il m'a dit alors : « ne reste pas dans ce commerce de débit de boissons alcoolisées ; tu n'y auras aucun avenir ; viens chez moi je t'apprendrai le métier de *tagzzart*¹¹ ». Nous étions nombreux dans la famille en plus de ma mère qui était encore vivante à cette époque. Mon père s'était marié à une première femme, décédée très tôt. Elle était originaire du douar de Tamsoult n'Ougard, elle m'a donné deux sœurs Sfya et Raqqouch et un frère Omar émigré en Hollande. Ma mère, qui était sa deuxième femme, a eu sept enfants : Mohamed, Hussein, Lahcen, Fatim, moi-même, Naïma, Zaïna, et Kébira.

J'ai passé une année et demie chez le boucher de Tabarbourt à Mers Soltane. À cette époque (fin 1974) mon père est venu me voir car je ne suis plus retourné au bled depuis qu'il m'avait dit de ne plus prendre le chemin de la maison, lorsque je lui ai annoncé ma volonté de partir. J'ai fini quand même par retourner au bled, car mon père a vu que je pouvais m'en sortir autrement que par l'école et, de plus, l'argent que j'économisais depuis 1971, je le lui envoyais toujours. Il a alors fini par venir me voir fin 1974 car ma mère l'a aussi forcé. Une fois ici il m'a dit : « il faut venir passer l'*'Id* au bled » !

Lorsque je suis parti au bled, j'y suis resté deux mois. Mon père était fatigué. Personne ne pouvait labourer. J'ai pris les outils et les animaux et je me suis mis de nouveau au travail des champs. Une fois les labours terminés, mon père m'a amené à Taliouine pour me faire faire ma carte d'identité¹², puis il m'a accompagné par le Tizi n'Test jusqu'à Marrakech. Ici, avant de nous séparer, il a tiré la carte d'identité qu'il m'a donnée et m'a remis 2 500 dirhams puis m'a dit : « ne travaille plus chez des bouchers, tâche de louer un local et travaille à ton compte » !

11. Métier de boucher.

12. Ancienne carte d'identité délivrée par l'autorité locale sur la base du témoignage du Moqaddem. La nouvelle carte d'identité nationale est délivrée par la direction de la Sûreté nationale à Taroudant, chef-lieu de province des gens d'Ouneine.

Processus d'autonomisation professionnelle et de passage familial en ville : choix d'un quartier porteur (Maârif), et d'un service rémunérateur (boucherie moderne)

Arrivé à Casablanca j'ai commencé à chercher un local pour m'installer à mon compte. J'en ai loué un à Ferhat Hechad, dans un quartier européen, chez des gens originaires d'Ida Ouzddout, à 500 dirhams le mois. C'était en 1975. J'y ai travaillé jusqu'à la fin 1976, et j'ai pu faire 30 000 dirhams d'économie. Je suis retourné au bled et à mon départ, j'ai ramené avec moi mes cousins, Mohamed et Rédouane, fils de mon oncle Omar, afin qu'ils travaillent avec moi et m'aident.

Pendant une année j'ai commencé à fumer, puis à m'enliser dans d'autres mauvaises choses qui m'ont amené à dilapider toutes mes économies et à accumuler une dette d'environ 30 000 dirhams. C'était entre 1976 et 1977. En 1978, j'ai loué un deuxième local, rue Galilée au quartier Gauthier, pas loin de Maârif. J'y ai fait aussi de la boucherie, avec coupe européenne.

Fin 1979 j'ai dû faire face à une dette de 30 000 à 40 000 dirhams en raison de mauvaises conditions de gestion de l'affaire, ce qui m'a amené à lâcher tous ces locaux, à faire même de la prison et à faire face à d'autres problèmes liés à la dette ! Les trois derniers mois de l'année 1979 je n'ai pas travaillé. Je suis resté au chômage. J'avais anticipé ma faillite et j'ai loué une chambre à Bab Marrakech pour me loger en payant six mois d'avance !

Après cette période difficile, je suis retourné à Maârif chez un épicier originaire de Tafraout, qui fait du libre-service, chez qui j'ai pris le coin réservé à la boucherie. J'ai commencé à travailler à raison d'un tiers des bénéfices réalisés dans cette activité. J'y suis resté un premier mois, puis un deuxième et, au troisième mois, Dieu m'a sauvé grâce à la sécheresse de 1981. Comme dit le dicton, les mauvaises choses pour certains génèrent toujours de bonnes pour d'autres. Avec la sécheresse, en effet, on achetait la viande aux abattoirs *gourja*, sans passer par la pesée. Cela m'a permis de réaliser des bénéfices incontestables, d'autant plus que j'étais sur la liste noire des clients de l'abattoir en 1979, et que j'ai accumulé les dettes. Avec la sécheresse, il y a eu un relâchement de la pression, et Dieu était de mon côté : on a bien travaillé, j'ai pu liquider mes dettes passées et fais de nouveau des économies d'environ 40 000 dirhams. Puis vint l'*Id Mqorn* (fête du Sacrifice), et je suis retourné au bled.

Au bled, j'ai trouvé mon père de nouveau fatigué. Mon frère Omar a décidé aussi de séparer son foyer de celui de mon père car, dit-il, il ne supportait plus de dépenser pour tous. Mon père, qui ne peut plus faire le travail qu'il faisait avant, m'a dit : « tu te souviens quand je t'ai accompagné jusqu'à Marrakech, que je t'ai remis l'argent de tes économies que tu m'envoyais ? Eh bien j'appréhendais un jour où je serais

fatigué et où il me faudrait juste trouver un endroit où poser ma tête en attendant la fin de mes jours » ! Je lui ai dit : « attends deux ou trois mois puis tu me rejoins à Casablanca ».

Arrivé de nouveau à Casablanca, je suis allé voir le patron chez qui je travaillais. L'argent que je gagnais, je le mettais sous le lit où je dormais ; c'était dans un local destiné au départ pour le dépôt d'ordures mais que j'ai aménagé comme logement où j'ai passé deux années et demie me permettant de faire des économies. À cette époque, j'ai appris plusieurs choses après la crise que j'ai traversée en 1979. Je suis alors parti louer un appartement pour 700 dirhams près du Stade d'honneur, j'ai meublé comme il faut deux pièces et j'ai envoyé un message au bled pour qu'on m'amène mon père et ma mère. Mon frère Hussein qui était au bled, a été chargé de cette tâche.

Il faut dire que Housseine est *taleb* de métier à l'origine ; il était aussi avant vice-président de la commune rurale d'Ouzioua dont dépendait Ouneine. Mon père, quant à lui, avait deux boutiques de commerce au souk, il avait le moulin mécanique qui se trouve près de la mosquée du souk, c'est Omar qui l'a pris maintenant. Lorsque Hussein est rentré à la commune rurale, il a fini par dilapider tout le dispositif commercial que nous avions au souk ! En 1981, avec la sécheresse, l'activité économique était au plus bas, mon frère Hussein avait besoin, lui aussi, de quitter et de venir ici à Casablanca. Il est venu avec Kébira sa femme, ma mère et mon père. Ils ont quitté Ouneine et ont laissé mon grand frère Mohamed à la maison ; Omar était encore à Agdal et n'avait pas encore quitté Ouneine lui aussi.

Après un séjour de trois mois à Casablanca, mon père m'a dit : « Il est indispensable de vous marier » ! Et en 1981 on s'est mariés moi et mon frère Lahcen. On s'est mariés avec deux sœurs originaires du Timplilt au bled. En 1984 mon père est décédé. Nous étions tous dans une même maison, puis nous avons déménagé à Maârif où j'ai acheté, cette année, un local pour boucherie, à une personne originaire de Tafraout qui avait besoin d'argent, mais au lieu de faire un emprunt à la banque, il m'a proposé de lui acheter la boutique. Il me connaissait car il faisait ses achats chez nous lorsque j'étais dans le coin de l'épicerie libre-service. Depuis cette époque Dieu nous a facilité les choses.

Mon père décédé, nous nous sommes séparés moi, Lahcen et Hussein (qui est venu du bled car nous étions locataires à Hay Massira). Hussein et moi, nous sommes partis habiter au Maârif où on a loué de nouveau. Lahcen a monté sa propre affaire et Hussein aussi. J'ai pris par la suite un appartement de rez-de-chaussée, dont j'ai acheté le pas-de-porte (*sarout*) et à partir duquel j'ai dégagé un local pour la coiffure – j'appelais ce local Coiffure Ouneine ; je prenais des *m'allmin*, mais ça n'a pas marché et j'ai fermé ce local – et un autre pour les légumes. Car je pensais toujours changer la boucherie par une autre activité.

Introduction dans le monde de la chaussure

Au début des années 1990, Lahcen, un ami originaire d'un autre douar d'Ouneine, venait chez moi et me disait : « pourquoi tu ne pratiques pas la chaussure dans le local fermé ! On s'associe tous les deux... » ! C'était en 1991-1992. Lui était dans la chaussure à cette époque. Il était simplement livreur. En raison de la confiance qu'il y avait entre nous, je lui ai donné la clé du local. C'était aussi l'époque de l'émergence de l'Association Ouneine à Casablanca. Lahcen a procédé rapidement à l'aménagement du local et à son équipement et a commencé à y vendre des chaussures. L'activité m'a plu. Nous avons travaillé comme associés pendant trois à quatre ans, puis il a acheté un local proche de là où on était. Dans notre division du travail, lui s'occupait de la marchandise, des relations avec l'extérieur (contact avec les ateliers de fabrication, choix de modèles, commandes suivant les saisons...), moi je travaillais à l'intérieur (ouvrir le local, surveiller les employés et être présent dans la boutique).

En 1995, nous nous sommes séparés. Lahcen est venu me déclarer en effet : « on cesse de s'associer ». J'ai alors continué à travailler pour mon propre compte dans la chaussure. De nouveau je suis passé par une étape difficile. Entre 1993 et 1995, j'avais toujours le local où j'ai continué de faire la boucherie (qui fonctionnait grâce aux enfants de mon frère, Brahim et Abdellatif, et je ne m'appuyais pas à 100 % sur la chaussure), en plus de celui où je travaillais en association avec Lahcen qui, entre-temps, a acheté son propre local dans le même quartier. De nouveau il m'a dit « viens qu'on s'associe pour les trois » pour la chaussure.

Une fois que j'ai quitté le métier de *tagzzart* (boucherie) en 1995, Lahcen a senti ma faiblesse : manque d'expérience et de pratique sur le marché de la chaussure en dehors de la vente à la clientèle. Car on avait alors trois locaux de commerce de la chaussure et pendant une seule saison j'avais signé des chèques d'environ 200 millions de centimes donnés aux ateliers de fabrication chez qui nous nous approvisionnions ! Lahcen m'a dit : « vas-y, on va rembourser les crédits par tranches au fur et à mesure des ventes ». Il y avait alors un crédit octroyé qui n'avait plus d'équivalent physique dans les boutiques. Lorsque je lui ai dit que je ne voulais plus signer de chèques mais que je ferai simplement le travail qui m'était demandé, ça ne lui a pas plu. J'ai continué avec lui trois ou quatre mois jusqu'au moment où les crédits ont été liquidés mais sans signature de nouveaux chèques. Lorsqu'il est retourné du bled au mois d'août il m'a dit : « tu gères tes affaires tout seul et moi je gère les miennes tout seul ». Nous avons fait les comptes et liquidé les stocks.

Mon expérience s'est avérée limitée dans le domaine du marché de la chaussure : je ne pouvais continuer de m'approvisionner chez les

fabricants, choisir des modèles que je ne savais pas s'ils allaient marcher ou pas, etc. De 1996 à 1997, j'ai passé deux années difficiles où j'ai été ébranlé. J'ai vendu le local où je faisais la boucherie, cela m'a aidé à atténuer les négatifs de ces deux années et d'acheter un terrain à construire pour 60 millions de centimes à El Omarya près de Californie sur l'avenue Al Qods après avoir d'abord construit ma maison au bled.

Maintenant j'ai repris le rythme. J'ai construit ma maison à Hay Inara sur une parcelle de 160 m² dans une coopérative d'habitat. J'ai partagé avec mon frère Lahcen : lui a pris le premier étage et la terrasse, et moi la cave et le rez-de-chaussée. Mon frère Hussein a acheté un appartement à Hay Moulay Rachid, mais il a aussi un local commercial (parfumerie) à Maârif, proche de là où je suis en activité.

Depuis 1997 jusqu'à aujourd'hui, je travaille tout seul : je m'occupe de l'extérieur, et j'ai une femme qui travaille au pourcentage à l'intérieur. De 1998 à 2000, je donnais des chèques aux fournisseurs en fixant une période d'instance avant de les avancer à la banque. Des chèques dont la valeur pouvait aller jusqu'à 50 ou 60 millions de centimes. Mais à la fin de chaque saison je liquide le crédit. Moi, je ne vends pas dans d'autres villes que Casablanca. Je reste à Maârif ! J'ai appris à me concentrer sur une seule activité. Je ne veux plus de facilités de caisse auprès de la banque, ni d'accumulation de dettes chez les fournisseurs. Auprès d'eux je suis arrivé maintenant à avancer 50 % du prix de vente en liquide et je pense atteindre une autonomie de 100 % en 2003 ou 2004 et prendre ma marchandise et payer. Car il y a une grande différence : avant, pour avoir la marchandise en donnant des chèques signés et en demandant un délai d'attente de deux à trois mois, tu devais baisser la tête et tu ne pouvais discuter pour la réduction des prix. Actuellement, à chaque fin de saison ou un peu plus, tu arrives chez le fournisseur, vous faites les comptes, il te dit le montant que tu lui dois, tu lui donnes 50 % en espèces et le reste est à payer à crédit ; par ailleurs tu négocies la réduction du prix qui te laisse chaque fois 2 000 à 3 000 dirhams. Car le fournisseur ne peut faire autrement, il préfère avoir deux ou trois millions aujourd'hui que de les avoir dans six ou sept mois. Maintenant je me sens plus à l'aise.

Concernant ma famille, je me suis marié en 1981 et j'ai eu une fille qui vient de passer le baccalauréat ; elle poursuit actuellement ses études dans une école de gestion en relation avec le Canada. Car réussir, pour moi, c'est laisser des traces dans la vie, qui durent et qui passent par les enfants et non laisser de l'argent ou des immeubles. En 2002 je me suis marié une deuxième fois. Je me suis marié car ma mère me poussait toujours à le faire pour avoir un garçon.

Un fort penchant pour le bled, et un rôle important dans la connexion au réseau social soussi à Casablanca

De nous tous, fils de mon père, personne n'est resté au bled sauf mes sœurs Sfya, Raqqouch qui sont à Afourigh, Fatim à Aït Tadrart et Fadma à Tanffitt. Le patrimoine au bled est laissé à une femme qui est dans le douar. Cette femme a deux garçons dont l'un est maintenant venu travailler à Casablanca et l'autre est resté avec sa mère et s'occupe de nos champs. Je lui ai donné une partie des champs en association et pour le reste du travail, je la rémunère. Je lui ai fait *laksiba* (des moutons ; vache...) ; j'ai introduit la race Sardi à Ouneine... j'ai acheté un bouc à Casablanca à 3 000 dirhams, que j'ai amené au bled, et il a déjà fait presque le tour de toute la vallée. J'espère passer ma retraite là-bas, reprendre la houe et la pioche.

Mes relations avec l'élite du Souss vivant à Casablanca remontent aux élections communales de 1997. Je me demandais comment amener la commune rurale d'Ouneine fraîchement créée vers une situation meilleure que celle dans laquelle elle était. En 1993-1994 lorsque nous avons initié l'association à Casablanca, il y avait un problème au niveau du président de la commune rurale (issu des premières élections de 1992) qui ne voulait pas travailler et ne voulait rien faire. Nous avons alors bougé dans un élan d'enthousiasme difficile à décrire. Nous nous sommes dit que Hassan T..., un jeune instruit originaire de la vallée, était le profil convenable pour être président de la commune et s'occuper de la gestion communale. C'était là mon objectif, afin que le bled soit pourvu de choses qui lui manquent et qui lui font défaut, qu'il demeure comme il était avant, que l'émigration soit atténuée car il devient aujourd'hui étrange de rentrer dans le douar et tu ne trouves plus que des femmes. Tous les jeunes sont partis. À Timplit et à Talat il y avait 50 à 60 jeunes ; aujourd'hui il n'y en a plus que 10 à 12 ; ils sont partis car il n'y a rien à faire au bled. Hassan T..., en qui j'ai placé tout mon espoir, n'a pas d'expérience politique. Par naïveté, il a même assisté comme tout le monde au rassemblement organisé par son concurrent dans la même circonscription au moment de la campagne électorale. Son concurrent a servi le repas à tous ceux qui étaient présents et, à la fin, on a procédé à la lecture de la *Fatiha* qui scelle la relation des électeurs avec ce concurrent.

Lors des élections législatives, c'est Seghyr qui a été élu. Houssein, un ami originaire de Tamterga à Ouneine et vivant à Casablanca, nous l'a amené et nous l'a présenté dans notre association à Casablanca comme on te présenterait un plat qui déborde de miel de sucre et on te dit que c'est du miel *tanhanguyrt*¹³. On l'a amené aux gens du bled. On a rassemblé en

13. Il s'agit d'un miel de réputation, issu du butinage par les abeilles des fleurs de thym, de romarin, d'amandier dans la zone dite Ihanguym située au dir du Haut-Atlas de Taroudant entre Ouneine et la plaine de Tafingoult.

moyenne deux personnes par douar soit environ 130 personnes qui étaient présentes. Nous avons mangé ensemble et nous avons voté pour lui. Seghyr nous avait promis avant qu'il ne soit élu de faire passer tous les ponts nécessaires pour relier les parties intérieures de la vallée, de A à Z. Par la suite, il s'est avéré que ce n'était en grande partie que des paroles. Pour les ponts, nous avons construit l'essentiel nous-mêmes.

Pour les élections législatives de 2002, ce sont les côtés négatifs de 1997 qui m'ont de nouveau jeté dans l'arène et poussé à chercher de nouveaux candidats. Pour la population d'Ouneine qui demandait des nouvelles à ce sujet, j'ai dit qu'il y a les candidats classiques pour le moment, mais ces derniers ne feraient rien pour la vallée.

Ainsi, de retour du bled à Casablanca, je suis allé voir Salah, un entrepreneur avec qui on a des relations d'affaires. Il travaille dans le domaine du cuir. Il est d'Idagounidif de la zone d'Igherm. En le rencontrant, il m'a dit : « vous avez de la chance cette année, le nouveau découpage électoral nous rassemble dans la circonscription de Taroudant chamalia pourvue de trois sièges... nous, nous avons Sajid qui est bien connu par ses *mçlaha-s...* ».

Moi je ne connaissais pas Sajid. J'ai dit à Salah : « c'est bien. Que Dieu te récompense de ses bienfaits... ». Effectivement, j'étais désireux de voir Ouneine devenir comme la zone du Souss que ses gars (*drâri*) ont développée comme il faut. Ils ont bien travaillé. Ils ont construit trois collèges rien qu'avec des associations... Je lui ai dit : « il faut nous organiser une *bryka* (brève rencontre) avec Sajid... car si on ne s'assoit pas avec lui pour parler, on ne pourra pas le connaître ».

C'est ainsi que la première fois nous, les membres de l'association de Casablanca, avons rencontré Sajid chez lui. On était reçus par quelqu'un comme de chez nous. Il n'y avait rien de superflu, pas d'excès ni dans le manger ni dans les paroles. D'une simplicité étonnante. Cela m'a réconforté. J'étais reposé par cette rencontre d'autant plus que c'est nous qui avons demandé à le voir. On s'est présentés à lui, on lui a dit que nous avons des échos sur les activités qu'il mène dans sa zone. Il nous a raconté les conditions qui les ont menés à faire des projets et des réalisations chez eux, notamment les routes. Il nous a dit que leur bled ne contient ni noyers, ni amandiers ; mais des pierres et des hommes (*izran-s d'irgazzn-s*).

C'est ainsi que nous avons arrangé une visite de Sajid à Ouneine, à l'occasion du mariage d'une fille d'un membre de notre association, pour lequel on l'a invité¹⁴.

14. D'ailleurs, à la fin de la lecture de la *Fatiha* relative à la conclusion de l'acte de mariage, le père de la mariée s'est levé, a pris la parole pour annoncer à tous les invités que parmi eux il y avait une personnalité amie extérieure à la vallée, originaire d'Igherm, M. Sajid, qui était présent en tant que « simple invité », sans plus. C'était le lundi 26 août 2002.

On a revu Sajid à Casablanca trois ou quatre fois par la suite, notamment lorsqu'il a organisé une rencontre avec toutes les associations¹⁵ actives de la zone du Souss. Il y avait environ 300 personnes présentes lors de cette rencontre, toutes appartenant à des associations. Chacune d'entre elles a pris la parole pour présenter les projets qu'elle a réalisés ou qu'elle mène et les problèmes qu'elle rencontre.

À la fin de cette rencontre, Sajid nous a demandé, à chaque association dans sa zone, de conscientiser (*iwa'youh*) la population. Au moment de l'ouverture de la campagne électorale, nous sommes partis au bled, Sajid nous a rejoints et on a passé deux à trois jours dans la vallée. J'étais le premier à introduire sa couleur (*lloun dialou*) au bled mais, en arrivant ici, j'ai trouvé que tous les gens d'Ouneine sont partis avec Anchad ! Pratiquement à 100 %. Nous avons réussi en très peu de temps à changer la situation : sur 2 400 voix exprimées, Sajid a obtenu 1 163, soit 48 %. Il a été élu. Il nous a dit : « maintenant, si vous êtes prêts (*moujoudin*), je serai à vos côtés ». Lors des élections législatives de 2007, nous nous sommes de nouveau mobilisés et avons voté pour Sajid. Car plusieurs problèmes attendent d'être résolus à Ouneine, parmi lesquels celui de l'éducation. En effet, dans l'association, on disait toujours que l'éducation est la base de tout, mais dans les faits, notre esprit était préoccupé par l'état de la piste qui dessert Ouneine et qu'il fallait à chaque fois réparer. L'origine de ma préoccupation pour le collège remonte au moment d'une visite à Tafingoult où se trouve le collège fréquenté par les enfants d'Ouneine. J'ai rencontré alors des élèves originaires d'Ouneine au collège sur place, que j'ai trouvés dans un état déplorable : de 66 élèves inscrits en début de l'année scolaire, ils n'étaient plus que 26 environ au moment de notre visite. Les autres ont quitté pour diverses raisons : conditions matérielles de leurs familles ; manque d'accueil au niveau du collège, etc. C'est à partir de ce moment-là que j'ai eu l'idée de m'intéresser au collège et de pousser pour qu'il soit construit à Ouneine. À mon retour de Tafingoult (c'était avant les élections de 2007), j'ai rencontré Sajid qui m'a dit qu'il nous était possible d'avoir un collège. Il a pris contact avec le ministre de l'Éducation qui lui a dit qu'un noyau de collège allait être ouvert à Khmis Si Ouaziz. Après cela il m'a dit d'aller voir directement avec la délégation de l'Éducation nationale à Taroudant. J'y suis allé. Ils m'ont demandé d'amener les données statistiques relatives aux enfants scolarisés et de faire une demande ; je

15. Il est indéniable que le monde associatif est courtisé par les candidats aux élections car il constitue aujourd'hui un vecteur de sensibilisation et de « portage » des candidats pour les élections. Concernant la vallée du Souss ou d'autres régions du Maroc, Casablanca abrite une multitude d'associations qui ont parmi leurs fonctions de collecter des fonds de leurs membres qui travaillent dans les villes. Il s'agit d'un des critères de relation avec le pays de départ de nombreux émigrés.

suis allé voir les directeurs d'écoles d'Ouneine et pris les données, et fait une demande en présence du président de la commune. Dans ces rencontres, je me suis toujours présenté comme président de l'association Ouneine des émigrés à Casablanca, et non à titre individuel.

Lorsque les gens de la Banque mondiale sont arrivés, on leur a proposé de nous aider pour la construction du collège. Et à chaque réunion des gens du projet DRI-MVB¹⁶ avec le Gouverneur, j'étais présent. Et puis Dieu a facilité la chose. Pour la construction du collège, plusieurs partenaires ont participé : notre association ; l'AREF Souss-Massa-Draa ; INDH...).

Pour la localisation, il y a une catégorie de gens à Ouneine qui voulait que le collège soit installé à Adouz. Mais lorsque les choses ont commencé à devenir sérieuses, le terrain qu'ils proposaient appartient, en fait, à un lignage avec plusieurs héritiers ; l'acquisition du foncier allait poser problème. Nous, dans l'association, nous avons proposé Tamselloumt. Nous avons déplacé la logistique communale (fonctionnaires, ordinateurs, timbres de quittance, etc.) sur le lieu pour que les propriétaires du terrain à Tamselloumt signent leur *tanazoul*¹⁷ au profit du collège, avec légalisation de leurs signatures. C'est comme une cession faite devant des *doul*. Le terrain est composé de parcelles qui appartiennent à un groupe de foyers de Tamselloumt, soit au total 57 000 m² (5 ha et 7 000 m²) que le géomètre a mesurées lorsqu'il a délimité le terrain. Notre objectif, en fait, allait au-delà du collège : le Gouverneur nous avait demandé si on pouvait avoir un terrain assez grand pour prévoir l'installation d'un jardin d'enfants, un club de formation professionnelle pour les jeunes qui ont cessé leur scolarité, etc. Notre association est ainsi rentrée comme partenaire dans le collège en offrant le terrain, l'électrification (il y aura le branchement prochainement ; on a fait un arrangement avec la commune business/business ; en d'autres termes le branchement sera fait par le tâcheron qui s'occupe de la construction de la clôture du collège et de l'auberge communale, soit environ 50 000 dirhams) et l'adduction d'eau potable. En fait, l'association a déposé un engagement signé disant qu'il y avait l'eau et l'électricité dans le collège. Pour l'eau, il y a le puits que notre association a construit (70 000 dirhams) et pour le pompage nous avons sollicité l'association Targa¹⁸, car notre tâche en tant qu'association est de faire les préparations, ensuite viendront les opérateurs qui ont plus de capacités que nous. La commune rurale a participé à la construction du collège pour 400 000 dirhams.

16. Développement rural intégré. Mise en valeur en bour.

17. Renoncent à leurs droits sur le terrain au profit du collège.

18. Targa : association interdisciplinaire pour le développement et l'environnement (IAV Hassan II ; Rabat). Targa mène des projets de recherche-action pour le développement à Ouneine depuis 1982, à l'initiative de Paul Pascon.

Voilà, on vient juste de m'appeler au sujet de la nouvelle piste que nous ouvrons pour désenclaver les douars d'Azazn et Takoucht pour les relier à Fouskka. La commune rurale nous a promis environ 70 000 dirhams comme équivalent de cent heures de location de l'engin de terrassement. Auparavant, je suis allé voir le directeur de cabinet du Gouverneur de Taroudant qui m'a indiqué quelqu'un qui peut nous louer l'engin à 350 dirhams l'heure. Nous sommes aujourd'hui à environ 150 heures de location à ce prix. Les douars d'Azazn ont travaillé les premiers pendant environ 60 jours, à raison de 30 à 35 travailleurs par jour, avec des pioches et des pelles. Au départ chacun amenait sa nourriture qu'ils mettaient en commun ; actuellement j'ai pris trois travailleurs que je paie pour la préparation du thé et du manger. Lorsque les travaux ont atteint Tizi n'Ounrar, les gens de Takoucht ont commencé à venir travailler à leur tour. Ils ont même institué que 50 dirhams seront versés, par jour et par foyer, s'ils n'envoient pas de travailleur au chantier. La main-d'œuvre dégage ainsi le tracé de la route dans le flanc de la montagne, et ensuite l'engin de terrassement intervient pour élargir la piste. On me dit également que les gens du douar Tagnit sont, eux aussi, prêts, ils attendent notre aide pour se lancer dans l'ouverture du tronçon de piste restant qui permettra de les connecter, ainsi que les douars Aït Msaoud et Aouzaln, avec la piste qui passe par Taourda. Je leur ai dit OK ; car on m'avait déjà parlé de cette question de leur désenclavement et je leur avais dit que je les aiderais (par la location de l'engin surtout). Mais avant de donner le feu vert pour les travaux manuels à engager, je voudrais voir si l'association Targa à Rabat peut nous aider par une étude technique du tracé entre Takoucht et Tamselloumt. En effet, dans le travail entrepris jusqu'à présent, j'ai déjà arrêté les travaux réalisés pendant douze jours et qui ont abouti à l'aménagement d'un chemin trop en pente et changé le tracé. Le chemin pour lequel on coudrait une expertise de Targa consiste, en fait, à relier la commune rurale d'Iguidi, par sa partie montagnarde d'Azegrouz au pied d'Ourg, à Ouneine. Si ce chemin est réalisé, Ouneine et surtout sa zone de Tamselloumt vont se développer de manière incontestable, car ça va devenir un centre relais entre Tifnout et Ijoukak d'une part et le Souss et Ijoukak d'autre part. On rêve.

Extension du commerce de la chaussure, avec approvisionnement direct en Chine

Revenons à mes activités à Casablanca. Car c'est grâce à elles que j'arrive à consacrer du temps pour Ouneine. Je me suis séparé de mon associé Lahcen. Fin 2003 j'ai fini par acheter une propriété d'une superficie de

520 m² à Maârif, pour environ 6 millions de dirhams. Je fais toujours la chaussure, mais maintenant j'ai plus de place, des hangars. Il a fallu aussi vider les locataires et réaménager le local de l'intérieur.

Je suis parti en Chine la première fois en 2005. Car la production chinoise s'est imposée sur la place à Casablanca. D'autres commerçants, qui allaient en Chine, nous approvisionnaient ici. Lorsque j'avais une seule boutique je m'approvisionnais pour environ 21 à 30 millions de centimes de marchandise. Avec le grand local, il en faut entre 160 et 200 millions de centimes. La production du Maroc n'est plus suffisante pour moi ou, disons, on ne te livre pas la marchandise pour la saison voulue ; il y a une lenteur dans la production ici. Par ailleurs, les intermédiaires, qui nous approvisionnent de marchandises provenant de Chine nous imposent leurs conditions, prennent presque 50 % du bénéfice qu'on devrait faire ici. J'ai donc décidé de partir en Chine et de m'approvisionner directement moi-même. J'ai demandé un visa touristique puis suis parti la première fois en compagnie de deux autres amis (un de Tafraout et l'autre d'Idagounidif) ; l'un d'eux est dans le commerce du tissu, et l'autre dans le domaine de la sécurité. En parlant avec eux, ils m'ont proposé de les accompagner et je me suis dit : « allons voir, pour connaître ». Je suis resté en Chine pendant 15 jours. C'était en mars 2005. J'ai pris l'avion de l'aéroport Mohamed V à Casablanca, escale à Dubaï, puis Hong Kong où nous avons pris le car, pendant trois heures, pour Guangzhou. On est passés par un intermédiaire marocain (*samsar*), comme traducteur. Durant les discussions avec un producteur avec qui on s'est mis en contact, j'ai senti qu'il me vendait. Il marchande avec le responsable de l'atelier pour savoir combien ce dernier allait lui donner par pièce de chaussure que j'aurais achetée.

Cette première expérience de voyage s'est passée de la sorte ; j'ai fini par acheter un petit container de chaussures, soit 6 000 à 7 000 paires. La production ne dépasse pas 15 à 20 jours et, pour l'arrivée à Casablanca, tout dépend de la société de transport que tu choisis : il y a celles qui te livrent en 24, 30 ou 45 jours. Pour cette première fois tout a été organisé par l'intermédiaire qui, à chaque étape ou opération, surévalue la charge, car je me suis renseigné par la suite. Le producteur te donne un numéro de container, t'indique le moment de l'arrivée de la marchandise au Maroc.

Le deuxième voyage en Chine, c'était en juillet 2005. Je suis parti tout seul, toujours avec un visa touristique. Pour communiquer, j'ai utilisé la langue universelle : les gestes ! Je suis allé directement à l'hôtel où je suis descendu la première fois, et ensuite à l'atelier tenu par une Chinoise, où j'ai fait ma première commande. Je lui ai dit que je voulais faire un achat de gros (*handou handou*), et qu'elle me fasse un prix. Elle m'a fait savoir que l'intermédiaire (office) de la dernière fois voudrait sa gamelle si j'utilisais encore ses services. Je lui ai répondu « no office » ; pas d'intermédiaire cette fois ; je lui ai dit que « moi office ; moi tout ». Il faut savoir que dès que tu rentres en Chine, c'est comme si tu es chez toi. Tu es reposé. Ils ne te voleront

pas, et tu ne penses même pas au vol ! Même si par la suite j'ai changé d'atelier d'approvisionnement, je prends toujours contact avec la première dame ; je lui transfère l'argent sur son compte, elle le transmet à mon nouveau fournisseur. Mais je prends toujours un peu de marchandise chez elle.

Depuis, je vais en Chine deux à quatre fois par an. Car le travail de l'« office », l'intermédiaire, je le fais moi-même : au lieu de payer un intermédiaire 50 000 à 60 000 dirhams, je prends un billet d'avion à 10 000 dirhams, 10 000 dirhams de poche, et je vais voir avec mes propres yeux la marchandise. Je choisis celle qui me convient, je paie, j'appelle le transporteur, je prends le numéro du container et je rentre chez moi. Une fois je suis allé dans une autre ville située à trois heures de bus de Guangzhou, une ville très spécialisée dans la fabrication de la chaussure. Mais il s'agit ici de très grands ateliers qui fabriquent de grandes quantités et qui travaillent surtout pour l'Europe. Je vais chaque année à Guangzhou pour visiter la foire de la chaussure qui se tient en novembre et en mai.

Entre mon premier voyage et aujourd'hui, j'ai fait la connaissance de beaucoup de Chinois (*Chnaouna*). C'est comme pour aller à Ouneine : à l'hôtel ils me connaissent, je marchande avec eux, ils me font un prix et cela sans les appeler d'avance. Je paie soit en dollars mais c'est plus facile en euros. Comme je pars avec un visa de touriste, je sors toujours un peu plus d'argent que ce qui est autorisé. Les douaniers comprennent et nous connaissent.

Maintenant, je fais le commerce de gros de la chaussure au Maroc, mais je continue de vendre au détail dans les boutiques. En rentrant de Chine, je suis l'itinéraire de la marchandise commandée par Internet. Je vais chez le transitaire, je lui remets les papiers d'achat, il s'occupe de sortir la marchandise du port et fait le dédouanement. Jusqu'à présent j'ai eu affaire à quatre transitaires, et je traite avec le dernier depuis trois ans ; c'est un Marocain que j'ai rencontré en Chine qui m'a donné l'adresse de ce transitaire et me l'a conseillé. Car il faut chaque fois chercher celui qui va te sortir la marchandise avec le moins possible de taxes. Au départ on nous prenait 25 à 30 dirhams la pièce. Mais tout dépend de l'inspecteur des douanes sur qui tu tombes. Mais la gamelle reste toujours obligatoire. Car quand tu donnes les factures, on te dit que la valeur réelle de la marchandise est beaucoup plus grande. Mais on s'arrange pour avoir des factures supportables. C'est toute une gymnastique les factures.

En 2003 j'avais quatre employés dans les boutiques ; actuellement ils sont dix-huit. Mes clients viennent de Meknès, Fès, Agadir, El Jedida, etc. J'ai un local de vente à Rabat, pris en association.

Je ne connaissais pas le port de Casablanca comme je le connais aujourd'hui, ni les transitaires ! Ce sont de nouvelles connaissances. Les Chinois de Casablanca, j'en ai rencontré un une fois dans l'avion. On a fait connaissance ; on a échangé les numéros de téléphone, il m'a appelé, on

s'est rencontrés deux fois, mais je n'étais pas satisfait du résultat pour entreprendre avec lui des affaires. Je pensais faire de lui mon agent (*wakyl*) en Chine pour s'occuper des achats, mais je n'étais pas tranquille avec lui ; il parle le français, moi non. Je l'ai rencontré en présence d'un ami qui me fait la traduction.

Il y a beaucoup de Chinois à Casablanca, mais eux ils importent ici des marchandises bon marché ; pour eux, le Maroc c'est l'Afrique : ils n'amènent pas la meilleure qualité. Moi, en allant en Chine, je ramène une marchandise de qualité. Je vends pour les gens aisés (*raqqiyye*). Mais lorsque tu rentres en Chine, ils te disent si tu veux la marchandise qui va en Afrique (30 à 40 % moins cher) ou celle qui va en Europe (France et Italie surtout). Mais, même au Maroc, aujourd'hui on fait le contrôle de la qualité : avant, pour la chaussure, on le faisait en France ; aujourd'hui on le fait en Turquie. Lorsque la marchandise arrive ici, ils ouvrent le container, prennent un échantillon qu'ils envoient au laboratoire en Turquie. Le contrôle prend une dizaine de jours en tout : si c'est bon, on te dit OK, si c'est NO good... Tu ne sors pas la marchandise si tu n'as pas l'analyse du laboratoire. Ils dominent aujourd'hui cette question de la qualité.

Pour savoir comment faire, tu vas au port et tu te renseignes le plus simplement du monde. Moi, j'étais abonné dans un club de l'Éducation (café, piscine et aire de jeux pour les enfants...) qui se trouve près du port et qui est fréquenté par beaucoup de gens du port. C'est même ici que l'idée du collège, dont je parlais plus haut, a été impulsée : toute les lettres que nous avons écrites, ce sont les gens de l'Éducation rencontrés dans le club qui m'ont montré ce qu'il faut faire. C'est dans le café de ce club que je vais avec le mari d'une de mes employées pour prendre le café.

Depuis 2004, j'ai commencé aussi à construire des immeubles. Je suis devenu tâcheron de bâtiment, et dernièrement j'ai eu des problèmes en prenant en sous-traitance les séguias d'Ouneine dans le cadre du projet DRI-MVB. J'ai mon matériel de travail et je continue à exercer aussi ce métier en parallèle au commerce de la chaussure. Mais je ne concentre pas mon activité sur le bâtiment ; la chaussure occupe 90 % de mon activité. J'ai mes *m'allmin*, en particulier ceux qui sont originaires de Tighadouine (douar Tigoudja), avec lesquels j'ai gardé le contact depuis qu'ils nous ont construit les ponts et radier d'Ouneine dans le cadre de notre association.

Le bâtiment est dangereux, le client t'avance au fur et à mesure de la réalisation du projet, mais dès qu'ils sentent que tu arrives à la fin, il marche en arrière, te sort les imperfections, t'oblige à lui faire crédit et le bénéfice que tu attends de l'affaire s'envole ! Lorsque tu prends un projet de construction de la part de l'architecte, lui aussi te fixe ses conditions et tu dois t'entendre avec lui (lui donner sa part ; la gamelle) selon le nombre de mètres carrés à construire. Il est avec toi pour la pose de la première dalle, mais pour la

suyvante, lorsque tu l'appelles pour voir, il te dit « vas-y coule le béton » ; mais avant de te donner le bon de coulage, tu dois t'arranger avec lui.

Avec Sajid on a des relations ; mais je ne lui ai jamais demandé de me rendre un service personnel. Notre relation d'affaires est avec Salih, un de ses amis, fournisseur d'intrants pour la fabrication de la chaussure avec lequel on continue de traiter ; car même si je vais m'approvisionner en Chine, je continue d'acheter à Casablanca 40 à 50 % des marchandises. On traite avec Salih qui est connaisseur des ateliers de fabrication : tu lui donnes un bon de commande, l'atelier cordonnier va prendre chez lui les matières premières pour te fabriquer la quantité que tu veux. Mes rapports avec Sajid fonctionnent selon les principes de base qui ont guidé notre première rencontre : arriver, ensemble, à réaliser des objectifs d'intérêt général pour la commune d'Ouneine, et pas mes intérêts personnels. Pour ces derniers, je paie le prix en argent pour les réaliser. Chaque fois que je vais chez Sajid il me reçoit : mais c'est soit pour le collègue, soit pour la route et rien de plus.

Les quantités de marchandises que je demande aux ateliers locaux à Casablanca ont été très sensiblement réduites, car ces ateliers ne fonctionnent plus comme avant ; ils ont été cassés par les importations de Chine. Mais ce n'est pas propre à la chaussure ! En effet, en 2004, lors de la fête nationale, le Président chinois a fait un discours adressé à son peuple dans lequel il avait dit : « faites en sorte que dans chaque foyer dans le monde il y ait au moins 13 produits de fabrication chinoise ». Si tu t'amuses maintenant à faire chez toi le compte, tu trouveras au moins 70 objets de ce genre !

Les expériences de Chine et de Casablanca font de toi un chat. Ce dernier, pour chasser une souris qui se cache dans un tour, se met à l'entrée de la cachette et attend. Même si la souris reste cachée toute une journée, elle finira toujours par sortir. Le chat, lui, a la volonté de l'attraper. Et même s'il a soif, il guette sa sortie. L'expérience de la Chine crée en toi de la volonté et de la persévérance. Pour ce qui me concerne, je ne pense plus à moi-même et à accumuler du patrimoine pour assouvir mes désirs personnels ; je rêve de voir Ouneine comme une localité exemplaire..., et tout ce que je gagne ici, je le mets au service de cette passion pour la vallée que je souhaite voir arriver à un niveau que je ne peux décrire. C'est inexplicable. Que ce soit à Tanger, ou à Lagouira à l'autre bout du Maroc, quand je vois une personne privée nettoyer un bout de trottoir ou de chemin, je me sens content ; et quand il s'agit d'Ouneine, c'est encore plus ! Cela me pousse à vouloir faire de cette localité un modèle... !

Il faut ouvrir la radio Casa FM et tu entendras. J'y ai parlé mardi dernier lors d'une rencontre que nous avons faite avec d'autres associations de la province d'Al Haouz (Ijoukak) et Taroudant (Nihit...). C'est une chaîne radio diffusant en tachelhit. L'idée est que je pense unir nos forces, nous associations d'Ouneine, Ijoukak et Iguidi qui relèvent de

nos communes rurales voisines, d'établir un partenariat de coopération pour ouvrir une piste nouvelle et aménager celle de Oujiddane qui nous unit tous les trois. J'ai appelé le président de l'association de Tijghicht (Ijoukak), j'ai cherché le président de l'association de Azegrouz (Iguidi) qui est à Marrakech, on a pris contact aussi avec le président de la commune rurale de Toubkal. Il y a beaucoup d'associations du Souss qui ont leur siège (ou dont les membres sont) à Casablanca. Je connais les présidents des associations d'Arghen, Ida Ou Semlal... (Tiznit), etc.

Casablanca, Ouneine, un même territoire vécu

Casablanca est le moteur. C'est le démarreur du Maroc. Sans Casablanca, il n'y a pas de Maroc !

J'ai connu plusieurs lieux de résidence à Casablanca : Ferhat Hechad (au centre-ville, boulevard du 11 janvier...) ; Maârif jusqu'à mon mariage en 1981 ; Derb El-Kebir ; Hay El Farah (près de Moulay Rachid) ; Hay Harbili (où nous avons acheté des baraques lorsque nous avons acheté le premier local de boucherie à Maârif ; je n'avais plus de réserves d'argent, c'était en 1984) où mon frère réside encore ; Hay Mohammadi où je suis resté avec ma famille (mes frères et mon père), et avec le décès de mon père je suis retourné de nouveau habiter à Maârif ; enfin Hay Inara où je suis actuellement.

Mais Maârif où il y a le centre de mon activité demeure le lieu préféré. Pour la famille, depuis que je vais en Chine, j'y fais tous les achats nécessaires. Mais je continue à fréquenter le club des enseignants déjà cité, où je rencontre aussi des gens de l'hôpital Averroès (Mourizgou), des médecins qui m'aident chaque fois qu'il y a quelqu'un d'Ouneine qui a un problème : je prends contact avec eux, ils m'établissent un rendez-vous pour le patient, etc. Toutes ces rencontres à Casablanca sont utilisées pour Ouneine. Car Ouneine est important pour moi.

En quelque sorte Casablanca c'est mes poumons ; Ouneine c'est le nez par lequel je respire. Tous les deux sont importants. Casablanca c'est Tout : J'y ai grandi. J'y suis arrivé en 1972, alors que j'avais 13 ans (je suis né en 1951 mais mon frère m'a mis 1956, lorsqu'il a fait le livret de famille). J'aime l'équipe du Widad car nous habitons dans la Médina à Bab Marrakech et tous les enfants de ce quartier étaient *widadi* ; Derb Soltane sont *rajaouis* ; Maârif sont un mélange des deux : un *derb* est *rajaoui*, l'autre est *widadi*. Chaque fois que l'équipe joue, j'assiste au match. C'est une *blya* (vice).

À Casablanca, je rends visite aux membres de ma famille lors des grandes fêtes religieuses surtout. Mais l'essentiel de mes relations c'est avec des amis du business et avec ceux de l'association avec qui on organise des rencontres tournantes pour le dîner. Hier même j'ai invité pour dîner les gars d'Adouz, de Tamselloumt et de Taourda. Ils sont venus avec leurs femmes et enfants. Nous avons gardé aussi le dîner classique des membres de l'association qu'on faisait depuis longtemps chaque fin de mois, pris en charge à tour de rôle par l'un de nous chez qui tout le monde va. C'est un dîner permanent, mais il est plus restreint que par le passé aux principaux membres de l'association (une dizaine). Concernant la caisse de l'association, elle est presque vide pour le moment : nous avons payé notre part pour la piste basse dans le cadre du PNR (500 000 dirhams), 70 000 dirhams pour le creusement du puits pour le collège, environ 50 000 dirhams pour l'équipement de Dar Talib (Sajid nous a aidés avec des lits et couvertures). Actuellement, nous avons besoin d'acquérir une vingtaine de vélos à offrir aux dix premières filles et aux dix premiers garçons du collège en guise d'encouragement de la scolarisation. Le transport scolaire est un grand projet sur lequel on voudrait travailler. Il nous faudra une première voiture pour lancer l'expérience. Mon souhait aussi est d'équiper convenablement le collège.

Tous les membres de notre association qui résident à Casablanca évoluent socialement vers le haut et vont bien. Ali et Lahcen sont associés dans la chaussure : ils viennent d'acheter un autre local à Marrakech pour environ neuf millions de dirhams ; Lahcen a un autre local commercial pour la chaussure sur l'avenue Mohamed V à Rabat.

Je suis allé voir le Gouverneur au sujet de Dar Taliba qui nous manque encore pour le collège à Ouneine ; il m'a dit « on vous a donné Dar Talib, vous voulez Dar Taliba » ! Je lui ai répondu : « c'est de notre droit, vous nous aidez, et nous voulons encore que vous nous aidiez pour construire un logement pour les professeurs afin qu'ils aient les conditions de séjour agréables à Ouneine, pour pouvoir faire leur travail sans avoir à payer de loyer ». Il nous a promis de l'aide. Il m'a dit aussi de venir la prochaine fois chez lui avec les autres membres de l'association. Mais chaque fois que je tente de les amener, ils n'ont pas le temps à donner à cette activité. En ce qui me concerne, pour mon activité commerciale, j'ai mis en place une structure de gestion qui me laisse du temps libre pour faire autre chose : j'ai un chargé des stocks, des vendeurs, une caissière... ; tout est normalisé. Les autres collègues, pour s'absenter de leur travail, doivent fermer leur local !

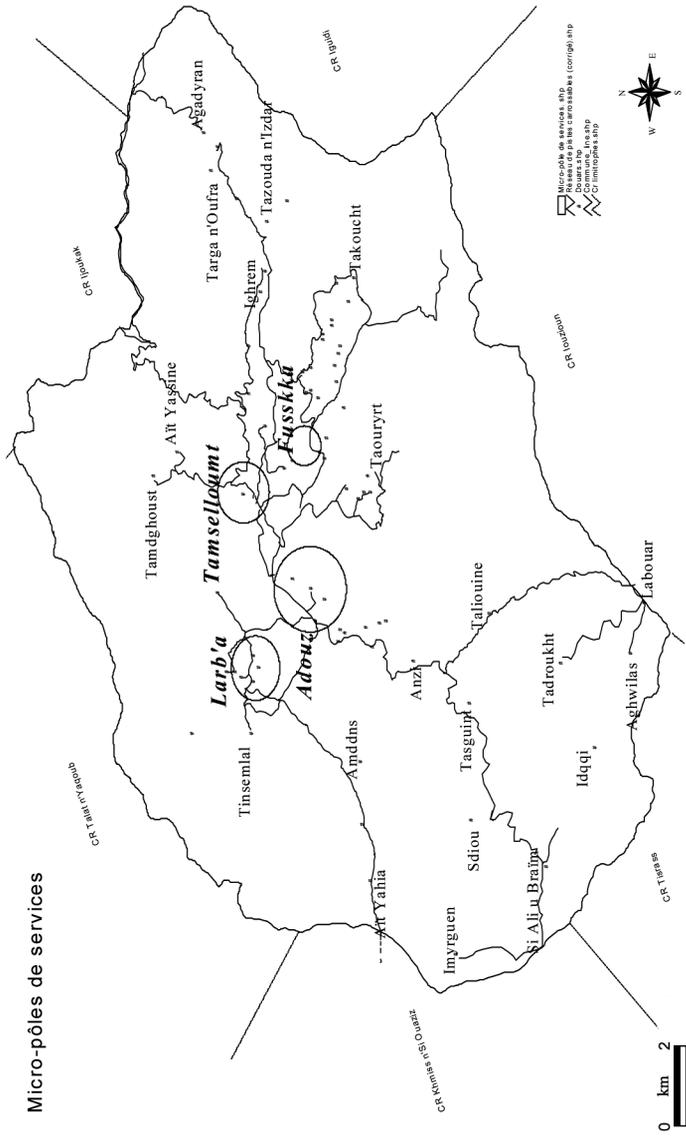
À Casablanca, j'ai passé un moment de ma vie au Tabligh. C'était 1987 et 1988. Je fumais à l'époque. Et c'est ce passage qui m'a lancé par la suite dans le travail associatif. Le point de départ de nos sorties à l'époque avec

cette organisation est Masjid¹⁹ Annour. On a fait des sorties à Safi, Marrakech, Oujda ... dans les villes et dans les campagnes. Au début j'écoutais. Par la suite, j'ai commencé à prendre la parole et à m'exprimer en public. On passait trois jours successifs par mois à Masjid Annour. Il y avait des étapes à accomplir en 120 jours : 40 jours écouter ; 40 jours vider ce qu'on avait en soi ; et 40 jours pour recharger. Pendant deux ans, j'ai appris plusieurs choses dont la régularité dans le travail, faire le bien, etc.

Aujourd'hui, ma grande fille est mariée. Les enfants issus de mon deuxième mariage sont scolarisés dans une école privée à Californie. Ils font la piscine, les arts martiaux, etc. J'évite à mes enfants d'aller voir le lieu de mon travail où l'argent circule, car ils vont penser qu'il est inutile de travailler et de fournir l'effort. Je n'aime pas les gens qui installent leurs enfants derrière le comptoir. Par ailleurs, celui qui n'a pas eu l'amertume de ne pas savoir lire et écrire (je lis un peu l'arabe, rien de plus) ne peut pas guider convenablement ses enfants. j'ai appris cela dans le métro en Chine, lorsqu'il faut changer à plusieurs reprises d'un étage souterrain à l'autre, sans pouvoir décoder ce qui est écrit sur les rames. Un jeune étudiant chinois parlant arabe, que j'ai rencontré un jour dans le métro et qui m'a guidé, m'a dit que le principal projet dans la vie pour les Chinois c'est l'enfant ! Il m'a expliqué qu'un nombre important de jeunes qui se suicident en Chine le font non par ignorance, mais par le fait qu'ils n'arrivent pas à réaliser leur rêve !

Malgré le handicap de l'instruction, je sens un grand changement dans ma vie : avant, on te parlait du Gouverneur et tu ne sais pas comment te tenir ; maintenant, je rentre chez le Gouverneur, chez le directeur... J'ose. Maintenant je dois apprendre l'anglais ».

19. Mosquée.



Micro-pôles de services

Douars de la province de Taroudant.

Taleb en métropole

Mohamed TOZY
avec la collaboration de Mahfoud SOUAIDI

Entre Taleb Ali et Taleb Ben Ali, il n'y a en principe qu'une infime différence que seuls les initiés peuvent relever, le « ben » renvoie à la filiation. Pourtant, le premier est un animal et le second un clerc du village. Le sens de l'humour trivial que développent les Berbères dans leur rapport à la chose religieuse a déjà été relevé par Jacques Berque¹. Un rapport trivial à la chose religieuse pourrait expliquer cette association métaphorique entre le clerc et l'animal. Le fennec, parce que c'est de lui qu'il s'agit, est un animal courant en Afrique du Nord, appelé improprement et indistinctement *dib* (loup) ou *ta'lab* (renard) par les arabophones. D'ailleurs, son identification donne souvent lieu à des débats animés. Taleb Ali est en fait plus petit que le renard, il en a l'allure mais sa queue est moins fournie. Pour les autochtones, l'animal et le clerc partagent les mêmes caractéristiques : peu de courage et beaucoup d'intelligence. Taleb Ali évite le danger et ne s'avance que quand il est sûr du résultat. Il profite de la stupidité des autres animaux et exploite toutes les occasions en minimisant les risques. Cette description peu flatteuse qui mêle la crainte, la fascination et un soupçon de mépris renvoie au statut ambivalent qu'a le *taleb* du village, ami des puissants que la figure du saint vient contrebalancer dans l'imaginaire politique. Le *taleb* est indispensable à l'ordonnement de la vie dans le village ; il en est le pivot autant que la mosquée qu'il occupe. Mais en même temps, l'imaginaire populaire est

1. Jacques Berque, « Ville et Université. Aperçu sur l'histoire de l'école de Fès », *Revue historique de droit français et étranger*, vol. XXVII, 1949.

truffé d'images négatives sur le *taleb*. Il est fourbe, paresseux, avare, rusé, pique-assiette... Il prend les femmes des autres et même parfois leurs enfants. Il est à la fois figure de la piété formelle et de la transgression clandestine. Les associations négatives ne manquent pas. Ainsi les champignons, espèce tenue en suspicion par les ruraux du Haut Atlas parce qu'elle prospère dans les endroits peu recommandables sont appelés non sans malice, les oreilles du *taleb* (*imezgan n-taleb*) et dans une version plus corsée les pets des nazaréens (*ikouchan nromiyoun*). L'ambivalence de la figure du *taleb* révèle un ordre du monde où l'affrontement des faiblesses humaines passe par des stratégies de contournement construites autour d'une science de la ruse (la médis). Les histoires ne manquent pas pour illustrer la liberté que le *taleb* prend avec la religion sans enfreindre l'ordre des apparences : tel ce *taleb* qui contracte avec un village pauvre où les gens ne mangent que de la semoule de maïs sous toutes ces formes : *askif*, *baddaz*, *saykouk*... agacé par ce régime frugal, il réunit le douar pour une causerie religieuse et les informe que dans un hadith qu'il vient de documenter, énoncé dans un langage solennel et ritualisé : le prophète a dit que la consommation de *baddaz* (couscous de maïs) est illicite. Dans certaines régions du Haut Atlas central où le gibier abonde au point de constituer un fléau pour les champs de maïs, le *taleb* n'hésite pas à autoriser la consommation des marcassins à condition de les débiter d'une certaine façon. Pour lui, ce don de Dieu n'est pas *haram* dans sa totalité ; il suffit de l'amputer d'une partie impure pour accomplir une double bonne action : prévenir la croissance de la population de sangliers et enrichir le régime alimentaire d'un apport conséquent en protéines.

L'ambivalence de la figure du *taleb* n'est pas à l'origine de la crise de la profession. La corporation des *tolbas*, petits clercs ruraux ou maîtres d'écoles coraniques, déménagés des petites boutiques baptisées *qouttâb* ou *msid* dans les quartiers populaires vers des appartements transformés pompeusement en écoles, a affronté avec un certain courage la dissémination des écoles de l'État-nation² dominées par cette autre figure de la modernité conquérante, du nationalisme et du syndicalisme qu'était l'instituteur³. Les *taleb*-s ont démultiplié les stratégies de survie et ont utilisé leur polyvalence pour occuper des créneaux inédits⁴.

2. Mohamed Tozy, « Islam et État au Maghreb », *Maghreb-Machrek*, n° 126, 1989, p. 25-46.

3. Mohamed Tozy, *Champ et contre-champ politico-religieux au Maroc*, Thèse d'État en Science politique, Université d'Aix-Marseille III, 1984.

4. Yacouba Diarra, *Du Kouttab à la Sorbonne : itinéraire d'un Talibé*, Paris, L'Harmattan, 1999.

L'enquête qu'on se propose de restituer ne porte pas sur l'ensemble de la corporation. Nous avons à plusieurs occasions⁵ essayé de cerner les processus de fabrication des *taleb-s* ruraux en expliquant les mécanismes de leur intégration au tissu local, et en rendant compte de leur statut ambivalent et polyvalent en tant que *moucharit* (contractuel) de communautés rurales. Notre objectif est plus modeste, il concerne des *taleb-s* dans des configurations urbaines dans lesquelles les liens sociaux collent plus aux territoires des quartiers⁶. Le *taleb* est obligé de réinventer son métier face à une demande fragmentée et dans un contexte très concurrentiel où il doit naviguer entre un état omniprésent et de nouveaux clercs nourris par une littérature qui méprise l'oralité, plus proche de l'idéologie que de la religion.

Les clercs casablancais sont en majorité des migrants, même ceux qui sont natifs de la ville sont le plus souvent obligés de faire le voyage dans les medersas du Sud (Bounaamane, Aglou, Sidi Zwine) ou du Nord (Ksar el Kebir et Anjra)⁷. À partir d'un petit groupe de *taleb-s* constitué à l'occasion d'un cérémonial funéraire, nous allons rendre compte de ces itinéraires migratoires et des processus de rupture avec le statut de *taleb* rural. Nous essaierons également de percer les secrets de la réussite économique d'une majorité de ces migrants en ville ou à l'étranger, de comprendre pourquoi à un moment où l'offre religieuse se diversifie par l'arrivée massive des nouveaux clercs formés dans les écoles modernes, ces clercs stigmatisés arrivent à réinventer leur métier et à diversifier leurs activités : instituteur, écrivain public, agent immobilier, imam des cinq prières, producteur de talismans (*taktoubou*), épicier, 'doul...

La mort et les funérailles plus que les mariages constituent un moment privilégié pour approcher Taleb Ali. Généralement, on le commet au moment du dernier soupir ; il ne donne pas la dernière onction mais presque. Si par hasard on meurt de « mort naturelle », il est convié à fermer les yeux du mort et à l'accompagner par des lectures du Coran. À partir de ce premier contact le *taleb* s'incruste. C'est lui qui fait la toilette du mort si celui-ci est de sexe masculin. À Casablanca, c'est un service payant, le *taleb* fournit aussi le *maghsal* (planche qui sert de table pour la toilette du mort). Ils sont plusieurs à officier aussi pendant l'enterrement, l'imam de la mosquée du cimetière dirige la prière du mort en prolongeant une des prières canoniques en fonction

5. Mohamed Tozy, « De quelques lieux de la compétition politique au Tazeroualt », *Bulletin économique et social du Maroc*, n° 159-160-161, 1988, p. 155-181.

6. André Adam, *Casablanca, essai sur la transformation de la société marocaine au contact de l'Occident*, 2 vol., Paris, Éditions du CNRS, 1968.

7. Mohamed Mokhtar Soussi, *Sous al 'alima*, Casablanca, Annajah al Jadida.

de l'heure de l'enterrement (vendredi, *Dohr* ou *'Asr*) et les *taleb-s* de cimetières, le bas de la hiérarchie, un statut entre mendiant et *taleb* très méprisé par la corporation. Leur fonction est de faire la lecture du Coran à haute voix sur les tombeaux. Ces *taleb-s* aux allures de vautours représentent l'expression extrême des marges de la métropole. Dans le cimetière des martyres le plus prestigieux des cinq ou six cimetières casablancais, ouvert en 1949 et fermé depuis aux communs sauf aux illustres personnalités de la ville et sur intervention d'au moins un gouverneur, ils sont sept *taleb-s* à hanter les allées chaque jour en attente d'un éventuel enterrement. Le vendredi jour de grande affluence, le nombre passe à quarante noyés dans une foule de mendiants ou de garçons du quartier Al Farah (celui-là même d'où sont partis quelques kamikazes le 10 avril 2007) qui offrent divers services (blanchir les tombeaux à la chaux, enlever les mauvaises herbes, nettoyer le marbre blanc des tombeaux de certaines familles riches ou nouvellement parvenues...). Abderrahmane, la cinquantaine aux allures de derviche que ne trahit que son accent très underground dès qu'on sort des échanges balisés entre clients et lecteur du Coran est l'un des sept *taleb-s* officiant chaque jour dans le cimetière. Il est là depuis vingt-sept ans. C'est un des rares *taleb-s* natifs de Casablanca, il a commencé à l'âge de 14 ans après avoir fait ses classes dans un *msid* à Mabrouka. Il dit avoir pu élever grâce à ce travail sept enfants, tous casés. Sa fierté est une fille qu'il a réussi à marier à un joueur de première ligue de football, très connu. Abderrahmane regarde avec dédain les *taleb-s* du vendredi qui guettent les clients et les harcèlent, il ne propose jamais ses services aux pèlerins et attend qu'on l'invite. Ce ne sont d'ailleurs pas ces piges et sa maîtrise de la psalmodie chantée qui le font vivre, il dispose d'un portefeuille de clients réguliers qui le paient au mois pour aller chaque matin lire quelques sourates sur les tombeaux de leurs proches. Il dit respecter le contrat même si les clients ne sont pas présents.

Le commerce de la mort représente un des créneaux les plus importants du métier du *taleb*. Il est aussi celui qui résiste le plus aux changements en cours. Les Casablancais ont renoncé à convier systématiquement les *taleb-s* aux mariages et aux circoncisions mais pas aux funérailles. Généralement, le deuxième jour constitue le point d'orgue de ces cérémonies de gestion du deuil. Dans les classes moyennes, elles sont désormais prises en charge par des traiteurs professionnels qui offrent dans leur paquet de services un groupe de *taleb-s* qui anime la veillée du dîner au mort. Ce service payant peut être avec ou sans sono : les tarifs changent d'une lecture simple en groupe à la manière rurale, à une lecture psalmodiée avec des solos à la voix de ténor ou une lecture avec *sama'* et *miloudiya* proche des pratiques soufis.

Le groupe des *taleb-s* dont je vais esquisser le tracé des pérégrinations en métropole se trouve ce vendredi soir chez la famille d'une femme décédée quarante jours plus tôt. Il s'agit d'un don surrogatoire remis au goût du jour par une classe moyenne en mal de célébrations ritualisées. Le

groupe en question se forme et se défait au grès des circonstances. Dans le lot on trouve Miloud, un jeune doctorant en science politique, Brahim alias *lhaj* K, un avocat au barreau de Casablanca, Chérif un authentique idrisside, bibliothécaire, photographe et imam d'une grande mosquée à Casablanca, Kader un retraité de l'Éducation nationale où il exerçait le métier d'homme de peine malgré les soixante *hizb* qu'il porte fièrement dans sa potine à proximité du cœur et très loin du cerveau.

Les histoires de Miloud et de Brahim se ressemblent beaucoup. Tous deux ont fait le trajet inverse des *taleb-s* ruraux (*afaqi*) qui une fois le Coran appris, concluent des contrats (*chart*)⁸ avec de petites communautés pauvres dans des conditions souvent difficiles. Dès qu'une opportunité s'offre à eux, ils quittent le douar pour troquer le métier de *taleb* contre d'autres métiers qui nécessitent l'usage des compétences élémentaires d'un *taleb* : lire, écrire et compter dans un pays où, jusqu'en 2005, 43 % de la population âgée de 10 ans et plus est analphabète⁹. Leurs biographies se recourent largement : non seulement ils ont tous les deux fréquenté l'Institut des sciences religieuses de Sbata, une sorte de centre de formation professionnelle qui s'est proposé après la fermeture de l'Institut de Taroudant¹⁰ de récupérer une partie des lauréats des medersas traditionnelles et de réinsérer certains d'entre eux dans le circuit des écoles modernes en neutralisant la variable temps. Ces jeunes *taleb-s* arrivaient le plus souvent en ville à l'âge de 18, 20 ans, ils pouvaient intégrer l'Institut après une audition qui permettait d'évaluer leurs acquis et de les affecter à une classe située entre la sixième et la quatrième. Très souple sur la présence, l'Institut fonctionnait comme un centre de formation continue, les étudiants pouvant y passer plusieurs années pour préparer le brevet des études secondaires et pour les plus accrocheurs le Bac.

L'Institut qui forme par ailleurs des techniciens du culte (imams de petites mosquées, lecteurs du Coran...) a fonctionné comme un liant de tous les *afaqi* arrivant en ville, une corporation solidaire pour explorer les meilleurs moyens d'investir la ville par le haut, y compris pour élaborer des techniques sophistiquées pour passer les obstacles mis sur leur chemin par l'école moderne. Des cours de rattrapage de langues aux techniques pour tricher au Bac en se faisant remplacer ou en trouvant les certificats de scolarité demandés : les moyens ne manquaient pas pour réaliser de vraies performances dans un environnement hostile.

8. Mohamed Tozy, Mohamed Mahdi, « Aspects du droit communautaire dans l'Atlas marocain, Le changement juridique dans le monde arabe : jalons théoriques », *Droit et Société*, n° 15, 1990, p. 203-210.

9. WWW.RDH50.ma

10. Mohamed Mokhtar Soussi, *Al Maasoul*, imprimerie Annajah, 1960, 20T.

Nos deux *taleb-s*, eux, sont nés à Casablanca. Certes, il s'agit de la première génération de Casablancais dont les pères ont gardé la nostalgie des métiers nobles de leurs villages d'origine surtout que pour le père de Miloud, arrivé à Casablanca entre les deux guerres, les modèles de réussite par les métiers du Coran ne manquent pas. Lui qui fréquentait les premiers embryons soussis du mouvement national retiendra souvent l'exemple de ce magistrat de la Cour suprême issu des rangs d'une medersa traditionnelle ou celui plus impressionnant de Abdellah Guersifi qui a appris le Coran et les sciences religieuses dans la medersa de Boumarouane dans le Souss¹¹ pour finir à proximité de la Cour royale. Un parcours professionnel très remarquable ouvre beaucoup de possibilités dans un système politique qui continue à fonder sa légitimité sur la religion.

Dans les parcours de Miloud et Brahim, on relève cette passion des parents presque analphabètes à faire apprendre le Coran à leurs enfants. Miloud a appris l'alphabet avec son père presque illettré dans la fameuse collection de A. Boukmekh¹² (Iqraa *i.e* lis). Le père ne connaissait du Coran que les sourates de la prière quotidienne. À l'origine de cette vocation, il y avait une promesse faite par le père à Abdellah Guersifi, ami proche de la famille. Le père, commerçant en pièces détachées de cyclomoteurs, arrivé à Casablanca dès les années 1930, devait emmener le garçon le jour où il accomplirait cinq ans, cinq mois et cinq jours à un *msid* situé dans le village des Khyayta, à 30 km au sud de Casablanca. Ce *msid* était dans le voisinage d'un site de pèlerinage casablancais où l'on emmenait les enfants angoissés qui pleuraient tout le temps. Miloud avait 10 ans quand il a appris le Coran ; son père décide alors de le renvoyer au bled (dans le Souss) pour y parfaire son apprentissage dans son douar d'origine. Il y restera une dizaine d'années perfectionnant la mémorisation, les différentes techniques de psalmodie et s'initiant à quelques rudiments du *fiqh*. Il changera trois fois de medersa à la recherche des maîtres les plus performants. Durant notre entretien, il évitera soigneusement, malgré de multiples relances, de parler de son apprentissage des sciences occultes. Ce que les Berbères appellent pudiquement *taktoubou* (litt. écrire). Les arabophones parlent eux de *sboub*, pluriel de *sabbab*, c'est-à-dire cause ; ce qui signifie un acte dont la performance est liée à la croyance que l'on porte en soi. Aller chez un *taleb* pour faire un *sboub* permet de provoquer une cause, aider le destin et non se substituer à lui, ce qui évite au *taleb* d'avoir une obligation de résultat et de basculer dans des pratiques hétérodoxes qui défieraient Dieu. *Sboub* ou *taktoubou* associe *niya* (croyance de bonne foi) et acte pieux du *taleb*, intercesseur pour créer la performance d'une magie blanche qui délie la langue, neutralise

11. Mohamed Mokhtar Soussi, *Sous al 'alima*, *op. cit.*

12. Collection Iqraa de livres de lecture du CP jusqu'au CM2.

l'impuissance, facilite la séduction ou rompt le charme... On verra plus loin que la carrière du *taleb* en ville et sa réussite économique doivent beaucoup à sa capacité à pratiquer *taktoubou* sans en avoir l'air.

À 20 ans, Miloud a fini sa formation de *taleb*, et le père nourrissait des intentions autrement plus importantes pour lui. Il voulait qu'il suive les traces de son mentor le *fqih* Guersifi, juge à la Cour suprême. Un court séjour à Al Qaraouiyine le dissuadera de suivre ce chemin pour revenir à Casablanca : c'était en 1985. Miloud rejoindra l'Institut Sbata comme élève de première année du collège. Il y passera cinq ans avant de le quitter muni d'un certificat de scolarité attestant d'un niveau de la cinquième année du secondaire. Deux ans plus tard il passera, en candidat libre, son baccalauréat et rejoindra la faculté de droit où il poursuivra des études supérieures au département des sciences juridiques. Des études brillantes le conduiront à préparer une thèse en droit public sans pour autant renoncer au métier de *taleb*.

En fait, il n'a jamais cessé de le pratiquer depuis son retour du bled. Il a commencé comme remplaçant d'un imam dans une mosquée de quartier à Sidi Othmane ; il y dirigeait les cinq prières en contrepartie de 200 dirhams par mois payés par une association locale. En 1993, il réussira grâce au réseau de ses amis *taleb-s* à avoir l'agrément du Conseil préfectoral des oulémas¹³ et à commencer une carrière de *khatib* (prédicateur) du vendredi. Agrément (*tazkiya*) en poche, il va contracter avec la mosquée de Rmila, il y restera dix ans comme *khatib* du vendredi, tissant un réseau de relations très denses dans un quartier de la bourgeoisie moyenne très touché par la prédication islamiste (Zouhal y avait sa fameuse librairie Ibn Taymiya)¹⁴. Actuellement Miloud est imam du vendredi dans une mosquée de Sidi Maârouf. Le rapport de Miloud à sa fonction est assez complexe. Pour lui, il n'est pas question de parler de métier, il se considère comme un bienfaiteur de la communauté. Le ministère des Affaires islamiques dont il dépend et qui dans un élan de modernisation vient de lui assurer la couverture médicale ne lui paie qu'un salaire symbolique. Pour vivre il est obligé d'exercer d'autres métiers à l'instar de ses collègues. Les dons des fidèles sont loin d'être aussi réguliers que le *chart* en milieu rural. À la campagne, la communauté contracte avec le *taleb* sur la base d'obligations très claires : une prise en charge totale ou la partie monétaire est plus ou moins importante contre des services très précis¹⁵. En ville, la relation est plus diffuse parce qu'il n'y a pas d'interlocuteur même si actuellement l'État laisse la place à quelques rares associations qui prennent

13. Sur l'organisation des conseils des oulémas voir Mohamed Tozy, 1984, *op. cit.*

14. Sur la biographie de Zouhal, voir *Monarchie et Islam politique*, Paris, Presses de la Fondation de sciences politiques, 1999, première édition.

15. Mohamed Tozy, « La mosquée lieu de culte, de culture et de politique », in Camille et Yves Lacoste (dir.), *L'État du Maghreb*, Paris, La découverte, 1991, p. 19-20.

en charge la gestion des petites mosquées. C'est le talent du *taleb* qui lui permet de fixer le périmètre de ses actions, la nature de ses activités et la densité de son réseau. Les demandes de la clientèle urbaine sont très diverses. En plus de *taktoubou*, action clandestine par excellence, le *taleb* référencé au conseil des oulémas peut animer des cercles de *wa'd*, assurer des cours d'alphabétisation ou jouer au juriconsulte, producteur de fatwas à la demande. Il s'agit là d'activités liées à la mosquée et au *msid*, mais les capacités du *taleb* lui permettent de participer occasionnellement à d'autres activités plus ou moins avouables comme écrivain public, agent immobilier ou pourvoyeur de témoins à la demande dans l'enceinte des tribunaux. En fait, le créneau caché qu'occupe le *taleb* des villes, notamment celui originaire du Souss, est *taktoubou*. Cette compétence a fait sa réputation bien au-delà des frontières. Miloud refuse d'y associer son nom tout en reconnaissant qu'il s'agit là d'une pratique courante. Il n'hésite pas d'ailleurs à évoquer le cas de son ami Brahim.

Ce dernier a pratiquement le même parcours que lui, sauf qu'il a choisi d'user de cette réputation de *taleb* soussi et de s'adapter à la demande urbaine. Il choisit d'emblée d'éviter la confusion avec les *taleb-s* ruraux considérés comme besogneux et les voyantes qui s'adonnent au même métier¹⁶. Une tenue vestimentaire citadine alternant des costumes de grande marque et une tenue de vieux citadin fassi : tarbouche rouge et babouches jaunes sur une djellaba blanche immaculée. Brahim est l'archétype même du *taleb* métropolitain. Dès son arrivée à Casablanca, il fréquente l'Institut de Sbata et profite de toutes les opportunités politiques, économiques et intellectuelles qu'offre la ville. Il commence par côtoyer différents groupes islamistes dont les Tabligh¹⁷. Les sorties organisées par l'association lui permettent de découvrir la ville et ses multiples opportunités. Chaque tournée de quartier le week-end lui donne l'occasion de densifier son réseau. Un peu plus tard, il va rejoindre le groupe de Yassine. Il gravira très vite les échelons pour occuper le poste de responsable de Ousra. Le réseau yassiniste¹⁸ va lui permettre d'accéder au poste d'imam des cinq prières dans de petites mosquées de quartier contrôlées par le groupe à Derb Soltane puis à Ben Msik. Pendant une courte période, il va même réussir à travailler dans deux mosquées en

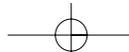
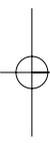
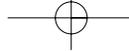
16. Radi Saâdia, « Croyance et référence : l'utilisation de l'islam par le *fqih* et par la *suwafa* à Khénifra, Maroc », in Sophie Ferchiou (éd.), *L'islam pluriel au Maghreb*, Paris, CNRS Éditions, 1996, p. 189-199.

17. Mohamed Tozy, "Sequences of a quest : *tabligi jama'at* in Morocco", in Mohammad Khalid Masud (éd.), *Travelers in Faith*, Leyde, Brill, 2000, p. 161-173.

18. Mohamed Tozy, « La mondialisation du champ religieux : nouveaux acteurs et nouveaux enjeux », *Revue internationale de politique comparée*, V. 16, n° 1, 2009, p. 63-81.

même temps. Miloud va très vite nouer des relations suivies avec les courants amazighs proches de la gauche, ce qui va le détourner définitivement des courants islamistes sans pour autant lui faire perdre ses habitudes de pratiquant assidu. Il va connaître un moment de doute qui, le menant à des lectures (Faraj Faouda)¹⁹, vont accentuer sa prise de distance avec la dimension idéologique de la religion et le libérer de toute obligation envers la tradition. Le Bac en poche grâce à la solidarité du groupe de l'Institut de Sbata, il va rejoindre la faculté pour être reçu licencié et accéder au barreau de Casa. Brahim n'a jamais renoncé à sa seconde vie, celle de virtuose de la pratique de *taktoubou*. Il commencera par louer une petite boutique à Derb Ghallef, dès son arrivée à Casablanca où il se limitera à la production de talismans et de filtres d'amour choisissant ses clients avec précaution, en contrepartie de quelques dirhams. Riche de son expérience politique et d'un diplôme universitaire qui lui donne une certaine allure, il va revisiter son capital d'origine en s'appuyant sur sa réputation de *taleb* soussi et de ses liens avec la medersa de Tanalt. Il va partir à la conquête des quartiers résidentiels plus proches des boîtes de nuit d'Aïn Diab que de la Grande Mosquée. C'est là qu'il va louer une villa dans le haut Anfa pour y recevoir des clients prestigieux, notamment des touristes des pays du Golfe. Son premier voyage à l'étranger le mènera en Tunisie, invité par un client auquel il avait prescrit une cure de plantes médicinales. La réputation du *taleb* soussi, spécialiste en magie et en recherche de trésors, fera le reste. Notre ami est devenu un habitué des hôtels de luxe de Tunis, Tripoli, Le Caire, Dubaï. Il renoncera au barreau et s'installera sous un pseudonyme à connotation orientale dans la fonction d'un *taleb* soussi globalisé qui se sert de Casablanca comme port d'attache.

19. Écrivain égyptien anti-islamiste apostasié et assassiné en 1992.



Le portefaix

Une figure de la précarité à Casablanca

Mohamed WAZIF

« Noir, froid, sans âme.

Moi l'étranger, pendant seize ans étranger, j'avais pendant seize ans tenu bon. On bâtit sa maison sur du roc, en ciment armé. Les vents peuvent souffler, les trombes d'eau tomber du ciel, rien ne pourra l'ébranler. Je vous dis que c'est du roc... »

Driss Chraïbi, *Succession ouverte*.

La trame symbolique de l'histoire de Casablanca se forge à travers les petites histoires de ses habitants, avec leur vécu quotidien. Au-delà de l'image d'une métropole tatouée par le spectre des panneaux publicitaires qui l'envahissent, Casablanca a le visage humain de ses enfants et ses orphelins avec leurs expériences biographiques éclatées et leur mémoire chargée de souvenirs et de nostalgie. Chacun tisse sa propre relation à la ville qu'il a contribué à faire autant qu'elle ne cesse de le façonner. L'histoire et le vécu d'un *zerzai*¹ à Casablanca permettent de rendre compte d'une partie de l'expérience et de l'ambiance de l'immigration dans cette ville-bastion des étrangers.

1. À Fès le métier de porteur (*hammal*) est monopolisé par une tribu berbère des environs : *zerzaia* au point que le patronyme désigne désormais le métier. Nous allons l'emprunter pour désigner le métier de notre *zoufri* de Casablanca.

Ahmed, l'émigré...

Il s'appelle Ahmed (ou tout simplement H'med comme les gens se sont habitués à l'appeler). C'est un enfant de Casablanca et l'un des visages orphelins de ses « petits entrepreneurs de la pauvreté »². Depuis deux ans, il travaille en tant que *hammal* (portefaix) au souk des dattes au quartier Derb Milan (prononcé Derb Mila) relevant de l'arrondissement Derb Soltane El-Fida.

Le patron d'Ahmed, El-Haj Touhami, est originaire de Zagora. Il est le propriétaire, au souk, de deux magasins dans lesquels il propose des éventaires de dattes de tout genre, des raisins et des figues séchées et de l'ail. Vu la réputation du souk au niveau national, Derb Milan est devenu La Mecque de tous les commerçants de dattes et de fruits secs. Le quartier est d'ailleurs facile d'accès. Il se situe entre deux grands boulevards casablancais : à droite, la route de Mediouna (dénommée aussi avenue Mohamed VI) et, à gauche, la route de Oulad Ziyane d'où on peut voir clairement les gracieux palmiers du cimetière Achouhada'a (les martyres). À quelques dizaines de mètres se trouve l'autoroute qui sépare le quartier du jardin al-Fayoum transplanté après l'éradication du côté ouest du fameux *kariane* Ben Msik. Les dernières baraques rasées du quartier étaient celles de la fameuse braderie *souk al-affarite*, connu localement par le commerce du *lbal* (les vêtements usagés provenant de l'étranger). À proximité de Derb Milan se situe le quartier Hay Farah (litt. la cité de la joie) qui a vécu en avril 2007 le drame de deux attentats « islamikazes »...

Tahemalt, le métier d'Ahmed, qui persiste en se nourrissant de plusieurs secteurs, remonte à des siècles dans l'histoire du Maroc³. Dans les récits et les écrits des voyageurs, historiens et chercheurs (Léon l'Africain, Louis Massignon, H. Godbarge...), on trouve les traces des portefaix avec leur vécu quotidien et leur mode d'organisation professionnelle (les corporations). Dans le Fès d'antan, on peut distinguer une stratification remarquable entre les différentes fractions des corporations de portefaix : les *hammâla* (âniers) ; les *naqqala* (muletiers)

2. Expression empruntée du titre de l'ouvrage de Mohamed Laoudi, *Casablanca à travers ses petits entrepreneurs de la pauvreté (Aperçu sur les micro-activités marchandes de rue dans une métropole maghrébine)*, Casablanca, Publications de la Faculté des lettres et des sciences humaines de Casablanca, Série Thèse et mémoire, 2001.

3. Selon une certaine légende, la fondation de la première corporation des portefaix à Fès coïncide avec la création de la ville à l'époque d'Idriss II. Cf. H. Godbarge, « Un exemple d'économie archaïque : deux corporations berbères à Fès (les "Izerzaïn" et les "Igerraben") », *Bulletin économique et social du Maroc*, n° 39, oct. 1948, p. 81.

et les *krarsiya* (charretiers). Ce métier, exigeant une parfaite maîtrise et connaissance de la topographie et de la toponymie des lieux, reste fortement marqué par la précarité de ses pratiquants et intimement lié à la convergence de leur appartenance ethnique.

Ils sont quatorze collègues, y compris Ahmed, pratiquant le même métier (*tahemalt*) et appartenant au même douar, mais ils habitent des quartiers différents à Casablanca. Leur âge oscille entre 20 et 40 ans. Ahmed est né en 1970 au Douar Tissergat dans la région de Zagora. Il est marié et père de cinq filles dont la plus jeune a 3 ans. Son accent et la couleur de sa peau (*'azwa*, « black » comme il nous a dit) témoignent de son origine saharienne. Ahmed a perdu ses deux parents, son père d'abord puis sa mère. Il a un frère consanguin, marié, qui habite la maison parentale au bled avec sa femme et ses enfants. Sa sœur utérine est installée actuellement à Deroua (banlieue sud située à une vingtaine de kilomètres de Casablanca à proximité de l'aéroport).

Depuis quelques années Ahmed, après avoir vécu treize ans à Casablanca, habite dans le quartier populaire Sbata⁴. Sa première expérience d'émigration se fait à Agadir en 1987. Là-bas, il passe une année à Aït Melloul comme manœuvrier dans le bâtiment. À l'époque, il habite avec six jeunes chleuhs (berbères) qui descendent de Sebt El Guerdan. Après cette courte parenthèse, il regagne sa région natale où il passe cinq ans avant d'émigrer de nouveau vers Casablanca...

Entre-temps, il travaille la terre, labourant à la part du produit les champs laissés vacants par les migrants et quelques parcelles appartenant à la famille. La sécheresse des années 1990 et le *bayoud* (maladie des palmiers) ont eu raison de sa persévérance, les maigres récoltes qu'il obtenait après un dur labeur ne suffisaient pas à entretenir sa famille. En 1994, Ahmed quitte les champs et les amis de Zagora, sa vingtaine de palmiers et une femme qu'il avait épousée en 1993. Sa destination est Casablanca qui, dit-il, a gagné son âme et son esprit.

« Zagora est une zone touristique, une région destinée aux touristes... Elle est bonne pour celui qui dispose d'un hôtel, d'un camping ou d'une somme d'argent pour faire des projets. Celui qui n'a rien, comme moi, est obligé de voyager pour se prendre en charge ou pour gagner du pain pour ses enfants... »

4. Administrativement parlant, Ahmed habite dans la commune de Ben Msick qui se situe à proximité de la commune Sbata. Ces deux quartiers voisins relèvent, dans un ancien découpage territorial, de la préfecture de Ben Msik Sidi Othmane. Jusqu'à maintenant, les jeunes dans ces quartiers disent qu'ils sont « *Oulad 04* », en référence à l'ancien indicatif de leur préfecture. Dans ce texte, on va garder le nom du quartier (Sbata) utilisé, comme quartier d'appartenance et de référence, par l'interviewé.

À Casablanca, Ahmed vit dans plusieurs quartiers populaires. Sa première station est Hay Moulay R'chid où il passe plus d'une année avec un groupe composé de quatre frères de Zagora et plus d'un mois avec des colocataires chleuhs. Au début, il travaille une brève période dans le bâtiment à Hay El Inara à Aïn Chock, avant de devenir *tâleb m'âachou* (demandeur journalier d'embauche) dans un *moquef* (parking des manœuvriers) à Garage Allal. Depuis, il s'adonne au métier de *tahemalt* qu'il continue d'exercer aujourd'hui.

En 1996, Ahmed est sans adresse ni domicile fixe à Casablanca. Il passe une année d'errance (*mjalweq*), partagée entre le foyer de sa sœur à Hay Mebrouka et celui du fils de sa sœur à Derb Ghallef. Après, il s'installe chez ce dernier, il est gardien d'une école primaire et vit seul. Là-bas, Ahmed s'absente toute la journée, il ne revient que pour y passer la nuit et retourne au matin à son travail. Six mois plus tard, il va habiter à Hay Mebrouka chez sa sœur avant qu'elle ne déménage à Deroua. Ensuite, il vit trois mois à Derb Milan avec un groupe de jeunes Sahrawas (Sahariens)...

Durant l'une de ses visites à Zagora, Ahmed rencontre quelques *oulad douar* travaillant à Casablanca, et ils s'accordent sur le vivre en groupe et la recherche d'un logement commun. De retour, ils louent une chambre à Sbata. C'était en 2001, et ils y habitent encore...

Le zoufri

À Sbata, Ahmed habite dans une petite chambre qui se situe au rez-de-chaussée d'une maison de deux étages avec une terrasse. Au rez-de-chaussée, deux autres pièces sont louées par deux groupes de colocataires, composés de cinq personnes chacune : Chleuh et Sahrawa. Habituellement, on désigne ces types de maisons selon l'expression populaire « Dar Zouafriya »⁵. Par opposition aux « maisons des familles », on entend par là, la maison louée soit à des jeunes célibataires – souvent de sexe masculin⁶ – ; soit à des « faux célibataires »⁷, c'est-à-dire des personnes mariées mais qui n'ont pas leurs femmes ni leurs enfants avec eux.

5. *Zouafriya*, pluriel de *zoufri* est dérivé du mot français « les ouvriers ». Ce vocable est également utilisé dans les dialectes algériens et tunisiens. À titre d'exemple, Cf. Habiba Naffati et Ambroise Queffelec, « Le français en Tunisie », *Le français en Afrique*, n° 18, Édition de l'Institut de linguistique française, CNRS, Nice, 2004, p. 430.

Dar Zouafriya est une maison repère dans le Derb, ses locataires sont souvent soupçonnés ou stigmatisés. Son image est corrélativement liée à un taudis dont la porte est ouverte tout le temps. À cause du grand nombre de ses locataires et de leurs visiteurs, personne ne maîtrise les entrants et les sortants. Elle est toujours mal arrangée. Ses escaliers et son hall souffrent de malpropreté, car comme dit le proverbe marocain « Le visage partagé ne sera jamais lavé ».

Dans un quartier populaire, tout *zoufri* est accusé jusqu'à ce qu'il prouve sa bonne conduite devant les habitants du Derb. D'après un dictionnaire de dialecte marocain, il s'agit d'un « individu sans feu ni lieu, ni métier défini, galvaudeux, malappris, malotru »⁶. Certains jeunes de la rue avoisinante ont déposé plusieurs plaintes contre les propriétaires d'une maison de *zouafriya*. Devant l'inaction du caïd, les habitants ont signé une pétition qu'ils ont adressée au siège de la préfecture. Pour eux, les *zouafriya* souillent le Derb en amenant des prostituées à la vue de toutes les familles du quartier. Les soirées arrosées ne s'achèvent qu'à l'aube, les rires hystériques et le son du raï et du cha'bî (musique populaire) envahissent tous les jours et surtout les samedis le calme nocturne du Derb. À plusieurs reprises, du haut de leurs chambres, les *zouafriya* jettent des bouteilles vides d'alcool dans la rue.

Les jeunes des quartiers, qui se définissent comme « les vrais *oulad Casa* », et principalement les chômeurs, sont les plus critiques envers les *zouafriya* qui viennent d'ailleurs pour travailler et habiter dans « leur propre ville ». Parfois, ils cherchent n'importe quel prétexte pour les incriminer. Certains d'entre eux ne supportent pas de voir ces jeunes émigrés, le soir, debout à *ras derb* (coin de la rue) parce qu'ils leur rappellent leur état d'oisiveté. Ils disent qu'ils sont des *kowassa* (de mauvais œil). Souvent, on peut les entendre affirmer : « Nous, les vrais Casaouis, Casa ne nous donne point. Elle ne donne qu'à *l'beranni* (les étrangers) ». Et comme « Casa est pleine de *lberrani* et *l'roubiya* (les bledars, les campagnards) », ils proposent, avec humour, la solution : « Lorsque les campagnards retournent chez eux à l'occasion de l'*Id el-kebir*, il faut qu'on leur impose le visa s'ils veulent entrer de nouveau à Casa ».

6. Sur la pratique de la colocation féminine, cf. l'article de Meriem Cheikh, « L'urbain en détail et au féminin, portraits de colocataires femmes à Casablanca ». Signalons que la désignation *zoufri*, au féminin *zoufriya* est rarement utilisée ; elle a souvent une connotation péjorative (la célibataire qui ne réussit pas à avoir un mari ou la femme qui se comporte à la manière des hommes « look, fréquentation d'espaces masculins, par exemple les café, etc. »).

7. D'après l'expression d'André Adam dans *Le « bidonville » de Ben Msik à Casablanca : contribution à l'étude du prolétariat musulman au Maroc*, sl., s.n., p. 113.

8. Cf. Zakaria Iraqui Sinaceur, *Le Dictionnaire Colin d'Arabe dialectal marocain*, Rabat-Paris, Institut d'études et de recherches pour l'arabisation/CNRS, Éditions Al Manahil/ministère des Affaires culturelles, 1994, p. 720.

Par définition et principe, Casablanca est historiquement une ville ouverte et elle le reste. Personne n'a, ou n'aura l'apanage de ses clefs. Parce qu'elle est ouverte, Casa est une ville composite et plurielle. Depuis les premières décennies du siècle passé, elle n'a cessé d'ouvrir ses bras aux différentes promotions de pèlerins affluant de tous les recoins du Maroc. Elle était et reste le berceau, le refuge ou le rêve d'une armada d'errants et d'amants, de pauvres et de riches. Ce monstre enragé, qui se nourrit des fonds et des capitaux, se bâtit sur le sang et la sueur des milliers d'ouvriers et d'émigrés ruraux échappant d'un monde de misère à un autre. Dénués de toute formation ou qualification professionnelle, ils s'activent dans les petits métiers de la précarité qui leur permettent de subsister en ville.

Ils sont quatre collègues *zouafriya* qui partagent avec Ahmed une chambre de quatre mètres sur deux. Leur *pritch* (piaule) est modestement équipée. On y trouve quatre *seddâri* (banquettes), servant de lits – peu confortables et fabriqués manuellement –, qui entourent la salle et une petite table plastifiée au centre. Seuls, quelques invités et visiteurs qui ont le privilège d'entrer avec leurs chaussures sur le tapis en plastique. Une certaine économie de l'espace structure l'aménagement de la chambre. Les dessous des banquettes forment un entrepôt-cache pour les valises, les sacs et d'autres objets. Une planche de bois fixée sur le mur d'entrée sert d'armoire pour les produits de tous les jours : sucre, huile, épices. De vieilles couvertures, de différentes couleurs et dessins, sont posées – soigneusement arrangées – dans un coin. Les murs sont amplement investis par les penderies et quelques tableaux et posters kitsch collés anarchiquement. En plus des toilettes, le *mrah* (patio) est un lieu commun à tous les locataires. Chaque groupe en profite pour installer sa propre cuisine et déposer ses objets personnels (moto, vélo et surtout les chaussures...).

La chambre d'Ahmed est privilégiée, elle est dotée d'une fenêtre ouverte sur la rue et le soleil. Le prix de sa location est un peu élevé par rapport à celui des autres chambres (on paie 700 dirhams contre 500). Les locataires n'ont pas de bail et la propriétaire de la maison n'a jamais fourni les reçus de location aux *zouafriya* résidents. Elle évite ainsi de payer les impôts sur le revenu des loyers ; elle peut aussi expulser les *zouafriya* à n'importe quel moment et faire monter les prix en cas de crise de logement.

« Nous n'avons aucun intérêt à demander ou à avoir les reçus... si elle veut sa maison qu'elle nous dira de partir... Nous, nous allons implorer Allah pour trouver un autre endroit pour y habiter ».

Les affinités ethniques ont un poids dans l'expérience de colocation de notre portefaix de Zagora. Il considère le choix des co-chambriers comme un élément rassurant pour réussir la cohabitation à Dar Zouafriya. Ne dit-on pas dans le proverbe marocain qu'il faut choisir « *ljar qbel dar* » (le voisin avant

le foyer). Pour cela, il préfère habiter avec des Sahrawa, originaires des oasis du Sud plutôt qu'avec d'autres. Ses collègues sont tous originaires de Zagora. À l'exception d'un seul, trois d'entre eux sont mariés dont deux ont des enfants. Les trois co-chambriers font le même travail au même endroit (*tahemalt* à Derb Milan) tandis que leur dernier camarade est un aide-commerçant dans une boutique de vaisselle en plastique à Garage Allal.

Tout en reconnaissant sa grande sympathie pour les jeunes Sahrawa, Ahmed reste critique et méfiant vis-à-vis des Chleuhs et des *'roubiya*. Pendant une période, il vivait avec de jeunes Chleuhs qu'il a quittés après quelques problèmes d'entente et de communication. D'autre part, il considère les *zouafriya 'roubi* comme des personnes perverses et vicieuses : « Qu'ils soient célibataires ou mariés, ils sont toujours plongés dans le *fassâd* (la débauche) ... Pour la moindre des choses, ils se bagarrent entre eux et avec autrui... ». Exceptant une poignée de personnes « qui n'atteint point 1 % », la majorité des Sahrawa sont, d'après lui, des gens honnêtes, probes et décents.

« Il y a de la confiance entre Sahrawa... tu peux laisser ton argent et tes biens et aller voyager au bled pendant une année... et de retour, tu trouveras tes affaires comme tu les as laissées : propres et à la même place. Personne n'ose les endommager... Mais si tu habites avec une personne étrangère, vous aurez toujours des disputes... »

Cette image du *hammal Zagori* émigré à Casa rejoint celle décrite par H. Godbarge, du portefaix d'« Izerzaïn » exilé à Fès : « L'Azerzay que la ville n'a pas perverti – il ne fume pas, ne s'enivre jamais – n'a qu'un but : économiser le plus rapidement possible la somme qu'il s'est assignée pour pouvoir rentrer au pays, acheter la parcelle convoitée ou, s'il est célibataire, épouser la promise qui l'attend »⁹.

La cohabitation dans une seule chambre ne va pas sans une division stricte des tâches et des responsabilités. Dans la Dar Zouafriya d'Ahmed, comme on partage le même local, on partage aussi les rôles et on assume la responsabilité collective du foyer. D'abord, chaque membre est appelé à verser mensuellement une contribution financière pour couvrir les frais de la location (140 dirhams), ceux de l'eau et de l'électricité (entre 25 et 50 dirhams). La gestion quotidienne des affaires de la chambre est assurée par *nouba* (à tour de rôle). Chaque membre connaît bien ses tâches : faire le ménage et la vaisselle, préparer le dîner... Ahmed le Zagori a laissé sa famille et son épouse au bled pour se lancer, contraint, dans la vie de *tazoufrite* (célibat). Il « joue » désormais le rôle d'un bon homme de foyer¹⁰ :

9. H. Godbarge, 1948, *op. cit.*, p. 84.

« Si tu ne prépares rien à manger, personne ne cuisinera pour toi... de même pour le linge et la vaisselle... si tu ne fais pas les choses, personne ne les fera à ta place ».

L'esprit du groupe est fortement recommandé pour assurer le bien-être en commun. Les dérives et les dérapages doivent être instantanément indignés, discutés et corrigés. Les règles générales consistent en la propreté du local, la protection des biens collectifs et personnels et le respect des engagements au sein du groupe. Avant d'aller se coucher, il faut faire des calculs pour rendre à chacun son dû. Au demeurant, Ahmed est le plus âgé de son groupe, son opinion est sensiblement écoutée et respectée. En cas de problèmes ou de malentendus entre les co-chambriers, il intervient pour arranger les choses.

Tout en se réfugiant dans leur *pritch* aussi discrètement que possible, il n'arrivent pas à passer inaperçus au sein du quartier.

Le terroir

Dans une relation sociale, les contours de la communication et les échanges se tracent dans une logique de distance et de proximité. Pour Ahmed, cette équation se traduit dans ses penchants à prendre son *tiqâr* (se tenir à l'écart sans détachement ou désintérêt) par rapport aux tiers. Cette « vertu » permet, à l'étranger, noir et pauvre, d'éviter les stigmatisations au quotidien : « *zoufri*, *draoui* ('*azwa*, nègre), *berrani* » qui lui collent à la peau. Malgré les précautions, les exigences de la vie en commun font du Derb un espace où cette distance construite par une grande discrétion est entretenue par le silence et une présence rare (juste pour dormir) très hostile. Apprivoiser le quartier, convaincre les autochtones de leur bonne foi de travailleurs et d'honnêtes gens relève du parcours du combattant.

En effet, il est très difficile tout en habitant à Dar Zouafriya de s'engager dans des relations, plus au moins délibérées, avec les co-chambriers, les autres colocataires *zoufri* ainsi qu'avec les gens du Derb. Comme plusieurs nouveaux venus, Ahmed et ses co-chambriers ont pris,

10. Parlant des portefeuilles Izerzaïn, H. Godborge souligne qu'« ils « aiment à se regrouper à 7 ou 8, originaires du même douar, qui cohabitent dans une pauvre pièce meublée sommairement, et où chacun à son tour fait office de femme de chambre et de cuisinière. Car il faut dire que rares sont les maris qui ont été suivis en exil par leur femme. Celles-ci sont restées au pays où elles élèvent la marmaille en essayant de vivre sur les maigres ressources du lopin de terre ou des quelques femelles laitières qui constituent le modeste patrimoine familial », *idem*.

au début de leur résidence dans le quartier, une distance bien calculée par rapport aux autres habitants. Après un certain temps, leur présence dans le Derb s'est normalisée.

« La première fois qu'on est venus y habiter, on a respecté les gens du Derb. Quiconque nous rencontre et nous salue, on lui rend *assalam* (le bonjour) ; s'il ne nous salue pas, on fait de même (...) Toute la journée, on reste au travail et on ne rentre chez nous que le soir. Personne ne nous remarque... Les gens nous ont vus comme ça et nous ont respectés... Progressivement, les *oulad Derb* ont commencé à s'habituer à nous et à nous dire *assalam*. Depuis, on est, tous, restés dans ce respect mutuel... ».

Au fur et à mesure, les marges de rencontres se sont élargies, permettant à Ahmed de nouer et de développer des liens et des relations sociales remarquables avec les gens du Derb et certains habitants du voisinage. Pendant les fêtes religieuses, il est sollicité par les vieux de la rue qui lui demandent de leur apporter des dattes de bonne qualité et à bon prix. À leurs yeux, personne n'est aussi compétent qu'Ahmed, ce Sahraoui de Zagora travaillant dans le fameux souk de Derb Milan, pour connaître les dattes et les fruits secs.

Au coin du Derb, les jeunes s'amuse à serrer la main d'Ahmed tout en résistant à la force de sa poignée. À cette occasion, les histoires et les blagues à propos des Casaouis et des Sahrawa, en plus d'autres sujets, sont évoqués. Le stéréotype de champion marocain de la virilité des Sahrawa est constamment évoqué ...

Chaleureusement, Ahmed évoque sa relation exemplaire avec une « bonne famille » du voisinage. Il s'agit d'une famille originaire de sa région natale, Zagora, qui habite le quartier depuis longtemps. « Ces proches » sont plus que de simples *jiran* (voisins) ; mais des frères de sang et de sol. Quand « le sang rencontre le sang », la famille voisine témoigne d'une grande générosité envers Ahmed et ses co-chambriers. Le vendredi, la famille leur prépare du couscous. Elle leur offre des plats et des gâteaux traditionnels lors des fêtes religieuses et de la *hrira* (la soupe marocaine) quotidiennement durant tout le mois du Ramadan. Pendant l'été, on leur réserve des bouteilles d'eau froide dans le réfrigérateur.

Réciproquement, quand « le sang rencontre le sang », la générosité – au-delà de sa dimension symbolique – ne peut être que mutuelle. De temps en temps, Ahmed et ses partenaires invitent Aziz, le jeune fils de leurs voisins, à partager leur *gamila* (dérivé du français « gamelle », litt. vieille marmite : « repas ») nocturne du dîner. Ainsi, « le sang rencontre le sang » pour partager le sel et le pain comme on le dit souvent...

Dans la petite boutique de *moul hanout* (l'épicerie), les *zouafriya* trouvent les produits alimentaires nécessaires : pain, lait, cachère, œufs, boîtes de sardines... Tout est vendu au détail : cigarettes, morceaux de

sucré, petits sachets de thé et d'huile, etc. En fait, la boutique de Mustapha chleulh (le berbère) est plus qu'un simple magasin pour faire des courses. Elle est aussi un lieu de rencontre, de discussion et de sociabilité. Le rapport de *moul hanout* aux *zouafriya* s'établit dans la confiance et la vigilance. Les noms des *zouafriya* privilégiés figurent sur le *kounâch dial lcrîdi* (carnet de l'épicier contenant les informations sur ses clients endettés). L'inscription sur ce *kounach* n'est accordée qu'aux clients qui tiennent leurs promesses, c'est-à-dire ceux qui paient leurs dettes à la fin de la semaine ou du mois selon l'engagement. Face aux éléments non désirés et insolubles, l'épicier recourt à la célèbre formule écrite et collée sur la devanture de sa boutique : « *mamnou' attalq wa rizq 'alla Allah* » (le crédit est interdit et c'est Allah qui assure le gain). Pour Mustapha, il n'y a rien de pire qu'un *zoufri* qui déménage sans lui dire adieu et qui a une liste d'achats non payées.

Le soir, après une longue journée de travail ou de chômage, Ahmed fait son pointage quotidien au *hanout*. Tout en buvant une petite bouteille de limonade ou en décortiquant des pépites, il reçoit de la bouche de Mustapha le compte-rendu de l'actualité événementielle du Derb survenue pendant son absence. Après des moments de commérage, les deux rejoignent la petite mosquée pour faire la dernière prière de la journée.

Le travail

De bonne heure, Ahmed et ses camarades de *tahemalt* se regroupent dans l'un des magasins du boss avant qu'on les emmène à Ain Sebaâ. La journée de corvée commence dès 6 heures. Ahmed se réveille, fait la prière du matin, prend son petit déjeuner et marche à pied jusqu'à Derb Milan. À son arrivée, il collecte les cotisations de ses collègues pour faire des achats pour la *gamila* du déjeuner.

Le véhicule collectif du travail (type Honda) emmène le groupe des *hammal* de Derb Milan vers Hay Sinaâi (la zone industrielle) à Ain Sebaâ. Là-bas, on commence le travail à partir de 8 heures jusqu'à midi. Il s'agit de charger ou de décharger plusieurs camions contenant une dizaine de tonnes de dattes. Le travail se déroule dans un grand dépôt/frigo. Les dattes sont importées de plusieurs pays : l'Arabie Saoudite, l'Irak, la Tunisie, etc. Parfois le travail consiste à charger les camions à destination de plusieurs villes marocaines.

Après la pause du déjeuner, la corvée continue jusqu'à 6 ou 7 heures du soir. Parfois, elle perdure jusqu'à 23 heures ou minuit. À la sortie, la

voiture du travail est là pour ramener le groupe à Derb Milan. Lorsqu'il termine tôt, Ahmed marche jusqu'à la station des grands taxis ou l'arrêt du bus (ligne n° 65) pour rentrer à Sbata. Plus il marche plus il économise sur le déplacement. Les frais de transport lui coûtent entre 150 et 200 dirhams mensuellement. Dernièrement, il a acheté une *pikala* (bicyclette) « bonne occasion » à 250 dirhams. Il l'utilise lorsqu'il se réveille tard et il la laisse dans un *hanout* à Derb Milan.

La vie à Casablanca, selon Ahmed, est certes devenue chère et coûteuse, mais elle demeure une ville ouverte à quiconque cherchant son gagne-pain, et même « *Imeskine* (le pauvre) peut y vivre ». Parce que les opportunités et les conditions de vie dans la ville ne sont plus comme elles étaient auparavant, il faut faire avec pour s'adapter et continuer à vivre.

« (Ce n'est plus comme avant) Ces temps-ci, il y a une différence... Avant, la vie à Casa était *bikhir* (à l'aise). Mais maintenant, si tu n'as pas *dra'â* (litt., les bras : la force) pour travailler et être *rjel* (litt., un homme) et te prendre en charge, tu ne peux pas y vivre... Il faut travailler beaucoup, avoir de la patience et vivre comme les gens. (...) Être *râjel* c'est faire n'importe quel métier, par exemple le bâtiment, les ventes et les achats... être *râjel digourdi* (un homme honnête) ... C'est ça ce qu'on appelle la *rojoula*¹¹, c'est d'avoir *ennefs* (l'esprit vif) pour travailler ».

Pour Ahmed, son immigration comme son travail à Casablanca sont à la fois un choix et un *maktoub* (destin). Il a aimé et a choisi Dar el Baida et *tahemalt*. Pour le moment, il ne pense pas à une autre ville ni à un autre métier. C'est Allah qui lui prescrit sa vie comme ça, dit-il ... Entre son choix et son destin, Ahmed est un *rjel*. Sa *rojoula* lui permet de supporter les conditions trépidantes de sa vie précaire et incertaine et de jongler entre travail, chômage et beaucoup de patience.

Pour qu'un manœuvre non spécialisé subsiste à Casa, le secteur informel l'absorbe et lui permet une insertion précaire dans la vie active urbaine. *Tahemalt* est un métier occasionnel, peu rentable et à la merci des commandes. Certaines fêtes religieuses et populaires (Ramadan et Achoura...) réaniment le commerce des dattes et font le bonheur des portefaix à Derb Milan. Pendant l'été, saison de crise pour la spécialité d'Ahmed, il se convertit en *hammal* itinérant des grains, faisant la navette entre Casablanca et d'autres villes (Beni Mellal, Settat...).

Le vécu de notre *hammal* saharien à Casa est comparable à celui de ses anciens semblables Izerzaïn qui ont mené « une vie rude et austère » à Fès¹².

11. *Rjoula* (être *rajel*) : expression populaire utilisée selon les circonstances qui se rapporte à l'ensemble de bonnes qualités, d'attitudes et de comportements qui font l'honneur d'un homme et qui le rend digne de porter cette qualification.

12. H. Godbarge, 1948, *op. cit.*, p. 84.

Quand on est *hammal* on doit travailler partout, n'importe comment et, surtout, on supporte tout. Dans un tel métier, il n'y a *la-ouraq la-walo* (il n'y a ni papiers ni rien) : « lorsque tu as un accident de travail ou quand tu “tombes en panne”, personne ne te reconnaîtra ». La pratique de *tahemalt* exige beaucoup de patience et d'efforts. « C'est un métier pénible. Si tu n'a pas l'*ktâf* (litt. les épaules, les omoplates : la force), tu ne peux pas l'exercer ». De même pour les maçons, on identifie souvent les *hammal* par leurs mains où le temps a creusé ses rides visibles.

Vivant dans la précarité, Ahmed est un *rjel* qui travaille dur comme un dromadaire. Ce Zagori costaud, mesurant plus de 1,80 m, n'a que *ennefss* et la sueur de son *dra'â* et ses *ktâf* brunes pour gagner sa vie. La *rojoula* c'est aussi le fait d'assumer pleinement un choix, d'accepter (ou subir) ouvertement un destin et de résister aux pires conditions et les plus dégoûtantes.

Ahmed est un *hammal* journalier, rétribué en fonction de ses tâches accomplies. Il ne se prononce pas sur son revenu ni sur son épargne : « Louange à Dieu... Qu'Allah nous couvre par la baraka. On est mieux que certains et d'autres sont mieux que nous ».

En somme, *tahemalt* demeure une activité précaire et temporaire. Et Ahmed le zoufri, manœuvre semi-désœuvré, trouve parfois du boulot, mais pas toujours : « S'il y a du boulot, je me sens à l'aise, heureux et dynamique... Tout en travaillant, je rigole beaucoup avec mes collègues (...) Si je chôme, je retourne chez moi pour dormir jusqu'au soir, et je sors ... je fais une petite balade et je rentre... »¹³.

Le territoire « *Men zanka l'zanka* »¹⁴ (d'une rue à l'autre)

Men zanka l'zanka et d'un quartier à l'autre, les pas et les parcours d'Ahmed tracent les contours de « sa propre ville ». Ses déplacements et ses trajets, fixés dans une logique de hasard et de nécessité, renseignent sur toute une ville. Certes, elle est plus petite que la carte officielle de la bête

13. Cette situation évoque une acceptation particulière du mot *zoufri* à Casablanca, rapportée par R. Montagne, qui vient à désigner « le pauvre hère d'immigration dans les villes, le travailleur en chômage ». Robert Montagne, *Naissance du prolétariat marocain. Enquête collective 1948-1950*, Paris, Peyronnet et Cie (Cahiers de l'Afrique et de l'Asie, III), s.d., p. 33.

14. Titre d'une chanson d'un groupe casablançais de rap *Casa Crew*.

15. Comme le rapporte par exemple le nouveau film sur la ville : *Casanegra*.

métropolitaine, mais plus significative que son immense block bétonné, froid, sans âme et qui n'est plus blanc comme on l'a baptisé : Dar el Baida¹⁵.

Dans le Casa d'Ahmed, les espaces et les lieux ne prennent sens, signification et valeur que par rapport aux gens, à leur chaleur humaine ou à leur hostilité injustifiable. Selon ses dires, les quartiers populaires c'est comme au bled, il y a les personnes âgées et *nass bikhir*, *lbssât* (les gens bons et simples). Et au centre-ville, il y a *nass n'qiyyin* et *b'qalhoum* (les gens bien éduqués, sages et cultivés). Dans ses fréquentations, il évite les endroits connus par la criminalité, la violence et la délinquance visibles. À Hay Moulay Rachid où il a habité pour la première fois, « il y a des gens bons ; mais il y a beaucoup d'agressivité et de *chemkâra* ¹⁶ ». Pour faire du shopping, sa destination est là où vont tous les gens *draouech* (financièrement modestes), comme lui, pour trouver des offres à leur portée. Les magasins de *shâb jemla* (les grossistes) à Garage Allal et Derb Omar convient mieux à sa maigre bourse.

Le centre-ville, comme lieu de divertissement, exerce un attrait remarquable sur les choix d'Ahmed. Les jours fériés et après l'appel téléphonique d'un ami, il « descend à *l'mdina* »¹⁷ pour boire un verre (de thé) dans un bistrot de qualité. Mis à part les cafés de la place Oued El-Makhazin ou celle de Maréchal, il aime fréquenter le café de La Choppe situé boulevard du Prince Moulay Abdallah. Ce boulevard, connu par son fameux passage piéton sous l'abréviation populaire L'prince, est l'un des endroits les plus visités par les Casaois. C'est un lieu parfait pour faire une *dwayra* (litt., tournée : balade), voir des boutiques chiques ou acheter un bon parfum d'imitation. Certains disent que les clients des cafés L'prince, entre autres La Choppe, poursuivent, à la manière d'un public de tennis, le défilé continu des filles à la mode qui passent quotidiennement par ce passage.

Parfois, Ahmed fait le guide pour les gens qui viennent d'ailleurs lui rendre visite à Casa. Il les accompagne partout où ils désirent aller. Il peut même leur proposer un menu varié de différents sites casablancais allant de Lissasfa à Sidi Bernoussi, en passant par Hay Hassani et l'ancienne médina, etc. Parfait connaisseur de Casa, il n'a « laissé aucun recoin dans la ville sans le voir ». Des fois, il va jusqu'à la corniche de Aïn Diab pour se balader et prendre un café avec ses copains. Pour se déplacer, il prend les bus et les grands taxis blancs, et il préfère marcher aussi bien pour économiser un peu d'argent que pour mieux découvrir les lieux.

16. *Chemkara*, pluriel de *chemkar* : expression pour désigner (souvent pour insulter) les personnes qui utilisent certains moyens et ingrédients pour se droguer (*sillisonne* ; *qarqoubi* ; *ma'joun*...).

17. À Casablanca, on emploie le terme *l'mdina* (litt. la ville) pour désigner le centre-ville. Pour exprimer le fait d'y aller on utilise le verbe *h'bat* (descendre).

L'un des endroits du centre-ville qu'Ahmed aime fréquenter et montrer à ses visiteurs est Blacet lahmam » (la place des pigeons). Blacet lahmam est le nom donné par beaucoup de Casaouis à la grande *na'oura* (fontaine) située sur le boulevard Hassan II, en plein centre de la place Mohamed V. La place puise sa dénomination des centaines de colombes qui l'habitent toute la journée, avant de se disperser sur leurs nids, dans les toits et les terrasses des immeubles avoisinants. Ces derniers qui formaient l'ancien pôle administratif colonial se sont convertis en sièges de certains départements officiels locaux, entre autres la Poste, le tribunal et le siège de la Wilaya avec sa tour qui domine la place, etc. Par l'effet d'une série de cartes postales « Souvenirs du Maroc », l'image de Casablanca a été longtemps associée à deux sites : Blacet lahmam et Lkora l'ardiya (la place des Nations unies). Dernièrement, la fameuse mosquée Hassan II est entrée en compétition. Et l'on ne peut prétendre visiter Casa sans avoir, comme témoin, une photo personnelle de ces lieux.

À l'instar de beaucoup de Casaouis, de visiteurs marocains et des vieux touristes, Ahmed apprécie l'ambiance régnante sur cette place qui accueille ses visiteurs occasionnels, passagers ou ceux qui lui sont fidèles tous les jours. À proximité des *guerrâba* (porteurs d'eau)¹⁸ – avec leurs clochettes de cuivre qui rythment cet espace – s'implantent les photographes qui, pour attirer leurs clients, s'amuse à offrir des graines de maïs aux pigeons qui envahissent la place. En plus d'une dizaine de petits marchands (de ballons et d'autres produits) qui équipent quotidiennement le lieu, il y a les femmes designers du henné qui proposent aux visiteuses un *barouk* (cadeau de bénédiction) sous forme d'un album de photos contenant un menu varié de tatouages avec des styles traditionnels et modernes. Le soir, les alentours de la place facilitent les retrouvailles tranquilles aux amoureux qui attendent, impatientement, le début du coucher du soleil pour commencer à mieux s'exprimer... Blacet lahmam ne commence à récupérer, relativement, son « calme » qu'à partir de 22 heures. À partir de cette heure à « Casa by night »¹⁹, la place ouvre ses bras à une catégorie distinguée de visiteurs nocturnes (ivrognes, homosexuels, enfants de la rue, vagabonds, etc.). Tandis que le deuxième visage de la bête métropolitaine se réveille la nuit, Ahmed s'apprête à dormir « at home », à Sbata, en quelque sorte à cheval, entre rêves et chimères, sur Casa et Zagora.

18. Sur les porteurs d'eau d'origine berbère à Fès (berb. Iguerraben, pluriel de Aguerrab, de l'arabe *guerrab* qui vient de *guerba* (outre), cf. l'article de H. Godbarge, 1948, *op. cit.*, p. 84-85.

19. Titre d'un film du réalisateur marocain Mustapha Derkaoui.

L'étranger

Ahmed est un étranger dans le sens où il « n'est pas ce personnage qu'on a souvent décrit dans le passé, le voyageur qui arrive un jour et repart demain, mais plutôt la personne arrivée aujourd'hui et qui restera demain »²⁰. Les questions qui peuvent légitimement se poser à Ahmed après ses treize années d'émigration à Casablanca est : « se définit-il en tant que Casaoui ? Se sent-il toujours le jeune Saharien de Zagora ? »

Pour notre « expatrié », il est difficile de trancher...

« Je sens toujours que je suis *ouled Zagora*... La région où je suis né et où j'ai vécu c'est mon bled... Mais l'endroit où je gagne du pain et qui me permet de subsister, je dis qu'il est aussi mon bled... Mais les gens vont à l'encontre de cela en disant que seule la région où l'on est né est appelée mon bled. (...) Pour moi, Alhamdo lillah, je dis que je vis à Casablanca, alors je suis *ouled Casa*... Mais après, lorsque je rentre au bled je me considère *ouled bled* ».

Après plusieurs années d'émigration et de résidence à Casablanca, la carte d'identité nationale d'Ahmed porte toujours son ancienne adresse à Zagora. Lors du dernier Recensement général de la population et de l'habitat de 2004, il n'était pas recensé. Aussi, n'est-il pas inscrit sur les listes électorales dans sa circonscription à Sbata.

Il sent qu'il est *ghrib* (étranger) à Casablanca et que sa vie est divisée et perdue. La souffrance et les supplices de la *ghorba* (le sentiment d'être étranger sur une terre d'émigration ou d'exil) s'étendent tout au long des 600 km qui séparent sa ville de travail et son bled natal. Divisé entre les deux rives, il est l'étranger de et dans ses deux « bleds » : de par sa couleur et sa provenance à Casa, et de par son absence à Zagora.

Pour pouvoir supporter son *maktoub*, il n'a de refuge que le rêve et ses implorations lors des cinq prières où il cherche consolation et assurance. Du fond de ses rêves brisés surgit le soupir aigu de sa *ghorba* : « c'est la volonté d'Allah »... Son âme divisée par un destin violent cherche réconfort dans un monde sans âme ni pitié.

« Je vois que ma vie est perdue et c'est tout... Je suis *da'ia* (perdu), mes enfants sont là-bas à Zagora et moi je vis ici à Casa. Comment est cette vie-là ?... Y a pas de vie *la-walo* (ni rien). Mais, *mâchaa'Allah* (c'est la volonté de Dieu)... »

20. Georg Simmel, « Digressions sur l'étranger », in Yves Grafmeyer et Isaac Joseph, *L'école de Chicago*, Paris, Édition Aubier, 1979, p. 53.

La plupart du temps, Ahmed vit à Casa tout en gardant de faibles attaches au bled et de grandes émotions pour son épouse et ses enfants. Il a immigré une année après son mariage et il était absent quand il a eu sa première fille dont l'âge s'identifie à la durée de son absence. Il ne voit sa femme et ses cinq filles qu'à deux occasions par an : l' *'Id el-kebir* (litt. la grande fête, appelée aussi *'Id al-adha* : la fête du Sacrifice) et l' *'Id seghir* (litt. la petite fête : la fête de la clôture du jeûne). Il passe entre une semaine et quinze jours avec elles à Zagora avant de rentrer à Casablanca. Pour ce faux *zoufri*, il est impensable de ramener sa famille en ville pour qu'elle s'installe avec lui. Il dit qu'il est dénué des moyens suffisants pour acheter ou louer une maison pour eux, compte tenu du fait qu'il n'a pas un travail stable et bien payé.

Entre les deux fêtes, Ahmed compte les jours et les nuits et épargne les sous en attendant la date du retour. Avec la nostalgie du père à sa petite famille, il relate la joie de ses filles lors de leurs retrouvailles. « Heureuses, elles viennent courir, toutes, vers moi et elles crient : "Notre père est arrivé ! Notre père est là" (...) Elles me manquent beaucoup », ainsi parle Ahmed. Dans la simplicité et la chaleur humaine, il exprime ses sentiments et confesse ses émotions les plus intenses. En faisant cela, il esquive le regard comme si ses yeux cachaient une larme ou qu'ils retournaient vers un horizon lointain pour montrer son aimable *qibla* : Zagora.

Au fil de lame, Ahmed vit les tensions de son expérience en réparant les fissures dans le mur mitoyen de ses deux mondes avec une conscience tragique et nostalgique, mais surtout avec une voix encore capable de chanter la fidélité aux souvenirs qui l'habitent dans la terre de sa *ghorba*.

« Casa ya Casa »

Notre dernière rencontre avec Ahmed s'est faite pendant le dernier Ramadan. La porte de la petite chambre à Dar Zouafriya ouverte avec un accueil bienveillant, des visages souriants et une tradition de générosité et de partage. En plus de Aziz, le fils des voisins, il y avait deux autres co-chambriers présents. Le festin du *ftor* (le petit déjeuner des jeûneurs) était riche : une bonne *lata* de sardine, des crêpes, du café au lait, des olives noires, des dattes et de la *hrira*... Après une petite pause autour d'un thé pur à la saharienne, Ali, l'un des co-chambriers a sorti sa vieille mandoline, avec ses cordes bricolées, et a commencé à jouer. Ahmed l'accompagne en frappant sur un bidon et en chantant. Les autres se contentent d'applaudir et de reprendre en chœur quelques morceaux des

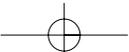
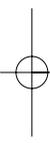
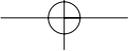
chansons. En berbère ou en arabe, le rythme et la voix d'Ahmed fusionnent tous les contrastes : la tristesse et la joie, le rêve et la déception, le chagrin et l'amour. Avec toute sa force et sa tendresse, il chantait pour éveiller sa mémoire contre l'oubli, pour pouvoir supporter tout et se maintenir debout, le cœur entre les mains, tout au long du chemin de son choix et les labyrinthes de son destin. L'une des chansons qu'il a répétée, avec beaucoup d'émotion, est intitulée *Chouffo halli* :

« Voyez-vous ma situation ? (*chouffo halli*)
 Pourquoi n'est-elle point comme celle des autres ? (*mal halli men doun ennass*)
 Dites à ma mère et racontez à ma sœur (*golo l'mi, aoudo l'khti*)
 Qu'il n'y a pas de problème... ! (*makayn bass*) »

En sortant de la petite chambre d'Ahmed, les échos d'un extrait d'une ancienne chanson populaire des *chikhate* (les chanteuses danseuses traditionnelles) nous viennent à l'esprit : « *Casa ya Casa, elli m'cha ma ja* » (Casa, ô Casa, quiconque y va, n'en revient pas). H'med, notre *hammâl* Zagori, immigré à Casa, reste un « voyageur potentiel en quelque sorte : bien qu'il n'ait pas poursuivi son chemin, il n'a pas tout à fait abandonné la liberté d'aller et de venir »²¹. La dernière question serait « Où ? » ...

(Fin... ?)

21. Georg Simmel, 1979, *op. cit.*, p. 53.



Glossaire

‘ayn

- ‘*achab*, herboriste
 ‘*achach* (de ‘*ouch*, nid), processus de nidation
 ‘*Arbyyia*, litt. Arabe
 ‘*asr*, prière de l’après-midi
 ‘*asr ma bqa mayt’asr*, il ne reste plus rien à presser
 ‘*âttar*, herboriste, drogman, marchand d’épices
 ‘*azwa*, noir, négro
 ‘*bar*, mesurer
 ‘*doul*, clerc, notaire traditionnel
 ‘*ibâya*, habit noir provenant des pays du Golfe
 ‘*Id el-kebir* ou ‘*Id al-adha*, ‘*Id mǧorn*, fête du Sacrifice, du mouton
 ‘*Id seghir*, litt. la petite fête ; ‘*Id el-fitr*,
 fête de rupture du jeûne du mois de ramadan
 ‘*roubi* (fém. ‘*roubiya*) paysan, campagnard

A

- Achoura, fête religieuse
afaqi, litt. horizon ; élève d’origine rurale
 Agdal dit n’Aït Yassine, parcours, mise en défens de n’Aït Yassin
ahl Fâs, gens de Fès
al-‘atriya, épices
alf frank, dix dirhams
al koura al ardiya, litt. globe terrestre ;
 passage souterrain de la place des Nations unies
Allah i ‘ammarha dar, que Dieu rende cette maison prospère
Allah ihfed, que Dieu nous préserve
Allah imeskhak, que Dieu te maudisse
al massrouf, budget, dépense
 al-Mounaddama Assyria, organisation clandestine ou secrète
askif, soupe de céréales
asâtida, maîtres, professeurs

asl' el melk, origine de la propriété
awbach, populace
 Ayyam l'hamla, époque de la campagne

B

bach tfawwej, se divertir, se défouler
baddaz, couscous de maïs
barouk, de Baraka, offrande faite au saint
barid, la poste
barranis, étrangers
battoir, i.e. abattoirs de la ville
bayoud, maladie du palmier
bechhâl, combien
bekri, tôt, il y a longtemps
belboula, couscous d'orge
beldi, contraire du *roumi*.

Contrairement au jeu de dames *roumi*, c'est-à-dire les échecs, dans le jeu de dames *beldi* (autochtones), les pions ne reculent pas
beyt laafou, chambres du pardon
bhal ila nacher lgaddid, c'est comme s'il accrochait la viande à sécher
bidaoui, Casablancais
bijama, pyjama
bikhir, je suis bien, à l'aise
bloutoute, litt. connexion sans fil ; oreillettes
blya, dépendance, vice
bola hamra, boule rouge, drogue de synthèse, variété de *qarqoubi*
bou'ar, de éboueur, chiffonnier
bryka, une soirée avec des amis, brève rencontre
bsaha, félicitations

C

carrossât (pl. de *carrossa*) charrette
 Casa Sport, marque de cigarettes
 cha'bî, chanson populaire marocaine
cha'biya, populaire
charaka, association
Chari'a, droit islamique
chart, contrat entre le maître local et la communauté
chekwa, plainte
chemkâr (pl. *chemkââra*), drogué, voyou, clochard
chicha, narguilé

chifor (pl. *chwafriya*), chauffeur
chikhate, chanteuses populaires
chiqâq, divorce violent
chira, hachich, drogue
chmal lkelb, au jeu de dames, ruse du chien,
comment coincer un pion entre le sixième et le troisième
Chnaouna, Chinois
choufi la fontaine diel lhmâm, regarde la fontaine des pigeons
choufouni, regardez-moi
chouwafa, voyante
chrab, boisson alcoolisée
chtâra, négociation de prix
courtiyé (pl. *courtya*), courtier

D

da 'iâ, prédicateur
dama, jeu de dames
dâr, maison
Dar Talib, internat pour jeunes garçons
Dar Taliba, internat pour jeunes filles
Dar Zouafriya, maison de célibataires
darete, tontine
darija, dialectal
detail, vente de cigarettes à l'unité
dib, loup
diyâme, joueur de dames
« 17 », couteau fabriqué uniquement dans les quartiers de Casablanca
djayjiya, marchand de poulets, ici le marché aux poulets
dniya tgaddate, maintenant tout est parfait,
la vie est devenue « bien comme il faut »
Dohr, prière du midi
doukkana, soupente, réserve
doulio, diluant de peinture
dra 'â, litt. les bras ; force
draouech, pauvres
draoui, un noir
drâri, les enfants
Drâwa (pl. Drâwi) de la région de Draa
dwaz, tajine sans viande
dwayra, petite balade
dwira, maisonnette

E - F - G

el mizâne wafi, le vendeur ne triche pas avec la balance
ennas, la moitié
ennefs, litt. être fier ; avoir l'esprit vif
fadou alina, nous ont submergés
fanid, bonbons, ce dit pour la drogue
fassâd, putritude
ferrâcha, marchands qui étalent la marchandise par terre
fiha el ma'icha, moyens de vivre
fiha koulchi zine, tout y est beau
fiqh, théologie
flous ssah, beaucoup d'argent
 Fortuna, marque de cigarettes
fouqia, habit, vêtement
fqih, clerc
froujiyya, elle est belle, elle est plaisante, attachante et agréable
ftor, petit déjeuner
gamila, gamelle, casserole, tambouille
gar'a, potiron
garçone, serveur en darija
ghassoul, argile qui sert de shampoing
ghorba, exil
ghrib, étranger
gourja, au forfait
griçun, garçon, assistant chauffeur
guerrâba, porteurs d'eau

H - I

Had chi li kayn fi souq, c'est tout ce qu'offre le marché
hâdga, travailleuse
hadi li rajli kaya'raf idirha, c'est uniquement ça que mon mari sait faire
had ljl jdid, nouvelle génération
hajj, hajja, qui a accompli le grand pèlerinage à La Mecque
halqa, cercle
hamlât, rafles de police
hammâla, portefaix
handes, réfléchis, scrute
handou handou, charabia pseudo-chinois
haram, interdit
harrâga, émigrés clandestins
hay, quartier, se dit aussi pour le quartier Mohammadi
hayt, litt. mur dans le jeu de dames ; une partie gagnée

h'bat, litt. descendre ; utilisé pour dire que l'on va au centre-ville, à la médina
henna, henné
hijab, foulard, voile
hizb, partie du Coran
hmara, elle est bête
h'naya ma 'aroufin, on est connus
hogra, humiliation et arbitraire
houma day'khin, ils sont pommés
hrira, soupe marocaine
hwijât, des choses
ihanguyr, habit en laine
ihwini, il va me baiser
ikhwaniyyin, islamistes
ikhss, lignages
ikouchan nromiyoun, pets des nazaréens
imezgan n-taleb, oreilles du *taleb*
iwa daba 'ad zyanina, les choses allaient vraiment être bien
iwa 'yauh, conscientiser
izran-s, de *irgazn-s*, des pierres et des hommes

J - K

jabliya l-guffa ou *'tanî flüss del-guffa*,
 il m'a fait les courses ou il m'a donné les sous pour les courses
jami' el mou'amalât, toutes les transactions et requêtes
jarek, houwa mancharek, tala' ederrâk, habett ederrâk,
 ton voisin est comme une scie,
 il te fait mal dans les deux sens en montant et en descendant
jbliya, femme originaire de la région des Jbala
jiran, voisins
joutia, marché aux puces
kantchattar, je négocie les prix, j'économise
kârî, tan krî, karya ana wu wahd l-bent, je loue, je co-loue avec une fille
kariane (pl. *kariyanate*), bidonville
karwila, charrette
ka tbghi ta 'arf, elle veut apprendre
katib (pl. *kutâb*), écrivain
katib 'oumoumi, écrivain public
kat-khruj, elle sort
katkoune 'atya lil 'ayn, attire le regard
ken sahhâh lihoun, je corrige leurs textes
khat'houn khayb, leur écriture est illisible
khatib, prêcheur, qui fait le service du vendredi

khayba (masc. *khayeb*), mauvaise, laide
khayriya, orphelinat
khouribga, donner tous ses pions au jeu de dames
klam lqalb, i.e. langage du cœur
kolla wahed dakhel souk rassou, ici, chacun se mêle de ses propres affaires
kolla wahed khiro fi daro, litt. chaque foyer a son bien chez lui
kounâch dial lcrîdi, carnet de l'épicier où sont consignées les dettes
kowassa, des jaloux, qui ont le mauvais œil
krarsiya, les marchands ambulants
Kroatia, litt. Croatie ; se dit des policiers qui ont une casquette à carreaux.
 Groupes urbains de sécurité
ktâf, litt. épaules ; se dit d'un homme travailleur

L

la 'bâre meziane zwine, litt. le poids est juste ; ne triche pas
laghwiba, petite forêt
laksiba, un troupeau
lamdina laqdimâ, la vieille médina
la-ourâq la-walo, ni papiers ni rien
laqbilt, tribu
lata, plateau de gâteaux ou sardines que l'on porte au four public
la-walo, sans rien
la 'wina, point d'eau
lbal, commerce de la fripe
lben, lait fermenté ou petit lait
lberrani, l'étranger
lbideq, un pion au jeu de dames
lbît, la chambre ou la pièce
lbousta, la poste
lebsa, tenue traditionnelle
lfâkhri, charbonnier
lghdayd, avoir les nerfs, être en colère
lgouffa, le panier
lhaddawiât, femmes originaires de la tribu des Ouled Haddou
 Lhaj Noss Blassa, Chaabi ou Ait Menna,
 grands richards autodidactes, self made men
l-hsira, tapis
ljar qbel dar, le voisin avant le foyer
lkharchouf, les cartes
lloun dialou, sa couleur
lmakina, la machine
lmdîna, le centre-ville

Imebata, travail avec logement chez l'employeur
Imeskine, le pauvre
Imthana, solidarité
lqhâb, les putes

M

mâchaa'Allah, ce que Dieu veut
machdouda, liée, retenue, incarcérée
ma'doud, compté, limité
m'afra, elle lutte
ma'joun, pâte aux graines de kif, drogue
m'allmin, les maîtres artisans
maghsal, planche sur laquelle on fait les ablutions du mort
mahal (pl. *mahalat*), boutique
mahia, eau de vie, Boukha
mahzouma, attachée
makaybqâch fiyya lhal, ça ne me chagrine pas
Makhzen, Pouvoir, autorité centrale
maktoub, destin
mamnou' attalq wa rizq' all Allah,
le crédit est interdit et c'est Allah qui assure le gain
mamrebyinch, mal éduqués, voyous
manqiâch, elle n'est pas propre
marhba bikoum, soyez les bienvenus
Marquise, marque de cigarettes
marzouq (de *rizq*), richesse, de quoi subvenir à ses besoins
masira, la marche verte
mas'oulya, responsabilité
mchbbeh 'la kerchou, le ventre sur le sol, *i.e.* battu à plate couture
mçlaha, intérêt général
mdina ldakhel, *i.e.* intérieur de la ville
mdini, citadin
meja, alcool, production locale frelatée
melloui, crêpe marocaine
men zanka l'zanka, d'une rue à l'autre
mezabiya, originaire de la tribu des Mzab
miloudiya, chant mystique
mjalweq, perdu, paumé
mkhamer, sorte de galette de pain fine
moitié, moitié, moitié café, moitié lait
mokhazni, policier des forces auxiliaires
moqâta'a, arrondissement, chef-lieu de l'autorité

moucharit, de *chart*, contractuel
 Moudawana, code de la famille
moudjahidin, combattants
moujoudin, prêtres
moul hanout, épicier
 Mouquef, bourse du travail
mousa 'id, qui vient en aide
mousa 'id el qada'a, auxiliaire de justice
mousssem, manifestation culturelle et religieuse
mra dial zmane, femme d'antan ou traditionnelle, la femme idéale
mrah, patio

N - O - P

nabbar, titiller, chahuter. Ici souffleur de coup
nafoura, fontaine
na'oura, *noria*, la roue de la vie
naqqala, transporteur ou imitateur
nass Bachkou s'ab, les gens du quartier Bachkou sont difficiles
nass bikhir, *lbssât*, les gens bons et simples
nass lhouma, les gens du quartier
nass li kaye hadrou, *nass kbare*,
 les gens qui parlent, ce sont de vieilles personnes
nass n'qiyyin et b'qalhoum, les gens bien éduqués, sages et cultivés
nesrâni, litt. chrétien ; homme pâle dans le texte
niya, bonne intention
nouba, à tour de rôle
nti fik rajel ou lemra, en toi il y a l'homme et la femme
oued, au jeu de dames, huitième ou axe central
oulad lablad, autochtones
oulad 04, jeunes qui se disent des quartiers Ben Msik et Sbata
oulleftha bezzaf, je m'y suis beaucoup habituée
ousra, famille, cellule dans l'organigramme du groupe Adl wa al Ihssan
pikala, bicyclette
pritch, garçonnière

Q - R

qalbou loujeh dyal Sidi Messaoud, ils ont changé la face de Messaoud
qamra, point de contrôle à l'entrée de la ville
qanouni, réglementaire
qarqab, faire du bruit
qarqoubi, drogues de synthèse

qassriya, plat en terre qui sert à préparer le pain ou le couscous
qibla, direction de la prière vers La Mecque
qissariya, marché couvert, bazar
qouttâb ou *msid*, école coranique moderne
rajaouis, supporters du Raja Athletic Club
rajel digourdi, homme débrouillard et honnête
 ramadan
raqqi (fém. *raqqiya*, pl. *raqqiyyne*), évolué, distingué, gens aisés
ras derb, coin de la rue
rasha sghir, pleine d'humilité
rayb, lait caillé
rejala t'awal 'lihoun, de vrais hommes, tu peux compter sur eux
 rial, cinq centimes
rjâl lblad, les gens du pays
ryel, homme, mari ou *rajli*, mon homme
rojoula, ensemble de bonnes qualités qui font l'honneur d'un homme virilité
rokna (pl. *rkani*), coin
roq'a, tapis au jeu de dames
roumi, cf. *supra*
roussoum 'ourfiya, titres de propriété coutumiers

S

sabbab (verbe, de *sboub*), amulette
sadd 'alih babou, chacun ferme sa porte derrière lui
 Sahrawa, Sahariens
sama', chant mystique
samsar, agent immobilier
samta, ceinture
sarout, clef, ici pas-de-porte
sayr (pl. *swayer*), frais et dépenses
saykouk, couscous au petit lait
sbar, endurance
sba'tache, litt. dix-sept ; machette, arme artisanale
sbitar el houma, dispensaire du quartier
seddâri, banquette
seffâ, plat à base de couscous ou de riz sucré ou de pâtes cheveux d'ange
 avec cannelle, sucre glace et amandes et beurre
sellek, faire avec, laisser faire, négociier
sellou, pâte de farine grillée aux amandes
serqa, en fraude
seyyid, marabout
shâb al hassanat, hommes de bonnes actions, se dit pour les voleurs

shâb jemla, grossiste
shaqor, machette, arme artisanale
shber, empan, mesure d'environ 20 cm
shetbtî biya denya, tu t'es servi de moi comme d'un balai, ou tu m'as humilié
shm kara, drogués, délinquants consommant de la drogue
siba, désordre, dissidence
silisyone, colle qui sert de drogue
siniya, plateau à thé
skayriya, voleurs, alcooliques
skayri (pl. *skayriya*), ivrogne
smayriya, escrocs
spadrilles, chaussures de sport
 Spéciale, marque de bière locale
staffet, du français estafette, désigne la fourgonnette de police
sti bidik, litt. fouille ; choisis par ta main
swiqa, petit marché

T - Y - W - Z

tââeb m'âachou, journalier, employer précaire
tabla, table
tachelhit, langue amazighe
tagzzart, boucherie
tahemalt, métier de porteur ou de portefaix
tajwîd, psalmodie
takout, graine d'arbuste
taktoubou, litt. écrire en amazigh ; magie, faire des amulettes
ta'lab, renard, ici fennec
taleb (pl. *tolbas*), maître de l'école coranique (cf. *fqih*)
tanazoul, acte de renoncement
tanhanguyrt, miel de la région d'Ihanguyrn
tarh, partie
tartil, psalmodie, art de récitation du Coran
tat-wahem 'aliya, litt. avoir des envies de femme enceinte ;
 faire l'enfant gâtée
taxi byad, taxi blanc
taxi hmar, taxi rouge
tazkiya, accréditation pour les élections
tazoufrite, célibat
tberguig, jaser
thallay fih, prends soin de lui
tiqâr, respect

tlata ou *sanâa*, au jeu de dames, une dame hors du huitième perd fatalement
 au bout de douze coups si le pion blanc a en face de lui trois noirs
tmams, au jeu de dames, échec et mat
tnbar, timbre, au jeu de dames, soufflage
tordjman
toubiss selk, le bus du câble
tsaïfti flous ssah, tu envoies de l'argent, le vrai
wa 'd, promesse
wakha tchri bih lakhmira, ce dirham économisé est important :
 rien que pour acheter de la levure avec...
waklin charbin, satisfait, rassasié
wakyl, agent
widadi, supporters du club du Widad
youn n-ju ' ou youm n-shba ' , un jour j'ai faim, un jour je suis rassasiée
zarda, festin
zerrama, experts en vols
zerzai, portefaix à Fès
zmar, merde !
zmagria, émigrés
zoufri (pl. *zouafriya*), célibataire
zouj, deux
zwina, elle est belle

Toponymes et autres noms de lieux

A - B

avenue Al Qods
avenue Driss el Harti
avenue Hassan II
avenue Mohamed V
avenue Tahar el Alaoui
Bab Marrakech, sise à l'ancienne médina
Bar de la Gironde
Blacet lahman, place aux pigeons
Blacet L'kora l'ardiya, place des Nations unies
boulevard Abdelmoumen
boulevard Brahim Roudani
boulevard Commandant Driss Lharti, dit Chari' Chejar (boulevard des arbres)
boulevard Danton
boulevard du 11 janvier
boulevard El Joulane
boulevard Ferhat Hechad
boulevard Hassan II et
boulevard Ibn Tachefine
boulevard Jean Courtin
boulevard Moulay Driss
boulevard Oued Dahab
boulevard Roosevelt
boulevard Zerktouni
Bounaamane, médersa

C

café Apollo
café Arenas
café Balima
café de France
café de la Presse

café de Mers Soltane
café des Familles
café Ibn Batouta
café La Chope
café Le Louvre
café Le Petit château
café Les deux magots
café Nini italien
café Rick's Café
café Segafredo
café Terminus
cathédrale du Sacré-Cœur
centre urbain d'Ijoukak
centre urbain de Tafingoult
cimetière Achouhada'a (les martyres)
cinéma Al madina
cinéma Hassania
cinéma Le Rio
cinéma Malakia
cinéma Mégarama
cinéma Vox
col de Wijddane
col de Tizi n'Ounrar
col de Tizi n'Test
commune de Ouled Saleh
commune rurale Ouneine
commune rurale Ouzioua

D

Dar el Baida, Casablanca
douar Aït Msaoud
douar Aouzaln
douar Arghen
douar Azazn
douar Tamtergua
douar Zaouite
douar Doutkad
douar Fouskka
douar Igherm
douar Iguer n'Tznar
douar Iguidi
douar Mzabiyin

douar Ouled Bouabid Ouled Chheb ou kariane Rhamna, bidonville
 douar Tagnit
 douar Takoucht
 douar Talat n'Id Erraman
 douar Talat n'Oulaoun
 douar Tamselloumt
 douar Tamsoult n'Ougard
 douar Tanffitt
 douar Tigoudja
 douar Tijghicht
 douar Timlilt
 douar Tissergat

E - G - H - J

école d'Aglou, médersa
 école de Sidi Zwine, medersa
 école Rif
 église Sainte-Marie
 gare Casa Port
 gare Casa-voyageurs
 gare de Nassim
 Grande Poste
 Hammam Mbirik
 hôpital Averroès (Mourizgou)
 jardin al-Fayoum
 jardins de La Casablancaise
 jardin Moulay Abdellah
 jardin Murdoch
 journal *Ahdath al Maghrib*
 journal *al-Bidaoui*
 journal *Matin du Sahara*
 journal *Petit marocain*
 journal *Vigie marocaine*
 kariane Ben Msik, bidonville
 kariane Rhamna, bidonville Rhamna
 kariane Toma

L - M - O - P

Lkora l'ardiya, litt. le globe terrestre ; place des Nations unies
 Les arènes
 lieu-dit Azegrouz

lycée Abdelkrim Lahlou
 lycée Moulay Abdellah
 lycée Moulay Youssef à Rabat
 magazine *Tel Quel*
 marabout Sidi Maarouf
 marabout Sidi Messaoud
 marché aux grains Rahba
 marché aux puces Cheteba
 marché du Gharb
 Marjane, chaîne hypermarchés
 mausolée de Sidi Messaoud
 mausolée Sidi Allal el-Kairouani
 mont Toubkal
 mosquée Hassan II
 mosquée Lhamd
 mosquée Masjid Annour
 mosquée Sounna
 mosquée Timzguida n'Ouassif
 oued Imi n'wassif
 Parc de l'Hermitage
 place Chaabi
 place Maréchal
 place Mohamed V
 place Oued el-Makhazin
 place Sahat Sraghna
 prison de Ghbila

Q

Qôds, partie du quartier Bernoussi
 quartier Aïn Borja
 quartier Aïn Chock
 quartier Aïn Diab
 quartier Aïn Sebaâ
 quartier Al Farah
 quartier Al Hana
 quartier Al Massira
 quartier Al Kouba
 quartier Annassim
 quartier Anfa
 quartier Attacharok
 quartier Bab Essouq
 quartier Bab Jdid

quartier Bab Marrakch
quartier Bachkou
quartier Baladiya
quartier Ben Msik
quartier Bernoussi
quartier Bouchentouf
quartier Bourgogne
quartier Bousbir
quartier de Boutwil
quartier Californie
quartier du Centre
quartier de la Croix-Rouge
quartier Dar Barazza
quartier Derb al Foqara
quartier Derb al Mitr
quartier Derb Baladia
quartier Derb Carlotti
quartier Derb Chorfa
quartier Derb El-Kebir
quartier Derb Ghallef
quartier Derb Gnawa
quartier Derb Jdid
quartier Derb Lmaâizi
quartier Derb Martini
quartier Derb Milan
quartier Derb Moulay Chrif
quartier Derb Omar
quartier Derb Ouled Brahim
quartier Derb Sadni
quartier Derb Soltane
quartier Derb Tazi
quartier Derb Tolba
quartier Douar Kharbouche
quartier Douar Mzabiyin
quartier Douar Ouled Bouabid Ouled Chheb
quartier El Omarya
quartier Essalmia
quartier Florida
quartier Foncière
quartier Garage Allah
quartier Gauthier
quartier Habous
quartier Hay El Farah

quartier Hay El Inara
quartier Hay Essalam
quartier Hay Harbili
quartier Hay Hassani
quartier Hay Inara
quartier Hay Lalla Meriem
quartier Hay Massira
quartier Hay Mebrouka
quartier Hay Mohammadi
quartier Hay Moulay Abdellah
quartier Hay Moulay Rachid
quartier Hay Ousra
quartier Hay Salama
quartier Hay Sebata
quartier Hay Sinaâi
quartier Hey Hay Falah
quartier de l'Horloge
quartier Idrissia
quartier Ifriquia
quartier Kariane Centrale, carrières centrales
quartier Koréa
quartier Lahraouiyine
quartier Lhaddaouia
quartier Lissasfa
quartier Maârif
quartier Mabrouka
quartier Mandarouna
quartier du mellah
quartier Mers Soltane
quartier Moulay Youssef
quartier Nzalet Drawa
quartier Oasis
quartier Omar Rifi
quartier d'Oulfa
quartier Polo
quartier Racine
quartier Rmila
quartier Sakouila, bidonville
quartier Salmiya
quartier Sbata
quartier Sidi Bernoussi
quartier Sidi Maârouf
quartier Sidi Moumen

quartier Sidi Othmane
quartier Taddart

R

Rajâ, club de foot casablançais
région de Abda
région d'Aït Baha
région de Chaouia
région de Doukala
région de Sebt El Guerdan
région de Seguiet el-Hamra
région de Tabarbourt
region de Tafilelt
région de Tifnout
restaurant Sqala
route de Oulad Ziyane
rue Abou Alaa Zahar
rue d'Alger
rue Camille-Desmoulins
rue Galilée
rue de Jura
rue du Mont-Blanc
rue de Normandie
rue du Prince (Moulay Abdallah)

S - T

souk Hadda
souk Jemia
souk Khmis Si Oua'ziz
souk Lakhmis
souk Larbâ
souk Madiouna
souk Sbite
Stade d'honneur, actuellement stade Mohamed V
station de bus Wlad Ziane
Tanalt, medersa
Théâtre municipal
tribu Anjra
tribu Boumarouane
tribu des Ida Ou Semlal (Tiznit)
tribu des Ida Ouzddout

tribu des Idagounidif
 tribu des Izerzaïn, se dit des portefaix à Fès
 tribu des Ouled Htribu Ouled ben Aarif
 tribu Ouled Haddou
 tribu Ouled Jrar (commune)
 tribu Ouled Saïd
 tribu Rhamna

U - V

université Al Qaraouiyine
 université Ben Msik
 vallée de l'Agoundiss
 village d'Adouz
 village de Afourigh
 village d'Aït Oufra
 village d'Aït Tadrart
 village de Fouska
 village de Khmis Si Oua'ziz
 village de Khyayta
 village de Lkhmiss n'Imi n'Ouassif
 ville de Aïn Taoujtat
 ville d'Aït Melloul
 ville de Anfa
 ville de Beni Mellal
 ville de Berchid
 ville de Bouskoura
 ville de Deroua, banlieue sud de Casa
 ville d'El Jedida
 ville d'Ijoukak
 ville de Kelaat Shraghna
 ville de Ketama
 ville de Khouribga
 ville de Ksar el Kebir
 ville de Mediouna
 ville de Mohammedia
 ville de Moulay Yacoub
 ville ou aéroport de Nouasser
 ville de Qsar l-kbir
 ville de Safi
 ville de Settat
 ville de Sidi Hajjaj
 ville de Tafraout

364 CASABLANCA, FIGURES ET SCÈNES MÉTROPOLITAINES

ville de Taliouine
ville de Taounat
ville de Taroudant
ville de Tit Mellil
ville de Zagora